

Harlem au Brésil

Vivre après l'esclavage dans les faubourgs de Rio de Janeiro et São Paulo, 1920-1940

Aurélia Michel

Harlem au Brésil

Illustration de couverture
Crédit : Marie Ducom , CC BY-NC-ND

Harlem au Brésil

Vivre après l'esclavage dans les faubourgs de Rio de Janeiro et São Paulo, 1920–1940

Aurélia Michel

Université Paris Cité, 2026

https://doi.org/10.53480/opus.260031

ISBN 978-2-7442-0234-6 (imprimé)
ISBN 978-2-7442-0232-2 (PDF)
ISBN 978-2-7442-0233-9 (ePub)

Ouvrage réalisé avec le soutien du Fonds national pour la science ouverte



Licence Creative Commons
Livre publié en accès ouvert selon les termes de la licence Creative Commons Attribution License 4.0 (CC BY), qui permet l'utilisation, la distribution et la reproduction sans restriction et sur tout support, à condition que l'œuvre originale soit correctement citée : https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/.
La licence CC BY s'applique à l'ensemble de l'ouvrage sauf mentions contraires.
Les images dont la légende indique la mention CCo appartiennent au domaine public.

© Aurélia Michel, 2026

Note de l'éditeur. Cet ouvrage propose un ensemble d'illustrations, plans et cartes reproduits selon les limites imposées par la mise en page. La version électronique, librement accessible à l'adresse https://doi.org/10.53480/opus.260031, met ces documents à disposition dans un format haute résolution qui en permet l'agrandissement.

Sommaire

Avant-propos 1

Introduction 9

Peuplement. La formation des *subúrbios* de Madureira et Casa Verde (1920–1940) 27

1 **Croissance urbaine et production des *subúrbios*** 31

2 **La formation de Madureira et Casa Verde (1910–1920)** 61

3 **Les *subúrbios* de la modernité, années 1920** 79

4 **Condition suburbaine et contrastes socio-spatiaux dans les années 1930** 109

Autour du carnaval. Socialisations à Madureira dans les années 1930 133

5 ***Madureira Ilustrada*** 139

6 **D'un carnaval à l'autre** 171

7 **Institutions noires à Madureira** 189

Pratiques religieuses et mobilités sociales à Madureira 213

8 **Religions des faubourgs et destins de la nation** 217

9 **Le fakir et la *macumbeira*** 239

Dimensions politiques du changement social à Madureira 255

10 **La « Révolution de 1930 » à Madureira** 261

11 **Les Madureirenses dans le processus électoral de 1933 et 1934** 273

Transmissions. Ancrage et mobilité à Casa Verde et Madureira 295

12 **Faire sa vie à Madureira (1930–…)** 299

13 **Faire sa vie à Casa Verde (1930–…)** 309

Conclusion 325

Glossaire 333

Liste des sources 337

Remerciements 349

Bibliographie 351

À propos de l'auteure 371

Avant-propos

Depuis quinze ans, mon travail d'historienne interroge les conséquences de l'esclavage dans les sociétés contemporaines : ce que l'esclavage fait à la société, y compris après, et parfois bien après sa disparition. On peut désigner ou non ces conséquences, et plus largement celles de la colonisation qui lui est associée, sous le terme de racisme, considérer que le discours et la domination de race coïncident avec elles, ou encore qu'ils les englobent, les précèdent, leur succèdent, leur survivent. Ces questions ont fait couler beaucoup d'encre et sont indéniablement intéressantes, autant pour les sciences sociales que pour le débat public. Pour autant, et même si j'ai été amenée à contribuer à ce débat, mon travail reste limité à comprendre ce que fut le système colonial esclavagiste atlantique, ce qui en a persisté, ce qui a disparu, ce qui a été transformé, ce qui agit encore. Dans ce domaine comme dans tous les autres, la tâche de l'histoire est de faire le tri : recomposer ce qui n'est plus, restituer ce qui est intact, retrouver ce qui est agissant, montrer ce qui s'est effacé. Ce tri met en œuvre le double effort de la discipline historique : reconnaître l'actualité du passé et reconstituer ce qui a au contraire disparu de nos imaginaires, ce qui est devenu inimaginable.

Ce double effort est encore accru si on opère un déplacement non seulement chronologique mais aussi géographique, en quittant sa propre société pour une autre, pour essayer d'y reconnaître ce qui est pareil, ce qui est nous, et ce qui est différent, étranger. Ce qui aurait pu être semblable, ce qui a été résolument autre. C'est en essayant de répondre à ces questions que nous éclairons le présent.

Toute ma réflexion et mes engagements sur le racisme depuis quinze ans trouvent leur source dans l'enquête historique sur le Brésil dont je présente les résultats dans ce livre. Comme toute enquête, elle ne formule pas de conclusions brutales mais s'est nourrie de prudence, de détails, de l'attention flottante nécessaire pour plonger dans un monde lointain et disparu et pourtant en partie familier, celui des années 1920 et 1930 à Rio et São Paulo. Dans ces deux grandes villes brésiliennes, déjà des métropoles, on peut faire l'hypothèse que s'est déroulée une « seconde abolition » de l'esclavage, après que la loi d'émancipation du 13 mai 1888 a mis fin à cette institution dans le pays. Ce terme de « seconde abolition », qui fut utilisé à l'époque par des militants des mouvements noirs revendiquant son avènement, exprime l'idée fondamentale que l'abolition formelle n'est qu'une des dimensions de la sortie du système esclavagiste, et que les transformations sociales qui se sont accélérées dans l'entre-deux-guerres au Brésil ont été de nature à changer profondément les rapports sociaux marqués par l'esclavage. Cela n'implique pas que la société brésilienne en ait été ainsi débarrassée – le terme de « deuxième abolition », qui en appellerait d'autres à venir,

serait d'ailleurs plus correct – mais il s'agit de postuler que la période des années 1930 a été décisive dans les transformations des relations esclavagistes.

C'est avec cette hypothèse que je suis allée interroger ce que sont et ne sont pas des relations esclavagistes, ce qui de l'histoire du Brésil est celle de la société atlantique et donc aussi la nôtre, en quoi cette histoire est et n'est pas celle de l'empire français ou britannique. Je me suis demandé ce que voulait dire le mot « *negro* », le mot « *preto* », « noir » en portugais, ce que voulait dire voir ou ne pas voir les couleurs au Brésil en 1930 pour mieux réfléchir à ce que nous en disons en 2020, au Brésil mais aussi en France et partout où ces termes renvoient à une histoire esclavagiste.

Plus précisément, j'ai cherché au Brésil ce que pouvait signifier une transition post-esclavagiste, en premier lieu pour les populations affranchies en 1888 et leurs descendances. Quelle place avaient-elles prise dans la société une, deux ou trois générations après l'abolition ? Quelles formes de contraintes subissaient-elles en rapport avec les représentations de l'esclavage, continuaient-elles à y être assujetties ? Quelles en étaient les conséquences sur leur parcours socio-économique ? En particulier, quelles avaient été les options pour ceux et celles qui avaient quitté le monde des plantations pour s'installer en ville ? Considéraient-ils être affranchis des oppressions de leurs anciens maîtres, de leurs nouveaux patrons ? Sous quelle forme ces dominations se maintenaient-elles dans l'univers urbain ? Autrement dit, qui, comment, quand, à quelles conditions pouvait-on quitter l'esclavage au Brésil ?

J'ai commencé à vouloir répondre à ces questions en m'appuyant sur des données socio-économiques – recensements, enquêtes, études réalisées durant cette période. Assez vite j'ai été confrontée à des difficultés méthodologiques, tant par le manque de données que par la confusion sur les données existantes, leurs catégories, leur discontinuité, leur fragilité, leur anachronisme, leur racisme. Renonçant à saisir les dynamiques sociales à l'échelle des métropoles, je me suis résolue à faire une recherche de terrain à la mesure de mes moyens d'investigation. En 2016, je lançai deux enquêtes, l'une à São Paulo et l'autre à Rio, pour essayer de reconstituer la trajectoire des affranchis et de leurs enfants migrants vers les métropoles industrielles à partir de 1920.

São Paulo comme Rio sont aujourd'hui des villes géantes. Pour retrouver ces générations de migrants dans un terrain forcément limité, je cherchai dans chaque ville des quartiers dont on pouvait tabler qu'ils avaient accueilli de nombreux afro-descendants puisqu'ils étaient encore aujourd'hui identifiés comme des quartiers « noirs » traditionnels, c'est-à-dire avec une histoire de la migration afro-descendante. À Rio je fus orientée vers le quartier de Madureira, un des *hubs* de la périphérie Nord, où se déroule le plus grand marché de plantes et d'objets rituels afro-brésiliens, mais aussi le plus grand marché tout court de la périphérie nord, accueillant des milliers de visiteurs chaque samedi, siège de deux écoles de samba historiques habituées du podium du carnaval de Rio, ainsi que du centre communautaire culturel Serrinha dédié à la pratique et la mémoire du *jongo* à Rio, entre autres signes d'une occupation ancienne et pérenne des populations noires de la région. C'était aussi une ville dans la ville avec plus de 150 000 habitants, foisonnante, dont la population est en mouvement perpétuel, à l'image de la société brésilienne tout entière si bien qu'elle a inspiré la cité fictive de Divino, lieu où se déroule la *telenovela* la plus regardée de l'histoire du pays, *Avenida Brasil*.

Avec le tableau qu'on m'en avait fait, j'étais assez étonnée lors de mes premières visites de n'y croiser que très peu de personnes noires, en tout cas selon l'idée que je m'en faisais comme francilienne en 2015. Il fallait creuser. Après plusieurs semaines passées dans le quartier dans différents logements, j'ai commencé, à partir de 2017, à reconstituer, sur la base de l'histoire livrée par des habitants, des archives locales, et à force d'arpentage et de bavardage, les dynamiques du peuplement du quartier entre 1920 et 1940, les histoires des pionniers, leurs heurs et malheurs, leurs disputes et leurs espoirs, leurs batailles ; et à pouvoir, ainsi renseignée, aborder d'autres sources, principalement la presse quotidienne de l'époque, des cartes, plans et rapports de la municipalité ou encore les archives produites par les écoles de samba, pour pouvoir reconstituer précisément la formation du quartier, les relations de ses habitants entre eux, leur occupation de l'espace urbain, entre autres. C'est grâce à cette démarche que j'ai pu recomposer – ce qui fait l'objet des deuxième, troisième et quatrième parties de ce livre – la société de Madureira en 1930 et son incroyable dynamisme politique et culturel, que l'historienne Hebe Mattos a qualifié de « Harlem brésilien ». Très certainement, ce parallèle glorieux et tragique est utile pour comprendre la vitalité de la société carioca au moment de la prise de pouvoir de Getúlio Vargas en 1930 et sa connexion avec l'espace noir-atlantique. Comme aux États-Unis deux ou trois générations après l'abolition de l'esclavage, des filières migratoires depuis les régions de plantations avaient peuplé de nouveaux quartiers en périphérie de centres urbains industriels en pleine croissance. Comme à New York ou à Chicago, cette concentration de populations noires avait donné lieu à la fois à des oppressions raciales d'une violence nouvelle, et à des foyers de création culturelle et de conscientisation politique dont la fécondité se traduit dans le nom de « Harlem Renaissance », avec un rayonnement simultané et connecté dans toutes les grandes villes de l'ancien système esclavagiste atlantique. Dans la mesure où il a été à la base de la quasi-totalité des musiques contemporaines en Occident, et où il a donné lieu à une profusion de figures intellectuelles, littéraires et artistiques dont nous commençons seulement à prendre la mesure, on peut dire que ce phénomène migratoire et urbain de l'entre-deux-guerres fut à l'origine d'une révolution culturelle majeure, tout comme il a été un moment crucial de la racialisation des rapports sociaux.

Si elle est devenue la matière principale de cet ouvrage, la description de Madureira comme partie prenante de cette révolution culturelle s'insère toujours dans ma question de départ, qui est celle de la transition post-esclavagiste au Brésil, et pour laquelle il me fallait au moins un contrepoint de comparaison, à savoir l'enquête que j'ai menée en parallèle dans le quartier de Casa Verde, au nord de São Paulo, et que j'ai utilisée tout au long des chapitres qui suivent, en particulier dans la première et la cinquième partie qui encadrent ma réflexion.

Là aussi, on m'avait parlé d'un quartier noir historique, et je vérifiai qu'il s'était en effet développé à la même époque, entre 1920 et 1940, avec des rythmes et une composition sociale comparables à ceux de Madureira. Pour autant, les trajectoires de ces deux quartiers diffèrent ensuite grandement. Contrairement à Madureira, Casa Verde reste aujourd'hui une petite enclave tranquille, désormais presque au centre de la métropole de São Paulo alors qu'il était en 1930 son front d'urbanisation. Construit sur un terrain marécageux, il a de surcroît été limité dans sa construction par la présence voisine d'un aéroport militaire, si bien que le quartier a gardé sa physionomie d'époque, constituée par de petits lotissements de pavillons construits des années 1920 à 1940. Si ce n'est quelques tours ou immeubles modernes et les écoles publiques qui sont plus récentes, on pourrait facilement y tourner un

film historique. Bien que proche du centre, il reste mal desservi et stigmatisé pour accueillir des catégories populaires, noires et migrantes (Japonais d'Okinawa, Nordestins, et plus récemment Boliviens), à l'écart des spéculations immobilières.

Pourtant, en découvrant Casa Verde, encore plus qu'à Madureira, j'avais du mal à croire qu'il s'agisse d'un « quartier noir ». Je rencontrais et discutais surtout avec des descendants d'Italiens, de Polonais, de Juifs d'Europe centrale, de personnes venues de tout le Brésil ou de toute l'Amérique, mais je n'avais pratiquement pas croisé de personnes noires et encore moins qui s'identifiaient comme telles – ce n'était d'ailleurs jamais présent dans mes questions ou mes interactions, suivant un choix méthodologique de départ de ne pas supposer une appartenance à une catégorie « noir », « afro-descendant » ou « descendant d'affranchis », à moins que ces termes soient avancés par mes interlocuteurs et interlocutrices.

Je commençais à me demander si Casa Verde était un bon choix quand, à court d'idées, je suis allée solliciter la municipalité d'arrondissement (*subprefeitura*). Deux personnes, noires cette fois, m'ont reçue à l'accueil du bâtiment mais pour me diriger immédiatement de service en service en remontant toute la hiérarchie administrative. Plus on montait dans les étages et plus les visages étaient blancs, dans une organisation socio-raciale à laquelle j'étais déjà habituée au Brésil et qui est en l'occurrence la même qu'en France.

Je patiente dans une petite tour – dernier étage surplombant le bâtiment qui est le cabinet du maire. Surprise, le directeur de cabinet qui me reçoit deux heures plus tard est noir, et qui plus est, un enfant du quartier, dont la famille est arrivée dans les années 1930 avec d'autres. Je lui fais part de mon enquête et de mon embarras à trouver des représentants de cette migration afro-descendante dont j'ai pourtant connaissance par d'autres sources. C'est lui le premier qui m'éclaire sur l'évolution du quartier, en dessinant à mon attention un schéma très clair qui reprend en coupe le relief accidenté du nord de São Paulo et les phases du peuplement de Casa Verde. Il m'explique comment les premiers habitants noirs installés sur les berges ont été obligés de se réfugier dans les hauteurs à l'arrivée des migrants européens et comment peu à peu, les familles noires sont parties, dans les années 1950, s'installer sur le relief suivant, en arrière du quartier, dans une histoire classique d'éviction sociale et raciale. Il me met en contact avec une des personnalités reconnues de ce qu'il appelle « la communauté » installée maintenant dans le quartier d'Imirim, au nord de Casa Verde, chez qui il me dépose en taxi, et que je n'ai plus quittée pendant des semaines.

C'est chez Sônia, grâce à elle et avec elle, que j'ai pu commencer mon enquête sur São Paulo. C'est elle qui m'a raconté les histoires du quartier, qui m'a présentée à ses amis, voisins et voisines, qui a peu à peu compris mieux que moi l'objectif de mon enquête et en a redéfini les contours. Sa cuisine a été un QG où nous avons discuté chacun de mes entretiens, hypothèses, et où j'ai vu aussi défiler un grand nombre de personnes avec qui les bavardages ou les questions plus directes m'ont permis d'avancer. Au bout de deux semaines et d'une dizaine d'entretiens, je faisais part à Sônia de ce qui me semblait être un biais dans le choix des personnes interrogées, qui étaient souvent des leaders et personnalités historiques du quartier, dont le discours était en fait déjà construit pour un autre récit, celui de la « mémoire du quartier et des luttes ». Sônia eut alors l'idée de questionner Luiza, une voisine assez âgée qui vivait seule dans une chambre si démunie qu'elle ne voulait pas nous recevoir. Nous organisons l'entretien dans le salon de Sônia et je découvre une femme fluette, maigre et petite, à la voix presque enfantine mais qui s'installe avec aplomb, me demande si je suis

prête, et entame un récit posé, fermement articulé et ininterrompu d'une heure et trente minutes sans la moindre hésitation ni aucun silence.

Il m'est impossible de restituer la force et la clarté de son récit, que personne n'attendait, qui a surgi net, haletant, ciselé, dramatique, comme s'il attendait depuis des années d'être déposé. Sônia et moi en sommes restées abasourdies.

Luiza nous a raconté sa vie entière, façonnée par cet évènement initial que fut son passage furtif à l'école primaire lorsqu'elle avait 8 ans. Née en 1930 dans une famille travaillant dans une plantation de la région de São Paulo, Luiza voulait devenir infirmière. Le jour où elle s'en confia à sa mère, elle reçut une paire de claques. Pourtant sa mère avait réussi à lui faire assister à la première classe de l'école primaire en échange d'heures de ménage pour la directrice, pour le plus grand bonheur de la petite fille qui rêvait depuis longtemps de rejoindre le défilé de filles en uniforme qu'elle observait chaque matin depuis un arbre.

Un jour, quelques mois plus tard, très fière de pouvoir participer ainsi à la conversation des adultes chez elle, Luiza donne une information sur sa tante qui a migré à São Paulo, dont elle a lu le courrier laissé en évidence sur une table. Sans comprendre, elle reçoit alors une pluie de coups et d'insultes. Sa mère est hors d'elle. Comment continue-t-elle à aller à l'école alors qu'elle sait déjà lire ? Ce temps de travail, le sien et celui que sa mère a donné à l'école, aurait donc depuis longtemps pu profiter à la plantation… En attendant, elle a privé la famille de ces revenus, pour rien. La scolarité de Luiza s'arrête, et sa vie active débute.

La violence de la scène est intacte pour Luiza, quatre-vingts ans après les faits. C'est cette même violence qui la cloue au lit dans des épisodes dépressifs qui scandent les étapes de sa vie d'adulte, et où elle revit la punition et l'entrave de sa mère : lorsque, travaillant comme domestique à São Paulo chez une famille cossue, sa patronne découvre qu'elle prend des cours du soir pour préparer l'école d'infirmière, et qu'elle l'empêche par la force de se présenter le jour de l'examen ; lorsque, employée comme aide-soignante dans un hôpital, un médecin la renvoie parce qu'elle donne trop de conseils à ses malades, ou encore lorsque, ayant passé des années à vendre de la layette dans les rues de São Paulo, elle décide d'acheter un petit logement, mais qu'après la crise monétaire la banque lui reprend son bien faute de paiements en règle ; lorsque, devenue vendeuse de biscuits qu'elle fabrique chez elle, le directeur du marché lui retire subitement son emplacement pour l'attribuer à un meilleur client, lorsque, lorsque, lorsque… Pour Luiza, c'est toujours la même scène qui revient, déclenche toujours les mêmes colères, les mêmes abattements, dont elle se relève chaque fois avec de nouveaux projets, de nouvelles énergies, en vain.

Si on peut dire que sa mère lui avait signifié les limites de leur condition, Luiza les a retrouvées de manière directe et incarnée chez ses employeurs, chez les banquiers, les entrepreneurs, et dans toute la société. Il n'y pas dans son récit une seule fois le mot « noire », ou « racisme » et encore moins « esclavage ». Il n'y que le récit d'une petite fille qui veut devenir infirmière et que l'on empêche d'aller à l'école. De ce « on », elle offre une description clinique qui va de l'intériorisation par les parents et l'entourage, aux préjugés de l'employé de banque, à l'impunité du vendeur qui profite du quasi-illettrisme d'une femme seule, de toute une société qui broie un à un les projets de Luiza. « Imagine tout ce que le Brésil a perdu en empêchant des femmes comme celles-là » dit Sônia depuis sa cuisine.

Ce qui a été perdu, oublié, ce qui aura disparu, ce qui aurait pu, c'est aussi la matière de l'histoire de l'esclavage. Comment le décrire, avec quel vocabulaire, quel concept ? Comment en faire l'histoire ?

À la fin de mon séjour en 2018, j'ai un dernier rendez-vous avec Sônia où elle a prévu de me montrer quelque chose. Il s'agit de ses archives personnelles, l'histoire de sa famille arrivée elle aussi au début des années 1930 depuis la plantation. Tout l'après-midi, nous passons en revue ces précieux documents : photos de baptême, de mariage, diplômes, reçus manuscrits de la première livraison de briques pour la maison, factures d'électricité qui en prouvaient la possession, livrets de travail délivrés par les lois travaillistes de Vargas en 1939, tout a été commenté, remémoré, et forme maintenant sur la table une grande fresque, dont je mesure la rareté et la valeur. Sônia s'attarde sur une photo de son grand-père, Sebastião, arrivé dans le quartier dans les années 1920. La photo le montre dans son village natal, à cheval. Elle se souvient qu'il leur racontait des choses de sa vie à la plantation. Il leur parlait des … – un mot que je ne reconnais pas en portugais. Je lui fais répéter, mais je ne comprends pas, rien à faire… Sônia s'agace, répète de plus en plus fort le mot et voyant mon visage rester idiot, sort brusquement de la pièce. Elle revient et jette au milieu de la table un lourd objet qui fait valser d'un coup lettres, photos, diplômes, factures et tous les papiers que nous avions patiemment disposés. « Les chaînes !!! [1] ». Elle était allée chercher les chaînes qui ferment le portail de sa maison pour m'expliquer le mot… les chaînes donc, qui trônent maintenant au milieu des images dispersées.

Nous nous taisons toutes les deux, tremblantes. Il faut un temps avant que la conversation reprenne et je suis gênée de l'avoir visiblement bousculée. Nous rangeons les papiers et nous nous disons au revoir.

Que faire de cette scène ? Elle m'a si profondément marquée que j'en ai fait le point névralgique de mon enquête – le son du métal sur la table m'a guidée en écrivant, en retravaillant les données – et pourtant je ne peux pas m'en servir telle quelle. Qu'est-ce qui est raconté là ? Ou plutôt qui ne l'est pas ? Car ce mot de « chaîne » fut le premier et presque le seul que j'entendis prononcer sur l'expérience réelle de l'esclavage. Il aura fallu des semaines, la confiance et l'intelligence de Sônia pour installer la possibilité même de ce souvenir et lui donner un nom, une image. Or, c'est précisément cela que j'étais venue chercher.

Sônia avait entendu son grand-père parler des « chaînes » et dire qu'il les avait « vues ». Il était sans doute né juste après l'abolition, dans les années 1890. Peut-être ses parents ou des proches lui ont-ils parlé de ces chaînes, peut-être les avaient-ils portées. Ce qu'il disait, c'est que les chaînes étaient encore là dans les ateliers, dans les étables, dans les *senzalas* des plantations où il a grandi et travaillé, et peut-être y sont-elles restées longtemps après 1900, sciemment, pour être vues. En arrivant à Casa Verde, Sebastião a emmené le souvenir de ces chaînes en ville. Il l'a transmis à ses petits-enfants et l'a installé ainsi dans le quartier. Le sentiment de Sônia enfant à l'évocation de ces « chaînes » que son grand-père a vues lui est personnel mais participe aussi d'une réalité commune, une réalité que malgré toutes les analogies et l'empathie dont je suis capable, je ne pourrai jamais partager : c'est aussi le

1. « *As correntes !!!* »

sens de ce silence entre nous à la fin de la scène. J'avais enfin compris le mot, la traduction, mais je resterai toujours extérieure à la signification qu'il a pour Sônia, pour ses frères et sœurs, ses cousins et voisines. Ce mot nous sépare, il désigne l'écart irréductible entre nos expériences différentes de l'esclavage.

Huit ans plus tard, ce fracas métallique m'obsède encore, l'image qu'il a fait naître, la distance qu'il a mise entre nous, la gêne, la violence ainsi dénudée, exposée, sans médiation, qui fait trembler les vies, qui brise les récits. Tout ce que ce bruit provoque, disloque, convoque, condamne, c'est la tâche laborieuse des sciences sociales que de le déplier, et c'est ce travail laborieux que je présente dans ce livre. Ce qui nous appartient et ce qui nous est étranger, ce qui est perdu et transformé, ce qui est oublié et ce qui reste incompris, ce que l'esclavage a fait de nous.

Pointe-à-Pître, décembre 2025

Pour Sônia.

Introduction

À la fin d'une après-midi de juillet 2018, comme tous les jours depuis trente ans, Suelly et Ednia sortent leur chaise sur le trottoir de la rue Maria Teixeira à Madureira, un faubourg de la zone nord de Rio de Janeiro. Ce moment de répit et de bavardage, souvent en compagnie d'autres voisines – Claudia, Maria et d'autres – rythme leur quotidien depuis toujours. En 1949 et 1950, Ednia et Suelly sont toutes les deux nées sur la même parcelle de la rue voisine, qui est aujourd'hui le siège de la célèbre école de samba Portela. Leurs parents y étaient nés également, tous les quatre y avaient grandi ensemble. Le grand-père de Suelly, cordonnier (*sapateiro*), était arrivé à Madureira au début des années 1920. Avec d'autres familles, lui et sa femme se sont installés sur cette grande parcelle, occupant un terrain dont il louait le fond à une famille plus pauvre, les grands-parents d'Ednia et leurs jeunes enfants. La mère d'Ednia est née sur la parcelle en 1930, elle a grandi avec la mère de Suelly. L'une a rapidement travaillé comme domestique en centre-ville, l'autre a épousé un fonctionnaire de police vivant dans la même rue, avec qui elle a eu cinq enfants, dont Suelly. Tous résident aujourd'hui dans l'îlot voisin.

Le père d'Ednia, lui, était porteur de charges sur le marché de Madureira quand il a épousé sa mère, avec qui il a eu 6 enfants. Il a ensuite pu passer un concours de la fonction publique et se faire recruter comme ouvrier à l'imprimerie nationale. Mais tandis que la mère de Suelly est restée au foyer, la mère d'Ednia a dû continuer les ménages à Botafogo ou à Laranjeira, deux quartiers aisés de la zone sud de la ville, jusqu'à ce que, arrivée à l'âge de 50 ans, son corps ne puisse plus l'endurer. Ayant grandi ensemble, puis déménagé avec toute leur fratrie dans la rue parallèle (les sœurs d'Ednia sont domestique, blanchisseuse ou femme de ménage, ses frères chauffeur et ouvrier), les deux voisines ont mené leur vie l'une à côté de l'autre.

Bien qu'ils aient partagé un destin commun en migrant vers la ville, une inégalité était manifeste au moment de l'installation de leurs grands-parents dans ce qui était encore une friche, les uns locataires du fond de parcelle des autres. Ednia, selon mon appréciation, est noire, tandis que Suelly est blanche, mais je comprends qu'il serait très malvenu de mentionner ces considérations. Leur profonde camaraderie rend difficile d'imaginer que des préjugés racistes interviennent dans leur relation. Pourtant, presque un siècle plus tard, les différences qui séparaient les conditions de leurs grands-parents ne semblent pas entièrement résorbées. En y revenant par mes questions, je n'aurai aucune interprétation de leur part[2].

Ce tableau nous confronte à la difficulté de mesurer le poids des héritages esclavagistes au Brésil, en premier lieu celui qui pèse sur les populations afro-descendantes, et de saisir ses ressorts à travers les non-dits. Ce qui nous a conduits à cet entretien est l'hypothèse que les grands-parents de Suelly et Ednia, premières générations nées après l'abolition de l'esclavage

2. Entretien avec Ednia et Suelly, Madureira, juillet 2018. Nous présentons cette source plus loin.

en 1888 [3], ont profondément changé leur rapport à ce passé esclavagiste lorsqu'ils sont arrivés ici, autour de 1930, pour commencer une vie nouvelle. Ils quittaient en effet un monde rural dominé par la plantation, produit d'un ordre social qui s'était constitué dans l'épaisseur de trois siècles de traite intensive depuis l'Afrique, et qui, malgré l'abolition récente et d'importants changements démographiques, en gardait l'inertie. Quelles étaient alors leurs attentes, quelles opportunités ou difficultés ont-ils rencontrées, comment ont-ils aménagé leur place dans la société urbaine depuis ce faubourg naissant ? Quel avenir projetaient-ils pour leurs enfants ? Nous supposons que leur arrivée, leurs aspirations et leurs activités, parmi des centaines de milliers d'autres personnes venues s'installer durant cette décennie, sont au cœur du changement social qui a transformé l'ordre post-esclavagiste dans la région du Sudeste brésilien [4].

Changement social et *pos-abolição*

Avec plus de 3,5 millions de captifs africains embarqués pour le Brésil, dont les deux tiers (1,9 millions) entre 1800 et 1860 [5] et une population esclave qui représentait encore 15,24 % des 10 millions d'habitants au Brésil en 1872 [6], la déconstruction de l'ordre esclavagiste implique des temporalités diverses et longues, au-delà de l'abolition formelle de l'esclavage et de l'absence de distinction de couleur dans l'accès aux droits civiques et politiques qui est affirmée depuis la première Constitution brésilienne de 1824. Tandis qu'après l'abolition en 1888 la prédominance économique des plantations est plus forte que jamais, en particulier avec l'essor de la culture du café dans la région de São Paulo, les prolongements des rapports de domination issus de la plantation, la place sociale et économique réservée aux affranchis et à leurs descendants, la nature des relations de travail dans le monde rural comme urbain ont conduit l'historiographie à considérer la période post-esclavagiste, désignée sous le terme de *pós-abolição*, comme un champ d'investigation essentiel pour comprendre les dynamiques historiques de la société brésilienne [7].

3. La loi d'abolition définitive de l'esclavage, appelée la *Lei Aurea* (Loi d'or), est prononcée le 13 mai 1888 par la Princesse Isabel, régente et fille de l'Empereur Pedro II qui sera renversé peu après.

4. Formée par la municipalité actuelle de Rio, les États de Rio de Janeiro, São Paulo, d'Espirito Santo et du Minas Gerais. Il s'agit alors en 1930 de la principale région économique du pays, tant par son agriculture (en particulier le café) que pour son industrie et ses économies urbaines.

5. « Trans-Atlantic Slave Trade - Database », non daté (https://www.slavevoyages.org/voyage/database#statistics ; consulté le 31 juillet 2023).

6. « População escrava do Brasil é detalhada em Censo de 1872 », sur *Fundação Cultural Palmares*, non daté (https://www.gov.br/palmares/pt-br/assuntos/noticias/populacao-escrava-do-brasil-e-detalhada-em-censo-de-1872, consulté le 31 juillet 2023). Le même recensement dénombre 176 057 « *africanos* » dont 138 358 esclaves et 37 699 affranchis (*alforriados*). 58 % des habitants se sont déclarés noirs (*pretos*) ou bruns (*pardos*) et 38 % blancs (*brancos*).

7. Cette réflexion prend en compte les travaux comparatistes menés sur les Amériques, États-Unis, Caraïbe espagnole notamment ceux ouverts par F. Cooper, T. C. Holt et R. J. Scott, *Beyond slavery : explorations of race, labor, and citizenship in postemancipation societies*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2000. Elle souligne la nécessité de mettre en évidence les porosités entre travail libre et travail esclave avant l'abolition pour comprendre les réponses des affranchis aux nouvelles conditions de travail, voir par exemple : A. M. Ríos et H. M. Mattos, « O pós-abolição como problema histórico :

À l'instar des débats autour de notions telles que le post-colonial, les limites chronologiques de la *pós-abolição* ont sans cesse été étendues [8]. Un consensus s'établit cependant pour considérer que la décennie de 1930, avec la chute de la première République (1890-1930), amorce une inflexion à la fois dans les rapports de production, et sur la place des noirs au Brésil.

En effet, plusieurs processus concomitants contribuent alors au renouvellement des rapports de production et des identités sociales dans le Sudeste, locomotive économique du pays, où l'on peut situer les coordonnées d'un changement social.

En premier lieu, la rapide croissance urbaine des deux principales villes industrielles et débouchés des exportations, Rio et São Paulo (São Paulo a 580 000 habitants en 1920, Rio déjà un million), et le rythme de cette croissance (São Paulo et Rio comptent respectivement 1,3 et 1,8 millions en 1940, puis environ 2,3 millions en 1950), entraînent un processus de métropolisation [9]. L'urbanisation et donc la migration importante des populations qui l'alimente est également de nature à transformer les rapports sociaux. Pour les migrants qui viennent du monde de la plantation, si les conditions de vie (logement, santé) sont plus coûteuses que dans le milieu rural ou les petites villes, le contrôle du marché du travail y est beaucoup moins rigoureux, et les opportunités plus nombreuses pour les travailleurs [10]. Par ailleurs, les ressources recherchées par les travailleurs pour accéder à l'autonomie économique ne sont pas directement fournies par leur employeur – en dehors bien sûr du salaire – mais relèvent d'autres mécanismes de distribution : logement, moyens de transport, services urbains (eau, énergie, chaussée), accès au commerce. Sans conclure trop vite à une amélioration des conditions de ressources des travailleurs urbains, il faut souligner que la médiatisation politique qui permet d'accéder à ces ressources (municipalité, représentants élus, gouvernement local, police et justice), ne relève pas de la même corrélation que celle qui prévaut dans le système de la plantation. Au fond, les conditions de survie et de dépendance en ville permettent malgré tout d'accéder à une « intimité possible » [11].

balanços e perspectivas », *Topoi (Rio de Janeiro)*, vol. 5, n° 8, 2004, p. 170-198. Enfin sous le terme de *pós-abolição* sont référencés un ensemble de travaux visant à redéfinir la place des acteurs historiques noirs dans ce processus. Voir par exemple : P. Domingues et F. Schleumer, « Apresentação do Dossiê ''Da escravidão ao pós-abolição no Brasil : novas pesquisas, questões e debates'' », *História, histórias*, vol. 4, n° 8, 2016, p. 7-8.

8. Voir par exemple les contributions du séminaire « Histórias do Pós-Abolição » organisé à la UFF, publié en trois volumes : M. Abreu *et al.*, *Histórias do Pós-abolição no Mundo Atlântico. Volume 1 : Identidades e projetos políticos*, Niteroí, Editora da UFF, 2013 ; M. Abreu *et al.*, *Histórias do Pós-abolição no Mundo Atlântico. Volume 2 : O mundo do trabalho, experiências e lutas pela liberdade*, Niteroí, Editora da UFF, 2013 ; M. Abreu *et al.*, *Histórias do Pós-abolição no Mundo Atlântico. Volume 3 : Cultura, relações raciais e cidadania*, Niteroí, Editora da UFF, 2013.

9. On peut noter que globalement le taux d'urbanisation n'augmente pas au Brésil entre 1920 et 1940, il s'agit donc d'une redistribution au profit des grandes villes.

10. Par exemple L. H. O. Silva, *Construindo uma nova vida : migrantes paulistas afro-descendentes na cidade do Rio de Janeiro no pos-abolição (1888-1926)*, thèse de doctorat, Universidade Estadual de Campinas, 20011 ; T. Bernardo, *Memória em branco e negro : olhares sobre São Paulo*, São Paulo, Editora Unesp Fundação-FAPESP, 1998 ; A. Lugão Rios et H. M. Mattos, *Memórias do cativeiro : família, trabalho e cidadania no pós-abolição*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 2005.

11. M. C. C. Wissenbach, « Da escravidão á liberdade : dimensões duma privacidade possível », dans

La progression rapide de l'industrie dans les deux régions urbaines de Rio et São Paulo transforme les relations de travail dans ces villes, à la faveur du salariat industriel mais aussi de la progression des syndicats. De grandes grèves, de 1917 à 1920, consolident dans les deux villes un mouvement social ouvrier et en 1922 un parti communiste brésilien est fondé à Niterói. Une crise des prix du café survient en 1922 accentue le mouvement de reflux des populations ouvrières vers les villes et, du fait de l'augmentation rapide du coût de la vie, y renforce l'urgence de la « question sociale »[12]. C'est en partie à cette question que répond la politique de Getúlio Vargas lorsqu'il arrive au pouvoir. Une des premières mesures de son gouvernement provisoire est la création d'un ministère du Travail en 1931, ainsi que d'un ministère de l'Éducation. Il met en place des négociations encadrées avec les syndicats et promulgue les premiers droits sociaux à travers la Constitution de 1934. À la fois pour favoriser le secteur industriel et encadrer politiquement le mouvement social, il adopte, avec la dictature de l'Estado Novo qu'il installe en 1937, un style politique dit « travailliste »[13], qui implique un rapport direct avec les « masses » urbaines. Il s'adresse ainsi aux Brésiliens et Brésiliennes venus l'acclamer dans les stades en les appelant « travailleurs et travailleuses du Brésil ». Signe de ce nouveau registre, le jour férié du 13 mai commémorant la loi d'émancipation est remplacé par le 1er mai, journée internationale des travailleurs.

L' « ère Vargas » qui succède à la première République à partir de 1930[14] est aussi la traduction politique de la décadence des oligarchies du café dont le pouvoir reposait sur le régime économique, social et moral de la plantation et qui s'étaient arrogées le contrôle de la Fédération. Les crises des prix à l'exportation (1922 et surtout 1929) fragilisent ce consensus, dont les élites de São Paulo étaient les principales bénéficiaires, et suscitent des oppositions fortes parmi les États moins importants. Cette crise laisse plus de place aux différentes formes de contestation du régime qui s'étaient amplifiées depuis 1922, à commencer par les critiques qui viennent de la classe politique elle-même. Ainsi, les libéraux sont favorables à un élargissement du corps politique par l'établissement du vote secret et d'une justice électorale indépendante des partis, ainsi que par l'éducation et l'alphabétisation massive nécessaire à la modernisation du pays. En outre, la contestation des *tenentes* (lieutenants) de l'armée, jeune génération de l'armée brésilienne, qui se révoltent depuis le fort de Copacabana en 1922 puis en 1924 à São Paulo, connait un large écho. Ils souhaitent imposer une politique nationale centralisée pour sortir le pays des « vices » de la politique des États (ou « politique des gouverneurs ») c'est-à-dire des oligarchies (anciennement esclavagistes).

La candidature de Getúlio Vargas à la présidence de la République en 1930, soutenue par les oligarchies d'importants États (Minas Gerais et Rio Grande do Sul, ainsi que Paraíba) et surtout favorisée par une scission du Partido Republicano Paulista (PRP, le parti républicain

F. A. Novais et N. Sevcenko (éd.), *História da vida privada no Brasil : da Belle Epoque à era do rádio*, São Paulo, Companhia das Letras, 1998, p. 50-130.

12. D. S. Corrêa, « A crise de trabalho e o serviço de ''desurbanização'' da capital : (1914-1924) », *Revista de História*, nº 119, 1988, p. 127-138.

13. A. de C. Gomes, *A invenção do trabalhismo*, Rio de Janeiro, Editora FGV, 2015.

14. Vargas établit un gouvernement provisoire après son coup d'État en novembre 1930. Il met en place un processus électoral et une assemblée constituante qui le confirme comme président de la République en 1934. En 1937, il interrompt le processus démocratique pour installer la dictature de l'Estado Novo, régime qu'il accepte d'abandonner en 1945 par l'organisation d'élections au suffrage universel obligatoire. Il domine ensuite la vie politique multi-partisane jusqu'à son suicide en 1954.

pauliste hégémonique) qui s'est organisée au sein du Parti Démocratique fondé en 1927, est avant tout l'expression d'une contestation du monopole des « Paulistes » sur le pouvoir fédéral. Mais elle s'appuie aussi sur la prise en compte de la « question sociale » et d'une nécessaire libéralisation politique (l'augmentation du nombre d'électeurs et la représentation des partis minoritaires principalement), arguments qui ont une grande portée auprès des classes moyennes urbaines et qui reçoivent ponctuellement le soutien des mouvements ouvriers[15].

L'orientation nationaliste de Getúlio Vargas, seule constante de son gouvernement provisoire, dictatorial ou républicain, s'appuie sur une représentation nouvelle du « peuple » brésilien, mis en valeur par la propagande du régime. Deux éléments concourent à une rupture avec les idéaux des élites de la période précédente, fondés notamment sur l'idée du blanchiment[16]. D'abord la migration internationale, qui s'était tarie avec la Première Guerre mondiale, est définitivement écartée comme source de main d'œuvre – des lois de restriction à l'immigration sont instaurées en 1934 – au profit d'une valorisation de la main-d'œuvre nationale. Celle-ci est en outre réhabilitée dans sa composante africaine. L'image du Brésil que promeut Vargas est celle du métissage, dont l'élément africain est également à l'époque redécouvert et assumé dans l'essai de Gilberto Freyre, *Casa grande e senzala* (Maîtres et esclaves[17]), le plus connu des essais sur la société brésilienne, publié en 1933. Cette valorisation passe également par la reconnaissance des cultures populaires urbaines qui se sont manifestées dans la décennie de 1930 : dénigrée jusque-là par les bourgeoisies urbaines, la samba, style musical issu du monde de la plantation esclavagiste et fondé sur des rythmiques africaines, fait avec ses « écoles » une entrée tonitruante dans le carnaval de Rio puis dans celui de São Paulo.

Plus encore, les deux villes de Rio et São Paulo sont le terrain dans les années 1920 de l'organisation de mouvements « noirs » dédiés à l'émancipation politique, sociale et économique de la « *raça* » à travers diverses associations, clubs, titres de presse. La Frente Negra Brasileira (Front noir brésilien), organisation née à São Paulo en 1931, tente de coordonner ces mouvements à l'échelle de São Paulo puis du Brésil et devient le premier parti politique latino-américain fondé sur la cause raciale, avant sa dissolution par l'Estado Novo en 1937.

Ces changements culturels donnent certainement une nouvelle place aux descendants d'affranchis et à la mémoire de l'esclavage dans la société brésilienne, transition qui a vite été interprétée comme celle d'une société esclavagiste vers une société industrielle de classes. Dès les années 1950 et avec les outils analytiques du marxisme, des chercheurs ont toutefois relevé que cette transformation des rapports de production, si elle faisait en effet disparaitre les relations esclavagistes, ne se faisait pas à l'avantage des descendants d'affranchis, autrement dit selon le terme de l'époque, des « noirs ». Florestan Fernandes est le premier à analyser l'industrialisation des rapports sociaux comme un processus de

15. B. Fausto, *História do Brasil*, São Paulo, EdUSP, 2015.

16. Idée développée chez A. Torres, « O problema nacional brasileiro : introducção a um programma de organização nacional », São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1938 ; ou chez F. J. de O. Vianna, *Recenseamento de 1920 : o povo brasileiro e a sua evolução*, Rio de Janeiro, Typ. da Estatistica, 1922.

17. G. Freyre, *Maîtres et esclaves*, L. Febvre (trad.), Paris, Gallimard, 1952.

sous-prolétarisation du travailleur noir[18], amorçant une longue discussion au sein de la sociologie brésilienne, notamment sur l'usage de la catégorie de race dans les rapports de domination[19] ou encore sur les conceptions du travail au regard de son dévoiement par l'esclavage et des répercussions de ce dévoiement sur l'emploi des personnes noires[20]. De fait, quelques études historiques ont réussi à démontrer les différences de salaires et de parcours professionnels qui avaient discriminé les travailleurs noirs dès cette période à São Paulo[21] et suggèrent que des formes de racialisation – c'est-à-dire des rapports d'identification et de domination fondés sur la race supposée – s'y étaient développés sur le modèle des villes étasuniennes dont l'expansion s'est produite à la même époque[22].

Cette lecture – la transition post-esclavagiste comme racialisation dans la société industrielle – soulève toutefois des difficultés tant conceptuelles que méthodologiques, car si les affranchis, leurs proches nés libres et leurs descendants directs – ceux qui se déclarent « noirs » dans le recensement de 1872 – peuvent constituer un groupe social dans la société post-esclavagiste, la couleur et ses significations ne suffisent pas à le caractériser. À l'inverse, les effets de la couleur, en tant qu'elle suggère une ascendance esclave, touchent l'ensemble de la société, bien au-delà de ce groupe social. Il y a donc deux questions distinctes qui se posent pour caractériser la transition des années 1930 : d'une part, que sont devenus ceux qu'on peut identifier au groupe social des *pretos* ou *negros*, c'est-à-dire assimilés aux affranchis et à leurs descendants, et d'autre part, comment a évolué l'importance de la couleur comme facteur de discrimination ?

Bien qu'elle soit indéniablement pertinente, la deuxième question a suscité nombre de difficultés méthodologiques, qui sont les mêmes que celles rencontrées par les sciences sociales pour qualifier les effets du racisme au Brésil depuis lors[23]. Globalement, elles tiennent

18. F. Fernandes, *A integração do negro na sociedade de classes . 1, O legado da Raça Branca*, São Paulo, Atica, 1978 ; F. Fernandes, *O negro no mundo dos brancos*, São Paulo, Global Editora, 2007.

19. O. Ianni, *Raças e classes sociais no Brasil*, Rio de Janeiro, Civilização brasileira, 1972.

20. L. Kowarick, *Trabalho e vadiagem : a origem do trabalho livre no Brasil*, São Paulo, Editora Brasiliense, 1987.

21. G. R. Andrews, « Black and White Workers : Sao Paulo, Brazil, 1888-1928 », *The Hispanic American Historical Review*, vol. 68, n° 3, août 1988, p. 491-524 ; G. R. Andrews, *Blacks & Whites in São Paulo, Brazil, 1888-1988*, Madison, University of Wisconsin Press, 1991 ; M. A. Chaves, *Perus dos operários na construção de São Paulo (1925-1945)*, São Paulo, Paco, 2012.

22. O. Zunz, *Naissance de l'Amérique industrielle : Detroit, 1880-1920*, Paris, Aubier, 1983.

23. Un des premiers à s'y être essayé est Donald Pierson, sociologue formé à Chicago, venu étudier à Bahia et dans la région de São Paulo les « relations inter-raciales » (voir C. Brochier, *La naissance de la sociologie au Brésil*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016 ; C. Brochier, « De Chicago à São Paulo : Donald Pierson et la sociologie des relations raciales au Brésil », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, vol. 25, n° 2, 2011, p. 293-324). On peut citer avec lui Samuel Lowrie, invité lui aussi depuis Chicago par l'École Libre de Sociologie de São Paulo ; S. H. Lowrie, « Racial and National Intermarriage in a Brazilian City », *American Journal of Sociology*, vol. 44, n° 5, 1939, p. 684-707 ; S. H. Lowrie, « Origem da população da cidade de São Paulo e diferenciação das classes sociais », *Revista do Arquivo Municipal*, vol. 43, 1938, p. 195-212 ; ainsi que l'enquête pionnière de Roger Bastide et Florestan Fernandes sur São Paulo, qui utilise à la fois les données du recensement de 1940, des analyses historiques sur l'esclavage, des entretiens auprès de personnalités du monde noir et de l'observation ; F. Fernandes et R. Bastide, *Brancos e negros em São Paulo : ensaio sociológico sobre aspectos da formação, manifestações atuais e efeitos do preconceito de côr na sociedade paulistana*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1959. Cette enquête

à l'impossibilité d'une continuité des données, eu égard à la versatilité des qualifications de couleur selon le contexte, les énoncés, les acteurs, le lieu, la période, à commencer par les données des différents recensements généraux de la population brésilienne qui mentionnent des catégories de couleur dans leur questionnaire (1872, 1890, 1906 à Rio, puis à partir de 1940[24]).

En effet, comme dans la plupart des sociétés marquées par la traite atlantique, l'évocation de la blancheur et de toute teinte qui viendrait la nuancer, du *moreno* (brun) au *preto* (noir), en passant par *crioulo* (noir créole en opposition à africain), *mulato* (métis), *cafuso* (métis indien et africain), *caboclo* (métis indien), renvoie à une possible ascendance esclave, africaine ou indienne, mais ne correspond pas à des catégories stables tant elle est le produit complexe d'une interaction sociale[25].

Cette difficulté n'invalide pas l'hypothèse que la signification des mots « *preto* » ou « *negro* » dans les années 1930 soit devenue, deux générations après l'abolition, une assimilation au groupe social des affranchis, et que celui-ci a donc perduré comme tel. On verra également que l'évocation de l'Afrique ou l'usage du terme « africain » assimile encore à cette époque à une condition esclave récente (la plus récente) plutôt qu'au fait d'être réellement né en Afrique (ce que l'interlocuteur ne peut en général pas vérifier et qui s'avère de moins en moins plausible à cette période puisqu'il faudrait qu'il ait plus de 80 ans). De même, le mot *pardo* (brun, foncé, cuivré), qui évoque au XIX^e^ siècle moins une couleur qu'une condition libre et une ascendance africaine, correspondant au terme de « libre de couleur » dans les Antilles françaises, est utilisé dans la société de 1920 pour distinguer une position sociale certes libre mais inférieure à celle des Blancs[26].

Autrement dit, si elles sont révélatrices du poids de la référence à l'esclavage, les identités sociales liées à la couleur sont difficiles à saisir dans leur évolution et ne nous permettent pas de mesurer les trajectoires sociales des groupes qui pourraient en théorie leur correspondre. Comment alors travailler sur cette transition de 1930 au regard de l'ordre social post-esclavagiste ? La couleur n'est pas l'unique marqueur du système social esclavagiste atlantique, et les acteurs sociaux ne s'y laissent pas réduire. Pour prendre la mesure du changement social qui a eu lieu à partir des métropoles du Sudeste, il faut repartir des

a été effectuée dans le cadre des travaux commandés par l'Unesco en 1949 sur la question raciale au Brésil, M. Chor Maio, « Florestan Fernandes, Oracy Nogueira, and the UNESCO Project on Race Relations in São Paulo », *Latin American Perspectives*, vol. 38, n° 3, 2011, p. 136-149. On peut également citer plus récemment les travaux de Edward Telles, E. E. Telles, « Residential Segregation by Skin Color in Brazil », *American Sociological Review*, vol. 57, n° 2, avril 1992, p. 186-197 ; E. E. Telles, « Industrialization and Racial Inequality in Employment : The Brazilian Example », *American Sociological Review*, vol. 59, n° 1, février 1994, p. 46-63 ; E. E. Telles, *Race in Another America : The Significance of Skin Color in Brazil*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 2014.

24. L'ensemble des difficultés méthodologiques pour mesurer les effets de race au Brésil a été synthétisé dans C. Brochier, « Les unions ''interraciales'' au Brésil : évolutions démographiques et interprétations sociologiques », *Problèmes d'Amérique latine*, vol. 110, n° 3, 2018, p. 113-135.

25. M. Agier, « Le maléfice de la race et le corps de l'indésirable », *Communications*, n° 98, juin 2016, p. 175-188.

26. Nous utiliserons d'ailleurs dans la suite du texte, sauf précision inverse, les termes de *negro*, *preto*, *pardo*, *mulato* et *branco* dans leur sens émique. Voir L. M. Schwarcz, *Nem preto nem branco, muito pelo contrário : Cor e raça na sociabilidade brasileira*, São Paulo, Claro Enigma, 2012.

dynamiques des sociétés esclaves et de leurs descendants, c'est-à-dire prendre en compte leurs dynamiques d'ancrage et de mobilité depuis l'abolition.

Des sociétés très mobiles

Pour en comprendre les dynamiques sociales, revenons à une définition générale de l'institution de l'esclavage. Celle-ci s'exerce non pas sur un type de personne, définie par une caractéristique ou une origine, même si elle produit en retour un stigmate extrêmement long à neutraliser – ici notamment la couleur – mais procède par l'extraction sociale de l'individu – l'impossibilité pour lui de se référer à une société dont il serait ou aurait été membre – afin de le rendre dépendant et disponible [27]. La traite et la guerre ont été les moyens les plus répandus pour produire cette condition, le Brésil ne fait pas exception.

En retour de ces mobilités puis immobilités forcées, toute resocialisation, toute reconstitution d'une autonomie de la part des populations en esclavage affecte la puissance de la domination esclavagiste et oblige les maîtres à renégocier les conditions pour disposer de l'activité de leurs esclaves, comme dans tout rapport de force social. Ainsi, aux deux ressorts de la domination esclavagiste que sont le contrôle de la mobilité et l'entrave à la resocialisation, répondent ceux qui prétendent y résister : conquête de la mobilité et stratégies d'ancrage qui permettent de reconstituer des liens sociaux et une autonomie matérielle. Comme l'a bien montré Hebe Mattos à propos de la région de Rio au XIX^e^ siècle, l'abolition formelle de l'esclavage a de fait laissé aux sociétés esclaves ou assimilées de plus grandes possibilités d'ancrage et de mobilité, dont elles ont usé en continuité de stratégies déjà courantes chez les populations en cours de sortie de l'esclavage : acquisitions de terres, mobilités et alliances familiales [28].

Définir l'esclavage comme une situation extrême du contrôle de la mobilité et de l'ancrage nous permet d'envisager les formes diversifiées de l'esclavage dans les régions de Rio et São Paulo ainsi que les configurations qu'elles produisent après l'abolition.

Rio était depuis la fin du XVIII^e^ siècle le principal port brésilien de la traite atlantique, alimentant en main-d'œuvre esclave le Minas Gerais et les plantations de sucre de la région de Campos. L'arrivée de populations esclaves devient particulièrement soutenue au début du XIX^e^ siècle lorsque la caféiculture se développe dans la vallée du Paraíba. Une partie des esclavisés reste en ville, d'une part pour assurer les services urbains et domestiques, d'autre part car la crainte d'une interruption de la traite sous la pression anglaise incite les marchands d'esclaves cariocas à faire du stock [29]. En 1821, on compte ainsi 45,6 % d'habitants en esclavage parmi la population de Rio, dont les trois quarts sont nés en Afrique, et ces proportions persistent jusqu'à la fin du trafic en 1850 [30]. Rio accueille ensuite la traite interne

27. C. Meillassoux, *Anthropologie de l'esclavage : le ventre de fer et d'argent*, Paris, Presses universitaires de France, 1986 ; O. Patterson, *Slavery and social death : a comparative study*, Cambridge (MA)/London, Harvard University Press, 1982 ; A. Testart, *L'institution de l'esclavage : une approche mondiale*, V. Lécrivain (éd.), Paris, Gallimard, 2018.

28. H. Mattos, *Les couleurs du silence. Esclavage et liberté dans le Brésil du XIX^e^ siècle*, A. Fléchet (trad.), Paris, Khartala, 2019.

29. A. Enders, *Histoire de Rio de Janeiro*, Paris, Fayard, 2000, p. 151-166.

30. A. Enders, *Histoire de Rio de Janeiro*, p. 155.

qui se met en place depuis la région Nordeste vers les plantations de café. Au total, 300 à 400 000 personnes ont été ainsi vendues entre 1850 et 1885, dont la majorité vers les trois principales régions productrices, São Paulo, Minas Gerais et Rio qui concentrent la moitié de la population esclave du Brésil en 1877[31], l'expansion rapide de la caféiculture dans l'intérieur de la province de São Paulo étant la plus consommatrice[32].

La situation de ces personnes en esclavage est donc hétérogène lorsque s'enclenche le processus abolitionniste[33]. Dans les régions agricoles autour de Rio où l'esclavage concerne 19,7 % de la population *fluminense* en 1883[34], les rapports de force entre les travailleurs esclaves et les propriétaires varient selon le type de culture : le sucre en déclin, les régions d'agriculture destinée au marché interne et celles du café. Du fait de la fin de la traite atlantique et tandis que les politiques alternatives de soutien à l'immigration internationale sont déployées au principal bénéfice de la province de São Paulo, les propriétaires de la région de Rio ne peuvent se passer de leur main-d'œuvre locale. Les travailleurs esclaves ont donc pu entamer un processus d'ancrage relatif qui leur permet, au moment de l'abolition, de négocier les conditions de leur liberté notamment par l'accès au foncier, si bien que beaucoup restent sur place[35]. Ceux qui n'ont pas pu le faire jouent de leur mobilité acquise pour se déplacer vers des plantations similaires. Les plus précaires encore deviennent des journaliers agricoles sur leur ancienne plantation, si bien que la mobilité n'est pas si importante que le craignaient les planteurs, dans la mesure où les sociétés esclaves ont pu s'appuyer en partie sur des formes de paysannerie constituées avant l'abolition.

Dans la ville de Rio, la population esclave restait nombreuse au moment de l'abolition. Les conditions de l'esclavage urbain favorisaient par ailleurs l'autonomie des travailleurs, en particulier ceux en auto-location de service (*de ganho*)[36]. La condition d'esclave et de libre était donc déjà indiscernable pour grand nombre d'entre eux qui vivaient en famille et occupaient le quartier du port vers le nord, dit *Pequena África* (Petite Afrique). C'est aussi ce qui explique l'importance des confréries d'esclavisés et d'affranchis ou la formation d'associations de solidarité mutuelle pour organiser des affranchissements dès les années 1860[37]. Même avant l'abolition, les habitants en esclavage à Rio étaient positionnés dans un

31. A. Enders, *Histoire de Rio de Janeiro*, p. 165.

32. Sur 1 510 806 habitants esclavisés au total, le recensement de 1872 en dénombre 156 612 dans la province de São Paulo, 292 637 à Rio, et 370 459 dans le Minas Gerais. La seule autre province qui atteint ces proportions est celle de Bahia avec 167 824 esclavisés.

33. L'esclavage brésilien connait une première inflexion avec la fin du trafic atlantique en 1850, puis avec la Loi du ventre libre en 1871, en 1879 avec la loi de « *locação de serviços* » qui réglemente le travail libre, enfin avec la loi qui émancipe les sexagénaires en 1886 avant l'abolition définitive en 1888.

34. A. Enders, *Histoire de Rio de Janeiro*, p. 191.

35. H. M. Mattos de Castro, *Das cores do silêncio : os significados da liberdade no sudeste escravista, Brasil século XIX*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1998 ; A. Lugão Rios et H. M. Mattos, *Memórias do cativeiro*.

36. La particularité de l'esclavage urbain est l'importance des esclaves en auto-location, *escravos de ganho*, qui connaissent de fait une grande autonomie et sont souvent en capacité de racheter leur liberté. L. M. Algranti, *O feitor ausente : estudo sobre a escravidão urbana no Rio de Janeiro*, Petrópolis, Vozes, 1988 ; L. F. de Alencastro, « Proletários e escravos : imigrantes portugueses e cativos africanos no Rio de Janeiro, 1850-1872 », *Novos estudos CEBRAP*, vol. 21, 1988, p. 30-56.

37. S. Chalhoub, « Solidarité et liberté : les sociétés de secours mutuel pour gens de couleur à Rio de

marché urbain du travail libre, en concurrence avec les immigrés étrangers (principalement portugais), avec des survivants de l'important contingent de soldats en esclavage qui avaient servi dans la guerre contre le Paraguay (1864-1870) et qui avaient rejoint la capitale avec le statut de *libertos*, ou avec des Nordestins de condition libre qui avaient commencé à migrer avec le déclin de la canne à sucre [38].

La situation était alors différente dans la ville de São Paulo, qui ne comptait que quelques dizaines de milliers d'habitants jusqu'à la fin du XIX^e^. La main-d'œuvre esclave étant en priorité acheminée vers le café, elle était rare en ville. São Paulo fonctionnait surtout comme un refuge pour ceux qui fuyaient l'esclavage, où ils s'organisaient en *quilombo* [39] sur les marges de la ville. Le phénomène s'intensifie à partir des années 1880, lorsque les évasions collectives des plantations deviennent le principal moyen de négociation des esclavisés pour obtenir l'abolition et des garanties matérielles.

La majorité des personnes en esclavage de la province de São Paulo était donc issue de la traite interne, c'est-à-dire en situation de mobilité forcée récente qui les empêchait de développer le même type de stratégie que dans les plantations *fluminenses* à la même époque. De plus, le front pionnier du café se déplaçait continuellement vers l'ouest, et les travailleurs esclaves étaient utilisés pour ce défrichement. Dès la fin des années 1870, les planteurs et investisseurs du café s'inquiètent de l'insuffisance de main-d'œuvre. Ils craignent également un rapport défavorable face aux travailleurs esclaves et libres qui seraient en mesure d'imposer des conditions. Pour y résister, ils mettent en place des politiques d'immigration massive en provenance d'Europe [40]. Dans des conditions de mobilité lointaine, dépendants de leur employeur et transporteur, les colons européens sont incités à produire en échange d'un lot de terre et d'un intéressement à la récolte, mais cette situation de dépendance qui les pousse à intensifier le travail ne dure que jusqu'au moment où les familles ou groupes de colons peuvent construire à leur tour un ancrage. Il faut donc pour les planteurs se réapprovisionner sans cesse en main-d'œuvre par de nouvelles arrivées afin de reproduire ces conditions de travail intensif. L'arrivée de la main-d'œuvre étrangère permet également aux planteurs de résister aux pressions occasionnées par les évasions collectives qui se multiplient en 1887. Les planteurs évitent ainsi de concéder aux travailleurs esclaves puis affranchis un accès à la terre, les maintenant en situation de prolétaires sur un marché du travail devenu concurrentiel. Les « Blancs » d'origine européenne sont ainsi favorisés face aux « travailleurs nationaux » terme qui sous-entendait aussi une catégorie raciale : noire (*pretos* ou *negros*) ou métisse (*pardos*), c'est-à-dire non blanche [41]. Mais la situation de São Paulo ne doit pas éclipser les nuances qui apparaissent alors dans le Sudeste selon non pas la teinte de la peau, mais selon

Janeiro dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle », dans J. Hébrard (éd.), *Brésil quatre siècles d'esclavage*, Paris, Karthala, 2012, p. 283-307.

38. A. Enders, *Histoire de Rio de Janeiro*, p. 213.

39. Refuge des esclaves marrons au Brésil.

40. Environ quatre millions d'étrangers (c'est-à-dire autant que l'ensemble des Africains débarqués comme esclaves au Brésil durant toute la durée de la traite atlantique) sont entrés au Brésil sur la période 1884-1940. Les contingents italien (1,5 millions) et portugais (1,4 millions) sont les plus importants, les migrations subventionnées et assurées logistiquement par les États (Rio et São Paulo) étant dépassées, dès 1900, par le volume des migrations spontanées.

41. K. Monsma, « Identidades, desigualdade e conflito : imigrantes e negros em um município do interior paulista, 1888-1914. Notas de pesquisa », in *História Unisinos,* vol. 11, n^o^ 1, 2007, p. 111-116.

le degré d'autonomie – capacité d'ancrage et de mobilité – qui est le résultat d'un processus engagé depuis au moins 1850. Ce sont aussi ces distinctions qui déterminent à leur tour les conditions de la migration pour la génération suivante.

En effet, ce sont surtout des enfants de ces affranchis et colons qui s'engagent en migration à l'âge adulte, poussés en cela par la crise du café en 1922 à São Paulo. De même dans la région de la Paraíba *fluminense*, les enfants d'affranchis qui ne peuvent renouveler les conditions d'accès à la terre qu'avaient obtenues leurs parents, migrent parfois d'abord pour d'autres régions agricoles comme journaliers[42]. Beaucoup d'Européens eux aussi sont confrontés à une dégradation des conditions de reproduction – elles n'étaient pas prévues dans la politique migratoire – et abandonnent alors leur projet agricole pour rejoindre les villes.

Parmi tous ces groupes, ce sont ceux qui en ont le plus les moyens qui entreprennent une migration vers les grandes villes, et amorcent s'ils le peuvent une filière pour faire venir les autres. Dans les nouveaux faubourgs où ils se retrouvent ensemble sur un front de peuplement, les identités vont se renégocier à partir des hiérarchies de départ et des arrangements sur place, ainsi que l'ont fait les grands-parents de Suelly et Ednia.

Dans leurs différentes réponses à l'esclavage, dans leur trajectoire migratoire, qui sont autant de stratégies pour accéder à l'autonomie, les travailleurs nés libres et affranchis, les migrants européens ou japonais, ont joué sur le registre à la fois de l'ancrage et de la mobilité. La migration vers les métropoles fait partie de ce registre, en en changeant radicalement les données. L'installation en ville définit de nouvelles hiérarchies, de nouvelles dépendances, où la couleur ne joue qu'un rôle parmi d'autres. Les identités issues des rapports de pouvoir de la plantation vont s'y transformer. C'est ce que nous proposons de décrire dans ce livre.

Méthodologie et sources

Comme nous l'avons vu, le suivi du peuplement des métropoles brésiliennes en fonction de la catégorie raciale des habitants n'est ni pertinent – les catégories des recensements ne nous disent pas grand-chose des trajectoires, ni selon la nationalité, ni selon la couleur – ni possible : le recensement général du Brésil de 1920 n'introduit pas la catégorie de couleur, et celui de 1940 pas à un niveau suffisamment fin pour observer la répartition du peuplement[43]. Nous pouvons en revanche observer les nouvelles périphéries qui se forment entre 1920 et 1940. Comme nous le verrons, les populations comptabilisées dans les districts appelés « suburbains » (*suburbanos*) dans les recensements de 1920 et 1940 représentent près de

42. C. E. C. da Costa, « ''Faltam braços no campo e sobram pernas na cidade''. Migração e trabalho no Pós-abolição brasileiro. Baixada Fluminense (RJ, 1888-1940) », dans M. Abreu *et al.* (éd.), *Histórias do Pós-abolição no Mundo Atlântico. Volume 2 : O mundo do trabalho, experiências e lutas pela liberdade*, Niteroí, Editora da UFF, 2013, p. 218-240.

43. D'autant moins en l'absence du matériel du recensement de 1940, aujourd'hui détruit, qui aurait pu permettre de refaire des croisements de données. Les seules publications qui, à notre connaissance, croisent des données de couleur et de localisation du recensement de 1940 sont S. H. Lowrie, « The Negro Element in the Population of Sao Paulo, a Southernly State of Brazil », *Phylon (1940-1956)*, vol. 3, n° 4, 1942, p. 398-416 ; G. Mortara, « A composição da população do Distrito Federal segundo a côr », dans *Estudos sobre a composição da população do Brasil segundo a cor*, Conselho Nacional de Estadística (Brasil). Laboratório de Estatística, Rio de Janeiro, 1950, p. 105-131.

la moitié de la population urbaine totale et surtout la très grande majorité des nouveaux habitants dans les deux villes. Pour en observer les formes du peuplement et surtout les rapports sociaux qui s'y construisent, il est nécessaire de raisonner à l'échelle du district. Nous avons choisi celui de Madureira à Rio, en très forte croissance à cette période et qui est connu pour avoir accueilli une importante population afro-descendante, initiatrice des premières écoles de samba du carnaval carioca. Le rôle de Madureira dans l'histoire de la samba fournit également une multitude de récits d'habitants du quartier collectés par l'historiographie. Pour mettre en perspective les formes du peuplement et avoir un contrepoint du processus à Madureira, j'ai procédé à une comparaison avec un autre *subúrbio* (banlieue) qui se forme à São Paulo durant la même période, celui de Casa Verde. Surgi de terre entre les années 1920 et 1940, il est connu pour son peuplement noir, et pour être un des lieux d'implantation de la samba pauliste dans les années 1950.

Les trajectoires démographiques des deux quartiers sont comparables. À São Paulo, Casa Verde apparait pour la première fois sur une carte datée de 1916, après le lancement d'une opération de lotissement en 1913 sous le nom de « Vila Tietê ». Casa Verde devient un district de la municipalité en 1927 (par une scission avec le district de Sant'Anna, lui-même datant de 1900) qui compte environ 13 000 habitants dans le recensement de 1934, puis 22 000 en 1940 et 58 000 en 1950. Dans la géographie de São Paulo publiée par Azevedo en 1958[44], Casa Verde est un des trois districts où se concentre la population noire, avec Barra Funda et Bela Vista (où se trouve le quartier de Bexiga), ainsi que le confirme un recensement de 1934 sur la population scolaire[45]. L'auteur estime qu'autour de 1925, Casa Verde constituait la limite du front d'urbanisation. À Rio, le district de Madureira est créé à la même époque en 1928 par redécoupage des districts de 1920[46]. Bien que la petite localité, au carrefour de deux routes anciennes (vers Santa Cruz et Irajá) soit occupée depuis la fin du XIX^e^, elle serait elle aussi située à la limite du front d'urbanisation en 1930[47]. En 1928, le nouveau district regroupe environ 27 000 habitants, puis 113 000 en 1940 et en 157 000 en 1950.

Ma première démarche a consisté à reconstituer les différentes étapes de ce peuplement à partir du bâti, à l'aide des cartes disponibles (rares pour la périphérie[48]) et des documents

44. A. de P. Azevedo, *A cidade de São Paulo : estudos de geografia urbana*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1958, 3 volumes. Dans le volume 1 (p. 18), les recensements mentionnent 13 452 habitants en 1934, 22 120 en 1940 et 58 571 en 1950. Dans le volume 3 consacré aux « bairros » (p. 209), Casa Verde figure parmi les sous-districts qui ont connu la plus forte croissance entre 1940 et 1950.

45. Commissão central do recenseamento demographico, escolar e agricola-zootechnico, « Recenseamento escolar realizado em 1934, São Paulo, Brasil, 1935 », Secretaría de Educación do Estado de São Paulo, 1935.

46. Principalement par scission du district d'Irajá mais aussi en partie Inhaúma et Jacarepaguá.

47. A. M. Corrêa, *O sertão carioca*, Rio de Janeiro, Imprensa nacional, 1936.

48. Les cartes de São Paulo ont été mises à disposition par le service cartographique de l'APESP, Arquivo Público do Estado de São Paulo, dont je remercie les archivistes. Quelques cartes proviennent de l'Arquivo Municipal Washington Luís. La carte SARA, réalisée à partir de vues aériennes, couvre l'ensemble du territoire brésilien en 1930. Pour Rio, j'ai d'abord utilisé les cartes publiées avec les recensements de 1906 et 1920. En particulier, ce dernier détaille les cartes des districts d'Irajà, d'Inhaúma et de Jacarepaguá sur lesquels sera délimité le futur district de Madureira. Les archives de la ville de Rio (Arquivo Geral da Cidade do Rio de Janeiro, AGCRJ) disposent d'un important fonds cartographique mais peu de documents concernent la zone suburbaine. La mairie de Rio a commandé en 1928 une carte topographique du District Fédéral à partir d'aérométries. Les cartes éditées en 1930 mettent en évidence le bâti et le parcellaire de toute

d'urbanisme (opérations de lotissement et de remembrement déposés en mairie[49]). En l'absence de détails au niveau du district dans les recensements de population, j'ai cherché des sources partielles de ce peuplement dans les paroisses catholiques fondées au fur et à mesure du peuplement des deux quartiers[50]. Un autre éclairage sur le peuplement de Madureira est ressorti de la consultation des archives du syndicat « Resistência » (Sociedade da Resistência dos Trabalhadores do Trapiche e Café[51]), dont beaucoup de membres furent résidents de Madureira.

Une source essentielle pour étudier le peuplement des deux quartiers est constituée par la presse quotidienne. La presse de Rio – la plus importante du pays depuis l'Empire – puis celle de São Paulo, ont d'abord été le média et l'instrument des élites politiques, à travers lesquels elles confrontaient leurs idées et positions, les interpellations des chroniqueurs et éditorialistes cherchant une audience auprès des classes supérieures de la ville pour peser dans les rapports de force politique. Dans ce journalisme de la première génération, celle de la République de 1890, les dimensions informatives des principaux titres étaient peu importantes et visaient un lectorat réduit aux milieux alphabétisés qui constituaient la base de l'électorat. Autrement dit, à côté de l'existence de nombreux titres de courte durée et de faible tirage – presse noire née dans le contexte de l'abolition, presse du mouvement ouvrier, presse communautaire des groupes migrants, mais aussi groupes lettrés des nouveaux faubourgs[52]

la zone suburbaine. Je remercie les assistants de conservation qui m'en ont fourni une version digitalisée. Après cette date, la cartographie du District Federal passe sous le contrôle du service géographique des Armées et n'est pas consultable. On trouve enfin des cartes d'échelle plus locale de la métropole à l'Institut d'urbanisme de Rio Pereira Passos, mais les plus détaillées sont les cartes des transports et les cartes touristiques : celles du Guía Rex éditées en 1941, 1945, 1949, du Guía Levi de 1940 (novembre), de 1945 (octobre-décembre) et 1950, et enfin l'Almanaque Suburbano et le Guía Gutman en 1949.

49. À São Paulo, plusieurs cartes de lotissements (Vila Tietê, Vila Baruel) et une carte des lots destinée aux services fiscaux sont conservées aux archives de la ville Washington Luis. Il est possible en théorie (je n'ai pas pu disposer de ces documents pour ma recherche) d'obtenir du service d'urbanisme de la municipalité les plans de lotissements qui ont été approuvés durant cette période. De même, les lotissements sont mentionnés par les récurrences des actes notariés concernant les parcelles, pouvant aussi donner une idée de la constitution du tracé des îlots. Je remercie Marcelo Weingarten de m'avoir aidée à accéder à ces documents. À Rio, l'accès aux archives notariales est possible mais plus complexe du fait du constant redécoupage des districts notariaux, et surtout parce qu'il n'y a pratiquement pas eu de lotissements de grande ampleur à Madureira mais plutôt un ensemble d'opérations individuelles. En revanche la municipalité met en ligne certains documents d'urbanisme à travers une base de données à interroger par adresse d'immeuble (Acervo de Imagens da Secretaria Municipal de Urbanismo : https://acervoimagens.rio.rj.gov.br/consultaPrincipal.asp?o=c, consulté le 3 avril 2026).

50. Une consultation des actes notariés du registre civil est possible en théorie à l'office notarial de Casa Verde mais nécessite des démarches juridiques conséquentes à Madureira, de même pour la consultation des archives scolaires des écoles du quartier.

51. Le Sindicato dos Arrumadores Rio de Janeiro conserve ces archives dans son local à Rio (R. Santo Cristo, 95). Je remercie les responsables du syndicat de m'avoir facilité leur consultation et autorisé leurs photographies.

52. Projet sous la direction de Laura antunes Maciel « Outras meméorias e historias : cultura letrada e redes de comunicaçao social no riode Janeir 1870-1920 », projet UFF cnpq 2005, notamment le mémoire *Nas margens, Experiencias de suburbanos com periodismo do Rio de Janeiro 1880-1920*, de Leandro Mendoça en 2011.

– la presse de plus grande diffusion ne laissait que peu de place aux perspectives des classes populaires[53].

Progressivement avec la croissance de la ville de São Paulo, le lectorat s'élargit aux catégories sociales intermédiaires, professeurs, fonctionnaires, typographes, etc.[54], mais la circulation de l'information dans les quartiers populaires prenait d'autres formes, comme par exemple la diffusion de *modinhas* ou *lundus*, chants récités dans les rues qui véhiculaient des information sur les crues, le prix du tramway, la campagne de recrutement de l'armée, les bagarres et les attroupements, autant de sources orales perdues pour l'histoire sociale[55]… Or cette configuration change rapidement au cours des années 1920, d'une part avec la progression de l'alphabétisation qui étend les viviers de lecteurs, d'autre part avec l'apparition d'une nouvelle presse qui mise sur une fonction plus informative et plus commerciale, dirigée vers les centres d'intérêts de ses lecteurs qu'elle espère les plus nombreux possible. Ainsi, à São Paulo, à côté des quotidiens du matin traditionnels tenus par les élites oligarchiques (le *Correio Paulistano* qui exprime les positions du Partido Republicano Paulista, et son concurrent, *O Estado de São Paulo*, propriété de Julio Mesquito Filho), apparaissent de nouveaux formats, éditions du soir qui s'adressent à une large population en publiant petites annonces, faits divers et actualité sportive, en plus d'une information plus directe : la *Folha da Noite* en 1921, qui se double d'une édition du matin en 1925, la *Folha da Manhã*[56]. De même, le titre *A Gazeta*, racheté par le journaliste Casper Líbero qui devient à la fin des années 1920 le premier tirage quotidien de São Paulo, mise également sur la professionnalisation du journalisme et de l'information, ainsi que sur l'actualité sportive et les pages « sociales ». À Rio, à côté de l'austère et conservateur *Jornal do Comércio*, du *Jornal do Brasil* lu surtout dans le centre et la zone sud, apparaissent sur ce modèle commercial *O Globo*, lancé en 1925 et surtout le *Correio da Manhã* (fondé en 1901 et repris par Edmundo Bittencourt) qui défendent eux aussi un journalisme plus professionnel et de plus large diffusion. La presse change alors de modèle économique, devenant une entreprise en soi, y compris s'il faut négocier avec le régime en place. L'entreprise du journaliste Assis Chateaubriand, surnommé Chatô, incarne ce modèle. À partir de 1924, il rachète plusieurs titres dans le pays (*O Jornal* à Rio, *O Diário de São Paulo*, *O Diário de Recife* et *O Estado de Minas*) et les regroupe dans sa société Diários Asociados, à laquelle il intègre peu à peu magazines illustrés, radio et plus tard télévision. Ces reconfigurations de la presse en font un champ autonome avec des enjeux entrepreneuriaux au moins jusqu'en 1945[57]. Elles reposent sur la croissance d'un

53. On peut toutefois signaler que le *Jornal do Brasil*, le premier quotidien de Rio en 1900, réservait une colonne aux réclamations populaires, intitulées « *queixas do povo* » (plaintes du peuple) : T. de S. Castro, « Um exercício de cidadania : As queixas da população carioca na década de 1920 », XIV Encontro regional ANPUH-RIO, 2010.

54. H. Cruz, *São Paulo em papel e tinta*, São Paulo, Arquivo Público do Estado de São Paulo, 2013, sur la période 1890-1915.

55. A. Machado, « Rapsodos do Tietê », *Revista do Arquivo Municipal*, vol. XVIII, 1935, cité par M. C. C. Wissenbach, « Da escravidão á liberdade : dimensões duma privacidade possível », p. 128-129.

56. Surnommées les *Folhas* et plus tard réunies sous le titre unique de *Folha de São Paulo* aujourd'hui un des plus grands groupes de presse brésiliens, O. Pilagallo, *História da imprensa paulista : jornalismo e poder de D. Pedro I a Dilma*, São Paulo, Três Estrelas, 2012.

57. À partir de cette date, trois grands groupes domineront la vie médiatique du pays et utiliseront explicitement leurs médias à des fins politiques contre Vargas et ses alliés.

nouveau lectorat dans les grandes villes. À Rio et São Paulo, où sont diffusés la très grande majorité des tirages nationaux [58], l'accès à la lecture s'est de fait démocratisé puisque le taux d'alphabétisation à Rio et São Paulo dans le recensement de 1940 est respectivement de 60 et 59 % contre 50 % pour la moyenne nationale [59], d'autant que le journal pouvait être lu à haute voix dans les cafés ou devant les maisons. En 1930, *O Globo* à Rio tirait déjà à 30 000 exemplaires, dépassant le *Jornal do Brasil* qui tire entre 15 et 20 000 exemplaires en 1931. En 1945, 21 titres à Rio et 9 à São Paulo tirent à plus de 50 000 exemplaires. On estime qu'en 1941, et tandis que la presse était entièrement sous le contrôle de l'Estado Novo, entre 550 et 660 000 exemplaires étaient tirés chaque jour à Rio, pour 152 titres quotidiens [60].

La base de données en ligne *Mémoria Digital* de la Biblioteca Nacional do Brasil [61] permet de consulter une bonne partie de ces titres sur la période 1920-1940 [62], et propose une recherche par mots-clés sur l'ensemble du corpus [63]. La majorité des occurrences « Madureira » et « Casa Verde » concerne deux types d'informations : les nombreuses actualités sportives correspondant aux clubs et tournois joués dans ces quartiers ou par leurs équipes, et les faits divers. Dans ces colonnes qui ont peu à peu pris une grande importance dans la presse quotidienne des années 1920, les journalistes mentionnent presque systématiquement, avec le nom et parfois la photo des individus concernés, leur adresse (quartier ou rue), leur couleur de peau (*pardo*, *negro*, *branco*, même si c'est de moins en moins systématique au long des années 1930), parfois leur âge, état civil et profession. Il s'avère aussi qu'une quantité importante des actualités générales de la ville concerne des habitants ou des quartiers de Madureira ou Casa Verde ; elle est relayée aux rédactions, rédigée par leurs journalistes et lue par les lecteurs de l'ensemble de la ville. Comme nous le verrons, ces informations relèvent de nombreux domaines de la vie sociale, culturelle et politique, du plus anodin (un

58. En 1934, sur les 39 publications tirant à plus de 20 000 exemplaires, 27 sont diffusées à Rio et 10 à São Paulo, voir A. de Séguin des Hons, *Le Brésil : presse et histoire 1930-1985*, Paris, L'Harmattan, 1986.

59. Bien que les politiques d'enseignement public soient encore peu efficaces, elles ne cessent de progresser en particulier à partir de 1934 sous l'impulsion du ministère de l'Éducation créé par Vargas dès 1931. Les effets restent toutefois superficiels puisque seulement 12 % de la population de Rio et 9 % de celle de São Paulo avait reçu une scolarité primaire complète en 1940 (et seulement 3,3 % et 1,9 % respectivement une formation supérieure).

60. A. de Séguin des Hons, *Le Brésil*, p. 189. Les tirages les importants sont le *Diário de Noticias* à Rio (53 000 ex en 1941), *O Correio da Manhã* , *O Jornal do Brasil* et *O Jornal* (plus de 30 000 chacun), et à São Paulo, le *Diário de São Paulo* à 64 000 exemplaires en 1943, et le *Diário da Noite*, les deux journaux de Chatô.

61. Disponible en ligne : http://memoria.bn.br/hdb/periodico.aspx, consulté le 3 avril 2026.

62. La base rassemble pour Rio 190 titres pour la décennie 1920 et 179 pour la décennie suivante, et pour São Paulo 48 titres pour les années 1920 et 35 pour les années 1930. Les principaux titres quotidiens de Rio sont présents dans la base, c'est-à-dire *O Jornal do Brasil*, *O Correio da Manhã*, *O Jornal*, *O Paiz*, *O Diário de Notícias*. Pour São Paulo, les publications *Diário de São Paulo*, *Diário da Noite*, *O Correio Paulistano*, *A Gazeta*, *O Diário Nacional* sont consultables. S'il manque deux publications importantes que sont *O Estado de São Paulo* et les *Folhas* (qui ont leur propre service d'archives en ligne), la base permet toutefois de couvrir la majorité de la presse quotidienne sur les deux décennies.

63. Le corpus fait apparaître 1791 occurrences du terme « Casa Verde » pour les années 1920, et 1922 pour les années 1930. Pour Madureira, la recherche est plus compliquée puisque le mot-clé « Madureira » compte plus de 36 000 occurrences pour les années 1920 et à plus de 68 000 pour les années 1930. J'ai effectué un échantillonnage réparti sur les principaux titres et par année.

portefeuille oublié dans un café) au plus sérieux (les annonces des réunions d'associations politiques), et attestent ainsi que les habitants des *subúrbios*, pourtant situés à la frange de la métropole, font partie non seulement du lectorat qui « consomme » ces informations mais sont également les acteurs de l'actualité. Nous verrons que de surcroît, ils n'hésitent pas à utiliser la presse pour faire valoir leurs intérêts et prendre à partie une opinion publique métropolitaine.

Ainsi, la presse quotidienne de Rio et de São Paulo n'est pas seulement une source pour l'étude de la formation de la société des *subúrbios*, mais devient un élément essentiel de cette formation. Dans ce court intervalle de la « Civilisation du journal »[64] correspondant aux années où se développe une presse commerciale grand public, diversifiée et qui occupe le monopole médiatique – avant que la radio, à partir des années 1940, ne la concurrence auprès des classes populaires – la presse constitue manifestement un espace de médiatisation de cette société nouvelle, un lieu de sa représentation, le spectacle d'elle-même et de sa participation à la société métropolitaine.

C'est donc à double titre que j'ai utilisé la presse dans cette étude. D'un côté elle fournit des informations factuelles sur les habitants de Madureira, notamment ceux que j'ai suivis individuellement et dont j'ai pu reconstituer d'importants éléments biographiques, de l'autre elle est un lieu de reconnaissance et d'appropriation qui est indissociable de la formation et de l'évolution des groupes sociaux que je souhaite observer.

Enfin, j'ai recherché toutes les manières possibles de reconstituer le peuplement à partir de la perspective des habitants, de leur point de vue et à partir de leurs catégories. Il existe quelques récits publiés de quelques-uns de ces habitants pionniers, collectés par des travaux de géographie urbaine à Casa Verde, ou illustrant l'histoire de la samba à São Paulo[65]. À l'initiative de la municipalité de Rio, une collecte de récits d'habitants a été réalisée par des jeunes chercheurs en sciences sociales dans les années 1990[66]. L'histoire de la samba, du *jongo* et des écoles de samba constituent un témoignage important des trajectoires et de la vie quotidienne d'habitants de Madureira[67]. Enfin j'ai moi-même collecté une quarantaine de récits auprès des descendants de la première génération d'habitants, grâce à quatre séjours réalisés entre avril 2017 et juillet 2018 dans les deux quartiers. Ceux-ci ont été menés en sollicitant des habitants nés sur place dans les années 1930, ou encore dont les parents étaient nés sur place à cette période, dans un échantillon qui représente à la fois les différents quartiers des deux districts et les groupes sociaux que j'ai pu identifier dans le peuplement – c'est ce qui me conduit à pouvoir reconstituer les conditions d'arrivée, d'installation et

64. En référence à l'ouvrage collectif D. Kalifa *et al.*, *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, 2013.

65. A. Dozena et M. M. Marcelino, « O samba na ''quebrada'' do Bexiga e do Parque Peruche », *Ponto Urbe. Revista do núcleo de antropologia urbana da USP*, n° 2, 2008, p. 1-17 ; M. M. Marcelino, *Uma leitura do samba rural ao samba urbano na cidade de São Paulo*, mémoire de master, Universidade de São Paulo, 2007 ; M. M. Marcelino, *A evolução urbana do Parque Peruche e sua gente*, São Paulo, Carthago Editorial, 2003 ; R. J. de Oliveira, *A presença do negro na cidade : memória e território da Casa Verde em São Paulo*, mémoire de master, Pontifícia Universidade Católica de São Paulo, 2002 ; E. Britto, *São Paulo tem a Casa Verde*, São Paulo, Visuale, 1998.

66. Leurs copies sont conservées dans les locaux de la Région administrative XV (Madureira).

67. Voir chapitres 6 et 7.

les perspectives des grands-parents de Suelly et d'Ednia, afin de caractériser le changement social dont ils étaient les acteurs.

Organisation de l'ouvrage

En compilant ces divers matériaux, je retrace d'abord dans une première partie les dynamiques démographiques et géographiques de la formation de ces *subúrbios* de deuxième génération. Les grandes étapes du peuplement de Madureira et Casa Verde (leurs composantes démographiques, le bâti et la matérialité d'une condition suburbaine) sont comparées pour comprendre les spécificités de la formation des espaces à Madureira, en particulier la spatialisation des rapports de race ou post-esclavagistes et la médiatisation politique et culturelle de ces nouveaux groupes dans la métropole. En écho aux catégories raciales et sociales utilisées par la presse des faits divers, j'essaie d'identifier au fur et à mesure des évolutions urbaines, les groupes sociaux qui se sont formés selon le statut migratoire, le statut d'occupation ou la proximité du vécu de l'esclavage. La comparaison des deux quartiers permet de caractériser la complexité de ces groupes, qui ne peuvent être réduits à leur dimension raciale telle que les recensements l'enregistrent.

Je m'intéresse dans une deuxième partie à la façon dont ces groupes sociaux participent, à Madureira, au changement culturel qui s'opère alors dans le cadre du carnaval de Rio. En gardant quelques contrepoints de comparaison avec Casa Verde, j'observe à Madureira la transformation des significations sociales, des identifications et des assignations qui associent couleur (race), mémoire de l'esclavage et référence à l'Afrique au cours des années 1930. Je repère à cette occasion les ressorts de la mobilité sociale, qui reposent en partie sur la disparition de la couleur, mais aussi les institutions locales qui garantissent l'autonomie des plus pauvres, clairement associées aux cultures africaines du monde esclave. Ces dernières inspirent des cultures populaires de large diffusion, adoptées par d'autres groupes sociaux.

Dans un troisième temps, en revenant sur la religion comme marqueur social et sur les stigmates qui pèsent sur les pratiques religieuses afro-brésiliennes, j'explore la signification de ces pratiques pour les habitants des classes moyennes et populaires des *subúrbios*. À travers l'analyse d'une affaire en particulier, qui met en cause en 1932 une habitante de Madureira, Georgina Coutinho, j'observe comment de nouvelles pratiques religieuses participent d'une logique de mobilité sociale et de la construction d'une autonomie notamment des femmes.

Enfin, toujours à partir de ce personnage de Georgina et grâce aux sources de presse qui la concernent elle et ses alliés, il apparait que cette mobilité et cette autonomie prennent un sens politique précis au moment où le jeu politique carioca, durant le gouvernement du maire de Rio Pedro Ernesto, s'ouvre dans le contexte de fragilisation du gouvernement provisoire de Getúlio Vargas entre 1931 et 1935. On découvre en effet à Madureira une société civile très organisée et engagée dans les courants progressistes, qui se confronte rapidement à la reprise en main et au contrôle social revendiqué notamment par l'Église catholique. La dimension politique du changement social éclaire les enjeux auxquels sont confrontés ces groupes sociaux suburbains. Selon leur capacité d'organisation, d'ancrage et de mobilité dans leur quartier et dans la métropole, ils ont négocié dans ce front de peuplement une autonomie non seulement matérielle mais aussi vis-à-vis des références à l'esclavage qui les menaçaient différemment.

Un tel processus d'émancipation relève de temporalités diverses, que le temps politique a pu accélérer, mais qui se manifestent de façon intermittente sur plusieurs générations. C'est ce que j'ai voulu saisir en m'appuyant dans une dernière partie sur les récits des descendants, à Madureira et à Casa Verde, qui permettent de suivre les transformations, plus lentes, des effets et significations de la couleur. À l'issue de cette enquête, je propose une interprétation de l'émancipation de l'ordre esclavagiste qui ne passe pas uniquement par le stigmate ou la reconnaissance, mais qui rend compte de la renégociation de l'ancrage et de la mobilité.

Partie I

Peuplement. La formation des *subúrbios* de Madureira et Casa Verde (1920–1940)

C'est donc à partir de deux périphéries de deuxième génération, formées entre les années 1920 et 1940 autour de Rio et São Paulo, que je souhaite dans ce livre observer le changement social des années 1930 au Brésil, en particulier l'évolution des rapports sociaux post-esclavagistes. Pour comprendre les dynamiques sociales qui se développent à partir de ces *subúrbios*, je propose dans cette première partie de comprendre les composantes démographiques et les logiques spatiales du peuplement de ces deux espaces.

Dans un premier temps, il faut prendre en compte le contexte général de ce peuplement, d'une part au sein des grandes dynamiques migratoires qui alimentent la croissance de ces deux villes au début des années 1920, d'autre part en revenant sur les grandes étapes de la division socio-spatiale de ces deux métropoles et ainsi qualifier les espaces récemment peuplés selon leur statut social et leur intégration territoriale (chapitre 1).

Je caractériserai ensuite Madureira à Rio et Casa Verde à São Paulo, villes soumises aux grandes dynamiques métropolitaines, notamment les hiérarchies sociales, foncières et économiques qui structurent ces deux territoires avant leur urbanisation accélérée au tournant de 1920 (chapitre 2). Casa Verde comme São Paulo sont ensuite largement transformées par l'arrivée massive de nouveaux habitants à partir de 1920. En m'appuyant sur l'évolution du bâti, les mentions de ces nouveaux habitants dans la presse locale et sur quelques registres paroissiaux, j'observerai ensuite la production de l'espace qui découle de ce peuplement. Tout en suggérant la formation d'une condition suburbaine similaire dans les deux villes, nous verrons que rapidement des distinctions socio-spatiales se reproduisent dans les nouveaux quartiers, dessinant des groupes sociaux différenciés selon leur position dans l'espace suburbain (chapitre 3).

Au cours des années 1930, cette condition commune du *suburbano* apparait plus nettement encore dans la presse, tandis que l'arrivée de nouvelles vagues de populations accentue au contraire la fragmentation socio-spatiale, évoquant des formes de ségrégation urbaine (chapitre 4). C'est à partir de ces distinctions que je pourrai suggérer une sociologie comparée de ces deux subúrbios, non pas à partir des catégories raciales ou nationales du recensement brésilien, mais en reconstituant des groupes sociaux selon leur condition migratoire, leur rapport à l'esclavage et leur position dans l'espace suburbain (condition matérielle spatiale).

Chapitre 1 Croissance urbaine et production des *subúrbios*

Le peuplement des *subúrbios* de deuxième génération, à partir de 1920 et jusqu'à environ 1940 lorsque le front d'urbanisation se déplace au-delà (aux limites de l'État de Rio et sur la Serra da Cantareira pauliste) répond à deux logiques qui se confrontent sur le terrain. La première est le processus de métropolisation des deux agglomérations, plus précoce à Rio et plus rapide à São Paulo, qui s'accompagne d'une division sociale de l'espace accentuée par les politiques urbaines. Certains *subúrbios* prennent ainsi des fonctions sociales précises en devenant les résidences destinées aux classes dites de « travailleurs », de l'industrie ou des services, qui sont ainsi soumis au franchissement de la distance par les transports collectifs. Le déplacement de nombreuses populations du centre vers les banlieues est susceptible d'atténuer les segmentations communautaires et raciales que l'on pouvait constater depuis la fin du XIX^e^ siècle.

Cette logique de la ville industrielle rencontre celle des dynamiques migratoires qui nourrissent la croissance urbaine. Tandis que les grands flux de migration internationale se sont taris après la Première Guerre mondiale, de nombreuses populations arrivent des régions de plantation, de l'intérieur pauliste, de l'État de Rio et du Minas Gerais principalement, pour tenter leur chance en ville. Or, ces populations sont diversifiées : une grande partie est constituée par les migrants européens (arrivés en majorité entre 1880 et 1910) et leurs descendants, qui proviennent entre autres du front pionnier du café alors en crise ; une autre est issue des régions de plantation plus anciennes, de sucre ou de café, et comprend en majorité des populations afro-descendantes, descendants d'affranchis ou de noirs nés libres. Enfin des migrations de diverses régions du pays, notamment depuis le Nordeste – de l'État de Bahia et de Pernambouc – continuent d'alimenter la croissance de la capitale, Rio.

Ce chapitre résume les grandes lignes de ces processus à partir des études urbaines et migratoires sur les deux villes avant de s'intéresser plus spécifiquement aux contextes de Casa Verde et Madureira.

Croissance et politique urbaines

Division sociale de l'espace à Rio de Janeiro

Dans son ouvrage sur la formation de la métropole de Rio, *Evolução urbana do Rio de Janeiro*, Mauricio Abreu reconstitue les étapes de la relation entre croissance et politique urbaine, et ses conséquences sur la division sociale de l'espace au cours de la première moitié

du vingtième siècle[68]. Du fait de son statut de capitale de l'Empire du Brésil instauré en 1822, puis de la République proclamée en 1889, les politiques urbaines cariocas présentent des enjeux particuliers à la fois pour l'urbanisation et l'administration du territoire municipal. Celui-ci, assez étendu autour de l'agglomération du port de Rio de Janeiro, est créé en 1834 sous le statut de Municipio Neutro, territoire prélevé à la Province de Rio créée comme toutes les autres par la Charte de 1824[69], et qui dépendait alors directement du gouvernement central.

Dirigée par un maire (*prefeito*) nommé directement par le Président de la République et par une Assemblée municipale (*Câmara municipal*[70]), la ville bénéficie, en tant que capitale et vitrine du pays, d'un investissement public et d'interventions récurrentes de l'État fédéral[71]. Au début de la première République, cette intervention consiste en des opérations d'« embellissement » et à répondre aux urgences sanitaires dans le centre-ville. Les *cortiços*, habitations bon marché qui logent dans une grande promiscuité les travailleurs pauvres de la ville, sont en effet considérés comme le foyer des épidémies de fièvre jaune qui menacent la population[72].

Sous l'effet de la croissance de la production de café dans la vallée du Paraíba[73] et des débuts d'une activité industrielle, la ville s'étend au cours du XIX^e^ siècle à la faveur d'investissements coordonnés dans le transport urbain (le tramway, appelé le *bonde*, puis l'omnibus) et la promotion foncière, selon un schéma constant associant les compagnies privées (en particulier, à partir de 1915, la compagnie canadienne Light and Power qui assure l'acheminement de l'électricité et développe un réseau de tramway), les promoteurs fonciers et les responsables de la municipalité. Du fait de leur caractère lucratif, les opérations d'urbanisation sont destinées aux classes supérieures et moyennes supérieures. En dépit d'un relief accidenté (présence de nombreuses collines tout près de la bande littorale), la progression de l'urbanisation se fait vers le sud du centre, le long du littoral (Flamengo, Botafogo puis Copacabana et Ipanema). Au-delà de la partie nord de la ville, où se sont concentrées les activités industrielles et portuaires, de nouvelles zones sont occupées par des populations plus modestes, ouvrières et petites classes moyennes, sans que la municipalité n'engage réellement de moyens pour le raccordement aux réseaux. Parallèlement, l'exploitation de trois lignes de chemin de fer qui relient les zones de production rurales à la ville, celle de la compagnie Estrada de Ferro Pedro II qui relie Rio à São Paulo depuis 1858, la ligne Leopoldinha vers la Province du Minas Gerais en 1874, la ligne Estrada de Ferro de Rio

68. M. de A. Abreu, *Evolução urbana do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Iplanrio J. Zahar Editor, 1987.

69. Les pouvoirs des Provinces sont renforcés par l'instauration d'Assemblées, l'élection d'un gouverneur et le partage des ressources fiscales avec l'État central.

70. De 1889 à 1892, les pouvoirs exécutifs sont assurés par un Conseil d'Intendance municipal, qui comprend un président et huit intendants.

71. A. Freire, *Uma capital para a República : poder federal e forças políticas locais no Rio de Janeiro na virada para o século XX*, Rio de Janeiro, Revan, 2000 ; A. Enders, *Histoire de Rio de Janeiro*, Paris, Fayard, 2000.

72. Le terme de *cortiços* désigne des bâtiments d'habitation collective où les logements se réduisent souvent à une pièce avec cuisine et eau commune, soit sous forme de courées, soit en réoccupant d'anciens immeubles. En 1893 notamment, le maire ordonne la démolition d'un ensemble d'habitation surnommé « *Cabeza de porco* » (tête de porc).

73. A. Enders, *Histoire de Rio de Janeiro*, p. 145.

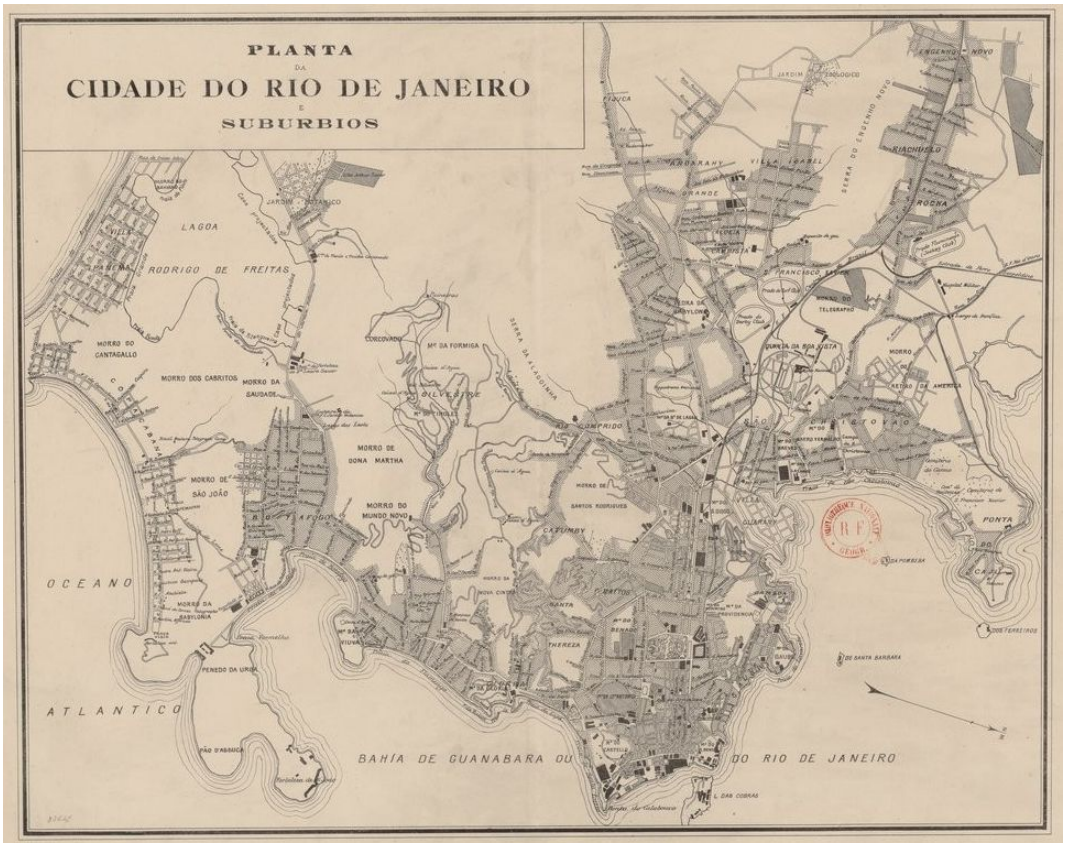


Figure 1. *Planta da cidade do Rio de Janeiro e subúrbios*, 1890. CCo.

d'Ouro depuis 1883, suscite un peuplement croissant, le long des voies, qui s'accroit au fur et à mesure de la création de nouvelles gares. Afin de répondre à ce nouveau besoin du transport de passagers, le trafic ferroviaire devient quotidien (la station Cascadura est desservie deux fois par jour à partir de 1870 [74]) avec pour conséquence l'accélération du peuplement des *subúrbios* au nord de la ville (voir figure 1).

De 1903 à 1906, le mandat du maire Francisco Pereira Passos, que l'on surnommera le « Haussmann tropical » pour ses importantes interventions dans le centre et sur les axes de circulation, confirme ce processus de distinction entre une zone « sud » littorale, qui profite d'équipements et de travaux de rénovation urbaine, et une zone « nord » qui s'étend le long des lignes ferroviaires. Surtout, en ouvrant de nouvelles voies et une grande avenue dans le centre, les travaux de Pereira Passos conduisent à la destruction de nombreuses habitations populaires, notamment sur les collines habitées par les travailleurs du port et du centre-ville, qui vont alors s'installer aux lisières de la ville (au-delà du quartier de Cidade nova et de la Praça Onze) ainsi que sur les collines du centre dont les *morros* da Providencia et celles de la zone sud (figure 2).

74. M. de A. Abreu, *Evolução urbana do Rio de Janeiro*, p. 50.

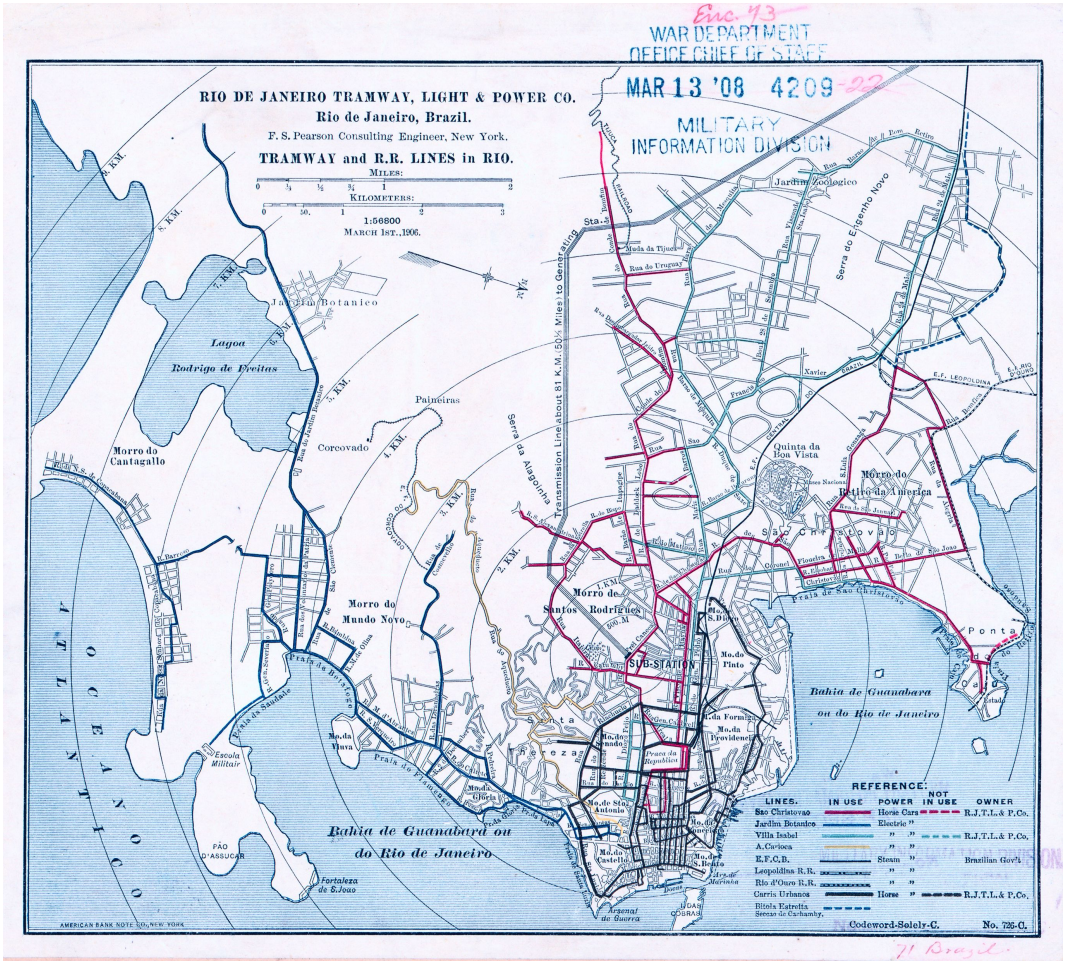


Figure 2. Rio de Janeiro 1906, avec le tramway Light & Power. Source : Pearson, Frederick Stark : *Rio de Janeiro Tramway, Light & Power Co., Rio de Janeiro, Brazil : Tramway and R.R. lines in Rio*. New York, F.S. Pearson, 1906. CCo.

Au cours des années 1910, le capital des sociétés de construction civile et de transport se concentre. La Light obtient le monopole des concessions de transport en 1915, tandis que la Rio de Janeiro City Improvements, de capital anglais, développe le réseau des égouts [75]. C'est seulement à partir de 1919 que la municipalité brise les monopoles et ouvre de nouvelles concessions gérées par la ville sur les zones moins rentables. À l'occasion des fêtes de célébration du centenaire de l'Indépendance en 1922, des investissements publics, fédéraux et municipaux, permettent de lancer une deuxième série de travaux d'aménagement du centre-ville, avec les mêmes méthodes (destruction des *morros*, percement d'axes de circulation et agrandissement de places) qui entrainent les mêmes conséquences, repoussant les populations vulnérables soit vers les *subúrbios*, soit vers de nouvelles collines (qui commencent à prendre

75. E. C. Marques, « Da higiene á construção da cidade : o Estado e o saneamento no Rio de Janeiro », *História, Ciências, Saúde-Manguinhos*, vol. 2, n° 2, 1995, p. 51-67.

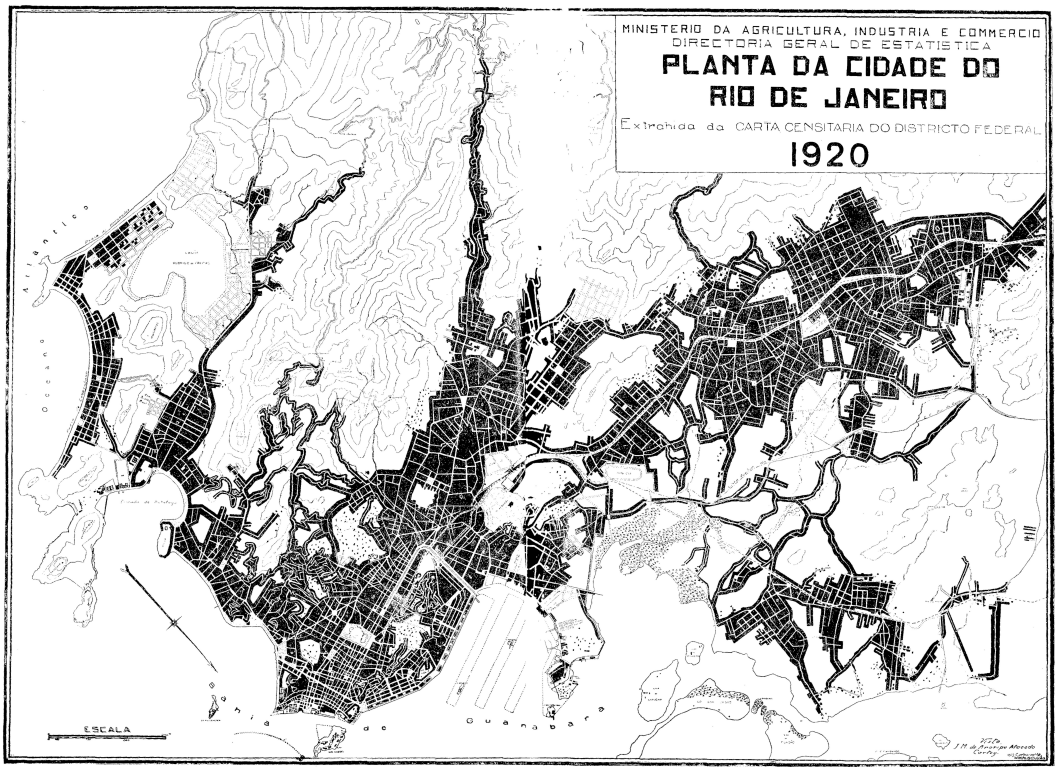


Figure 3. Carte de Rio en 1920. Source : *Recenseamento Geral do Brasil* 1920, vol II, 1ª parte, População do Rio de Janeiro. CCo.

le nom de favelas), cette fois dans la zone sud où se développent les emplois de services domestiques et tertiaires (figures 3, 4).

C'est à cette époque, et en particulier pour répondre à la « question sociale » posée par le développement de la ville, que se met enfin en place une réelle politique urbaine à l'initiative de l'État[76]. La mairie de Rio veut alors s'appuyer sur un plan d'urbanisme ambitieux, qu'elle commande à l'architecte français Alfred Agache. Le plan Agache, publié en 1927, traduit dans les termes de l'urbanisme moderniste un zonage socio-spatial de Rio : il préconise une importante réorganisation du centre pour le resserrer autour de ses fonctions politiques et culturelles, une zone commerciale au sud et l'extension des quartiers résidentiels de catégorie supérieure vers le littoral sud (Ipanema, Leblon, Lagoa, Gávea) ainsi qu'un investissement public massif dans la zone nord et les *subúrbios*, grâce à la promotion de sociétés de type HBM (Habitations Bon Marché) pour les classes ouvrières. Quant aux populations résiduelles des *morros* et favelas dont le plan recommande l'éradication, qui n'ont fait qu'augmenter, un relogement est envisagé dans des « habitations populaires » encore plus simples, plus distantes et meilleur marché qu'il faudrait implanter au-delà des cités ouvrières.

76. L. Silva, *História do urbanismo no Rio de Janeiro : administração municipal, engenharia e arquitetura dos anos 1920 à ditadura Vargas*, Rio de Janeiro, E-papers, 2003.

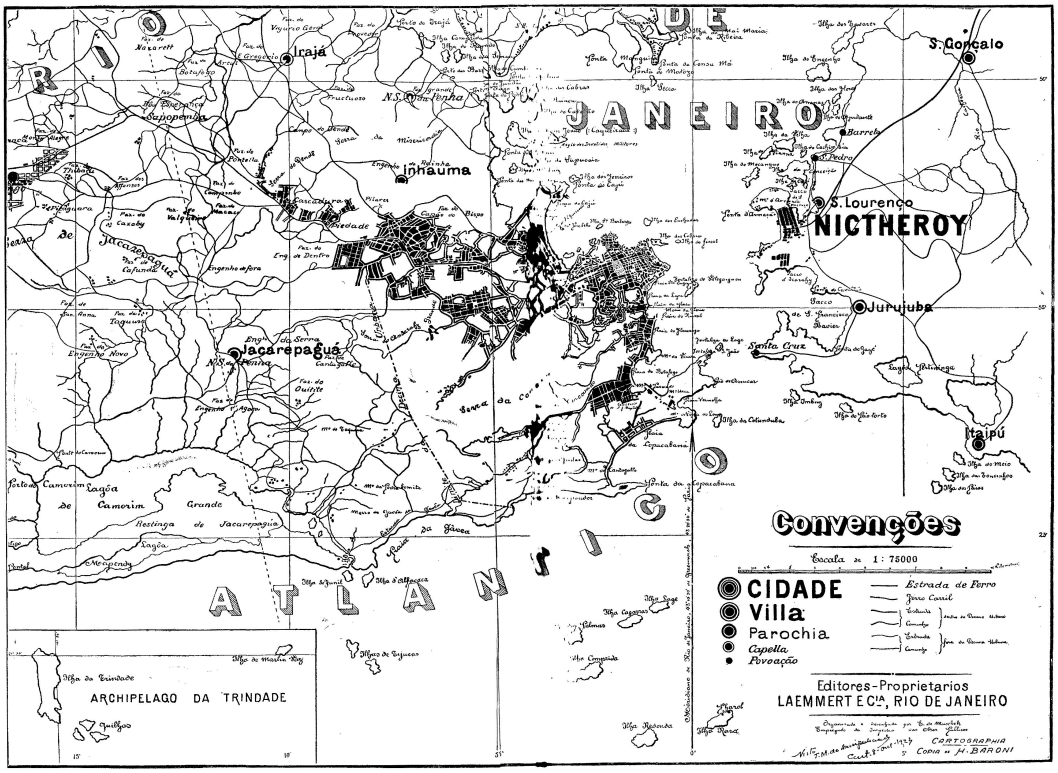


Figure 4. Carte du District Fédéral en 1923. Source : Editions Lammaert, Companhia Rio de Janeiro, 1923. CC0.

Bien que drastique et jamais appliqué, le plan Agache décrit et formalise de manière assez précise la structure spatiale de la société de classes telle que les élites pouvaient la concevoir à Rio, dans laquelle l'industrie et la question de sa main-d'œuvre sont devenues essentielles. La « Révolution de 1930 » met fin aux initiatives de la municipalité, mais sous l'Estado Novo en 1937, Getúlio Vargas charge Henrique Dodsworth, en tant qu'*interventor* (sous la responsabilité directe du Président) du District Fédéral (DF), de mettre en œuvre en partie ce schéma directeur, en particulier pour favoriser le développement de la zone industrielle, la desserte des *subúrbios* et la circulation avec le centre. À nouveau, le percement de l'avenue Vargas, de 1937 à 1944, repousse les populations du centre vers le nord, où surgissent de nouvelles favelas à proximité des industries récemment implantées. Avec l'ouverture en 1946 d'un axe routier doublant la circulation ferroviaire, l'avenue Brasil, ainsi qu'une politique de prix unique dans les transports ferroviaires, le peuplement des *subúrbios* se poursuit au-delà de la limite du DF, tandis que de nombreuses favelas sont recensées en 1948 sur l'ensemble du territoire[77]. À cette époque, les termes de « *zona sul* », « *zona norte* » et « *subúrbio* » sont

77. IBGE, *As favelas do Distrito Federal e o censo demográfico de 1950*, Servicio Nacional de recenseamento, Rio de Janeiro, 1953.

clairement associés à des groupes sociaux : respectivement classes supérieures et moyennes supérieures, petites classes moyennes, et classes populaires [78].

Division sociale de l'espace à São Paulo

Dans des proportions différentes mais suivant une chronologie similaire, la croissance de São Paulo se présente également comme un processus poussé de division socio-spatiale. Toutefois, les conditions politiques et démographiques expliquent les principales différences entre les deux métropoles.

Contrairement à Rio qui est la principale ville du pays depuis la fin du XVIII^e^ siècle, São Paulo est encore à la fin du XIX^e^ siècle une petite ville de 65 000 habitants en 1890 (contre 580 000 en 1920), dont 68 % sont nés à l'étranger [79]. La croissance très rapide de la ville lors de la décennie précédente correspond en effet au plus haut de la politique pauliste de subvention à l'immigration, avec un contingent d'Italiens qui fournit à lui seul 35 % des habitants urbains en 1893.

Le centre de la *Cidade*, formé par les trois rues XV de Novembro, São Bento et Direita dessinant le *Triângulo* (triangle), est alors débordé par le peuplement proche des gares des trois lignes de chemin de fer liées depuis 1870 à la production de café : la ligne qui relie Rio et São Paulo par la vallée du Paraíba, la ligne qui conduit vers les zones caféières de l'Ouest (Sorocabana) et la ligne qui conduit à Santos, principal port d'exportation du café brésilien. Les grands propriétaires de plantations de café (*fazendeiros*) qui occupaient jusque-là les alentours des gares, se déplacent vers un grand lotissement, Campos Elyséus, tandis que le percement de l'Avenida Paulista un peu plus au sud suscite l'installation des familles aisées de la ville. Autour des gares, une population dense employée dans différents services et petites industries emménage dans des *cortiços* ou maisons de mauvaise qualité dont l'insalubrité provoque les mêmes problèmes qu'à Rio (figure 5).

En tant que capitale de la Province de São Paulo, la municipalité est dotée d'un maire et d'un conseil municipal mais son budget reste dépendant de l'administration de la Province (puis de l'État de São Paulo à partir de 1889). En 1886, le conseil municipal émet une législation (le *Código de Posturas* et le *Padrão Municipal*) qui délimite un territoire au-delà duquel la construction de logements populaires et ouvriers est interdite. Tout le centre-ville est ainsi fermé aux industries, au passage du bétail ou de l'élevage de la volaille, mais aussi des *batuques* [80]. Après l'épidémie de fièvre jaune de 1893, la municipalité forme une commission d'hygiène qui aboutit à un code sanitaire (*Código Sanitário*) confirmant le périmètre d'interdiction des *cortiços* et encourageant, par des avantages fiscaux, la construction privée d'habitat populaire dans la zone suburbaine (les *villas operárias*).

78. E. D. Cardoso, « Estrutura Urbana e Representações : A invenção da Zona Sul e a construção de um novo processo de segregação espacial no Rio de Janeiro nas primeiras décadas do século XX », *GeoTextos*, vol. 6, n° 1, 2010, p. 73-88 ; N. da N. Fernandes, *O rapto ideológico da categoria subúrbio : Rio de Janeiro 1858-1945*, Rio de Janeiro, Apicuri, 2011 ; R. S. Gonçalves, *Les favelas de Rio de Janeiro : histoire et droit : XIX^e^-XX^e^ siècles*, Paris, L'Harmattan, 2010.

79. Raquel Rolnik, *A cidade e a lei : legislação, política urbana e territórios na cidade de São Paulo*, São Paulo. Studio Nobel, 1997. Pour comparaison, c'est 34 % à Rio à la même époque.

80. Musique à base de tambours pratiquée dans les *senzalas* et parmi les populations noires.

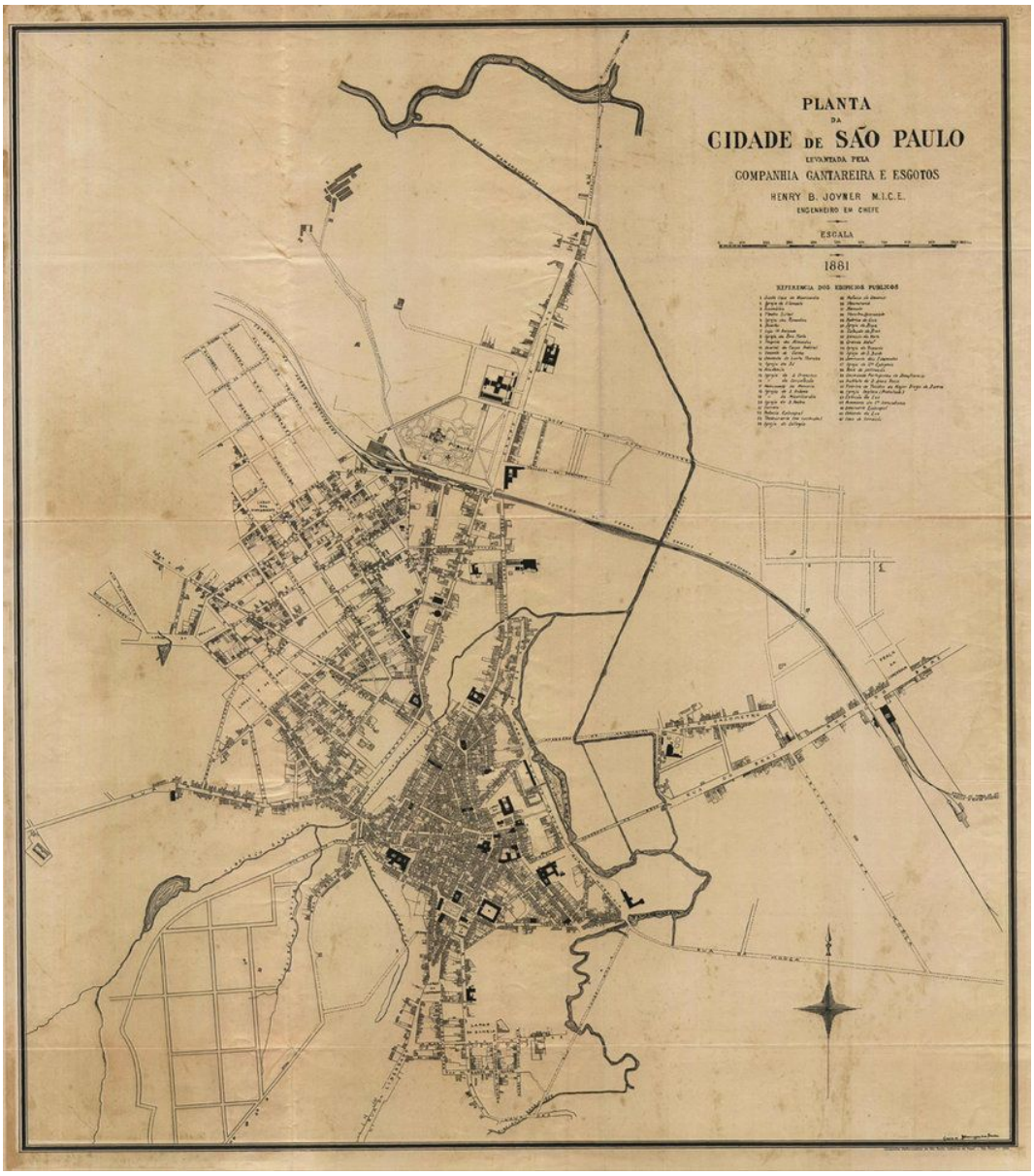


Figure 5. Carte de São Paulo en 1881. Source : Kuvasney Eliane, « Os mapas como ‘‘operadores espaciais’’ na construção da cidade de São Paulo do início do século XX », *Revista do Instituto de Estudos Brasileiros*, 2016, p. 167-182. CC0.

Durant la longue période où la municipalité est dirigée par Antonio Prado (1899-1911), l’État de São Paulo entreprend l’assainissement des terrains marécageux autour du fleuve Tietê et canalise ses affluents (le Pinheiros et le Tamandatuei), libérant des terrains pour la promotion urbaine. De même qu’à Rio, ce sont les compagnies privées, de capital national et international, qui opèrent le lotissement, la desserte et le raccordement électrique dans de nouveaux quartiers qu’elles choisissent en fonction de leurs propres opportunités foncières.

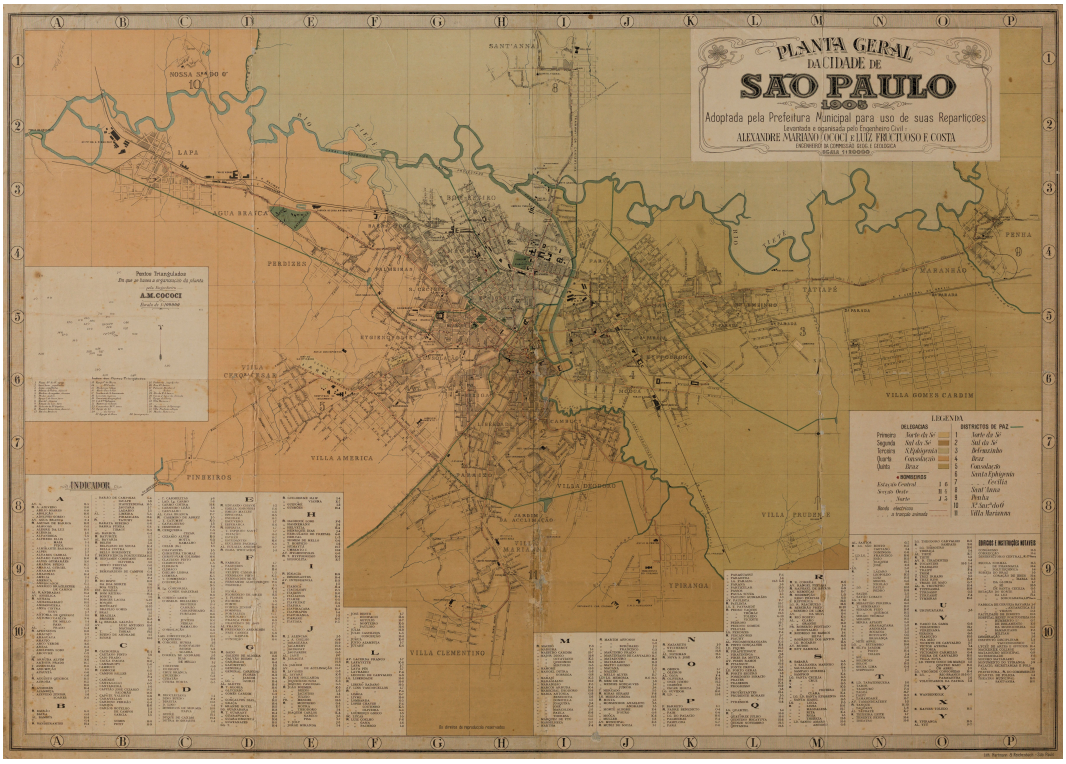


Figure 6. São Paulo en 1905. Source : Planta geral da Cidade de São Paulo, 1905, 1/200 000, adoptado pela Prefeitura municipal, APESP. CCo.

Ainsi le quartier d'Hygienópolis émerge à partir de 1895 dans le district de Consolação. Les responsables municipaux et les propriétaires des terrains sont associés dans ce mécanisme. Le Setor municipal de Obras Publicas (service municipal des travaux publics), créé en 1899, travaille ainsi directement avec la Light & Power Company qui élabore elle-même les plans de la ville en 1905 (figure 6).

Ainsi, à partir de 1911, la Light achète des terrains à l'ouest et au sud-ouest en vue de produire des lotissements luxueux, qu'elle raccorde aux réseaux d'eau potable et d'assainissement, à l'électricité et au réseau de tramways. La société de promotion City of São Paulo y promeut un nouveau mode d'habitat, une « cité-jardin » inspirée par Ebenezer Howard, qui repose sur la ségrégation avec la zone du centre, l'exclusion du commerce et l'occupation de la rue. Elle lotit le nouveau quartier Jardim América, et sur le même modèle, Vila Butantã à l'est.

Pendant la même période, de nombreux terrains plus petits font l'objet d'opérations de moindre envergure, avec des formes légales plus floues et sans autre planification que le découpage des lots et la construction rapide d'habitats bon marché : le long des voies de chemin de fer – surtout celle vers Santos, autour des industries qui s'implantent derrière les gares dans les quartiers de Parí, Brás, Mooca et Bom Retiro. Sans intervenir directement, la municipalité favorise leur construction par des exemptions fiscales et une attribution facilitée des concessions sur les services (figure 7).



Figure 7. Carte de São Paulo en 1916. Source : Arquivo Público do Estado de São Paulo. CCo.

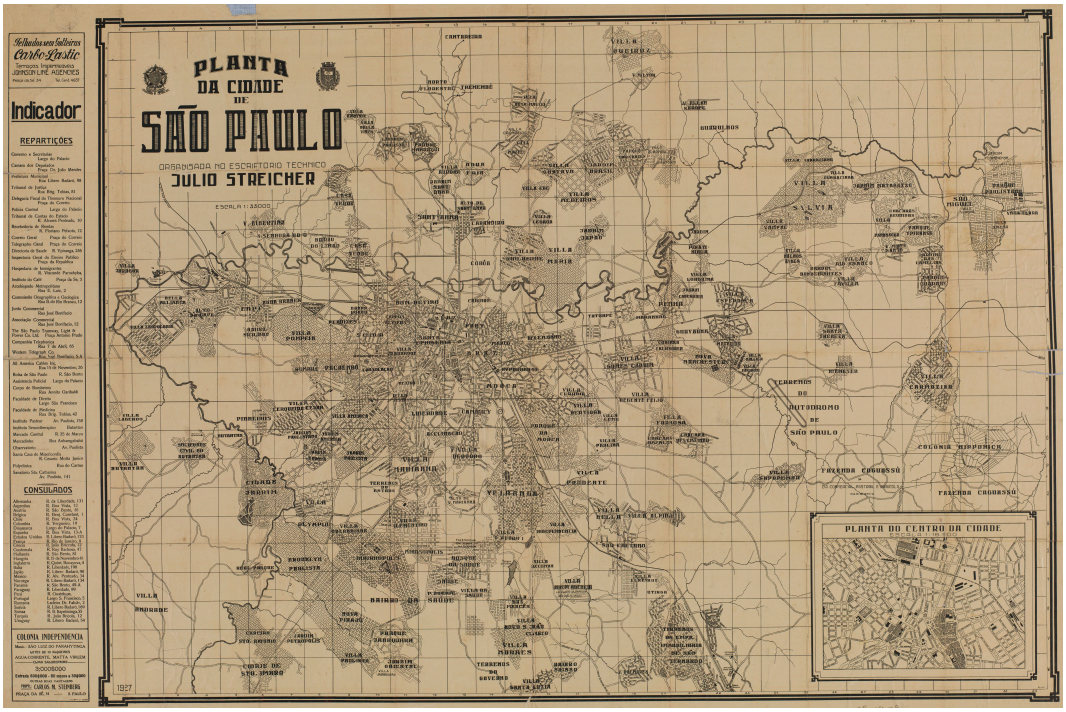


Figure 8. Carte de São Paulo en 1927. Source : Arquivo Público do Estado de São Paulo. CCo.

Les différents quartiers de la ville, pas forcément raccordés entre eux notamment à cause des nombreuses *várzeas* (abords des rivières marécageux et pentus), composent donc une mosaïque précise qui distribue les habitants selon leur catégorie sociale. Au début des années 1920, de même qu'à Rio, un groupe d'architectes, ingénieurs issus de l'école polytechnique de São Paulo, ainsi que le directeur du département des travaux publics, Victor Freire, qui occupe ce poste de 1899 à 1926, commencent à promouvoir le terme d'urbanisme et avec lui le principe d'une planification par les pouvoirs publics et la reprise en main des concessions monopolistiques de la Light[81]. Parallèlement, la question sociale – plus que sanitaire – s'impose à l'agenda des autorités de l'État de São Paulo, qui depuis 1910 tente d'assurer l'acheminement de la main-d'œuvre vers l'intérieur du territoire, mais aussi vers les industries[82] (figure 8).

En 1929, après une période de fièvre immobilière due à la fois à l'inflation et à la reprise des cours du café, la mairie de São Paulo produit elle aussi son premier plan de planification urbaine, deux ans après le plan Agache. De même que ce dernier, le « *plan das Avenidas* » est finalement appliqué à partir de 1937 sous l'Estado Novo, lorsque son concepteur, l'architecte Francisco Prestes Maia, devient le maire de la ville. Il comprend de la même manière un réaménagement du plan de circulation du centre-ville avec le percement de nouveaux axes (principalement l'avenue Nove de Julho), et des progrès dans la viabilisation et l'assainissement des terrains autour du fleuve Tietê et des rivières qui traversent la ville, ce qui facilite l'occupation de la zone nord située entre le Tietê et les montagnes de la Cantareira. Comme à Rio, ces importants travaux repoussent les populations pauvres du centre vers les *vilas*[83] des *subúrbios* voire au-delà, dans la zone industrielle en plein développement de San André, São Bernardo et São Caetano (plus tard surnommée ABC). Schématiquement, São Paulo s'organise donc à la fin des années 1940 autour d'un centre paupérisé, d'une première ceinture industrielle et d'une seconde de *subúrbios*, excepté en direction de l'ouest et du sud-ouest où se sont formés les « *jardims* » et autres lotissements exclusifs destinés aux classes supérieures.

Ainsi, les deux métropoles se sont globalement construites à l'initiative du secteur privé, ciblant les aspirations des classes supérieures et au gré de la gestion des problèmes posés par la croissance urbaine. La planification, notion qui s'impose progressivement à partir de 1920 et s'applique véritablement sous l'Estado Novo, a répondu à des intérêts différents puisque dans un cas, c'est l'État fédéral et le pouvoir politique, qui dépend aussi désormais de l'électorat de la ville de Rio, qui ont dû répondre à la question urbaine ; dans l'autre, ce sont les autorités de l'État de São Paulo, par l'intermédiaire de la municipalité de São Paulo, qui interviennent dans la continuité d'une politique de main-d'œuvre sur les conditions de subsistance des populations ouvrières. À la fin des années 1940 et alors que l'industrialisation connait une situation de croissance exceptionnelle, les deux villes témoignent des ségrégations sociales et des catégories de la société industrielle[84] : classes aisées installées dans des

81. M. da S. Pereira, « Le lexique de la ségrégation à São Paulo », dans C. Topalov (éd.), *Les divisions de la ville*. Paris, Les Éditions de la MSH, 2002, p. 258-290.

82. M. A. Chaves, *A trajetória do Departamento Estadual do Trabalho de São Paulo e a mediação das relações de trabalho (1911-1937) : aspectos da formação do direito do trabalho*, São Paulo, LTr, 2012.

83. terme que l'on peut traduire par « cités » dans ce contexte.

84. P. C. G. Marins, « Habitação e vizinhança : limites da privacidade no surgimento das metrópoles brasileiras », dans F. A. Novais et N. Sevcenko (éd.), *História da vida privada no Brasil : da Belle Epoque à era do rádio*, São Paulo, Companhia das Letras, 1998, p. 132-214.

quartiers périphériques équipés et aménagés, classes « laborieuses » regroupées dans d'autres périphéries sans bénéficier des mêmes services et infrastructures, et enfin classes paupérisées qui occupent les interstices de la ville : près du centre dans les collines ou les *várzeas*, près des industries et surtout près des quartiers riches où se concentrent les emplois domestiques et de service. À partir de 1945, c'est également dans les *subúrbios* consolidés que les favelas se multiplient.

La prise en compte de la dimension raciale de cette répartition sociale de l'espace est rendue très difficile en l'absence de données continues à l'échelle des districts ou des quartiers des deux villes. Cela dit, il est raisonnable de supposer une évolution de la position spatiale des noirs dans les deux villes à partir de généralités dans les recensements ou telle qu'elle est perçue chez les chroniqueurs de la ville entre la fin du XIX^e^ siècle et la fin des années 1940.

Dès avant l'abolition et en raison du nombre important de travailleurs esclaves *de ganho* (en auto-location), d'affranchis et de noirs libres dans les deux villes, des quartiers de concentration de la population noire s'étaient constitués, là où se trouvaient les principales confréries, les lieux d'emplois, les *terreiros de santos* – lieux de culte et d'ancrage des religions afro-brésiliennes, ou encore les espaces de marges qui fonctionnaient comme *quilombos.*

À Rio, la proportion plus importante de population noire et métisse (38 % de la population en 1890) se traduit également par une dispersion plus importante dans l'espace. Il existe cependant au moins deux zones de fixation : le quartier du port (Saúde) où l'on retrouve les travailleurs du port, et la zone de la Praça Onze[85], à la lisière urbaine vers le nord, qui reçoit une partie des populations évincées par le démantèlement des collines du centre (*morros*), et forme avec l'arrière-port la vaste zone surnommée *Pequena África*[86].

À São Paulo, les noirs sont présents dans le centre, le Largo Rosário – la rue Direita était un point de rassemblement rituel le dimanche – et sont surtout concentrés dans les zones de fret, près des gares (dans les quartiers de Barra Funda et Lavapés). À partir de 1900, des quartiers réputés noirs se forment à proximité des nouvelles zones résidentielles de luxe (par exemple à Bexiga, à proximité des résidences de Campos Elyseus et de l'Avenida Paulista à São Paulo).

Ces quartiers ou « territoires noirs »[87] de São Paulo étaient régulièrement soumis à la répression policière, par l'application du *Código de posturas* et du *Código sanitario* (contre le vagabondage, la vente ambulante et le *batuque*, tambour) qui les visaient spécifiquement[88].

Durant les deux premières décennies du XX^e^ siècle, ils participaient à une ségrégation relativement nette des espaces raciaux et ethniques : à Bexiga par exemple ils étaient mitoyens d'une importante communauté italienne. São Paulo, ville de migrants, connaissait des processus comparables à la formation de l'espace urbain de Chicago, avec l'apparition de

85. Nom familier de la place du 11 juin, date d'une victoire navale du Brésil lors de la guerre du Paraguay, le 11 juin 1865.

86. R. Moura, *Tia Ciata e a pequena Africa no Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, FUNARTE, Instituto Nacional de Música, Divisão de Música Popular, 1983.

87. R. Rolnik, « Territórios negros nas cidades brasileiras : etnicidade e cidade em São Paulo e Rio de Janeiro », *Revista de Estudos Afro-Asiáticos*, vol. 17, 1989, p. 1-17.

88. J. C. G. da Silva, *Os sub urbanos e a outra face da cidade : negros em São Paulo 1900-1930, cotidiano, lazer e cidadania*, mémoire de master, Universidade de Campinas, 1990.

quartiers « d'enkystement ethnique », avec par exemple une communauté proche-orientale dite « syrienne » dans la rue 25 de Março, une communauté juive dans le quartier de Bom Retiro, ou une communauté japonaise à Liberdade [89].

Or, à partir de 1920, l'organisation raciale et ethnique de l'espace à São Paulo est plus difficile à établir ; il est encore plus difficile de mettre en évidence un processus de ghettoïsation similaire à celui observé dans les villes du Nord-Est étasunien à la même époque. De fait, un tel processus est quasiment impossible à démontrer de manière empirique, puisque très peu de données statistiques localisées incluant le critère de la race ou de la couleur ont été produites sur cette période. Le recensement national de 1920, qui donne lieu à un volume détaillé sur chacune des deux métropoles, ne comportait pas le critère de la couleur. Un recensement économique effectué par le Secrétariat à l'agriculture, à l'industrie et au commerce de l'État de São Paulo en 1934 indique les districts où la population noire dépasse 10 %, notamment dans les zones périphériques de la zone nord nouvellement peuplées : Casa Verde, Senhora do O, Santana. Le recensement de 1940 incluait cette fois le critère de la couleur dans son questionnaire [90], mais seuls quelques travaux sur la répartition socio-raciale dans l'espace urbain l'ont exploité [91]. L'autre difficulté méthodologique pour démontrer des processus de ségrégation est l'échelle d'analyse, puisque, comme à Rio, les populations les plus pauvres sont réfugiées dans des interstices, enclaves, terrains en pente, parfois tout proches des quartiers les plus aisés. Le géographe Aroldo Azevedo, auteur d'une vaste étude sur l'agglomération de São Paulo qui a travaillé à partir du recensement de 1950 [92], note que la croissance des populations *pardos* (métisses) est faible sur la dernière période intercensitaire (1940–1950), tandis que celle des populations noires est bien plus importante : il l'explique par la migration depuis les régions de plantation voisines [93] et par une croissance naturelle de la population noire due à de meilleures conditions de vie en ville. S'appuyant également sur l'étude de Bastide et Fernandes, il fait ce bilan pessimiste sur la situation des noirs dans la ville :

> Les 170 000 noirs présents dans la capitale pauliste en 1950 se répartissent plus ou moins dans toute l'aire urbaine et municipale. Pourtant, on peut noter une concentration plus importante dans certains quartiers (Bela Vista, Barra Funda,

89. P. Monbeig, « La croissance de la ville de São Paulo », *Revue de Géographie Alpine*, vol. 41, n° 1, 1953, p. 59-97. Parallèlement, le principal groupe ethnique que l'on pourrait identifier à Rio à cette période est celui des Portugais. Ils sont répartis spatialement sur l'ensemble du District Fédéral, occupant des secteurs professionnels spécifiques : maraîchage et agriculture d'un côté, petit commerce de détail de l'autre. Voir par exemple A. M. de C. Gomes, *Histórias de imigrantes e de imigração no Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, 7 Letras, 2000.

90. Toutefois très peu de tableaux croisés ont été publiés, aucun ne croisant la couleur et les données par district pour les deux villes. Les données ont été détruites à la fin du recensement (entretien IBGE). Il reste éventuellement la possibilité d'exploiter les tableaux croisés des recensements de 1934 des archives de la SEADE (Sistema Estadual de Análise de Dados), conservées par l'Arquivo Público do Estado de São Paulo (APESP).

91. Pincipalement S. H. Lowrie, « The Negro Element in the Population of Sao Paulo, a Southernly State of Brazil », *Phylon (1940-1956)*, vol. 3, n° 4, 1942, p. 398-416.

92. A. de P. Azevedo, *A cidade de São Paulo : estudos de geografia urbana*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1958, 3 volumes.

93. « *das chamadas ''zonas velhas'' do Estado de São Paulo e do Sul de Minas Gerais* », *Ibid.*

> Casa Verde, etc.) où ils vivent en habitat collectif ou « cortiços » misérables et dans une lamentable promiscuité, ou bien dans de modestes logements précaires, dans les soubassements des vallées urbaines, dans les terrains vagues ou d'utilisation difficile. C'est que, sauf rarissimes exceptions, cet élément ethnique continue à appartenir aux classes les moins favorisées, dont le niveau de vie est parmi les plus bas, même si on voit se dessiner un mouvement bienvenu d'amélioration de la situation[94].

Toujours à partir du recensement de 1950, Giorgio Mortara résume la situation à Rio[95] : tandis que le recensement identifie 28 % de la population de la ville comme noire (11,3 %) ou *parda* (17,3 %), avec une proportion de femmes plus importante que dans la population blanche, ce pourcentage augmente jusqu'à 47 % dans la zone Noreste (banlieues de Anchieta, Pavuna, Madureira et Piedade), ou dans la zone sud de Gávea (35 %), où la demande en services domestiques est importante, tandis qu'il descend globalement dans les zones centrales à 20 %. Si cela peut sembler une discrimination de couleur par relégation aux périphéries, il est difficile de la constater si l'on en reste à l'échelle du district, étant donné la forme spécifique de l'occupation des favelas et des collines qui n'est pas visible dans le recensement.

De fait, les poches de pauvreté dans les zones d'habitat insalubre se multiplient dans la ville et frappent les observateurs – la situation misérable des noirs dans les *várzeas* de São Paulo fait par exemple forte impression à Claude Levi-Strauss au milieu des années 1930, qui les relate dans *Tristes tropiques*[96]. Mais les données du recensement sur ces trois décennies indiquent en même temps que la majorité des populations noires dans les deux villes participe de leur expansion, à travers le peuplement des périphéries, et avec l'ensemble des nouveaux habitants qui forment peu à peu la métropole. Si certaines banlieues en accueillent des proportions plus importantes, la population noire urbaine contribue de manière générale à la formation des faubourgs populaires de Rio comme de São Paulo. Elle y partage un espace nouveau, avec des migrants qui sont descendants d'affranchis, étrangers ou enfants d'étrangers.

Ainsi, si ses aspirations sont largement communes, l'immense majorité de la population urbaine installée entre 1920 et 1950, celle des péricentres industriels de São Paulo ou de la *zona norte* de Rio, celle surtout de la zone des *subúrbios* et de la zone *suburbana*, qui représentent près de la moitié de la population urbaine en 1940, peut difficilement se laisser ranger dans une catégorie sociale homogène[97].

94. « *Os 170 000 negros, existentes na Capital paulista em 1950, acham-se mais ou menos espalhados por tôda a área urbana e municipal. Todavia, nota-se uma concentração maior em alguns bairros (Bela Vista, Barra Funda, Casa Verde, etc.), onde vivem em habitações coletivas ou ''cortiços'', lamentàvelmente miseráveis e promíscuas, ou em modestas habitações de caráter um tanto precário, nos socavões dos vales urbanos, em terrenos baldios ou de aproveitamento difícil. É que, salvo raríssimas exceções, êsse elemento étnico contínua a pertencer às classes menos favorecidas, cujo padrão de vida é dos mais baixos, embora já se venha esboçando uma louvável tendência no sentido de se modificar tal situação.* » *Ibid.*

95. G. Mortara, « A composição da população do Distrito Federal segundo a côr », dans *Estudos sobre a composição da população do Brasil segundo a cor*, Rio de Janeiro, Conselho Nacional de Estadística, 1950, p. 105-131.

96. C. Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, Presses Pocket, 1984.

97. A. de P. Azevedo, *A cidade de São Paulo*, vol. 2, p. 239.

Peuplement des *subúrbios* à partir de 1920

Moteurs de la croissance urbaine

Depuis 1920, ce sont les districts dit « suburbains » des municipalités du District Fédéral et de São Paulo qui connaissent les taux de croissance les plus importants des deux agglomérations, le front d'urbanisation produisant à partir de 1940 une deuxième couronne de *subúrbios*. Selon le géographe Azevedo, cette croissance et densification des *subúrbios* s'opère dans toutes les directions depuis le centre de São Paulo : la zone sud accueillant plutôt les classes intermédiaires et supérieures, et les zones nord et est les catégories populaires [98]. De même à Rio, la zona *suburbana* connaît les croissances les plus élevées de l'agglomération [99] et rassemble peu à peu la majorité de la population métropolitaine [100].

Par opposition aux régions destinées à la *classe média* (classe moyenne) et aux catégories supérieures (*zona sul* à Rio, quartiers ouest/sud-ouest à São Paulo), la population des districts suburbains a d'abord été associée par les observateurs contemporains – notamment les géographes de la décennie 1950 – de manière assez uniforme et parfois misérabiliste, aux « cités (*vilas*) ouvrières » à São Paulo ou plus généralement aux « classes populaires » : « les classes inférieures, les ouvriers d'usine, les manœuvres, les fonctionnaires de rang inférieur, etc. [101] ». D'après Pierre Monbeig qui écrit en 1948, les conditions de logement et de vie de ces nouvelles périphéries n'ont rien à envier à celles des anciens faubourgs industriels qui ont vu proliférer les *cortiços*, en dehors de la taille des logements :

> . . . dans ces « vilas » ouvrières [des lotissements modernes de la périphérie industrielle], chaque famille vit sous son toit. Le loyer n'en est que plus élevé : 159 cruzeiros pour 2 pièces, 200 pour 3 pièces alors que le salaire n'est guère plus élevé que celui indiqué plus haut [250 à 500 cruzeiros]. Ici, la famille ne souffre pas de l'entassement mais elle risque fort de pâtir de l'isolement : la « vila » est souvent distante de la ville, son peuplement est incomplet, les rares boutiquiers profitent sans scrupule du monopole de fait dont ils bénéficient. Enfin il est rare que les conditions d'une hygiène élémentaire soient remplies dès la phase initiale du lotissement [102].

Ces caractérisations renvoient grossièrement au découpage socio-spatial des schémas directeurs – la Comissão de estudos de zoneamento créée en 1929 à la mairie de São Paulo,

98. A. de P. Azevedo, *A cidade de São Paulo*.

99. M. de A. Abreu, *Evolução urbana do Rio de Janeiro*, p. 99.

100. À Rio, le recensement municipal de 1906 sous le mandat de Pereira Passos distingue les *freguesias urbanas* et *rurales*, puis en 1920, suburbaines et rurales, enfin en 1940, deux zones suburbaines 1 et 2. En 1920 la population des *freguesias* suburbaines est de 356 000 personnes soit 45 % de la population du DF. Entre 1906 et 1920 l'accroissempent s'élève à 92 %, constituant la totalité de l'accroissement de la population de Rio. En 1940, les zones suburbaines 1 et 2 représentent encore 44 % de la population totale métropolitaine, à quoi il faut ajouter 17 % dans les municipalités de l'État de Rio, puis 50 % en 1950). Source : M. T. S. Soares, « Bairros, Bairros Suburbanos e Subcentros », *Espaço Aberto*, vol. 1, n° 1, 2011, p. 143-154.

101. « *classe mais modesta, operários de fábrica, trabalhadores em geral, funcionários públicos de categoria inferior* », A. de P. Azevedo, *A cidade de São Paulo*, vol. 2, p. 239.

102. P. Monbeig, « La croissance de la ville de São Paulo », p. 284.

le Plan Agache à Rio – qui localisent dans les périphéries les zones résidentielles des « travailleurs », ainsi que la politique urbaine sous l'Estado Novo qui conçoit également le zonage d'affectation des sols de la métropole industrielle.

De nombreux travaux ont pourtant montré que la production des *subúrbios* sous la première République avait suivi des logiques plus complexes de stratification socio-spatiale [103] et que la banlieue n'était pas seulement le « *refúgio dos infelizes* » (refuge des malheureux) selon l'expression de l'écrivain Lima Barreto en 1922 [104]. Ces travaux témoignent d'un jeu complexe entre les structures socio-foncières de la plantation encore très présentes dans le territoire rural des deux municipalités [105], les logiques du marché immobilier et foncier [106], et enfin la diversité des composantes sociodémographiques de la population entre les deux recensements de 1906 et 1920 à Rio, comme le montre le travail de Cristina Miyasaka sur le *subúrbio* de Inhaúma [107] ou de Rafael Mattoso sur celui de Engenho de Dentro [108].

Or, malgré la simplicité des schémas directeurs et plans d'urbanisme municipaux, la complexité du tissu social et urbain dans les *subúrbios* de première génération pourrait aussi s'appliquer à la période 1920–1940, pour laquelle les travaux sont plus rares. Afin d'apprécier les dynamiques qui s'enclenchent à partir de 1920 avec l'accélération de l'occupation des *subúrbios* et leur extension sur une deuxième « couronne », il est nécessaire de revenir sur les composantes du peuplement. En effet, il faut prendre en compte à la fois la rapidité du peuplement et les processus de sédimentation, d'accumulation, de transformation des activités économiques et des fonctions urbaines pour comprendre le type de sociétés qui se forment dans les *subúrbios*.

Trois types de mobilités

Le schéma général de ce peuplement entre 1920 et le milieu des années 1940 s'articule autour de trois processus démographiques.

C'est d'abord le contexte de la fin des grands flux migratoires internationaux au Brésil, après deux décennies où les volumes ont été au plus haut (plus de 2 millions d'étrangers sont entrés au Brésil entre 1890 et 1911). L'État de São Paulo, première destination de cette immigration, avait ainsi reçu 720 000 étrangers entre 1890 et 1900, principalement par la migration subventionnée (qui concerne 80 % des migrants), avant que la migration spontanée devienne majoritaire dans la décennie suivante (concernant 60 % des 420 000 migrants entre

103. Dont M. de A. Abreu, « A periferia de ontem : O processo de construção do espaco suburbano do Rio de Janeiro, 1870-1930 », *Espaço & Debates*, vol. 7, n° 21, 1987, p. 12-38 ; M. P. de Oliveira N. da N. Fernandes (éd.), *150 anos de subúrbio carioca*, Lamparina, Editora da UFF, 2010.

104. Dans le roman *Clara dos Anjos*, publié seulement en 1948.

105. J. J. M. dos Santos, *De freguesias rurais a subúrbio : Inhaúma e Irajá no município do Rio de Janeiro*, thèse de doctorat, Universidade de São Paulo, 1997.

106. R. Pechman, *Gênese do mercado urbano de terras, a produção de moradias e a formação dos subúrbios no Rio de Janeiro.*, mémoire de master, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 1985.

107. C. R. Miyasaka, *Viver nos suburbios : a experiencia dos trabalhadores de Inhaúma (Rio de Janeiro, 1890-1910)*, mémoire de master, Universidade Estadual de Campinas, 2011.

108. R. Mattoso, *Uma analise comparativa das contradições sócio-espaciais cariocas a partir das experiências dos moradores da Freguesia de Inhaúma (1900-1903)*, mémoire de master, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2009.

1900 et 1910[109]). La Première Guerre mondiale freine brutalement les départs d'Europe vers le Brésil (seulement 20 000 migrants par an dans l'État de São Paulo entre 1914 et 1918), et la dynamique d'immigration internationale s'éteint définitivement après qu'une législation restrictive en 1931 régule les entrées dans le pays (288 000 seulement en totalité pour les années 1930 et 18 000 entre 1940 et 1945[110]). Or, la migration internationale avait été un facteur direct de la croissance urbaine de São Paulo dans les années 1890. La ville comptait déjà 68 % d'étrangers en 1893 et ils sont 34 % dans le recensement de 1890 à Rio. Sans que l'on puisse connaître leur proportion exacte, différents auteurs considèrent qu'un tiers des étrangers entrés au Brésil s'installaient en ville, en premier lieu à Rio et São Paulo.

Mais à partir de 1920, même si les zones de plantation continuent d'accueillir une immigration internationale[111], la croissance urbaine est désormais largement le fait d'une migration interne. Ainsi, la ville de Rio accueille un peu plus de 600 000 habitants entre 1920 et 1940, dont 60 % sont des migrants internes et seulement 15 % des migrants étrangers, tandis que l'accroissement naturel est responsable de 25 % de l'augmentation de la population[112]. Cette tendance s'accentue dans les années 1940, puisque 70 % des 613 000 nouveaux habitants sont des migrants internes, la croissance naturelle intervenant pour 27 % et la migration internationale seulement pour 4 %[113].

Pour José de Souza Martins, qui s'appuie sur les témoignages recueillis par Eunice Durham[114] ou sur celui de Carolina de Jesus publié en 1960[115], la migration vers São Paulo, comme toutes les migrations, est sélective : quand bien même elle concerne toutes les classes sociales, elle est plus fréquente chez les classes intermédiaires éduquées ou qualifiées qui viennent déjà d'un monde urbain.

En outre on doit distinguer deux mouvements importants de cette migration interne sur la période. Le premier est la conséquence immédiate des chutes du cours du café en 1920, touchant avant tout les régions « neuves » du front pionner du café, en particulier la région des plantations de l'ouest de São Paulo, qui a reçu la plus grande part de la migration subventionnée. Ainsi, les migrants internes qui arrivent en ville dans les années 1920 sont en

109. R. Rolnik, *A cidade e a lei : legislação, política urbana e territórios na cidade de São Paulo*, São Paulo, Studio Nobel, 1997, p. 73.

110. M. S. F. Levy, « O papel da migração internacional na evolução da população brasileira (1872-1972) », *Revista de Saúde Pública*, São Paulo, vol. 8 (suppl.), 1974, p. 74, tabela n.º 2, et *Anuário Estatístico do Brasil*, 1954, ano xv, p. 59, cité par H. S. Klein, « A integração social e económica dos imigrantes portugueses no Brasil nos finais do século xix e no século xx », *Análise Social*, vol. 28, nº 121, 1993, p. 235-265.

111. D'après R. Rolnik, *A cidade e a lei*, p. 89, 80 000 Italiens entrent dans l'État de São Paulo entre 1920 et 1940 (contre 278 000 durant la période précédente), 140 000 Portugais, 63 000 Espagnols et 150 000 Japonais.

112. G. Martine, « Migration, Natural Increase and City Growth : The Case of Rio de Janeiro », *International Migration Review*, vol. 6, 1973, p. 200-215.

113. *Ibid.* C'est à partir de la décennie suivante, les années 1950, que la croissance naturelle devient le principal moteur de la croissance tandis que les migrations se poursuivent (entre 1960 et 1965, la croissance naturelle intervient pour 60 % de la croissance urbaine).

114. E. R. Durham, *A caminho da cidade : a vida rural e a migração para São Paulo*, São Paulo, Perspectiva, 1984.

115. C. M. de Jesus, *Quarto de despejo : diário de uma favelada*, São Paulo, Ática, 2012.

majorité des étrangers et enfants d'étrangers – qui composent les deux tiers de la ville de São Paulo en 1930[116].

Une seconde vague est sensible autour de 1940, et concerne cette fois davantage les régions anciennes de plantation (café, sucre) notamment dans la vallée du Paraíba, le sud du Minas Gerais et les anciennes régions du café du São Paulo. C'est cette migration qui selon Azevedo pourrait expliquer la croissance de la population noire de la ville de São Paulo, croissance absolue et relative par rapport à la population de *pardos* dans la ville de São Paulo entre 1920 et 1940[117]. La distribution raciale de la population a pu être infléchie par cette dernière vague, tandis que la part de la population blanche augmente dans la capitale. En effet, d'après le recensement de 1940, les blancs représentent 90 % de la population de la capitale et 84 % de celle de l'État, les « *amarelos* » (« jaunes ») respectivement 1 % et 2 %, les *pardos* 3 % et 4 %, tandis que les noirs pèsent pour seulement 4 % de la population de la capitale et 7 % de celle de l'État[118].

Ces deux vagues de migration interne viennent renforcer des mobilités intra-urbaines liées non seulement à la crise du logement mais également aux travaux de rénovation des centres-villes qui ont lieu à ces deux moments. En effet, la dynamique migratoire a des conséquences sur les mobilités intra-urbaines, en premier lieu sur la densification des centres-villes et des péricentres issus de la première phase d'industrialisation des années 1890. Pour les migrants, la location d'une chambre meublée dans d'anciens immeubles résidentiels du centre ou, selon les moyens, dans un *cortiço*, sont la première étape d'un parcours qui mène une partie d'entre eux vers les faubourgs. Ils y trouvent la possibilité d'une nouvelle location, même si les loyers sont, d'après Pierre Monbeig, tout aussi chers, avant d'avoir peut-être l'opportunité d'acheter un lot et d'y construire une maison. Les deux grandes vagues migratoires qui amorcent ce mouvement intra-urbain sont brutalement accentuées par les deux séquences de réaménagement du centre-ville et l'adaptation de la circulation métropolitaine : au début des années 1920, puis sous l'Estado Novo à partir de 1937. Enfin la loi sur la location (*Lei do Inquilinato*) promulguée par Vargas en 1942, qui bloque les prix des loyers et protège les droits des locataires, ferme considérablement le marché locatif et renforce la demande foncière dans les zones périphériques encore constructibles[119]. Ainsi à São Paulo, 80 % des logements sont loués en 1920, puis 67,7 % en 1940 et 59,9 % en 1950[120].

116. M. Hall, « Imigrantes na cidade de São Paulo », dans P. Porta et A. Duarte (éd.), *História da cidade de São Paulo*, São Paulo, Paz e Terra, 2004, p. 121-152.

117. A. de P. Azevedo, *A cidade de São Paulo*, vol. 2, p. 201.

118. F. Fernandes et R. Bastide, *Brancos e negros em São Paulo : ensaio sociológico sobre aspectos da formação, manifestações atuais e efeitos do preconceito de côr na sociedade paulistana*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1959, p. 77.

119. N. G. Bonduki, « Origens da habitação social no Brasil », *Análise Social*, vol. 29, n° 127, 1994, p. 711-732 ; R. Rolnik, *A cidade e a lei*.

120. S. Pasternak et L. M. M. Bógus, « Habitação de aluguel no Brasil e em São Paulo », *Caderno CRH*, vol. 27, 2014, p. 235-254.

À partir de la décennie 1940, cette deuxième frange d'urbanisation atteint ses densités maximales, à la fois à Rio [121] et à São Paulo [122], et la croissance naturelle y constitue désormais le facteur principal de la croissance. Une deuxième puis une troisième génération voient le jour dans ces nouveaux quartiers, provoquant sans doute le départ d'une partie des jeunes ménages vers des zones plus périphériques. En tout cas au début des années 1950, la zone suburbaine de deuxième génération est globalement formée de quartiers que l'on peut dire consolidés, tant dans le bâti que dans le statut résidentiel de leurs habitants. L'expansion urbaine se poursuit désormais au-delà, notamment avec l'arrivée massive de migrants nordestins.

Il faut ensuite prendre en compte les caractéristiques migratoires de la population qui vient occuper les périphéries entre 1920 et 1940 pour comprendre la société qui s'y construit : la seconde couronne des deux métropoles constitue alors un front d'urbanisation opéré par une population migrante, c'est-à-dire une majorité de jeunes actifs au début de leur cycle familial. Comme dans la plupart des migrations, le taux de masculinité est important. Rappelons également le caractère sélectif de la migration : partent ceux qui peuvent déjà disposer d'un capital, en général après une première étape d'urbanisation dans des centres urbains secondaires. On retrouve parmi les migrants nationaux les propriétaires, les commerçants, les urbains et les individus scolarisés ou qualifiés.

Toutes ces caractéristiques expliquent la dynamique d'expansion urbaine et de croissance des périphéries qui se révèle dans les années 1950, symptomatique des métropoles latino-américaines.

Un *melting pot* ?

On peut donc considérer que la population qui s'installe dans les *subúrbios* entre 1920 et 1940 comporte à la fois d'anciennes populations du centre-ville, et des migrants de l'intérieur des États de Rio, São Paulo et du sud du Minas Gerais, eux-mêmes répartis entre zones de colonisation récente où la population est majoritairement d'origine étrangère, et anciennes régions agricoles où les descendants d'affranchis et de noirs libres sont plus nombreux, autrement dit migrants internationaux d'une part et « travailleurs nationaux » d'autre part, selon le terme de l'époque [123]. Pour José de Souza Martins, cette période de peuplement de São Paulo est celle « de la rencontre des nationalités, laboratoire social de la nationalité », où se forme le « Brésilien des temps modernes, du travail libre et du capital libre, libérés tous deux de l'esclavage, parlant avec un mélange d'accents, brassant les coutumes [124] ».

On peut toutefois se demander dans quelle mesure le peuplement de ces *subúrbios*, la formation des espaces et des sociabilités, offrent les conditions d'un « brassage » de

121. E. M. L. Lobo, *História do Rio de Janeiro : do capital comercial ao capital industrial e financeiro*, Rio de Janeiro, IBMEC, 1978 ; L. Santos, « A Cidade está chegando : Expansão urbana na zona rural do Rio de Janeiro (1890-1940) », *Revista Crítica Histórica*, vol. 2, n° 3, 2011, p. 114-137.

122. A. de P. Azevedo, *A cidade de São Paulo*.

123. J. de S. Martins, *Subúrbio : vida cotidiana e história no subúrbio da cidade de São Paulo : São Caetano, do fim do Império ao fim da República Velha*, São Paulo ; São Caetano do Sul, Editora Hucitec ; Prefeitura de São Caetano do Sul, 1992.

124. « *do encontro das nacionalidades, laboratorio social da nacionalidade (…) o brasileiro dos tempos modernos, do trabalho livre e do capital livre, livres ambos da escravidão, falando una mescla de sotaques, misturando costumes* », Ibid., p. 156.

populations étrangères et brésiliennes. Il est difficile de distinguer dans les recensements les profils des migrants de nationalité brésilienne, d'autant que les conditions de départ sont très variables d'une région à l'autre. La disponibilité des terres, l'ancienneté de la plantation, la part des « africains » issus de la dernière génération de la traite atlantique qui s'est arrêtée en 1850, de ceux provenant de la traite interne qui s'est poursuivie jusqu'en 1884, enfin les conditions de l'abolition en 1888 sont autant de facteurs jouant sur les situations familiales et la structuration de filières migratoires[125].

Si les esclaves y furent peu nombreux durant l'époque coloniale et même au début du XIX^e^ siècle, la région de São Paulo fut bénéficiaire de la traite interne qui s'est opérée entre 1850 et 1884 depuis les régions du Nordeste vers les zones de café, et donc sur un front pionnier. Pour cette raison, les travailleurs esclaves de la province de São Paulo sont aussi plus prolétarisés, coupés des liens sociaux qu'ils avaient pu éventuellement constituer dans leurs régions d'origine, africaine ou brésilienne, sans autre capacité de négociation que leur offre de travail. C'est d'ailleurs le principal objectif des élites de la Province que de neutraliser cette capacité de négociation en constituant, à partir des années 1880, une offre massive de main-d'œuvre grâce à l'immigration subventionnée. Ces conditions ont joué un rôle central dans les conflits sociaux qui ont accompagné le processus abolitionniste, où les évasions collectives ou cessations de travail (grèves) ont très nettement accéléré le processus abolitionniste (dans les années 1880), et favorisé la formation de *quilombos* ruraux et urbains[126]. La réponse des *fazendeiros*, qui ont procédé à des affranchissements en masse avant la loi d'abolition pour bénéficier d'un rapport de force favorable sur le marché du travail et obtenir ainsi une contrainte sur les salaires et conditions de travail, suppose la mise en concurrence avec les travailleurs immigrés européens, en particulier les Italiens qui furent les plus nombreux[127].

Cette situation a des conséquences sur les conditions de mobilité de la population afro-descendante. Avec l'impossibilité d'accéder au foncier, la mobilité fut importante dès les années 1880 dans l'État, et une migration urbaine sélective – concernant les individus les plus qualifiés et alphabétisés – s'était enclenchée non seulement par les *quilombos* mais aussi par une intégration au marché du travail urbain dans les villes intermédiaires (Campinas, Santos). C'est d'ailleurs dans ces villes du café que l'on trouve les premières organisations et les premiers titres de presse noire, abolitionnistes puis antiracistes, preuve de la constitution d'une élite noire très active depuis la fin du XIX^e^ siècle et que l'on retrouve à São Paulo[128].

125. K. Monsma, « Identidades, desigualdade e conflito : imigrantes e negros em um município do interior paulista, 1888-1914. Notas de pesquisa », *História Unisinos,* vol. 11, n° 1, 2007, p. 111-116 ; L. H. O. Silva, *Paulistas afrodescendentes no Rio de Janeiro pós-abolição (1888-1926)*, São Paulo, Humanitas, 2016 ; J. de S. Martins, « O migrante brasileiro na São Paulo estrangeira », dans P. Porta (éd.), *História da cidade de São Paulo : a cidade na primeira metade do século XX - 1890 a 1954*, São Paulo, Paz e Terra, 2004, p. 153-214.

126. M. H. P. T. Machado, *O plano e o pânico : os movimentos sociais na década da abolição*, Rio de Janeiro, Editora UFRJ, 1994.

127. K. Monsma, « Identidades, desigualdade e conflito : imigrantes e negros em um município do interior paulista, 1888-1914. Notas de pesquisa ».

128. P. Domingues, *Uma história não contada : negro, racismo e branqueamento em São Paulo no pós-abolição*, São Paulo, Senac, 2003.

Ces travailleurs libres mobiles étaient mis en concurrence avec les travailleurs étrangers, y compris dans les villes intermédiaires où ils se retrouvaient. Si les unions entre Italiens et Afro-Brésiliens se sont avérées nombreuses, cette situation a également nourri de nouvelles formes de stigmatisation raciale que l'on retrouve dans la ville de São Paulo [129].

À Rio qui fut longtemps le premier port du trafic esclavagiste atlantique, les esclavisés furent nettement plus nombreux dans les zones rurales comme urbaines, et la situation de leurs descendants beaucoup plus diversifiée. Leur origine est elle-même diverse. Les marchands cariocas s'approvisionnaient en Afrique centrale et australe (groupes bantous dits cabinda, luanda, benguela, originaires de territoires situés entre le Congo et l'Angola). À partir de 1830, dans le contexte du conflit avec les Anglais autour de la traite, un quart des Africains arrivés à Rio provenaient de la côte du Mozambique. Après la grande révolte esclave de Salvador en 1835 (révolte des Malês, groupes musulmans d'Afrique de l'Ouest), des Africains « Minas » sont vendus à Rio [130].

Dans la région urbaine, les descendants des nombreux travailleurs esclaves *de ganho* ou domestiques, travailleurs essentiels dans les services urbains, représentaient 22,5 % de la population en 1877 [131]. Au sein de la population esclave des plantations, il faut distinguer les régions sucrières les plus anciennes et déjà en crise au milieu du XIX^e^ siècle – où les relations esclavagistes ont pris des formes plus négociées, du fait de l'ancrage des populations esclaves et de la recomposition d'une société au sein des *senzalas* dont faisaient aussi partie des libres – des régions de plantation plus récentes, où la situation pouvait paraître similaire à celle de São Paulo par la présence plus nombreuse d'esclavisés issus de la traite interne et donc moins enracinés [132].

Ainsi, vu l'ancienneté de l'esclavage dans la région de Rio, les familles esclaves « créoles », installées depuis plusieurs générations, qui ont réussi à établir des liens au travers de la plantation et à négocier un accès à la terre et qui développent des formes d'économie paysanne, doivent être distinguées des esclavisés dits alors « africains », nés en Afrique ou considérés comme tels du fait de leur origine nordestine (par la traite interne). C'est d'ailleurs parmi ces « africains » que sont développées des formes de résistance collective persistantes, par exemple à travers la pratique du *jongo* [133]. Il faut donc imaginer que les Afro-descendants qui quittent les régions rurales dans les années 1920 ne sont pas des groupes homogènes mais s'insèrent dans des hiérarchisations complexes et subtiles selon le statut ou l'ancienneté de leur ancrage, leur proximité générationnelle ou géographique avec l'expérience esclavagiste.

129. K. Monsma, « Relações entre imigrantes e negros no oeste Paulista, 1888-1914 », dans M. Abreu *et al.* (éd.), *História do pós-abolição no mundo Atlântico : identidades e projetos políticos. Volume 2*, Niteroí, Editora UFF, 2014, p. 129-152.

130. A. Enders, *Histoire de Rio de Janeiro*, p. 155-156.

131. *Ibid.*, p. 191.

132. H. Mattos, *Les couleurs du silence. Esclavage et liberté dans le Brésil du XIX^e^ siècle*, A. Fléchet (trad.), Paris, Khartala, 2019.

133. H. Mattos et M. Abreu, « ''Remanescentes das Comunidades dos Quilombos'' : memória do cativeiro, patrimônio cultural e direito à reparação », *Iberoamericana*, vol. 11, n^o^ 42, 2011, p. 145-158 ; voir la 2^e^ partie du présent ouvrage.

Enfin, du fait de son statut de capitale, des migrants de toutes les régions du pays continuent d'affluer vers Rio, y compris des Afro-descendants de la région pauliste[134]. Il faut mentionner spécifiquement la migration du Nordeste, spontanée, qui a suivi les dynamiques de traite interne dès 1880. La migration bahianaise s'organise à Rio en une filière spécifique qui conduit au quartier de Praça Onze[135].

Du fait de la diversité des situations, et notamment des dynamiques familiales et migratoires des populations afro-brésiliennes arrivées en ville à partir de 1920, il est difficile de tirer des conclusions générales à partir des données de recensement concernant la population « noire » dans les deux villes entre 1920 et 1940, d'autant que celle-ci demeure difficile à localiser. On peut toutefois supposer que la condition des Afro-descendants à São Paulo est plus homogène qu'à Rio. En ce qui concerne les migrants internationaux en revanche, quelques caractéristiques démographiques apparaissent dans les recensements de 1920 et 1940. De manière générale, quatre groupes principaux composent la migration internationale à cette période : les Portugais sont le groupe le plus important, les Italiens sont majoritaires à São Paulo et enfin les Espagnols et les Japonais forment également des contingents notables[136].

La présence des Portugais à Rio et São Paulo est importante dès le dernier tiers du XIX^e^ siècle. À Rio, en 1890, 106 000 habitants, soit 20 % de la population, sont portugais tandis que 160 000 sont fils de Portugais. Leur présence est visible en particulier dans le commerce de détail, parmi les chauffeurs de tramway, les caissiers ou les ouvriers. De fait, 50 % de la migration portugaise vers le Brésil a pour destination les villes de Rio et São Paulo. À São Paulo, on dénombre 64 000 Portugais en 1920 (ils représentent 11 % de la population), et 79 000 en 1940, tandis que l'on compte 172 000 Portugais en 1920 à Rio (15 % de la population), et 154 000 en 1940[137].

Les caractères de la migration portugaise et ceux, assez proches, de la migration italienne, impactent les dynamiques sociales dans les deux villes. Ainsi, contrairement aux Espagnols et aux Japonais qui arrivent au Brésil en famille avec enfants, 40 % des migrants italiens et plus de la moitié des Portugais sont des hommes adultes qui arrivent seuls. Il y a au moins deux hommes portugais pour une femme portugaise et 1,8 homme italien pour une femme italienne.

Cela se traduit par un ratio de genre particulièrement élevé pendant la période 1920–1930 de plus de trois hommes portugais pour une femme (et 1,8 Italien pour une Italienne)[138], qui conduit à favoriser les unions d'immigrés avec des Brésiliennes. Il faut cependant prendre en compte un taux de retour entre 20 % et 30 % chez les migrants portugais comme italiens,

134. C. E. D. Machado, *População negra e escolarização na cidade de São Paulo nas décadas de 1920 e 1930*, mémoire de master, Universidade de São Paulo, 2009.

135. R. Moura, *Tia Ciata e a pequena Africa no Rio de Janeiro*.

136. 945 000 étrangers entrent au Brésil entre 1919 et 1930, au premier rang desquels 337 000 Portugais (35 %). Ils sont encore 288 000 entre 1931 et 1940, dont 95 000 Portugais (32 %) et 86 000 Japonais (30 %). Les Syro-Libanais et Juifs d'Europe centrale sont deux autres groupes moins nombreux mais bien identifiés à São Paulo, à l'origine de la formation de quartiers dits « ethniques » (le district de Bom Retiro pour les Juifs ; autour de l'avenue 25 de Março pour les Sirio-Libanais). P. Monbeig, « La croissance de la ville de São Paulo ».

137. H. S. Klein, « A integração social e econòmica dos imigrantes portugueses no Brasil nos finais do século XIX e no século XX », *Análise Social*, vol. 28, n° 121, 1993, p. 235-265.

138. *Ibid.*, p. 248.

et également le fait que les Portugais, avec les Japonais, sont les deux groupes qui ont le comportement le plus endogamique : à Rio entre 1906 et 1916, les femmes portugaises se marient à 87 % avec des Portugais. Ce taux est moins fort vingt ans plus tard à São Paulo (57 % des mariages entre 1934 et 1942) mais reste supérieur à celui des Italiennes et des Espagnoles (par ailleurs, les Japonaises épousent à 95 % des hommes japonais, et à la seconde génération les fils de Japonais se marient à 82 % avec une femme de leur groupe).

Les migrants portugais et italiens composent une population plus diversifiée sur le plan économique : tandis que la très grande majorité des familles espagnoles et japonaises sont des travailleurs ruraux, cela concerne seulement la moitié des Portugais et 60 % des Italiens. La moitié des Portugais arrivant au Brésil sont analphabètes (30 % des Italiens) mais si l'on regarde parmi les Portugais qui résident dans le district suburbain d'Irajá en 1920, ce taux monte à 63 %, c'est-à-dire autant que pour les Brésiliens du même district[139].

Tous ces éléments permettent d'imaginer la complexité des dynamiques d'ancrage et d'unions entre les groupes.

Deux logiques s'affrontent en effet. Le taux de masculinité très haut surtout chez les migrants étrangers (en particulier les Portugais qui migrent à Rio) favorise d'un côté les unions entre hommes étrangers et femmes brésiliennes, mais l'endogamie reste importante chez les migrants internationaux et favorise donc la formation de communautés européennes parmi ces groupes sociaux. De même, si la forte proportion de migrants parmi la population des *subúrbios* renvoie à des logiques d'ancrage, avec des ménages qui y arrivent en début de cycle familial, motivés par un projet d'installation, 20 à 30 % des migrants repartent cependant vers leur région d'origine.

Enfin l'accent a souvent été mis sur les ruptures sociales que pouvait induire la migration urbaine (Gilberto Freyre ou Roger Bastide par exemple en ont fait un facteur de transformation culturelle important[140]), la perte du lien avec les ressources rurales communautaires y compris celles de la plantation contribuant à isoler et rendre les migrants vulnérables dans la grande ville. Néanmoins, ainsi que l'observent les sociologues de la ville à Chicago à la même époque ou encore Pierre Monbeig pour São Paulo, la migration en ville suscite aussi la production de ressources communautaires, ethniques ou régionales[141].

On peut déduire de l'ensemble de ces caractéristiques démographiques le caractère très dynamique de la société des *subúrbios*. La sélectivité de la migration, le projet migratoire mis en œuvre par ses habitants, en font une société très mobile, dans laquelle les ménages recherchent une rapide accumulation, dans une logique de front pionnier. C'est aussi une société très diversifiée, selon la profession, l'origine ou le statut résidentiel. À côté des ouvriers industriels ou des petites classes moyennes urbaines, l'activité agricole reste très

139. Recensement de 1920. On peut noter au passage que les migrants espagnols et japonais au Brésil, dont les caractéristiques sont très semblables (familles de ruraux agricoles) diffèrent sur ce point : 65 % des Espagnols sont analphabètes mais seulement 10 % des Japonais). H. S. Klein, « A integração social e econòmica dos imigrantes portugueses no Brasil nos finais do século xix e no século xx ».

140. G. Freyre, *Sobrados e mucambos*, Rio de Janeiro, José Olympio, 1936 ; R. Bastide, *Les religions africaines au Brésil : vers une sociologie des interpénétrations de civilisations*, Paris, Presses universitaires de France, 1960.

141. P. Monbeig, « La croissance de la ville de São Paulo » ; Y. Grafmeyer et I. Joseph, *L'École de Chicago : naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion, 2004.

importante sur ce front d'urbanisation où se développent les cultures maraîchères qui alimentent le commerce de la ville. Ainsi, le recensement de 1920 à Rio montre que les résidents portugais du district suburbain d'Irajá présentent un taux de scolarisation équivalent à celui des Brésiliens, alors qu'il s'agit d'une population bien plus âgée. Il faut en déduire que le *subúrbio* accueille une forte proportion de travailleurs agricoles analphabètes qui sont une partie du contingent des migrants portugais.

Par sa diversité sociale et démographique, par l'importance des dynamiques migratoires, il faut donc renoncer à voir dans la société des *subúrbios* une déclinaison du modèle urbain qui est alors développé à Chicago, et qui met l'accent sur la division sociale de l'espace, faisant des périphéries des espaces socialement homogènes qui correspondraient à la ville industrielle : classes ouvrières et classes moyennes en périphérie, puis élites, quartiers ethniques et ghettos raciaux près du centre-ville. En outre, le processus de « brassage » ou de « métissage » dont on peut faire l'hypothèse au vu de la diversité d'origine de la population doit être confronté aux logiques sociales de ces groupes migratoires – tant nationaux que d'origine étrangère. S'il y a en effet toutes les conditions d'un *melting pot*, celui-ci est probablement orienté par les hiérarchies sociales existantes et les composantes familiales de la migration des différents groupes qu'il nous faudra observer à une échelle plus fine.

Le statut des *suburbanos*

Enfin, l'arrivée massive de nouvelles populations dans des zones jusqu'ici rurales pose la question de leur incorporation à la communauté urbaine et de leur représentation au sein de la municipalité. Jusqu'au tournant du XX^e^ siècle, les municipalités de Rio et São Paulo se caractérisent par la grande étendue de leur territoire, principalement rural. Depuis la formation du territoire de l'Empire en 1828, les deux villes, au statut de *Cidade*, couvrent en effet un vaste territoire administré par un conseil municipal qui représente non seulement la *Cidade* mais aussi les différentes *freguezias* (circonscriptions paroissiales), *povoações* (agglomérations) ou *paróquias* (paroisses) rurales. À la fin de l'Empire, une carte du territoire de Rio représente ainsi la *Cidade* et ses *subúrbios* et divise ces derniers en différents districts (*distritos*) de paix, districts sanitaires, divisions policières (*delegacias de policia*)[142]. La division en districts existe également à São Paulo en 1890. En plus de la *Cidade*, le territoire municipal abrite les *freguezias* de Nossa Senhora do Ó et de Sant'Anna.

L'intégration des nouvelles régions urbanisées à la métropole est d'abord une logique géographique, avec la reconnaissance par la municipalité de l'extension de la *Cidade* et l'intégration des périphéries dans les politiques urbaines. Ainsi, la notion de *subúrbio* est discutée au moment du recensement de la *Cidade* de Rio de Janeiro (la partie urbaine de la municipalité) effectué en 1906 à l'initiative du maire Pereira Passos. Vingt-deux *freguezias* étaient identifiées par la police et l'administration de la ville, et correspondaient à peu près aux paroisses du territoire. Or, deux problèmes se posent avec l'extension rapide du tissu urbain.

D'abord, ces subdivisions ne correspondent pas tout à fait à celles mises en place par la gestion de la ville : secteurs fiscaux, secteurs électoraux, districts de police et districts

142. M. da S. Pereira, « Le lexique de la ségrégation à São Paulo ».

sanitaires ne coïncident pas entre eux. Ainsi l'un des objectifs du recensement commandé par Pereira Passos est la rationalisation et la refonte de ces divisions urbaines à partir de données démographiques. Le règlement que le maire a promulgué en 1903 divise le territoire municipal en 25 districts fiscaux et doit servir de base aux autres découpages sanitaires, électoraux ou de police, et ainsi intégrer l'ensemble du territoire dans une gestion municipale unifiée[143].

Ensuite, le territoire municipal distingue traditionnellement l'espace de la *Cidade* de Rio de Janeiro et celui de ses *subúrbios*[144]. Mais la qualification des différentes *freguezias* de « *urbanas* » ou « *suburbanas* » doit constamment évoluer : en 1893, les *freguezias* de Engenho Velho, Engenho Novo, Gávea ou Lagoa sont désormais intégrées à la *Cidade*. Bien qu'ils reprennent cette distinction en désignant 7 districts « suburbains », les auteurs du recensement pointent les contradictions des législations antérieures sur cette division : des 7 *freguezias* considérées hors des limites de la *Cidade* dans le règlement de 1893, deux, celles de Inhaúma et de Irajá, sont soumises à la législation urbaine de la ville dans le décret de 1903 autorisant les constructions. Les auteurs font ainsi remarquer que :

> La continuité de la Cidade proprement dite est telle que, en grande partie, il devient impossible d'établir des limites entre les paroisses urbaines et celles appelées suburbaines. Tout le parcours de la Estrada de Ferro Central do Brasil, au-delà de la station de Cascadura, est bordé d'habitations formant sans discontinuité d'innombrables rues, que la fréquence et la rapidité du transport incorporent naturellement à la ville. Le même processus a lieu dans la vaste plaine desservie par les lignes suburbaines du Nord, que ce soit la Melhoramentos do Brasil ou la Rio do Ouro. Ces banlieues n'ont pas d'existence propre, indépendante de la ville, mais au contraire une vie commune, des relations intimes et fréquentes ; c'est la même population qui vaque dans le centre commercial de la ville et qui réside ici, et qu'il est naturellement impossible de séparer[145] .

À São Paulo, le territoire municipal distingue également la *Cidade* des autres *freguezias* mais la zone non urbaine n'est pas clairement nommée ni délimitée avant la production de cartes à l'initiative des promoteurs privés et des compagnies de services urbains qui interviennent à partir des années 1880. Ainsi, on trouve le terme de « *arrabaldes* » pour définir les alentours de la ville en 1889[146]. À partir de 1890, le territoire est, comme à Rio,

143. Directoria Geral de Estatística, *Recenseamento do Rio de Janeiro (Distrito Federal) : realisado em 20 de setembro de 1906*, Rio de Janeiro, Officina da Estatistica, 1907.

144. *Ibid.*, p. 26.

145. « *A continuidade da Cidade propriamente dita é tal que, em grande parte, se torna impossivel estabelecer limites entre as parochias urbanas e as chamadas suburbanas. Todo o percurso da Estrada de Ferro Central do Brasil, até além da Estação de Cascadura, é marginado de habitações formando, sem quebra de continuidade, inumeras ruas, que a frequencia e a rapidez do transporte incorporam naturalmente á cidade. O mesmo se dá com relação á vasta planicie servida pela linhas suburbanas do Norte, da Melhoramentos do Brazil e da Rio do Ouro. Esses suburbios não tem existencia propria, independente do centro da cidade, pelo contrario, a sua vida é comum, as suas relações intimas e frequentes ; é a mesma população que moureja, no centro comercial da cidade, com a que reside neste, sendo naturalmente impossivel separá-las* ». *Ibid.*, p. 27.

146. M. da S. Pereira, « Le lexique de la ségrégation à São Paulo », p. 270.

divisé en *districtos de paz* (districts de paix), au nombre de 7 : Norte da Sé, Sul da Sé, Braz, Santa Efigênia, Consolação, Penha et Nossa Senhora do Ó. Cette division est remaniée en 1900 par fusion, scission et annexion de nouvelles *freguezias* pour former 12 *districtos* et par la création des *districtos* de Sant'Anna, Santa Cecilia, Belenzinho, Villa Mariana et São Miguel. En 1910, 6 nouveaux districts périphériques sont créés (Butantam, Cambucy, Bella Vista, Bom Retiro, Lapa et Mooca), tandis qu'un plan de la Light édité en 1905 est utilisé par les services administratifs de la mairie pour représenter les limites des *delegacias* (secteurs de police) et les périmètres d'intervention des secteurs des *bombeiros* (pompiers)[147].

C'est seulement en 1916 que la mairie de São Paulo produit son premier plan officiel cadastral[148], dans lequel elle distingue trois zones : centrale, urbaine et suburbaine, qui sert de base au nouveau code de la construction privée ainsi qu'au code sanitaire mis en place par l'État de São Paulo. Cette délimitation zonale est cruciale pour le développement des lotissements de logements bon marché, dits « *vilas* » ou « *vilas operárias* » (cités ouvrières), qui ne peuvent se construire qu'en dehors de la zone urbaine et ainsi échappent aux normes urbanistiques s'exerçant sur le centre ou sur les quartiers résidentiels aisés (lotissement de type cité-jardin)[149].

En 1920, le recensement distingue dans le territoire du District Fédéral la zone urbaine, constituée de 19 districts, et la zone suburbaine avec 7 districts : Inhaúma, Irajá, Jacarepaguá, Campo Grande, Guaratiba, Santa Cruz et Ilhas. Les auteurs distinguent les « *Freguezias centrais e periféricas ao centro* », « *Freguezias da Zona Sul* », « *Freguezias da Zona Norte* », « *Freguezias Suburbanas* », et « *demais Freguezias* » (autres paroisses).

En 1928 à Rio et 1929 à São Paulo, une nouvelle vague de scissions et remembrements aboutit à la création de nouveaux districts, dont celui de Casa Verde à São Paulo (scission du district de Sant'Anna) et celui de Madureira à Rio (scission du district d'Irajá). Enfin, toujours selon des critères géographiques, le recensement de 1940 réalisé par le nouvel Institut national statistique et géographique (IBGE) distingue plus finement encore les zones d'urbanisation dans le territoire du District Fédéral : *Centro*, *Área periférica central*, *periferia imediata* (*zona suburbana I*) ; *Periferia intermediaria* (*zona suburbana II*), *Zona Rural*, *Subúrbios periféricos* 1, *Subúrbios periféricos* 2[150].

En termes d'analyse géographique, Maria Therezinha Segadas Soares propose dans les années 1960 la notion de *bairros*, *bairros suburbanos* et *subcentro* pour distinguer respectivement les quartiers urbanisés, les quartiers suburbains mais quand même intégrés à la ville, et les zones urbanisées des *subúrbios*[151], notion reprise par Azevedo pour la métropole de São Paulo.

L'évolution des termes pour désigner et finalement absorber les extensions de la ville dans une administration urbaine intégrée, le constant réajustement des divisions et de leurs

147. *Ibid.*, p. 276.

148. Diretoria de obras e viação, 1916, « Planta da cidade de São Paulo levantada pela divisão cadastral da 2ª seção », Lith Hartmann-Reichenbach (BN Rio de Janeiro), cité par M. da S. Pereira, « Le lexique de la ségrégation à São Paulo », p. 281.

149. R. Rolnik, *A cidade e a lei*.

150. « IBGE / Biblioteca / Detalhes / Recenseamento geral do Brasil 1940 : censo demográfico : censos econômicos », non daté (https://biblioteca.ibge.gov.br/index.php/biblioteca-catalogo?id=765&view=detalhes, consulté le 10 juillet 2023).

151. M. T. S. Soares, « Bairros, Bairros Suburbanos e Subcentros ».

dénominations ne reflètent pas seulement des enjeux urbanistiques ou de planification mais aussi la manière dont les nouveaux habitants des *subúrbios* entrent dans la communauté urbaine et construisent leur relation avec le gouvernement municipal, c'est-à-dire deviennent des sujets politiques de la métropole. Comme l'a très bien montré Raquel Rolnik à propos de São Paulo, la délimitation de la zone urbaine, et donc du type de législation qui s'y applique en termes de normes constructives, est porteuse de distinctions très lourdes entre les habitants relevant de la ville « légale », et donc assujettis à la législation urbaine, et ceux qui sont installés hors de cette zone. Citadins « illégaux », ces derniers sont associés à une tolérance de l'auto-construction, la municipalité n'ayant pas non plus d'obligation vis à vis de ces administrés en termes de normes, ou de raccordement aux réseaux et services [152]. L'évolution du statut des nouveaux faubourgs a donc pour enjeu l'intégration politique de leurs habitants, qui se traduit notamment par la fiscalité municipale et l'obligation pour la mairie d'assurer l'équipement (chaussée, éclairage, etc.), le raccordement aux réseaux (eau, assainissement, électricité, gaz) et la distribution de services (école, santé, police, justice) dans les *subúrbios*. La réalisation de ce contrat politique sera une exigence constante des habitants vis-à-vis de la mairie et fixera aussi la nature des mandats de leurs représentants, la confiance que ces derniers reçoivent étant soumise à l'évaluation de leur efficacité à procurer ces services.

Le peuplement des *subúrbios* vient d'ailleurs modifier les mécanismes politiques dans les deux localités. C'est particulièrement le cas à Rio où le jeu politique local était rendu complexe par la spécificité du statut de District Fédéral, qui est la fois une municipalité particulière et une unité *sui generis* de la Fédération. En effet le District Fédéral n'est pas un État doté de sa constitution et d'un président (gouverneur), mais il était représenté au Congrès de la République, par trois sénateurs et 10 députés élus [153]. La municipalité carioca était en outre gouvernée par un conseil municipal élu et par un maire *(prefeito)* désigné par le président de la Fédération. Les agendas et les carrières personnelles issues des partis politiques (Parti Républicain du DF, puis Aliança Republica), étaient ainsi de portée à la fois nationale et locale. Le contrôle de l'électorat carioca était, dans ce contexte, un enjeu politique majeur. Il était confié par les partis aux « *chefías políticas* » (fiefs politiques) qui organisaient localement le vote des électeurs. Or, les *freguesias* rurales – justement parce qu'elles fonctionnaient sur les modèles ruraux de clientélisme où le chef politique était chargé de collecter les votes, au « licou » s'il le fallait ou par l'acheminement d'électeurs plus ou moins contraints au bureau de vote (dit « *voto de cabresto* ») – étaient des fiefs convoités en raison du grand nombre de votes qu'ils étaient susceptibles de rapporter. La *freguesia* rurale de Santa Cruz par exemple est restée stratégique dans ce jeu électoral et ses leaders pouvaient viser une carrière ambitieuse y compris à l'échelle nationale. Au fur et à mesure du peuplement, la possibilité de former des clientèles politiques augmente, et constitue progressivement un levier de la politique locale comme nationale. Paulo de Frontin, maire de Rio en 1919, s'était par exemple appuyé sur ces chefs politiques en octroyant des services,

152. R. Rolnik, *A cidade e a lei*. Le même enjeu concerne la production politique des favelas, zones d'auto-construction maintenues délibérément en dehors du champ d'application de la législation urbaine, voir R. S. Gonçalves, *Les favelas de Rio de Janeiro*.

153. Les habitants du Municipio Neutro envoient le quart des députés de la province à la chambre. Les Cariocas élisent leurs conseillers municipaux mais l'administration de leur ville reste sous la « grande tutelle » du ministère. A. Enders, *Histoire de Rio de Janeiro*, p. 145.

des travaux d'amélioration urbaine, la distribution d'emplois ou de faveurs, lesquelles lui procuraient une popularité personnelle[154].

Les *chefes políticos* des *subúrbios* deviennent donc progressivement, au cours des années 1920, les représentants des intérêts des habitants, chargés de leur assurer l'accès aux ressources et aux services municipaux, tandis que de tels leaders, qui continuent d'appartenir aux « élites » politiques classiques peuvent, par leur capacité à mobiliser de nombreux électeurs, espérer peser de leur influence y compris au niveau national[155]. C'est à travers cette relation ambivalente que l'intégration politique des *subúrbios* se réalise tout au long de la première République, avant que l'extension de la population électorale en 1932, comme nous le verrons, ne la fasse évoluer.

Ainsi, deux principales phases de peuplement structurent la période de formation de *subúrbios* entre 1920 et 1950. La première, au début des années 1920, correspond à une crise importante du secteur du café tandis que le développement de l'industrie et l'arrivée de nombreuses populations de l'intérieur pose dans les villes une nouvelle « question sociale ». La seconde phase, au milieu des années 1930, voit ces mêmes *subúrbios* se densifier par l'afflux de nouvelles migrations internes mais surtout des populations venant du centre-ville, soit qu'elles y aient transité, soit qu'elles en soient originaires. On pourrait voir dans ce mouvement général une répartition sociale de l'espace centrifuge, qui place les plus pauvres à la marge de la métropole. D'ailleurs, au début des années 1950, avec l'amplification de l'exode rural et la paupérisation des périphéries, la catégorie de *subúrbio* prend une connotation que le géographe carioca Nelson Fernandes résume ainsi : « une représentation qui synthétise un discours idéologique sur le lieu des pauvres dans la ville de Rio, le type de citoyenneté réservée à la majorité de sa population[156] ».

Mais ainsi que les caractéristiques du peuplement l'indiquent, cette représentation simplifie la réalité des *subúrbios* au moment de leur formation, et surtout gomme la spécificité de cette génération des *subúrbios* constitués dans les années 1920 et 1930. En effet, il s'agit, au regard des quartiers industriels de première couronne formés au tournant du XX^e^ siècle, de quartiers relevant d'une première phase de métropolisation. Une de leurs caractéristiques majeures est la forte dissociation entre lieux de travail et lieux de résidence, donnant lieu à des pratiques particulières en matière de mobilité, à des polycentralités et à une condition sociale typiquement suburbaine. La majorité de ces nouveaux habitants est, comme la génération précédente, employée dans l'industrie et la grande palette de services qui se déploie avec la croissance urbaine. Du fait des dynamiques migratoires, il s'agit d'une société jeune, et avec un taux d'activité et de fécondité qui induit une mobilité sociale et un potentiel d'activité importants. Alors qu'il s'agit pour ces familles d'une deuxième voire d'une troisième étape migratoire, les jeunes ménages qui s'installent dans les *subúrbios* partagent un fort projet d'ancrage (notamment par l'accès à la propriété) mais sont également susceptibles de

154. S. C. Sá Pinto, « Um eterno Burgo podre ? A política na capital federal na Primeira República », *Cadernos do Desenvolvimento Fluminense*, vol. 0, n^o^ 7, 2015.

155. *Ibid.*

156. « *conceito carioca de subúrbio como uma representação que sintetiza um discurso ideológico sobre o lugar dos pobres na cidade do Rio de Janeiro (…) o tipo de cidadania reservada para a maioria de sua população*. » N. da N. Fernandes, O rapto ideológico da categoria subúrbio : Rio de Janeiro 1858-1945, p. 190.

faire de la mobilité un atout. C'est aussi sans aucun doute une société différenciée, dont les qualifications, les niveaux d'insertion et les patrimoines sont divers, et qui est déterminée par des logiques locales singulières. La propension au métissage est une conséquence des composantes démographiques de la migration, tout comme, dans le même temps, l'ancrage de communautés culturelles renforcées.

De ce point de vue, une différence importante entre les deux villes est à souligner. L'origine relativement homogène des migrants paulistes vers la capitale de l'État fait clairement apparaitre deux groupes qui peuvent s'opposer et se concurrencer : les migrants d'origine européenne issus de la migration subventionnée et passés par les régions de plantation, et les Afro-descendants issus des dernières périodes de traite esclavagiste, africaine et interne, prolétarisés et mobiles. À Rio, les descendants des esclavisés de la dernière génération, Africains et créoles issus du Nordeste, se mêlent à des Afro-descendants d'ascendance libre parfois ancienne, et à des populations aux trajectoires intermédiaires – marquées par des allers-retours caractéristiques des régions de plantation les plus anciennes – et dont la condition est plus nettement paysanne. Ces différents groupes rejoignent en ville des populations afro-descendantes de Bahia et Pernambouc, ainsi que des travailleurs libres issus de l'esclavage urbain du XIX^e^ siècle. Chacun de ces groupes, descendants d'Européens ou d'Africains, voire d' « indigènes » notamment parmi les Nordestins, est donc dans une situation différente, tant sur le plan migratoire (migrations familiales ou individuelles, plus ou moins masculines, avec une arrivée récente ou dans une deuxième ou troisième génération de mobilité) que dans son rapport à l'esclavage et à la plantation ou encore par son niveau de qualification.

Une autre différence à souligner concerne la signification politique de l'intégration de cette société originale de « front pionnier » urbain à la société urbaine. Pendant ces premières décennies de consolidation, ses habitants ont à négocier leur intégration dans la ville – matérielle, politique, symbolique – dans des modalités très concrètes : le raccordement aux réseaux, l'intégration dans le corps électoral, l'inclusion dans les représentations de la ville.

Cette intégration se négocie en effet avec le pouvoir des municipalités, qui, par leur importance, comportent à Rio comme à São Paulo une dimension nationale, bien que très différente. La municipalité de São Paulo s'inscrit en effet dans la politique économique de l'État pauliste, dont l'influence politique nationale est primordiale et en rivalité avec la politique carioca. Il s'agit pour les autorités de São Paulo d'affirmer à la fois une spécificité pauliste et son importance pour l'économie nationale, dont le « peuple » *paulistano*, est l'acteur du progrès économique et industriel. Les politiques urbaines paulistes sont donc constamment orientées vers les conditions du marché du travail et la performance de la main d'œuvre. À Rio, l'intégration de nouveaux *subúrbios* vient modifier le jeu politique carioca, juste au moment où celui-ci devient crucial pour l'installation du nouveau régime en 1930.

C'est dans cette perspective comparative qu'il faut envisager la formation des *subúrbios* de Madureira et Casa Verde qui surgissent au cours de cette période.

Chapitre 2 La formation de Madureira et Casa Verde (1910–1920)

Deux quartiers cumulent les caractéristiques des *subúrbios* de la deuxième couronne qui viennent d'être décrites : Casa Verde, situé au nord du fleuve Tietê à São Paulo, et Madureira, sur la route de Santa Cruz au nord de Rio. Jusqu'en 1910, Casa Verde et Madureira sont deux lieux-dits dans des régions majoritairement rurales. À Rio, Madureira se situe à l'entrée du *sertão carioca* (l'intérieur rural de l'État de Rio), juste au-delà d'Inhaúma, périphérie qui a crû considérablement après les grands travaux de Pereira Passos dans le centre de la ville[157]. À São Paulo, la zone du Tietê reste largement inhabitable faute de travaux d'assèchement. Sur la rive nord, seules deux paroisses sont d'implantation ancienne, et comptent quelques centaines d'habitants : celle de Nossa Senhora do Ó et, sur la route qui mène à la Serra da Cantareira, celle de Sant'Anna dont dépend la *fazenda* de Casa Verde.

Si Madureira était déjà un bourg qui accueillait une gare de la ligne Estrada de Ferro Central do Brasil (EFCB) dès 1884, Casa Verde était clairement une marge urbaine avant son lotissement en 1913. Pourtant, la comparaison de leur évolution entre l'abolition et le début de leur urbanisation nous permet de mettre en évidence dans les deux cas l'importance des structures foncières et sociales de la période esclavagiste qui constituent la trame de l'urbanisation à venir. Nous disposons de très peu d'informations sur ces deux zones marginales avant 1920. Principalement, il s'agit de récits des « fondateurs » du quartier, propriétaires présents dans la zone et qui ont amorcé son lotissement. Ainsi à propos de Casa Verde, Aureliano Leite, lié par sa famille aux lotisseurs de Casa Verde, publie en 1940 une *Petite histoire de Casa Verde*[158]. Son récit peut être complété par quelques mentions de Casa Verde dans le journal anarchiste ouvrier *O combate*, diffusé à São Paulo entre 1914 et 1920.

L'histoire des « fondateurs » et premiers habitants de Madureira apparait, dans le même registre, dans le photoreportage consacré à Madureira et publié en 1937 par la revue *O Rio Ilustrado*, dont le lectorat appartient principalement aux élites du centre de la ville et de la zone sud. À partir de ces récits et des quelques documents graphiques disponibles (recensement de 1906 à Rio, document sur un lotissement vers la même période), ainsi que des récits et photographies recueillis auprès des habitants dans les années suivantes, le tableau suivant se dessine.

157. C. R. Miyasaka, *Viver nos subúrbios : a experiencia dos trabalhadores de Inhaúma (Rio de Janeiro, 1890-1910)*, mémoire de master, Universidade Estadual de Campinas, 2011.

158. A. Leite, *Pequena historia da Casa Verde : Obra enriquecida de muytas & variadas notas que esclarescem o texto & fallam de outras cousas*, São Paulo, E. Pocai, 1940.

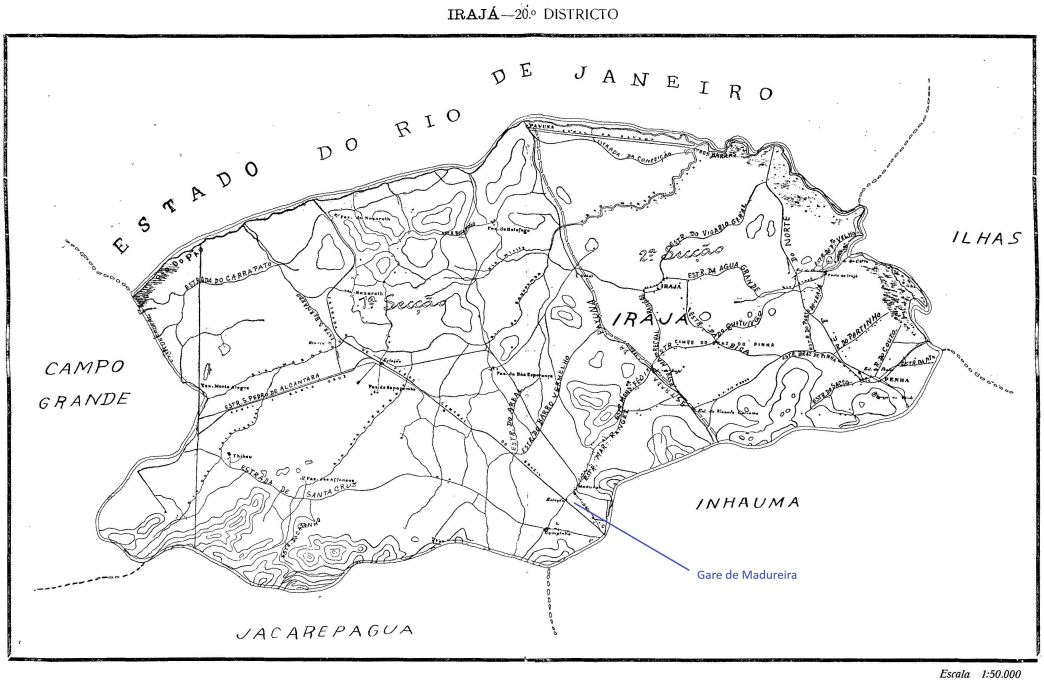


Figure 9. District d'Irajá et gare de Madureira en 1906. Source : Paiva, Anabela, Nelson Senra, Instituto Pereira Passos (Rio de Janeiro). *O censo de 1906 do Rio de Janeiro*, 2012. CCo.

Développement de Madureira depuis la fin de l'esclavage

Dans les dernières années du XIXe siècle, le passage des bœufs pour l'abattoir de São Diogo une fois par semaine est le principal évènement qui anime le *largo* (place) de Madureira[159]. Les animaux s'y arrêtent pour boire à la fontaine, située au croisement de deux axes : l'un reliant la *fazenda* de Campinho à celle d'Irajá jusqu'à l'église de Penha, l'autre menant de la ville de Rio à la *fazenda* de Santa Cruz. Ce second axe est bientôt emprunté par la ligne de chemin de fer reliant le Campo Sant'Anna à la station de Cascadura, terminus de l'Estrada de Ferro Dom Pedro II, à un peu plus d'un kilomètre de Madureira. En 1889, la compagnie devient la Estrada de Ferro Central do Brasil (EFCB) et dessert le nord de la capitale (figure 9).

Les *fazendas* de Campinho et Irajá sont elles-mêmes issues du démantèlement progressif de la *fazenda* de Santa Cruz, immense domaine attribué aux Jésuites à la fin du XVIe siècle. Au cours du XIXe siècle, les héritiers de ces grands domaines morcellent leurs terres en plusieurs propriétés, dites *chácaras* (fermes). Ainsi la propriétaire de la *fazenda* de Campinho, Dona Rosa dos Santos, qui meurt en 1846, a légué ses terres à son intendant, Domingo Lopes, et à plusieurs de ses amis, dont Vitorino Simões. Domingo Lopes épouse la fille de Simões, Clara, et lui laisse à sa mort le domaine qui se situe au sud de la route de Santa Cruz. Ces familles vivent toujours dans leurs domaines avec leurs esclaves[160] lorsque la ligne ferroviaire vient

159. *Rio Ilustrado, « Madureira »*, Rio de Janeiro, 1937, p. 67.
160. S. Fraiha *et al.*, *Madureira e Oswaldo Cruz*, Rio de Janeiro, Fraiha, 2004.

les relier à la ville. Des *senzalas* (bâtiments logeant les travailleurs esclaves) sont situées par exemple à Turiaçu[161], et près de la *casa grande* (logements des maîtres) de Campinho.

Du côté d'Irajá, au nord du *largo* de Madureira, on trouve la grande ferme de Luiz Manoel Machado, ainsi que celles des frères Carvalho et de la famille Queiroz, qui constituent une petite communauté de *fazendeiros* (Antonio José Luiz de Queiroz épouse la fille de Luiz Manoel Machado par exemple). Les terres de Luiz Manoel Machado s'étendent de l'actuelle route d'Otaviano (estrada do Otaviano) à celle de Monsenhor Felix, au-delà de l'église d'Irajá. Principal propriétaire, Machado aussi est le chef politique d'Irajá. Son fils, Manoel Luiz Machado, né en 1855, entame à son tour une carrière politique en prenant une part active à la campagne abolitionniste, dans les années 1880. Proche du leader abolitionniste José do Patrocínio[162], qu'il fait venir dans sa propriété, il convainc sa mère Carolina de libérer tous leurs esclaves sans attendre la loi d'abolition. Cette décision fera de Carolina une héroïne de l'histoire de Madureira, que tous les habitants se remémorent à travers le nom de la rue qui longe la ligne ferroviaire prolongée de l'EFCB, la rue Carolina Machado, ainsi baptisée lorsque son fils Manoel devient Intendant municipal. Manoel Machado s'engage en effet dans la jeune République auprès de Rui Barbosa[163] et est entré au Parti Républicain du District Fédéral. Il vit ainsi que sa mère dans leur propriété sur la route qui va de Campinho à Irajá (estrada Marechal Rangel, 911), avec sa femme qui lui donnera dix enfants. Sa sœur est mariée à un autre fils de *fazendeiro*, Antonio Queiroz, propriétaire des terrains se situant entre Cascadura et Vaz Lobo, lui aussi de sensibilité abolitionniste. Queiroz raconte en effet à sa descendance qu'il aurait reçu de ses beaux-parents, Carolina et Luiz Manoel Machado, « un couple d'esclaves » (« *Um casal de escravos* »), qu'il aurait laissés libres dans sa maison[164]. Il aurait également célébré la loi d'abolition du 13 mai 1888 par une grande réception chez lui.

Autour du *largo* de Madureira, quelques commerçants se sont aussi installés pour servir les passants, bouviers et autres qui circulent vers l'intérieur (*sertão*). Avec les propriétaires

161. D'après la documentation de la Região administrativa de Madureira : « *As senzalas de acordo com mapas antigos seriam na atual Rua Pereira Leitão*. »

162. Fils d'une femme en esclavage et d'un vicaire de l'intérieur de la province de Rio, José do Patrocínio devient à Rio journaliste et entre en politique. Il est, avec Joaquim Nabuco, le principal animateur de la cause abolitionniste dans les dernières années de l'Empire, proche du mouvement républicain mais identifié à la monarchie par ses marques de reconnaissance envers la princesse Isabel après la Loi Aúrea de 1888. Il s'installe à Inhaúma en 1893.

163. Républicain, positiviste, franc-maçon et diplômé en droit (*bacharel*), Rui Barbosa est une figure politique majeure de la première République, dont il a rédigé en partie les textes fondateurs, dirigé le premier ministère des Finances en 1890, et à la présidence de laquelle il s'est présenté trois fois par la suite, sans succès (1910, 1914 et 1919). Lors de l'élection de 1910, il lance la première « campagne » électorale brésilienne, fondée sur des rencontres publiques dans tout le pays et particulièrement à Rio, sur les thèmes de la modernisation libérale et du progrès social.

164. « C'étaient deux noirs forts et en bonne santé, très gentils, très bons. Et ils m'ont inspiré une telle pitié que, sans rien leur dire, je les ai laissés vivre chez moi, à leur aise, sans obligation ni autre devoir que celui du respect mutuel que nous nous devons tous. Ils n'étaient plus des esclaves comme les autres. Ils étaient aussi libres que moi ». « *Eram dois negros fortes e sadios, muito docéis, muito bons. E tanta piedade me inspiraram que eu, sem nada dizer-lhes, os dexei, em casa, à vontade, sem qualquer orbiragção ou deveres senão os do respeito mutuo que todos devemos / Tratavo-os como amigos. Ja não eram escravos como os outros. Eram livres como eu.* » *Rio Ilustrado, « Madureira »*, p. 101.

des *chácaras* voisines, ils obtiennent le prolongement de la ligne ferroviaire (Ricardo Albuquerque, résident de la zone et ingénieur de l'EFCB, s'est fortement mobilisé) et en 1890, la gare est inaugurée. La station de Madureira est le nouveau terminus de l'EFCB et les terrains de Dona Clara sont utilisés pour la boucle ferroviaire qui permettra aux trains de faire demi-tour vers la gare Central.

À la même époque la compagnie Estrada de Ferro Melhoramentos construit sa ligne entre la station de Mangueira et Honório Gurgel, passant par les terrains d'Eduardo Araújo et d'un certain Maia. La station « Eduardo Araújo » sur les terres de ce dernier est inaugurée en 1895 (elle sera fermée en 1928) ainsi que la suivante, Coronel Magalhães qui est rebaptisée Madureira puis Magno après 1908 (actuellement Mercadão)[165].

Les commerçants qui se sont installés le long des voies commencent à lotir leur terrain et ouvrir des rues à leur nom : la famille Valuano, Maia le propriétaire de la colline du même nom (qu'on appellera Serrinha ensuite), ou João Pereira. Bien que le peuplement soit encore timide, les terrains situés près des voies deviennent de potentiels investissements. La Companhia Cerámica de Irajá e Jacarepaguá achète ainsi aux héritiers de Maia les terres au bas de la colline et projette un lotissement, en ouvrant des rues qui portent les noms de ses directeurs (Comêndador Lisboa, Comêndador Infante) (voir figure 10).

Dans ces premières années de la République, des migrants portugais, paysans du nord du Portugal, sont venus s'installer comme producteurs agricoles. Certains profitent de pouvoir acquérir de grands terrains dont les *fazendeiros* se défont, intéressés par des investissements plus urbains. Ainsi, un monsieur Braulio, né à Vila Pouca de Aguiar, province de Tras-os-Montes au Portugal, a débarqué à Rio le 26 janvier 1888. Il obtient son premier emploi à la Santa Casa de Cascadura, qu'il quitte ensuite pour s'installer comme agriculteur à Irajá. Il épouse la fille du vicaire de l'église d'Irajá, avec qui il fonde une famille nombreuse et occupe de grands terrains agricoles[166].

La revue *Rio Ilustrado*, dans un reportage à Madureira réalisé en 1936, a recueilli les témoignages de ces migrants devenus en 1930 les notables de la région. Eduardo de Almeida, Portugais arrivé à Madureira en 1897 et commerçant du centre-ville, ou encore Antonio Pereira. Ce dernier, devenu commerçant fortuné, se souvient de sa jeunesse paysanne. Il est né le 22 janvier 1886, à Santa Locadia, province de Bayão, au Portugal. À onze ans, il quitte seul sa famille pour le Brésil, une livre sterling en poche. En arrivant, en 1897, son premier geste fut de prendre un café, sur la Praça Quinze. Il demande au serveur où l'on peut travailler comme *lavrador* (agriculteur) et celui-ci l'envoie à la gare Central. Avec la monnaie de sa livre sterling (qui valait 4500 fortes), il prend le train jusqu'à Madureira où il trouve immédiatement un travail. Il gagne alors 5 *tostões*[167] par jour. Au bout de deux mois, son patron, satisfait, lui donne le double. Les 30$000 qu'il gagne alors ne lui suffisent

165. http://www.estacoesferroviarias.com.br/efcb_rj_auxiliar/eduardo.htm, consulté le 6 avril 2026

166. *Rio Ilustrado, « Madureira »*, p. 128.

167. Depuis la période coloniale jusqu'en 1942, la monnaie officielle du Brésil est le *real* (pluriel :réis). La notation 1$000 signifie 1000 réis (*mil-réis*) ; 2:500$000 désigne 2 500 000 réis.
Un *forte* correspond à 1000 réis (*mil-réis*).
Un *tostão* correspond à 100 réis. Ce mot, hérité du système monétaire portugais, est souvent employé pour évoquer une somme d'argent dérisoire – expression qui perdure encore de nos jours.
La réforme monétaire de 1942 a introduit le *cruzeiro*, avec la correspondance 1 Cr$ = 1000 réis (ou 1 *forte*) Plusieurs réformes monétaires se sont ensuite succédé jusqu'à nos jours.

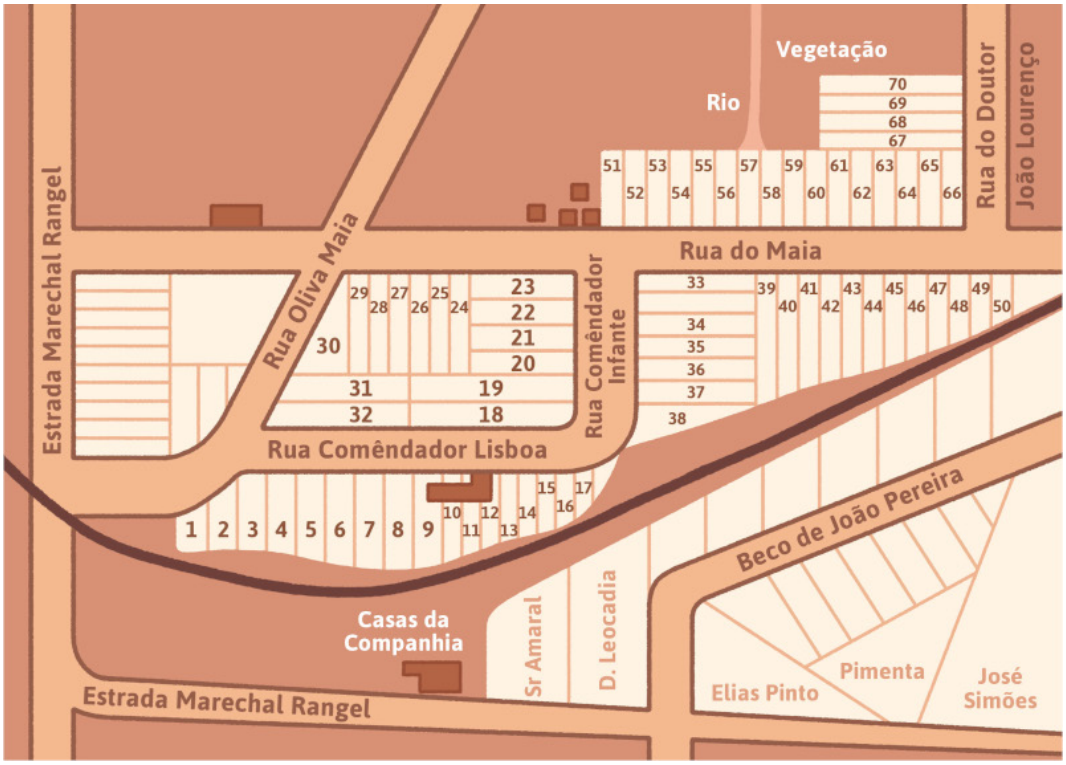


Figure 10. Lotissement de la Companhia de Cerámica em Madureira, vers 1900. Croquis d'après : Loteamento Cia Manufactura de Cal y Artigos Ceramicos Madureira (1/15/05, non daté), AGCRJ. Le plan mentionne : « *Terrenos pertenecientes a Cia. em questão. Consta numeração predial e medida dos lotes das ruas do Maia, Dr. João Lourenço, Comêndador Infante, Comêndador Lisboa e Oliva Maia, de trechos da Estrada Mal. Rangel e do beco João Pereira. Consta localização da linha ferrea e da estaçao da Estrada de Ferro Melhoramentos do Brasil ; sem data* » (« Terrains appartenant à la société en question. Indique les numéros cadastraux et les superficies des parcelles situées dans les rues Maia, Dr. João Lourenço, Comêndador Infante, Comêndador Lisboa et Oliva Maia, ainsi que sur des tronçons de l'Estrada Mal. Rangel et de la ruelle João Pereira. Indique l'emplacement de la ligne ferroviaire et de la gare de l'Estrada de Ferro Melhoramentos do Brasil ; sans date »). Crédit : Marie Ducom. CC BY-NC-ND.

pas, et il part pour Bangu, 14 km plus loin, exploiter un terrain dénommé « *numa roça no Viégas* ». Puis il revient à Madureira, comme employé dans un magasin de maraichers, et devient alors l'employé du *coronel* Vieira, figure connue de la ville, à qui il vend les gâteaux qu'il confectionne. Il se met ensuite à vendre du lait : « À cette époque, tiré dans la rue directement des vaches laitières, le verre coûtait un *tostão* »[168].

En économisant, il réunit un capital de 300$000 réis et achète un commerce de produits frais (*casa de aves, ovos e verduras*), dans la rue João Vicente, en face de la gare. C'est plus tard qu'il déménage au *largo* de Madureira, où il ouvre un restaurant, à la fin des années 1900, ainsi qu'une boucherie en face du marché.

168. « *Nessa epoca, o copo custava, pelas ruas, nas vacas leiteras, un tostão.* »

Le carrefour de Madureira, le *largo*, est en effet devenu en quelques années le centre d'un petit bourg actif, où l'on peut se procurer de nombreux produits agricoles. Bien sûr, tous les Portugais installés comme cultivateurs n'ont pas fait fortune ; certains sont toutefois devenus commerçants près de la gare ou du marché[169], où voisinent les établissements ouverts par les anciennes familles : le *fazendeiro* Queiroz a aussi installé son épicerie près de la gare.

Des Portugais des Açores, autre provenance de la migration à Madureira, se sont également installés comme petits commerçants. Les frères João et Antônio Correia de Melo, nés à Ilha Terceira dans les Açores, sont arrivés à Madureira en 1889. João ouvre ensuite une boucherie, sur le *largo* de Madureira, qu'il transmet à ses cousins avant de partir à la retraite. Une autre boucherie, « Açougue Esperança », située sur le *largo* au 107 et propriété d'Antonio Pereira, est tenue par Alfredo Luiz Pereira, né dans le même village que les frères Correia de Melo et arrivé au Brésil en 1905. Toute la famille vit en 1937 dans une petite maison de la rue Maria de Freitas, très modeste d'après la photo reproduite par le *Rio Ilustrado* en 1937.

Lorsqu'en 1910, la compagnie Light, qui a obtenu la concession de l'électrification de Rio en 1906, vient équiper le secteur, 120 maisons sont déjà sorties de terre. Pour la construction de sa ligne électrique, la Light achète une vaste étendue de terrains qui deviennent alors inconstructibles. La compagnie aurait cédé à ses ouvriers, dont beaucoup étaient Portugais des Açores, les parcelles situées sous les lignes électriques, sur lesquelles ils établissent des cultures maraichères. Tous alimentent le marché qui se tient dans le *largo* de Madureira, qui rayonne désormais sur toute la zone nord de Rio.

À cette époque, la carrière politique de Luiz Manoel Machado bat son plein. En 1905–1906, il est nommé Intendant municipal, poste qu'il occupera à nouveau de 1910 à 1912. Il s'investit alors dans l'équipement et l'urbanisation d'Irajá et Madureira pour en faire un nouveau « *subúrbio* », et obtenir de la mairie différents services de réseaux et d'infrastructures.

Au début des années 1910, la banlieue s'étend autour de Rio, et les districts suburbains encore ruraux, le long des lignes ferroviaires, sont en passe de devenir des faubourgs. Tandis que les districts les plus excentrés, ceux de la zone industrielle, connaissent les plus fortes croissances de la zone urbaine (Engenho Velho passe de 3700 à 10 000 logements en 25 ans, Engenho Novo de 3500 à 7300[170]), les districts dits suburbains accueillent eux aussi une population toujours plus nombreuse. C'est le district d'Inhaúma, traversé par la ligne EFCB et situé juste avant Irajá, qui connait la croissance la plus spectaculaire. D'après les recensements réalisés en 1890 et 1906[171], les districts suburbains concentrent 27 % des logements de la ville de Rio en 1890, et 30 % en 1906. Parmi ceux-ci, le district de Inhaúma a vu sa population quadrupler en 26 ans, et accueille désormais 36 % de la population suburbaine de Rio. Le district d'Irajá, dont Madureira n'est encore qu'une petite bourgade, a pour sa part vu sa population multipliée par 2,5. Avec plus de 4000 familles, il est le second plus gros district suburbain derrière Inhaúma, et juste devant Campo Grande.

169. *Rio Ilustrado, « Madureira »*, p. 87.

170. C. R. Miyasaka, *Viver nos suburbios*.

171. Directoria Geral de Estatística, *Recenseamento do Rio de Janeiro (Distrito Federal) : realisado em 20 de setembro de 1906*, Rio de Janeiro, Officina da Estatistica, 1907.

Le recensement de 1906 permet en outre de donner une image générale du peuplement de ce district. Composée essentiellement de Brésiliens (à la différence du centre-ville où l'on trouve par exemple 56 % d'étrangers dans le district de Candelária), la population d'Irajá totalise 27 406 habitants en 1906, avec seulement 3067 Portugais et un petit groupe de 757 Espagnols. Caractéristique d'une population migrante, le groupe des Portugais présente un taux de masculinité de 74 %, contre seulement 52 % pour les Brésiliens. Les Portugais se distinguent également par leur profil économique, puisque la majorité travaille comme agriculteurs (25 % de la population active, contre 10 % de la population active brésilienne, pour qui la « profession inconnue » est l'activité qui arrive en tête), avant les « services domestiques » qui concernent avant tout les femmes. En revanche, et malgré la jeunesse marquante de cette population (dont 38 % a moins de 15 ans), les taux d'alphabétisation s'établissent autour de 34 %, quel que soit l'âge et la nationalité, et sont comparables à ceux d'Inhaúma à la même époque.

En dehors de la forte présence des agriculteurs, la population active de Irajá présente un profil similaire à celle d'Inhaúma où plus de 80 % des actifs sont employés comme manœuvre, journalier, employé domestique ou sont de « profession inconnue ». Il faut donc considérer que la croissance de Madureira entre dans la dynamique d'expansion de la périphérie populaire, de classes actives laborieuses qui s'installent le long des lignes ferroviaires, au gré des opportunités et en l'absence de règles d'urbanisme.

Dans le roman de Lima Barreto paru en 1911, *A triste fim de Policarpo Quaresmo*, nous trouvons une bonne description des paysages urbains, de construction chaotique, qui sont en train de se mettre en place autour des gares :

> En matière d'urbanisation, il n'y a rien de plus curieux que les faubourgs de Rio de Janeiro. La topographie du lieu, vallonnée à plaisir, n'y est certes pas étrangère, mais les hasards de la construction ont, eux aussi, joué leur rôle.
> On ne peut rien concevoir de plus irrégulier, de plus inconséquent, de lieu plus dépourvu de toute planification. Les maisons ont poussé comme semées au gré du vent ; et, s'y conformant, des rues ont surgi. Certaines d'entre elles commencent en larges boulevards et finissent étroites comme des ruelles ; elles font des tours et des détours, prennent des chemins inutiles et semblent fuir tout alignement rectiligne avec une haine tenace et sacrée. Certaines se succèdent parfois dans le même alignement avec un rythme exaspérant, d'autres prennent le large, et laissent entre elles un intervalle décent et délimité par des habitations. Sur tel tronçon, des maisons agglutinées les unes aux autres dans un espace d'une exiguïté désolante, alors que tout près, un vaste terrain ouvre à notre regard une ample perspective.
> Ainsi vont les constructions, au gré du hasard, et en conséquence l'agencement de la voirie. Des maisons, il y en a pour tous les goûts et de tous les styles.
> On circule dans une rue bordée de chalets, de maisonnettes, de façades simples et discrètes et tout à coup, on tombe sur une demeure bourgeoise, de celles qui portent des bulbes sur leurs corniches dentelées, qui se dressent sur une cave surélevée avec des mezzanines à l'étage. La surprise passée, on regarde à côté et on tombe sur une baraque faite de bric et de broc, recouverte de zinc ou même de paille, autour de laquelle fourmille toute une population ; plus avant, c'est une vieille maison rurale, avec une véranda à colonnades, difficile à classer, qui

semble honteuse et cherche à se cacher devant cette vague d'édifices neufs et disparates[172].

C'est donc à partir des années 1910 que la croissance du *subúrbio* atteint la gare de Madureira (figure 11).

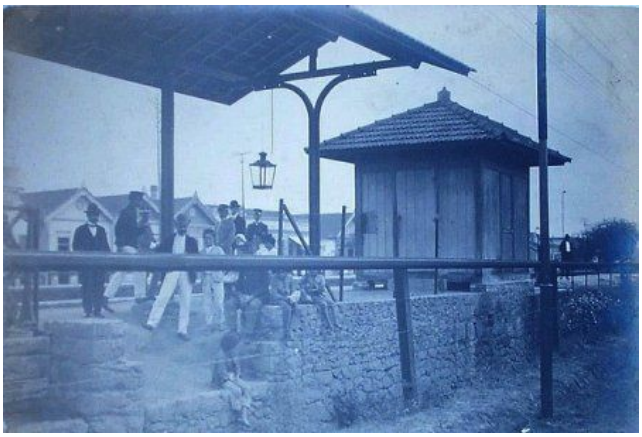


Figure 11. La gare de Madureira en 1909. Source : Collection Malta, également diffusé par le site http://www.estacoesferroviarias.com.br. CCo.

Entre 1906 et 1920, date d'un nouveau recensement national, tandis que la population des districts urbains, qui représente encore 69 % des 1,147 millions d'habitants du District Fédéral, n'augmente que de 10 % environ, l'ensemble des districts dits suburbains voit sa population doubler. C'est le cas du district d'Inhaúma, tandis que le district d'Irajá connaît désormais la croissance la plus spectaculaire, comptabilisant 99 560 habitants soit 3,6 fois plus qu'en 1906[173].

La croissance urbaine fait la fortune des propriétaires fonciers : d'abord des anciens *fazendeiros*, qui ouvrent des rues dans leur domaine et y font construire des logements, mais aussi des commerçants portugais dont les terrains autour de la gare sont les premiers à être valorisés.

172. *« Os subúrbios do Rio de Janeiro são a mais curiosa coisa em matéria de edificação de cidade. Se a topografia do local, caprichosamente montuosa, influii, de certo, para tal aspecto, mais influiram porem, os azares das construçóes. Nada mais irregular, caprichosos, mais sem plano qualquer. As casas surgiram como se fossem semeadas ao vento e, conforme as casas, as ruas se fizeram. Ha algumas delas que começaram largas como ''boulevards'' e acabaraem estreitas que nem vielas. Dão voltas, circuitos inúteis e parecem fugir alo alinhamento reto como odio tenaz e sagrado. As vezes se succedem na mesma direção, com uma frequencia iritante. Outras se afastam e deixam de permeio, um longo intervalo coêso e fechado de casas. Num trecho, ha casas amontadas uma sobre outras, numa angustia de espaço desoladora. Logo adeante um vasto campo abre, ao nosso olhar, uma ampla perspectiva.*
Marcham, assim, ao acaso as edificações e, consequentemente, o arruamento. Ha casa de todo os gostos e construida de todas as formas.
Vai-se por uma rua a ver um correr de ''chalets'' de porta e janela, parade de frontal, humildes e acanhadas. De repente se no despara uma casa burgueza, dessa de compoteiras na cimalha rentihada, a se erquer sobre um porão alto com mezzaninos gradeados. Passada esa surpresa, olha-se acolá e da-se com uma choupana de pau a pique, coberta de zonco ou, mesmo, palha, em torno da qual formiga uma população. Adiante é uma velha casa de roá, com varanda e colunas de estilo pouco classificavel, que parece vexada e parece ocultar-se, diante daquela anda de edificios disparatas e noves. »
L. Barreto, *Sous la bannière étoilée de la Croix du Sud* – A Triste fim de Policarpo Quaresma, M. Le Moing et M.-P. Mazéas (trad.), Paris, L'Harmattan, 1992, p. 92.

173. Directoria Geral de Estatística, *Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de setembro de 1920 : estatística predial e domiciliária da Cidade do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Typ. da Estatistica, 1925, vol. II, 3e part.

La demande attire aussi des entrepreneurs, portugais le plus souvent, qui offrent leurs services dans le secteur florissant de la construction. La revue *Rio Ilustrado* interroge un architecte entrepreneur portugais, arrivé à Rio en 1912, et mentionne ses nombreuses réalisations, notamment rue Guillermina et *travessa* Valuano (du nom du propriétaire qui vient d'ouvrir la rue, actuelle Dagmar da Fonseca)[174]. Felipe Romero, de même profession, réside à Madureira depuis 1907. Il y a construit plus de 50 maisons et commerces, notamment dans la rue Nilo Romero, ouverte par son propriétaire Braulio, arrivé du Portugal dix ans auparavant. C'est dans cette même rue que l'on trouve l'industrie de José Costa Neves, qui fabrique des tuiles depuis 1908[175], et au coin de l'avenue, réside Manoel Alves de Moura, « laborieux propriétaire de la carrière, route Marechal Rangel 813 »[176]. Arrivé à Rio en 1893, celui-ci était devenu « *bandeirante do sertão carioca* » (pionnier de l'arrière-pays carioca), s'installant à Madureira, qui n'était encore qu'une halte avant l'abattoir, avec 6 maisons à peine entre les deux lignes de train. Il y trouva par la suite un emploi comme agriculteur et s'installa, autour de 1915, dans le chemin du Tombadouro, y exploitant une entreprise de maçonnerie (« *alvenaria e cantara* »).

Ces commerçants-propriétaires et constructeurs, enrichis par la croissance de Madureira et Irajá, forment un nouveau groupe social qui connait ses intérêts et s'organise non seulement pour soutenir le commerce et le marché de Madureira, mais aussi tout ce qui pourra améliorer l'urbanisation. Leur association obtient notamment la construction du marché municipal en 1916. Ils se regroupent également dans différentes sphères de socialisation qui les caractérisent comme « urbains », que ce soit autour de clubs de sport (le Fidálgo Atlético Clube est fondé en 1914), ou d'activités sociales comme le défilé du carnaval. Tous participent aux nombreux *blocos* de carnaval : les Fenianos, les Teimosos et parmi les plus populaires, les Democráticos, dont le char s'écroule lors d'un dernier glorieux défilé en 1915, à cause de l'état des chaussées puisque la seule rue pavée à cette date est la route Marechal Rangel qui va de la gare de Madureira à Irajá. La situation est à peu près celle que décrit Lima Barreto, toujours dans *Policarpo* :

> Rien dans nos faubourgs ne rappelle le faste des grandes villes européennes, avec leurs quartiers à l'allure paisible et satisfaite, leurs routes et leurs rues goudronnées et bien entretenues ; on n'y voit pas même de ces jardins soignés, ratissés, décorés, car les nôtres, quand il y en a, sont pauvres, hideux, à l'abandon. Les soins municipaux sont eux aussi anarchiques et versatiles. Dans certaines rues, il y a la place pour la promenade, et d'autres, pourtant de même importance, sont restées à l'état de nature. On trouve ici un petit pont coquet sur une rivière à sec, et quelques pas plus loin, on doit traverser un ruisseau sur un gué de troncs mal joints[177].

174. *Rio Ilustrado, « Madureira »*, p. 45.

175. « *operoso proprietario da pedreira da Estrada Marechal Rangel 813* ». *Ibid.*, p. 56.

176. *Ibid.*, p. 63.

177. « *Não ha, nossos suburbios, cousa alguma que nos lembre os famosos das grandes cidades européas, com as suas vilas de ar repousado e satisfeito, as suas estrada e ruas macademisadas e cuidadas. Nem mesmo se encontram aqueles jardins, cuidadinhos, aparadinhos, penteados, porque os nossos se os ha, são em geral, pobres, feios e deleixados. Os cuidados municipais tambem são variáveis e caporichosos. As vezes nas ruas ha passeios e em certas partes e outras não. Algumas vias de comunicações são calçadas e outras,*

Le groupe des commerçants et propriétaires portugais est conscient, tout comme celui des anciens *fazendeiros*, que cette dynamique démographique et économique ne pourra porter ses fruits qu'avec de grands investissements pour urbaniser Madureira. Dans les rues autour de la gare, où tout ce petit monde réside, s'échafaudent des plans et des alliances dont le groupe des *fazendeiros* va se faire le relais politique. Antonio Pereira raconte en 1936 comment s'organisaient ces initiatives.

> J'habitais à l'époque au 7 rue Comêndador Lisboa (et je payais pour la maison un loyer de 40$000 par mois -- ce même bâtiment, je le précise, est aujourd'hui loué 250$000). Dans cette maison j'ai plusieurs fois reçu le sénateur Octacilio Cámara, ainsi que Manoel Luiz Machado et Edgard Romero entre autres. À cette époque, les terrains se vendaient 200$000. Aujourd'hui, ces mêmes terrains sont côtés à 80 millions[178].

D'après Pereira, c'est à Otacílio de Carvalho Camará, député fédéral de 1915 à 1919, puis sénateur du District fédéral en 1919, que l'on doit le « progrès » de Madureira : « électricité marché, chaussée, tramway, enfin tout ».

> Lorsque je suis arrivé à Madureira -- il y a quarante ans -- il y avait déjà l'eau courante ici. Les habitants, qui étaient peu nombreux et se comptaient, comme on dit, sur les doigts de la main, allaient la chercher à la fontaine sur le largo Madureira, précisément à l'endroit où l'on voit aujourd'hui la pompe. Le quartier de Dona Clara n'avait même pas ça, et on y tirait l'eau du puits. Un jour, un groupe d'habitants est allé voir le sénateur Camará. Ils sont venus lui demander d'intercéder en faveur de la population, en prenant les conduites d'alimentation en eau qui s'y trouvent[179].

Camará promit et fit arriver l'eau en un mois, décidant lui-même tous les cent mètres des points d'arrivée. Mais c'est surtout Luiz Manoel Machado qui est le « patron », *chefe político*, de la nouvelle périphérie : il est directement intéressé car il lotit ses propres terrains mais investit également dans le transport public. Il tente de lancer, au cours des années 1910, une compagnie de tramway pour desservir Irajá depuis la gare de Madureira. Associé au baron de Santa Cruz qui est toujours le concessionnaire de la route, Machado ne conduira jamais cette entreprise au succès puisque la Light s'empare du marché à partir de 1917.

da mesma importancia, estão ainda em estado de natureza. Encontra-se, aqui, um pontilho bem cuidado sobre um rio seco e, passo além, temo que atravessar um ribeirão sobre uma pinguela de trilhos mal juntos. ». L. Barreto, *Sous la bannière étoilée de la Croix du Sud* – A Triste fim de Policarpo Quaresma, p. 93.

178. « *esses mesmos terrenos são cotados a 80 contos*. » *Rio Ilustrado, « Madureira »*, p. 75.

179. « *luz, mercado, calçamento, bondes, tudo emfin ». « Quando cheguei a Madureira – isto ha quarenta anos – ja aqui encontrei agua encanada. Os moradores, que eram poucos e se podia, como la diz o povo, contar a dedo, a iam buscar ao chafariz que existia ao largo de Madureira, precisamenteo no ponto em que hoje se vê a bomba. D. Clara nem isso possuia. A agua, là, era a de poço. Um dia, um grupo de moradores procurou o senador Camará. Vinha pedir-lhe que intercedesse em favor da população, levando até là, os cabos adutores*. »

Machado, qui avait lui aussi été très actif pour l'obtention du marché municipal et avait aidé la Light à obtenir la concession d'électrification, redevient Intendant municipal entre 1917 et 1919, puis entre 1920 et 1922. Rallié à l'Aliança Republicana menée par Paulo de Frontin, maire de Rio en 1919–1920, il obtient pour Madureira et Irajá la 10e école publique de la 10e circonscription. Il est également membre honoraire de diverses institutions de bienfaisance : la Real e Benemerita Caixa de Socrorros D. Pedro V, la Beneficienza Portugueza et la Sociedade Amantes da Instrução. Il réside toujours dans la *casa grande* familiale où il avait fait affranchir les derniers employés par sa mère en 1888. Ses dix enfants sont tous installés dans la région et la plupart prennent une part active à la vie politique et économique du dynamique *subúrbio*. Son fils Manoel Luiz ouvre un collège et un club sportif, l'Imperial Basquete Clube.

L'évocation de l'inspecteur fiscal (*fiscal*) Eusébio Pereira Alves par le *Rio Ilustrado* en 1937, permet de visualiser le processus d'occupation :

> Euzêbio Pereira Alves a travaillé pendant 24 ans dans ce district et y compte d'innombrables amis. Ceux-ci racontent qu'il fut, dans sa grande humilité et pauvreté, un des plus grands animateurs du progrès dans ces zones. Comme fonctionnaire et surtout comme inspecteur fiscal, il est chargé de contrôler la conformité des constructions qui surgissent entre 1914 et 1918. Beaucoup d'entre elles, sinon toutes, se sont faites sans aucun respect des dispositifs légaux, notamment le permis de construire. C'étaient des pauvres gens qui cherchaient un toit. Comprenant cela, Euzêbio fermait les yeux[180]. Du coup cela s'est vite su, et les petites maisons ont commencé à surgir à Madureira, Vaz Lobo et Irajá. On pourrait dire qu'il était fautif, diraient les moralistes, mais il ne l'était pas, au contraire, pour les caisses municipales : en laissant se peupler ces zones inhabitées, la mairie a maintenant des ressources fiscales considérables. Lui-même habite dans un logement loué, preuve qu'il n'a rien pris dans cette histoire sinon pour le donner aux autres[181].

Les relations d'Antonio Queiroz avec sa clientèle, locataires ou clients de son épicerie, et qui lui ont valu le surnom de « *Pae dos Pobres* » (Père des pauvres), montrent aussi le type de population qui s'était installé :

> Le vieux Queiroz était connu pour faire crédit à tout le monde. On dit qu'il n'a jamais expulsé un locataire, et même, lorsqu'il a ouvert une épicerie, il leur faisait crédit pour la nourriture. « M. Queiroz, la paie n'est pas encore arrivée », « Papa dit de vous dire, M. Queiroz, qu'il ne l'a pas encore reçue », « et que veux-tu, ma fille ? Je suis venue chercher un demi-kilo de farine ». Et le bon, le grand bienfaiteur des pauvres à un vendeur « Sers donc la fille de Bastos. Elle veut un demi-kilo de farine ». Un sou de savon, six sous de beurre : au lieu de l'argent, il commandait -- tiens ! -- Respect, Queirozinho ! Et ils partaient, rayonnants, certains que la vente était moins celle de Queiroz que celle de ses clients. Parce que lui,

180. « *criaturas pobres que procuravam levantar o seu teto. E Euzebio comprendendo isso, fechava os olhos.* »

181. *Rio Ilustrado, « Madureira »*, p. 68

> qui payait tout, n'a vendu qu'à ceux qui n'ont rien payé. Il est mort en 1921, le Père des Pauvres[182].

Un autre autochtone, « Dunga », né en 1900, se rappelle le Madureira de sa jeunesse, comme d'un lieu où la vie était bien tranquille : « Dunga » (Álvaro Ribeiro de Queiroz), le *solicitador*, a exercé tous les emplois : commerçant, employé de commerce, *carnavalesco* invétéré, il a été marié deux fois et a élevé 9 enfants. Madureira était une petite station poétique, ombragée par d'énormes arbres jameloniers. Dunga rapporte :

> Il y avait très peu de trafic de train. Seulement deux trajets depuis la Central, un pour monter, un pour descendre. Le commerce, petit et simple comme la population. Parmi eux, il y en avait quelques-uns de pittoresques, comme le restaurant du Capitaine Maltez, au coin de l'actuelle rue Carolina Machado et Maria de Freitas. De l'autre côté du chemin de fer, un *botequim* (point de vente de boisson et en-cas) de l'espagnol, João Russo, un vendeur de patates au coin de la rue Domingo Lopes et de la rue Lopes. Le cinéma du Jorge Turco fut ouvert. On payait en œufs, tickets de train pour Central (qui valait un *tostão*) ou en courge, tomates ou trois concombres[183].

Ce tableau pittoresque, frémissant mais encore paisible avant l'arrivée massive de nouveaux habitants, évoque les bourgs ruraux de l'intérieur. Les anciennes *fazendas* esclavagistes ont sereinement traversé l'abolition, reconverties dans des activités de promotion immobilière ou de commerce, et leurs propriétaires profitent de l'arrivée à Madureira de nouvelles classes sociales, peuple laborieux qui vient chercher un logement comme il peut. À côté des *fazendeiros*, ont émergé de nouvelles classes sociales, composées d'immigrés portugais – commerçants, entrepreneurs, promoteurs, et nombreux maraîchers qui nourrissent la grande ville.

Luiz Manoel Machado avait toutes les raisons de penser que le transport intra-urbain constituait un bon investissement au vu de la croissance rapide de la région, et d'une manière ou d'une autre, une opportunité de reconversion pour les propriétaires fonciers. Au début de la décennie 1920, toutes les conditions sont réunies pour que Madureira devienne un nouveau centre-ville. Mais ni Machado, ni Queiroz qui meurt en 1921, ne verront la grande transformation qui attend Rio et Madureira dans la décennie suivante. Machado meurt en 1924 avant de passer la main à Edgard Romero, qui fera ensuite toute sa carrière politique dans le *subúrbio* nord de Rio jusqu'à sa mort en 1954, tandis que les enfants de Machado et

182. « *Seu Queiroz, ainda o pagamento no veio* », « *Papae manda dizer, seu Queiroz, que ainda nao recebeu* » « *e que é que você quer, minha filha ?* » « *Eu vim buscar meio kilo de farinha* » *E o bom, e o grande bemfeitor dos pobres, a um caixeiro, « Despache aí a filha do Bastos. Ela quer meio kilo de farinha » Um tostão de sabão, seis tostões de manteiga : em vez do dinheiro, ordenava – pendura ! – respeta, Queirozinho ! E iam, lampeiros, certos de que a venda era menos do Queiroz que dos freguezes. Porque ele, que pagava tudo, so vendia a quem não pagava nada. Morreu em 1921 o Pae do Pobres.* » *Ibid.*, p. 101

183. « *Era escasso o momento de trens. So havia duas linhas no leito da Central : uma para subida, outra para descida. O comercio, pequeno e simples, como a população. Entre tantas, algumas casas comerciais pinturescas. O restaurante do Capitão Maltez, à esquina da hoje rua Carolina Machado com Maria Freitas. Do outro lado da linha, um botequim de espanhol João Russo, um vendedor de batates na esquina da rua Domingo Lopes e da rua Lopes. […]* »

Queiroz poursuivront eux aussi à leur manière leur mission « civilisatrice » et « bienfaitrice » (ils sont les *benefactores* de Madureira selon le *Rio Ilustrado*), se posant en élite d'une société encore en devenir.

Formation de Casa Verde

Dans une chronologie un peu plus tardive, les étapes de la formation du quartier de Casa Verde à São Paulo, qui lui aussi se verra brusquement peuplé à partir de la crise du café au début des années 1920, témoignent de modalités de production de la ville qui sont différentes. Pourtant, la trame et l'intrigue de l'histoire des deux *subúrbios* présentent des similarités qui font ressortir les traits de la transition urbaine brésilienne.

Comme à Rio, les alentours de la ville de São Paulo avant la proclamation de la République sont occupés par des *fazendas* encore en activité, bien que ce soit plutôt à l'intérieur de la province que l'activité agricole et productive soit la plus importante – celle-là même qui a employé le plus de travailleurs esclaves au XIX^e^ siècle – d'abord dans la vallée du Paraíba du Sud, vers Rio, puis en progressant vers l'ouest et l'intérieur. John Rudge, anglais de Gloucester arrivé avec la flotte portugaise en déroute en 1808, est devenu un membre du milieu commerçant anglais qui opère au Brésil au début du XIX^e^ siècle. Il épouse à Rio en 1832 Maria Amália, la fille de son associé Joseph Maxwell. Peu après son arrivée au Brésil, à la demande du roi du Portugal, il développe la culture du thé, depuis sa propriété de Morumbi, à São Paulo, qui lui avait été cédée à cette fin. Ses fils Guilherme et João Maxwell Rudge poursuivent les activités de plantation et investissent dans le café. João Rudge épouse la fille du sénateur Vergueiro[184], homme politique et grand propriétaire du São Paulo connu pour avoir introduit précocement sur ses plantations le recours à une main-d'œuvre européenne « blanche ». Dans les années 1880, les deux fils investissent dans des propriétés près de la ville de São Paulo[185] : on retrouve Guilherme à Guarulhos, où il monte une société de tramway[186], tandis que João acquiert la *fazenda* de Casa Verde, détenue jusqu'au milieu du siècle par la famille Rendon Arouche et passée depuis entre plusieurs mains.

La *fazenda* ne produit plus beaucoup à cette époque. Rudge y laisse vivoter quelques cultures d'arbres fruitiers et un ancien moulin à blé, entretenus par des familles en esclavage puis par leurs descendants affranchis. Relativement proche du centre-ville (à 6 km de la Praça da Sé) la zone de Casa Verde est difficilement accessible à cause des nombreux méandres du Tietê. Elle a alors une fonction de *quilombo*, notamment lors des nombreuses évasions collectives depuis les *fazendas* dans les années qui précèdent l'abolition.

De fait, l'expansion de São Paulo est encore timide au début du XX^e^ siècle, loin derrière celle de Rio de Janeiro qui compte déjà un million d'habitants. Le front d'urbanisation de

184. En deuxièmes noces, il épouse Ana Dulce Leite, la fille du directeur de l'Hospedaria do Imigrante de São Paulo.

185. La fille, Maria Amália Rudge, est à l'origine de la famille Rudge Ramos, grands propriétaires dans les zones situées le long de l'estrada do Vergueiro, axe historique reliant São Paulo à Santos (également désigné *caminho do Mar* – chemin de la mer). Son fils Arthur Rudge Ramos devient le chef de la police de la ville de São Paulo dans les années 1920.

186. C. J. F. dos Santos, *Identidade urbana e globalização : a formação dos múltiplos territórios em Guarulhos- SP*, São Paulo, Annablume, 2006.

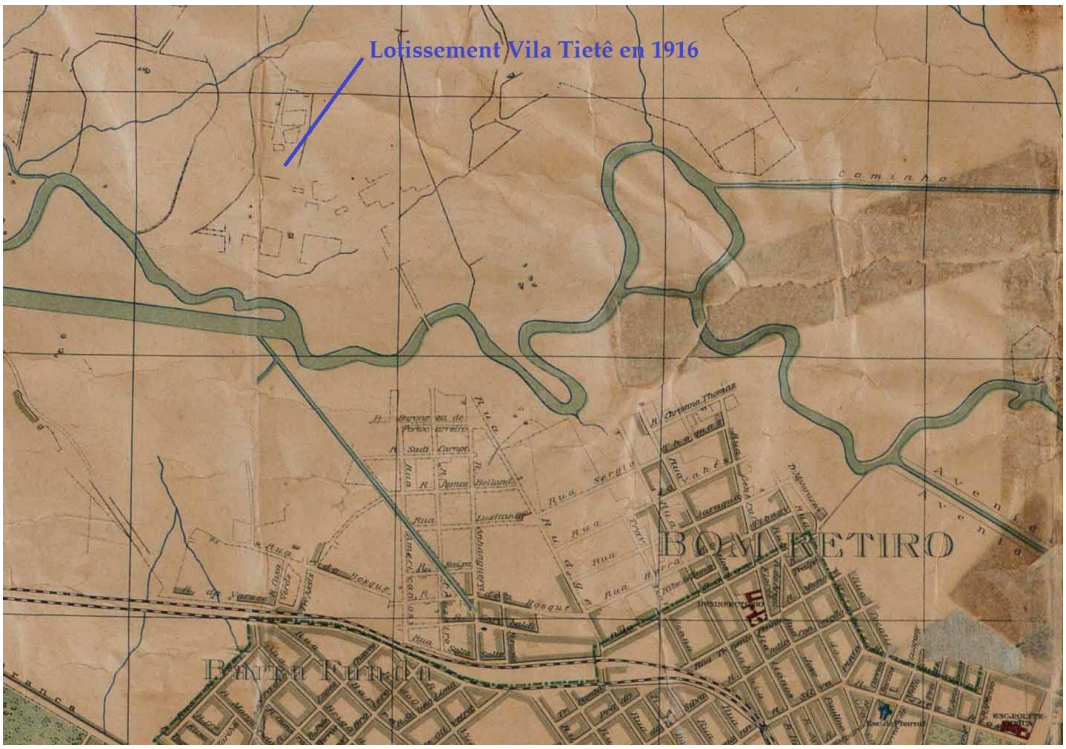


Figure 12. Le futur lotissement Vila Tietê, au-delà du Bom Retiro, 1916. Source : extrait de *Planta da Cidade de São Paulo*, 1:20 000, *levantada pela divisão cadastral da 2^{nda} secção da direitora das Obras e viações da Prefeitura Municipal*, 1916 (APESP). CC0.

São Paulo se situe au nord des quartiers du Bom Retiro et de Barra Funda, et s'arrête aux abords du fleuve Tietê : celui-ci connait des crues fréquentes, empêchant toute construction, et même son franchissement. Seul le quartier de Sant'Anna existe déjà au-delà du fleuve, à l'est de la *fazenda* de Casa Verde (figure 12).

Alors que durant ces années, Madureira se densifie peu à peu autour de la gare ferroviaire, João Rudge ne semble pas encore s'intéresser à sa propriété et c'est finalement à son fils, Horacio Vergueiro Rudge, qu'il confie d'entreprendre son urbanisation [187]. Il faut d'abord que la municipalité de São Paulo engage l'aménagement du Tietê, dont on voit une étape à la figure 12, afin de pouvoir franchir le fleuve et étendre l'urbanisation vers le nord.

En 1913, les Rudge déposent en mairie leur projet de lotissement, appelé Vila Tietê, dont ils réussissent à vendre le premier lot à un briquetier (*oleiro*) local, un Portugais [188]. Ce lot fut racheté peu de temps après par un « *oleiro bem conhecido da várzea* » (briquetier bien connu du marécage), qui le revend à Paulo Mendes Bareto. Celui-ci y construit deux

187. A. Leite, *Pequena historia da Casa Verde*.

188. Le premier lot fut vendu par Rudge le 21 mai 1913 à J. Marques Cordeira, officier de justice, rue João Rudge côté pair, au coin de la future rue Saguaiu. *Ibid.*

immeubles de rapport. D'après Aureliano Leite, les premiers habitants sont de « pauvres paysans récemment arrivés du vieux Portugal »[189].

Mais l'ambition du lotissement est autre. Le projet des Rudge est sans ambiguïté spéculatif et la clientèle visée par la Vila Tietê est celle des « *funcionarios e pequenos profissinais* », employés et professions semi-qualifiées, dont ils espèrent bientôt livrer les « habitations attrayantes et modernes » (« *moradias vistosas e modernas* »)[190].

Or il faut pour cela régler au moins la question du franchissement du fleuve. En 1915, les Rudge font construire un pont de bois qui relie Vila Tietê au Bom Retiro, dans le prolongement de l'actuelle rue João Rudge. Mais la liaison avec le reste de la ville est encore périlleuse et Casa Verde garde ses fonctions de *quilombo*, qui font sa réputation dans les journaux et dans les récits des habitants actuels. Un crime au couteau est mentionné sur la rive du fleuve en 1918, ou encore l'assassinat de Manoel dos Santos, travailleur de la compagnie de chemin de fer Sorocabana, habitant Barra Funda, qui avait pris le pont pour fêter Noël dans un *botequim* (bar) au 5 rue Casa Verde.

Les Rudge sont alliés à plusieurs membres du gouvernement municipal : Arthur Rudge Ramos, leur cousin germain, sera par exemple nommé délégué de police en 1921. Ils obtiennent petit à petit des services pour le quartier : le district de police est mentionné dans la presse dès 1918 et un nouveau poste est inauguré en 1921[191].

Le projet des Rudge est de créer un quartier emblématique de la modernité et du progrès urbain, dans lequel les élites du café pourront investir. Pour cela, il faudra, comme à Madureira, procéder d'abord au désenclavement du lotissement. Le pont de bois construit en 1915 ne suffit pas à convaincre les classes moyennes de s'installer dans une région encore sauvage et la vente des lots peine à démarrer.

On peut se faire une idée de la population présente entre 1918 et 1921 à travers les victimes de faits divers mentionnées dans les chroniques du journal *O Combate*. On y trouve par exemple un « Portugais marié », « un charretier noir de 50 ans », « un travailleur de la Sorocabana (Estrada de Ferro) portugais », « un charretier noir de 39 ans », divers enfants en bas âge victimes de l'épidémie de grippe espagnole de 1918, « un ouvrier italien de 45 ans, marié », et « un portugais propriétaire d'une étable » qui se dispute avec ses deux voisins japonais. Le journal mentionne également une plainte déposée par la mairie contre le propriétaire d'une *chácara* (terrain rural), qui y a édifié une maison sans permis de construire, plainte d'ailleurs non retenue par le tribunal en vertu du droit de propriété.

Jusqu'à la délivrance du décret d'urbanisation du lotissement par le maire Firmiano Pinto, le paysage de Casa Verde alterne encore entre cadre champêtre (Julio de Mesquita Filho y organise un pique-nique pour fêter sa promotion au journal *Estado de São Paulo* en 1921)[192] et *quilombo* urbain. On peut y consulter un *feiticeiro* (sorcier) renommé : c'est le refuge « du noir José Benedicto Whitacker, vagabond et ignorant, falsifiant ses compétences, mélange de

189. « *pobres chacareiros recém vindos do velho Portugal* ». *Ibid.*, p. 115.

190. A. Leite, *Pequena historia da Casa Verde*.

191. *O Combate*, 5 janvier 1921.

192. « *A recente escolha do Sr Dr Julio de Mesquita Filho para o cargo de sub-secretario do ''Estado de São Paulo'' deu motivo a que hontem um numeroso grupo de amigos e redactores daquelle jornal lhe ofrecessem um almoço numa pittoresca chacara do barrio da Casa Verde* ». *O Combate*, 8 mai 1921.

spiritisme et de sorcellerie, desquelles il tirait sa subsistance »[193]. Les habitants qui s'y sont déjà établis réclament à la Light, à plusieurs reprises dans le journal *O Combate* en 1920 et 1921, une liaison par tramway, ce qu'ils obtiennent en 1922.

Les choses s'accélèrent alors. Horacio Rudge fait entrer son fils, Oswaldo de Souza Rudge, dans la gestion du lotissement. Celui-ci dessine la Praça do Centenario, où est situé le terminus du *bonde* 55 qui relie désormais Casa Verde au centre-ville (à São Bento) tandis que les sœurs d'Horacio, Ana et Paulina, s'occupent des questions « sociales » du quartier par la mise en place de services (église et école, charité). Elles sont ainsi désignées « bienfaitrices » de Casa Verde dans les articles qui recensent régulièrement leurs œuvres.

Ainsi, dans les années 1910 et comme à Rio, les terres agricoles de la périphérie de São Paulo connaissent un changement de destination, passant de l'usage agricole à l'urbanisation et permettant aux *fazendeiros* une conversion de leur capital. Largement spontanée, progressive et opportuniste à Madureira, l'urbanisation de Casa Verde relève au contraire d'un projet assumé de promotion et de spéculation entrepris par la famille Rudge, membre de l'oligarchie pauliste des planteurs du café, qui l'impose dans un territoire déjà occupé par des populations marginales, pauvres et qui tentent d'y cultiver leur nourriture. Des immigrés portugais s'y installent, comme à Madureira, pour développer une petite agriculture tout en restant connectés à la ville. Les Rudge gèrent leur investissement en assurant l'articulation avec la politique de la municipalité, afin de valoriser les terrains. Ils prennent de fait la fonction de « chefs politiques » en défendant les intérêts de la propriété foncière urbaine, à commencer par la leur.

Avant que des dynamiques de peuplement plus puissantes traversent les zones périphériques des deux villes à partir de 1920, celles-ci présentent déjà une trame foncière, sociale et politique qui orientera la formation des *subúrbios*, dans leur morphologie comme dans leur structure sociale.

Dans les deux cas, la ville s'est étendue sur des zones marginales, où l'agriculture perd depuis longtemps du terrain. Le déclin est peut-être moins important à Madureira, où une activité de maraîchage destinée au marché local s'est développée avec l'arrivée des premières populations migrantes. Celles-ci constituent une partie de la classe sociale de commerçants en mesure d'investir dans l'urbanisation de la zone, prête à s'allier avec les propriétaires fonciers. Ces derniers, qui détiennent le patrimoine foncier et étaient récemment propriétaires d'esclaves, sont déjà insérés dans le réseau politique urbain et deviennent les opérateurs naturels de l'intégration du lieu à la zone urbanisée. Ils renforcent dans ce processus leur fonction politique, en particulier la famille Machado.

L'urbanisation de Casa Verde, en revanche, relève clairement de l'initiative et de l'investissement direct d'un membre de l'oligarchie pauliste. Casa Verde fait alors figure de *no man's land* semi-sauvage dont la conquête – à travers l'urbanisation – symboliserait les progrès d'une civilisation brésilienne. C'est ce projet, économique et moral, que Jõao Rudge confie à ses enfants, Horácio, Ana et Paulina au début des années 1920. Il repose sur une forte valorisation des terrains, rendue possible par les services et équipements obtenus grâce aux partenaires économiques et politiques de leur réseau, dans le cadre de mécanismes de

193. « *do preto José Benedicto Whitacker, vagabundo e ignorante, usando de falsa qualidade, mixto de espiritismo e bruxaria, quem fazia disso meio de vida* ». *O Combate*, « Um feiticeiro ás voltas com a policia », 3 octobre 1921.

production urbaine fortement concentrés et maîtrisés. Ils conçoivent leur Vila Tiêté comme une extension de la zone urbaine de São Paulo accompagnée d'une expansion de leurs capitaux propres. Sans perdre leur importance ni leur fonction de chefs politiques, les Rudge comme les Machado vont voir leur rôle évoluer face à l'intensification du peuplement, dans le contexte de transformations politiques importantes.

Chapitre 3 Les *subúrbios* de la modernité, années 1920

Tandis qu'en 1922 des embellissements urbains sont achevés à Rio à l'occasion du centenaire de l'Indépendance et que les élites et avant-gardes paulistes mettent en scène la « semaine de la modernité » à São Paulo, les *subúrbios* apparaissent eux aussi comme des zones de conquête de la civilisation. Leur aménagement s'inscrit dans des dynamiques de neutralisation des épidémies, de maîtrise du peuplement et de conquête des marges – territoriales ou sociales. Les politiques sociales qui sont mises en œuvre dans ce contexte sont orientées par les perspectives de l'hygiénisme, dont l'objet est l'amélioration de la population – la race – nationale, enjeu qui concerne autant les zones rurales reculées que les quartiers insalubres des grandes villes[194]. Le terme d'urbanisme, on l'a vu, apparait simultanément dans le vocabulaire des édiles de Rio et de São Paulo au début des années 1920. Il s'agit alors de penser l'intervention de la municipalité, ou plus généralement du pouvoir dans la production urbaine, et de mettre en œuvre des politiques publiques touchant à la fois à la croissance industrielle, au contrôle social de la main-d'œuvre et au destin politique du pays.

Ce discours de conquête de la modernité est repris dans la presse à propos des nouveaux quartiers de Madureira ou de Casa Verde, et sert principalement les promoteurs qui entendent valoriser leurs investissements sur des terrains encore marginaux. Les articles de presse permettent, à partir des causes défendues ou des situations dénoncées par les classes supérieures des *suburbanos*, de retracer l'évolution de l'urbanisation des deux faubourgs.

La confrontation entre ces discours de la cause suburbaine et l'évolution du peuplement et du bâti telle qu'on peut la percevoir à partir des plans disponibles et des rubriques de faits divers qui ne cessent de s'étoffer à cette période, montre que si les *subúrbios* font bien l'objet d'une conquête civilisationnelle, ils n'en reproduisent pas moins les caractéristiques socio-spatiales tant décriées par les hygiénistes : on y observe rapidement des contrastes. Des zones de marge, les abords des gares où les logements de type *cortiços* surgissent, témoignent de la reproduction des distinctions sociales du centre-ville dans les faubourgs. Malgré la rareté des données systématiques sur le peuplement des deux quartiers[195], on peut voir apparaitre, au regard de la morphologie et de la formation du tissu urbain, des groupes sociaux qui peuvent être qualifiés selon leur répartition spatiale.

194. G. Hochman, « Condenado pela raça, absolvido pela medicina : o Brasil descoberto pelo movimento sanitarista da Primeira República », dans M. C. Maio et R. V. Santos (éd.), *Raça, ciência e sociedade*, Rio de Janeiro, Editora Fiocruz, 1996, p. 23-40.

195. En dehors du chiffre global de la population, le recensement de 1920 et celui de 1940 ne donnent pas d'informations détaillées au niveau du district, et de toute façon, comme on l'a vu, cette échelle serait trop imprécise pour comprendre les logiques d'occupation du sol et de répartition sociale de l'espace.

Différenciation socio-spatiale à Madureira en 1920

À Madureira, la conquête d'une ville moderne, un *subúrbio* tourné vers l'avenir qui alimente la spéculation immobilière, commence par l'assainissement du terrain. La zone au-delà de la gare, aux limites de l'urbanisation, est encore en 1920 occupée par des *pántanos* (terrains marécageux) et étangs infestés de moustiques porteurs d'épidémies.

Belisario Pena, inspecteur sanitaire de l'ancienne Direction générale de la santé publique, raconte en 1937 au *Rio Ilustrado* sa campagne à Madureira. Dans les années 1910, il a d'abord parcouru le pays avec Miguel Pereira, qui voulait lui montrer la réalité du Brésil. Ils rentrent à Rio en 1917 et commencent à publier et à alarmer le corps médical et les pouvoirs publics, notamment Wenceslau Bras et Urbano dos Santos qui sont au gouvernement. Carlos Seidl et Belisario « se sont donné la main et se sont engagés sans tarder à résoudre le problème racial consistant à sauver la nationalité[196] de l'anéantissement par les maladies endémiques de l' ''arrière-pays'' »[197].

Un petit groupe de médecins se met en quête de changer les choses, dont Ruben Paranhos qui ouvre le centre de santé rurale (*saúde rural*) à Madureira. Ils s'élancent dans tous les quartiers non asphaltés et non asséchés pour traquer les épidémies et maladies, avec des équipes formées à une discipline militaire : soldats, état-major, troupe, etc. Belisario l'intègre en 1918 et y côtoie des « héros et maîtres » comme Carlos Chagas, découvreur de la maladie du même nom[198], « parti trop vite ».

Un poste prophylactique rural s'installe au 102 de la rua João Vicente où Belisario Pena mène des campagnes de sensibilisation, et fait creuser des fosses septiques pour les habitants[199], tandis que les terrains sont drainés et asséchés. La visite du ministre de la Justice Alfredo Pinto, en compagnie de Carlos Chagas, directeur de la santé publique et Belisario Pena, directeur du service de prophylaxie rurale, est relatée dans *O Jornal*[200]. L'assainissement permet de lotir de nouveaux terrains au niveau de la gare de Rio das Pedras (repabtisée Oswaldo Cruz) : Oscar Moraes met ainsi dès 1921 en vente, à crédit, des maisons et terrains qu'il construit entre les stations de Bento Ribeiro et Oswaldo Cruz, « de bonnes maisons avec terrain, eau et fosse, en conformité avec les exigences de la santé publique »[201].

196. *nacionalidade*, entendre « peuple national ».

197. « *deram-se as mãos, atriando-se sem delongas à solução do problema racial de salvar a nacionalidade do aniquilamento pela endemias reinantes do '' hinterland "* »

198. Il s'agit de la trypanosomiase américaine, qu'il découvre en 1909 et qui lui confère une très grande renommée nationale. Il est le directeur de l'Institut Oswaldo Cruz de 1917 à son décès en 1934.

199. *Rio Ilustrado*, 1937, p. 58. En mars 1920, le journal des ouvriers et classes populaires interpelle les services en se plaignant de l'absence des services d'alimentation en eau et dénonce les « inutiles travaux de prophylaxie ». « *Hygiene sem agua : Os inuteis trabalhos de prophylaxia rural* », *A Rua*, 20 mars 1920, p. 4. C'est quelques jours avant l'annonce de la campagne de sensibilisation dans le *Jornal do Brasil* : le Dr Belisario Penna y convie toutes les familles suburbaines à assister à la conférence doctrinaire qu'il donnera le 25 mars 1920 au poste de prophylaxie rurale de Madureira, rue Joao Vicente 102 (édition du 25 mars 1920, p. 10). *A Rua*, 1920, « *São convidadas todas as familias suburbanas a asistirem á conferencia doutrinaria…* »

200. *Rio Ilustrado*, 18 janvier 1920, p. 9

201. « *boas casas com terreno, agua e fóssa, com as exigencias da Saúde Pública* », *Correio da Manhã*, 18 novembre 1921, p. 10.

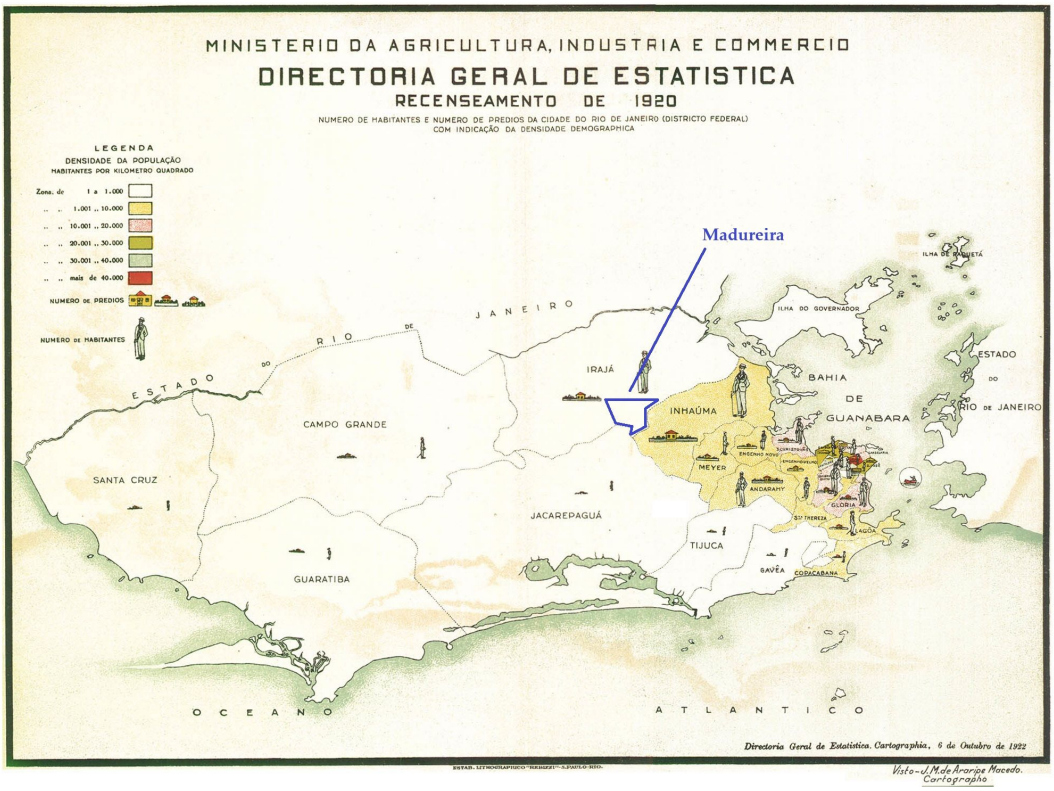


Figure 13. Madureira dans le district d'Irajá, recensement 1920. Source : *Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de Setembro de 1920*, Rio de Janeiro, Directoria Geral de Estatística, 1927. CCo.

Les quartiers de Madureira en 1920

À partir des quelques maisons et commerces qui entourent la gare de Madureira et longent les routes d'Irajá et Campinho, le peuplement progresse désormais dans plusieurs directions. Le recensement national de 1920 qui consacre un volume à l'évolution urbaine de la capitale permet de prendre la mesure de cette progression et de comprendre la logique des identités de quartiers qui sont issues de leur édification.

En 1920, Madureira n'est pas encore un district municipal mais se trouve dans le district d'Irajá, à la frontière avec celui d'Inhaúma (figure 13).

Dans le recensement, le quartier est lui-même situé sur la frontière entre trois secteurs censitaires : Irajá-est, Irajá-ouest et Irajá-sud (figure 14).

Autour du centre de Madureira, entre la gare et le *largo* de Madureira où se trouve le marché municipal, on peut voir se former trois quartiers : tout d'abord Portella-Turiassu, de part et d'autre de la route de Portela (estrada do Portella), est comprise entre les deux lignes de chemin de fer (l'*auxiliar* de la compagnie Melhoramentos, et l'EFCB) et se prolonge au nord de la ligne Auxiliar dans la zone de Turiaçu (district Irajá Oeste et Este) ; ensuite le quartier de Dona Clara, autour de la gare de Dona Clara, avec la voie de manœuvre permettant aux trains de repartir vers la gare Central qui fonctionnera jusqu'en 1937 (district Irajá Sul) ; et enfin le quartier de Vaz Lobo et Serrinha, avec les rues ouvertes à l'est de la route Marechal

Rangel, au pied de la colline de Serrinha (district Irajá Este). On peut inclure un autre petit ensemble, situé autour de la gare Eduardo Araújo et considéré comme appartenant au quartier de Cascadura, du nom de la gare voisine sur l'EFCB. C'est là qu'est situé le lotissement de la Companhia de Cerámica, sur les terres de Maia, entre les deux lignes ferroviaires (voir la figure 10 au chapitre 2).

Les rues bâties sont encore peu nombreuses mais on peut distinguer de nouveaux tracés de rues, ainsi que l'indique le recensement foncier (*predial*) (il faut donc croiser ces deux données, rues tracées et nombre de bâtiments dans la rue)[202]. Les zones les plus construites se situent autour des deux gares et le long des voies, ainsi que de part et d'autre de l'axe Marechal Rangel – Domingo Lopes.

Dans la zone de Portela-Turiaçu

Autour de la gare de Turiaçu (ligne Auxiliar), la rue Flausina compte 47 maisons, et la *travessa* du même nom 15 maisons. Il y a 10 maisons dans la rue Turiaçu, et 41 dans la *travessa* do Pinto : cette dernière (aujourd'hui rue Aripunãs) a été récemment ouverte par son propriétaire, João Pinto Pereira. D'après sa petite-fille, c'était un Portugais immigré qui avait acheté beaucoup de terres dans cette zone (sa propriété allait jusqu'à l'actuelle usine Piraquê) et avait monté une briquetterie (*olaria*)[203].

De l'autre côté de la voie ferrée de la ligne Auxiliar, vers le sud, se trouvent les rues les plus denses : la rue Firmino Fragoso, avec 40 maisons, la rue Júlio Fragoso avec 31 maisons, et la rue Taubaté qui en compte 47. On peut également voir un ensemble d'habitations surgir de terre : il s'étend sur la rue Joaquim Teixeira (23 maisons), les rues Antonio Badajós (30) et Adelaide Badajós (30), la route de Portella (130 maisons dont un *sobrado* – maison à étage, et 59 dans la *travessa* du même nom) (voir figure 15).

Une de ces maisons de la rue Badajós est celle de Dona Esther, la fondatrice du *bloco* de carnaval *Quem fala de nós come mosca* (Qui parle de nous gobe une mouche). Dans cet ensemble s'est construite la « *barra preta* » (barre noire), une enfilade de maisons de location très bon marché, de type *cortiço*, où arrivent en 1920 Paulo de Benjamin et sa mère. Celui-ci sera le fondateur de l'école de samba Portela. La police y intervient fréquemment pour réprimer les séances de *candomblé*, activité en lien avec des religions populaires d'inspiration africaine et indienne : en 1920, le *pae de santo*, l'officiant Antônio Anastácio Ribeiro est interpellé dans la *travessa* Maia de Turiaçu de même que sa voisine, Elvira Eulália dans la *travessa* Eugenia[204].

202. Les données qui suivent sont toutes extraites de Directoria Geral de Estatística, *Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de setembro de 1920 : estatística predial e domiciliária da Cidade do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Typ. da Estatistica, 1925, vol. II, 3e part.

203. Entretien avec sa petite fille à Madureira en décembre 2017. Analphabète, João Pinto Pereira n'avait pas de titres de propriété et quelques années plus tard, il perdit tous ses terrains. Ruiné, il a fini par se suicider en 1938 pour ne pas dépendre de ses six enfants.

204. V. C. R. Velasco, *A Geografia da repressão : Experiências, Processos e Religiosidades no Rio de Janeiro (1890 – 1929)*, mémoire de master, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2019. Les cas cités sont ceux de « Antônio Anastácio Ribeiro Travessa maia Estação de Turyaçu casa 2 Irajá », Elvira Eulalia. « Como se desfez um candomblé », *Correio da Manhã*, Ed. 7787, p. 4. Non loin de là en 1917, Arlindo Soares Bica dos ingleses – Rio das Pedras Jacarepaguá. « A polícia visita um candomblé », *Correio da Manhã*, Ed. 6700, p. 3.

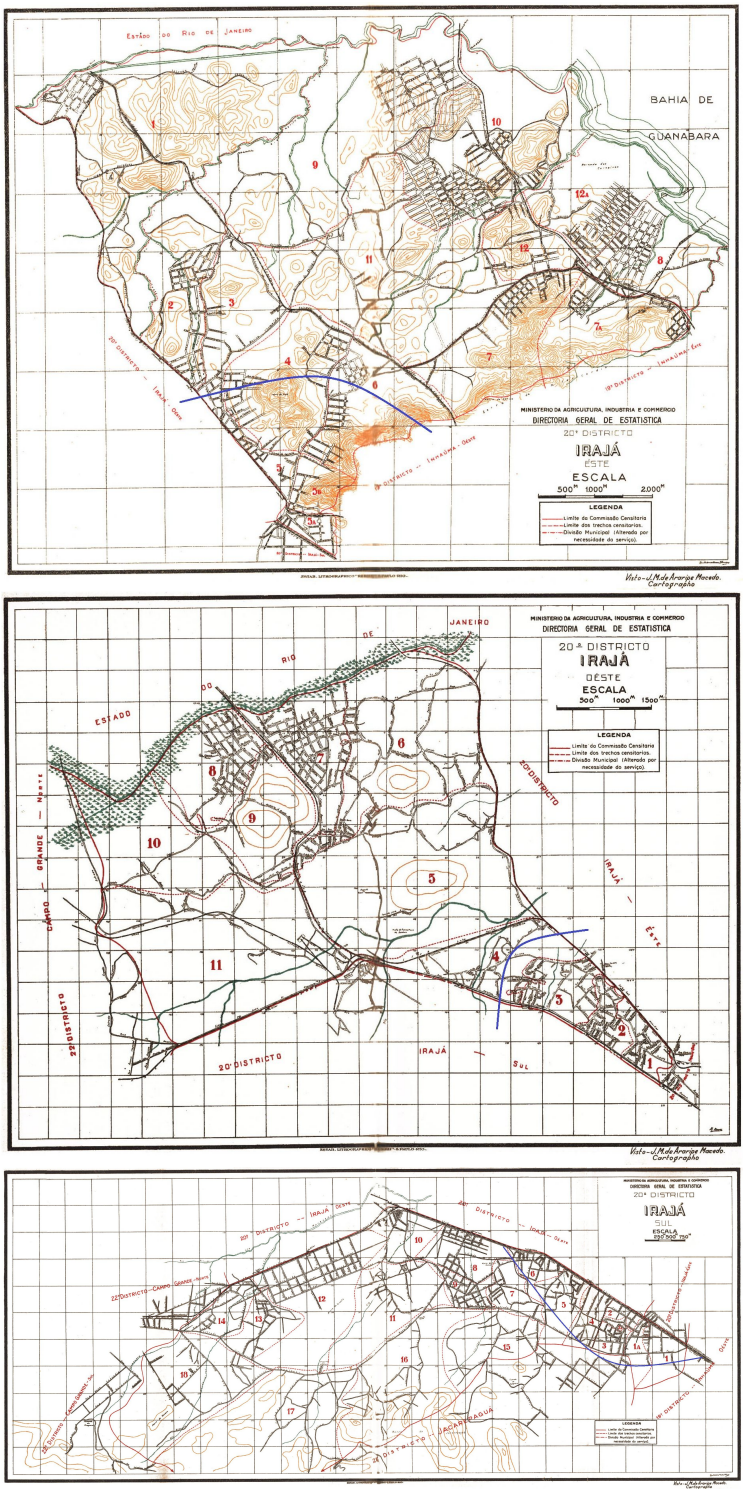


Figure 14. Les traits bleus (ajoutés par nous) délimitent les secteurs de Madureira rattachés aux trois sous-districts d'Irajá dans le recensement de 1920 : Irajá Este (en haut) ; Irajá Oeste (au centre) ; Irajá Sul (en bas). Source : Directoria Geral de Estatística, *Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de setembro de 1920 : estatística predial e domiciliária da Cidade do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Typ. da Estatistica, 1925, vol. II, 3e part., 601 p. CCo.

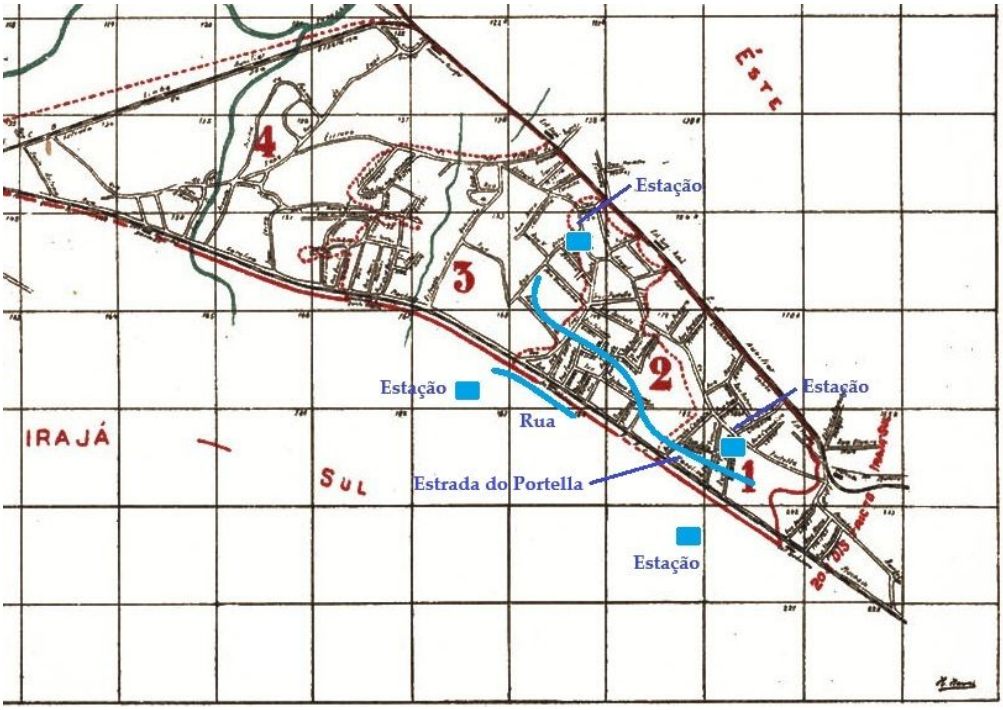


Figure 15. Le quartier de Portela en 1920. Source : Directoria Geral de Estatística, *Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de setembro de 1920 : estatística predial e domiciliária da Cidade do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Typ. da Estatistica, 1925, vol. II, 3e part., 601 p. CCo.

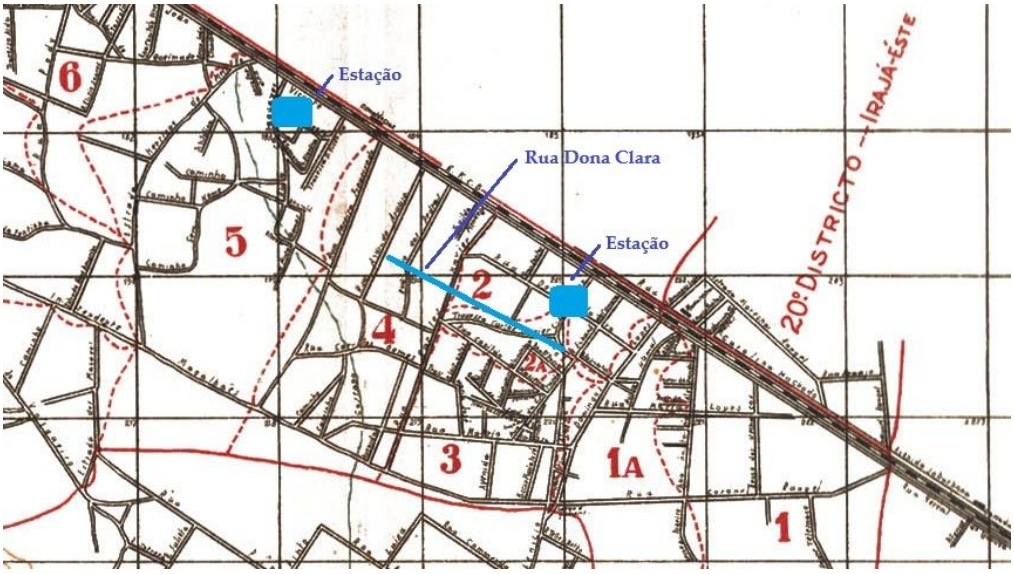


Figure 16. Le quartier de Dona Clara en 1920. Source : Directoria Geral de Estatística, *Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de setembro de 1920 : estatística predial e domiciliária da Cidade do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Typ. da Estatistica, 1925, vol. II, 3e part., 601 p. CCo.



Figure 17. Le Cinéma Beija-Flor en 1924. Source : Acervo Fernando da Fança Leite. CCo.

Le quartier de Dona Clara

Toujours d'après le recensement, en dehors du centre, les rues qui entourent la station de Dona Clara et en particulier celles comprises entre celle-ci et la gare de Madureira sont les plus construites. La rue Dona Clara compte 205 maisons, l'axe Domingo Lopes qui débouche sur la gare de Madureira 295 dont deux à étage (*sobrados*), et la rue João Vicente, qui longe la voie ferrée de l'EFCB au sud, 202 dont un *sobrado*.

En longeant la voie vers la station suivante, Oswaldo Cruz, la rue Philomena Fragoso compte déjà 43 maisons, puis la densité décroit et les rues tracées sur le plan attendent encore leurs habitants (figure 16).

L'un des deux *sobrados* de la rue João Vicente est probablement le cinéma Beija-Flor, situé juste en face de la station Madureira (figure 17).

Le cinéma est voisin du Yolanda Football Club, situé dans la rue João Vicente, juste au niveau de la gare de Dona Clara. À côté de ces quelques signes d'une urbanité déjà consolidée, la faible densité d'habitations et les activités agricoles renvoient encore à une image semi-rurale, les parcelles construites laissant la place à de grands jardins cultivés et vergers dont la production est vendue en façade ou au marché. Ainsi, de l'autre côté de la voie, rue Carolina Machado au 142, se trouve la *casa de aves, ovos et verduras* (vente de volailles, œufs et légumes) de Elias Delbicio, qui s'est plaint à la police du 23e district du vol de 50 de ses poules à l'aube [205].

205. *O Imparcial*, 24 janvier 1920, p. 4.

Les habitations sont sans doute très modestes à cet endroit de la rue João Vicente. Grâce à la presse qui relate les faits divers s'y déroulant, on en a des images fugaces.

Ainsi, *O Jornal* du 11 janvier 1920 y situe l'un des innombrables crimes domestiques, passionnels ou de voisinage qui secouent les quartiers populaires de Rio et animent les colonnes de la presse locale. Il concerne ici une jeune femme noire :

> Ils étaient voisins et vivaient, pour dire les choses de façon triviale, « en râlant » tous les jours. Hier soir, Graciando José dos Santos, armé d'un gourdin, a fait irruption dans la maison de sa voisine Maria Euphrasia, 27 ans, noire, résidant à la rua de João Vicente n° 109, à Madureira, et l'a sévèrement battue. Une fois satisfait, fatigué et en sueur, il a abandonné sa victime et s'est rendu au poste de police du 23e arrondissement. Euphrasia, qui a subi plusieurs blessures au corps et à la tête, a été secourue par l'Assistance [206].

En face de chez Euphrasia, des ouvriers construisent les murs le long de la voie EFCB depuis plusieurs semaines. Le journal de la Fédération des travailleurs de Rio de Janeiro, publié pendant l'année 1920, avertit que le patron, Romano Ambrosio, est un mauvais payeur [207].

Le quartier de Dona Clara, entre les gares de Madureira et de Dona Clara, est devenu le point de fixation d'une population errante, et d'activités typiques des quartiers de gare ou d'interconnexion urbaine. Les « vagabonds » y sont pourchassés par le délégué de police du 23e district, le Dr Silva Porto :

> Le docteur Silva Porto, délégué du 23e district, accompagné du commissaire Sayão, a arrêté hier soir douze individus oisifs qui erraient dans les stations de Bento Ribeiro, Dona Clara et Madureira. Tous seront traités et envoyés à la Colonie pénitentiaire, où ils apprendront à conjuguer le verbe « travailler » [208].

C'est aussi à la gare de Madureira que fut arrêté Olympio Vieira dos Santos, habitant dans le quartier du port, voleur, signalé *pardo* (brun, foncé) et parfois « *nacional, de côr branca* »

206. *« Eram visinhos e viviam, como se diz nagyria, ''ranzinzando'' todos os dias. Hontem á noite, O Graciando José dos Santos, armado de cacete, invadiu a casa de sua visinha Maria Euphrasia, de 27 annos, preta, residente á rua de João Vicente n° 109, em Madureira, e pespegou-lhe valente surra. Quando já estava satisfeito, cançado e suado, abandonou a sua victima e apresentouse á delegacia do 23° districto. Euphrasia, que recebeu varios ferimentos pelo corpo e cabeça, foi soccorrida pela Assistencia. »*, *O Jornal* du 11 janvier 1920.

207. « À l'attention des maçons. Nous avertissons nos camarades de ne pas travailler sur les murs de l'E.F.C.B., situés entre Madureira et Rio das Pedraes, pour le compte de l'entrepreneur Romano Ambrosio, car cet exploiteur est, à ce jour, en retard dans le paiement de ses ouvriers. Vous devez donc rester vigilants. » « *Aos pedreiros. Previne-se os camaradas para não trabalhar nos muros da E.F.C. do Brazil, que ficam entre Madureira e Rio das Pedraes, do empreiteiro Romano Ambrosio, porque este esplorador sumin-se até hoje, com o pagamento de seus operarios. Deveis, portanto, estar alerta.* » *A Voz do povo*, 9 et 10 mai 1920.

208. *« O Dr Silva Porto, delegado do 23e district, accompagnado do comissario Sayão, prendeu hontem á noite, doze individuos desocupados que perambulavam pelas estações de Bento Ribeiro, Dona Clara e Madureira. Todos ellos vão ser processados e remettidos para a Colonia Correccional, onde aprenderão a conjugar o verbo trabalhar », O Imparcial,* 11 janvier 1920.

(brésilien, de couleur blanche) qui s'est fait remarquer par de multiples vols et altercations dans toute la ville, à l'instar du « voleur notoire Manoel Pereira da Silva, accusé de plusieurs vols dans les *subúrbios*, alias ''Vivinho'', qui ira faire un tour à la Colonie pénitentiaire », également arrêté en janvier 1920 [209].

D'après Cândido Mendes Junior, journaliste spécialiste des chroniques policières interrogé quinze ans plus tard par le *Rio Ilustrado* [210], il y avait beaucoup de prostitution dans la zone de Dona Clara. Au 55 rue Dona Clara existait un établissement célèbre où officiaient Manoela Francisca de Jesús, dite « Chininha », Maria Paulina dos Santos, connue comme Maria Jambe de Bois (« *perna de pau* »), et Maria Benedita da Silva, dite Maria Sapeca, qui se déplaçait toujours avec un poignard. Santilho de Souza, *pardo*, travailleur du port, était un visiteur habituel de la maison.

Cette ambiance de *malandragem* [211], au milieu des baraques de location bon marché montées le long des voies dans la rue João Vicente, serait un des (nombreux) cadres présumés de l'invention de la samba : c'est du moins ce que rapporte Carlos Cachaça à Nelson Fernandes, et qu'il tient de Mano Elói Anteras Dias, un des piliers des futures écoles de samba de Mangueira et Madureira :

> Celui qui a apporté la samba à Mangueira est Elói Antero Dias. (…) Elói était de D. Clara, là-bas à Madureira. Il est apparu ici au Rancho Pérolas do Egito et a chanté une samba que je n'ai jamais oubliée (…) Je me souviens que Mano Elói a chanté pour la première fois à la maison de Tia Fé (…). La samba a commencé dans la maison de Tia Fé, puis elle s'est déplacée à Buraco Quente, où deux *ranchos* ont été fondés par la suite (…) Il avait des amis à Mangueira, Tia Fé, la bande. Il venait toujours avec ses amis de Dona Clara, Pedro Moleque, Pedro Lambança, et d'autres amis. À l'époque, après Estácio, c'est à Dona Clara que se trouvaient les meilleurs éléments du « partido alto ». Les grands sambistes étaient de là-bas et d'Estácio [212].

Plusieurs sources montrent que des habitants noirs louent les baraques de Dona Clara, et subissent au passage la violence de leur propriétaire : *A Rua*, en avril 1920, relate les malheurs de Candido dos Santos Nagole au 77 de la rue João Vicente, avec son propriétaire :

209. « *o conhecido ladrão Manoel Pereira da Silva, accusado de varios furtos nos subúrbios, vulgo « Vivinho », que vae dar um passeio á Colonia Correcional.* », *Correio da Manha,* 27 janvier 1920, p. 4.

210. *Rio Ilustrado*, « Madureira », 1937, p. 169.

211. La figure du *malandro* (« coquin », « fripouille », « racaille ») s'est développé dans les villes comme stigmate des catégories populaires mais aussi comme une figure positive, réappropriée par la culture populaire et en particulier la samba.

212. *« Quem trouxe o samba para Mangueira foi Elói Antero Dias. (…) Elói era de D. Clara, lá em Madureira. Ele aparecia aqui no Rancho Pérolas do Egito e cantava um samba que eu nunca mais me esqueci (…) Me lembro que o Mano Elói cantou pela primeira vez na casa de Tia Fé (…). O samba começou na casa da Tia Fé, depois é que foi para o Buraco Quente, onde foram fundados depois dois ranchos.(…) Ele tinha uns amigos na Mangueira, a Tia Fé, o pessoal. Vinha sempre com seus amigos de Dona Clara, o Pedro Moleque, o Pedro Lambança e outros amigos. Na época, depois do Estácio, era em Dona Clara que havia os melhores elementos do partido alto. Os grandes sambistas eram de lá e do Estácio. »* N. da N. Fernandes, *Escolas de Samba : sujeitos celebrantes e objetos celebrados*, Rio de Janeiro, Prefeitura da Cidade do Rio de Janeiro, Secretaria das Culturas, Departamento Geral de Documentação e Informação Cultural, Arquivo Geral da Cidade do Rio de Janeiro, Divisão de Pesquisa, 2001, p. 59.

> Un propriétaire tyrannique – Recouvrement du loyer par les coups. José do Nascimento est un propriétaire sans âme et on ne compte pas le nombre d'agressions qu'il a commises contre ses locataires, certain de l'impunité qui lui est réservée. Un petit retard dans le paiement des loyers de sa maison suffit à Nascimento, toujours prêt, à recourir à la violence pour les obtenir. Nombreuses sont les victimes qui ont porté plainte contre le brutal propriétaire au commissariat du 23e district, où il possède plusieurs immeubles. Ce matin encore, Candido dos Santos Nagole, résident de la maison située au 77 de la rue João Vicente, à Madureira, un immeuble appartenant à Nascimento, a été frappé à coups de bâton pour avoir tardé à payer son loyer. La victime, passablement meurtrie, s'est rendue au poste de police de ce district, où elle a demandé que soit puni l'incorrigible propriétaire, bien connu des autorités policières de Madureira pour ses exploits répétés. Est-il possible que Nascimento y échappe à nouveau [213] ?

La gare Eduardo Araújo

On retrouve pratiquement la même configuration autour de la gare Eduardo Araújo sur la ligne Auxiliar de Melhoramentos (figure 18). Visiblement, le *beco* (ruelle) João Pereira est un endroit intéressant, où l'on peut louer un logement bon marché dans les « *fundos* », les bâtiments construits au fond des parcelles, derrière le bâtiment principal en façade [214].

Selon le *Jornal do Brasil*, dans cette ruelle, on trouvait dès 1916 le « pseudo-spiritiste » Antônio Andrade dos Santos qui a lui aussi reçu la visite de la police [215]. Il est voisin du *botequim* de l'Espagnole, qui cause divers attroupements et troubles nocturnes. Le journal *A Gazeta Suburbana*, une publication diffusée dans le quartier de Meyer qui se fait l'écho de la bonne société de la zone nord, signale le 26 juin 1920 :

> Avec la police du 23e district. Une fois de plus, nous lançons un appel aux autorités du 23e district, à Madureira, pour qu'elles agissent contre la bande d'individus suspects qui se rassemblent jour et nuit dans le bar d' « Annita Hespanhola » (...) Le désordre y règne, cependant, la rusée propriétaire de la maison close, lorsqu'elle voit la police, avertit ses clients afin qu'ils s'enfuient

213. *« Senhorio valentão- Cobrança á muque. José do Nascimento é un senhorio desalmado e já não tem conta o numero de aggressões por elle praticadas contra as pessoas dos seus insuilinos, certo da imunidade que lhe está reservada. Um pequeno atrazo no pagamento dos alugueis da suas casa é o bastante para que o Nascimento, sempre disposto, recorra para a violencia, afim de recebel-os. São innumeras as victimas de se têm queixado á delegacia do 23º districto policial do valente proprietario em cuja juridicção possue elle varios predios. Ainda na manhã de hoje, Candido dos Santos Nagole, morador na casa de n. 77 da rua João Vicente, em Madureira, predio esse de propriedade de Nascimento, foi aggredido á cacete por se achar atrazado no pagamento dos alugueres. A victima, bastante contundida, procurou a delegacia daquelle districto, onde foi pedir um correctivo para o incorrigivel proprietario sobejamento conhecido das autoridades policiaes de Madureira pelas suas repetidas façanhas. Será possivel que o Naciscmento ainda escape desta ?* » *A Rua*, 15 avril 1920, p. 1.

214. Dans *O jornal do Brasil*, en 1921, on trouve l'annonce suivante. « Chambre indépendante et cuisine à louer, 700 réis par jour, pour un couple de bonne conduite, arrière-cour du 62 ruelle João Peireira, Madureira ». « *Alugam-se quarto e cozinha independente, a $700 por dia, serve pra casal de boa conducta no beco João Pereira 62, fundos, Madureira.* »

215. « A policia e os candomblés », *Jornal do Brasil*, Ed. 316, 1916, p. 8, cité par V. C. R. Velasco, *A Geografia da repressão : Experiências, Processos e Religiosidades no Rio de Janeiro (1890 – 1929).*



Figure 18. Autour de la station Eduardo Araújo, 1920. Source : Directoria Geral de Estatística, *Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de setembro de 1920 : estatística predial e domiciliária da Cidade do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Typ. da Estatistica, 1925, vol. II, 3e part., 601 p. CCo.

> par l'arrière, envahissant les fermes et les terres des voisins, pour sortir sur la rue Guanabara, comme nous l'avons vu le 21 de ce mois. Nous demandons aux autorités du 23e district de prendre des mesures contre cette source de désordre [216].

Juste à côté, la rue Iguassú qui longe le nord de la ligne Auxiliar compte 31 maisons en 1920. Là aussi, des séances de *candomblé* avaient été réprimées par la police en 1917 [217]. De même y résident des locataires noirs qui subissent la violence de leur propriétaire :

> Un propriétaire comme on en voit rarement -- morsures et coups de bâton
>
> Luiza Alves dos Santos, noire, 29 ans, résidant dans la Rua Iguassú près de la Linha Auxiliar à Madureira, s'est plainte à la police du 23e district que son propriétaire Custodio da Silva, comme elle lui devait quelques mois de loyer, l'avait agressée en lui infligeant des morsures et des coups de bâton, la blessant

216. *« Com a Policia do 23esimo districto. De novo appellamos para as autoridades do 23° districto, em Madureira, para toma providencias contra a malta de individuos suspeitos que se reunem dia e noite no botequim da ''Annita Hespanhola'' (…) As desordens já lá tem andado, porém, a esperta proprietaria do bordel ao presentir a policia avisa seus hospedes que fogem pelos fundos, invadindo os quintaes e terrenos dos visinhos, para sahirem na rua Guanabara, como aindo vimos no dia 21 do corrente. Providencias pedimos ás autoridades do 23° districto contra aquelle foco de desordens. » A Gazeta Suburbana,* 26 juin 1920.

217. « A policia interrompe uma sessão de candomblé », *Correio da Manhã*, Ed. 6701, p. 3, cité par V. C. R. Velasco, *A Geografia da repressão : Experiências, Processos e Religiosidades no Rio de Janeiro (1890 – 1929).*

> au bras et à la tête. Luiza, a été soignée à l'Assistance du quartier de Meyer, transportée depuis sa résidence, tandis que la police a ouvert une enquête sur les faits[218].

Mais la rue Iguassú accueille aussi les classes supérieures de Madureira. C'est la rue de la demeure du fils de Manoel Machado, et de la famille Araújo qui a cédé ses terrains à la Light pour construire la ligne de chemin de fer et la station qui porte son nom. Elle borde le lotissement dont la construction a été commencée par la Companhia de Cerámicas de Irajá et Jacarepaguá, et qui a depuis été racheté par la Light. Celui-ci est déjà bâti au sud de la voie ferrée, dans la rue du Sanatório, mais il semble encore en suspens dans le recensement de 1920. Les rues Comendador Lisboa et Comendador Infante, comptent seulement, respectivement, 17 et 20 maisons. C'est plus à l'ouest, vers le centre-ville et autour de l'avenue Marechal Rangel, que le bâti est plus dense – la rue Maia compte 34 bâtiments, la rue Oliva Maia 79, la rue Andrade Figueira compte 63 maisons, et de l'autre côté de l'avenue, les villas Borborema et Chuy voient déjà s'aligner leurs petites maisons coquettes.

Le nord de Madureira : Serrinha et Irajá

Un autre foyer de peuplement se situe au pied de la colline vers Irajá, ce sont les rues Itaúba, Dr Joviniano, Maroím et suivantes, au bas de la colline de Serrinha. La rue Alice compte 45 maisons[219] et sa *travessa* 13, enfin la petite rue Vaz Lobo, ouverte par Manoel Machado sur ses terres, compte déjà 36 maisons.

Les quelques rues qui longent la voie ferrée Auxiliar, au nord de la gare de Turiaçu, prolongent ainsi le quartier de Portela (figure 19).

Embourgeoisement et paupérisation à Madureira

Pendant que ces nouveaux quartiers se forment, avec principalement un habitat populaire et locatif mais aussi par la promotion de petites maisons familiales, le centre de Madureira est le berceau d'une importante activité commerçante et de services, dont le défilé des *blocos* de carnaval et les « *coretos* », chars immobiles construits pour l'occasion, donnent une image spectaculaire et glorieuse, et sont devenus un point d'attraction pour toute la métropole. En 1917, José Costa, qui a installé sa boutique dans le nord de l'estrada Marechal Rangel, se met à fabriquer ces fameux *coretos*. Il raisonne ainsi :

> Le peuple est fou du carnaval. Or pendant les trois jours de fête, la Light et la EFCB se font des millions à transporter les habitants vers le centre-ville. S'il y

218. *« Um senhorio como poucos – A cacete e a dentadas. Luiza Alves dos Santos, preta, de 29 annos, residente á rua Iguassú na Linha Auxiliar em Madureira, queixo-se á policia do 23° districto, que o seu senhorio Custodio da Silva, como ella lhe devesse uns mezes de aluguel, a havia aggredido a dentatas e cacete ferindo-a no braço e na cabeça. Luiza, foi pensada na Assistencia do Meyer, recolhendo-se á sua residencia, tendo a policia, aberto inquerito sobre o facto. », O Combate*, 21 mai 1921, p. 1.

219. On recense là aussi une maison de *candomblé*, celle d'Anna Juvelina da Silva, Rua Alice. « Um candomblé interrompido », *Gazeta de notícia*, Ed. 89, 1918, p.6 ; ainsi qu'à quelques mètres dans l'estrada Marechal Rangel, Emilia Fernandes Marechal Rangel 60, « Acabou-se o candomblé », *Correio da Manhã*, Ed. 7510, 1919, p. 5, cité par V. C. R. Velasco, *A Geografia da repressão : Experiências, Processos e Religiosidades no Rio de Janeiro (1890 – 1929)*.

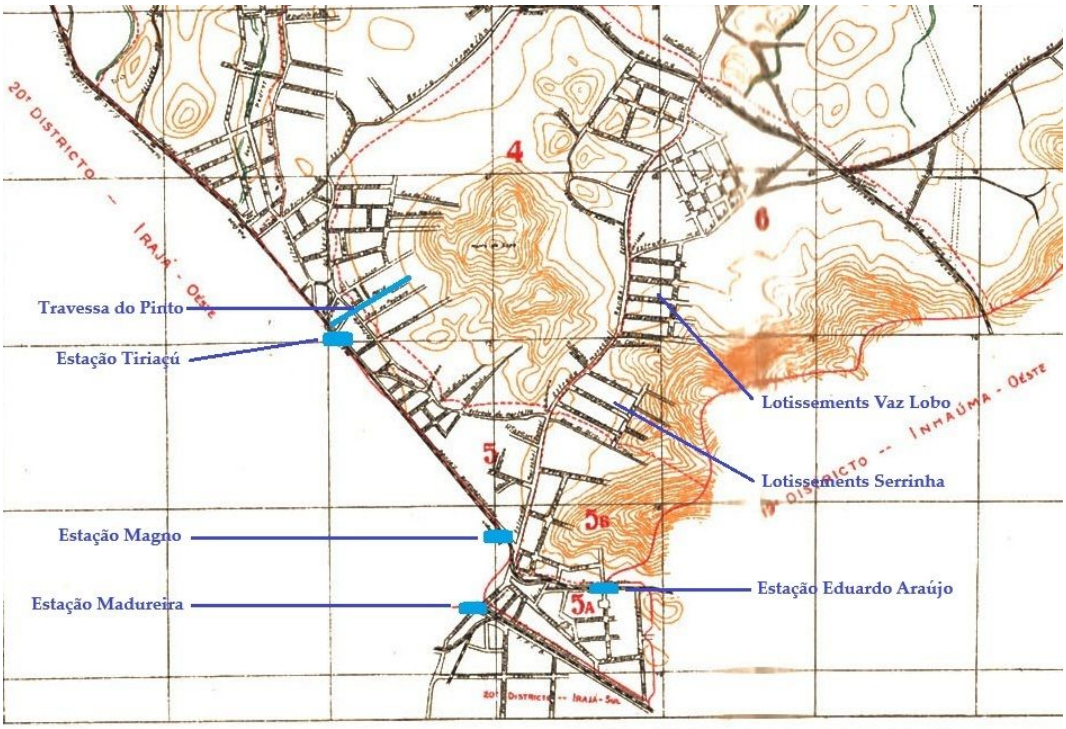


Figure 19. Le nord de Madureira, Serrinha et Turiaçu. Source : Directoria Geral de Estatística, *Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de setembro de 1920 : estatística predial e domiciliária da Cidade do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Typ. da Estatistica, 1925, vol. II, 3e part., 601 p. CCo.

> avait une attraction ici qui retenait une partie des masses, ce serait bien. Les *blocos* traditionnels ne défilent plus : c'en est fini des Teimosos, des Democráticos, des Tenentes. Le peuple s'est lassé des allégories ambulantes [220].

La revue *Rio Ilustrado* rapporte en 1937 que Costa s'est donc lancé dans la construction d'un char fixe, de 20 à 30 m de hauteur. Le premier, en 1920, reconstitue un paquebot de croisière. En 1923, l'année suivante une « Tour Eiffel » [221], puis ce sera un « Château São Julião », puis un avion « Caproni » (figure 20). Il est imité en 1924 à Turiaçu, Rocha Miranda, puis Penha, Campo Grande et Bangú…

José Costa est un des fondateurs de la commission des commerçants du *largo* de Madureira qui patronne le char et le défilé. C'est l'alliance entre les commerçants, les chefs politiques de la zone et les jeunes engagés dans les pratiques festives qui constitue le socle du carnaval de Madureira. Si le défilé des Democráticos n'est plus, le club des Democráticos de Madureira continue d'engendrer de nouveaux *blocos* de défilés, comme le grand festival organisé par le groupe carnavalesque Veja o Peso (« voyez le poids ») affilié aux Democráticos de Madureira (*Grande festival organizado por este bloco « Veja o peso », que é filiado aos Democráticos de Madureira*), ou ici le groupe Fica Firme (« reste fort ») :

220. *Rio Ilustrado, « Madureira »*, p. 117

221. Elle fut représentée dans le tableau de Tarsila do Amaral, *Carnaval em Madureira*, 1924.



Figure 20. Le Coreto de José Costa en 1920. Source : Madureira Ontem & Hoje. CCo.

> C'est au sein des Democráticos de Madureira, club dansant à caractère familial, qu'a été créé le « Bloco Fica Firme », composé de quelques jeunes hommes, membres du même club, qui entendent mener à bien le baptême du *bloco* le 21 du mois courant, à l'occasion d'un bal costumé majestueux et fastueux. Ont été conviés en qualité de parrain du *bloco* le colonel Zaccarias dos Santos, figure éminente du club vétéran ; comme orateur officiel, le docteur Guilherme Santos, avocat et protecteur du même *bloco* ; ainsi que le capitaine Antonio Rodrigues, chef politique de la zone. Une fanfare militaire se produira, afin que la solennité puisse se parer d'éclat et constituer un événement marquant[222]…

Quelques jours plus tard, toujours dans le centre de Madureira :

> À Madureira.
>
> A lieu aujourd'hui une grande bataille de confettis dans la rue Carolina Machado, en face de la gare de Madureira, promue par les commerçants locaux et plusieurs jeunes hommes, en l'honneur de l'intendant municipal Dr Alberto Beaumont de Abreu.

222. *« Democráticos de Madureira : Foi creado neste club dansante familiar o ‘‘Bloco Fica Firme’’, composto de alguns rapazes, socios do mesmo club que querem levar avante o baptismo do bloco no dia 21 do corrente com um majestatico e pyramidal baile á fantasia, tendo sido convidado para paranympho do bloco o coronel Zaccarias dos Santos, baluarte do veterano club, para orador oficial, Dr Guilherme Santos, advogado e patrono do mesmo bloco, o capitão Antonio Rodrigues, chefe político da zona. Tocará uma banda militar, para que a solemnidade possa revestir-se de brilhantismo e seja um facto… », O Imparcial*, 30 janvier 1920.

> L'honoré et sa famille assisteront à l'évènement et décerneront trois prix aux groupes « Você me acaba », « Tetéas » et « Felismina minha nêga ».
> Dans le kiosque à musique érigé, jouera l'excellent orchestre, dirigé par le chef d'orchestre Coelho Grey. La rue sera illuminée et ornée de fleurs naturelles. Aux autres *blocos* qui assistent à l'évènement seront offerts par Mme et Mlle Alberto Beaumont de belles palmes et autres prix divers [223].

En plus des *coretos* fixes, d'autres clubs défilent pour le carnaval en 1920, parcourant les rares rues pavées du centre de Madureira, avant de descendre vers Meyer où ils rejoignent d'autres cortèges de *suburbanos*. Ici c'est le club de football Fidalgos de Madureira qui défile des rues du centre de Madureira jusqu'à Meyer :

> Fidalgos de Madureira
>
> Ce club, déjà si victorieux dans les combats de Momo, fera un carnaval externe. Il a été organisé un beau cortège composé de chars allégoriques et critiques, qui parcourra le lundi gras l'itinéraire suivant [224] ...

La presse qui glorifie ces festivités défend aussi le projet d'un *subúrbio* digne et progressiste, hygiéniste, qui doit se libérer des différents vices qui affectent la « race ». Ainsi, *O Jornal* loue l'action du district de police de Madureira contre l'alcool : « Les autorités du 23e district ont arrêté et inculpé, pour la vente de boissons alcoolisées après 19h, l'individu Delphim Moura, établi dans un *botequim* de la rue Portella 273, à Madureira » [225], ou encore l'arrestation de « Aniceto Gomes, qui répand le *jogo do bicho* » [226]. Le délégué de police chargé du 23e district, Abelardo Luz, qui « *limpou da malandragem* » (nettoya de la délinquance) la ville de Madureira sera d'ailleurs considéré comme un héros par le *Rio Ilustrado*. Ce nettoyage inclut, comme on l'a vu, la répression des *candomblés*, considérés comme un des charlatanismes qui abusent de la crédulité populaire [227]. Tout au long de l'année 1920, la

223. *« Em Madureira. Realiza-se hoje uma grande batalha de confetti á rua Carolina Machado, em frente da estação de Madureira, promovida pelos commerciantes da localidade e diversos rapazes, em homenagemao Intendente municipal dr Alberto Beaumont de Abreu. Comparecerá ao acto o homenageado e exma ; familia que offerecerão tres prêmios que serão distribuidos aos seguintes blocos ''Você me acaba'', ''Tetéas'' e ''Felismina minha nêga''. No coreto erecto, tocará a excelente banda de musica, regida pela batuta do maestro Coelho Grey. A rua terá iliminação feérica, sendo ornamentada de flores naturaes. Aos demais blocos que comparecerem ao acto, serão offerecidos pela senhora e senhorita Alberto Beaumont lindas palmas e outros diversos premios. », Rio-Jornal*, 8 février 1920, p. 5.

224. « *Fidalgos de Madureira. Este club, já tão victorioso nas pugnas de Momo, fará carnaval externo. Foi organizado um lindo prestito composto de carros allegoricos e de criticas, que percorrerá na segunda feira gorda o seguinte itinerario : (…)* », *O Imparcial*, 8 janvier 1920.

225. *O Jornal*, 23 janvier 1920, p. 4, « Combatendo o Alcool ».

226. *O Jornal*, 13 février 1920, p. 4, arrestation de Aniceto Gomes. Le *jogo do bicho* est un jeu de pari informel (une loterie associant des nombres et des animaux) qui s'est répandu d'abord à Rio puis dans tout le pays. Illégal, il a fait la fortune d'organisations clandestines réprimées par la police mais aussi tolérées dans certaines circonstances politiques.

227. V. C. R. Velasco, *A Geografia da repressão : Experiências, Processos e Religiosidades no Rio de Janeiro (1890 – 1929)*.

Gazeta Suburbana, hebdomadaire consacré aux « intérêts de la zone suburbaine », fondé à Meier en 1910, diffuse ce message dans ses colonnes :

> Le futur du Brésil dépend de l'extinction de l'analphabétisme, de l'alcoolisme, du jeu, du favoritisme, du bacharelismo [228], de la mendicité, du paludisme, du proxénétisme et de la contrebande [229].

La ligne éditoriale de cette revue, qui parait jusqu'en 1921, reprend les grands thèmes de l'hygiénisme qui oriente alors les politiques nationales, mais aussi, pêle-mêle, les principales critiques adressées au régime et les revendications que l'on retrouve quelques mois plus tard dans les mouvements des *tenentes*. Pour ces commerçants et notables des faubourgs, les politiques qui visent le progrès de la nation doivent s'appliquer dans les *subúrbios*, en particulier par l'éducation et l'hygiénisme. À propos du quartier de Dona Clara, le même magazine mène une campagne morale contre le commerce clandestin :

> Commerce de voleurs.
>
> Dans notre dernière édition, nous disions que le commerce de Dona Clara n'est fait que de voleurs. Il y a eu une exagération. Dans toute chose il y a une exception. Et, heureusement, un tiers de ce commerce est une exception. La police, si elle le voulait, aurait déjà mis en prison les voleurs qui ont installé leur stand à cet endroit. Et avec cela, elle aurait rendu un grand service à ceux qui vivent honnêtement [230].

Toujours à Dona Clara, le journal vise spécialement les fabricants de cigares qui échappent à l'impôt sur le tabac et privent ainsi la communauté de ses ressources :

> Les fabricants clandestins de cigares installés à Dona Clara, district municipal de Jacarepaguá (sic), n'ont jusqu'à présent, à notre connaissance, pas été interpellés par les inspecteurs des impôts sur le tabac. Et avec cela, le Trésor public perd quelques centaines de milliers de réis. Pourquoi [231] ?

228. Règne des *bachareis*, diplomés en droit ou en médecine qui constituent la majorité de la classe politique de la première République.

229. « *O futuro do Brasil depende da extincção : do Analphabetismo, do Alcoolismo, do Jogo, do Filhotismo, do Bacharelismo, da Mendicidade, do Impaludismo, do Lenocinio, do Contrabando* » *A Gazeta suburbana*, 7 août, 14 août, 24 août, 6 novembre, 20 novembre, 18 décembre, 25 décembre 1920.

230. « *Comercio de ladrões. Na nossa ultima edição dissemos que o Commercio de Dona Clara é todo elle de ladrões. Houve exagero. Em tudo ha excepção. E, felizmente, um terço desse commercio forma essa excepção. Policia, si quizesse, já teria dado, com os ladrões que ali assentaram tenda, na cadeia. E com isso teria prestado óptimo serviço aos que vivem honestamente* ». *Gazeta suburbana*, 18 novembre 1920, p. 2.

231. « *Os fabricantes clandestinos de charutos installados em Dona Clara, districto municipal de Jacarepaguá* (sic), *até agora, que saibamos, não foram chamados à falas pelos fiscães do imposto sobre o fumo. E com isso o Tesouro nacional está perdendo algumas centenas de mil réis. Po que será ?* » *A Gazeta Suburbana*, 20 novembre 1920.

Puis ce sont les vendeurs ambulants de la gare de Cascadura qui sont ciblés quelques mois plus tard :

> Les dimanches après-midi et les jours fériés, quiconque se rend sur les quais de la EFCB à Cascadura sera dégoûté de voir que dans ce pays, les abus ont force de loi. Sur le quai des trains qui vont à Dona Clara, on voit l'après-midi un véritable marché de choses diverses livrées aux caprices de gens de la pire espèce dont le discours ferait rougir un mort. L'agent susmentionné conviendra que cela ne fait pas honneur à son administration et ne peut continuer [232].

Le *beco* João Pereira déjà évoqué suscite particulièrement l'inquiétude de la *Gazeta Suburbana* :

> Beco João Pereira – Manque de surveillance policière.
>
> La ruelle de João Pereira est située entre les stations Madureira et Cascadura, et se termine devant l'arrêt Eduardo Araújo, sur la ligne auxiliaire. Le maintien de l'ordre dans cette ruelle incombe à la police du 23e district, qui n'y passe jamais, de sorte que les bars existants sont un lieu de rencontre pour de nombreux individus de profession douteuse qui s'y promènent, souvent avec beaucoup de désordre. Nous osons demander aux autorités du 23e de visiter ces zones, pour le bien de la paix et de la tranquillité des habitants [233].

Luiz Manoel Machado, réélu Intendant municipal pour la période 1920-1022, meurt en 1924. Il laisse le fief politique (*chefia política*) de Madureira à Edgard Fontes Romero, neveu de Silvio Romero – grande figure politique et littéraire de la première République – et de Joviniano Romero, installé à Madureira et qui fut Intendant municipal au tout début de la République. Edgar a rejoint Madureira en 1889 à l'âge de 6 ans et marché dans les pas de son oncle. C'est à lui que revient, à partir de 1925, la mission de porter les intérêts des citoyens de Madureira, Irajá et Vaz Lobo au conseil municipal. Il est élu Intendant en 1928.

Ces intérêts évoluent au gré de la recomposition de la population. Si les terrains assainis font l'objet de promotion immobilière dans les alentours de la gare d'Oswaldo Cruz, les quartiers les plus proches des gares se densifient avec la construction d'habitat ouvrier, comme la « *barra preta* » de Paulo de Portela à Oswaldo Cruz. Des logements bon marché alignés sur de longues parcelles le long des voies apparaissent sur les cartes de Madureira, qui rappellent la forme des *cortiços* du centre (figure 21).

232. « *Nas tardes de domingo e dos dias feriados quem chegar á plataforma da EFCB em Cascadura passará pelo desgosto de ver que neste paiz os abusos fazem lei. Nessa plataforma, a dos trens para Dona Clara, vê-se naquellas tarde um verdadeiro mercado de coisas varias entregue aos caprichos de gente da peor especie cujo phraseado faz corar um frade de pedra. O referido agente ha de convir que isso não abona a sua adminsitração e não pode continuar.* » *A Gazeta suburbana*, 25 décembre 1920.

233. « *Becco de João Pereira – Falta de policiamento. O becco de João Pereira fica entre as estações de Madureira e Cascadura, terminando en frente á parada Eduardo Araújo, na Linha Auxiliar. O policiamento d'alli compete á policia do 23° districto pelo alli nunca passa, dando por isso lugar a que os botequins existentes sejam ponto de reuniões de grande numero de individuos de profissão duvidosa que perambulam por lá, não raro havendo grandes desordens. Ousamos solicitar das autoridades do 23° as suas vistas para aquellas zonas, em bem do socego e tranquilidade dos moradores.* », *A Gazeta suburbana*, 8 mai 1920, p. 2.



Figure 21. *Cortiços* autour de Dona Clara en 1928 (entourés par nous). Source carte : Districto Federal – Folha 20, Prefeitura, 1930/Arquivo Geral da Cidade do Rio de Janeiro. CCo.

A Classe Operária en 1925 évoque le spectacle des populations ouvrières paupérisées :

> À Madureira.
>
> C'est très triste de voir les filles de l'usine textile de Madureira[234] le matin. Sous le froid, elles marchent en vêtements légers, sans chaussettes, sans pantoufles ni sabots. Elles qui tissent des millions de mètres de tissu, n'ont rien à porter. Elles rappellent le cordonnier qui porte des savates ou de l'ouvrier du bâtiment qui vit dans la maison d'un autre[235].

234. Nous n'avons pas trouvé d'autres mentions de cette usine.

235. « *Em Madureira. É bem triste vermos pela manhã as moças da fábrica de tecidos de Madureira. Sob o frio, andam de roupas leves, sem meias, ne ? chinelos ou tamancos. Ellas, que tecem milhões de metres de tecidos, não tem o que vestir. Lembram o sapateiro que calça chinelos ou o operario da construcção civil que mora em casa alheia.* » *A Classe Operaria*, 4 juillet 1925, p. 2.

De nouveaux migrants arrivent à cette période de Bahia, rejoignant les collines de Serrinha et Congonha [236]. Situées tout près de la ligne de chemin de fer, des gares de Eduardo Araújo, de Madureira et Magno, difficiles d'accès à cause du relief abrupt, ces collines sont desservies à leur pied par la très prospère estrada Marechal Rangel où logent les bonnes familles. À seulement quelques mètres de celle-ci, les conditions de vie sont nettement contrastées : Custodio Caravana, habitant de la rue Araújo raconte à la revue *Rio Ilustrado* que dans les années 1920, il voyait descendre des multitudes de malheureux de ces collines au moment du passage de la locomotive, avec des seaux et bouteilles pour y récupérer de l'eau. En s'installant dans le quartier, il assiste à l'arrêt du train à la station. Il décrit :

> Arrive un train. La machine, en toussant, s'arrête à la petite station Eduardo de Araújo. Caravana observe la scène et constate que, outre les retardataires qui se jettent en toute hâte dans la voiture brûlante, il y avait aussi tout un tas d'enfants, de jeunes garçons, de filles, de femmes et même de vieillards qui, au lieu d'emporter leur gamelle ou leurs outils, n'avaient que de gros bidons de métal, ceux de 20 kilos.
> Intrigué par l'agitation, Caravana aiguise son regard. Et il voit que cette foule de boîtes de conserve s'approche de la machine, ou mieux, du conducteur, dans un désir douloureux, la supplique angoissante de chaque jour, à ce même endroit, à l'heure de l'arrivée du train. Ils voulaient de l'eau, les pauvres ! Et à défaut d'en trouver dans les alentours, ils allaient même jusqu'à l'aspirer dans les réservoirs de la locomotive [237].

On voit donc, aux côtés des rutilantes rues commerçantes et de la demeure des notables, se former les mêmes contrastes urbains que l'on retrouve dans le centre-ville : *cortiços* et favelas.

Mariages à Oswaldo Cruz

Parallèlement, les vastes îlots en arrière du centre sont les lieux de cohabitation d'une population mixte. Bon indicateur du flux de peuplement, le registre de mariages de la paroisse de São Mateus, créée en 1927 près de la gare d'Oswaldo Cruz permet d'avoir une idée de l'origine des habitants et aussi du brassage qui est en train de se produire dans la ville [238]. En observant le lieu de baptême des mariés, on constate d'abord qu'aucun n'est originaire du quartier de Madureira, et que la population est majoritairement née hors de la

236. R. T. Valença et S. S. Valença, *Serra, Serrinha, Serrano, o império do samba*, 2e éd., Rio de Janeiro, Editora Record, 2017

237. *« Chegara um trem. A maquina, resfolgando, estaca na pequena parada de Eduardo de Araújo. Caranava fixa a composição e observa que a par dos retardatarios que se atiram, à pressa, à escaldinhas do carro, havia, ainda, toda uma chusma de meninos, de meninas, de rapazotes, de raparigas, de mulheres e até, de macrobios que, em vez do embrulhinho da marmita, ou das ferramentos do serviço, apenas carregavam latas, e grandes, de banha, dessas de 20 kilos. Atraido, já, pelo caso, Caravana aguça o olhar. E vê que aquela multidão de latas se vai abeirar da maquina, ou melhor, do maquinista, na ansia dolorosa, na suplica aflitiva de todo dia, naquele mesmo punto, à hora da chegada do trem. Queriam agua, os pobres ! E à falta de outra, que não havia por perto, iam, mesmo, suga-la aos tanques abastecedores da locomotiva.* » *Rio Ilustrado*, 1937, p. 70, « O Homen que fez parar os trens ».

238. Registre des mariages, archives de la paroisse de São Mateus, Oswaldo Cruz.

ville. Sur les 129 premiers mariages enregistrés en 1928, seuls 34 hommes sont nés à Rio (centre, zone sud, Tijuca ou Penha, São Cristovão) soit moins de 30 %. Un quart est né dans le Nordeste (en premier lieu Pernambouc : 8, Bahia : 7, Sergipe : 6), 18 % dans l'État de Rio et seulement 16 % viennent d'Europe. La situation est un peu différente pour les femmes, dont 51 (39 %) sont nées dans la ville de Rio (dans le centre ou dans d'autres *subúrbios*) et 38 (29 %) dans l'État de Rio, la plupart dans les régions du café. Il y a 22 nordestines (pour 31 nordestins, originaires de Bahia, Pernambouc ou Sergipe).

Dans tous les groupes, les unions exogames (entre deux personnes de deux origines différentes) sont toujours majoritaires ou égales (par exemple la moitié des hommes nordestins s'unit à des nordestines). L'endogamie la plus forte est celle du groupe *fluminense*, c'est-à-dire né dans l'État de Rio – avec 18 mariages dont les époux sont principalement originaires du « *vale do café* » (vallée du café), Valença, Vassouras et Barra do Piraí, tandis que seulement 7 unions concernent deux personnes du même diocèse.

Pour comprendre les logiques de mixité, il faut considérer à la fois le choix matrimonial des hommes, plus nombreux en migration, et celui des femmes, plus nombreuses autochtones. Les migrants nordestins sont le groupe le plus nombreux et le plus masculin, mais aussi le plus endogame. Les nordestins se marient pour moitié avec des nordestines. Mais une fois cette possibilité « épuisée » en l'absence d'un nombre équivalent de femmes nordestines, l'autre moitié d'hommes nordestins se marie de manière presque égale dans tous les autres groupes (cariocas, *fluminenses*, européennes, autres provenances nationales). À l'inverse, les nordestines se marient pour les 2/3 (15 sur 22) avec des nordestins. Ainsi, non seulement la migration ne favorise pas l'exogamie, mais encore moins celle des femmes migrantes.

Si on regarde maintenant la situation des Européennes, l'endogamie est encore plus forte : elles se marient avant tout avec des Européens (8/11) et le reste (3) avec des hommes nés à Rio mais qui sont peut-être d'origine européenne.

Du côté des femmes « locales » (cariocas et *fluminenses*), celles-ci se marient certes d'abord dans leur groupe (22/51 pour les cariocas ; 18/38 pour les *fluminenses*) mais dans les deux cas c'est moins de la moitié. La majorité des femmes cariocas se marient dans tous les groupes indifféremment. Elles constituent le vivier matrimonial qui répond à la masculinité de la population migrante et enclenche des processus d'ancrage et de mixité entre migrants et autochtones. En revanche, il apparaît nettement que les femmes *fluminenses* qui ne se marient pas dans leur groupe (soit 20 sur 38) choisissent des hommes cariocas ou des Brésiliens d'autres États, autrement dit, presque jamais des nordestins (1 seul cas) ou européens (2 cas). Autrement dit, les femmes *fluminenses*, dont une grande partie vient des régions du café et dont on peut supposer qu'elles sont proches des générations d'affranchis, ne sont pas choisies par les migrants de longue distance, ni par les hommes nordestins ou les Européens. Ces derniers, on l'a vu, choisissent en priorité une femme parmi celles appartenant à leur groupe, puis parmi les femmes cariocas.

De même, les 22 hommes *fluminenses*, qui sont eux aussi potentiellement des descendants d'affranchis, se marient presque tous avec des femmes *fluminenses* (18), plus nombreuses que les hommes (38 femmes *fluminenses* pour 22 hommes). Les 4 hommes restants se marient avec des femmes cariocas, autrement dit ils ne choisissent ni des nordestines, ni des européennes. Ces dernières on l'a vu, lorsqu'elle ne se marient pas dans leur groupe, choisissent d'abord des cariocas.

Il n'est pas possible d'établir des corrélations entre ces catégories fondées sur le lieu de naissance, et des catégories sociales, de couleur ou de profession. Si une naissance dans la vallée du café ou dans l'intérieur de Bahia est susceptible de donner une indication, le fait d'être né(e) à Rio, une ancienne et grande ville, ne donne pas beaucoup de précisions et ce quel que soit le quartier d'origine. Mais on peut avec prudence remarquer que les groupes migrants (les non cariocas) évitent de se marier à d'autres migrants, et à plus forte raison à des *fluminenses*, dont on peut supposer que les ascendants ont connu l'esclavage.

En outre, il faudrait pouvoir compléter ces tendances en prenant en compte la trajectoire migratoire de ces nouveaux couples. Seul est indiqué sur le registre leur lieu de baptême. Or, très peu de migrants viennent directement à Rio – en général les villes régionales intermédiaires sont leur première étape. Et lorsqu'ils y arrivent, ils cherchent d'abord à se loger dans le centre, à Santa Rita ou Santo Antonio. Rue Otaviano, à Turiaçu, les arrière-grands-parents de Pedro Paulo, Italiens de Luca et de Calabre, sont arrivés en 1920. Ils étaient partis en 1915 d'Italie et ont habité différents endroits : Meyer, Riachuelo avec le projet d'installer leur droguerie à Turiaçu [239]. Les parents de Wanda sont arrivés en 1926 de Tijuca où son père était boucher, d'origine portugaise. Sa mère quant à elle avait un père autrichien [240].

Certains s'installent directement aux abords du marché de Madureira, où ils écoulent leurs marchandises produites dans l'intérieur de l'État. C'est le cas des parents d'Eugenia [241], installés à Dona Clara. Portugais, de Trás-os-Montes, l'aîné est venu d'abord et s'est retrouvé à Cristiano Otoni, petite localité du Minas Gerais, sur la ligne ferroviaire de Rio, dont la gare fut inaugurée en 1898. Il a là un magasin (*armazem*). Une famille italienne y est aussi installée, ils ont une laiterie et crèmerie. Arrivées au début du XX^e^, les deux familles italiennes ont débarqué du même navire à São Paulo, puis ont été envoyées à Barbacena mais se sont installés à Cristiano Otoni. Deux filles (la tante et mère d'Eugenia) sont nées en 1906 et 1912. Petit à petit, le frère aîné portugais se met à vendre les produits de Cristiano Otoni à Rio, au marché de Cascadura. Il y obtient un stand. Il fait ensuite venir son frère de Traz-os-Montes et tous deux s'installent comme commerçants à Madureira. Ils achètent les produits de la ferme tenue par les Italiens puis vont et viennent entre Cristiano Otoni et Madureira. L'ainé épouse une de leurs filles, le cadet « fuit » avec une autre, « moins jolie ». Tandis que les parents sont furieux, ils s'installent tous ensemble dans la rue Intendente Magalhães, au bord de la voie ferrée entre Cascadura et Madureira, et poursuivent leur activité entre les deux régions : un des couples produit sur place, l'autre tient le commerce en ville.

Ainsi, les habitants qui s'installent dans les années 1920 seraient le fruit d'un métissage déjà constitué au cours de leurs trajectoires migratoires, antérieurement à leur arrivée à Oswaldo Cruz. Ces identités – migrants originaires d'une même région, avec le même parcours – pèsent plus fortement sur les logiques matrimoniales que le voisinage, ou même la nationalité d'origine. Les quartiers de Oswaldo Cruz sont donc des lieux de cohabitation entre migrants, venus d'Europe ou du Brésil. Mais cette cohabitation ne suscite pas des unions indifféremment parmi les groupes formés par les origines et les trajectoires. Au contraire, de nouvelles identités se sont constituées dans la migration tout autant que par le lieu d'origine.

239. Entretien avec Pedro Paulo (né en 1980), décembre 2017 à Madureira.

240. Entretien avec Wanda (née en 1932), décembre 2017 à Madureira.

241. Entretien avec Eugenia (née en 1930), Madureira, juillet 2018.

Enfin, si l'on peut constater une logique classique d'ancrage parmi les individus migrants masculins qui se marient avec des femmes autochtones, les migrants *flumininenses* forment un groupe à part, et ne participent pas à ces unions mixtes. Ces tendances nous confirment qu'il faut distinguer des groupes sociaux au sein de la catégorie populaire des *suburbanos*.

Urbanisation de Casa Verde dans les années 1920

La même entreprise de « civilisation » oriente l'urbanisation de Casa Verde. Depuis le dernier tiers du XIX^e^ siècle et malgré plusieurs campagnes sanitaires qui ont justifié des travaux de rénovation urbaine, la menace des épidémies pèse toujours. La grippe espagnole de 1918 a marqué les esprits de la ville entière. À Casa Verde, on a cru déceler en 1920 un cas de peste, qui aurait causé le décès d'un enfant rue des Aimorés [242].

La question du maintien de l'ordre (*policiamento*) est directement liée à la valorisation des terrains et à la spéculation qu'elle rend possible pour les futurs lotissements : à Casa Verde, les Rudge le savent très bien, eux qui tentent aussi de « civiliser » le *quilombo* de Casa Verde. La création du district de police pour Casa Verde fut en effet une des premières réalisations du lotissement, sans doute avec l'aide de leur cousin Arthur Rudge Ramos, nommé 3^e^ *delegado auxiliar de policia* en 1921, qui intervient directement dans les opérations de « nettoyage ». Il est en effet directement cité dans *O Combate* du 14 novembre 1919, à propos de la découverte d'un cadavre près du pont de Casa Verde, et du 4 septembre 1922, « Une noire poignardée par son mari » [243]. En 1922, le poste de police de Casa Verde est refait à neuf et rend même jaloux les *subúrbios* voisins [244].

Tandis que Horácio Rudge intervient dans les relations avec la Light et obtient de la mairie différentes infrastructures, ses sœurs Ana et Paulina se chargent quant à elles de la valorisation sociale du quartier. Elles sont à l'initiative de l'installation de la paroisse São João Evangelista et d'un premier groupe scolaire en 1925 [245], suivis par la paroisse Nossa Senhora das Dores en 1927.

Casa Verde est encore très peu peuplé (Aureliano Leite estime à 13 000 le nombre d'habitants en 1934). La carte Sara de 1930 permet de constater que la densité d'occupation des sols est encore très faible (figures 22 et 25). Casa Verde devient en 1928 un district de la municipalité de São Paulo (*distrito de paz*) [246]. À la faveur de nouvelles arrivées de l'intérieur et de l'expansion de l'économie urbaine, l'économie décolle, tandis qu'une fièvre immobilière enflamme la ville de São Paulo à partir de 1922. La *Revista do Brasil* relève ainsi à la fin de l'année 1923 qu'il se construit 364 immeubles par mois, soit un nouveau bâtiment toutes les deux heures [247].

242. *O Combate*, 28 mai 1920, p. 1.

243. « *Uma Preta foi esfaqueada pelo marido* », *O Combate*, 4 septembre 1922, p. 2.

244. A. Leite, *Pequena historia da Casa Verde : Obra enriquecida de muytas & variadas notas que esclarescem o texto & fallam de outras cousas*, São Paulo, E. Pocai, 1940 ; *Correio Paulistano*, 18 janvier 1925.

245. *Correio Paulistano*, 18 janvier 1925.

246. Par la Loi 2335 du Président Julio Prestes.

247. Cité par B. Weinstein, *The Color of Modernity : São Paulo and the Making of Race and Nation in Brazil*, Durham, Duke University Press, 2015, p. 46.

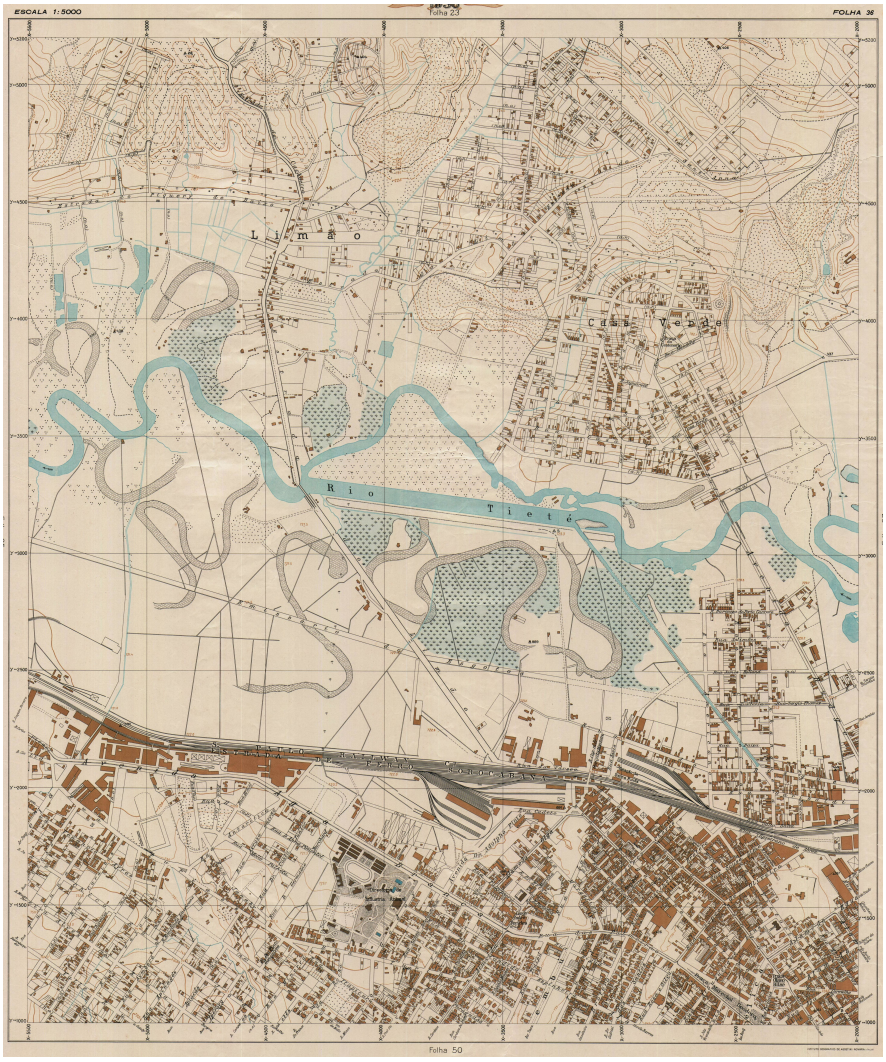


Figure 22. L'urbanisation de São Paulo autour du fleuve Tietê en 1928. Source : Mappa Topographico do Municipio de São Paulo, SARA BRASIL S.A, 1930 (APESP). CC0.

Entre 1924 et 1928, Casa Verde connait une effervescence immobilière qui s'accompagne de l'émergence de différents secteurs d'activité, celui des Rudge d'abord mais aussi celui d'acteurs intermédiaires qui lancent des opérations plus modestes. Le *Correio Paulistano* signale les transactions qui ont lieu dans le quartier. Première transaction signalée en 1923, Joaquim Gomes vend une maison dans la rue T. pour 20$000. Les Rudge eux-mêmes participent à la spéculation en achetant des terrains et les revendant après construction. Le 27 juin 1923, le *Correio Paulistano* annonce l'ouverture de rues à la circulation publique dans la propriété de Horácio Rudge : sont concernées les rues Inhaúma, João Rudge, Jaguareté, Baroré, et Mandey ; ainsi que Praça do Centenário. Quelques mois plus tard, en 1924, Horácio Rudge fait construire sur ses terrains rue Inhaúma, comme l'indique le *Correio Paulistano* du 4 décembre 1924. Le 15 juin 1924, Oswaldo Rudge acquiert 4 terrains pour 17$500.

Les Rudge ne sont plus les seuls à investir : autour de leur terrain [248], on vend des parcelles rurales pour faire des « excellentes *chácaras*, avec ruisseau à l'arrière, entre Casa Verde et Freguezia do O » [249], annonce le *Correio Paulistano* en 1924. Pour l'année 1924, 42 ventes de terrains sont signalées par le *Correio Paulistano*. On retrouve beaucoup de noms italiens parmi les acquéreurs. Ces constructions font la fortune d'investisseurs venus du Bom Retiro qui ont su acheter de grandes parcelles et les lotir, ainsi que des entrepreneurs de la construction, souvent italiens, qui ont conduit les opérations immobilières [250].

Les spéculations peuvent aussi être plus modestes, en bas du lotissement Tietê : en 1924, Paschoal Ginicolo demande un permis de construire au 2 rue Casa Verde (*Correio Paulistano*). En 1925, le même Genicolo (les orthographes figurant dans les annonces varient) achète une maison dans la rue Z s/n pour 2$500. Les potentialités du quartier servent d'argument aux annonces : dans le *Correio Paulistano* en 1925, on revend des lots « situés à 20 minutes du terminus du *bonde* » ou encore, toujours dans la rua Z, rue parallèle à la rue Casa Verde et la plus près du fleuve (figure 23). « Belle affaire pour l'avenir : terrain à Casa Verde, rue Z » de 110 m de façade sur la rue Casa Verde et 16 m sur la *travessa* Casa Verde [251]. Les arguments de vente montrent que le destin du quartier est encore incertain : « terrain élevé, plat et avec vue, bonne eau, tout boisé d'arbres fruitiers, convient pour petit immeuble ou grande industrie, contenant une maison ouvrière » [252].

En bas du lotissement Tietê, la rue Z (actuelle rue de Zanzibar) devient connue pour abriter des *cortiços* [253]. Entre 1924 et 1928, le même Pascual Genicholo qui avait acquis plusieurs terrains dans la rue est vendeur de « *vilas* » et « *casas operarias* » dans la rue Z :

> Belles opportunités. Cinq maisons pour ouvriers, dans le quartier de Casa Verde, à 8$000 chacune, avec facilités de paiement. D'autres maisons et terrains dans le même quartier sont également à vendre. Transaction avec Paschoal Genicollo, 30 rue Z [254].

Tandis que plusieurs faits divers témoignent de la présence de familles italiennes dans cette rue, mais aussi d'habitants noirs [255], il est possible qu'on ait ici le même phénomène

248. Rudge résoud un problème de limite de terrain au tribunal de justice en 1925 (*Correio Paulistano*).

249. « *optima chácara, avec corrego nos fundos, entre Casa Verde et freguezia do O* ».

250. Entretien avec des descendants de la famille Zaparelli en avril 2018, Casa Verde.

251. « *Optimo negocio para o futoro : chácara na Casa Verde, rua Z* ».

252. « *terreno alto, plano e vistoso, boa agua, todo arborizado de arvores fructiferas, propio para palacetes ou grande industria, contendo uma casa operaria* », *Correio Paulistano*, 5 mai 1925.

253. Plusieurs articles mentionnent les inondations de 1926 qui ont fait de nombreuses victimes à Casa Verde. D'après les récits d'habitants (avril 2018), jusqu'au début des années 1960, la rua Z (aujourd'hui rue de Zanzibar) et la rua Casa Verde (aujourd'hui rue Bernadino Fanganiello) étaient régulièrement inondées et fermées à la circulation.

254. « *Boas occasiões. Vendem-se 5 casas para operiarios, no bairro de Casa verde, à 8$000 cada uma, facilitando-se o pagamento. Vendem-se tambem outras casa e terrenos no mesmo bairro. Tratar com Paschoal Genicollo, rua Z, n°30* », *Diario Nacional*, 5 février 1928, p. 31.

255. « Diligencia policial… ou caçada ? », *Diario nacional*, 12 février 1928, p. 1.

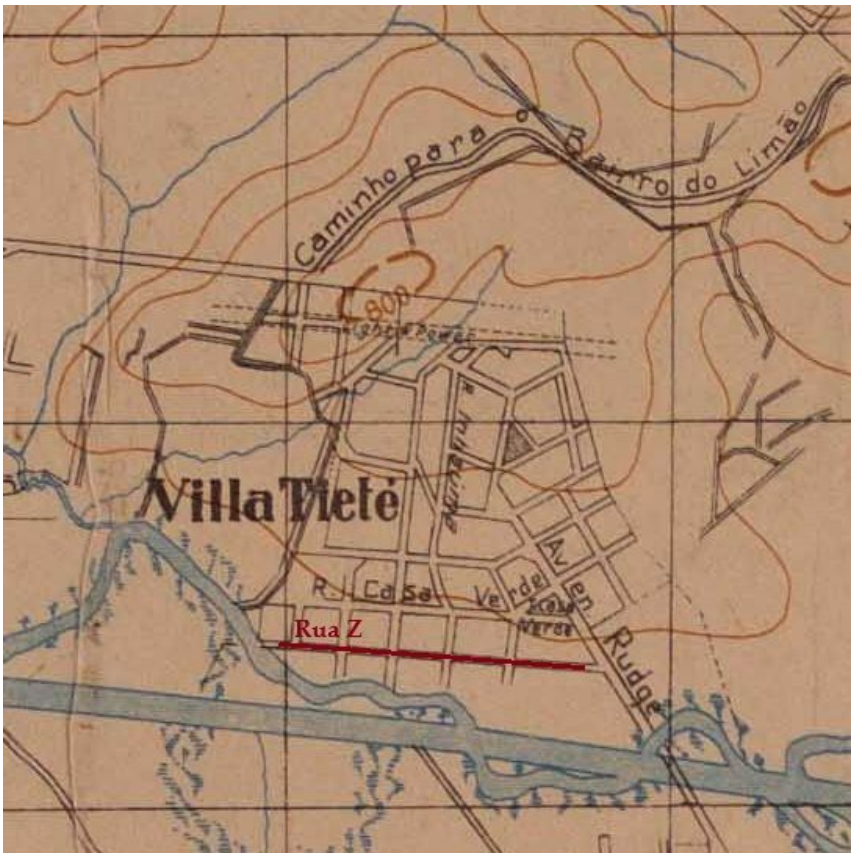


Figure 23. Le lotissement Tietê au début des années 1920 (indication de la rua Z ajoutée par l'auteure, en rouge). Source : *Planta da Cidade de S. Paulo, mostrando todos os arrabaldes e terrenos arruados*, Arquivo do Estado de São Paulo, non daté. CCo.

que celui qui caractérise Bexiga – quartier de la première périphérie de São Paulo où des propriétaires immigrés louent leur entresol, *porão*, à des familles noires [256].

Le besoin de trouver refuge sur les reliefs explique l'extension de Casa Verde, dès les années 1920, sur la colline au-delà du Mandaqui, qui prend le nom de Casa Verde *alta* [257], ainsi que les *várzeas* et les descentes vers la rivière Mandaqui et le Tietê, zones de forte pente et sujettes aux glissements de terrain. Un lotissement, la Vila Espanhola surgit à la périphérie de la Vila Tietê. Son peuplement est constitué des plus pauvres puisqu'y réside « le noir José Severino, célibataire, 9 ans, ouvrier de l'E. F. Ingleza » [258]. S'il semble aussi

256. S. Schneck, *Bexiga : cotidiano e trabalho em suas interfaces com a cidade (1906-1931)*, thèse de doctorat, Universidade de São Paulo, 2016.

257. On distinguera bientôt Casa Verde comme « *baixa* » (basse) pour la différencier du quartier du *morro* plus au nord. Plus tard, sur les cartes à partir de 1940 apparaît Casa Verde « *media* » (moyenne).

258. le 2 juin 1928, le *Correio Paulistano* (p. 4) mentionne comme victime de l'ouragan « *o preto José Severino, solteiro, com 9 anos de edade, operario da E. F. Ingleza* » habitant de Vila Espanhola à Casa Verde.



Figure 24. Casa Verde *alta* et Vila Espanhola en 1926. Source : *Planta da Cidade de S. Paulo*, Luiz Strina & Cia, 1926, APESP. CCo.

accueillir des migrants européens [259], il devient connu sous le nom de « Abissínia » (actuelles rues Guarizinho et Galiléia) [260]. Favelas de *várzea* ou de *morro*, le principe est le même : les populations s'installent de façon précaire, soumises aux intempéries et aux accidents, le plus près possible des ressources urbaines : eau, train, bassins d'emplois (marché pour Madureira, zones industrielles de Barra Funda ou logements aisés du centre-ville), et ces formes urbaines reproduisent donc, à l'échelle du *subúrbio*, des formes connues de la métropole (figure 24).

Encore une fois, les faits divers permettent d'avoir une image du peuplement de ces nouveaux quartiers.

Cette population de petits employés, ouvriers, domestiques, apparait dans les interminables listes d'accidents relatés par les journaux, où sont également exprimées les plaintes et préoccupations des habitants, qui témoignent d'une fragilité physique et d'une vulnérabilité dues tant à leur habitat qu'à leur condition sociale. Parmi les victimes que la presse mentionne entre 1928 et 1931, on trouve « un ouvrier italien de 13 ans » , « un ouvrier autrichien »,

259. « *Um padeiro portuguez* », « *espanholes* » et « *italianos* ».

260. E. Britto, *São Paulo tem a Casa Verde*, São Paulo, Visuale, 1998.

beaucoup d'ouvriers (*operários*), de cheminots (*ferroviários*), « un vendeur ambulant », « ouvrier brésilien », « des chauffeurs mécaniciens », « cuisinières », « charretiers », « employée domestique », « un ouvrier de 14 ans », « ouvrier allemand », plusieurs « chauffeurs », « marin », « militaire », « briquetier », « fonctionnaire municipal », « garde nocturne », deux « employés de commerce », « agent de propreté », « employé de la Light », « manœuvre de la Sorocabana », « ouvrier agricole », etc… [261]

Un fait divers relaté par le *Diario Nacional* du 17 juillet 1928 implique des habitants de la Vila Espanhola, à Casa Verde :

> Il tente de tuer son rival.
>
> La noire Benedicta das Dôres, 28 ans, résidant à Villa Hespanhola, dans le quartier de Casa Verde, était jusqu'à récemment mariée à l'ancien caporal de la Force Publique, José Diogenes de Oliveira, 34 ans, un individu avec de mauvais antécédents, renvoyé de ce corps pour indiscipline. José Diogenes avait l'habitude de battre sa maîtresse et la dernière fois qu'il l'a fait, il a été arrêté et emmené au poste de police de Sant'Anna. Se jugeant libre de l'amant néfaste, Benedicta a épousé José Cavalheiro, blanc, 23 ans, avec qui elle vit dans ce quartier depuis hier après-midi [262].

La nuit même, José Diogenes entre chez Benedicta et tue son rival d'un tir de carabine.

Au-delà des zones planifiées et bien desservies par le *bonde*, les terrains, encore très bon marché, voient peu à peu leur usage évoluer, passant d'une vocation agricole à un lotissement aménagé de manière plus ou moins contrôlée [263]. La Vila Espanhola va ainsi s'étendre vers le nord et au-delà du Mandaquí, tandis que de nombreuses nouvelles rues apparaissent sur les cartes en 1927 et 1930 dans la Casa Verde *alta* (figure 25) [264].

De même qu'à Madureira, on voit ainsi se former rapidement à Casa Verde les contrastes qui existent en centre-ville : *porões* dans la rue Z, occupation des *várzeas* inondables par des populations précaires. La proximité de ce qui devient un centre-ville – la place du Centenário – détermine également de nouvelles hiérarchies et des processus de ségrégation socio-spatiales : la ville haute, les zones les plus éloignées, sont les plus pauvres. Paradoxalement, le processus de ségrégation coïncide avec des dynamiques démographiques de brassage plus fortes, le nombre d'unions exogames étant plus important qu'à Madureira.

261. *Correio Paulistano* et *Correio de Sao Paulo*, entre 1920 e 1930.

262. *« Tentou matar o rival. A preta Benedicta das Dôres, de 28 annos de idade, moradora na Villa Hespanhola, no bairro da Casa Verde, era até pouco tempo amasiada com o ex-cabo da Força Publica, José Diogenes de Oliveira, de 34 annos de idade, individuo de pessimos precedentes, expulso daquella corporação por indisciplinado. José Diogenes espancava costantemente a amasia e na ultima vez que praticou tal proeza foi preso, sendo recolhido ao posto policial de Sant'Anna. Julgando-se livre do mau amante, Benedicta amasiou-se com José Cavalheiro, branco, de 23 annos de idade, com quem passou a viver naquelle bairro, desde hontem á tarde »*, *Diario Nacional* du 17 juillet 1928.

263. Voir les annonces publiées en 1925 dans le *Correio Paulistano*, « *boas occasiões para o futuro, venda de chacara optimo negocio* » (« De belles perspectives d'avenir, vente d'une superbe ferme, une excellente affaire »).

264. Voir *Mappa topographico do Municipio de São Paulo*, *executada pela empreza Sara Brasil*, Folha 16, 1930 (APESP).



Figure 25. Casa Verde dans la carte SARA de 1930. Source : Mappa Topographico do Municipio de São Paulo, SARA BRASIL S.A, 1930 (APESP). CCo.

En une décennie, à la fin des années 1920, les espaces champêtres de Madureira et de Casa Verde ont disparu face à un processus d'occupation rapide qui oblige les anciens habitants à reposer la question de la « civilisation ». Ces marges sont devenues des *subúrbios* – objet social encore mal identifié – que leurs « chefs politiques » – Edgard Romero à partir de 1924, Horácio Rudge en 1922 – ont la responsabilité d'intégrer à la métropole dans un contexte politique qui évoluera rapidement.

Le peuplement des deux faubourgs dans les années 1920 s'est spontanément organisé selon des hiérarchies sociales et spatiales. De nouvelles classes sociales ont émergé, qui ont profité de la dynamique économique de l'urbanisation (entrepreneurs, constructeurs, commerçants, promoteurs), principalement parmi les migrants européens, porteurs d'un discours de modernisation des *subúrbios* qui permet avant tout la valorisation des terrains et

des investissements consentis. Les « marges à conquérir » ou à valoriser sont situées au-delà des zones construites mais l'urbanisation produit elle-même de nouvelles marges dans les centres : apparition de *cortiços*, zones ciblées par la répression policière autour des gares à Madureira, zones de résidence des plus pauvres sur les collines et dans les marais. À São Paulo, la distinction entre *porões* loués par des familles noires et *sobrados* occupés par leurs propriétaires italiens, connue dans les quartiers du Bom Retiro, semble se reproduire à Casa Verde. À Madureira, cet ordre spatial laisse toutefois de plus grandes latitudes dans les quartiers plus éloignés des centres où se retrouvent la majorité des lotissements. Mais à y regarder de près, la mixité sociale y est limitée.

La comparaison entre les deux quartiers témoigne à nouveau d'une plus grande complexité à la fois des espaces, et des catégories sociales à Rio, du fait d'une urbanité ancienne et plus diversifiée. L'écart entre les quelques migrants européens enrichis et les habitants des *porões* ou des *cortiços* demeure ; mais beaucoup d'habitants de Madureira se trouvent en réalité dans des catégories et des espaces intermédiaires. Contrairement à São Paulo ou l'on voit se reproduire les situations de polarisation que les migrants paulistes, noirs et italiens, ont pu connaitre au sein de la plantation, la population de Madureira est difficilement assimilable à des catégories raciales. Les Nordestins ne forment pas le même groupe que les *fluminenses*, il y a des Afro-descendants de différentes origines parmi les cariocas du centre tout comme parmi les migrants nationaux. Cette diversité ne correspond pas non plus à l'usage social de la couleur qui se manifeste dans la presse, qui marque des hiérarchies. Les rubriques des faits divers répertorient bien des « noirs » (*pretos*), qui supposent un lien encore récent avec l'esclavage. Le terme « *pardo* », lorsqu'il est appliqué au même individu, délinquant, qualifié plus loin de « national de couleur blanche », a ainsi davantage une fonction de dévalorisation sociale que de description de la couleur de la peau.

Cette organisation socio-spatiale encore floue se précise avec l'arrivée de nouvelles vagues de populations dès la fin des années 1920, qui vont à la fois consolider la représentation d'une condition suburbaine commune, et accentuer les contrastes entre les groupes sociaux.

Chapitre 4 Condition suburbaine et contrastes socio-spatiaux dans les années 1930

Dès la fin des années 1920, avec la consolidation des banlieues de deuxième génération, la population suburbaine est en passe de devenir majoritaire dans les métropoles. C'est aussi à ce moment que survient une transition politique majeure, qui conduit de la contestation du régime à l'instauration de la dictature de Getúlio Vargas en 1937. Durant cette transition, les groupes sociaux urbains et suburbains acquièrent une nouvelle audience médiatique et politique. Ainsi, les habitants de Madureira comme de Casa Verde sont très fréquemment représentés dans la presse quotidienne, que ce soit dans les rubriques politiques, de faits divers ou les pages mondaines – ce qui nous permet de retracer les descriptions des deux faubourgs et les revendications de leurs habitants. Deux éléments ressortent de l'évolution de Madureira et Casa Verde durant cette période. D'une part, tandis que les arrivées ne cessent de densifier les deux quartiers, on observe à travers la presse la consolidation d'une classe « suburbaine » qui englobe les habitants soumis au franchissement de la distance et à l'intervention des pouvoirs municipaux pour la mise en place des services urbains. D'autre part, à l'intérieur de cette condition suburbaine, de nouvelles populations issues des centre villes chassées par les aménagements urbains de la fin des années 1930 viennent former des quartiers identifiés comme « noirs », que nous pouvons reconstituer à partir de l'histoire des lotissements, des registres de mariage, du syndicat des travailleurs du port de Rio (Resistência) et des récits d'habitants.

La question sociale dans les *subúrbios* et la condition suburbaine

Tout au long des années 1920, les noms de Madureira et Casa Verde apparaissent dans la presse quotidienne de Rio et São Paulo dans deux principales rubriques : les actualités sportives – des clubs de football avant tout – et carnavalesques, d'ailleurs souvent organisées par les mêmes associations, et les faits divers. Ces derniers, par petites touches et accumulations, reflètent la vie dans les *subúrbios* comme une condition singulière, marquée par la vulnérabilité des individus et leur exposition aux dangers de la ville.

Grâce à ces petits ou graves incidents, nous avons une idée des dangers auxquels la population des deux faubourgs est structurellement exposée : les accidents de train, la traversée du fleuve, sont l'un et l'autre à l'origine de nombreux décès. Corps exposés aussi aux intempéries, à la noyade dans les plaines inondables (ou *várzeas* – un footballeur qui tire trop loin, une petite fille qui ramasse un ballon [265]), aux crues (en 1926 et 1930), aux

265. « Trágica morte de um conhecido futebolista », *Correio de São Paulo*, 16 mars 1936, p. 5.

accidents de la circulation, ou tout simplement à la dangerosité des équipements urbains comme dans ce cas relaté par le *Correio Paulistano* en 1925 : dans l'avenue Wilson, le *pardo* Gregorio Vieira, habitant de Casa Verde, touche un fil électrique par inadvertance et meurt électrocuté sur le coup [266].

A Esquerda, journal carioca qui exprime les inquiétudes des classes populaires, s'est spécialisé dans le signalement de ces incidents qui reflètent la condition des habitants de la zone nord, comme le montrera le film *Rio Zona Norte* de Nelson Pereira dos Santos en 1957. Parmi une liste interminable, le journal annonce par exemple en 1928 la chute de train d'une femme « mariée, brésilienne, couturière et résidente du 108 de la rue Oliva Maia » [267]. Il alerte dans la même édition sur la situation autour de la gare de Madureira. Le journaliste a fait son enquête en observant la station de *bonde*, de taxi, la descente des passagers du train, et les circulations qui transitent toutes par un même point, devant la gare, à l'angle de l'avenue Marechal Rangel. Il avertit :

> Imminence d'une catastrophe majeure.
>
> La police de la circulation sera responsable de ce qui est sur le point d'arriver. Tous ceux qui passent ou vivent à Madureira voient le mouvement colossal des véhicules, circonscrit en un seul point, à un coin de rue, devant l'entrée de cette gare, et prévoient à chaque instant une catastrophe, dont les proportions pourraient être très regrettables [268]...

La circulation, les déraillements et accidents du *bonde*, sont des sources de danger permanent pour ceux qui circulent quotidiennement dans la ville. Les accidents du tramway de Casa Verde restent dans la mémoire des habitants du quartier (figure 26).

Les phénomènes climatiques – ouragans, inondations, crues, touchent durement les habitants dont les logements sont les plus fragiles ou proches des fleuves [269].

> Violent ouragan hier.
>
> Le seul dégât humain de la tempête à déplorer s'est produit à Casa Verde où, en effet, le phénomène atmosphérique a été ressenti avec une violence inouïe, détruisant des maisons, traînant des arbres tombés. L'une des maisons s'est effondrée, coinçant sous les arbres tombés le ressortissant José Severino, 20 ans,

266. « Fatal inadvertencia », « *O pardo Gregorio Vieira, de 25 annos de edade, morador no bairro de Casa verde, passando hontem durante o dia, pela avenida Wilson, tocou inadvertidamente num fio conductor de electricidade que se havia partido e pendia de um poste. Morreu instantaneamente fulminado* », *Correio Paulistano*, 23 juin 1925, p. 4.

267. « *casada, brasileira, costureira e moradora á rua Oliva Maia 108* », *A Esquerda*, 18 janvier 1928.

268. « *Na expectativa de um grande desastre.*
A inspectoria de Vehiculos será responsavel pelo que acontecer. Todo o mundo que passa o resida em Madureira vê o colossal movimento de vehiculos, circonscripto a um ponto só, numa esquina, em frente á cancella da referida estação, e prevê a cada momento um desastre, cujas proporçoes poderão vir a ser bem lamentaveis », *A Esquerda* 18 janvier 1928, p. 6.

269. En 1930, *A Gazeta* titre « *A cidade inundada, Ruas transformadas em rios – A situação perigosa dos moradores dos bairros flagelados, Soccoros ás victimas da enchente – No Bom Retiro, Casa Verde, Villas Maria, Elza, Guilherme* », *A Gazeta*, 27 décembre 1930, p. 1.



Figure 26. Accidents de *bonde* à Casa Verde. (À gauche) « Accidente com o bonde que caiu da ponte de madeira no bairro da Casa Verde, sobre o rio Tietê » (Accident du tramway tombé du pont de bois du quartier de Casa Verde au-dessus du Tietê). Source : *Jornal da Zona Norte*, transmise par José Martiniano Sobrinho. (À droite) Accident du *bonde* 55 à Casa Verde, 1935. Source : *Jornal da Zona Norte*, transmise par José Martiniano Sobrinho. Ces photos sont également reproduites dans le hall d'une résidence récente de la rue Casa Verde. CCo.

> ouvrier, qui se trouvait dans sa cuisine à ce moment-là. Le vent a renversé le logement, l'homme se retrouvant pris dans les ruines, le corps incisé de blessures[270].

À Madureira, *A Gazeta de noticas*, le 15 février 1929, déplore une explosion dans une des carrières de Madureira, au 569 route Marechal Rangel, qui tue un ouvrier et en blesse gravement deux autres : « Éternelle imprudence. Toujours l'éternelle imprudence de surcharger des carrières exploitées par des individus cupides, pour qui la vie d'autrui ne vaut rien ou presque »[271]. L'ouvrier Afonso Pereira, « *de cor parda* » (de couleur brune) de 30 ans environ, meurt sur le coup et son collègue de 22 ans, *de cor parda*, résident rue Íbia à Turiaçu, devra subir une amputation de la jambe, tandis qu'un troisième n'a pu être identifié car en état de choc. En 1928, *A Esquerda* relate un accident dans un « baraquement habité par une petite famille dans la rue Tapajoz »[272].

La question des accidents urbains, subis notamment par des enfants, est un des aspects de la « question sociale » dans la mesure où elle rejoint celle des accidents du travail. La santé des enfants, des femmes et de la population ouvrière en général est l'objet de l'attention du

270. « *O violento furacão de hontem.*
O único desastre pessoal havido na hora do temporal verificou-se na Casa Verde, onde, aliás, o phenomeno atmospherico se fez sentir com inaudita violencia, destelhande casas, arrastando arvores que tombara. Uma das casas ruiu, fincando sob os descumbore o nacional José Severino, de 20 annos de idade, operario, que na occasião se achava na conzinha. O vento abateu esse commodo, apanhando as ruinas aquelle homem, que em consequiencia recebeu ferimentos incisos generalizados pelo corpo », *Diário Nacional*, 2 juin 1928.

271. « *A eterna Imprudencia. Sempre a eterna imprudencia das cargas demasiadas nas pedreiras exploradas por individuos gananciosios, para quem a vida do proximo pouco ou nada vale* ».

272. « *Um ''barracão'' habitado por uma pequena familia em rua Tapajóz* ».

Département du Travail de l'État de São Paulo depuis sa création en 1911. Le bulletin de cette administration y consacre de nombreux articles [273]. Or, ces enfants sont souvent des habitants des *subúrbios*, faisant de la question « urbaine » une dimension indissociable de la question sociale. La jeune garde du PRP (Partido Republicano Paulista) qui fait alors scission pour fonder le Parti démocratique se dote d'un organe de presse, le *Diário Nacional*, qui se démarque par son attention aux enjeux sociaux des *subúrbios* dès ses premières éditions en 1927 :

> La mineure Antonia Bodra, 12 ans, Italienne, résidant dans le quartier de Casa Verde, travaillait hier matin dans une usine à Alameda Barão de Lima, lorsqu'une courroie qui était attachée à un volant a violemment éclaté, la heurtant [274].

Le journal signale qu'une enquête a été ouverte pour accident de travail dont la victime est un mineur. Une autre victime recensée par le même journal en 1928 est Raphael Fazolaro, âgé de 14 ans, habitant au 38 de la rue Casa Verde, qui travaillait au 76 de la rue Santa Efigênia.

Passant de la vulnérabilité des individus à une échelle plus générale des dangers de l'habitat urbain, le *Diário Nacional* se fait le comptable des malheurs des *subúrbios* : intempéries, diverses menaces et, surtout, négligences des autorités municipales. Nous voyons à travers les occurrences de Casa Verde dans les colonnes du journal comment la cause des *suburbanos* fait peu à peu partie d'une plateforme d'opposition et devient un des chevaux de bataille du Parti démocrate. Le lien familial entre les Rudge et Aureliano Leite (il a épousé en 1911 Dulce de Almeida Rudge, née du second mariage de João Rudge), un des leaders du Parti démocratique, peut expliquer le lancement d'une véritable campagne depuis Casa Verde.

Le 4 avril 1928, celle-ci commence avec la tribune ainsi intitulée : « Le quartier de Casa Verde abandonné par l'Hôtel de ville. Le pont qui relie cette banlieue à la ville est sur le point de s'effondrer. Négligence de l'Hôtel de ville » [275]. Selon le journal, la mairie ne s'occupe absolument pas du quartier, ne se souvient de ses habitants que pour leur faire payer les impôts, et les habitants n'entendent parler de la mairie qu'au moment de la contribution fiscale. « Avec une profonde résignation, ils ont jusqu'à présent supporté cet état de fait [276]. » Mais un danger imminent, la crainte de la chute du pont de bois qui relie Casa Verde à la ville, les oblige à se manifester, et ainsi à s'offusquer contre le gouvernement municipal, qui privilégie à ses obligations élémentaires, des travaux « ubuesques et inutiles », empreints de favoritisme :

> Dans une ville comme S. Paulo, une mairie qui passe un contrat avec le fils du président de la République pour la construction d'une avenue d'utilité relative

273. M. A. Chaves, *A trajetória do Departamento Estadual do Trabalho de São Paulo e a mediação das relações de trabalho (1911-1937) : aspectos da formação do direito do trabalho*, São Paulo, LTr, 2012.

274. « *A menor Antonio Bodra, de 12 annos de edade, italiana, residente no bairro de Casa Verde, trabalhava pela manhã de hontem numa fábrica á Alameda Barão de Lima, quando aconteceu excabullir, violentamente, uma correia que se achava presa a um volante, attingindo-a.* »

275. « *O bairro da Casa Verde abandonado pela Prefeitura. Está prestes a ruir a ponte que liga esse arrabalde á cidade. O descaso da Prefeitura* », *Diario Nacional*, 4 avril 1928.

276. « *Com profunda resignação, até agora elles suportaram esse estado de cousa.* »

> comme l'Anhagabaú [277], qui coûtera une somme fabuleuse, n'aura pas assez d'argent pour construire une amélioration moins coûteuse et aussi indispensable qu'un nouveau pont reliant la ville au quartier Casa Verde [278] ?

La semaine suivante, le journal dénonce « Le revers de la médaille » (« *O reverso da medalha* ») à propos du progrès de la métropole, qui abandonne dans le même temps la population des quartiers pauvres. Il s'inquiète notamment de l'augmentation du prix des transports par la Light : « Billet de tramway à 300 réis ? L'argument de la Light est sans fondement » [279].

Le 22 avril, c'est au tour de question des déchets urbains : « Le problème des ordures qui s'accumulent dans les banlieues » [280]. La collecte des déchets se fait de nuit, par des véhicules à traction animale, dans des conditions qui mettent en danger le *lixeiro* (éboueur) à cause des nuages de poussière. La ville compte aussi quelques tractions mécaniques, qui s'avèrent très dangereuses pour leur chauffeur. São Paulo, la ville des grandes avenues et des gratte-ciels, n'arrive donc pas à contrôler cette question : des terrains vagues servent de décharge à ciel ouvert y compris près de l'avenue Paulista. Le journaliste photographie ainsi à Casa Verde, un « lac d'immondices » à proximité d'une rue très construite, où l'on voit des rats, et qui menace de devenir un foyer de peste.

Enfin le 25 juillet, le *Diário Nacional* fait le point sur les manquements de la mairie et réitère sa charge avec l'article : « Un quartier de plus de 5000 maisons complètement abandonné par la mairie. Pas de chaussée, pas d'eau courante, pas d'éclairage public et pas d'assainissement » [281].

Finalement les autorités ont entrepris la réparation du pont. Mais cela ne règle pas tous les problèmes qui sont l'objet du reportage : déjà, le pont aurait dû être refait en béton armé et non en bois. Le dépôt d'ordures menace toujours la santé publique de toute la ville. Les rues attendent toujours d'être pavées, laissant les habitants entre le fléau de la poussière et celui de la boue. Surtout, « ces rues ressemblent plus à des routes du fin fond du *sertão* qu'à des voies publiques » [282]. Comble du comble, s'offusque le journal, alors que tant de rues attendent l'intervention de la municipalité, une petite rue du fond du quartier aurait été récemment pavée, tout ça parce qu'y réside un ami intime du chef de cabinet de la mairie ! Quant à l'eau, le quartier n'est toujours pas approvisionné par la ville. Les habitants ne peuvent utiliser l'eau du Tietê qui est trop sale pour laver quoi que ce soit. Ils sont obligés de se rendre à une source lointaine hors du quartier, ce qui évidemment pose toutes sortes de difficultés. Il n'y a pas non plus d'éclairage public : tout l'éclairage est assuré par les particuliers. Enfin

277. Il s'agit de la future avenue Nove de Julho.

278. « *Numa cidade como S. Paulo, uma Prefeitura que contrata com o filho do Presidente da república a construção de uma avenida de relativa utilidade como é a Anhagabahú, que deverá custar fabulosa somma, não terá dinheiros sufficiente para construir um melhoramento pouco oneroso e tão imprescindivel com é uma nova ponte ligando a ciade ao bairro de Casa Verde ?* »

279. « *Bondes a 300 reis ? o argumento da Light não tem razão de ser* », *Diário Nacional*, 10 avril 1928.

280. « *O problema do Lixo que se accumula nos arrabaldes* », *Diário Nacional*, 22 avril 1928.

281. « *Um bairro onde existem mais de 5000 casas completamente abandonado pela Prefeitura. Sem calçamento, sem agua encanada, sem iluminação publica e sem saneamento…* »

282. « *essas ruas parecem mais estradas do alto sertão do que vias publicas* »

des eaux stagnantes un peu partout menacent la santé des habitants, et le quartier exige un assainissement immédiat. En bref, résume l'article, un projet vient d'être déposé à la mairie pour refaire la rue Casa Verde, ce reportage et ces plaintes ayant pour but de convaincre les conseillers municipaux. Car en effet, il s'agit de dénoncer le gouvernement du maire, dont les malversations et l'incompétence se traduisent dans son profond désintérêt pour les habitants des quartiers pauvres et les *suburbanos*.

Quelques mois avant la campagne présidentielle, un autre article intitulé « Casa Verde, le quartier abandonné. Sans lumière, sans eau courante, ses habitants vivent embourbés dans des flaques d'eau »[283] dénonce le maire de São Paulo, José Pires do Rio, « imposteur » qui trace des grandes avenues dans les quartiers de Campos Elyseus et Hygienópolis, sans s'occuper de Casa Verde. « Ces grands foyers de la véritable population pauliste, industrieuse et ordonnée, ne méritent pas l'honneur de sa visite »[284], sauf quand il vient en convoi du PRP pour distribuer ses bulletins de vote. On parle ici du manque d'éclairage public sur le pont, d'où est tombé quelqu'un récemment, et du déchargement d'un camion qui vient chaque jour déposer ses déchets en pleine rue. Dans la même veine, on peut lire le 21 juin 1930, peu avant les élections :

> De nombreuses fois, la rédaction du *Diário Nacional* a attiré l'attention des autorités municipales sur le triste abandon dans lequel se trouvent les quartiers de la capitale. Elle s'est efforcée d'obtenir pour eux les améliorations qu'ils méritent, correspondant à la confiance que le peuple lui accorde en envoyant ses plaintes et ses doléances à cette rédaction. Tous les efforts déployés dans ce sens se sont soldés par un échec total. Les politiciens de São Paulo ne connaissent São Paulo qu'à travers les vitres de leurs élégantes limousines. Ils ne visitent pas les quartiers pauvres et n'imaginent même pas entreprendre une telle aventure. Ils se contentent de les regarder . . . au cinéma.
> La négligence de la mairie est visible partout dans la ville, mais elle atteint l'absurde dans les quartiers populaires. On y voit les spectacles les plus révoltants. Des rues pleines de maisons qui attendent d'être pavées, d'autres qui attendent les réparations promises par les échevins de la législature précédente. Les ponts menacent de s'effondrer, avec un grave danger pour un quartier peuplé comme Casa Verde. Des banlieues sans électricité et sans aucun service public comme Casa Verde. Et ainsi de suite[285].

283. « *Casa Verde, o bairro abandonado. Sem luz, sem agua, atoiados em charcos vivem os seus habitantes* », *Diário Nacional*, 4 février 1930.

284. « *Esses grandes nucleos da verdadeira população paulista, laboriosa e ordeira, não merecem a honra de sua visita* », *Ibid.*

285. « *For muitas vezes tem o* « Dario Nacional » *pedido a attenção dos poderes municipaes para o triste abandono em que se encontram os bairros da capital. Tem procurado obter para os mesmos os melhoramentos a que fazem jús, correspondendo assim á confiança que lhe depositam os populares enviando a suas reclamações e queixas para esta redacção. Todos os esforços feitos nesse sentido redundam em completo fracasso. Os edis paulistanos só conhecem São Paulo através do vidro de suas elegantes « limousines ». Não percorrem os bairros pobres e nem pensam em tão singular aventura. Contentam-se em vel-os…. nas exhibições cinematographicas.*
O desleixo da Prefeitura, então, é visivel em toda cidade, mas chega ao absurdo nos bairros operarios. Ahi observam-se os espectaculos mais revoltantes. Ruas repletas de casas á espera de calçamento, outras á espera de concertos promettidos pelos vereadores da legislatura anterio. Pontes ameaçando ruinas, com

A priori, Casa Verde n'apparait pourtant pas comme un foyer de l'opposition au nouveau président élu Julio Prestes, qui ne sera pas investi en raison du coup d'État de novembre 1930. Ainsi, le *Correio Paulistano* relate, pendant la campagne de 1930, l'inauguration du nouveau salon de la société União Universal Recreativa F. C. à Casa Verde, dont l'invité d'honneur fait un discours sur le « *fecundo governo do sr Julio Prestes* ». Oswaldo Rudge préside lui-même la section locale du PRP. Mais dans le même temps, la section locale du Parti démocratique, membre du front de l'Alliance libérale qui s'oppose au PRP et soutiendra le coup d'État, se réunit au siège des E. C. Democráticos de Casa Verde [286]. Les résultats locaux des élections parus dans le *Correio Paulistano* sont en revanche sans ambiguïté : dans la capitale pauliste, Prestes obtient 90 % des voix, mais à Casa Verde c'est 97 %, avec seulement 5 voix pour Vargas contre 165 pour Prestes. Cette faible participation contraste avec celle des quartiers populaires voisins (le quartier d'Iphigénia a mobilisé environ 12 000 électeurs, Bom Retiro 8500, Sant'Anna 3000).

Après la mise en place du gouvernement provisoire, le Parti démocratique, à travers le *Diário Nacional*, continue d'évoquer régulièrement la cause des suburbains pauvres qu'il entend prendre en charge. Là encore, ceux-ci servent de justification à l'opposition virulente au gouvernement municipal, celui mis en place par Vargas cette fois. En 1931 le journal dénonce la municipalité, qui doit payer leur travail aux couturières qui avaient fabriqué les uniformes de l'armée réserviste au moment de la révolution. Elles n'ont toujours pas reçu leur salaire et pour venir le réclamer chaque jour devant les bâtiments des entrepôts de la police militaire pauliste, elles doivent marcher plusieurs heures :

> Les pauvres couturières des entrepôts de la Force publique n'ont toujours pas été payées.
>
> Les pauvres femmes tristes et déprimées, certaines protestant dans un charabia colonial au sujet de leurs plaintes, d'autres déprimées, les larmes aux yeux, probablement parce qu'elles ne savent pas ce qu'elles auront à dîner ce soir-là, se retirent à pied dans leurs quartiers éloignés… Elles vivent toutes à Penha, à Mooca, à Belemzinho, à Barra Funda, à Casa Verde, à Sant'Anna -- des quartiers éloignés où les déplacements sont difficiles, dans des rues non éclairées et sans aucun confort.
> Les plus petits enfants doivent pleurer de faim, s'étonnant de l'absence du sein dont ils se nourrissent. Presque toutes sont des femmes du peuple, dont les maris sont au chômage ou gagnent à peine leur vie [287].

grave perigo para um bairro proespero como o de Casa Verde. Arrabaldes sem luz e sem nenhum serviço publico como o de Casa Verde. E assim por diante », *Diário Nacional*, 21 juin 1930.

286. *Diário Nacional*, 17 janvier 1930, p. 5.

287. *« As pobres costureiras do Almoxarifado da Força Publica ainda não receberam.*
As coitadas tristes, cabisbaixas, umas protestando em algaravia colonial as suas queixas, outras desalentadas, lagrimas nos olhos, provavelmente por não saber o que vão jantar nessa noite, retirame-se a pé, para seus bairros distantes… Todas moram na Penha, na Mooca, no Belemzinho, na Barra Funda, na Casa Verde, em Sant'Anna – bairros longinquos de trajecto penoso, em ruas sem iluminação e sem conforto algum.
Os filhos menores devem estar chorando de fome, estranhando a ausencia do peito de que se nutrem. Quasi todas são mulheres do povo, com os maridos desempregados ou mal ganhando para viver », *Diário Nacional*, 23 janvier 1931.

Un peu plus tard, le journal se fait le relais d'une commission de laitiers, contraints par la nouvelle loi de faire pasteuriser leur lait deux fois par jour dans le centre-ville :

> La récente loi sur le lait ne remplit pas son objectif et doit être modifiée.
>
> Il n'est pas possible que les vachers fassent ce trajet deux fois par jour alors qu'ils vivent tous aux les limites de la ville ! C'est une question de temps et rien d'autre. Comment un vacher qui vit à Pinheiros, Butantan, Casa Verde, Santo Amaro, Guarulhos, peut-il aller dans la rue Joaquim Carlos [288] ?

Il accuse cette loi de favoriser l'entreprise Elyte qui, de connivence avec la municipalité, cherche le monopole de la commercialisation.

Dès le début de l'année 1932, l'opposition au gouvernement provisoire et à la nomination par Vargas d'un *interventor* nordestin imposé à la classe politique pauliste, réunit à nouveau le Parti démocratique et le PRP traditionnel. S'engage un rapport de force avec Rio pour obtenir la constitutionnalisation du régime et l'organisation immédiate d'élections. La résistance de Vargas conduit plusieurs États à se rallier à la cause constitutionnaliste contre lui et en juillet, une armée pauliste se lève contre le gouvernement provisoire et marche sur Rio. Les Rudge partagent désormais le même combat politique et on retrouve Ana Rudge dans son rôle traditionnel de « bienfaitrice de Casa Verde » (*benfeitora de Casa Verde*), qui distribue des cadeaux aux enfants du quartiers lors d'une fête de la congrégation marianiste à l'occasion des fêtes de São João Evangelista, le saint patron de Casa Verde, en décembre 1932 [289].

Le 12 juillet 1932, Aureliano Leite lance un appel aux réservistes pour former de nouveaux contingents ; le dernier des 27 bataillons est celui de Casa Verde [290]. Le *Diário Nacional* veille à sa mobilisation et dénonce les anciennes autorités policières qui continuent d'exercer leur emprise à Limão et Sant'Anna, tandis que les « *casaverdenses* » ne se laisseront pas faire. Au contraire, des constitutionnalistes, « civils dévoués », assurent le service d'ordre sous l'autorité d'un chef de police de la cause, et reçoivent ainsi le soutien financier spontané des commerçants du quartier [291].

À partir de 1932, le journal *A Gazeta*, propriété de Cásper Líbero, devient la voix du mouvement constitutionnaliste. Il dénonce lui aussi les insuffisances du gouvernement urbain et son mépris pour les habitants de Casa Verde, qui souffrent toujours des mêmes problèmes et du mépris des autorités. De même que pour le *Diário Nacional*, la condition des travailleurs suburbains est un motif de contestation politique. Ainsi, le cas des barbiers qui réclament l'application de la loi sur les 8 heures de travail en 1933, promesse gouvernementale qui ne s'applique pas encore à leur profession. La distance parcourue par les barbiers qui résident

288. « *Não corresponde aos seus fins, e precisa ser modificada, a recente lei do leite.*
Nao é possivel aos vaqueiros fazer duas vezes as dia essa jornada, morando todos elles nos limites do municipio ! O caso é de tempo e nada mais. Como é possivel ao vaqueiro que mora nos Pinheiros, Butantan, Casa Verde, Santo Amaro, Guarulhos, ir até á rua Joaquim Carlos ? », *Diário Nacional*, 7 août 1931.

289. *A Gazeta*, 19 décembre 1932, p. 9.

290. *Diário Nacional*, 12 juillet 1932.

291. Selon *O Correio de S. Paulo*, 23 juillet 1932, p. 3.

dans les quartiers périphériques, dont Casa Verde, est en cause, ainsi que les défaillances de la compagnie qui assure le service de transport, la Light [292].

Tandis que la vie locale, festive et sociale reprend son cours, toujours illuminée par la présence de la « prodigieuse » famille Rudge (le président du club sportif, le champion Olavo Rudge, organise un immense barbecue avec orchestre, feux de joie et distribution de boissons [293]), tout au long de l'année 1933, le sujet de l'abandon de Casa Verde revient dans les colonnes.

Le 4 janvier, c'est toujours le problème des eaux stagnantes [294] dans la rue Paulina Rudge. Il serait dû à un changement d'alignement de rue, auquel les frères Rudge auraient fait procéder juste après la vente. Résultat, le nouveau propriétaire a construit un mur et la rue est devenue une impasse où stagnent les eaux de pluies, formant un lac susceptible d'héberger des foyers infectieux. Les habitants ont fait appel au service sanitaire de la mairie mais il leur a été répondu que la rue Paulina Rudge n'était pas officielle et donc que leur demande ne pouvait être prise en compte. Le journaliste fait remarquer qu'au moment de collecter les impôts, la mairie se souvient pourtant bien de ses habitants.

> Le quartier de Casa Verde est aujourd'hui une ville de plusieurs milliers d'habitants et mérite, pour cette raison même, l'attention de la mairie qui l'a relégué à l'abandon complet. Les rues y sont impraticables, pleines de boue et de poussière et toujours cahoteuses. Il n'y a pas d'éclairage public. Comme dans toute la ville, il y a beaucoup de taxes de toutes sortes imposées par la municipalité aux habitants de ce quartier très peuplé et complètement abandonné (…) Il est temps que la municipalité, qui n'oublie jamais d'imposer et de collecter des taxes, fasse quelque chose en faveur des habitants de ce quartier populeux et complètement abandonné [295].

292. *A Gazeta*, 12 juillet 1933. « Barbiers qui attendent désespérément l'application de la limite de 8 heures de travail dans leur journée déjà très allongée par le transport. »
« Une heure ou une heure et demie pour déjeuner, c'est peu. Deux heures, oui. En général, un ouvrier coiffeur gagnant de 300 à 500 mil-réis est contraint d'habiter dans des quartiers éloignés du centre, à Lapa, Penha, Vila Prudente, Bosque ou Casa Verde. Deux heures sont suffisantes, sans grande marge, car au temps de trajet il faut encore ajouter le temps d'attente que nous impose, de façon impériale et arbitraire, la ‘‘Light and Power’’ ».
« *Os barbeiros e o regime das oito horas de trabalho*. »
« *Uma hora ou hora e meia para almoço é pouco. Duas horas, sim. De ordinario, um official de barbeiro ganghando de 300$ à 500$, é obrigado a morar em bairros distantes da cidade, na Lapa, Penha, Villa Prudente, Bosque ou Casa Verde. Duas horas é o sufficiente, sem grande largueza, porque além do tempo de viagem, é preciso accresentar o tempo de espera a que nos obriga, imperial e discrecionariante, a ‘‘Light and Power’’* ».

293. Le club sportif G. D. R. Rudge, en 1933, organise ainsi « En présence du président honoraire, M. Otavo Rudge, le champion absolu de Casa Verde offre aujourd'hui, à la résidence de M. Germano Abel Borges, un grand churrasco à la gaúcha (…) à la bahiana, arrosé de vin et de bière pression en abondance. Feu de joie, feux d'artifice, excellent jazz-band et quelques guitaristes » (« *Com a presença do presidente honorario Sr Olavo Rudge o campeão absoluto da Casa Verde, offerece hoje na redisencia do sr Germano Abel Borges, um grande churrasco á gaucha,(…) á bahiana, regado a vinho e chopps em quantidade. Fogueira, fogos, optimo jazz-band e alguns guitarristas* »).

294. « *Na Casa Verde : um lago de aguas estagnadas que constitue real perigo para a saude dos moradores da zona* », *A Gazeta,* 4 janvier 1933.

295. « *O bairro de Casa verde é hoje uma cidade que tem milhares de habitantes e merece, por isso*

Le 8 juin, un groupe d'habitants de Casa Verde adresse un courrier recommandé au maire pour exiger des améliorations sur la rareté des *bondes* et bus et sur l'état lamentable des rues non pavées [296]. Une autre plainte est déposée [297] par des habitants à propos de la rue Nero Costa qui est inondée. Le 2 septembre, un nouvel avertissement de la menace de chute du pont de Casa Verde ; le 30 novembre, les habitants de la rue Inhaúma sont privés d'eau depuis trois mois… à tel point que certains, excédés d'attendre l'attention des services publics, ont déménagé [298] !

Bien que la situation politique soit très différente à Rio, la cause des *suburbanos* est là aussi l'objet d'une politisation médiatique. La question sociale est volontiers abordée par les autorités municipales dans ses dimensions sanitaires. Les médecins hygiénistes ont fondé partout des Postos de Saneamento Rural : celui de Madureira ouvre en 1928 et fonctionne jusqu'en 1934. Interrogé par le *Rio Ilustrado* en 1936, Belisario Penna raconte cette période. « Après avoir été de 1928 à 1931 également le siège d'un district de police de foyers épidémiques, le ''8e district héroïque'', comme on l'appelait, a heureusement été dissous avec mon départ pour cause d'incompatibilité avec l'orientation donnée par la Fondation

mesmo, a atenção da Prefeitura que o relegou até agora no mais completo abandono. As ruas allí são intransitaveis, cheias de lama o de pó e sempre esburacadas. Iluminação publica não existe. A pesa é numerosa alli como em toda a cidade a série de impostos de toda sorte com que a Prefeitura gravou os municipes.(…) É tempo da Prefeitura, que nunca se esquece de impor e receber impostos, fazer alguma coisa em favor dos moradores daquella zona populosa e inteiramente abandonada. »

296. « Les habitants de Casa Verde réclament des améliorations pour leur quartier. Les habitants de Casa Verde viennent d'adresser au maire une pétition demandant des améliorations pour ce quartier. Ils invoquent comme motif de leur plainte le manque de tramways et d'autobus ainsi que l'état déplorable des rues mal éclairées et sans revêtement. La population du quartier est estimée à quatre mille personnes qui demandent au maire d'accorder une plus grande attention à ces secteurs de la ville. » (« *Os moradores da Casa Verde pedem melhorias para o bairro. Os moradores da Casa verde acabam de dirigir ao prefeito uma baixo-assignando pedindo melhorias para aquelle bairro. Allegam elles como motivo da sua reclamaçao a escazes de bonde e de ominbus e o estado lamentavel das ruas escuracadas e sem calçamento. A populaçao do bairro é calculada em quatro mil pessoas que solicitam do prefeito maiores cuidados em aquelles recanto da cidade*. ») *A Gazeta*, 8 juin 1933.

297. « *Ruas abandonadas. Uma reclamaçao digna de ser atendida pela Prefeitura* », *A Gazeta*, 30 mars 1933, p. 5.

298. « Rua Inhaúma, sur les hauteurs de Casa Verde : voilà trois mois qu'ils sont sans eau ! Et voilà trois mois qu'ils paient leurs factures en temps et en heure sans disposer de ce précieux liquide dans leurs habitations respectives ! Il paraît incroyable que, dans une capitale comme São Paulo, un tel fait puisse se produire. Plus incroyable encore est le mépris avec lequel le service des Eaux accueille les réclamations répétées des habitants de cette rue, lesquels, avec une patience de Job, ne se lassent pas de demander des mesures urgentes à cette administration publique. Mais en vain : jusqu'à ce jour, le précieux liquide demeure totalement absent des foyers de cette rue. Beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, désespérés, ont déjà quitté leur domicile. »

« *Rua Inhauma, no alto da casa verde, ha tres mezes que estao sem agua ! e ha tres mezes que pagam pontualmente as suas contas sem ter o precioso liquido em suas repectivas residencias ! parcece incrivel que numa capital como S. Paulo se dé semelhante facot. Mais incrivel, porém, é o descaso que a Repartiçaos de Aguas vota as reidteradas reclamaos dos que têm moradia naquella via publica, e que com uma paciencia de Job, nao se cançam de pedir providencias urgentes áquella repartição publica. Mas en vão, pois até hoje o precioso liquido continua a ser completamente desconhecido dos moradores daquella rua. Muitos delles, aliás, desesperados, já mudaram de residencia*. »
A Gazeta, 30 novembre 1933.

Rockefeller »[299]. Il poursuit : « je ne veux pas me rappeler de cette époque sinon en disant que j'ai trouvé le district avec 90 % de foyers infestés et 50 % avec des moustiques porteurs de la fièvre jaune, et que je l'ai rendu en 1931 avec 0 % ». En effet, poursuit la revue, après l'enregistrement d'un premier cas dans le régiment de Campinho en 1928, l'épidémie s'est répandue très rapidement, transformant la « *cidade maravilhosa* » en champ de bataille. Le travail était fait par le « brave et humble « *mata-mosquito* » (« tue-moustique »), dont la revue reproduit quatre photos issues des archives de la fondation Rockfeller, avec la légende suivante :

> L'aspect pitoyable que le Dr Paranhos a trouvé dans les rues d'Oswaldo Cruz. Des marais de miasme, de fièvre et de désolation. En bas, le même lieu investi par les assistants du Dr Paranhos[300].

Un autre aspect dénoncé en 1928 par le journal populaire *A Esquerda* est l'inaction et la corruption des autorités de police.

> Le maintien de l'ordre dans les banlieues.
>
> Madureira a été livré à diverses bandes de voleurs. La zone suburbaine soumise à la juridiction du 23e district, qui est énorme, devient inhabitable. Les habitants ne peuvent pas avoir la moindre confiance dans la police, car chaque nuit un certain nombre de maisons sont cambriolées, sans qu'un seul escroc ne tombe entre les mains de la police. Si vous vivez à Madureira, vous êtes complètement à la merci des voleurs, car la police ne fait absolument rien.
> L'enquêteur Palha, qui sert dans le 23e district, passe ses nuits et ses jours au commissariat à faire sa politique et à intriguer auprès de ses camarades au lieu de s'occuper de la zone qui lui est confiée et de poursuivre les criminels[301].

La question des impôts est cruciale car elle matérialise l'insertion des *subúrbios* dans la communauté urbaine. Elle mobilise les contribuables qui estiment pouvoir bénéficier des services publics minima. En 1931, *A Esquerda* s'indigne d'« une rue de Turiaçu à l'état de

299. *« Depois de haver sido de 1928 à 1931 tambem sede de um Distrito de Polica de fócos, o « heroico 8e distrito », como o cognominaram, que felizmente foi dissolvodo com meu afastamento consequente à incompatibilidade com a orientação dada pela Fundação Rockfeller »*, *Rio Ilustrado, « Madureira »*

300. « *O aspeto lastimavel que o Dr Paranhos encontrou nas ruas de Osvaldo Cruz. Pantanos fócos de miasmas, febres e desolação. Em baixo, o mesmo local a ser atacato pelos auxiliares do Dr Paranhos.* » *Ibid.* Les équipes de modestes *mata-mosquitos* (tous noirs sur les photos reproduites par le *Rio Ilustrado*) se chargent courageusement d'endiguer les épidémies. Ces travaux donnent son nom à la station de train sur la ligne EFCB, Rio das Pedras rebaptisée Oswaldo Cruz.

301. « *O policiamento dos suburbios.*
Madureira entregue a varias quadrilhas de ladrões. A zona suburbana que se acha sujeita á juridicção do 23e districto, que é enorme, está se tornando inhabitavel. Os moradores não podem ter a minima confiança na policia, por quanto, todas as noites, um determinado numero de casas são assaltadas, sem que um unico larapio caia nas mãos da policia.Quem morar em Madureira, mantem-se completamente á mercê dos amigos do alheio, porque a policia não faz absolutamente nada. O investigador Palha, que sirve no 23e districto, passa noite e dia na delegacia, fazenda sua politica, intrigando companheiros, em lugar de correr a zona que lhe foi confiada e perseguir os criminosos », *A Esquerda*, 18 janvier 1928, p. 5.

jungle »[302]. La rua Íbia n'est pas entretenue et laissée en friche, soi-disant parce que la municipalité n'a pas à intervenir sur une rue qui relèverait du service de l'EFCB.

> Enfin, peu importe à qui revient la compétence de faire désherber la rue Íbia : ce que les habitants veulent, c'est que ce service soit rendu, car, disent-ils, s'ils paient des impôts, si les commerçants paient des licences, ils ont aussi droit à un peu d'attention de la part des autorités administratives, qui n'en feront pas moins si elles s'occupent de la cause publique[303].

Fondée par un collectif d'avocats du centre-ville mais dont les membres résident à Meyer[304] et financée par le propriétaire du *Jornal do Brasil* soutien du gouvernement de Pedro Ernesto, la *Revista Suburbana* parait mensuellement entre février 1933 et 1934 pour se faire le porte-parole des habitants du *subúrbio* : le « magazine mensuel des aspirations suburbaines »[305]. Dans son premier numéro, elle reprend les thèmes que l'on trouvait dans la presse pauliste : d'une part le mépris et l'abandon des pouvoirs publics, alors que les *subúrbios* de Rio comptent désormais « Un million d'habitants ! » :

> La banlieue est la terre de la richesse, le bras pour le travail et aussi la joie et la vie de la ville. . . Cependant, cette terre que Dieu a dotée de tant de richesses, a toujours été oubliée par les gouvernants[306] !

La revue alerte sur les enjeux immédiats pour la population :

> L'assainissement général, qui est retardé ; le réseau d'égouts, qui devrait déjà être un fait ; le pavage de ses rues ; un plus grand nombre d'écoles réparties en fonction du noyau de population ; les moyens de transport, la construction d'autoroutes, et leur entretien pour intensifier les relations locales ; l'assistance publique, l'institution de postes de santé et d'hôpitaux dans les différents districts, de maternités, etc. ; canalisation de l'eau potable pour toutes les localités, même les plus éloignées ; installation d'une électricité abondante et parfaite, même dans les hameaux les plus reculés ; enfin, électrification de la Gare Centrale pour la plus grande commodité de sa population[307].

302. « *Uma rua de Turiaçu', em pleno matto.* »

303. « *Finalmente não importa no caso, saber de quem é a competencia para mandar capinar a rua Ibia : o que querem os moradores é que se faça esse serviço, pois, dizem, se pagam impostos, os commerciantes pagam licenças é para terem tambem direito quando mais não seja a um pouco de attenção por parte das autoridades administrativas qua não farão pouco se cuidarem da causa publica.* », *A Esquerda*, 5 mars 1931, p. 2.

304. Le directeur de la revue est l'avocat Levy Cerqueira, dont le cabinet se trouve rue 7 de Septembro à Rio.

305. « *magazine mensal das aspirações suburbanas* ».

306. « *O suburbio é a terra que dá abastança, o braço para o trabalho e tambem a alegria e a vida da cidade… Todavia, esta terra que Deus aquinhoou com tantas riquezas, tem sido sempre esquecida dos governantes !* », *Gazeta Suburbana*, février 1933, n° 1.

307. « *O saneamento geral, que retarda ; a rêde de esgotos, que já devia ser um facto ; pavimentação de suas ruas ; maior numero de escolas e distribuidas conforme os nucleos de população ; meios de*

La cause des suburbains ou les « aspirations suburbaines », qui recoupent à la fois celles des catégories ouvrières vulnérables et celles des « citoyens actifs » de la bonne société, participent d'un discours de revendication, susceptible d'être relayé par d'autres acteurs, politisé voire instrumentalisé, et en tout cas digne d'intérêt pour la presse grand public.

Nouveaux lotissements, nouvelles arrivées

Or, la démographie des *subúrbios* connait une nouvelle poussée au milieu des années 1930, sous l'effet conjugué de politiques urbaines qui touchent à la fois le centre-ville et le transport. À Rio, le décret du 29 décembre 1930 et un règlement des services en juin 1932 encadrent les concessions d'autobus et le prix du billet, selon une tarification établie et contrôlée par la mairie. À partir de 1934, la mairie produit un plan de transports qui organise les concessions par quartier. Le prix du transport ferroviaire suburbain est régulé à partir de 1935 (le prix du trajet de Madureira jusqu'au centre par l'EFCB est fixé à 1 *tostão*[308]). Le peuplement des périphéries s'accélère ensuite, lorsque les deux métropoles entreprennent d'importants travaux urbains dans leur centre-ville, qui ont pour conséquence le départ des populations déplacées par les travaux vers la banlieue : la construction de l'avenue Vargas à Rio sous le mandat du préfet Dodsworth à partir de 1937, et l'application du Plano de Avenidas par le maire de São Paulo, Francisco Prestes Maia.

Cette croissance est sensible au niveau de Casa Verde, qui ne compte encore que 13 000 habitants en 1934 mais double presque sa population en 6 ans avec 22 000 habitants en 1940, et la triple dans la décennie suivante, avec 58 000 habitants en 1950. Le district de Madureira compte environ 150 000 habitants en 1940.

Du fait de l'élargissement du front d'urbanisation, la tension foncière augmente autour des gares et terminus de *bonde* où se trouvent les premiers lotissements. Même si ce « second front » génère sans doute moins de plus-value que celui de la génération précédente, les terrains deviennent des objets de spéculation, y compris pour des investisseurs extérieurs. Dans la revue illustrée *O Cruzeiro*, à destination des classes supérieures de la *zona sul*, on peut lire l'annonce suivante : « Achetez un lot et attendez sa valorisation ». La réclame concerne des terrains non bâtis entre Irajá et Vaz Lobo, zone de la propriété des Machado, baptisées Villa Rangel et Villa Mimosa, et l'argument principal est leur proximité avec les réseaux de transport : train à Irajá et *bonde* pour Madureira[309].

transportes, construcção de rodovias, e sua conservação para intensificar as relações locaes ; assistencia publica, instituição de posto e hospitaes em varios bairros, maternidades, etc. ; canalisação de agua potavel para todas as localidades, ainda as mais longinquas ; installação de luz electrica farta e perfeita, mesmo nos mais reconditos lugarejos ; finalmente a electrificação da Central para maior commodidade de sua população », *Gazeta Suburbana*, février 1933, n° 1.

308. G. M. Lema Icasuriaga, *Fim de linha : transporte e segregação no Rio de Janeiro*, thèse de doctorat, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2005.

309. « *Irajá. Estação de Irajá da estrada de ferro Rio d'Ouro, « Villa Rangel » et « Villa Mimosa », servidas pelo bonde electrico que sae de Madureira. Lotes desde 2 :000$000, « Compre um lote e aguarde a valorização », Junqueira &Cia Ltd (rua quitanda 113)* », *O Cruzeiro*, 24 mai 1930, p 41.

Casa Verde, métissage et inévitable processus de ségrégation

À Casa Verde, Francisco Baruel est le propriétaire du terrain jouxtant celui des Rudge. Plus ou moins à l'abandon, il était depuis 1920 le théâtre de quelques drames, suicides, règlements de compte dont rendaient compte les journaux. En 1929, Baruel lance les travaux de la Vila Baruel, projet similaire à la Vila Tietê, dont les plans sont déposés à la mairie en 1930[310].

Le projet économique de la Vila Baruel est moins ambitieux que celui de la Vila Tietê mais il s'inscrit toutefois dans sa continuité. Il attire en tout cas des jeunes ménages venus des quartiers industriels. Le *Correio de São Paulo* annonce en 1933 le mariage d'Italiens résidant Vila Baruel : lui est *polidor* (polisseur) de profession, né à Moóca en 1902 de parents italiens, elle est née à Sé en 1901 de parents italiens également, de profession *prendas domésticas* (employée de ménage)[311]. D'autres Italiens, qui travaillent en usine dans le Bom Retiro, viennent s'installer depuis Barra Funda ou Bom Retiro[312].

Un fait divers survenu dans la rue Garibaldi en septembre 1936 nous indique que la Vila Baruel accueille aussi des familles noires[313]. Autre signe de la présence d'une population noire dans le quartier, en février 1933, lors de la campagne de recrutement d'électeurs de la Frente Negra Brasileira (Front noir brésilien, FNB) en vue des élections à l'Assemblée constituante, Casa Verde est le district qui enregistre le contingent d'électeurs le plus important, avec 550 inscrits, suivi du Braz (420), de Bela Vista (410) et Bosque da Saúde (398)[314]. La même année, l'organe de presse du mouvement noir, *A Voz da raça*, annonce le mariage de plusieurs de ses résidents. Les éditeurs du journal ont d'ailleurs un rôle dans l'installation de familles noires en périphérie. Les membres de la FNB sont en effet incités à s'émanciper de la pression et de l'humiliation liées à leur statut de locataires exposés aux expulsions, et à acheter un lot en périphérie, où ils pourront être propriétaires et respectés[315]. Le lancement d'un ultime lotissement à Casa Verde en 1935 va leur en offrir l'opportunité. Il s'agit du terrain nommé Sitio do Bicudo (propriété de Manuel Campos Bicudo), ou Sitio Mandaquí, qui longe la rivière du même nom à l'ouest et les terres du monastère São Bento à l'est, et jouxte la *chácara* Baruel au sud. Sur le plan de São Paulo de José Castiglione (figure 27), cette parcelle est désignée comme Parque Suisso et quelques rues sont déjà indiquées.

Le terrain est désormais la propriété du Dr Francisco Paula de Peruche, investisseur du centre-ville d'origine italienne (qui apparait parfois comme Perucci). À l'issue de l'annulation de son mariage avec Candida Inglez de Souza, Peruche récupère ce bien à Casa Verde et procède à son lotissement en avril 1935. Il vend rapidement les lots, à crédit et à des prix défiant toute concurrence, ce d'autant plus vite qu'il ne s'embarrasse pas de formalités : il ouvre un petit bureau de vente au milieu de la parcelle (actuel emplacement de l'école primaire Ary Barroso) avec l'aide de sa fille. Celle-ci écrit simplement sur un cahier les noms

310. *Planta da Villa Baruel pertenecente a Francisco Baruel Netto*, 1930, Arquivo Washington Luis, Prefeitura de S. Paulo.

311. *Correio de São Paulo*, 12 janvier 1933.

312. E. Britto, *São Paulo tem a Casa Verde*, São Paulo, Visuale, 1998.

313. *Correio Paulistano*, 1er septembre 1936, p. 1.

314. *Correio de São Paulo*, 17 février 1933, « Alistamento na Frente Negra » : 6682 *alistados* au total au 28 janvier.

315. Cité par G. R. Andrews, *Blacks & Whites in São Paulo, Brazil, 1888-1988*, Madison, University of Wisconsin Press, 1991.

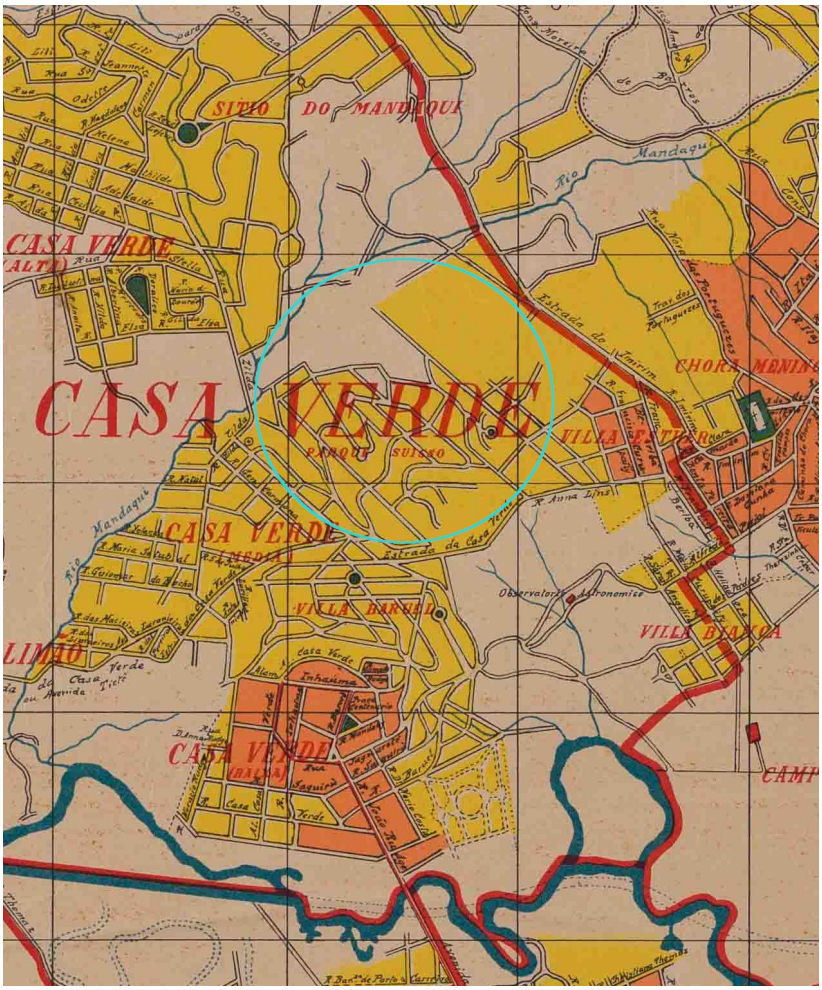


Figure 27. Terrain de Francisco Peruche, début des années 1930 (entouré en bleu). Planta de S. Paulo, José Castiglione (entre 1930 et 1935). APESP. CCo.

des acquéreurs et leur remet un certificat d'usucapion (*usucapião*), c'est-à-dire une attestation d'occupation valant droit d'usage exclusif (et non pas de propriété, qui impliquerait un acte notarié ; celle-ci pouvant néanmoins être revendiquée après un long délai d'occupation)[316]. Tandis qu'aucun raccordement n'est prévu sur le site (ni eau, ni électricité), Peruche propose la construction de maisons-types très simples dont il fournit les matériaux et les plans, maisons « en L ou P »[317]. Rapidement, l'ensemble du terrain est occupé et prend le nom de Parque Peruche (figure 28).

Les lots, assez grands, attirent d'abord des habitants de Casa Verde : Pedro João Gues Magu Zito, fils de Portugais né en 1927 dans la rua Paulina Vergueiro Rudge, y emménage

316. Entretien avec Octacílio Ribeiro, Casa Verde, juillet 2018.

317. M. M. Marcelino, *A evolução urbana do Parque Peruche e sua gente*, São Paulo, Carthago Editorial, 2003.

en 1931. Des habitants de la rue Professor Castro Pereira qui « était pleine de Portugais » profitent de l'opportunité pour y installer un magasin, un terrain potager et lotir la parcelle[318]. Le grand père d'Alessandro, d'origine italienne, vivait dans la rue Galiléia et achète lui aussi un lot qu'il occupe puis lotit à son tour[319]. En 1936, une épidémie de typhoïde pousse des familles à déménager du Bom Retiro et à se réfugier sur les hauteurs de Casa Verde, où les terrains leur permettent d'avoir une activité agricole[320]. Des habitants de Vila Espanhola, qu'on appelle maintenant Abissínia tant les noirs y sont nombreux, acquièrent aussi des lots bon marché. Antonio Dios (noir) y emménage en 1935 :

> Les rues présentant la plus forte concentration de Noirs étaient Aguas Virtuais, Ouro Grosso et Galiléia. Les familles noires (*os patricios da raça*) dominaient ce Peruchão jusqu'à la rue Zilda. De nombreux Noirs étaient des cheminots de la compagnie Sorocabana[321].

Les grands-parents de Teresa, qui sont venus de l'intérieur (lui comme travailleur ferroviaire, elle comme couturière, autrement dit les métiers classiques de l'époque selon elle), racontent qu'un certain João Piso, leur voisin, vendait des lots du lotissement[322]. Autour de la *chácara* do Sampaio, du nom de ses premiers occupants, on rencontre aujourd'hui plusieurs de leurs descendants. Les personnes nées dans les années 1930 racontent que leurs parents venaient des régions du café de São Paulo (Piracicaba, Campinas), du Minas Gerais, de l'État de Rio… Mais beaucoup viennent d'abord des quartiers industriels de Bom Retiro, Bexiga et Barra Funda. Célèbre sambiste de São Paulo, Tuniquinho Batuqueiro rappelle dans une interview en 2007 comment il y avait emménagé enfant avec sa famille :

> Puis est venue l'affaire de libérer les *porões*[323] [. . .] que les pauvres ne pouvaient pas vivre sous le sous-sol [. . .] toute cette affaire [. . .] Tous les pauvres [. . .] noirs et blancs [. . .] vivaient dans ces sous-sols [. . .] Donc y avait pas moyen [. . .] « Dégage ! – Et où vais-je vivre moi ? – Dégagez ! Achetez un terrain [. . .] Allez vivre sous les arbres [. . .] Je ne sais pas ! » Et les Noirs ont commencé à partir. Et mes vieux sont partis du côté de Peruche. Ils vendaient pas cher là-bas ! Ils ont acheté là. De temps en temps quand il y avait du vent, la maison nous tombait sur la gueule [. . .] Mais il fallait bien, mec[324] !

318. E. Britto, *São Paulo tem a Casa Verde*.

319. Entretien avec Alessandro, Casa Verde, avril 2018.

320. E. Britto, *São Paulo tem a Casa Verde*.

321. « *A rua de maior concentração de negros era a Aguas virtuais, a Ouro Grosso e a Galiléia. Os patricios da raça dominava esse Peruchão até a rua Zilda. Muitos negros eram ferroviarios da Companha Sorocabana* ». E. Britto, *São Paulo tem a Casa Verde*.

322. Entretien avec Teresa, Casa Verde, avril 2018.

323. Sous-sol des maisons loués à des familles pauvres dans les quartiers industriels de Bom Retiro, Mooca, Lapa, etc.

324. « *Aí apareceu aí o negócio de desocupá o porão […] Que não podia pobre morar em baixo de porão […] aquele negócio todo […] Que tudo quanto era pobre […] branco, preto […] morava no porão […] Então, não podia […] Se vira ! E onde é que vou morá ? Se virá ! […] Compra terreno […] Vai morá embaixo da arvi […] Sei lá ! E nego começou saí. E os meus saíro pro lado do Peruche. Tão vendendo*



Figure 28. Lotissement du Parque Peruche, 1943. Source : *Planta da Cidade de São Paulo*, The São Paulo Tramway. Light and Power Co. Ltd, 1943. APESP. CCo.

Ce sont finalement des noirs qui sont majoritairement venus s'installer au *parque* Peruche. D'après l'estimation d'un ancien habitant, 80 % des lots ont été occupés par des familles noires, expulsées de Bexiga par la construction de l'avenue Nove de Julho [325]. La création, en 1941, de la confrérie de São Benedito dos Homens Pretos, est un témoignage supplémentaire de la forte présence d'une population noire, qui progressivement donne son identité au quartier.

Cela n'empêche pas l'installation de familles blanches, dans le lotissement Peruche, la Vila Espanhola ou Baruel, qui arrivent également des régions de plantation de café ou des quartiers industriels comme Bom Retiro, et participent ainsi à la mixité du peuplement. La paroisse de Nossa Senhora das Dores est fondée en 1940 dans la rue Lucinda, Vila Baruel.

barato lá ! Danaro a comprá lá. De vez em quando ventava, a casa caía na cabeça dos cara […] Mas tinha que sê, meu ! » extrait du film *Samba á Paulista*, 2007, parte II, 42'28'', transcrit par M. M. Marcelino, *Uma leitura do samba rural ao samba urbano na cidade de São Paulo*, mémoire de master, Universidade de São Paulo, 2007.

325. Entretien avec Octacílio Ribeiro, Casa Verde, juillet 2018.

Sur les 103 mariages enregistrés la première année, 31 hommes sont nés dans l'État de São Paulo, 28 en Europe et 25 dans la ville de São Paulo. Seuls 5 proviennent du Nordeste et 11 de divers endroits du Brésil et d'Amérique. La situation des femmes est différente : 38 sont nées dans l'État de São Paulo et celles nées en ville sont plus nombreuses que les migrantes, ce qui correspond au schéma migratoire de la ville de São Paulo en général. On observe une forte exogamie : dans chaque catégorie, un tiers seulement des mariages se font au sein du même groupe d'origine[326].

Ainsi, sur les 31 hommes nés dans l'État de São Paulo, seulement 13 se marient avec une femme de même origine, et encore, un seul couple parmi eux est né dans la même paroisse. Les 11 mariages qui unissent deux Européens suivent le même schéma : seuls deux concernent des migrants de la même région d'origine, même lorsque ce sont des compatriotes (9 mariages de Portugais, 1 d'Italiens, 1 de Lituaniens). Parmi les 11 couples dont les deux membres sont nés à São Paulo, un seul vient de la même paroisse, Barra Funda. Ces configurations montrent que malgré un processus de répartition socio-raciale de l'espace favorisé par le type de promotion foncière, le brassage de population est important – même si le fait de partager le même type de parcours migratoire reste déterminant dans les mariages, et bien que l'on ne puisse pas quantifier les unions entre noirs et blancs.

Madureira

L'urbanisation par lotissements de Casa Verde est bien différente du processus de peuplement de Madureira. Près de la gare de Turiaçu, le long de la route d'Otaviano, les terrains sont vendus au fil de l'eau. Le quartier de Turiaçu se densifie au début de la décennie. La mère de Celso, né en 1931 dans une petite maison où il tient toujours une *lanchonete* (snack-bar), était née à Luz. Ses parents ont vendu leur petit terrain rural pour venir acheter ce lot à Turiaçu. Le père de Celso, venu d'Alagoas avec ses trois frères, y a fait construire la maison où Celso vit toujours[327]. La paroisse de Santa Rita (fille de São Mateus) créée en 1923 à Oswaldo Cruz, célèbre ses premiers mariages en 1933. Sur 25 mariages enregistrés, 15 concernent des couples qui sont nés dans la ville de Rio et dans la même paroisse. La majorité des autres sont nés dans l'État de Rio. Seules trois femmes viennent du Nordeste, ainsi que trois hommes, trois autres hommes viennent du Portugal (dont un de la colonie du Cap Vert) et un de l'État de São Paulo. En 1938 où furent célébrés 12 mariages, 5 ont uni deux personnes de Rio nées dans la même paroisse[328].

Les habitants de Turiaçu dans les années 1930 sont donc pour moitié venus de la ville de Rio, sans doute arrivés avec leurs familles et leurs réseaux, au sein desquels ils trouvent leur conjoint pour une bonne partie d'entre eux. Cette configuration se reproduit sur l'année 1943 : sur 32 mariages et 64 individus, seuls 5 sont nés à Madureira. La très grande majorité (57 sur 64) est originaire de la ville de Rio, des paroisses voisines (Penha, Piedade, etc.) ou d'autres *subúrbios* plus proches du centre (S. Cristovão, Engenho Novo…). Pour les 25 mariages qui unissent des Cariocas, 12 concernent des individus de la même paroisse. Au début des années 1940, Turiaçu reste un lieu d'immigration, dont le marché matrimonial

326. Archives de la paroisse de Nossa Senhora das Dores, Casa Verde, São Paulo, registre des mariages de l'année 1940.

327. Entretien avec Celso, né en 1931, Madureira, décembre 2017.

328. Informations transmises par le secrétariat de la paroisse de Santa Rita, Turiaçu, Rio de Janeiro.

est peu ouvert : d'un côté, l'urbanisation est spontanée, dispersée ; de l'autre, des réseaux sociaux déjà constitués accompagnent l'installation des nouveaux venus[329].

En l'absence de toute mention de la couleur de cette nouvelle population, il faut s'appuyer sur des sources moins systématiques pour essayer de reconstituer la situation raciale. Le syndicat Sociedade de Resistência dos Trabalhadores em Trapiche e café, connu pour avoir fédéré les travailleurs du port au début du XX^e^ siècle et pour être composé et dirigé en majorité par des noirs, peut, grâce à son registre, nous donner, vu depuis le centre-ville, quelques tendances sur les dynamiques de peuplement de la banlieue. En effet, les travailleurs du port sont réputés résider à proximité de celui-ci, sur les districts voisins comme celui de Gamboa où se concentre dans les années 1910 une population noire. Toutefois, le registre indique, pour la période des années 1920 durant laquelle 372 nouveaux membres sont inscrits, que les domiciles des syndiqués ne se situent que pour un quart d'entre eux au centre de Rio et dans les *morros* ou favelas proches du port (« Morro », « Providência », « Favela », « Castelo »)[330]. Les syndiqués de Resistência vivent en majorité dans les périphéries, et pour 44 %, dans la zone Nord, le long des deux lignes ferroviaires Leopoldinha et EFCB. Sur les 65 syndiqués vivant dans la zone Nord, 16 sont installés à Madureira.

Pendant la décennie 1930–1940, 655 nouveaux membres ont été inscrits : 42 % d'entre eux vivent dans un district « urbain » et 40 % dans la zone Nord (les autres se répartissent dans différentes périphéries), soit 263 personnes, dont 40 à Madureira. Madureira devient donc un *subúrbio* surreprésenté, ce qui peut s'expliquer par les « effets de grappes » liés aux modalités de recrutement, parmi les membres de la famille, de la parenté fictive et des alliances de voisinage[331]. Ainsi, nous pouvons imaginer que Madureira était devenu un bassin de recrutement tout autant qu'un lieu de destination pour les familles noires du centre.

Contrairement à Casa Verde où la ville gagne sur les terrains ruraux à coups de lotissements organisés par les propriétaires, ce sont les parcelles déjà occupées qui se densifient au cours de la décennie 1930. Le parcellaire était encore très peu dense pendant les années 1920 ; l'occupation des sols augmente par l'action progressive des propriétaires et non par opérations urbaines. On voit apparaître de moyens ou petits lotissements, et parfois des parcelles sont seulement démembrées en partie, comme dans le quartier d'Oswaldo Cruz (figure 29), par exemple sur l'îlot Frei Bento/Souza Caldas/Estrada do Sapê/Cananaéa/Guararema, divisé en une centaine de lots vendus avec un petit bâtiment (figure 29a). On construit parfois simplement une deuxième habitation dans le fond de la parcelle (figure 29b,c), qui sera destinée à la location ou vendue, ou encore lotie avec 5 ou 6 *vilas* ouvrières (figure 29d,e).

Vu la taille des parcelles et le type de bâti, ces lots sont très clairement destinés à des catégories populaires, qui viennent alors intégrer un tissu social-urbain plutôt mixte, qu'ils contribuent à diversifier. Ce processus de densification n'est pas celui que l'on retrouve à Casa Verde, alors que les catégories sociales concernées sont sans doute similaires : noirs expulsés du centre par la politique d'éradication des *cortiços* et *porões*, familles du centre délogées par les grands travaux.

329. *Ibid.*

330. Arquivo Sociedade de Resistência dos Trabaslhadores em Trapiche e café, livros de registro.

331. M. C. V. e Cruz, « Tradições negras na formação de um sindicato : Sociedade de Resistência dos Trabalhadores em Trapiche e Café, Rio de Janeiro, 1905-1930 », *Afro-Ásia*, n° 24, 2000, p. 243-290 ; E. B. Arantes, *O porto negro : cultura e trabalho no Rio de Janeiro dos primeiros anos do sec. XX*, thèse de doctorat, Rio de Janeiro, Universidade Federal Fluminense, 2005.

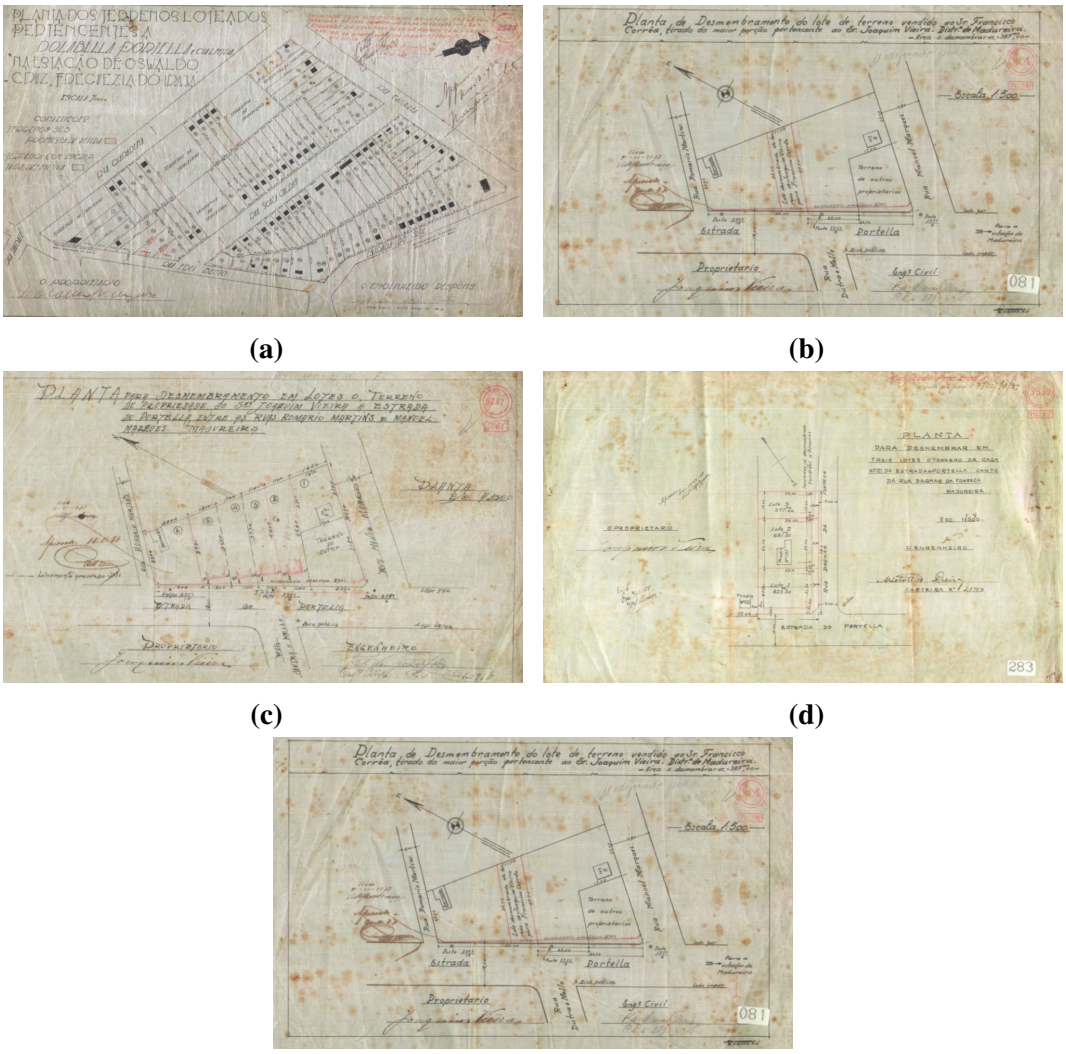


Figure 29. Lotissements à Oswaldo Cruz, années 1930. (a) Lotissement Dolabella Portella Cia Lmtda, 1936. (b) Démembrement Estrada do Portella, 1937. (c) Lotissement Portella de Joaquim Vieira, 1938. (d) Lotissement Portella et Dagmar Fonseca 1938-39. (e) Lotissement Portella pour la construction de 6 petites maisons, 1938. (a)–(e) Source : Acervo da Secretaria Municipal de Urbanismo, Prefeitura do Rio de Janeiro. CCo.

À Madureira, la dynamique du peuplement justifie que sous le mandat du maire Dodsworth (1937–1945), trois écoles primaires ont été créées ou agrandies. Dix ans après les premiers mariages de Santa Rita, la paroisse de Santo Sepulcro est inaugurée en 1945 près de la gare Eduardo Araújo. Cette fois, sur les 100 premiers mariages, le schéma démographique a basculé : il y a moins de migrants parmi les hommes qui sont majoritairement nés à Rio (56), dont 14 au moins à Madureira. Dix seulement sont nés en Europe, 17 viennent du Nordeste, et autant de l'État de Rio. Du côté des femmes, 85 sont cariocas dont 15 nées à Madureira.

Seules trois sont Européennes (deux Italiennes qui se marient avec des Italiens nés dans l'intérieur et une Portugaise), et 15 viennent du reste du Brésil dont cinq du Nordeste [332].

Les types d'union selon l'origine des mariés sont très variés. La configuration la plus répandue, pour 34 mariages sur 100, est l'union entre deux Cariocas – dont 13 concernent des habitants nés à Madureira. Parmi les 21 autres mariages cariocas, un seul concerne des époux nés dans la même paroisse. Nous sommes donc dans une situation différente du quartier de Turiaçu quinze ans auparavant : tandis que l'ancrage dans le quartier et ses effets sur les unions se font déjà sentir – avec l'impact du voisinage sur les rencontres – la majorité des couples se forme dans un brassage au sein d'une condition urbaine commune, et dans un contexte où la migration intra-urbaine, entre *subúrbios*, est très importante et correspond à une identité sociale.

À la fin des années 1940, les *subúrbios* de Madureira et de Casa Verde sont des quartiers consolidés, dont la trame urbaine est arrivée à maturité – leur morphologie ne changera que très peu jusqu'à nos jours [333]. À partir de cette date, l'extension des deux métropoles se poursuit au-delà : vers la Serra da Cantareira (Cachoerinha et Nova Cachoeirinha) tandis que São Paulo s'étend globalement dans toutes les directions (et en particulier à l'est et au sud) et au-delà du District Fédéral, dans l'État de Rio, dans la *baixada fluminense.* Les conditions de peuplement ont alors changé avec le développement des voies automobiles et dans les composantes de la migration dès lors majoritairement en provenance du Nordeste. C'est aussi à partir de là que le terme *subúrbio*, à Rio, prend la signification du « lieu des pauvres dans la ville » [334].

Mais les *subúrbios* constitués entre 1920 et 1940 présentent à Rio et à São Paulo des caractéristiques communes et spécifiques. À Casa Verde comme à Madureira, une société singulière s'est constituée, loin d'être le résultat d'un peuplement anarchique et anomique. Au contraire, les deux quartiers héritent d'une trame sociale structurée, déterminée d'abord par la propriété foncière, et profitant à une élite locale que le peuplement ne viendra pas modifier mais au contraire rendre plus influente. La première période de peuplement, autour des années 1920, voit la promotion d'une classe sociale – commerçants à Madureira, petits industriels ou entrepreneurs à Casa Verde – qui a su profiter de l'urbanisation et des bénéfices de la promotion immobilière. Celle-ci s'opère alors autour des gares et ressources urbaines, produisant de nouveaux centres et périphéries, de nouvelles marges et interstices où l'on retrouve les plus pauvres, la prostitution, le vagabondage, l'insalubrité, et où les différences raciales restent des frontières sociales très nettes, qui se traduisent par exemple dans le statut d'occupation (locataire de *cortiços*, de *porões versus* propriétaire d'un lot avec maison familiale).

332. Archives de la paroisse de Santo Sepulcro, Madureira, Rio de Janeiro, registre des mariages, année 1945.

333. Mis à part quelques lotissements de grande hauteur dans les deux cas, le parcellaire est pratiquement celui de 1940, en raison notamment du caractère inconstructible des terrains autour de la ligne électrique à Madureira et de la proximité de l'aéroport Campo de Março à Casa Verde.

334. N. da N. Fernandes, *O rapto ideológico da categoria subúrbio : Rio de Janeiro 1858-1945*, Rio de Janeiro, Apicuri, 2011.

De nouvelles vagues de peuplement au cours des années 1930 densifient cette cohabitation. Du fait des réaménagements urbains dans le centre-ville, de nombreuses familles afro-descendantes viennent s'installer, certes dans des conditions toujours largement désavantageuses, mais cette fois plus volontiers comme propriétaires, et dans un projet familial et économique similaire à celui des groupes issus de la migration européenne. Elles occupent de nouvelles marges, à la limite du front d'urbanisation, mais y construisent des territoires et des espaces d'autonomie. C'est d'ailleurs parmi ces derniers arrivés, en bas de l'échelle urbaine comme sociale, que de nouvelles cultures populaires vont s'imposer à l'ensemble de la population urbaine.

Au cours de ce processus, le tissu urbain en formation traduit les effets des préjugés sur ces configurations locales. À Casa Verde, la hiérarchie socio-spatiale est assez nette, elle dispose les plus riches autour du centre du lotissement, là où se trouvent les services et les infrastructures, tandis que les plus pauvres, derniers arrivés ou chassés par les premiers sont en lisière, en hauteur, dans les marais, avec moins d'accès à la ville et à ses ressources. On retrouve les habitants « noirs » dans ces espaces stigmatisés.

À Madureira, les mécanismes de l'urbanisation rendent cette répartition plus subtile. C'est à l'intérieur des îlots, des parcelles, que la distribution socio-spatiale se révèle. Les *fundos*, les intérieurs d'îlots, sont loués ou vendus aux plus pauvres. D'une rue à l'autre, parfois dans une même rue, les plus riches familles côtoient les plus misérables, sans pour autant que cette cohabitation ne constitue une remise en cause de l'ordre social.

Dans les deux cas, la condition des *suburbanos*, d'une couleur ou d'une autre, étrangers comme brésiliens, ouvriers comme employés qualifiés, tend à s'unifier dans un statut commun de résidents propriétaires, luttant pour obtenir les services et les ressources inhérents à leur condition urbaine. Au cours de cette consolidation, les mariages enregistrés dans les paroisses montrent que les relations de voisinage sont devenues un facteur aussi important que l'origine (lieu de de naissance, trajectoire migratoire), suscitant désormais autant d'unions, sans pour autant que l'on puisse déduire de ces données des dynamiques raciales.

Nous pouvons mieux nous représenter, à l'issue de ces premiers chapitres, les conditions, les trajectoires et les attentes des quatre grands-parents de Suelly et Ednia qui sont venus s'installer sur un lot en arrière de la route de Portela vers 1930. Sans en connaître les détails, on peut imaginer que les grands-parents d'Ednia, venus de l'État de Rio, de Bahia ou du Minas Gerais, ont quitté le monde rural – plus ou moins éloigné, dans le temps et dans l'espace, de la plantation esclavagiste – en espérant une vie meilleure pour leurs futurs enfants. Si leurs expériences sont sans doute différentes et encore différentes de celles des nombreux Européens présents, elles ont participé de cette société jeune, migrante, c'est-à-dire marquée par la prépondérance de jeunes actifs prêts à d'importants sacrifices pour s'engager dans un cycle familial. Dynamique par sa structure d'âge et par ses expectatives, une telle société constitue un moteur de croissance économique et pour ces raisons, est porteuse de changement social.

Ces nouveaux habitants ne sont pas pour autant arrivés en terrain vierge : ils ont dû trouver une place et s'insérer dans un territoire déjà structuré par des hiérarchies, celles issues de la structure foncière et de la culture politique héritées de la période esclavagiste, accompagnées de la promotion d'une bourgeoisie suburbaine. Y compris au sein de cette grande parcelle partagée par une dizaine de familles, les identités de départ ne sont pas neutres, des hiérarchies se reconstituent également entre migrants : selon l'ordre d'arrivée,

le statut résidentiel, la profession, la qualification, la nationalité, la région d'origine, la couleur. Comme dans tout front pionnier, la place sociale est fonction du caractère récent de la migration et de la capacité à s'ancrer dans le quartier.

La famille d'Ednia a trouvé un arrangement avec celle de Suelly pour s'accommoder dans cet espace, et la cohabitation, la confrontation à des difficultés communes d'accès aux réseaux d'eau potable, d'assainissement, ou aux transports, a sans doute construit des relations de voisinage denses. Les rencontres, les opportunités, les amitiés, ont pu compter tout autant que la forte présence de migrants célibataires pour que des mariages et des unions se constituent dans ces relations de voisinage. Mais il reste difficile à ce stade de comprendre les effets du voisinage et de la cohabitation sur les identités de la génération suivante, celle qui est née à Madureira en 1930, celle des parents d'Ednia et Suelly qui ont grandi ensemble. Comme on l'a vu, les familles d'Ednia et Suelly se sont côtoyées sans s'unir – c'est aussi ce qui ressort de l'analyse des registres de mariage dans la paroisse de São Matheus voisine.

Si des parents ou d'anciens voisins les ont rejoints à la fin des années 1930, ils ont trouvé un espace plus fragmenté, avec des îlots associés aux catégories les plus précaires comme le Parque Perruche à Casa Verde ou la colline de Serrinha à Madureira. On peut ainsi supposer qu'en une dizaine d'années, de nouvelles identités, liées à des socialisations de voisinage, distinguent la génération née dans le *subúrbio* de celle des pionniers.

La comparaison entre Madureira et Casa Verde permet de mettre en évidence deux processus de production de l'espace qui participent différemment de ces futures identités. À São Paulo, la formation de catégories raciales assimile alors les « noirs » à la majorité des descendants d'affranchis dans les régions de café, c'est-à-dire ceux issus en grande partie de la traite interne, dont la condition d'esclave est la plus récente, avec l'origine africaine la plus variée (Mozambique, Mina, Nagô, Congo et Angola). Cette catégorie permet de distinguer les « blancs », les Européens de première ou deuxième génération, eux aussi de cultures diverses, qui ont quitté la plantation pour tenter d'accéder à une vie meilleure. Cette polarisation se traduit dans l'espace et se superpose à la hiérarchie spatiale dans laquelle les plus pauvres sont relégués au plus loin des centres et des ressources. Si ce principe est aussi celui de la production de l'espace à Madureira, il y est plus contraint ou complexifié par la diversité des trajectoires et des conditions des nouveaux habitants. Entre ces deux pôles similaires – la classe des commerçants et entrepreneurs à majorité européenne, les plus pauvres habitants des collines, afro-descendants en majorité, et parmi eux ceux de l'État de Rio qui ont une proximité plus récente avec l'esclavage – il ne se produit pas à Madureira une hiérarchie raciale de l'espace. Comme dans la plupart des peuplements, ce sont d'abord les plus récemment arrivés qui sont les moins favorisés. L'ordre d'arrivée détermine également les hiérarchies sociales, qui reposent à la fois sur le statut résidentiel (locataire ou propriétaire de sa parcelle), sur la localisation du logement (reliefs contraignants, degré de légalité de l'occupation), au même titre que sur les régions d'origine (Nordeste, État de Rio, São Paulo).

Enfin, ce premier tableau de la société des faubourgs invite à plusieurs remarques sur la façon dont les références forgées dans la société esclavagiste sont utilisées à propos des habitants de Madureira et Casa Verde. On constate ainsi dans la presse, l'usage de catégories de « *pretos* » et « *pardos* » dans les rubriques des faits divers. Alors que ces catégories ont été utilisées dans les recensements de 1872 et 1906 à Rio, elles étaient quasiment absentes du questionnaire de 1920. Leur mobilisation par les sociologues dans les années 1930 en particulier à São Paulo et leur réintégration dans le recensement de 1940 montrent qu'elles

sont restées pertinentes, au moins à un niveau institutionnel (celui de la police qui alimente la rubrique de faits divers, celui du recensement).

La condition « noire » est aussi au cœur de l'organisation du Front noir brésilien qui se constitue à São Paulo en 1931, à une époque où l'on utilise le terme de « *raça* » pour désigner les Afro-descendants mais aussi les Paulistes[335]. Cela dit, malgré cette racialisation à São Paulo, on ne sait pas dans quelles circonstances les habitants de Casa Verde, membres de la FNB ou non, se désignent ou sont désignés par leurs voisins comme « noirs ». À Rio, où les mêmes catégories sont utilisées dans la presse, le mot « noir » renvoie à des histoires personnelles beaucoup plus diversifiées, qui ne témoignent pas des mêmes proximités avec l'esclavage ou des mêmes positions au sein de la société esclavagiste. La mobilité sociale que chacun peut espérer consiste précisément à changer de place dans ce référentiel post-esclavagiste. C'est ce dernier, et à travers lui les identifications qu'il autorise, que je chercherai maintenant à mettre en lumière dans le contexte du Madureira des années 1930.

335. B. Weinstein, « Racializing regional difference : Sao Paulo versus Brazil, 1932 », dans N. P. Appelbaum, A. S. Macpherson et K. A. Rosemblatt (éd.), *Race and nation in modern Latin America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2003.

Partie II

Autour du carnaval. Socialisations à Madureira dans les années 1930

Ednia n'a jamais aimé le carnaval. Il s'agit pourtant d'une fierté pour la plupart des habitants de Madureira, et *a fortiori* pour ceux qui, comme Suelly, ont grandi en voyant l'école de samba Portela devenir une institution prestigieuse, dont les répétitions, les recrutements, les productions, la promotion des artistes phares, scandent la vie sociale du quartier, attirent des admirateurs, ainsi que des ressources économiques non négligeables. Mais Ednia se souvient de la préparation du carnaval comme un long cauchemar durant lequel elle devait se soumettre aux fantaisies de sa mère : fabrication des déguisements, répétitions, tout autant de corvées pour la petite fille qui la faisaient se sentir ridicule [336]. Pourquoi d'ailleurs l'identification à une institution d'une telle importance irait-elle de soi ?

C'est au cours des années 1930 que le carnaval des écoles de samba, auquel le quartier de Madureira a largement contribué, change la tonalité du carnaval mais aussi de l'identité carioca. Madureira est le siège d'au moins deux grandes écoles de samba concourant régulièrement au défilé de Classe A ou 1 [337], les écoles de Portela et d'Império Serrano, mais aussi d'une quantité d'autres sociétés récréatives, associations de carnaval, écoles de samba d'envergure plus locale [338]. Cet « évènement samba » [339], que des historiens ont également qualifié de « mystère-samba » [340], consiste fondamentalement en l'incorporation de rythmiques, chorégraphies et références africaines dans le carnaval d'origine européenne qui s'était développé dans les villes. À l'instar de révolutions culturelles qui, dans nombre de métropoles américaines, procèdent de la formation d'une *Black Atlantic culture* (jazz,

336. Entretien avec Ednia, juillet 2018, Madureira.

337. Il classe les 10 plus importants de la ville et qui se déroulent dans le sambodrome officiel du carnaval.

338. H. Cazes, *Monarco : voz e memória do samba*, Rio de Janeiro, Relume Dumará, RIOARTE, 2003 ; R. T. Valença et S. S. Valença, *Serra, Serrinha, Serrano, o império do samba*, Rio de Janeiro, Livraria José Olympio Editora, 1981 ; M. T. Barboza et L. L. dos Santos, *Paulo da Portela : traço de união entre duas culturas*, Rio de Janeiro, Funarte, 1989 ; J. B. M. Vargens et C. Monte, *A velha guarda da portela*, Rio de Janeiro, Manati, 2004.

339. Sur l'histoire de la samba et des écoles, voir S. Cabral, *Escolas de samba do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Lazuli, 2011 ; M. Sodré, *Samba, o dono do corpo*, Rio de Janeiro, Mauad Editora, 1998 ; C. Sandroni, *Feitiço decente : transformações do samba no Rio de Janeiro, 1917-1933*, Rio de Janeiro, Zahar Editores, 2012 ; L. Shaw, *The Social History of the Brazilian Samba*, Aldershot, 1999 ; M. I. P. de Queiroz, *Carnaval brasileiro vivido e mito*, São Paulo, Brasiliense, 1992.

340. H. Vianna, *O mistério do samba*, Rio de Janeiro, Zahar, 2012. La thèse du « mystère de la samba » suppose que ce succès rapide est dû à l'opportunité pour le régime de Vargas d'y appuyer sa propagande nationaliste en exaltant la culture populaire et les effets du métissage. Elle est réfutée par Nelson da Nobrega Fernandes qui démontre que bien avant l'intérêt de l'Estado Novo – d'ailleurs plutôt prudent – les écoles de samba s'étaient emparées des thèmes nationaux et se revendiquaient comme foyer authentique de la « *brasilidade* » (« brésilienneté »). N. da N. Fernandes, *Escolas de Samba : sujeitos celebrantes e objetos celebrados*, Rio de Janeiro, Prefeitura da Cidade do Rio de Janeiro, Secretaria das Culturas, Arquivo Geral da Cidade do Rio de Janeiro, 2001.

son, cumbia, biguine mais aussi cultures littéraires et poétiques, arts graphiques), la mise en lumière et l'appropriation populaire de composants culturels d'origine africaine, c'est-à-dire issus des milieux esclaves, n'a pas pour autant signifié un renversement de l'ordre social et en particulier des préjugés hérités de l'esclavage [341]. Il reste que la culture de la samba, dont les écoles de samba furent les promotrices, a imprégné très rapidement les Cariocas et nourri plus généralement une représentation différente de la société brésilienne, dans laquelle, contrairement à la période précédente, les Afro-descendants ont leur place. C'est bien dans ce contexte que les notions de *miscegenação* ou *mestiçagem* (métissage) changent de signification politique : alors qu'elles étaient considérées comme un problème à résoudre [342], elles deviennent chez les dirigeants de l'Estado Novo l'expression de l'identité nationale – l'histoire d'un « peuple métis » inspirant l'expression de « démocratie raciale » [343].

De quelle manière ce retournement des représentations change-t-il la place des descendants de l'esclavage dans la société ? Il se joue en quelques années, à travers la promotion du carnaval de la samba à Rio, un processus qui peut s'apparenter à celui décrit par le sociologue Axel Honneth comme celui de la reconnaissance [344]. Selon ce dernier, le sujet construit, à partir d'interactions sociales qui ont pour cadre l'espace urbain, sa perception de lui-même comme être social, dont les identités peuvent lui être assignées ou qu'il intériorise à partir de ses propres perceptions [345]. L'image de soi ou de son groupe telle qu'elle se réalise dans l'espace urbain ou telle qu'elle est reflétée par différentes médiatisations dans la ville peut ainsi, pour les individus ou communautés minoritaires, constituer un enjeu de lutte.

Certes, comme nous le verrons, la promotion et la popularisation du défilé des écoles ainsi que de la culture musicale, chorégraphique, le registre poétique qui lui étaient associés, ont mis sur le devant de la scène, urbaine et médiatique, des groupes jusque-là minorisés et discriminés. Avant de pouvoir vérifier s'il s'opère ainsi un changement social à partir des

341. L. M. Schwarcz, *Nem preto nem branco, muito pelo contrário : Cor e raça na sociabilidade brasileira*, São Paulo, Claro Enigma, 2012.

342. L. M. Schwarcz, *O espetáculo das raças : cientistas, instituições e questão racial no Brasil, 1870-1930*, São Paulo, Companhia das Letras, 1993.

343. A. de Castro Gomes, « L'histoire du Brésil écrite par l'Estado Novo : démocratie raciale contre démocratie libérale », A. Enders (trad.), *Lusotopie*, vol. 4, n° 1, 1997, p. 267-273.

344. A. Honneth, *La lutte pour la reconnaissance*, trad. P. Rusch, Paris, Gallimard, 2013. S'appuyant sur une analogie avec la psychologie du sujet, notamment développée par Donald Winnicott mais qui rejoint le modèle de Lacan sur la construction du schéma corporel, Honneth reprend l'idée que le sujet se constitue par un double mouvement d'intersubjectivité, dans lequel le regard de l'autre construit le regard sur soi et conditionne l'autonomie, la confiance et ainsi l'estime de soi. De même, la construction d'un sujet collectif, d'un groupe social, se fonde sur la reconnaissance qu'il obtient de la société à laquelle il se réfère, reconnaissance qui à l'échelle sociale est médiatisée par des institutions puis, dans une société égalitaire, universalisée par le droit. Les luttes sociales auraient ainsi pour finalité cette reconnaissance qui est la performance de leur condition d'égalité comme sujet collectif. La demande de reconnaissance, socialisée par la lutte collective, répondrait à trois formes de mépris distinguées par Honneth : l'atteinte physique, l'atteinte juridique et l'atteinte à la dignité de l'individu, distinction qui permet de comprendre la portée politique et sociologique des notions d'honneur, de dignité, d'offense et de mépris. Honneth se réfère ainsi à tous les phénomènes sociaux de lutte qui partent d'une reconnaissance dégradée ou empêchée, notamment lorsque l'esclavage exclut d'emblée la participation à la société.

345. E. Goffman, *Les cadres de l'expérience*, Isaac Joseph *et al.* (trad.), Paris, les Éditions de Minuit, 1991.

faubourgs, il faut au moins examiner la manière dont les ressorts de cette discrimination, à savoir l'association entre une origine africaine, la condition esclave et la couleur de la peau, sont re-signifiés et réinvestis par les différents groupes sociaux. Pour comprendre l'évolution des différents sens donnés aux références à l'Afrique, à la couleur de la peau et à la mémoire de l'esclavage durant la décennie 1930, je chercherai à adopter trois perspectives différentes sur le carnaval de Madureira – en mobilisant lorsque c'est possible des points de comparaison avec Casa Verde.

Je reconstituerai la première d'entre elles à partir du tableau de Madureira dressé en 1937 par la revue *Rio Ilustrado*, dont les normes et les perceptions sont produites par les classes supérieures du centre-ville (chapitre 5), et dans lesquelles la couleur et l'Afrique, mais aussi les habitants noirs, sont méthodiquement couverts de silence. Je regarderai ensuite, à partir de la presse quotidienne et des différentes historiographies du carnaval de Madureira, comment s'est opérée la médiatisation des écoles de samba dans la ville et le sens que leurs leaders ainsi que les habitants de Madureira lui donnaient (chapitre 6). Enfin je creuserai à partir des récits des protagonistes du monde de la samba à Madureira (musiciens, membres des écoles, danseurs, responsables d'écoles), les ancrages plus larges de ces pratiques dans des institutions sociales diverses – syndicats, associations, cercles religieux – qui donnent elles aussi un sens, distinct des deux premiers, aux cultures d'origine africaine (chapitre 7).

Chapitre 5 *Madureira Ilustrada*

L'essor de la presse écrite est sans aucun doute un phénomène qui a accompagné la construction de toute société civile, et c'est le cas dans les années 1920 et 1930 à Rio comme à São Paulo. L'espace médiatique s'est déjà considérablement étendu par le nombre de titres et leur tirage, accompagnant le nombre et la diversité des lecteurs. Cet élargissement favorise d'abord de nouvelles expressions politiques qui traduisent les évolutions sociales : on a ainsi vu se développer dès 1900 une presse communautaire liée à la migration européenne (communautés italiennes, portugaises, espagnoles) ; celle du prolétariat ouvrier [346] ; la presse noire qui comprend une grande diversité de titres et de positions et qui sera essentielle à la structuration de la Frente Negra Brasileira (Front noir brésilien, FNB) en 1931 [347]. On peut aussi évoquer au cours de cette période l'apparition d'une presse féminine, émise et consommée par les bourgeoisies urbaines [348], ainsi qu'un ensemble de revues illustrées mensuelles ou hebdomadaires qui font œuvre de prescription sociale à partir des valeurs des classes supérieures : le *Cruzeiro* (fondé par Assis Chateaubriand en 1928 à Rio), et le *Rio Ilustrado*, qui en reprend le modèle éditorial [349]. La présence des *subúrbios* dans la presse quotidienne de Rio est déjà sensible dès les années 1910–1920, dans *O Jornal do Brasil*, *A Tribuna* qui ont leur rubrique « *subúrbios* » ou *O Correio da Manhã* qui a ses pages « *Pelos Subúrbios* », ou dans le *Diário de Noticias* qui édite un supplément *Diário Suburbano*, employant parfois des journalistes résidents des *subúrbios* pour prendre en charge ces rubriques [350]. On trouve aussi une presse éditée par des *suburbanos*, il s'agit alors d'une « aristocratie *suburbana* » composée d'hommes d'affaires, politiques, avocats et journalistes [351]. La revue *O Eco Suburbano* était par exemple publiée à Madureira en 1919–1920.

346. L. A. Maciel, « Imprensa, esfera pública e memória operária. Rio de Janeiro (1880-1920) », *Revista de História (São Paulo)*, 2016, p. 415-448 ; voir aussi une publication à la fois ouvrière et communautaire, *Gli schiavi bianchi*, cité par O. Pilagallo, *História da imprensa paulista : jornalismo e poder de D. Pedro I a Dilma*, São Paulo, Três Estrelas, 2012, p. 58.

347. K. D. Butler, « Up from Slavery : Afro-Brazilian Activism in São Paulo, 1888-1938 », *The Americas*, vol. 49, n° 2, 1992, p. 179-206 ; P. Domingues, « Cidadania por um fio : o associativismo negro no Rio de Janeiro (1888-1930) », *Revista Brasileira de História*, vol. 34, n° 67, 2014, p. 251-281.

348. S. L. L. Lima, « Imprensa feminina, revista feminina. A imprensa feminina no Brasil », *Projeto História : Revista do Programa de Estudos Pós-Graduados de História*, vol. 35, 2007.

349. S. Lamarão, « As revistas como fonte para a história da cidade do Rio de Janeiro », *Revista do Arquivo da Cidade de Rio de Janeiro*, n° 6, 2012, p. 1-16.

350. L. C. A. de M. Mendonça, « Jornalismo como missão : militância e imprensa nos subúrbios cariocas, 1900 - 1920 », thèse de doctorat, Rio de Janeiro, Universidade Federal Fluminense, 2017, p. 45.

351. L. Climaco, *Nas margens : Experiências de suburbanos com periodismo*, mémoire de master, Rio de Janeiro, Universidade Federal Fluminense, 2011, p. 24.

Rappelons que la période de consolidation des quartiers de Madureira et Casa Verde coïncide avec une séquence particulière de l'histoire de la presse écrite : celle de l'apparition de « la grande presse »[352], autrement dit les titres détenus par de grands patrons de presse, qui constituent leur principale activité économique. Cette presse prend son essor à la fin des années 1920, en réaction à la loi dite « scélérate » promulguée en août 1927 par le président Washington Luis qui autorise la censure des journaux en même temps qu'elle décrète l'illégalité du parti communiste. Pendant une dizaine d'années, jusqu'à la mise en place de l'Estado Novo en 1937 puis du Departamento da Imprensa e Propaganda (DIP, Département de la presse et de la propagande) en 1939, les grands titres se détachent définitivement de leurs fonctions traditionnelles, celles de support des différents partis politiques dans les États de la République, ou d'arène de discussion entre factions oligarchiques. Ils deviennent des entreprises autonomes mues avant tout par la conquête de nouveaux marchés mais aussi, par conséquent, des soutiens effectifs aux courants d'opposition au régime dès lors qu'elles y trouvent leur propre intérêt, appuyant en 1930 le gouvernement provisoire à Rio ou au contraire s'y opposant après 1931 à São Paulo[353]. C'est aussi en attirant de nouveaux lecteurs et en ciblant leurs intérêts que la grande presse devient prescriptrice de nouvelles normes de sociabilité urbaine dont l'influence est grande dans les *subúrbios* qui cherchent à y être associés, y compris parmi les classes populaires. Cecilia, née à Casa Verde en 1933, m'a décrit par exemple l'importance de la lecture du journal dans sa famille, paysans portugais immigrés au début du siècle, parmi lesquels tous n'étaient pas alphabétisés. Une autre habitante se souvient qu'il fallait se déplacer jusqu'à Sant'Anna pour acheter le journal. À la question de l'orientation politique de ces journaux, elle n'a eu aucune réponse, suggérant que ce n'était certainement pas la question. Autrement dit, la presse locale constituait un niveau d'information générale, commun et considéré comme nécessaire, que ce soit pour les affaires ou pour l'organisation du quotidien[354].

Réciproquement, l'opinion des résidents des *subúrbios* gagne un poids plus important durant la période 1927–1937, pas seulement comme clientèle ou comme lectorat, mais aussi parce que le nouveau régime y cherche des soutiens. On a vu qu'à São Paulo la « cause des *suburbanos* » est dès 1927 relayée dans le *Diário Nacional*, et plus largement que les faits

352. N. W. Sodré, *História da imprensa no Brasil*, Rio de Janeiro, Mauad Editora, 1998.

353. Ainsi, dans la mouvance du journal lancé par le Parti démocratique à São Paulo, le *Diário Nacional*, le titre le plus important, *O Estado de São Paulo*, change sa politique après la mort de son patron Julio de Mesquita en 1927. Repris par son fils, Julio de Mesquita Filho, il devient le modèle du genre, ouvrant ses colonnes à un journalisme professionnel et à diverses rubriques intéressant les classes populaires, grâce à sa couverture des évènements sportifs, de la vie locale de la métropole, et à la promotion d'événements sportifs comme la course de São Silvestre. Allié du *Diário Nacional*, *O Estado*, mais aussi *A Gazeta* – le titre racheté par Casper Líbero, *A Folha da Noite*, ou encore le *Diário de São Paulo* – lancé par Chateaubriand en 1929, soutiennent discrètement l'Aliança Liberal qui mène la candidature de Getúlio Vargas en 1930. Tous ces titres rentrent dans l'opposition au gouvernement provisoire et soutiendront la cause constitutionaliste puis le parti du même nom après 1932 – auquel participe Julio de Mesquita Filho. À Rio, *O Jornal do Brasil* suit le même modèle économique mais continue de soutenir le régime de Vargas au-delà de 1930, son propriétaire, le comte Ernesto Pereira Carneiro, étant lui-meme élu député fédéral pour l'Assemblée constituante en 1933, puis réélu en 1934. Chatô, avec *O Jornal do Comercio*, deviendra lui aussi un allié de Vargas y compris en mettant ses titres de presse au service de la propagande de l'État nouveau à partir de 1937.

354. Entretien avec Cecilia et ses voisines, Casa Verde, avril 2018.

divers, bonnes affaires ou actualités sociales de Madureira ou de Casa Verde trouvent régulièrement un écho dans ces colonnes d'envergure nationale. À Rio particulièrement, la mise en place du soutien au gouvernement provisoire, orchestrée localement par le maire Pedro Ernesto, est passée par le recrutement des chefs politiques des *subúrbios*. Plus largement, les classes supérieures des *subúrbios* prétendent constituer un « facteur de civilisation » dans les périphéries marginalisées.

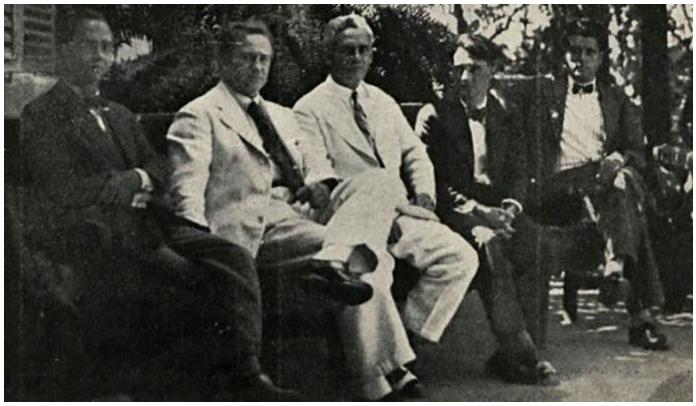


Figure 30. Photo de Diomedes de Morais en 1933. Source : *O Cruzeiro*, nº 24, 6 mai 1933, p. 23. CCo.

C'est précisément cette fonction que revendique la revue *A Gazeta Suburbana*, distribuée à Méier en 1933 et 1934, fondée par des avocats et professions qualifiées du centre-ville qui résident à Méier ou dans des périphéries voisines, et financée par le propriétaire du *Jornal do Brasil*, Ernesto Pereira Carneiro. La revue, qui endosse en couverture « les aspirations suburbaines », soulève un argument de taille pour justifier l'attention que les *suburbanos* méritent de la part de la société urbaine. « Déjà un million de suburbains ! » est le titre d'un article du premier numéro en février 1933 qui alerte sur la nécessité de prendre en compte la population et ses aspirations, à commencer par leur fournir tous les services urbains inhérents à leur statut de citadins. Des journalistes professionnels qui résident dans les mêmes quartiers et partagent ces « aspirations » des élites suburbaines contribuent à cette revue. C'est le cas de Diomedes Figueiredo de Morais (figure 30), contributeur de *O Cruzeiro* dont le slogan est « La revue contemporaine des gratte-ciels »[355]. *O Cruzeiro* lance le genre du magazine illustré par de nombreuses photographies, consacré à la fois aux divertissements, aux actualités d'Hollywood et aux grands sujets de société. En 1933, la revue publie d'ailleurs une série de reportages sur Madureira[356].

La revue mensuelle *O Rio Ilustrado*, revue dite « de variétés » qui parait des années 1920 jusqu'au début des années 1940, reprend le principe du reportage photographique et s'intéresse elle aussi aux *subúrbios* de Rio. Le *Rio Ilustrado* consacre plusieurs de ses numéros à « Méier, Penha, Braz de Pina et d'autres banlieues situées le long des voies ferrées de la Leopoldina, Madureira, Vila Isabel, Grajaú, Urca, Jardim Botânico et Ipanema »[357]. En 1936, Diomedes de Figueiredo Morais, accompagné d'un photographe et d'un assistant, réalise un reportage fouillé sur Madureira publié sous la forme d'un numéro spécial en 1937.

355. « *A revista contemporânea dos arranha-céus* ». Revue diffusée à 90 000 exemplaires en 1950.

356. *O Cruzeiro*, vol. 5 (n°21, 24, 18, 22, 23), 1933.

357. « *Méier, Penha, Braz de Pina, e outros subúrbios localizados às margens dos trilhos da Estrada de Ferro Leopoldina, Madureira, Vila Isabel, Grajaú, Urca, Jardim Botânico e Ipanema* », S. Lamarão, « As revistas como fonte para a história da cidade do Rio de Janeiro ».

De l'étude de ce numéro ressort une image de Madureira produite par ce mouvement de reconnaissance réciproque entre les élites du centre et celles du *subúrbio*. Le Madureira du *Rio Ilustrado* est en effet un Madureira illustré de plusieurs manières. C'est d'abord, au sens propre, un reportage illustré de 189 pages de photographies, source visuelle exceptionnelle pour reconstituer le paysage du quartier et comprendre certains aspects de cette société[358]. C'est ensuite, à l'instar du titre du magazine, une « ville brillante », illuminée des feux de la modernité et du progrès, telle que les élites du centre se représentent leurs idéaux urbains et sociaux, mais aussi telle que les élites de Madureira souhaitent y figurer et se mettre en scène (figure 31). Par la signification du mot portugais « *ilustrado* » se référant aux Lumières, c'est un Madureira « éclairé » par l'intelligence de ses habitants notables, citoyens de premier ordre, qui prescrivent les normes de l'honneur et de la dignité citadine. Enfin l'image de Madureira dans le *Rio Ilustrado* résulte d'un choix d'éclairage qui met en valeur les élites, et le respect des hiérarchies sociales associées à des catégories de couleur qui leur correspondent.

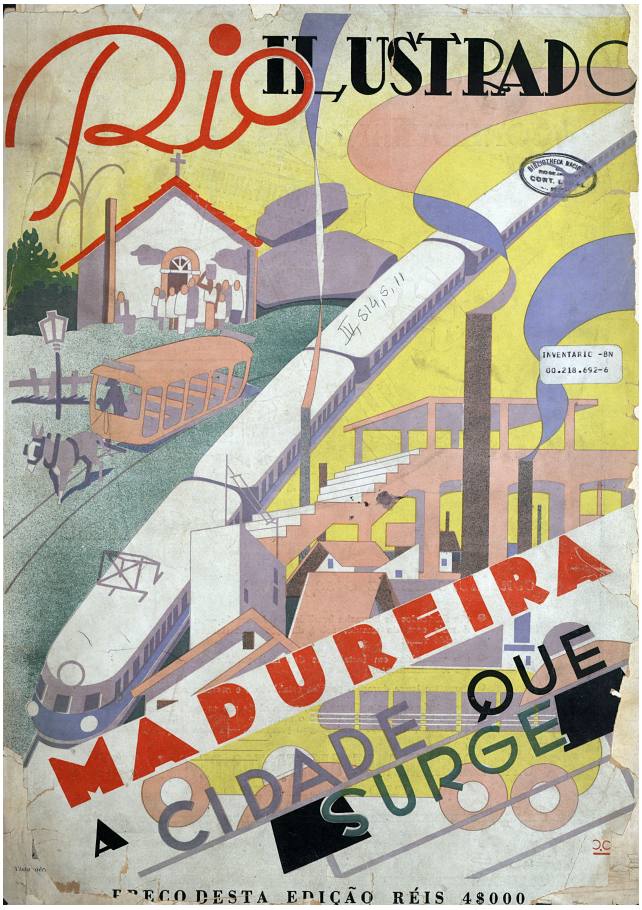


Figure 31. Couverture du numéro spécial « Madureira », *Rio Ilustrado*, 1937. CCo.

Madureira en 1936, un paysage rutilant

L'image du Madureira du *Rio Ilustrado* est d'abord celle du miracle de l'urbanité. « Naissance d'une ville » (*A Cidade que surge*) est le sous-titre du numéro et l'objet de l'éditorial, intitulé « *Como surge uma cidade* » (Comment surgit une ville), qui est illustré par une photographie aérienne du centre de Madureira (figure 32), sans doute de l'époque des prises de vues qui

358. Conservé à la bibliothèque de l'Arquivo da Cidade de Rio de Janeiro, l'exemplaire que j'ai pu consulter n'était pas disponible pour la reproduction. Je me limite à reproduire les quelques photos mises en ligne dans un article de la Bibliothèque Nationale. Voir : https://blogdabn.wordpress.com/2015/07/05/fbn-i-rio-450-anos-bairros-do-rio-madureira/, consulté le 7 avril 2026

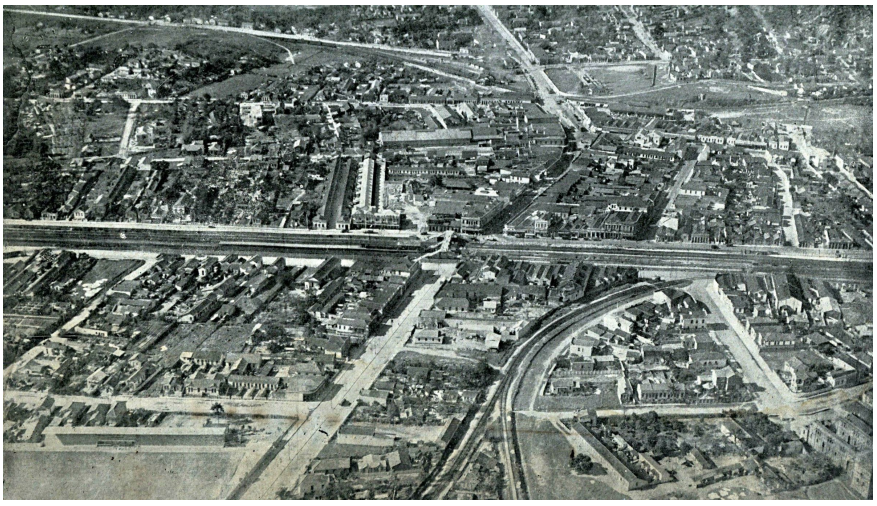


Figure 32. Vue aérienne de Madureira, cliché du *Serviço fotográfico da Escola de Aviação Militar do Exercito*, non daté. CCo.

ont servi au plan cadastral de 1930 (voir chapitre 3). C'est d'abord la « naissance d'une ville » que le journal s'attache à présenter comme un prodige :

> L'aspect des quartiers change de jour en jour, mais il conserve la tradition transmise de génération en génération, soit par les archives de l'œuvre de l'homme qui, le premier, a conquis la terre ou l'a travaillée pour son plaisir et son agrément, soit par la parole, l'histoire orale qui fixent les faits de la chronique quotidienne des vieilles fermes, qui sont la pierre angulaire des villes qui éclosent merveilleusement sous nos yeux, jusqu'aux centres commerciaux à la vie intense et affairée. Madureira, dont l'activité éblouit les visiteurs, provient de l'ancienne Fazenda do Campinho, qui est à l'origine de plusieurs quartiers de banlieue, aujourd'hui connus sous les noms de Quintino Bocaiúva, Cascadura, Campinho, Osvaldo Cruz (anciennement Rio das Pedras) et Fontinha. Son histoire remonte à l'époque coloniale[359].

On y voit au centre la gare de Madureira, traversée par l'artère principale, c'est-à-dire la rue Domingo Lopes au sud de la gare prolongée par l'avenue Marechal Rangel au nord, qui dessine une légère courbe pour rejoindre Irajá. Au nord-ouest, la ligne Auxiliar est bien visible, ainsi que la voie de retournement de la ligne de Dona Clara, dont les voies viennent d'être électrifiées (on trouve une photo de l'inauguration de l'électrification du train et le

359. « *A fisionomia dos bairros dia a dia se modifica, conservando porém a tradição transmitida à gerações, quer pela expressão documentária da obra do homem, que primeiro conquistou as terras ou as trabalhou para seu goso e ventura, quer pela palavra, fixando os fatos que constituem a crônica diária ou a história falada, desde as antigas fazendas, que são a pedra fundamental das cidades que rebentam maravilhosamente aos nossos olhos, até os empórios comerciais de vida intensa e movimentada. Madureira, cuja atividade deslumbra o visitante, deriva da antiga Fazenda do Campinho, que é a geratriz de vários bairros suburbanos, hoje conhecidos pelos nomes de Quintino Bocaiúva, Cascadura, Campinho, Osvaldo Cruz (antigo Rio das Pedras) e Fontinha. Sua história remonta, ainda, á época colonial.* »

plan de la future gare Central do Brasil à la page 14). Le projet de jardin sur l'emplacement de la voie ferrée, rue Agostinho Barbalho, a été approuvé en 1935. La photo montre ainsi le centre névralgique de Madureira, entre les deux gares de Magno et Madureira ; l'avenue Marechal Rangel, la rue Carvalho de Souza et l'avenue Portela formant un carrefour dit « *largo* de Madureira » où se concentre l'activité et qui présente le bâti le plus dense. En dehors des deux « barres » – sans doute des logements bon marché, de chaque côté de la voie de l'EFCB, les logements sont individuels. Les commerces sont situés en façade des axes principaux. Au premier plan de la photo, en bas de la rue Domingo Lopes, on aperçoit les tribunes du stade du Madureira Athletico Clube, qui doit bientôt déménager près de la gare de Magno (à son emplacement actuel).

Sur la rive nord de l'EFCB, le bloc commerçant est encore plus dense et englobe la rue Carolina Machado le long de la voie, le *largo* de Madureira jusqu'à la gare de Magno, ainsi que les petites rues parallèles Maria Freitas et Alemerinda Freitas, et Carvalho de Souza. En dehors de ce périmètre, le bâti est encore très peu dense. Les façades de rue ne sont pas toutes construites et les parcelles comportent encore pour la plupart de larges espaces de jardins ou de production agricole.

Pour quantifier le phénomène, le receveur des impôts de Madureira, interviewé page 151, donne quelques chiffres clés : 1500 rues, 10 000 bâtiments loués, 1200 établissements commerciaux en fonctionnement. L'impôt perçu par la Delegacia fiscal en 1936 s'élève à 212:599$000. Les autres impôts perçus par la mairie (ceux de la direction du trésor, de la direction des travaux publics, de la direction de l'hygiène…) atteignent 922:619$000. Ce montant représente la moitié de l'imposition normale puisque Madureira bénéficie d'un abattement de 50 %, étant encore considérée comme zone rurale. Enrique Dodsworth, qui a été nommé en juillet *interventor* du District Fédéral par Vargas[360], prend la parole plus loin (p. 107) sur les travaux à venir : des 600 rues qui sont officiellement reconnues par la mairie, seules 7 sont pavées. Il faut aussi rénover le marché et aligner les prix des emplacements avec ceux de Campinho. Et parmi ces urgences, changer le nom de *Estrada* pour *Avenida* Marechal Rangel.

Depuis le café Haya

Après cette vue d'ensemble, le journaliste parcourt le centre et ses alentours. Sa promenade et ses prises de vues nous donnent le spectacle d'une urbanité avancée, présentant diversité et densité.

En descendant à la station Madureira, qu'il a rejointe depuis la gare Central do Brasil, Diomedes a d'abord pu observer les abords de la gare, la très forte animation que causent les différents flux de trafic (piétons, voitures, *bondes*, trains, omnibus), les commerces et les cafés situés aux coins de Marechal Rangel, Domingo Lopes et Maria Freitas. Le plus emblématique, où sans doute le journaliste a réalisé plusieurs de ses interviews, est situé juste en face de la gare. C'est le café Haya, une institution connue de tous, où l'on donne ses

360. Après la première élection du maire du DF en 1935, remportée par Pedro Ernesto, Vargas rétablit l'*interventoria* (nomination directe du maire par la présidence de la république) en avril 1937 et nomme Enrique Dodsworth, qui est l'ancien opposant de Pedro Ernesto. Ce dernier a été obligé de démissionner et a été arrêté en avril 1936, remplacé par le président du conseil municipal, Olímpio de Melo, jusqu'à la nomination de Dodsworth en juillet. Ernesto est emprisonné jusqu'en septembre 1937.



Figure 33. A Farmácia humanitária, au 5 Estrada Marechal Rangel. CCo.

rendez-vous et où l'on laisse ses messages [361]. Est également cité le Café Esporte, tenu par Amaro Alberto Rodrigues, au coin de la rue Carolina Machado et de la rue Maria Freitas. Juste à côté du Haya, au 5 de l'avenue Marechal Rangel, se trouve l'une des nombreuses horlogeries de Madureira, dont le propriétaire porte un nom italien, Mazzei (p. 32). Il est le voisin du cabinet dentaire de Ragi Jõao Eis. La Farmacia Humanitária (p. 25) se trouve également au numéro 5 (figure 33).

Au numéro 16, le Café Bar e Bilhares Primor est un autre lieu de rencontre incontournable ; son propriétaire est qualifié par le journaliste de « Pionnier du progrès à Madureira » (*Pionieiro do progresso em Madureira*) (p. 112). C'est selon lui le café le plus chic, où vont déjeuner les cadres de l'agence de la Banque du Brésil qui a ouvert récemment, ainsi que les figures importantes du quartier, comme le docteur Dantas dont la Farmacia dos Pobres est installée à quelques mètres. Nous ne sommes pas loin non plus de la Caixa Economica dont la filiale de Madureira a été inaugurée en 1932, et dont la page 167 montre une photo des dirigeants.

À l'intérieur du Primor et près des billards, on trouve « un établissement de grande utilité », les barbiers Ramos et Bittencourt, le tout en face du cinéma Alfa. Celui-ci, qui a ouvert en 1928, est voisin du centre de santé (Centro de Saúde, p. 58), au 11 avenue Marechal Rangel. Madureira compte également une maternité au 140 rue Dagmar da Fonseca.

Rue Carolina Machado, près de la gare, se situait auparavant le siège du 23^{e} district policier (en 1912), dans le *sobrado* de la boulangerie Panificação Central, qui sera bientôt remplacé par un cinéma. On annonce également p. 6 et 7 la construction d'un futur Teatro Coliseu.

Le plus ancien cinéma du quartier est le Beija-Flor, fondé en 1904 par le Portugais Felisberto, et repris ensuite par « Amin », associé à son « compatriote Monar ». Depuis la mort d'Amin, c'est Severiano Leite Ribeiro qui le tient. Sa gloire date du cinema muet et du succès de son pianiste. Aujourd'hui, on y passe *L'homme invisible.* Le Beija-Flor jouxte un établissement en pleine mutation : au 220 de la rue Carolina Machado, la Casa Dib fut un des premiers établissements commerciaux des environs, alors qu'il n'existait que quelques fermes (p. 166). Il doit aujourd'hui fermer face à la concurrence des boutiques de tissus modernes. Il sera remplacé par une succursale de la chaîne Drogaria do Rio. La photo du propriétaire devant sa devanture laisse deviner qu'il est « *Sirio* » (Syrien).

361. Comme l'indiquent plusieurs petites annonces dans la presse de l'époque.

En continuant le long des voies dans la rue Carolina Machado, on trouve plusieurs commerces typiques du centre-ville : une boutique de meubles, A vendedora de Madureira, puis un peu plus loin au 448 une autre horlogerie, A pendula de Madureira, également joaillerie, dont le propriétaire vient de décéder et reprise par sa veuve (p. 153) ; le laboratoire pharmaceutique installé au 490 (p. 103), qui vend les produits Seabrina, puis le magasin d'alimentation du 662, tenu par « le petit Brandão, arrivé à Madureira à l'âge de 9 ans, et qui y a tout de suite travaillé comme vendeur » (p. 105). La Farmacia Suburbana installée de l'autre côté des voies au 17 de la rue João Vicente fut autrefois un haut lieu de la politique locale, et nous trouvons encore un dentiste au 59 de la même rue.

Puis les commerces se raréfient. Au 452 rue Carolina Machado, nous trouvons le bar restaurant le Coringa, tout récemment inauguré (p. 181). Au bas de la rue Domingo Lopes, au 211 est installée A Quitanda Suburbana, dont le propriétaire, également collectionneur de photographies (p. 40), est le premier et unique commerçant noir mentionné.

C'est tout ce que nous visiterons de la rive Sud de Madureira et du quartier de Dona Clara, et l'on trouve p. 148 une explication à cela : il s'agit d'une interview de Isaias do Amaral au café Haya, illustrée par une photo de la rue Carolina Machado totalement inondée. On ne peut pas la traverser. Isaias dit que cela ne fait que deux ans que l'on assiste à ces inondations. Il habite Madureira depuis 1905 : il a loué une maison au 11 de la *travessa* Almerinda Freitas, d'où il a déménagé 15 ans après pour occuper le n°15. Aujourd'hui retraité, il a été fonctionnaire du département de la Santé publique (Saúde Publica). Il est né à Magé, dans l'État de Rio, le 3 novembre 1872. Ses deux fils sont fonctionnaires, l'un, comme lui, au département de Santé publique, l'autre au ministère de l'Éducation, et ses deux filles sont mariées. Isaias explique les causes de l'inondation : on n'a pas poursuivi l'ouverture des rivières du *sertão*, qui était jusqu'ici réalisée par la Direction de l'aménagement rural (Diretoria do Saneamento Rural).

Mario Jaguaribe, un ingénieur portant binocle, qui visiblement s'est joint à la conversation de café, explique toutes les transformations permises par l'électrification du train et la construction du viaduc, qui vont considérablement développer la zone commerciale de Madureira, en particulier sa rive gauche. La suppression de la gare de Dona Clara va libérer de l'espace pour une grande avenue. Lui, justement, produit des briques, des carreaux et des dalles. Son bureau est au 11 de la rua Maria Freitas.



Figure 34. Portrait du Dr Dantas dans la *Revista Suburbana*, 1933. CCo.

Poursuivons en nous engageant dans l'avenue Marechal Rangel jusqu'au marché, et donc dans le cœur du centre ville, le *largo* de Madureira. Nous voyons d'abord les grandes boutiques de meubles et de tissus qui font, encore aujourd'hui, la réputation du quartier jusque dans le centre de Rio et la zone sud.

Au 30 de l'avenue Marechal Rangel, c'est A feira de retalhos (foire aux tissus) (p. 178). Au 52, l'Armazem (entrepôt) São Joaquin a ouvert en 1924. Une photo montre la foule se presser devant le studio photographique Quintanilha. Un chirurgien-dentiste, Paulo Staerke, citoyen qui vient des États-Unis, est installé au 56 (p. 118).

En face, au 55, nous trouvons la Padaria e Confeitaria São José (p. 168), et à côté, au 58, la fameuse Farmacia dos Pobres, fondée en 1914 par le Dr Francisco Fernandes Dantas (figure 34). Les médicaments sont vendus à très bas prix, et le Docteur Dantas y donne des consultations toute la journée, tandis qu'un autre médecin tient une consultation gratuite de gynécologie deux heures par jour. Au 69-A se trouve la clinique du Dr Teixeira Lopes, urologue, et de sa femme dentiste. Ils font de la politique, mais ne sont affiliés à aucun parti (p. 152).

Au 70, Monsieur Manuel Abrantes est le propriétaire de la Leiteria Cruz de Ouro, au coin du *largo* de Madureira, très fréquentée et populaire. Selon Diomedes, c'est un des meilleurs établissements du genre. Il y a des maisons qui se font remarquer

> car elles forment une sorte de trait d'union entre les êtres humains, comme c'est le cas de la Leiteria Cruz de Ouro, qui a su faire de son enceinte une véritable congrégation fraternelle des chauffeurs de voiture de Madureira[362].

Ce « bon établissement » jouxte la salle de billard où « la jeunesse locale passe des heures de bonne humeur et de divertissement » (« *a mocidade local passa horas de alegria e recreio* », p. 142). Juste à côté, l'élite de la ville se retrouve au restaurant Moderno, tenu par Manuel Augusto Maia, à l'angle de la rue Carvalho de Souza. Il fait face au terminus de bus des lignes pour Penha et Irajá, là où sont installés les *coretos* de Costa pendant le carnaval. La compagnie Viação Santos Dumont dispose de 12 voitures assurant les liaisons Madureira-Irajá et Madureira-Penha.

Pas loin de la Mobiliaria Simão (boutique de meubles) tenue par Bogomoletz et Zlotkevicth, au 83, nous trouvons au 88 la Casa Luso-Brasileira, une maison de tissu tenue par un Portugais installé depuis quarante ans au Brésil (depuis 1897 donc) et marié à une Brésilienne. Il est également le propriétaire des boutiques Universal (rue Carvalho de Souza 330) et A Portugueza.

Au 85, la Casa Esther vend divers produits (vêtements à la mode, chapeaux, parfums, bric-à-brac…) à des prix imbattables (p. 30).

Au 87, il y a un autre cabinet de chirurgie dentaire, tenu par deux frères qui exercent aussi à Copacabana ; puis au 89, à nouveau un magasin de tissus, Lojas de Madureira pris en photo avec son propriétaire Augusto Gomes Ferreira. La légende est la suivante : « splendeur et richesse de ce magasin de tissus » (p. 14).

Nous venons de passer le Garage Madureira et la firme Nogueira frères et compagnie (p. 104), respectivement au 77 et au 87. Ces établissements sont fréquentés des chauffeurs de taxi (« de praça ») sur la place Madureira. Les plus connus et populaires du « *ponto* » de taxi sont « Jahu », Amadeu, Joaquim ou Lirio. Le Cafe e bar suburbano, au 109 de l'avenue Marechal Rangel, est le lieu où vont tous les hommes d'affaires pour boire un apéritif et manger un *petisco* (en-cas) ; il est tenu par deux frères, Licinio et João Fernandes (p. 165). Le Cafe d'Ouro, en sortant du marché, au coin de la rue Portela, attire toute la jeunesse du quartier sans considération de classe sociale. C'est le point de rencontre officiel des employés de la compagnie Estrada de Ferro da Linha Auxiliar, le centre où convergent « les petits

362. « *por formarem um especie de traço de união entre sêres hominais, como acontece com a Leiteria Cruz de Ouro que soube fazer de seu recinto uma verdadeira congregaçã fraterna dos volantes de Madureira.* »

journaliers du Triangle » (*« os pequenos lavadores do Triangulo »*), et le coin préféré des jeunes. Le café est tenu par Joaquim Vieira et Eduardo [363].

La compagnie de transports Viação Santa Teresa assure depuis le *largo* des liaisons par omnibus à Rocha Miranda, Coleho Neto et Pavuna. Miguel Alves Gaspar, associé de cette entreprise dit transporter douze mille passagers par jour, et répondre ainsi à une nécessité cruciale du citoyen suburbain :

> Cherchant, dans les faubourgs, une maison humble et bon marché, l'employé de commerce, le petit ouvrier, bref le prolétaire, pense chaque jour, le matin, à la tracasserie des longues distances qui le séparent de l'usine, du bureau, de l'établissement où il exerce son activité. Et puis lui vient à l'esprit le cauchemar du voyage. Quel sacrifice que de marcher de la maison au train ! Quelle douleur dans la boue jusqu'à ce que vous trouviez le tram [364] !

Les douze bus de la compagnie à laquelle la mairie a accordé la concession, vont résoudre ce grand problème et permettre d'arriver jusqu'aux *bondes* et aux trains. Ils seront en circulation dans deux mois, en juin, entre Madureira et Colégio ; et entre Madureira et Honorio Gurgel via Bento Ribeiro. « Nous avons eu beaucoup de mal au début, devant trouver les ressorts de suspensions (*feixes de molas*) adaptés à la mauvaise qualité de la chaussée. Mais tout cela est résolu grâce à l'ingénieur et son assistant Mestre Pinto » (p. 146).

C'est ici que se trouve le marché de Madureira (figure 35), faisant face à l'avenue de Portela (actuel siège de l'école de samba Imperial Serrano).

On y retrouve Maria *gorda* (littéralement « la corpulente »), qui vend des fruits au marché (oranges, bananes, patates) et philosophe sur l'occidentalisation de la Turquie. Elle soutient la candidature de José Américo à la présidence de la République [365]. Candidat des pauvres, c'est lui qui leur a amené la Light et l'électrification des trains. C'est la première fois qu'elle voit un candidat correct, pauvre, honnête et nationaliste. Qu'il soit le Mustapha Kemal d'ici !



Figure 35. Le marché de Madureira en 1937. CCo.

En parlant de Turquie, le journaliste fait une description méprisante d'un vendeur « Syrien » (*« Sirio »*) qui essaie d'obtenir des oranges à bon prix (p. 149).

363. Celui qui a loti ses terrains de la rue Portela en 1938, cf. chapitre 4.

364. *« Buscando, nos subúrbios, a casa humilde e barata, o empregado no comercio, o pequeno funcionario, o proletariado emfim, pensa, todos os dias, já de manhãsina, na maçada das grandes distancias que o separam da fabrica, da repartição, do estabelecimento que exerce sua atividade. E vem lhe, à memoria, logo, o pesadelo da viagem. Que sacrificio anda, de casa, até ao trem ! Que martiro pantinha na lama, até encontrar o bonde ! »*

365. Le candidat aux élections présidentielles prévues en 1938, désigné par Getúlio Vargas avant qu'il n'instaure l'Estado Novo.

Le délégué fiscal, interrogé page 151, considère qu'ici, « les gens sont bons et dociles » (« *o povo e bom, e docil* »).

Le principal problème de l'inspecteur fiscal est le commerce ambulant. Très développé, celui-ci ne paie pas d'impôts et ruine le commerce légal. C'est pour cela qu'à son arrivée, l'inspecteur s'est attelé à le supprimer. Seuls deux vendeurs ambulants avaient une licence, les autres étant « *de carona* » (vendeurs à la sauvette). Dans son rapport de gestion, il a proposé que la taxe des vendeurs ambulants soit perçue directement par les délégations fiscales. Il a toujours pu compter sur l'appui de la police municipale et du 24e *districto policial*. À son arrivée, il a aussi relevé le problème des autobus qui passaient trop près des commerces, et les a fait dévier.

Autour du centre

Devant le *ponto* (station) de bus et de taxi (voitures *de praça* – transport de passagers), la rue Carvalho de Souza se fait le prolongement de l'ambiance du centre. Il y a d'abord la Casa Gonçalves, au coin de Marechal Rangel et Carvalho de Souza, juste devant le départ des transports : Joaquim José Correia y vend comme la Casa Esther des tissus et des vêtements, achetant des étoffes du « monde entier » et faisant fabriquer par ses modistes. L'une d'elles, sa première assistante pendant huit ans, a fini par l'épouser et travaille avec lui au magasin.

Juste à côté du bar Moderno, un commerce « intéressant » (p. 18), celui de Nelson M. Baião, propriétaire da Casa Baião, petit local d'une seule porte au 313-A de la rue Carvalho de Souza, est une toute petite épicerie. Elle jouxte l'horloger de la Pendula Jahu au 313.

A Casa brasileira de sedas est au Carvalho de Souza 309. Les Casas pernamboucanas (solderies de l'époque, avec plus de 500 magasins dans le pays) sont au 316-318.

Nous pouvons d'ici tourner sur la droite dans la petite rue Maria Freitas, qui rejoint la rue Carolina Machado. Dans une des rares maisons à étage, au 56, un autre cabinet de chirurgie dentaire est fréquenté par la « meilleure société » (p. 87). Une école primaire vient d'ouvrir au 39 (p. 55).

Au numéro 30, c'est la petite et très rudimentaire demeure de la famille Correia de Melo, venue des Açores (p. 87). En 1889, João a ouvert la première boucherie de Madureira, située dans le « *forte de Madureira* », qu'il a transmise à l'un de ses cousins lorsqu'il est parti en retraite.

Un peu plus loin au 25, une autre famille portugaise très modeste a ouvert une « *quitanda* », en face d'une pharmacie homéopathique, Farmacia Valladão, au 24, qui propose aussi des consultations quotidiennes (p. 158). Un tabac (*charutaria*) est tenu par un « *Sirio* », Jorge Abrahão, arrivé tout jeune et maintenant naturalisé. La Casa Radio, au 17, du groupe Schames & Cie, vend les dernières innovations.

Le Salão Modelo (salon de beauté) est au numéro 15, tandis que l'Atelier Madureira, boutique de mode très chic, se trouve au coin de la rue Carolina Machado, au 494-A. Il est tenu par la modiste Maria de Lourdes.

Juste avant de déboucher sur la rue Carolina Machado, nous passons devant les bureaux de M. Jaguaribe, qui avait donné son avis sur les inondations au café Haya. Il a fondé sa société en 1924, à la gare du Sapê, aujourd'hui Rocha Miranda. Un an après, il a remporté un important contrat avec le ministère de l'Agriculture pour le patronat agricole de la ville de Viçosa dans le Minas Gerais. Il utilise avant tout du sable fluvial de la société Klabin.

Les entrepôts sont à Rocha Miranda toujours, rue dos Rubis, mais il a ouvert des bureaux en 1929 au 11 rue Maria Freitas. Sa société est « la plus ancienne usine de céramique de la banlieue de Rio de Janeiro »[366], « Depuis 13 ans, ils desservent la vaste zone suburbaine de cette capitale »[367].

Juste à côté, au numéro 6, une annexe de l'Instituto de Assistencia e pronto socorro (assistance et premiers secours) à Madureira va bientôt ouvrir. Moyennant une cotisation mensuelle de 5$000, leurs adhérents pourront bénéficier de consultations en médecine, chirurgie, dentiste, ainsi que d'une assistance juridique. Seront également assurés : des visites à domicile, des consultations diagnostiques, de petites interventions chirurgicales, des accouchements, des vaccinations, des injections et des examens en vue d'attestations (p. 150).

En remontant maintenant l'avenue Marechal Rangel vers Irajá, au-delà de la ligne Auxiliar, les commerces et les activités se font plus rares. Une petite fabrique d'appareils radio est située au 95, et beaucoup plus loin, « les petites industries de Madureira » dont celle de Paulo da Silva, associé du fabricant de balais Silva & Klaiman, au 502 avenue Marechal Rangel.

Plus haut, à la Panificação Todos os Santos de Vaz Lobo, sur le trajet du *bonde* Madureira-Irajá, on voit les enfants du quartier Vaz Lobo : « Les enfants de Vaz Lobo réunis à l'intérieur de la boulangerie, le jour où de nombreux bonbons et friandises ont été distribués »[368].

Sur le côté est de l'avenue se trouvent les différentes carrières d'où ont été extraits les matériaux de construction pour l'édification des lotissements, dont celle de Manoel Alves de Moura, « laborieux propriétaire de la carrière du 813 route Marechal Rangel »[369], au niveau du chemin du Tombadouro.

Au 804 et au 810, déjà près d'Irajá, se trouvent les maisons luxueuses (l'une a deux étages) des associés de Souza et Ribeiro, société de Madureira installée à Bento Ribeiro, ainsi que celle de « l'entrepreneur et grand propriétaire de Vaz Lobo » Fausto da Silva, natif de Pena Joia au Portugal, qui va ouvrir un cinéma de 1200 places à Vaz Lobo (p. 172).

Nous sommes également à côté de la demeure des Machado, près de laquelle a été ouvert le Ginásio Machado, collège du quartier, par le petit-fils de Manoel Luiz.

Notre journaliste ne s'est pas aventuré très loin (si ce n'est une excursion chez un certain Braulio, au-delà d'Irajá, dont nous avons déjà parlé au chapitre 2). En dehors du centre, il a visiblement emprunté l'avenue de Portela, passant devant le garage Fonseca (p. 116) puisqu'il nous décrit (p. 95) la boutique Hervanario S. Jeronimio (herboristerie), fondée en 1928 par Jovião de Carvalho Reis, au 24 rue Portela, ainsi que sur l'Alfataria Luzitana au 28.

Un reportage sur une « industrie qui honore Madureira » le pousse jusqu'au 170. Il s'agit de la fabrique de sous-vêtements (*roupas brancas*) de la firme M. Fernandes. « Le travail rend l'homme digne et glorifie ceux qui s'y consacrent ? C'est ce que l'on peut voir dans l'atelier de l'usine de chemises de la rue Portela »[370].

366. « *a mais antiga fabrica de ceramica dos subúrbios de RJ.* »

367. « *Ha 13 anos que veêm eles servindo a vasta aera suburbana desta capital* » (p. 126).

368. « *A creançada de Vaz Lobo reuninda no interior da Panificação, no dia em que se distribuiram muitos doces e muitas balas* » (p. 48).

369. « *operoso proprietario da pedreira da Estrada Marechal Rangel 813* » (p. 63).

370. « *O trabalho dignifica o homem e glorifica aqueles que a ele se entregam dedicados ? E o que se vê na oficina da fábrica de camisa da rua Portela.* »

Fondée en 1922, elle est dirigée par Madame Maria Fernandes, la veuve de Ildeltrud Duarte Galido qui a donné son nom à la firme, et par ses enfants Edna, Paulo, Edéa, Diva, Walter, Saul et Iara. Elle produit « 10 à 12 douzaines de chemises pour hommes par jour », sans compter les « pyjamas et sous-vêtements ». En 1927 et 1928 elle a fabriqué 6000 chemises, soit 250 douzaines par mois.

Rue Sanatório

Enfin, terminons la visite par le quartier de la gare Eduardo Araújo sur la *linha Auxiliar*. C'est là qu'étaient sortis de terre les premiers lotissements au début du siècle, et que se trouve le *beco* João Pereira dont le journaliste ne parlera bien sûr pas ; page 77, il retranscrit l'interview de Francisco Amado Machado, qui réside avec sa femme Carolina Amado Machado rue Oliva Maia. Machado peste contre la municipalité qui n'a pas encore fait paver la rue Oliva Maia, où passent pourtant des centaines de personnes pour se rendre au marché et qui est devenue impraticable. C'est la même chose pour l'avenue de Portela, où se trouve l'Instituto Clinico dont il est membre fondateur avec Eduardo de Almeida, Antonio Pereria et d'autres hommes d'affaires, construit sur un terrain lui appartenant. Son beau-frère, Horacio de Souza Machado, est décédé quelques semaines plus tôt. Il vivait avenue de Portela où il avait son laboratoire pharmaceutique et menait d'importantes expériences.

Sortant dans la rue Iguassú (p. 138), les résidents du 376 sont une famille ouvrière, arrivée il y a trente et un ans. Le mari a travaillé pour la gare Central à son arrivée, il était alors payé 5 *tostões* par jour !

Leur voisin est un autre « *lavrador auténtico* » (« authentique paysan ») originaire du Portugal. À son arrivée au Brésil, il choisit la station de train Eduardo Araújo, où il installe une *casa de aves, ovos e verduras* (commerce de volailles et de produits maraîchers). Afin de pratiquer la *lavoura* (agriculture), il transforme le « fond de son jardin, rue Sanatorio 123, en une véritable ferme de légumes et de fruits, qui alimente son commerce et garantit sa subsistance »[371].

Le bâtiment voisin au 125 est celui de la Padaria e Confeitaria Estrela da América, tenue par Messieurs Gonçalves et Moreira. Sur une photo de la façade, on aperçoit le capitaine Caravana, un ami et voisin, avec les maîtres des lieux.

Le commerce Café e Leiteria Flor do Sanatorio, au 21, est tenu par Antonio Pereira da Silva et sa mère.

Une page entière est dédiée au portrait du citoyen Orestes Vieira, « Um profisonal do calçado » (« un professionnel de la chaussure ») :

> À Eduardo Araújo, il y a une petite place commerciale, où un cordonnier professionnel, personne simple et extrêmement sympathique, travaille quotidiennement. C'est le citoyen Orestes Vieira de Magalhães, chef de famille, qui y vit depuis quatre ans, et se charge de réparer les chaussures en caoutchouc et de les préparer commodément pour qu'elles puissent à nouveau retrouver les pieds de leurs propriétaires. Bien qu'il se consacre à ses affaires, Orestes ne néglige pas l'éducation de son fils Agostinho, qui est étudiant au Ginasio Arte

371. « *fundo de seu quintal da rua Sanatório 123 numa verdadera chacara, de legumes e frutas, que le abastecem o negocio e lhe garantem por certo a sua subsistencia.* »

> e Instrução, dans lequel il place tous ses espoirs. Il veut en faire un médecin. Son grand-père paternel était également médecin. Il s'agit du docteur Agostinho Vieira de Magalhães, décédé en 1918 à Juiz de Fora, où il a exercé pendant de nombreuses années et jouissait d'un grand prestige. La place commerciale de M. Oreste est ouverte tous les jours au 123, rue Sanatório, à deux pas de la gare[372].

Suit le portrait de ce monsieur honorable avec ses deux fils métis.

Voilà donc le tableau du Madureira présenté par la revue, où se déroulent les reportages, les entretiens, les publicités et promotions qui constituent les 187 pages de cet exemplaire. La carte en figure 36 reprend l'emplacement des divers lieux qui y sont mentionnés. L'ensemble constitue une peinture idéalisée de l'urbanité, avec ses commerces variés et rutilants, la diversité de ses habitants venus de tous les continents, l'honorabilité de ceux qui y ont réussi comme celle des plus modestes. La diversité sociale est en effet source à la fois de pittoresque et d'harmonie.

Le centre de Madureira y apparait comme le foyer d'une grande fluidité, sociale et géographique, où se croisent les routes, les taxis, les tramways, les trains, dans une image futuriste associée à l'expansion urbaine qui fait la richesse de ses entrepreneurs. Le jeune propriétaire de la boulangerie au coin de la rue Carolina Machado et de la rue Maria Freitas, M. Telmo Augusto Bordalo, fait partie des « élites éclairées de la ville » qui soutiennent le projet de construction du viaduc. Il anticipe que dans cinq ans, Madureira deviendra le « Copacabana des *subúrbios* » (p. 18).

Madureira éclairée : rencontre avec les notables

Cette représentation idéalisée est produite à partir du centre-ville, le long des vitrines et des façades qui ont jalonné la promenade de Diomedes, au fil des interviews des principales notabilités du *subúrbio*. En plaçant sur la carte leur adresse indiquée par la revue, il est facile de constater que les notables sont installés au centre, près des ressources stratégiques que sont le marché, les transports et les services. Une partie d'entre eux réside plus au nord, en direction d'Irajá, où ils ont aussi leurs affaires (figure 37).

En croisant l'ensemble de ces interviews, on peut reconnaître trois groupes qui composent les classes supérieures de la ville et qui se distinguent en fonction de leur ordre d'arrivée à Madureira : les *fazendeiros* et propriétaires de *chácaras* ou leurs descendants présents avant l'ouverture de la gare en 1890 ; les immigrés européens (Portugais pour la plupart) de la première génération, dès le début du XX^e^ siècle, qui ont participé à la construction du quartier, du marché, des premières sociabilités urbaines ; enfin des immigrés « nationaux », Brésiliens

372. *« Em Eduardo Araújo existe uma portinha comercial, onde trablalha diaramente a figura simples e extremamente simpática de um profisional do calçado. É o cidadão Orestes Vieira de Magalhães, chefe de familia, que ali vive ha quatro anos, entregue à tarefa de concertar borzeguins e preparal-os convenentememente para que eles possam voltar novamente aos pés de seus donos. Embora dedicado a seu negocio, Orestes nãs descura da educação de seu filho Agostinho, que é aluno do Ginasio Arte e Instrução, no qual deposita todas as suas esperanças. Quer fazer dele um medico. O seu avô paterno o foi tambem. Era o Dr Agostinho Vieira de Magalhães, falecido em 1918, em Juiz de Fora, onde clinicou durante muitos anos e gozava de grande prestigio. A portinha comercial do sr Oreste acha-se aberta diaramente à rua Sanatório 123 a dois passos da estação.* »

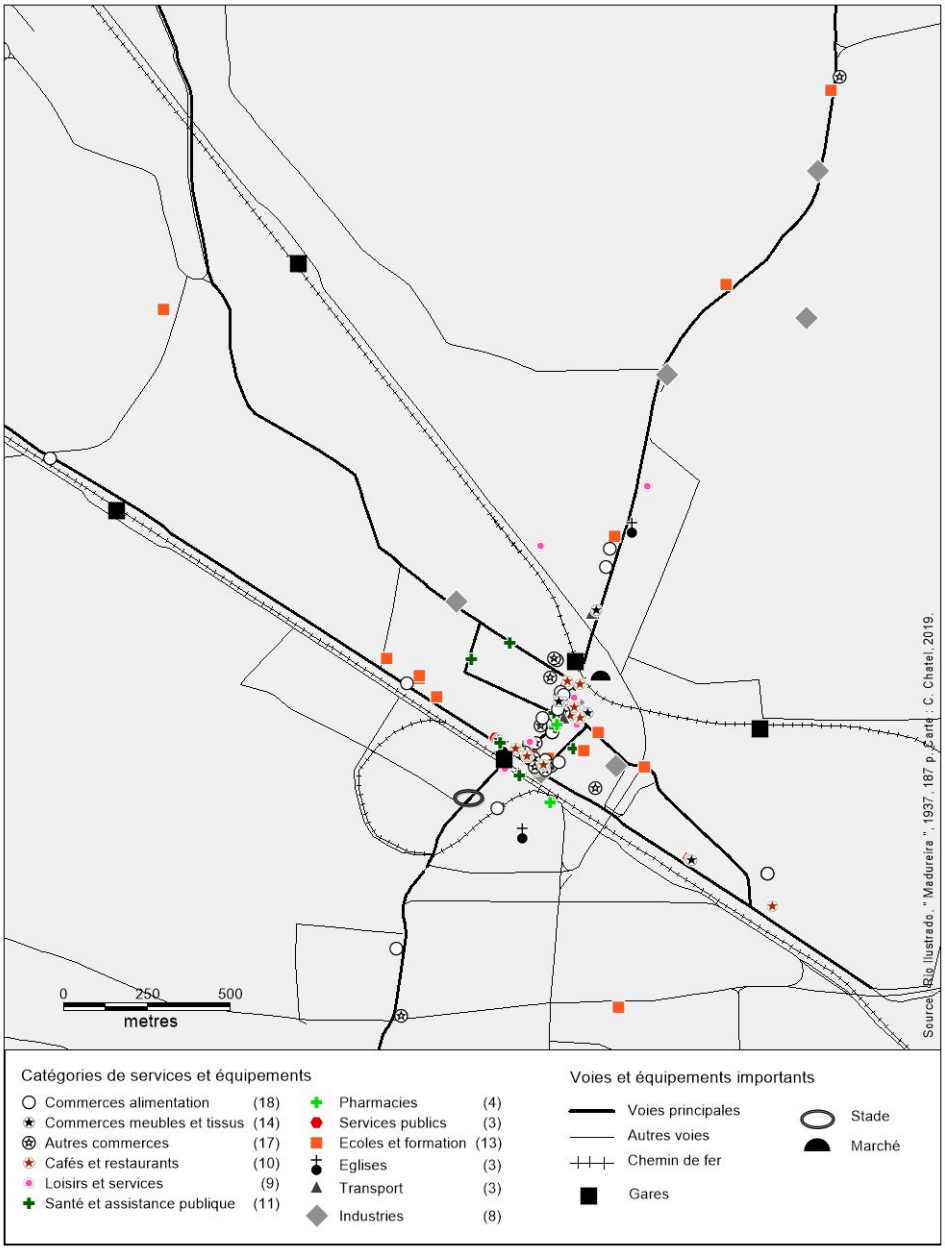


Figure 36. Carte de *Madureira Ilustrada*, figurant les lieux évoqués dans la publication. Crédit : Cathy Chatel.

arrivés de tout le pays vers les ressources de la capitale fédérale (armée, collèges et facultés, etc.), et que l'on retrouve parmi les « figures » du quartier qui participent au changement social.

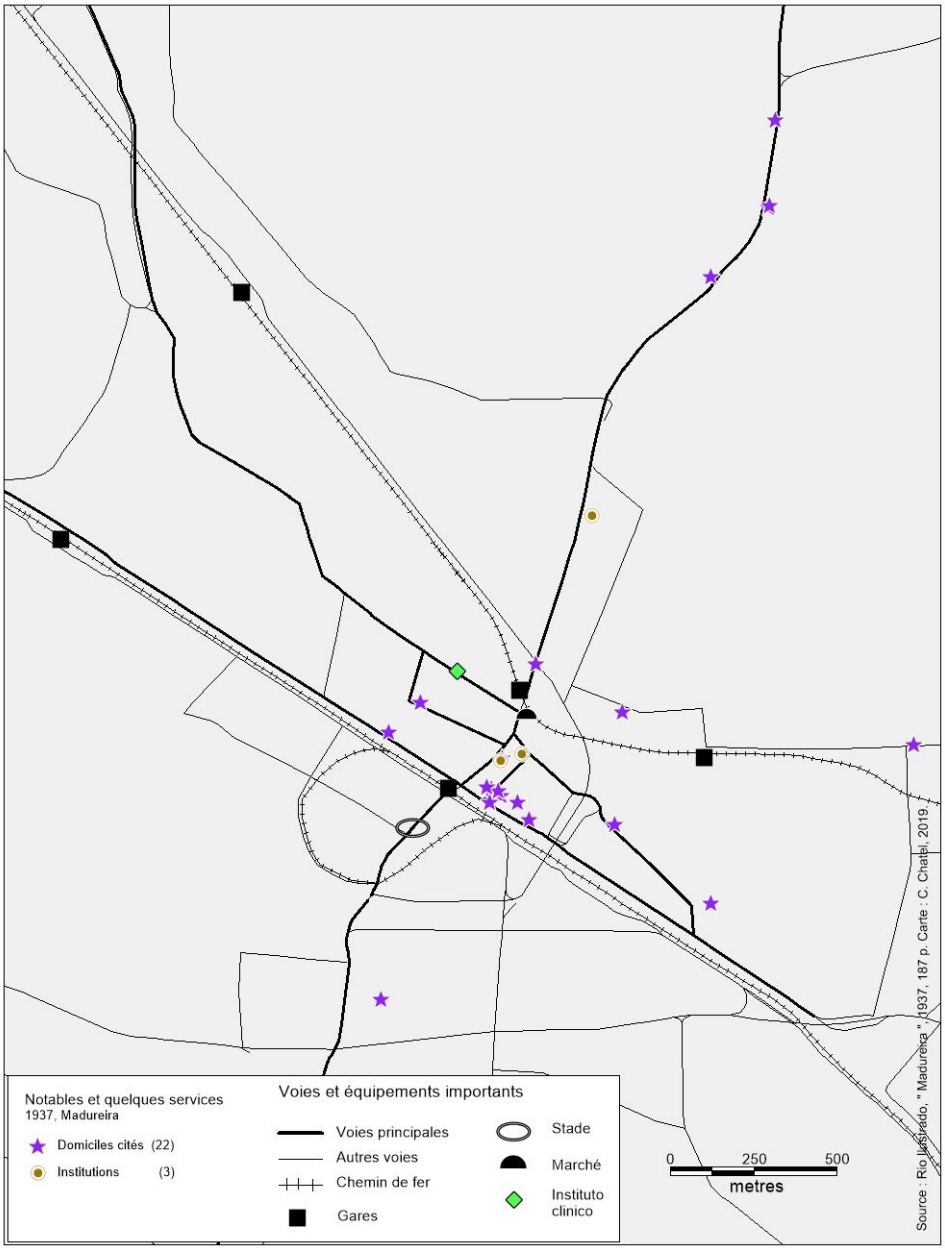


Figure 37. Résidences des notables. Crédit : Cathy Chatel.

Les « *madurenses de raça* »

Nous avons déjà évoqué la famille Machado, dont plusieurs descendants sont interviewés par notre journaliste. C'est ainsi que l'on retrouve de multiples versions de l'affranchissement de ses esclaves par Carolina Machado, ainsi que des mérites et de la biographie de son fils Luiz Manoel Machado, devenu le chef politique de Madureira, plusieurs fois Intendant municipal,

dans les pas de son père, et qui a passé la main à Edgard Romero avant de mourir en 1924. De mouvance abolitionniste, les Machado continuent d'avoir un haut sens de leur mission de bienfaiteurs et de promoteurs du progrès à Madureira. Plusieurs des dix enfants de Manoel se consacrent à l'enseignement. Manoel Luiz Machado Junior, héritier et successeur de Luiz Manoel Machado, est diplômé en droit. Il est devenu instituteur puis directeur d'école dans un autre district, et s'est marié à une institutrice. Ses enfants vont à l'Insituto Lafayette, au Ginásio 28 de Septembro et à l'Externato Conrado. Il a été délégué de police de Madureira et de Santa Cruz. À la mort de son père il a repris la « *chefia da politica na freguezia de Irajá* » (chefferie – leadership – politique de l'arrondissement d'Irajá).

Parmi les réalisations de son mandat, il fait amener l'eau courante dans les rues du Dr Joviniano et Pescador Josino (actuelle rue Mestre Darcy do Jongo), et fait ouvrir une école publique dans la Vila Santa Tereza. En 1928, il fonde le Ginásio Republicano (ou Ginásio Machado) avec sa femme, un lycée destiné à la jeunesse d'Irajá et de Madureira, installé dans la propriété familiale, avenue Marechal Rangel. C'est aussi le siège de l'Imperial Basket Club (p. 120). Deux sœurs de Manoel Luiz Junior y ont ouvert un cours de couture.

Le Dr Francisco da Silveira Machado Junior est avocat. Il est également actif en politique, membre du Parti autonomiste[373]. Horacio Machado, pharmacien, qui avait son laboratoire de recherche rue de Portela, est mort un mois plus tôt, et enterré au cimetière d'Irajá.

Leoncio Machado, cousin germain du précédent, est également interviewé : c'est le fils de Manoel Machado, un frère de l'Intendant municipal. Leoncio a pour sa part décidé de quitter le clan politique familial en 1929 pour rejoindre le Parti économiste[374].

Carolina Machado, autre fille du *comêndador*, sœur de Manoel et Luiz Manoel déjà mentionnés, s'est mariée avec Antonio Queiroz, de la famille des propriétaires de Calvacante et Cascadura. Elle est la mère de Albino Luiz de Queiros, qui réside au 701 de l'avenue Marechal Rangel, dont le portrait est titré « *um madureirense de raça* » (« un vrai Madureirense ») (p. 73). Son père le vieux Queiroz était ce bienfaiteur des pauvres qui faisait crédit à ses locataires et aux clients de son épicerie, abolitionniste comme son beau-frère Luiz Manoel. Albino n'a quasiment pas connu sa mère, morte jeune, et il a grandi à São Cristovão. Il s'est ensuite installé à Madureira, et « à force de travail », a réussi à percer dans la construction, les travaux publics et la promotion immobilière. Il a épousé la fille de Francisco Amado Machado et de Carolina Amado Machado.

Carolina Amado Machado est la sœur de feu Horácio et l'épouse de Francisco Amado Machado, une autre branche de la famille (la famille de Luiz, interviewés page 29). Ce sont eux qui vivent rue Oliva Maia, et sont les co-fondateurs de l'Instituto Clinico, comme la plupart des notables portugais.

373. Dans le *Cruzeiro* n° 25 de 1934, p. 40, on apprend qu'il lui est rendu hommage pour son « *actuação politica* » (action politique) dans le Parti autonomiste, au Centre civique du 4 novembre situé au 454 rue Carolina Machado, ce sur quoi je reviendrai dans la quatrième partie. Le Parti autonomiste a été constitué en 1933 par Pedro Ernesto, le maire de Rio nommé en 1931 par Vargas, afin de présenter, avec grand succès, une liste soutenant le régime aux élections de 1933 à l'Assemblée constituante puis en 1934 à l'Assemblée nationale (voir chapitre 10).

374. Parti libéral et principal opposant au Parti autonomiste, mené par Enrique Dodsworth nommé par Vargas à la mairie de Rio en 1937.

Les Portugais

À la page 147, Jaime Pondé, le fonctionnaire responsable du contrôle sanitaire du quartier, raconte ses missions d'hygiène dans la ville et l'ensemble des techniques mises en œuvre, toutes inspirées de l'expérience française (répression de l'alcoolisme, campagnes d'éducation à l'hygiène). Sa mission dans le quartier est plus précisément l'inspection des locaux du commerce alimentaire et le contrôle sanitaire des aliments. Il a donc une bonne vision de l'activité du marché et du commerce à Madureira. Or, d'après lui, tout le commerce à Madureira est dominé par les Portugais. Pondé s'extasie sur l'importance de leur influence ; il compare Madureira à un petit Portugal (*Portugal pequeno*), façonné par la conquête et grâce aux actions d'Eduardo de Almeida, Galdinho Boralo, Antonio Pereira, Aniceto Moscoso et d'autres. Emphatique, le journaliste transcrit son sentiment :

> On appelle Madureira le petit Portugal. En pénétrant, il y a un demi-siècle, dans l'arrière-pays de Rio de Janeiro, M. Eduardo de Almeida et M. Antonio Pereira ont planté ici les graines de la civilisation. Gloire, donc, à ces pionniers de la terre carioca, architectes anonymes de la merveille qu'ils ont appelée la Ville qui surgit[375] !

De fait, l'immense majorité des commerçants croisés dans notre visite du centre sont des Portugais : c'est le cas par exemple pour la Casa Gonçalves, maison de tissus dont le propriétaire s'est marié avec la modiste. Il considère faire partie du groupe actif qui anime le quartier, car il est membre du triptyque sur lequel je revendrai : *procurador* du Club Madureira AC, fondateur de l'Instituto Clínico de Madureira, et *procurador* du Centro de Lavoura, Comercio e Industria.

Un autre Portugais, Augusto Pereira da Mota, témoigne (p. 163). Établi rue Carvalho de Souza, fils de commerçants de Madueira, il a pour oncle un fondateur du marché de Madureira. Lui-même très prospère, il est trésorier du Madureira AC, fondateur de l'Instituto Clínico dont il est très fier, et membre du Centro de Lavoura, Comercio e Industria. Il s'occupe de faire financer une chapelle. Les membres du comité sont « les élites » (Eduardo de Almeida, Albino Machado, J. Corrêa, Francisco Morais Machado, L. Abrahão, Antonio Matos).

On peut admirer (p. 101) l'entrepreneur Antonio José de Figueiredo devant sa riche maison au 376 rue Carolina Machado. Il a migré depuis Traz-os-Montes et est installé à Madureira depuis plus de vingt ans. Plus haut, on lit un article sur l'entrepreneur Albino Machado, né dans le district de Braga au Portugal, arrivé il y a 27 ans, membre fondateur de l'Instituto Clínico et du Centro de Lavoura, Comercio e Industria. Il fait aussi partie de la confrérie d'Irajá.

Le café d'Ouro, par exemple, une institution du quartier, est tenu par Joaquim et Eduardo Vieira, établis depuis 26 ans dans le quartier. Eduardo est né dans la *freguezia* de Santa Leocadia, *concelho* de Baião, au Portugal. Il est marié avec la fille de l'entrepreneur Antonio Peirera. Celui-ci (p. 74), né dans le même *concelho* de Bayão, est avec Eduardo de Almeida

375. « *Chamam, a Madureria, o Portugal pequeno. Penetrando, há meio século, o sertão carioca, o Sr Eduardo de Almeida e o Sr Antonio Pereira, aqui plantarem o marcho de uma civilisação. Gloria, portanto, a esses desbravadores da terra carioca, arquitetos anónimos da maravilha a que chamaram a Cidade que surge !* »

le personnage le plus cité dans les reportages. C'est lui qui était arrivé à l'âge de 11 ans au Brésil avec une livre sterling en poche, puis qui a développé une activité de maraîchage à Madureira au tout début du siècle, devenant un des piliers du marché du Madureira et une des plus grosses fortunes locales (voir chapitre 2).

Dans son portrait p. 75, il apparait très fier d'avoir participé au développement du marché. Il souligne qu'aujourd'hui il dessert quasiment tout le district. Cent *contos de réis* (millions) de marchandises arrivent déjà chaque jour à la station Magno depuis tout l'État de Rio, sans compter ce qui vient de Central et de Jacarepaguá, ni les excédents de la Praça Quinze dans le centre. Le mètre carré est taxé 20$000 par mois par la préfecture. Alors qu'à Campinho, c'est 5$000. Pourtant tout le monde vient à Madureira. Il faudrait d'après lui faire des travaux, mais aussi paver l'avenue de Portela où se trouve l'Instituto Clínico. Il retrace les progrès de Madureira depuis son arrivée quarante ans plus tôt, au gré des améliorations urbaines permises par les chefs politiques :

> J'habitais à l'époque 7 rue Comêndador Lisboa, et je payais pour la maison un loyer de 40$000 par mois. Ce même bâtiment, je précise, est aujoud'hui loué 250$000. Dans cette maison j'ai plusieurs fois reçu le sénateur Octalicio Camará, ainsi que Manoel Luiz Machado et Edgard Romero entre autres. À cette époque, les terrains se vendaient 200$000. Aujourd'hui ils sont cotés à 80 *contos*. C'est grâce à Camará : on lui doit tout le progrès ici, lumière, marché, pavement, tramways, tout[376].

Comme on l'a vu dans les chapitres 2 et 3, l'urbanisation de Madureira a fait émerger une bourgeoisie prospère parmi les migrants portugais qui ont réussi à faire fortune sur la construction du *subúrbio*. C'est le cas de Braulio que j'ai déjà évoqué, qui s'est marié à une Brésilienne (la fille du vicaire d'Irajá), et d'autres immigrés européens : Mario Bianchi qui exploite les lignes suburbaines (p. 20), et d'autres cités comme « industriels » : page 73, figure un industriel de Madureira, entrepreneur qui s'est enrichi à force de travail, conduit une Bugatti et reçoit chez lui un *tenor* mexicain. Ses enfants et même sa fille sont diplômés du supérieur. Nous avons ensuite la photo du *palacete* (petit palais) de la familia Batista, installée dans le quartier il y a 27 ans, alors que ce n'était qu'un bout de *sertão* (arrière-pays). Francisco Joaquim Batista a vendu du bois et il est père de douze enfants, qui se sont tous mariés ici. Manoel Alves de Moura (p. 63), « *operoso proprietario da pedreira da Estrada Marechal Rangel* » (industriel propriétaire de la carrière de l'Estrada Marechal Rangel), est arrivé à Rio en 1893. Il trouve un emploi comme agriculteur et s'installe à Madureira peu après. Cela fait 20 ans qu'il fournit des pavés, des briques et du sable pour toute la ville.

Page 130 est présentée une figure populaire et estimée à Rocha Miranda : Antonio Myrink. Cela fait 42 ans qu'il est installé et qu'il œuvre comme architecte constructeur, dans tout le secteur Rocha Miranda-Madureira. Il fait aussi partie du « Centro progressisto Amaral Peixoto » qui a obtenu des ponts, l'eau et l'électricité pour le quartier. En 1925, il fut vice-président du club Aliança, « *abnegado vassalo de Rei Momo* » (dévoué vassal du roi Momo, maire symbolique de la ville pendant les trois jours du carnaval) à Laranjeiras.

376. « *luz, mercado, calçamento, bondes, tudo emfin.* »

Les Brésiliens

Une autre façon de s'illustrer parmi les personnalités de la ville est de rendre de multiples services à la collectivité. Des « figures », venues de tout le pays pour s'installer à Rio, ont trouvé leur vocation à Madureira. Anicete Moscoso est « l'âme du Madureira AC », et son trésorier. Grand propriétaire et entrepreneur, il vit dans l'une des plus belles maisons de la ville, rue Carolina Machado, celle du capitaine Amorim, au 574. Ses trois enfants sont Antonio, Iracema et Juracema, en photo p. 111. Noirs, ils vont au collège privé Ginásio Arte e Instruccão.

Anicete est un « *benefactor* » anonyme et discret. Il est impliqué dans le projet du nouveau stade avec la mairie, et est un grand ami du Docteur Dantas, lui-même proche d'Edgard Romero.

On apprend de Dantas (p. 27) qu'il est « enfant du nordeste issu d'une famille très pauvre, qui a étudié les humanités au Ginásio Pernamboucano ». Il s'inscrit ensuite à la faculté de médecine de Salvador où il reste deux ans. Il migre à Rio pour finir ses études et comme étudiant pauvre, il intégre les services des correcteurs des rédactions du *Correio da Manhã* et du *Folha do Dia*. Il travaille comme auxiliaire académique au service de prophylaxie de la fièvre jaune, poste qu'il obtient par concours en 1911, au service d'Oswaldo Cruz. Comme médecin de bord, il voyage à New York. De retour au Brésil en 1912, il s'installe à Madureira et devient le médecin des pauvres – son cabinet est toujours rempli. Il est médecin de la caisse de retraite des cheminots de la compagnie EFCB, et à ce titre il a un cabinet de consultation pour toute la ligne auxiliaire, des stations Tomaz Coelho à Carlos Sampaio. Il intègre la politique aux côtés d'Edgard Romero, dans la zone de Madureira, Pavuna et Anchieta. Parlant de la ville et des objectifs qu'il partage avec les notables portugais, il espère faire venir le gaz, en s'appuyant sur l'aide des commerçants.

Page 143, Manoel Rodrigues dos Santos est en photo devant son épicerie A Bohemia de outroura. Il est, toujours d'après Diomedes, une des figures charismatiques de la ville (avec Dantas, Horacio Machado, le Capitaine Maltez, entre autres). Il regrette le temps du libéralisme et s'inquiète de la tendance fascisante qui restreint les libertés dans le monde et au Brésil. Il évoque les déjeuners de *roamboias*, où 20 à 25 personnes déjeunaient ensemble le dimanche, chacun devant à tour de rôle payer le repas.

Custodio Caravana (voir chapitre 3), qui vit rue du Sanatorio, est le compère du major Antonio de Almeida Matías (p. 71), membre du conseil administratif du syndicat des propriétaires d'immeubles. Il est comme ce dernier membre du Parti autonomiste et de l'église spiritiste. Enfin, dernière figure du quartier, Pedro José da Silva, dit Lord Manobra, a été le dernier président de la société récréative Carapicus de Madureira. Habitant une petite maison de l'avenue de Portela, il fut pendant 26 ans chargé des manœuvres à la gare Central. Il est un des meilleurs connaisseurs des clubs carnavalesques du quartier, activité qui fait le ciment de ces réseaux de sociabilité.

Les cercles de sociabilité : Centro de Lavoura, Instituto Clínico, Madureira Atlético Clube

Comme on l'a compris, les personnes respectables et qui comptent à Madureira se doivent de figurer en bonne place dans les trois principales institutions qui organisent la vie du quartier depuis quelques années : le Centro de Lavoura, Comercio e Industria pour les

affaires économiques, fondé le 12 juin 1933 et qui a son siège au 54 de l'avenue Marechal Rangel, en plein centre ; l'Instituto Clínico pour les affaires sociales, fondé en 1932 et installé avenue de Portela sur un terrain de Francisco Machado, qui prodigue différentes prestations de santé (5000 consultations par mois, 4000 injections pratiquées, p. 34-35) ; enfin et non des moindres, le club Madureira AC qui gère les affaires sportives et de loisirs, fondé en 1933 par la fusion du Magno FC et du Fidalgo FC, qui avaient chacun déjà 20 ans d'existence.

Voici le reportage du journaliste à ce propos (p. 108-109) : « *O Madureria AC e seus 5000 socios* » :

> La foule se presse dans les rues pour entendre des hauts-parleurs les nouvelles des matches qui se jouent la nuit. Le club a seulement trois ans d'existence. Fondateur de la *sub-liga* en 1934, il intègre la Liga Carioca et devient vice-champion la même année. Un an plus tard il intègre la Fédération métropolitaine, et se classe deuxième au championnat de la ville, même chose en 1936. Tout le monde se souvient de la partie contre le Vasco de Gama l'année dernière. Cette année (1937), le club reste deuxième en perdant d'un point le match contre São Cristovão. Le club est maintenant dans la Ligue de Rio de Janeiro, « *fundada en consequencia da pacificação* ». Le club a acheté un terrain pour y construire son nouveau stade qui pourra accueillir 25 000 personnes, avec terrains de foot, gymnase et terrains de tennis. Il y aura trois entrées sur l'avenue Marechal Rangel et la rue Conselheiro Galvão.

En page précédente, on peut voir une photo du stade, rempli pour le match contre le club Vasco de Gama.

> L'attraction des foules.
>
> Nous n'avons pas l'intention ici d'enregistrer l'évolution de tous les sports et l'enthousiasme général qu'ils suscitent, de nos jours, dans tout le monde civilisé, mais de souligner le cas particulier de l'AC Madureira, qui, semblable à ces foires de l'Hellade qui attiraient de toutes les parties du monde grec, barbares et esclaves, acrobates et coureurs, ambassadeurs et princes, elle amène aussi, les jours de match, sur le terrain de la rue Domingo Lopes, toute une foule de « fans » curieux et enthousiastes[377].

Le journaliste poursuit en insistant sur la gloire qui rejaillit sur Madureira grâce aux matchs de foot, et avec elle les investissements de la Banque du Brésil et de la Caixa Económica qui ont leurs agences à Madureira. Pour tenir ce statut, il faut mettre les moyens :

> La progression d'une équipe dans le championnat est intimement liée au niveau d'entraînement individuel et collectif, ainsi qu'à la catégorie même des joueurs

377. *« Atraindo multidões » « Não vem, aqui, aproposito o registro da evolução de todos os esportes e o entusiasmo que a sua generalidade desperta, hoje em dia, em todo o mundo civilizado, mas acentuar o caso particular do Madureira AC, o qual, a semelhança daquelas feira da Hélade, que atraíam de todas as partes do mundo grego, barbaros, e escravos, acrobatas e corredores, embaixadores e principes, leva, por igual, nos dias de jogos, ao campo da rua Domingo Lopes, toda uma mutltidão de curiosos, de entusiastas, de ''torcedores''. »*

> qui l'intègrent. D'où le zèle des directeurs non seulement pour engager des techniciens, mais surtout pour acquérir des « cracks »[378].

Mais tout cela, conclut-il, ne sert que si les foules sont attirées. Une grande partie du travail consiste donc à « séduire les masses » par une forte publicité vantant les mérites de l'équipe, qui rejaillit vertueusement sur les habitants du quartier.

Ainsi, ces différentes « figures » de la ville, érigées en exemples par la revue, se distinguent par leur forte participation sociale et leur contribution aux différents mécanismes de redistribution. Les élites anciennes assurent cette redistribution par leur fonction politique, avec la responsabilité de procurer au quartier les différentes prestations réclamées par les habitants. Tout un ensemble de prestations sociales est financé par le Centre pour le commerce, l'agriculture et l'industrie, qui est par exemple membre fondateur de l'Instituto Clínico. Les personnages du pharmacien Dantas ou du médecin Anicete Moscoso, qui dispensent leurs consultations, sont qualifiés de bienfaiteurs du peuple, tout comme la famille Machado qui propose école, club sportif, formation de couture. Enfin, tous mettent en avant leur participation aux clubs, associations carnavalesques, repas collectifs, qui matérialisent les différents collectifs de la communauté de Madureira, et dont l'image est particulièrement importante, comme on le voit avec le club de football.

Une ville blanche

Étant à l'image idéalisée que s'en font les notables, la *Madureira Ilustrada* voit régner un ordre social où les différentes catégories cohabitent en parfaite harmonie. Celles-ci sont bien hiérarchisées et toutes ont droit à l'honneur de la dignité. Le journaliste a ainsi été soucieux de dresser des portraits de toutes les catégories sociales, des familles les plus prospères aux plus humbles, comme la famille portugaise de la boucherie rue Maria Freitas ou dans la rue Sanatório. Les plus pauvres sont très discrets, ce qui est expliqué à la page 122 par un article : *« O abrigo Redentor e os pedintes da cidade »* (l'abri rédempteur et les mendiants de la ville). « Tout le monde sait à Rio », écrit Diomedes, « qu'il y a des mendiants sur chaque marche des gares de banlieue, Meier, Cascadura, Quintinho, Engenho de dentro… mais pas à Madureira ». En effet, les mendiants sont conduits à l'Abrigo do Cristo Redentor, avenue dos Democraticos, dans le quartier de Bonsucesso, qui offre 500 lits, une léproserie, un département des *chagados*[379], et reçoit des blessés, des agonisants, des tuberculeux… Diomedes a tout de même réussi à faire le portrait d'un véritable « pauvre », à la page 122, le vendeur de billets de loterie et sa charrette Juquiri (tirée par une chèvre). Il est né à Jacarepaguá, célibataire et vend des billets de loterie depuis 15 ans, il a huit frères et sœurs et sa mère vient de mourir. Ce pauvre, comme la très grande majorité des personnes dont le portrait est retranscrit dans le magazine, est blanc, ce qui donne l'impression que la population noire serait peu nombreuse à Madureira. D'abord, tous les commerçants qui sont représentés par des portraits sont des blancs, à l'exception du propriétaire de A quitanda

378. *« A profeção de um team no campeonato está intimamente ligada ao estado de treino individual e coletivo, como à classe, mesma, dos jogadores que o integram. Daí os zelos em que excedem as diretorias não só contratando técnicos, como sobre tudo, adquirindo ''azes''. »*

379. Victimes de la maladie de Chagas (trypanosomiase américaine).

suburbana, rue Domingo Lopes, également collectionneur de photos, et d'un employé du studio photo La Quintanilha, Luiz Andrade Fontoura, *auxiliar do Foto Waldemar*, avenue Marechal Rangel, qui est, lui, *pardo*. Par ailleurs, nous comprenons seulement dans les dernières pages, en découvrant la photo de la jeune « Zilah, petite fille de Maria de Lourdes », que la propriétaire de L'atelier, commerce cossu de la rue Carolina Machado, qui n'avait pas été photographiée, est sans doute noire.

Autre évidence, parmi les portraits de jeunes beautés de la ville qui illustrent la page 123, les visages sont très comparables à ceux des candidates de Miss São Paulo (figure 38), où comme à Madureira, la représentante de Casa Verde est blanche.



Figure 38. Miss Casa Verde dans le concours de *A Gazeta*, 1930. CCo.

Par ailleurs, la mention de la couleur semble proscrite. Alors que dans les pages consacrées aux faits divers, la presse quotidienne de l'époque précise systématiquement la couleur pour définir les caractéristiques d'un individu, à côté de ses nom, âge, adresse et profession, et que l'on y trouve de multiples photos d'individus noirs et métis, ce n'est pas le cas des pages « mondaines » dont relève le numéro du *Rio Ilustrado*.

Il serait ainsi inapproprié de commenter la couleur des membres de la famille Machado, suffisamment photographiée sous toutes les coutures pour qu'on se rende compte de leur métissage[380], ou du Docteur Dantas, qui à l'instar de nombreux enfants nés parmi les domestiques de riches familles, aura sans doute bénéficié d'un parrainage pour suivre des études et accéder à une profession supérieure.

Dans les rares portraits concernant des noirs ou métis, la couleur est signalée d'une manière indirecte pour justifier des situations : par exemple, commentant la photographie de la nombreuse descendance de Braulio, le Portugais qui fit fortune, épousa la fille du vicaire (noir) d'Irajá, puis la laissa avec ses dix enfants pour rentrer au Portugal jusqu'à ce qu'il finisse par s'ennuyer d'eux et revenir. Ils font l'objet de la mention suivante : « Ils ont eu 14 enfants, 10 vivants, forts et sains, révélant, par la couleur du visage, les bénéfices tirés d'un long contact avec la nature » (« *pela cor do rosto, os beneficios colhidos em contato longo com a natureza* »).

Parfois, la couleur n'est pas directement évoquée mais transparait par le commentaire sur le parcours et les mérites de la personne. Le journaliste utilise le même ton élogieux et flatteur que pour les autres portraits, sans rien qui puisse indiquer une différence de jugement. Les intéressés sont simplement chargés d'une responsabilité supplémentaire, qui

380. En effet, Luiz Manoel et surtout ses enfants, Manoel Luiz Junior et ses sœurs, dont on a plusieurs portraits, sont visiblement d'ascendance africaine. Et le portrait de leur mère laisse penser que ce n'est pas d'elle qu'ils tiennent leur couleur de peau. Ainsi, une des rares photos de jeunes filles noires est celle de « *A senhorina Carolina Machado, joven bachaleranda do Ginásio Arte e Instrucção, e alegria do casal Manoel Luiz Machado sobrinho* ».

est de faire « honneur à leur race », illustrée par un mérite particulier (la ténacité de leur travail, leur discipline, leur détermination) qui leur donne accès aux professions qualifiées. Par exemple, le jeune Milton Rodrigues, « *academico de medicina, que é um exemplo de abnegação pelo estudo. Frequenta a escola de Medecina a custo de seu proprio esforço* » (« étudiant en médecine, qui est un exemple d'abnégation pour ses études – il fréquente l'école de médecine grâce à ses propres efforts »), n'est pas blanc. Page 115, le portrait d'« *un profissional que dignifica a classe* » (« un professionnel qui honore sa classe ») est celui du chirurgien-dentiste Edgard José da Silva, dont le cabinet se trouve au 434 de la rue Carolina Machado. Sa renommée l'oblige à ouvrir une autre consultation rue Topazos à la station Rocha Miranda. Ou encore, page 105, un chirurgien compétent, le Dr José Lopes da Cruz est « *una honra para sua classe* » (« un honneur pour sa classe »), au 14 rue Ferreira da Costa. Les professions médicales et en particulier dentaires semblent en effet offrir des opportunités sociales intéressantes – à la page 36, le premier portrait d'un citoyen noir est celui du « *Dr Manoel Dos Passos e seu modelar consultorio dental* » (« le Dr Manoel dos Passos et son cabinet dentaire exemplaire »), qui exerce aussi dans l'armée et pose ici en uniforme.

D'autres rares citoyens noirs ne sont pas l'objet d'un portrait mais ont toutefois suscité l'intérêt du journaliste et quelques photos de vue générale. La famille Borges Leal (p. 64) vit à Madureira depuis 35 ans. Estevão Borges Leal fut fonctionnaire de la mairie pendant de nombreuses années. Il meurt une fois retraité et laisse une veuve, Maria Martins Leal, et quatre fils : Alcides, Osorio, Eloi et Militino dont la photo est reproduite. La photo illustrant le reportage présente le journaliste qui interviewe la veuve à sa fenêtre, au 42 de la rue Maria Freitas. Elle y raconte que Alcides et Militino sont toujours célibataires. Osorio, fonctionnaire municipal, est marié avec Paula Cabral, tandis que Eloi, lui aussi fonctionnaire municipal, est marié à Ilva Leal. Nous pouvons également lire une interview de Domingos José de Andrade accompagnée de sa photo. Employé de l'EFCB, il est né à São Cristovão il y a 64 ans. Il a été recruté très jeune et a travaillé à la station de Cascadura, puis à celle de Madureira depuis 26 ans. Enfin, dans les dernières pages de la revue, p. 180, un jeune homme *pardo* fait l'objet d'un portrait rapide. C'est le jeune Galdino Augusto Bordalo Junior, gérant du Madureira AC et dont on dit qu'il appartient aux élites de la ville.

En outre, dans les rares cas où une personne noire fait l'objet d'un portrait, elle est fortement dissociée de la culture populaire. Ainsi, Juracema Mascoso, une des deux jeunes élèves prodiges du cours de musique situé au 53 rue Americo Brasiliense, est noire. Elle déteste la musique légère que l'on entend à la radio ! Elle précise qu'elle ne rechigne pas à écouter de temps en temps de la musique populaire, par exemple « Rancho Fundo », « Casinha pequenina », « Jura », les valses de Nazareth, quelques tangos, « *algumas das modinhas antigas* », une des valses de Canhoto, qui s'appelle « Abismo de Rosas », est aussi écoutable. « Mais cette histoire de ''Mon bœuf est mort'', ''Oh mon Dieu'', ''Vazy donne'' et autres bêtises de ce type, c'est seulement pour le carnaval. En dehors de ça, c'est gaspiller son temps »[381].

L'invisibilité des noirs est donc l'effet des angles de vue, des choix de portrait et de leur mise en scène. On peut pourtant se demander, à l'appui des nombreuses photos reproduites, où se trouve justement la population afro-descendante de Madureira. On peut essayer ici

381. « *Mas essa historia de ''Meu boi morreu'', ''Ai seu mé'', ''Dá nela'' e outras bobagens desse tipo, isso só mesmo para o carnaval. Fóra dele é gastar cera com máo defunto.* »

d'en donner un aperçu. Le dénombrement des non-blancs à partir des photos du magazine est tributaire de notre propre perception de la couleur, et donc susceptible de forte variation, qui plus est lorsque la qualité de reproduction est relative. Surtout, la couleur revendiquée ou attribuée était le résultat du contexte et d'une interaction sociale[382]. Il est donc pratiquement impossible d'établir à partir d'une simple photo la couleur qui aurait été attribuée à tel individu par tel autre dans ce contexte. Malgré ces obstacles, voici une idée générale de la représentation des habitants noirs dans la revue.

Si par exemple on regarde attentivement les photos du public du stade prises le jour du match du Madureira AC, il est impossible de compter mais on peut établir qu'il y a une grande majorité de blancs. En revanche, la foule devant le stade qui suit à la radio le déroulement du match comprend une moitié de noirs.

Trois églises font l'objet d'un reportage dans le numéro. D'abord l'église paroissiale (*matriz*) de São Luis Gonzaga, où a servi de 1918 à 1933 le *padre* Manso, de célèbre mémoire dans le quartier. La photo de la prise de possession de son successeur montre une majorité de noirs dans l'église. De même, page 65, avec la photo de la chapelle São José da Pedra. Le père Antonio de Freitas, vicaire de l'église de Irajá – une des plus anciennes du Brésil puisqu'elle date de 1613, est noir (p. 160). C'est aussi le cas de l'église Méthodiste d'Irajá, située en face de la gare de Madureira : sur les deux photos qui montrent le pasteur blanc entouré de ses fidèles, je compte 28 noirs parmi 39 personnes, puis 32 noirs parmi 40.

Mais les noirs sont globalement absents des photographies associées à l'urbanité. Une autre photo de foule a été prise au cinéma Beija Flor lors de la représentation de *l'Homme invisible*, sur laquelle on ne distingue que quelques enfants noirs. Une scène de rue représente la façade du café Haya le jour de l'inondation : on y voit un jeune homme noir en livrée-casquette qui aide deux enfants à traverser.

Au café Haya, p. 93, les quatre employés derrière le bar et le serveur sont blancs. Parmi les 15 clients assis, 6 sont noirs. Le reportage reproduit la photo d'un groupe de carnaval formé par les patrons et des employés du Haya, tous blancs. Sur la photo de la salle du Moderno où se retrouve « l'élite de la ville », il n'y a aucun noir, ni au Primor, où déjeunent les cadres de la Banque du Brésil, eux-mêmes tous blancs tout comme ceux de la Caixa Economica (p. 167). À la page 57, un article sur l'agence de la Banque du Brésil montre une photo des employés : on y voit deux métis (les seuls en uniforme), Merval Maria de Souza, « *aspirante a continuo* » (stagiaire), et José Rodrigues Dantas, « *servente* » (agent d'entretien).

Aucun bar ou restaurant n'est tenu par des noirs, mais plus on avance dans la revue, plus on voit des noirs parmi les clients : le même café Moderno, p. 174, est cette fois photographié avec son personnel blanc et plusieurs noirs parmi la clientèle. Sur une autre photo de la salle du Primor, 5 noirs sont assis parmi les 22 clients. En revanche sur la photo de salle des barbiers, il n'y a que des blancs (clients ou employés).

Si les commerçants et leurs employés ne sont pratiquement jamais noirs (sauf à la Farmacia dos Pobres, où deux noirs sont derrière le comptoir), ce n'est pas le cas de la clientèle, qui apparait dans les photographies de ces commerces du centre. À la Casa Luzo-Brasileira dont le patron portugais est marié à une Brésilienne, un noir en uniforme et deux femmes noires regardent les étals. Devant la vitrine de la Feira de retahlos de Madureira, se trouvent deux

382. L. M. Schwarcz, *Nem preto nem branco, muito pelo contrário : Cor e raça na sociabilidade brasileira*, São Paulo, Claro Enigma, 2012.

femmes noires portant des turbans et un petit garçon sans chemise. Deux jeunes hommes noirs sont devant la vitrine de la Casa Celia, magasin de chapeaux et chaussures. Sur la photo des Lojas de Madureira, un employé est noir, ainsi que deux clientes avec leur bébé dans les bras.

On retrouve en revanche des noirs dans les emplois de jeunes commis, aides, etc. Dans les magasins alimentaires et épiceries, les scènes sont beaucoup plus standardisées et toujours les mêmes. Page 14, une foule se tient devant le Fraco de Madureira (dont les propriétaires ont 17 enfants et habitent dans une villa à Tijuca, rue Conde de Bonfim), parmi laquelle beaucoup d'enfants noirs. Page 53, devant la façade de l'Armazém de la rue Maria Freitas, posent les employés et les clients, des blancs avec un petit garçon noir. Page 2, à l'Armazém Tibiriça, des enfants noirs sont sur les côtés avec quelques employés noirs.

À la boulangerie Panificadora Progresso, trois jeunes noirs parmi 15 employés posent devant la boutique. Peu à peu, on peut déduire le fait que les commerces emploient des noirs : de jeunes garçons sont les commis, souvent des enfants de 9 ou 10 ans. Ces enfants sont bien présents dans le quartier. On les retrouve comme en page 48, à la boulangerie Panificação Todos os Santos de Vaz Lobo, sur le trajet du *bonde* Madureira-Irajá. Des enfants noirs se trouvent sur la photo illustrant la distribution de sucreries évoquée plus haut.

D'après la photo, Maria *gorda*, au marché de Madureira, travaille aussi avec un petit garçon noir. Il est difficile de discerner le visage de ses clients. En revanche, on sait qui a construit le marché : sur une photo reproduite de juin 1929, à la fin du chantier de construction du marché, presque tous les travailleurs sont noirs. Page 63, Manoel Alves de Moura, le propriétaire de la carrière, pose avec ses nombreux petits enfants blancs, puis avec ses ouvriers : 9 adultes et quatre enfants noirs devants. Le forgeron, « l'industriel Abilio Rodrigues » pose devant son établissement avec ses 18 ouvriers dont 13 sont noirs. La page 126 propose plusieurs photos illustrant l'activité de la fabrique de M. Jaguaribe : sur la photo du chantier du pont de Rocha Mirando, les ouvriers sont noirs ; mais au siège de la firme, comprenant l'atelier de béton armé et le dépôt, seuls 2 hommes sur 11 sont noirs.

Dans l'usine de sous-vêtements de Mme Fernandes à Portela, travaillent deux vieilles femmes (une noire et une blanche), un jeune homme métis et 13 ouvrières très jeunes dont 8 sont noires. Sur une autre photo de l'atelier, les deux repasseuses sont noires tout comme aux machines, soit la moitié des ouvrières. Au garage Fonseca en revanche, il n'y a qu'un seul employé noir. Parmi les 18 chauffeurs de taxi (*de praça*), il n'y a que 4 noirs. Sur une photo d'un bus de la compagnie Santa Tereza, on ne voit que des passagers blancs, mais le contrôleur et le chauffeur sont noirs.

Les noirs ne sont pas absents des évènements mondains dont les photos sont reproduites. Sur la photo des 56 membres du Centro de Lavoura, Comercio e Industria (p. 31), 11 sont noirs, soit près d'un cinquième. Au dîner d'anniversaire de Antonio de Almeida Matías, le progressiste militaire du quartier d'Engheneiro Leal (p. 71), il y a 3 noirs parmi 6 convives à la table de l'hôte, et un debout parmi une dizaine d'invités.

N'oublions pas que Anicete Moscoso et Braulio sont sans doute mariés avec des noires (dont il n'y a pas le portrait) mais la plupart des Portugais, Antonio Pereira, Eduardo de Almeida, José Costa etc. sont mariés avec des blanches et aucun noir n'est présent sur les photos des évènements familiaux.

Sur les trois institutions qui font le socle de la bonne société *madureirense*, c'est sans doute au Madureira AC que l'on compte le plus de noirs, quelques-uns parmi la direction (le gérant, le directeur sportif) et la plupart parmi les joueurs : sur 18 avec l'entraineur, 11 sont noirs. Le club a récemment recruté un milieu-centre, Albino Dionizio, noir, surnommé Paulista, qui est le *crack* (« *az* ») de l'équipe.

Si ce n'est dans l'espace public, on s'attend à trouver plus de noirs dans les services publics. C'est ce qui ressort notamment des interviews où ces professions sont citées. Sur les photos, page 20, de l'unité de police, il y a 7 noirs sur les 31 agents. Il n'y a pas de photo de groupe de l'unité des pompiers mais une photo du *tenente* (lieutenant) Atanásio Batista, 1er commandant du corps de pompiers du poste 21 de Campinho, noir.

À la Delegacia fiscal (bureau des impôts) en revanche, il n'y a qu'un seul noir parmi 18 employés. À l'Instituto Clínico, une photo montre 7 noirs parmi les 42 membres du personnel. Une autre photo de la direction montre 27 personnes (dont deux femmes), dont trois hommes sont noirs. La photo du personnel du Posto de Saúde Rural (centre de santé rural) montre deux hommes noirs parmi le personnel en blouse blanche, et 7 sur 12 parmi celui en uniforme (non médical donc). Les photos des *mata-mosquitos* ne comportent que des noirs. Une photo du « cabinet du Pronto Soccorro à une heure de mouvement » montre, dans la salle d'attente, le personnel, les médecins et les patients : une seule jeune fille noire figure parmi eux (p. 150).

Si la place des noirs dans la société de Madureira illustrée reste classiquement celle réservée aux catégories les plus modestes, c'est finalement dans les photographies des différentes écoles et collèges de Madureira que l'on retrouve les plus fortes proportions de population noire, ce qui permet d'imaginer qu'il y a là un important levier de transformation sociale.

Les nouvelles églises, tout comme les paroisses (São Mateus par exemple à Oswaldo Cruz), sont aussi les premières à fournir un service de scolarisation. L'Église Chrétienne Presbytérienne de Madureira a été fondée en 1926 et compte désormais 120 membres adultes et 135 enfants. Située au 314 de l'avenue Marechal Rangel, elle a ouvert une bibliothèque.

On peut constater que l'ouverture d'écoles publiques ne suit pas tout à fait le rythme de la progression démographique et de la demande, malgré les efforts menés par Edgard Romero, qui intervient sur ce point page 26. C'est pourtant là que l'on trouve de nombreux enfants noirs sur les photos, comme c'est le cas dans le reportage sur l'école Para à Rocha Miranda, p. 69. Ouverte pendant le mandat de Pedro Ernesto, elle accueille 1300 élèves. Sur les 12 photos de classes reproduites, qui présentent un total de 389 élèves et enseignants, apparaissent 157 noirs (40 %), et dans 2 classes sur 12, les institutrices sont noires.

Page 162, nous rencontrons le Professeur Mazzotti. Il réside à Madureira depuis 1897. Il représente la Igreja Evangelica Congregacional de Bangú e de Petropolis (Église évangélique congrégationaliste de Bangú et de Petrópolis), et discourt sur la situation de l'enseignement à Madureira :

> Madureira est un quartier où l'on trouve un prolétariat actif qui sait comment vivre la crise et tirer le meilleur parti de son argent. Les activités de la Caixa Economica sont là pour tous. La grande majorité des parents s'efforcent d'éduquer leurs enfants, les envoyant à l'école dès l'âge de cinq ou six ans : le matin et l'après-midi, il est agréable de voir tant de petits enfants côtoyer des plus grands, en demande d'une école publique ou privée. Ces parents comprennent

> bien leurs devoirs envers leur famille et leur pays. . .
> Malheureusement, beaucoup de ces enfants n'atteignent pas la fin de l'école primaire en raison de la maigreur de la bourse paternelle, mais ils apprennent tous à lire et à écrire, ce qui représente un bon bagage ou une base de prospérité. Cependant, il est regrettable que ces enfants grandissent et soient éduqués en observant les mauvais exemples de ceux qui fument, boivent et jouent, car tout cela se fait au grand jour. Et plus encore, il s'agit de surmonter le vénéneux et tapageur carnaval[383].

Mazzotti lui-même a fait un voyage en Allemagne en 1912 pour y étudier les méthodes scolaires. Il en a rendu compte dans l'*Eco Suburbano*, seul journal implanté à Madureira à cette époque, dirigé par Pinto Machado, qui avait son siège au 362 route Marechal Rangel. Mazzotti fonde son collège en 1930, rue Firmino Fragoso. Il y accueille 130 élèves et enseigne avec sa femme et ses enfants. Sur la photo de groupe, on peut estimer qu'au moins un cinquième des élèves est noir, avec 8 sur 27 des plus jeunes au premier rang.

Plusieurs établissements dans le quartier assurent l'enseignement secondaire. Le Ginásio Arte e Instrucção (école d'art et d'instruction), fondé en 1905 par Ernâni Cardoso, accueille la plupart des enfants des familles interrogées (blanches donc). Le *Ginásio* reçoit 2000 élèves, de la primaire au lycée. Il y a 10 classes pour le premier niveau, 9 pour le 2e, le 3e comprend 5 classes, le 4e quatre et le 5e deux. Il n'est pas présenté de photo des élèves, mais on dispose de celle des enseignants : 55 personnes au total, toutes blanches[384].

Le Ginásio Manuel Machado fut fondé sur les terres de la famille Machado sous le nom de Colegio Ostoff avec les principes pédagogiques les plus innovants, faisant venir des professeurs ultra formés (p. 78-79). Sur les photos de classe, on peut distinguer, difficilement, qu'une partie des enfants est noire. Page 120, le Ginásio Republicano, fondé en 1928 par deux autres membres de la famille Machado, à Vaz Lobo, compte trois ou quatre enfants noirs dans chacune de ses 6 classes. Le Colégio Santo Antonio a déménagé d'abord de l'avenue de Portela à la rue Firmino Fragoso et se trouve maintenant rue Carolina Machado au 582 (p. 47). La professeure Araci Vieira Borges est noire. Il y a 11 élèves noirs sur 30 pour le groupe du matin, 12 sur 30 pour le groupe du soir.

Page 119, le professeur José Maria de Assunção, noir, enseigne depuis trente ans à l'école Baptiste de Madureira. Professeur dans la ville de São Luiz Cáceres dans le Mato Grosso, il

383. « *Madureira é um bairro onde se encontra um proletariado ativo que sabe viver conjurando a crise e tirando o maior partido possivel dos seus recursos monetarios. Haja visto o movimento da Caixa economica. A grande maioria dos paes se esforça par educar os filhos, mandando-os ao colegio desde os cinco a seis anos de idade : pela manhã e à tarde é agradavel ver tantas criancinhas ao lado de outras maiores, amanhando em demande da escola publica ou particular. Esses paes compreendom bem o seus deveres perante a familial e a Patria…*
Infelizmente porem, puis desses entesinhos não chegam ao fim do curso primario, pela escasez da bolsa paterna, mas todos aprendem a ler e a escrever, o que represente uma boa herança ou base de prosperidade. Todavia, é de lamentar que essas crianças crescçam e se eduquem observando os maus exemplos dos que fumam, bebem e jogam pois tudo isso é feito ás claras. E além disso, supera a fita envenenadora e patuscada do carnaval. »

384. Non mentionnée dans le reportage, une école primaire située juste à côté du Colégio Arte e Instrucção a été ouverte en 1929 par José de Souza Marques et son épouse, noirs et membres de l'église Baptiste. Elle deviendra le collège le plus réputé de la ville (voir chapitres 10 et 11).

a ensuite été diplômé du Ginásio Cuiabano, élève de l'école militaire de l'État du Ceará, et plus tard professeur de régiment du 24e bataillon d'infanterie du Ceará. Arrivé à Rio puis installé à Madureira, il a fondé son propre établissement, l'école Assunção à Vaz Lobo, au 631 avenue Marechal Rangel. Sur la photo de sa classe en 1937 figurent 25 élèves : 7 sont noirs, dont 3 filles. Sur une photo datée de 1914, on voit 8 noirs parmi 42 élèves.

Enfin, page 155, « un établissement d'enseignement à la hauteur du progrès de Madureira », le Colégio Juvenal – fondé le 5 janvier 1931 par le jeune directeur et professeur Juvenal Peixoto, noir. Il fut élève puis enseignant au Ginásio Arte e Instrucção, et élève du fameux Ernani Cardoso. Son collège, situé au 213 de la rue Carvalho da Sousa, s'inspire du Ginásio, « *mais digno dos modos de servir a patria : instruindo seu povo* » (« le plus digne des moyens de servir la patrie : en instruisant son peuple »). Il y enseigne avec son frère, Durval Peixoto. En plus du cours primaire, il y a un « *curso pratico de comercio* », deux tours de classe par jour et un groupe en nocturne pour les adultes. Le bâtiment va bientôt subir des travaux pour recevoir plus d'élèves (des milliers). Sur la photo des 80 élèves (dont 23 filles) avec leur directeur, il y a 18 noirs, dont 6 filles.

En dehors de l'éducation primaire et secondaire, les options de formation à Madureira se limitent à la couture, destinée aux filles. Deux écoles professionnelles sont ouvertes par des compagnies de machine à coudre. La compagnie Singer (p. 33) offre ainsi un cours pour 50 élèves, dont 3 sont noires. Sur la photo des diplômées de 1936, il y a 7 noires sur 51 jeunes filles. C'est à peu près la même chose dans l'école de la firme Teodor Wile (p. 141) qui forme aux machines à coudre Pfaff, et a ouvert rue Carvalho de Souza. Des 19 diplômées de 1936, 5 sont noires. La photo d'une promotion précédente montre 9 noires sur 32 élèves.

Il y a deux écoles de couture qui sont, elles, destinées à former des ménagères. L'école de couture de Madame Mercedes Quintiliano Dias (p. 115), rue Almerinda Freitas (dont la plus jeune élève, Jupyra Dias Pereira est noire), et la classe de Coste e Costura des sœurs Machado, qui posent entourées de leurs 35 élèves, dont 2 seulement sont noires. Le cours est destiné à « *preparação das donas de casa de amanhã, que ali vão buscar conhecimentos para confeccionar todo guarda-roupa do lar, resolvendo, assim, un grande problema economico* » (« la préparation des femmes au foyer de demain, qui y acquièrent les connaissances nécessaires pour confectionner toute la garde-robe du foyer, résolvant ainsi un problème économique majeur »).

Enfin, Madureira compte deux écoles de piano. Le cours de Madame Maria de Lourdes Correio Lopes tout d'abord, au 293 avenue Marechal Rangel. Beaucoup de ses élèves se destinent à intégrer l'Institut National de Musique. La professeure est mariée à Aristides Santos Lopes, agent des douanes. La majorité des 37 élèves sont des filles (on compte trois garçons dont deux noirs), et 10 d'entre elles sont noires. Le cours de la professeure Isaura ensuite, au 53 rue Americo Brasiliense, où étudie la petite Juracema. Le mari de Isaura (métis) est fonctionnaire municipal à la Delegacia fiscal de Madureira. Sur la première photo de 20 élèves, il y a trois garçons dont deux noirs et 7 filles noires. Sur une deuxième photo de 21 élèves dont 1 garçon, il y a 5 filles noires.

En s'en tenant à cette image produite par le *Rio Ilustrado*, les noirs sont certes marginalisés dans cette représentation de la bonne société, mais la route de la « dignification de leur classe », autrement dit l'incorporation des valeurs bourgeoises, leur est ouverte. Si le poids social de la bourgeoisie portugaise, endogame, pèse sur une représentation blanche de la société, nombreux sont les mariages mixtes dans les catégories supérieures. Les métissages, anciens

comme ceux du temps des Machado, ou récents entre Portugais et Brésiliennes, ainsi que l'importante présence d'enfants noirs dans les écoles, annoncent de possibles mobilités sociales, et des évolutions des préjugés.

En conclusion du numéro, Diomedes revient sur les points forts du reportage et sur son éditorial. C'est déjà une mini métropole : 600 rues, 20 000 logements et 1200 établissements commerciaux ; 10 000 enfants scolarisés dans le public et le privé et d'après Edgard Romero, 70 % des habitants sont propriétaires de leur résidence. Ces habitants, environ 150 000, sont de mœurs tranquilles et humbles, travailleurs, progressistes et altruistes. En plus d'une maison de santé et de la maternité, il y a un Instituto Clínico qui est un modèle pour toute la banlieue ; des théâtres, un énorme marché et des usines qui offrent du travail à des milliers d'ouvriers. Le Madureira AC est une grande équipe. Par la gare transitent plus de passagers que dans n'importe quelle autre station de la ligne. Mais il y a beaucoup à faire : à part 7 rues officiellement reconnues, les autres sont sans chaussée et mal éclairées. Il faudrait un Pereira Passos ou bien Dodsworth lui-même pour investir à Madureira !

La Madureira du *Rio Ilustrado*, progressiste, travailleuse, joyeuse, souffre en effet du manque d'équipement et de la négligence de la mairie à son égard. Elle est toujours en attente d'une reconnaissance des pouvoirs publics dans sa contribution à la nation. La famille de l'industriel Costa, p. 92, se plaint ainsi de l'état de la ville : « rues nues, sans arbre, sans traitement, couvertes de poussière qui asphyxie à chaque passage d'un bus, tramway, voiture. La poussière est une de nos plus grandes afflictions. Et il aurait suffi que la mairie fasse drainer quelques rues, elles ne sont pas nombreuses pourtant »[385].

En même temps qu'est formulée cette demande de reconnaissance matérielle et symbolique, la société de Madureira se constitue dans l'auto-organisation des associations, collectifs, institutions locales qui se relient les uns aux autres, et qu'il est essentiel de mettre en scène, d'où l'importance sociale du carnaval. Celui-ci s'organise tout au long de l'année et il est le support d'échanges économiques et symboliques constants. Il met en œuvre à lui seul l'idéal d'urbanité qui est celui de la bourgeoisie locale, mais il est aussi capable de faire émerger des figures intermédiaires qui se valorisent par leurs qualités sociales. C'est le cas de Lord Manobra, aiguilleur de l'EFCB, qui fut le dernier président des Carapicus de Madureira. Il représente le club carnavalesque le plus important, les Democráticos, qui a existé de 1907 à 1934. Dans le livre d'or qu'il montre au journaliste, on voit les participations entre 40 et 100 réis des commerçants de Madureira, mais aussi des avocats, médecins, hauts fonctionnaires, professeurs, entrepreneurs et politiques. Il y a là toute l'histoire du club, y compris sa scission vers Quintinho. Les fondateurs et animateurs se sont alors endettés (la plupart étaient fonctionnaires) et ont fini par « mourir de faim », la crise la plus grave survenant en 1926. Sur les premières photos, tous sont blancs. Sur la photo du dernier bal, 4 sont noirs quand même. Lord Manobra, José Costa, et d'autres nostalgiques s'inquiètent de la fin de ces traditions, et tout en accusant la mairie, craignent que le défilé de 1934 ait bien été le dernier… Et en effet, Madureira engendrera par la suite un autre carnaval.

Nous reconnaissons dans ce reportage les différents groupes sociaux identifiés dans la première partie, en particulier ceux qui se posent en vitrine du *subúrbio* : les commerçants, entrepreneurs, jeunes professionnels qualifiés, issus de la migration nationale et internationale.

385. « *ruas nuas, sem arvores, sem trato, toamas pelo pó que se asfixia à passamgem dos ônibus, automoveis, bondes. O pó e uma das maiores tourmentas nossas.* »

La mise en scène de ces groupes et de leurs sociabilités (le Centre de commerce, industrie et agriculture, les associations carnavalesques, les églises, etc.) fait partie des modalités d'intégration et de reconnaissance de ces groupes par la bourgeoisie carioca. À cette occasion, la revue produit une image de la société du *subúrbio* qui correspond à ses normes : un portrait des différentes classes sociales en harmonie et à leur place, confiantes dans les différents processus de redistribution, qui convergent dans l'adoption de ses valeurs et dans laquelle tout un chacun, quelle que soit sa couleur, peut trouver sa place et progresser – à condition précisément que sa condition raciale (c'est-à-dire l'intensité avec laquelle on peut être associé au stigmate de l'esclavage) ne soit pas explicitée. C'est ainsi que la petite Juracema, élève prodige de l'école de musique, est valorisée par le fait de se distinguer du monde social auquel sa couleur de peau pourrait renvoyer.

Nous nous trouvons toujours, deux générations après l'abolition, dans une société traversée par un « pacte de silence », celui qui avait maintenu une égalité formelle entre les libres pendant la période esclavagiste tandis que le stigmate de la couleur continuait en réalité de peser sur les Brésiliens dont le teint pouvait à tout moment les renvoyer à une condition esclave [386]. Rappelons par exemple que quelques années auparavant à Madureira, le qualificatif « *pardo* » pouvait désigner, dans des journaux différents et à quelques semaines d'intervalle, une personne métisse aussi bien qu'un « brésilien de couleur blanche », et qu'ainsi la couleur accompagnait la (dis)qualification sociale.

Concrètement, si les non-blancs sont exposés au risque de la disqualification, le reportage photographique montre aussi que les Afro-descendants sont des *suburbanos* de Madureira à part entière : malgré les inégalités de condition économique, ils y fréquentent les églises, les écoles, les espaces publics et de divertissement et participent donc pleinement au dynamisme de la société, à ses formes de sociabilités. Si elle est totalement occultée par le magazine, l'évolution rapide du carnaval, scène privilégiée des sociabilités de la ville, manifeste de cette participation et de la possibilité d'y occuper le registre de la dignité.

386. Voir H. Mattos, *Les couleurs du silence. Esclavage et liberté dans le Brésil du XIX^e^ siècle*, A. Fléchet (trad.), Paris, Khartala, 2019.

Chapitre 6 D'un carnaval à l'autre

L'expression « *dignificação da classe* » que l'on a vue mentionnée dans le *Rio Ilustrado* à propos d'un jeune diplômé noir renvoie à une aspiration que l'on retrouve parmi les classes supérieures ou « bourgeoisies noires » brésiliennes et plus généralement américaines. Aux États-Unis, sous le terme d'*uplift* (élévation de la race), il s'agit de penser et mettre en œuvre les stratégies de considération sociale des noirs dans une société raciste [387]. Prenant acte de la ségrégation sociale imposée aux noirs dans la société post-abolitionniste étasunienne, ces stratégies visent à promouvoir une société noire au moins égale et une élite capable de démontrer l'excellence de la race, voire sa supériorité. Ses militants, à l'instar du jeune W.E.B. Du Bois, considèrent que les prouesses, les performances notamment sportives, la démonstration de la force, la maitrise de soi dont fait preuve l'homme noir permettront non seulement d'insuffler une assurance aux hommes de la race, mais aussi de les imposer comme égaux dans le monde blanc [388]. Dans le contexte de forte ségrégation sociale qui est celui de São Paulo dans les années 1920 (la contestation par exemple de la circulation des noirs sur les trottoirs de la rue Direita dans le centre, ou le refus d'accès aux évènements sociaux comme les bals, les représentations théâtrales, etc.) [389], le « milieu noir » où se forment les revues, clubs, associations et journaux dédiés à la cause noire, illustre cette stratégie, en promouvant des évènements sociaux, ainsi qu'une presse et une littérature parallèles, comme autant de démonstrations de la respectabilité noire voire de sa supériorité physique ou morale. La création de la Frente Negra Brasileira (Front noir brésilien, FNB) comme association répond à cette ambition et rencontre d'ailleurs un succès notable auprès de la bourgeoisie pauliste. Ainsi, à l'occasion de l'enregistrement des listes électorales élaborées par le nouveau mouvement en 1932, le *Correio de São Paulo* considère que la FNB est « une des organisations sociales les plus parfaites apparues ces derniers temps » et fait l'éloge de son dirigeant, Isaltino dos Santos [390]. Mais ce succès comporte en lui-même ses limites : bien que dans l'interview adjacente, Isaltino insiste plusieurs fois pour souligner que les problèmes des noirs et des blancs dans la ville sont les mêmes, cet argument n'est pas relevé par le

387. Mais aussi dès les premiers mouvements antiesclavagistes noirs aux États-Unis, au début du XIX^e^ siècle, voir M.-J. Rossignol, *Noirs et Blancs contre l'esclavage. Une alliance antiesclavagiste ambiguë aux États-Unis (1754-1830)*, Paris, Karthala/CIRESC, 2022.

388. N. Martin-Breteau, « Corps politiques : le sport dans les luttes des Noirs américains pour l'égalité depuis la fin du XIX^e^ siècle », Éditions EHESS, 2020.

389. J.C.G. da Silva, *Os sub urbanos e a outra face da cidade : negros em São Paulo 1900-1930, cotidiano, lazer e cidadania*, mémoire de master, Universidade de Campinas, 1990.

390. « *uma das mais perfeitas organizações sociais aparecidas nestes ultimos tempos* », *Correio da Manhã*, 28 février 1932.

journaliste, qui insiste au contraire sur les vertus d'Isaltino comme profond connaisseur « des nécessités de son peuple, qui parle avec fierté de sa race »[391], le principal apport informatif portant sur la merveilleuse et exemplaire organisation de l'enregistrement électoral.

Faire oublier sa couleur ou en faire l'éloge est un des dilemmes imposés par des sociétés américaines devenues clairement racistes, dans une séquence que l'historien George Reid Andrews appelle « *whitening* », au long des années 1920. L'historien souligne ainsi une « *war against Blackness* » menée par les bourgeoisies urbaines de toute l'Amérique latine[392], en particulier au moment du carnaval, où la référence à l'Afrique « sauvage » menace frontalement leur entreprise de civilisation de la nation[393].

À la différence des milieux noirs de São Paulo qui se sont engagés dans une auto-organisation, en particulier par la formation d'une presse autonome qui a assumé cette entreprise de dignification des noirs dans la société pauliste, on peut considérer que le carnaval carioca au cours des années 1930 est le terrain d'une telle stratégie opérée par des groupes sociaux intermédiaires, qui ont su mobiliser la grande presse quotidienne alors en plein essor et investir le registre de la dignité à partir de leurs corps, mélodies, rythmes et aspirations propres. Une des manifestations de cette conquête est d'avoir réussi, en quelques années, à attirer l'attention du grand public et des médias y compris les plus élitistes, vers le carnaval des « écoles de samba ».

391. « *das necessidades de seu povo, quem fala com orgulho de sua raça* », *Ibid.*

392. G. R. Andrews, *Afro-Latinoamérica, 1800-2000*, Oxford University Press, 2004.

393. Pour illustrer cet état d'esprit à São Paulo en 1932, un petit billet de la *Gazeta* réagit à la couverture d'une revue argentine représentant les étudiants d'Amérique et qui représente l'étudiant brésilien comme un « *classico typo de preto de ''jazz-band''* » :
« *Basta de indios, de negros e de bananas.*
Que na Europa, na querida e amabilissima França ainda se fale no nosso indio e no nosso negro vá lá. Mas qui entre os nossos vizinhos do Prata e dos Andes, a velha contiga é indesculpavel. Elles sabem perfeitamente que aqui nao tem só negros e bananas, mais muitas outras cousas interessantes. Entretanto, volta e meia vem essa historia, a chapa desse famosissimo preto retinto e essa ja celebressima banana descascada. Ora, nós, não é que menosprezemos o indio, nosso avô, si bem que delle já quasi nada tenhamos, não é que nos envergonhemos do negro, nosso irmão, que vive perfeitamente integrado em nossa comunhião social e cuja pigmentação não renegamos (…). Temos orgulho do indio, do negro, e da banana, principalmente da banana. Mas a insistencia do estrangeiro em só nos vêr sob esse aspeito torna se francamente antipathica. Basta de indio, de negro e de banana. »
« Assez d'Indiens, de Noirs et de bananes.
Qu'en Europe, dans la chère et très aimable France, on parle encore de notre Indien et de notre Noir, passe encore. Mais que, chez nos voisins du Río de la Plata et des Andes, la vieille rengaine persiste, voilà qui est inexcusable. Ils savent parfaitement qu'ici il n'y a pas seulement des Noirs et des bananes, mais bien d'autres choses intéressantes. Pourtant, de temps à autre, revient cette histoire, ce cliché de ce très fameux Noir d'un noir profond et de cette déjà très célèbre banane épluchée. Or, ce n'est pas que nous méprisions l'Indien, notre aïeul, bien que nous n'ayons presque plus rien de lui ; ce n'est pas que nous ayons honte du Noir, notre frère, qui vit parfaitement intégré dans notre communauté sociale et dont nous ne renions pas la pigmentation (…). Nous sommes fiers de l'Indien, du Noir et de la banane – surtout de la banane. Mais l'insistance de l'étranger à ne nous voir que sous cet angle devient franchement antipathique. Assez d'Indiens, de Noirs et de bananes. »
A Gazeta, 22 novembre 1932, p. 10.



Figure 39. Défilé de carnaval Avenida Rio Branco 1928. Source : Prefeitura Rio de Janeiro. CCo.

Dignification *express* du carnaval noir de Rio

Si le carnaval carioca est déjà, à la fin des années 1920, un évènement social majeur qui occupe pendant plusieurs semaines l'ensemble des habitants de Rio, il est aussi le reflet d'une stricte division sociale et raciale. Chez les élites de Rio, le poids du préjugé, tout aussi lourd, pousse à ignorer la présence des noirs dans le carnaval.

Deux illustrations de la haute société carioca prenant part au carnaval expriment bien les représentations quant à la participation des noirs. La première est une photographie du défilé de l'Avenida Central, qui réunit les classes supérieures dans la démonstration et l'émulation de leur performance sociale (figure 39). On y distingue globalement des blancs de la classe supérieure dans les voitures qui défilent, et au milieu de l'image, des noirs spectateurs également dans des atours élégants, adoptant les codes dominants.

Pour les classes supérieures qui passent le carnaval dans les clubs chics de la ville, au Jockey ou dans le défilé officiel sur l'Avenida Central, autrement dit les lecteurs du *Cruzeiro*, la présence des noirs dans les festivités du carnaval est à peine mentionnée. C'est ce que reflète une illustration du magazine en 1930 qui représente un groupe de carnavalesques dont un seul membre est noir – c'est même un blanc qui joue du tambour (figure 40).



Figure 40. Groupe de carnavalesques dans *O Cruzeiro* en 1930. Source : *O Cruzeiro*, 16 février 1930. CCo.

Or, à ce moment de la toute fin des années 1920, le carnaval populaire de Rio qui se réunit à Praça Onze dans le quartier de Cidade Nova et aux alentours de la gare Central voit apparaitre les premiers *blocos* (groupes carnavalesques d'une trentaine de personnes) accompagnés de musique de samba. On date la naissance des écoles de samba à 1929, lorsqu'un groupe de carnaval, formé par Mano Eloy Dias à Estácio de Sá, le *bloco* Deixa Falar (« Laisse Parler »), décide d'intégrer la musique samba à son défilé et de s'auto-désigner « *escola de samba* ».

> Nous pouvons dire en substance que Deixa Falar a inventé l' « école de samba » en créant ce nom et en privilégiant un orchestre basé sur des instruments de percussion, avec des tambourins, des boîtes de conserves recouvertes de cuir tendu (le *surdo*), des *pandeiros* et des *recorecos* qui rythment les danses des sambas chantées lors des défilés[394].

Le « carnaval des noirs » est mentionné, en termes méprisants, dans le *Cruzeiro* du 16 février 1929 où le carnaval carioca est célébré dans sa diversité. On énumère ses principaux points d'attraction, dont le *coreto* de Madureira, les dîners et bals du Jockey club, et la « *bagunça negroide da praça 11* » :

> Le Carnaval de Rio est autant le fameux coreto de Madureira, que le « diner dansant » du Jockey. Le défilé de voitures de l'Avenida, d'un ennui mortel avec cet étalage décoratif de jambes sur des capotes abaissées ; les grands cortèges incontournables du mardi, qui répandent des fanatismes partisans dans les foules ingénues et palpitantes ; les ranchos pompeux qui, le lundi, mobilisent les réserves des garde-manger et des cuisines de la ville ; le chahut négroïde de la Praça 11 ; le joyeux délire de toutes les « batailles » ; les bals masqués dans les clubs et les hôtels -- tout cela constitue cette somme de joies anonymes que nous avons convenu d'appeler : Carnaval de Rio[395] !

Dans cette même presse destinée aux élites, la pratique de la samba, musique que l'on entend dans la ville depuis au moins 1917, est l'objet d'une fascination encore distante :

> Et, tandis que la ville dort sous le voile doré des lumières, cette musique monotone, rauque, lugubre, résonne là au sommet de la colline, au fond de la rue déserte. . . Dans ces *reductos*, à ces heures, la police ne vient pas. . . Quand elle vient,

394. « *Podemos resumir que a Deixa Falar inventou a escola de samba quando criou este nome e privilegiou uma orquestra baseada em instrumentos de percussão, formada por tamborins, latas de manteiga encouradas (o surdo), pandeiros e recorecos que marcavam o ritmo da dança dos sambas cantados durante os desfiles* ». N. da N. Fernandes, « Escolas de samba, identidade nacional e o direito à cidade », *Scripta Nova. Revista Electrónica de Geografía y Ciencias Sociales*, vol. 16, 2012.

395. « *Tanto é Carnaval do Rio o famigerado coreto de Madureira, como o ''diner dansant'' do Jockey. O corso da Avenida, ''pesado'' e cacete, com aquella esposição decorativa de pernas nas capotas arriadas ; os grandes prestitos indefectiveis da terça-feira, espalhando fanatismos partidiarios entre as multidões ingenuas e palpitantes ; os ranchos pernosticos que mobilizam na segunda-feira as economias das copas e cosinhas da cidade ; a bagunça negroide da Praça 11 ; o delirio feliz de todas as ''batalhas'' ; os bailes de mascaras dos clubs e hoteis – tudo isso é que constituie essa somma total de alegrias anonymas que nos convencionamos chamar : Carnaval carioca !* » *O Cruzeiro*, 16 février 1929.

> c'est pour ramasser les cadavres qui, avec la farandole de la mort, l'accueillent habituellement le matin. . . Penha, D. Clara, Madureira, Deodoro, Castelo, Paula ont été des bastions traditionnels de *batucada*.
>
> — Parce que ce sont les bons endroits pour que les gens s'enivrent. . .
>
> — C'est bien vrai[396].

Bien que fortement dénigrés, ces défilés apparaissent ainsi dans l'ensemble des festivités de la ville. L'année suivante, ces groupes sont désormais organisés en « écoles de samba », avec un programme de défilé déterminé, et dans une émulation musicale et chorégraphique qui attire une foule nombreuse de spectateurs, et l'intérêt des journalistes. L'historien Nelson Fernandes résume :

> La formule du *bloco* d'Estácio a acquis une telle consistance parmi ses pairs et une telle visibilité dans les carnavals de 1930 et 1931 que, en 1932, des dirigeants de *blocos* de carnaval et des journalistes ont organisé, sous le parrainage du journal *O Mundo Esportivo*, le premier concours entre écoles de samba[397].

Le journal *O Globo* récupère ensuite très vite la couverture et l'organisation du défilé, et l'engouement commence. En 1933, une trentaine d'écoles ont déjà ouvert, dont une bonne moitié dans la zone nord, et six rien qu'entre entre les stations de Madureira et Bento Ribeiro (qui suit Oswaldo Cruz sur la ligne EFCB). Dès 1934, le défilé des écoles s'institutionnalise. Mano Eloy et Paulo da Portela, avec les leaders des écoles de la favela Mangueira, montent l'Union des Écoles de Samba qui organise et définit les règles du défilé et du concours. Sous l'influence du conseiller municipal Frederico Trotta et dans le contexte de la campagne électorale de Pedro Ernesto pour la mairie de Rio, le concours de défilé et les écoles elles-mêmes reçoivent l'appui financier de la mairie de Rio, soutien qui se renforce et se pérennise en 1935 et 1936. Le défilé des écoles de samba entre alors dans la liste des attractions promues par la mairie dans le contexte du tourisme international. Déjà en 1937 le *Cruzeiro* a changé de ligne et fait plus de place au défilé. Le dessin d'un bal populaire fait apparaître deux noirs au premier plan (figure 41), et si l'énumération des attractions est la même qu'en 1929, distinguant bien « notre carnaval » et ceux des autres (créole des « batailles » de quartiers, chars de la Praça Onze, *coretos* de Madureira), on note un vocabulaire plus courtois et un « nous » final qui suggère la possibilité d'une urbanité commune.

> Même si le Carnaval des gens qui font le défilé sur l'Avenida et boivent du champagne lors des bals des clubs et des hôtels est différent du carnaval créole des

396. « *E, emquanto a cidade dorme sob o velario de ouro das luzes, aquella musica monotona, rouca, lugubre, reboa lá no alto do morro, no fundo da rua deserta… Nesses reductos, a essas horas, a policia não vae… Quando apparece vae apenas para recolher os cadaveres que com a farandula da morte costume saudá-la pelas manhãs… A Penha, D. Clara, Madureira, Deodoro, Castelo, Paula foram reductos tradicionaes de batucadas* » « *– Porque são zonas proprias para o pessoal se pyrá… – Isto é verdade* », *O Cruzeiro*, 5 avril 1930.

397. « *A fórmula do bloco do Estácio ganhou tal consistência entre seus pares e visibilidade nos carnavais de 1930 e 1931 que, em 1932, lideres de blocos carnavalescos e jornalistas organizaram, sob o patrocínio do periódico O Mundo Esportivo, o primeiro concurso entre escolas de samba.* » N. da N. Fernandes, « Escolas de samba, identidade nacional e o direito à cidade ».


CARNAVAL BRASILEIRO

Chronica de Lincoln Nery

Illustração de Santa Rosa

Figure 41. Le carnaval « brésilien » vu par le *Cruzeiro* en 1937. Source : *O Cruzeiro*, 6 février 1937. CCo.

> « batailles » de quartier ou des cortèges de la Praça 11, du *coreto* de Madureira ou des bals en plein air de Leblon – la grande fête carioca, au final, est la même partout, parce qu'après tout, seul le costume varie… Devant le spectacle polychrome de la ville, zébrée de banderoles, éblouie de confettis, ivre d'éther, dansant d'une folle joie au rythme des grands orchestres ou au rythme des *cuicas* grossières, on a l'impression que tout cela s'est fondu, barbare et heureux, dans le délire d'une même fièvre – cette fièvre cyclique et contagieuse qui brûle chaque année l'âme de notre peuple, pendant trois jours d'une crise aiguë…[398]

En 1939, le défilé prend sa forme actuelle à la suite de la performance de l'école de Portela à Madureira, les écoles adoptant une trame à partir d'un *samba-enredo*, texte mis en

398. « *Posto seja differente o Carnaval da gente que faz o Corso na Avenida e bebe champagne nos bailes dos clubes e dos hoteis, do carnaval do crioléo das batalhas dos bairros o dos prestitos da Praça 11, do corêto de Madureira ou dos bailes ao ar livre do Leblon – a grande festa carioca em ultima analyse, é a mesma em toda parte, porque afinal de contas o que varia é apenas a indumentaria… Deante do espetáculo polichromico da cidade, zebrada de serpentinas, sarapintada de confetti, ebria de ether, dansando desvairada de alegria ao ryhtmo das grandes orchestras ou ao compasso das rudes cuicas, a impressão é que toda elle se fundiu, barbara e feliz, no delirio da mesma febre – essa febre cyclica e contagiosa, que queima a alma da nossa gente todos os annos, durante uma crise agudissima de tres dias…* »

musique qui structure tout le défilé. Selon le règlement du concours, les thèmes des sambas doivent également s'emparer de la question nationale, ce qui leur vaut l'intérêt des services de propagande de l'Estado Novo. Dès 1941, Walt Disney visite l'école de Portela et fait de son fondateur, Paulo da Portela, le modèle de son *Zé Carioca* qui diffusera longtemps le stéréotype du Brésilien dans le monde. La position de force des écoles de samba est déjà suffisante en 1943 pour qu'elles se passent même du soutien de la mairie, qui n'a pas autorisé le défilé : l'école de Portela, ainsi que les autres, imposent leur carnaval et défilent sur l'Avenida Rio Branco [399]. Le défilé de Praça Onze reprend l'année suivante, en 1944. Il est dominé durant de nombreuses années par deux écoles de Madureira, Portela et Império Serrano, et en 1968, São Paulo adopte ce modèle pour son carnaval officiel. Le carnaval carioca est alors devenu le paradigme de la société brésilienne, décrypté par le sociologue Roberto Da Matta dans un ouvrage de référence comme l'expression de son profond dualisme [400]. En 1978, le défilé de Rio quittera la Praça Onze pour être transféré dans le monumental sambodrome construit par Oscar Niemeyer. Le carnaval de Rio est aujourd'hui une des activités et ressources essentielles pour la ville de Rio – on parle de 2 milliards de réais par an – qui mobilise l'ensemble des acteurs politiques et économiques tout au long de l'année [401].

Cette importance rend particulièrement intéressante, rétrospectivement, la séquence de formation de ce défilé dans les années 1930, dans laquelle les habitants de Madureira ont joué un rôle de premier ordre, et au cours de laquelle s'est opéré un retournement spectaculaire des représentations de la société urbaine.

La transformation des *blocos* à Madureira

Depuis les années 1910 et les débuts du *subúrbio*, le carnaval est un évènement fondamental pour la formation des sociabilités. Les notabilités s'y exposent et les réputations s'y construisent, il suscite la fondation d'institutions locales qui fonctionnent tout au long de l'année et structurent la vie sociale et économique du quartier. Les réunions des groupes carnavalesques étant systématiquement photographiées, répertoriées, diffusées, elles mettent en scène la société locale. Ainsi le carnaval n'est-il pas tant le moment d'un renversement de la société que celui de son exposition. Au début des années 1920 déjà, le carnaval de Madureira est très développé. On se souvient de la bataille de confettis organisée par les commerçants autour de la gare, avec la participation de *blocos* : Felismina minha negâ, Veja o peso… les *blocos* prolifèrent. Ils sont issus d'autres structures associatives et leur donnent un contenu et une mission différente, non seulement de loisir mais aussi de performance sociale construisant des collectifs. Le groupe Veja o peso est « affilié aux Democráticos de Madureira », club qui semblait en déclin mais qui engendre encore en 1920 un nouveau *bloco*, le Fica Firme :

399. N. da N. Fernandes, « Escolas de samba, identidade nacional e o direito à cidade ».

400. R. da Matta, *Carnavals, bandits et héros : ambiguïtés de la société brésilienne*, D. Birck (trad.), Paris, Éditions du Seuil, 1983.

401. L. C. Prestes Filho, *Cadeia produtiva da economia do carnaval*, Rio de Janeiro, E-papers, 2009.

> Democráticos de Madureira.
>
> Ce club vétéran de banlieue est définitivement dans une phase de résurgence. Dimanche dernier, a eu lieu le « baptême solennel » du *bloco* Fica firme, affilié à ce club. Le *bloco* « Veja o Peso », un autre affilié des Démocrates de Madureira, a également organisé un bal pompeux le 4 en l'honneur de sa présidente, Antonia de Oliveira. Ce fut une fête du tonnerre[402].

Dans le secteur de la gare Eduardo Araújo, en 1921, *A Rua* informe de la naissance des Corações Unidos :

> La Sociedade Dansante Carnavalesca Familiar Corações Unidos a été fondée Rua Comêndador Lisboa 35, Madureira, par un groupe de garçons authentiquement carnavalesques, et sera un succès lors des journées consacrées à Momo[403].

On retrouve les Felismina minha Negâ en 1925 dans le quartier d'Engenheiro Leal, la station précédente, associé au club sportif Argentino FC :

> Hommage au *Jornal do Brasil*. Aura lieu dimanche prochain, le 1er février, une magnifique bataille de confettis et de lanceurs de parfum, promue par les résidents et les commerçants du quartier populeux d'Engenheiro Leal et parrainée par le courageux club suburbain champion Argentino F.C. Deux groupes de musique interpréteront les plus belles chansons dans deux kiosques artistiques qui seront installés dans la rue Francisco Valle. Les groupes sympathisants seront invités à y assister : Felismina, minha nêga, Tetéas, Você não póde, Elles te dão, Felisberta, minha branca, et autres[404].

Ces associations sont actives toute l'année et pas seulement à l'occasion du carnaval.

Le Magno Football Club, un des deux clubs à l'origine du Madureira AC, organise des « Domingueiras » (fêtes dominicales), dont on retrouve une photo dans le *Rio Ilustrado*

402. « *Democraticos de Madureira*
Decididamente este veterano club suburbano esta em plena phase de resurgimento. No pasado domingo, realizou-se o ''baptismo solemne'' do bloco Fica firme, afiliado áquelle clube. Tambem o Bloco ''Veja o peso'' outro filiado dos Democraticos de Madureira realizou no dia 4, um pomposo baile em homenagem a sua presidente Antonia de Oliveira. Foi uma festa de ''arromba'' », *O Imparcial*, 8 février 1920 p. 9.

403. « *Na rua Comêndador Lisboa 35, Madureira, foi fundada por um grupo de rapazes genuinamente carnavalescos, a Sociedade Dansante Carnavalesca Familiar Corações Unidos, que fara successo nos dias consagrados a Momo* », *A Rua*, 26 janvier 1921.

404. « *Homenagem ao ''Jornal do Brasil'' Realizar-se-a no próximo domingo, 1° de Fevereiro uma magnífica batalha de confetti e lança perfume, promovida pelos moradores e negociantes do populoso bairro de Engenheiro Leal e patrocinada pelo valoroso campeão suburbano o Argentino F. C. Duas bandas de musica executarão as mais lindas musicas em dois artísticos coretos que serão armados na rua Francisco Valle e serão convidados a comparecer os sympathicos blocos : Felismina, minha nêga, Tetéas, Você não póde, Elles te dão, Felisberta, minha branca, e outros.* » *Jornal do Brasil*, 25 janvier 1925, cité par A. Tavares de Souza Pessanha Barbosa, *A escola de samba « tira o negro do local da informalidade » : Agências e associativismos negros a partir da trajetória de Mano Eloy (1930-1940)*, thèse de doctorat, Universidade Federal Rural de Rio de Janeiro, 2018.

(représentant une quarantaine de personnes, dont quinze noirs placés sur les côtés). Plusieurs interviewés par le *Rio Ilustrado* ont ainsi spontanément évoqué leurs activités carnavalesques et exposé leurs trophées photographiques : page 29, c'est une photo du carnaval de la famille de Humberto de Campos (blancs) ; et page 154, celle du photographe Antonio Gonçalves, qui montre une trentaine de personnes (dont 5 noirs, tous jeunes ou enfants).

Ces *blocos* se constituent parmi les habitants, les jeunes, les membres des clubs, les « figures du quartier » comme Lord Manobra, et si l'on se réfère aux quelques photos existantes, regroupent surtout des blancs. Il y a cependant une effervescence, et une profusion de nouveaux *blocos* au fur et à mesure du peuplement de Madureira : au 159 de la rue du Portela, le bloc Ó que não presta se aproveita (« Celui qui ne prête pas en profite »), le bloc Você me acaba (« Tu me fais craquer »), qui fête son équipe des Fidalgos de Madureira[405] est rue Domingo Lopes puis déménage au 159 de l'avenue de Portela, enfin dans la rue Firmino Fragoso… Dès cette époque, les *blocos* jouent des sambas : *A Manhã* annonce le 10 février 1928, pour la fête d'un *bloco* avenue Marechal Rangel, « *uns sambas de arrumba, gostosos como doce de côco* » (« Quelques sambas endiablées, savoureuses comme un dessert à la noix de coco »).

Dès 1921, dans la maison de Dona Esther, jeune femme admirée du quartier de Oswaldo Cruz qui a emménagé avec son mari, travailleur du port, dans la rue Antonio Badajoz, on donne des soirées de musique, des fêtes, on joue de la samba, qui se pratique déjà à Estácio, à Dona Clara, à Mangueira, à Boa Quintinho, au Buraco Quente.

En 1922, Esther forme le bloc Quem Fala de nós come mosca (« Qui parle de nous mange une mouche ») et trois de ses fidèles, Paulo de Benjamin, Antonio Rufino, et Antônio da Silva Caetano fondent, au coin de la rue Joaquim Teixeira et de Portela, le Baianinhas de Oswaldo Cruz (figure 42).



Figure 42. *Bloco* Baianinhas de Oswaldo Cruz. Source : https://lyricalbrazil.com/about/. CCo.

Comme Esther, Paulo de Benjamin a lui aussi récemment emménagé dans le quartier. Né en 1901 à Rio, il a grandi avec sa mère célibataire dans le quartier populaire de Saúde, au moment de l'augmentation du prix du *bonde* qui a soulevé la population. Ils emménagent ensuite à Santo Cristo, où il travaille enfant comme livreur de marmite. Il est alors le collègue d'un autre garçon, Waldemiro Barbosa, qui deviendra un médecin célèbre à Oswaldo Cruz (il ouvrira sa clinique au 988 rue Carolina Machado). Paulo et sa mère emménagent vers 1920 dans une petite maison de la Barra Preta, « *simples casinhas de vila pertecente a uma chácara loteada* » (« de simples barraques plantées sur un terrain loti »), louée par la propriétaire Dona Caeatana au 338 de l'avenue de Portela. Paulo travaille dans une fabrique de billards du centre-ville, rue Visconde da Gavea[406]. Autour de chez lui, en plus de la maison de Dona Esther, les

405. *O Imparcial*, 16 janvier 1921.

406. M. T. Barboza et L. L. dos Santos, *Paulo da Portela : traço de união entre duas culturas*, Rio de Janeiro, Funarte, 1989.

sambistes se retrouvent chez Seu Napoleão, au 323 avenue de Portela, ou chez Seu Vieira dans la petite rue Perdigão Malheiros.

Pas très loin, dans les rues de la colline de Serrinha, d'autres *blocos* familiaux sont déjà formés : Primeiro Nós (« Nous d'abord »), Bloco da Lua (« *Bloco* de la lune »), Dois Jacarés (« Deux caïmans »), Três Jacarés (« Trois caïmans »), à l'initiative de Francisco Zacarias de Oliveira, fonctionnaire des Services de la Propreté de la Mairie et ami d'Edgard Romero. Il y a aussi le *bloco* Cabelo de Mana (« Cheveux de Mana ») fondé par Alfredo Costa, et le groupe carnavalesque Agremiação Carnavalesca e recreativa Borboleta Amorosa (« Association carnavalesque et récréative du Papillon Affectueux »), dans le *beco* do Novaes.

La multiplication et l'activité de ces *blocos* dans tout le *subúrbio*, dont la presse témoigne à chaque carnaval, contraste avec l'impression laissée par les entretiens du *Rio Ilustrado* d'un carnaval en dépérissement, avec la fameuse « crise de 1926 » des Democráticos, qui d'après certains serait due au succès et à la concurrence du *coreto* sur les *blocos* et *ranchos* traditionnels. Tandis que le centre-ville accueille le défilé officiel ainsi que de multiples défilés de *blocos* dont le parcours est enregistré et validé par les autorités municipales (par exemple celui des Fenianos, figure 43), les défilés populaires du *subúrbio*, en majorité celui de la zone nord, convergent dans le secteur de Praça Onze :



Figure 43. Club des Fenianos, 1930. Source : *Correio da Manhã*, 1930. CCo.

> En réalité, le carnaval de Rio de l'époque était encore plus grand et ne se limitait pas à l'Avenida Rio Branco, puisque la Praça Onze était l'épicentre du carnaval populaire. Situé à l'intérieur d'une ceinture de quartiers populaires – Cidade Nova, Estácio, Catumbi, Morro de São Carlos, Morro do Pinto, Morro da Favela, Gamboa, Santo Cristo, Saúde – et de la station de l'Estrada de Ferro Central do Brasil, un flot de *blocos* et *cordões* des quartiers, banlieues et favelas de Rio, dont Deixa Falar du quartier d'Estácio, se déplaçait vers cette place à pied, en train ou en tram[407].

Le *bloco* Deixa Falar innove en intégrant de nouveaux rythmes issus de la samba au défilé, qui ne s'appuyait alors que sur des instruments de percussion, sans aucun instrument à vent. La formule est immédiatement imitée par les *blocos* d'Oswaldo Cruz et de Mangueira, et germe alors l'idée d'organiser un concours de défilés entre ces « écoles de samba ». C'est ce que le *Cruzeiro* désignait en 1930 par les termes « *bagunça negroide* » (*bagunça* : désordre).

On peut rapidement comparer ce processus à celui qui, à São Paulo, amène les groupes carnavalesques populaires à intégrer la samba ; en s'intéressant également au rôle des *subúrbios* à partir du cas de Casa Verde. Tandis que l'évolution des *blocos* de Madureira témoigne

407. « *Na realidade, o carnaval carioca de então era ainda maior e não se resumia ao pólo da Avenida Rio Branco, pois havia na Praça Onze o epicentro do carnaval popular. Situada dentro de um cinturão de bairros populares – Cidade Nova, Estácio, Catumbi, Morro de São Carlos, Morro do Pinto, Morro da Favela, Gamboa, Santo Cristo, Saúde – e a estação da Estrada de Ferro Central do Brasil, para esta praça se deslocava, a pé, de trem ou de bonde, uma torrente de blocos e cordões dos bairros, subúrbios e favelas cariocas, entre eles, o Deixa Falar do bairro do Estácio.* » N. da N. Fernandes, *Escolas de Samba*.

d'une fusion rapide et de la diffusion de la samba dans une pratique généralisée du carnaval, celle des groupes carnavalesques de Casa Verde est difficile à qualifier tant le carnaval de São Paulo est nettement plus clivé. Le défilé qui met en scène les élites du centre-ville reste strictement surveillé et réglementé par les autorités. L'administration est pointilleuse pour accorder des autorisations de défiler et interdit le mélange des genres. En parallèle, les défilés de rue dans les quartiers populaires sont très animés et fréquentés, au point que la police y procède aussi à de nombreuses interventions [408]. Les quartiers où se produit la samba pauliste, régulièrement réprimée par la police, sont bien identifiés. Ce sont des lieux de rencontre du centre-ville, Jardim da Luz, Praça Marechal, Alameda Glete, Rue Direita et Praça da Sé, ainsi que les quartiers où travaillent les noirs venus récemment de l'intérieur – Bexiga, Barra Funda et en particulier le Largo da Banana.

La samba pauliste repose elle aussi sur le principe de l'intégration de rythmiques africaines dans la musique urbaine des années 1920, mais elle présente des particularités rythmiques importantes qui la distinguent de la samba de Rio ou de Bahia : avec l'importance du *batuque*, c'est-à-dire des percussions sourdes et graves, et le rôle moindre des aigus comme la *cuica* ou le *chique chique*. À l'image de l'organisation du carnaval dans la ville qui la cantonne aux quartiers récents d'immigration noire et la réprime, la samba pauliste est aussi plus marquée par son origine rurale récente et par la pratique du *batuque* repris des fêtes des quartiers esclaves dans les *fazendas* de café. D'ailleurs, le lien avec la fête de Pirapora do Bom Jesus dans l'intérieur est encore très fort dans les années 1930, puisque tous les sambistes s'y rendent chaque année en dépit des huit heures de train puis de marche pour y accéder [409].

En marge du carnaval officiel, les quartiers populaires et *suburbanos* sont le lieu, comme à Rio, d'une grande animation de rue et de la formation d'une pléthore de groupes carnavalesques, en particulier sous la forme de *cordões* (groupes de plus de 25 personnes) et *ranchos* (groupes de plus de 50 personnes, organisateurs de défilés) qui déambulent dans le quartier. C'est le cas à Casa Verde, où, comme à Madureira, les clubs sportifs et de sociabilités diverses engendrent de multiples associations carnavalesques et organisent fêtes, musiques et défilés. Peu à peu ces *ranchos* et *cordões* qui fonctionnent depuis les années 1920 vont obtenir la formalisation de leur défilé et la protection des autorités, formant un carnaval populaire parallèle à celui du centre-ville. Mais le stigmate racial, le « *preconceito* » qui pèse sur les populations noires de la ville, ainsi que les politiques municipales fondées sur la répression policière et le formalisme légal, freinent ce processus et surtout distinguent le carnaval noir, qui défile en musique et en danse, des autres groupes populaires qui animent les rues.

D'après Zélia Lopes da Silva, qui a travaillé à partir de la presse noire pauliste et de sa couverture du carnaval des années 1920 à 1937, les organisations noires telles le club

408. Z. Lopes da Silva, « A memória dos carnavais afro-paulistanos na cidade de São Paulo nas décadas de 20 e 30 do século XX », *Diálogos - Revista do Departamento de História e do Programa de Pós-Graduação em História*, vol. 16, 2012, p. 37-68.

409. I. M. Britto, *Samba na cidade de São Paulo (1900-1930) : um exercício de resistencia cultural*, São Paulo, FFLCH-USP, 1986 ; A. Dozena et M. M. Marcelino, « O samba na ''quebrada'' do Bexiga e do Parque Peruche », *Ponto Urbe. Revista do núcleo de antropologia urbana da USP*, n° 2, 2008, p. 1-17 ; M. M. Marcelino, *Uma leitura do samba rural ao samba urbano na cidade de São Paulo*, mémoire de master, Universidade de São Paulo, 2007 ; M. A. Urbano, *Carnaval & samba em evolução na cidade de São Paulo*, São Paulo, Editora Plêiade, 2006 ; Z. Lopes da Silva, « A memória dos carnavais afro-paulistanos na cidade de São Paulo nas décadas de 20 e 30 do século XX ».

Kosmos, les journaux *A Voz da raça* ou *O Clarim do Alvorada* célèbrent, commentent et valorisent les défilés des *cordões* de samba, pour la plupart issus du quartier de Barra Funda où se concentre la main-d'œuvre noire venue de l'intérieur. Le Grupo de Agremiação Barra Funda (« association carnavalesque de Barra Funda »), puis le Flor da Mocidade (« Fleur de la Jeunesse ») qui en est issu, ou bien son rival Campos Elyseus (« Champs Élysées »), se forment autour de sociabilités de personnalités musicales comme Dionizo Barboza et son réseau d'amis et parents. À Bexiga, dans la nébuleuse du club de football noir Vai Vai, se forme le *bloco* du même nom, destiné à dominer la scène de samba pauliste dans les décennies suivantes [410].

Dans ces groupes, qui peuvent être soutenus voire financés par les communautés migrantes des quartiers de Barra Funda ou Bexiga (c'est le cas du groupe carnavalesque Barra Funda financé par les réseaux commerçants syriens du quartier), les blancs ne défilent pas.

Formalisation du défilé de Praça Onze

Après la première rencontre des écoles de samba en 1930 sur la Praça Onze, en 1931 puis 1932, des « écoles » de toute la ville s'inscrivent pour disputer ce nouveau championnat. Le journaliste Mario Filho du journal *Mundo Esportivo*, qui connaît bien le monde des *blocos* du fait de leur lien avec les clubs sportifs, est également à la manœuvre pour fabriquer un succès médiatique. Celui-ci est tel qu'en 1933, les journaux *O Globo* et *Correio da Manhã* se disputent le patronage de l'organisation du défilé. C'est le *Globo* qui gagne cette bataille historique, et qui détient aujourd'hui encore le monopole de la diffusion [411].

L'année suivante, les leaders du défilé montent leur syndicat, l'União das Escolas de Samba (UES), dont la finalité est d'« organiser des défilés de carnaval et des expositions publiques, de négocier directement avec les autorités fédérales et municipales pour obtenir des subventions et services dans l'intérêt (…) de ses membres » [412]. Pour les nouvelles « écoles de samba », cette association appuie la démarche d'une formalisation, et d'une reconnaissance du défilé par les autorités, ce qui rejoint l'état d'esprit de Dona Esther dans la mesure où elle faisait enregistrer chaque année à la préfecture de police tous ses défilés de quartier. Le groupe Vai como pode (« Fais comme tu peux » ou « Fais de ton mieux ») de Paulo de Benjamin, se présente en mai 1934 ainsi pour son enregistrement annuel. On dit que le Delegado, Dulcido Gonçalves, aurait alors imposé à l'école un changement de nom, qui devient désormais Portela. Plus généralement, la première revendication des écoles de samba auprès de la mairie était l'officialisation du défilé des écoles, qui garantissait une subvention officielle, comme cela se passait déjà avec les grandes *sociedades*, *ranchos* et *blocos* du centre. La direction générale du tourisme, récemment créée par Pedro Ernesto à la mairie de Rio, soutient ce projet qui devient un argument promotionnel pour la ville à l'étranger.

410. Z. Lopes da Silva, « A memória dos carnavais afro-paulistanos na cidade de São Paulo nas décadas de 20 e 30 do século XX ».

411. N. da N. Fernandes, *Escolas de Samba*.

412. « *organizar os desfiles de festejos carnavalescos e exibições públicas, entender-se diretamente com as autoridades federais e municipais para obtenção de favores e outros interesses (…) de suas filiadas* », S. Cabral, *Escolas de samba do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Lazuli, 2011, p. 97.

La démarche des écoles de samba est en effet de se voir reconnaître comme producteurs de la véritable culture nationale. Ainsi, Flavio Costa, noir du quartier Rio Comprido qui devient le président de l'UES, rappelle, dans son discours au maire pour le carnaval de 1935 : « les foyers où se cultive la véritable musique nationale, imprimant dans ses lignes directrices la marque essentielle de la brésilianité »[413]. Il défend aussi l'idée que cette culture nationale doit être reconnue, protégée et soutenue par les autorités, notamment contre les appropriations et les tentatives d'exploitation : « En plus de la finalité carnavalesque, nous effectuons un travail d'assainissement, car on protège les véritables auteurs qui étaient jusqu'alors exploités par des personnes sans scrupules »[414]. Il se réfère en effet au « vol » d'une samba enregistrée par une société de production musicale de la zone sud (épisode qui sera l'intrigue du film de fiction *Rio Zona Norte* en 1955). Pour ce défilé de 1935, 28 groupes sont inscrits, représentant environ 12 000 personnes. Ils obtiennent une subvention officielle dans les trois jours. En 1936 le montant est de 40 contos pour les écoles, 150 contos pour les grandes *sociedades*, et 60 contos pour les *ranchos*. Chacune des 22 écoles de l'UES reçoit 1$626[415]. Par ailleurs l'UES met en place un règlement strict du concours : les écoles défileront à partir d'un *samba-enredo*, un morceau unique et une thématique qui traite de la nation brésilienne. Le défilé doit être ouvert par un couple de porte-drapeaux, *porta-bandeira*, et les danses « bahianaises » – exécutées par des femmes ou des hommes, doivent s'organiser en « ailes » (secteurs). Emblématique de l'ambition que Paulo de Benjamin fait porter aux écoles de samba, l'école de Portela défile avec un *samba-enredo* intitulé modestement *O Samba conquistando o Mundo* (Le samba à la conquête du monde) suggérant déjà, comme le fait remarquer Nelson Fernandes[416], que la samba est devenue un thème national.

La même année, le journal *A Rua* organise le prix Cidadão-Samba (« Citoyen Samba »), qui consacrera les principaux leaders de l'UES, à commencer par Paulo da Portela en 1937 (figure 44) et marque ainsi un tournant symbolique, celui du passage du règne du « Roi Momo », figure du carnaval traditionnel, à la fondation de la république du Citoyen Samba[417].

À nouveau, bien qu'elle suive le même processus, l'incorporation officielle de la samba dans les défilés populaires est plus conflictuelle et racialisée à São Paulo. Le premier concours de défilé de *blocos* est organisé en 1933 par la FNB, qui donne un bal et décerne le prix Arthur Fridenreich (le premier joueur de foot afro-brésilien célèbre). Dans une tentative d'institutionnaliser le défilé noir et de valoriser la culture afro-brésilienne issue des *blocos*, la FNB organise un défilé séparé, auquel participent Camisa Verde (« Chemise Verte »), Bloco do Boi, Cordão das Bahianas, Bloco da Mocidade, mais cette démarche ne fait pas l'unanimité. L'année suivante, la FNB réitère avec le journal *A Voz da Raça* et remet le prix au *bloco* Vai Vai. Le parcours de ces défilés, en centre-ville et devant les principaux postes

413. *« os nucleos onde se cultiva a verdadeira musica nacional, imprimindo em suas diretrizes o cunho esencial de brasilidade ».*

414. *« A par da finalidade carnavalesca, realizamos uma obra de saneamento, porque protege os verdadeiros autores que até então eram explorados pelos inescrupulosos ».*

415. S. Cabral, *Escolas de samba do Rio de Janeiro*.

416. N. da N. Fernandes, *Escolas de Samba*.

417. A. Tavares de Souza Pessanha Barbosa, *A escola de samba « tira o negro do local da informalidade » : Agências e associativismos negros a partir da trajetória de Mano Eloy (1930-1940)*.



Figure 44. Paulo da Portela, *Cidadão-Samba* en 1937. Source : https://lyricalbrazil.com/about/. CCo.

de police et titres de presse, est choisi pour faire pression sur les autorités et les obliger à cesser la répression policière qui s'abat sur les réunions et les pratiques de la samba[418].

En 1934 et 1935, pour la première fois, un concours de défilés sur le modèle de Rio est organisé par le *Correio de São Paulo*, et vise à regrouper les *blocos* populaires à la fois noirs et blancs de la ville. Deux groupes seulement de *ranchos* sont inscrits : le Regional Vindos do Sertão, de Casa Verde, et le Diamante Negro du quartier Consolação. Participent aussi une dizaine de *blocos* du centre-ville et des quartiers industriels (Lapa, Bom Retiro), ainsi que 6 *cordões*, dont trois viennent du Bom Retiro, et les Vai Vai de Bexiga ainsi que les Camisas Verdes de Barra Funda, qui seront à l'origine des principales écoles de São Paulo dans les années suivantes.

Le *bloco* Vindos do Sertão de Casa Verde y est fêté pour avoir été le premier à s'inscrire au concours du journal, qui titre « *Casa Verde descerá até a cidade com o seu aguerrido Grupo Regional ''Vindos do Sertão'', que foi o primeiro a se inscrever no nosso Grande Concurso* »[419] (« Casa Verde descendra jusqu'en ville avec son vaillant Groupe Régional ''Vindos do Sertão'', qui fut le premier à s'inscrire à notre Grand Concours »).

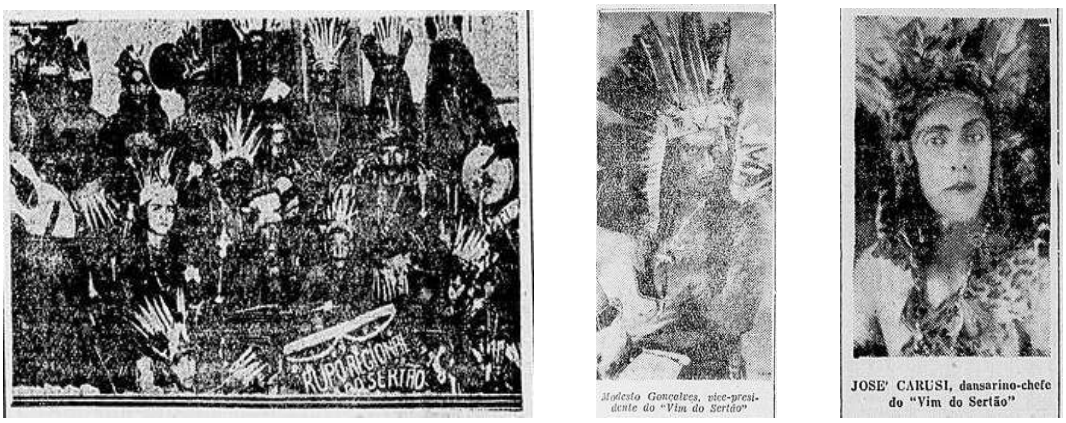
Vindos do Sertão gagne la première place du concours (qui compte seulement deux concurrents) et revient défiler en 1935. La photo illustrant le groupe dans le *Correio de São Paulo*, reproduite également en 1935, ne montre que le visage de José Caruso, son *dançarino-chefe* (danseur principal) et vice-président. La photo de groupe semble montrer plutôt des blancs (figure 45), et il est difficile d'en savoir plus sur la composition du groupe ou sur ses pratiques musicales. En tout cas, il n'est jamais apparu comme un groupe « noir » dans les travaux de recherche sur le carnaval et la culture afro-brésilienne pauliste[420]. On ne sait pas s'il se situait dans la mouvance des clubs sportifs, ou dans celle des *redutos* (lieux de samba) de Barra Funda : la plupart des membres des premiers comme des seconds pouvaient se reconnaître dans le nom du groupe, « venus de l'intérieur » (c'est-à-dire de l'intérieur agricole de l'État de São Paulo ou *Vim do sertão* dans la presse, « je suis venu de l'intérieur »), et celui-ci ne permet donc pas de trancher.

Ce n'est qu'à partir de 1935 que les *blocos* populaires intègrent les évènements officiels patronnés par la mairie, sous le mandat de Fabio Prado et la présence de Mario de Andrade

418. Z. Lopes da Silva, « A memória dos carnavais afro-paulistanos na cidade de São Paulo nas décadas de 20 e 30 do século XX ».

419. *Correio de São Paulo*, 31 janvier 1934.

420. J. C. G. da Silva, *Os sub urbanos e a outra face da cidade : negros em São Paulo 1900-1930, cotidiano, lazer e cidadania*, mémoire de master, Universidade de Campinas, 1990.



(a) **(b)** **(c)**

Figure 45. Grupo Regional Vim do Sertão en 1934 et 1935. (a) Source : *Correio de São Paulo*, 15 février 1934. (b), (c) Source : *Correio de São Paulo* (29 novembre 1935 et 3 avril 1935), titre de presse qui deviendra le journal officiel du groupe, lequel défilera jusqu'en 1936. CCo.

dans l'équipe municipale. Celui-ci fréquente assidument les groupes de samba de Barra Funda et s'implique dans une politique de reconnaissance des cultures populaires nationales, considérant la samba comme un de ses piliers. Le « défilé bis » reçoit alors reconnaissance, publicité et soutien financier, même si on est loin de l'institutionnalisation du défilé de la Praça Onze.

La bataille des représentations

De 1929 à 1935 donc, le carnaval de Rio a été conquis par la samba. On a vu que pour le *Cruzeiro* en 1937, le défilé de Praca Onze n'est plus la « *bagunça negroide* » de 1930 mais le « carnaval du créole des batailles de quartier et des chars de la Praça Onze ». Attraction parmi d'autres, le défilé des écoles de samba a gagné sa place auprès du *coreto* de Madureira et d'autres festivités. Entre autres conséquences, et même si c'est toujours une jeune fille blanche qui est placée au centre (figure 46), on verra désormais des photographies de noirs de Madureira dans les pages mondaines.


NOTICIARIO — DIARIO CARIOCA — Quinta-feira, 7 de Março de 1935 — NOTICIARIO 11

ÉCOS DO CARNAVAL

"Cidadão Momo" retornou, satisfeito e victorioso, ao morro que o acolheu sob delirantes acclamações — O Carnaval encerrou-se com grande animação — O desfile dos prestitos dos 5 grandes clubs empolgou a cidade — Blocos, grupos e mascaras avulsas em nossa redacção — A Escola de Samba "Vae Como Póde" de Portella sagrou-se campeã de 1935 seguida da "Estação Primeira" do Morro de Mangueira

CINZAS

Figure 46. Victoire de l'école Portela au défilé de 1935. Source : *Diário Carioca*, 7 mars 1935, d'après https://portelaweb.org/outros-carnavais/decadas-de-20-e-30/carnaval-de-1935. CCo.

La stratégie de Paulo da Portela (ainsi qu'on l'appelle désormais) est déterminante dans cette évolution. Comprenant parfaitement le pouvoir de la presse et l'importance de l'image, il déclarera plus tard : « Je dois toutes mes réalisations à la presse, ce pouvoir incontournable

qui honore et anoblit notre nationalité[421] ». Avec sa manie des tenues correctes (il exigeait que les membres de l'école portent cravate et chaussures, « *pés e pescoço ocupados* », « pieds et cou couverts »), son entregent avec le monde blanc et son obsession de la dignité, il prenait le soin d'aller chercher chez elles des jeunes filles blanches, en demandant la permission de leurs parents et en les raccompagnant à leur domicile ensuite, pour qu'elles puissent défiler dans son école[422]. La maîtrise des codes de la bourgeoise blanche, leur surinvestissement même, n'est pas une trahison de sa culture populaire noire mais traduit au contraire la capacité à se tenir en égal dans l'espace social, et ainsi, faire de l'héritage culturel africain l'avenir de la nation.

En 1939, une étape est encore franchie. Paulo da Portela introduit en effet une innovation qui sera reprise unanimement par toutes les écoles dès l'année suivante. Non seulement le défilé est organisé autour d'un unique *samba-enredo* – celui choisi par Portela cette année est le « *Teste ao Samba* » (« Examen de Samba »), mais aussi, tous les costumes et les chorégraphies de l'école reprennent le thème. Celui choisi par Paulo est doublement intéressant. D'une part il renonce aux thèmes classiques de l'« *história pátria* », issus du récit national forgé au XIX^e^ siècle, pour associer l'école, enjeu majeur de la société brésilienne en pleine transformation, et la samba. De ce fait, les danseurs noirs d'habitude habillés en nobles, tradition carnavalesque de l'époque coloniale, sont cette fois déguisés en étudiants avec leur uniforme. Ce n'est pas là un renversement de la société qu'autorise le principe du carnaval, mais au contraire une projection, une représentation des aspirations de la société de Madureira, et en particulier de ses habitants noirs. Autour d'un grand tableau noir devant lequel Paulo joue le rôle du professeur, le public voit le spectacle d'une nouvelle société. Paulo, devant un jury ébahi, finit par distribuer à tous les membres de son école leur « diplôme de samba ». L'école de Portela gagne, cette fois encore, le concours de défilé et le *Radical* consacre la « *samba do Morro* » (figure 47) disant combien la prestation de Paulo « a soufflé, écrasé, et a montré, surtout, que la samba n'est produite que par la favela[423] ». Avec sa leçon de samba, Paulo a mis le Brésil dans sa classe.


Pela consagração do samba do morro

O que foi a brilhantissima audição da Portella ao microphone da Radio Transmissora — Paulo da Portella, com os seus "cadetes" e "normalistas", confirmou a justa fama que desfruta - Varios Detalhes

Apezar dos pezares, muita gente teimava em não acreditar ainda na belleza superior do samba do morro.

Para muita gente, que só conhece esses "arranjos" de samba fabricados sabe Deus como nos "botecos" da cidade, o samba do morro continuava relegado a plano secundario, comparado ás rosunas quasi irrisoriaes.

Mas, de anti-homem para cá, tudo mudou. E mudou porque, numa lou-

dias que nascem lá no alto das collinas cariocas.

Porque a Portella fez o que della se esperava e elegeu, emfim, ao impossivel. Atacou. Demorou. Mastrou, emfim, que o samba é, somente o que o morro produz. Ademais, Paulo da Portella, o sambista incomparavel, num dos seus dias mais felizes, foi além de toda e qualquer expectativa, mostrando a sua alta capacidade de talentosa Improvisação.

E Paulo da Portella teve a satisfação maior de ver que os seus "cadetes" e "normalistas" seguiram-lhe as pegadas, brilhando, tambem, com a "bossa" incommum que Deus lhe deu.

Entretanto...

O RADICAL, co-promotor da notavel exhibição da valorosa "academia" de samba, é, por isso, algo suspeito para narrar o estrondoso e inesquecivel successo da noitada de ante-hontem. E, como somos algo suspeitos, paramos por aqui, entregando a palavra a quantos tiveram a felicidade de ouvir aquella irradiação que foi a maior consagração até hoje alcançada pelo samba do morro.

Falem, pois, os ouvintes.

HYDROCELE
Cura radical sem operação
DR. JOÃO PACIFICO
Consultorio: — Quitanda, 3 — das 13 hs. em diante.
Ambulatorio: Frei Caneca, 273, ás 9 hs. Telephone: 22-6619

— ACIDO ÚRICO, ETC.
MOL
sceu
ntecimento de ante-hontem

DR. FRANCISCO GALVÃO
ADVOCACIA EM GERAL — ESPECIALISTA EM LEIS TRABALHISTAS
Av. Rio Branco, 111, s 409
Tel. 23-4626

O baile infantil por excellencia
Será no Theatro Municipal

Figure 47. La consécration du samba do morro, 1939. Source : *O Radical*, 18 février 1939. CCo.

421. « *todas as minhas conquistas devo-as à imprensa, esse poder inconfundivel que honra e dignifica a nossa nacionalidade* », M. T. Barboza et L. L. dos Santos, *Paulo da Portela*.

422. Dona Neném « *Seu Paulo ia à casa da mãe da Bolinha e da Odete, que eram brancas, para pedir que fossem à Portela ». « Até os valentes respeitavam as meninas*. » N. da N. Fernandes, *Escolas de Samba*.

423. « *Abafou, Descatou, Mostrou, emfim, que o samba é, somente, o que o morro produz* »

Cette réussite est moins évidente dans le cas du carnaval populaire de São Paulo. Le travail de la presse noire, des associations et des clubs pour établir le carnaval noir dans la ville, se heurte davantage au rejet des cultures populaires de référence africaine, celle d'une société esclave impossible ou radicalement extérieure à la société des dominants. Le fait est que Casa Verde, ni aucun autre *subúrbio* de cette génération, n'émerge pas comme un lieu de production de ce nouveau carnaval[424] alors que les habitants noirs y sont nombreux. Au contraire, le carnaval de la samba est porté par les communautés noires du centre et dans des zones déjà bien identifiées de peuplement noir comme Barra Funda, Lavapés ou Bexiga, et dans un espace social et médiatique séparé du carnaval blanc[425]. Il semble que les sambistes de Casa Verde, plutôt que de construire ou inspirer dans leur quartier les formes renouvelées du carnaval, rejoignent les groupes de Vai Vai, Lavapès ou Barra Funda. Parmi les formations qui éclosent autour de la pratique de la samba pauliste, dans le Largo da Banana, Praça da Sé, on trouve en effet des résidents de Casa Verde (comme le suggère le nom d'un des principaux compositeurs de Barra Funda, Zeca da Casa Verde). D'après Seu Carlão, fondateur de l'école de samba Unidos de Peruche en 1959, les sambistes, dont beaucoup habitaient ou iraient habiter plus tard à Casa Verde, circulaient entre les différents groupes : Camisa Verde e Branco, Vai Vai, Barra Funda, etc.[426] Cette circulation des sambistes dans toute la ville suppose l'intégration des réseaux de tramway et de bus qui permet de connecter les nouveaux *subúrbios* entre eux, dans les lieux centraux de Sé, Largo da Banana, Lavapés[427]. Les habitants noirs de Casa Verde fréquentent, comme d'autres migrants noirs de toute la métropole, les locaux de la FNB, situés dans le quartier de Liberdade à l'instar des journaux noirs et des musiciens de samba qui se retrouvent en centre-ville.

Cette différence avec Rio suggère qu'à São Paulo le centre ville reste le lieu d'énonciation des normes et des légitimations – son occupation est pour cette raison un enjeu de reconnaissance – alors que les territoires des *subúrbios* et des *morros* cariocas étaient devenus des foyers d'innovation et d'autonomie capables d'imposer à leur tour leurs codes.

L'image que donne Paulo da Portela dans la presse en 1939 pourrait relever de l'*uplift*. Elle implique surtout un changement dans les codes culturels. La considération et l'intérêt du public carioca pour le carnaval des écoles de samba qui a surgi en quelques années montre que la société carioca change de regard sur elle-même : malgré les préjugés qui continuent de donner un sens péjoratif au mot *negro* ou *preto*, Paulo de Portela, Mano Eloy, avec d'autres leaders du monde de la samba, réussissent à imposer la présence de corps noirs,

424. Casa Verde le deviendra au cours des années 1950, avec la formation de l'Escola de Samba Unidos de Peruche en 1956.

425. M. S. Manzatti, *Samba paulista : do centro cafeeiro a periferia do centro*, mémoire de master, PUC São Paulo, 2005 ; W. R. de Moraes, *Escolas de samba de São Paulo (capital)*, São Paulo, Conselho Estadual de Artes e Ciências Humanas, 1978 ; O. R. de M. V. Simson, *Carnaval em branco e negro carnaval popular paulistano 1914-1988*, São Paulo, Ed. da Universidade de São Paulo, 2007 ; M. M. Marcelino, *Uma leitura do samba rural ao samba urbano na cidade de São Paulo*.

426. Né à Barra Funda en 1930, lui-même n'est arrivé à Peruche qu'en 1947, peu avant de se marier. Il fut d'abord *baterista* du groupe Vai Vai, puis de la Nenê de Vila Matilde dans les années 1940. Entretien avec Seu Carlão, avril 2018, Casa Verde.

427. Y. Lossouarn, « Populações negras na transição metropolitana de São Paulo », dans *Transições metropolitanas : e centralidades nas cidades brasileiras no breve século XX*, São Paulo, IRD/éditions Annablume, 2019, p. 265-284.

la valorisation de cultures noires – qui se sont organisées dans le plus récent esclavage à partir de répertoires culturels africains – dans les dispositifs de représentation de la société carioca. Les écoles de samba prennent place dans le carnaval, les habitants des *subúrbios* et des *morros* dans le spectacle de la société produit par la presse, fabriquant une image de Madureira qui ne se limite pas à celle du *Rio Ilustrado*, mais ne la contredit pas pour autant.

Comparée à celle des écoles de São Paulo, la puissante influence des écoles de samba de Rio apparait encore plus remarquable : elle permet de faire bouger les lignes de la dignité. Si Paulo da Portela avait bien compris la nécessité de « jouer le jeu » des classes supérieures pour faire exister le carnaval populaire – dans la qualité des vêtements et la précision des chorégraphies notamment – il ne s'agissait pas, avec le défilé des écoles, de simplement imiter ou s'approprier des codes esthétiques dominants pour en donner une meilleure représentation. Ce qui est glorifié dans le défilé de Praça Onze renvoie en effet à d'autres références : les groupes de « bahianaises », la chorégraphie rigoureuse des « ailes » et la mise en scène de personnages d'autorité, sont la mise en scène d'une société très structurée, qui a développé ses propres codes à partir de répertoires culturels spécifiques, forgés dans les expériences de l'esclavage, et qui réussit à les imposer.

Chapitre 7 Institutions noires à Madureira

À l'heure où Gilberto Freyre rédige son œuvre *Maîtres et esclaves* qui parait en 1933, Arthur Ramos, anthropologue et psychiatre bahianais, s'intéresse aux cultures religieuses noires. Nommé dans les services municipaux de santé à Rio en 1934, il assiste cette même année au défilé de la Praça Onze. Ces scènes de carnaval le frappent et le conduisent à élaborer sa théorie sur les processus d'acculturation dans la société brésilienne, qu'il échafaude dans un premier livre, *O Folclore do negro do Brasil*, publié en 1935[428]. Ces deux œuvres, dont l'impact est immédiat au Brésil, actent la contribution à la fois africaine et esclave à la société brésilienne. Elles témoignent d'un nouvel intérêt du monde intellectuel pour les cultures noires.

Certes, révélation et fascination ne valent pas reconnaissance ni n'élargissent nécessairement l'horizon de l'égalité. Le sens du mot « *africano* » n'a alors pas perdu de la connotation péjorative qui était la sienne lorsqu'il désignait un équivalent de « *bossal* », terme appliqué aux esclaves les plus récemment arrivés soit d'Afrique, soit du Nordeste pendant les vingt années de la traite interne (1850–1870), par opposition aux esclaves créoles. Toutefois, « *africano* » désigne aussi, dans le contexte de Rio, un ensemble de pratiques effectivement introduites par les esclavisés les plus récents, qui étaient devenues hégémoniques dans la société esclave[429]. Ce sont précisément ces pratiques qui ont permis aux esclavisés et affranchis des dernières années de l'esclavage de former des organisations résistantes, capables de maintenir des positions acquises dans les rapports de force avec les planteurs ou employeurs, que ce soit pour conserver la mémoire des négociations sur les terrains que les maîtres leur avaient accordés[430] ou dans l'organisation des travailleurs du port face à la concurrence européenne[431].

Dans la configuration urbaine de Madureira, les « africains », autrement dit les Afrodescendants des régions de plantation de Rio qui sont les plus proches de la dernière génération arrivée d'Afrique, sont aussi probablement ceux qui occupent les espaces les plus marginalisés ; ceux avec qui on ne se marie pas (voir chapitre 3). Mais, porteurs d'une culture de résistance et d'autonomie, ce sont eux qui ont été à l'origine de la formation des écoles de

428. G. Gutman, « Raça e psicanálise no Brasil. O ponto de origem : Arthur Ramos », *Revista Latinoamericana de Psicopatologia Fundamental*, vol. 10, n° 4, 2007, p. 711-728.

429. R. W. Slenes, *Na senzala, uma flor : esperanças e recordações na formação da família escrava : Brasil Sudeste, século XIX*, Rio de Janeiro, Editora Nova Fronteira, 1999.

430. H. Mattos et M. Abreu, « ''Remanescentes das Comunidades dos Quilombos'' : memória do cativeiro, patrimônio cultural e direito à reparação », *Iberoamericana*, vol. 11, n° 42, 2011, p. 145-158.

431. M. C. V. e Cruz, « Tradições negras na formação de um sindicato : Sociedade de Resistência dos Trabalhadores em Trapiche e Café, Rio de Janeiro, 1905-1930 », *Afro-Ásia*, n° 24, 2000, p. 243-290.

samba. Cela fait de ces écoles des formes renouvelées de résistance et d'adaptation, cette fois à la métropole industrielle.

À partir des récits biographiques qui ont été collectés par l'historiographie de la samba, nous pouvons reconstituer les liens familiaux et de solidarités hérités des régions de plantation qui organisent les territoires de la samba, dont Madureira est un des pôles structurants. Ces récits permettent de recouper deux autres types de solidarités qui se superposent à Madureira et particulièrement sur la colline de Serrinha : les réseaux syndicaux des travailleurs du port de Rio, en particulier le syndicat Resistência déjà évoqué, et ceux du *jongo*, pratique d'improvisation de chant et danse qui fut essentielle pendant les dernières années de l'esclavage dans la région.

Anciennes et nouvelles solidarités

Qu'ils soient des migrants qui viennent des régions du café ou de jeunes enfants du centre-ville, les nouveaux habitants de Madureira présentent une forte vulnérabilité sociale, du fait de la pauvreté et de la rupture des liens familiaux (décès précoces, maladie), ou encore d'une forte exposition aux risques du travail. Les descendants des affranchis sont encore largement sous l'influence de l'économie de plantation ou de l'esclavage urbain, et beaucoup de familles noires migrent sous la « protection » et avec l'organisation logistique de leurs anciens patrons[432]. Le moment de la migration est aussi celui d'une prise de risques devant laquelle les liens familiaux, même distants, deviennent essentiels. Il faut trouver des refuges et des points d'ancrage en ville, et les trajectoires des sambistes montrent une importante circulation au sein de réseaux de solidarité d'échelle métropolitaine. Les *subúrbios* de plusieurs générations sont ainsi reliés entre eux et articulent le centre avec la zone nord. Cette forte circulation explique d'ailleurs l'éclosion musicale de la samba, qui, comme on l'a déjà signalé, aurait pour origine les différents foyers de Dona Clara et Estácio de Sá[433]. C'est aussi la version que donne Nozinho, le fils de Napoleão do Nascimento, affirmant que les « *bambas* » d'Estácio sont venues apporter la samba à Madureira :

> Ma tante Benedita, qui vivait dans la rue Maia Lacerda (Estácio), avait l'habitude d'amener des gens d'Estácio ici. Ils prenaient le train à Lauro Muller. Ils nous ont appris. Ils sont restés une semaine dans la maison de mon père[434].

Paulo da Portela lui-même était né dans le centre, à la Santa Casa da Misericórdia, en 1901 et a grandi à Saúde jusqu'à 1920 avant d'arriver à Oswaldo Cruz. Il fréquente les

432. C'est ce que rappelle, à propos de la migration « nationale » vers São Paulo, J. de S. Martins, « O migrante brasileiro na São Paulo estrangeira », dans P. Porta (éd.), *História da cidade de São Paulo : a cidade na primeira metade do século XX - 1890 a 1954*, São Paulo, Paz e Terra, 2004, p. 153-214.

433. N. da N. Fernandes, *Escolas de Samba : sujeitos celebrantes e objetos celebrados*, Rio de Janeiro, Prefeitura da Cidade do Rio de Janeiro, Secretaria das Culturas, Departamento Geral de Documentação e Informação Cultural, Arquivo Geral da Cidade do Rio de Janeiro, Divisão de Pesquisa, 2001.

434. « *Minha tia Benedita, que morava da Rua Maia Lacerda (Estácio), trazia o pessoal do Estácio pra cá. Tomavam o trem em Lauro Muller. Eles ensinavam a gente. Ficavam uma semana na casa de meu pai.* » J. B. M. Vargens et C. Monte, *A velha guarda da Portela*, Rio de Janeiro, Manati, 2004.

maisons d'Esther, et surtout de Napoleão et dona Neném, de Seu Vieira dans la rue Perdigão Malheiros, de dona Martinha, et de dona Maura[435]. Iara, née à Vila Isabel en 1916, orpheline à 16 ans, vient habiter chez son oncle Napoleão.

Appartenant à la génération suivante, Manacea, mari de Neném, est né en 1921 à Pedra de Guarativa, à l'ouest de Rio, et arrive à l'âge de cinq ans à Oswaldo Cruz. Il part vivre chez une tante, dont le mari, Nicanor, est membre et trésorier de l'école Portela, réunissant les contributions du voisinage. Nicanor travaille dans une fabrique de vitrages à Oswaldo Cruz, puis comme « serrurier dans une entreprise de construction, remplaçant un frère qui était décédé »[436].

Eunice (Eunice Fernandes da Silva), naît rue du Sanatório le 24 juin 1920. De là, elle déménage pour l'avenue Intendente Magalhães, et se réfugie elle aussi chez Madalena Xango de Ouro, dans la rue Quintão, à Quintino Bocaiúva, lieu important de samba. Elle travaille dans différentes usines de Borborema, et comme couturière dans la fabrique Ciatex. À son mariage, elle s'installe à Rocha Miranda et intègre l'école Portela car son mari est ami de Paulo.

Dona Ivone Lara naît le 13 avril 1921 à Botafogo, fille d'un mécanicien et d'une domestique. Elle perd son père à 3 ans puis sa mère à 11 ans et devient interne de l'école Orsina da Fonseca. À 17 ans, elle va vivre chez ses oncles très pauvres. Elle travaille comme infirmière diplômée. Son oncle vit à Inhaúma et organise chez lui des réunions musicales de *choro*. Elle se marie à l'un des fils d'Alfredo Costa à Serrinha.

Monarco (Hildemar Dinz), éminent membre de l'école Portela, est né le 17 août 1933 dans le *subúrbio* de Cavalcante, tout près de Madureira. Son père José Felipe Diniz, *mineiro* de Ubá, était menuisier (*marceneiro*) et poète amateur. Il a publié dans le *Jornal das Moças*. Admirateur de Luis Carlos Prestes et lié au Parti communiste, José « a dû sortir par la porte arrière de son travail plusieurs fois pour échapper à la police de Vargas »[437]. Un an après sa naissance, sa famille s'installe à Nova Iguaçu, dans les orangeraies (*roça e laranjeira*). À ses six ans, ses parents (qui ont six enfants) se séparent. Le père va vivre seul dans une petite chambre proche. La mère travaille à l'atelier d'emballage des oranges la journée, puis le soir emporte du linge à laver pour des clients ; elle fait aussi de la cuisine. Le matin elle repasse au fer avant d'aller au travail. À la fin des années 1930, la famille s'installe à Oswaldo Cruz[438].

Enfin, un de ceux qui circulent le plus à travers les *subúrbios* et qui joue un rôle fondamental à la fois dans la diffusion de la samba, dans la formation des écoles et dans l'activité syndicale est Eloy Antero Dias, dit Mano Eloy[439]. Originaire de Engenheiro Passos, dans l'État de Rio, où il est né le 2 mai 1889, Eloy Antero Dias arrive à la capitale à 15 ans, travaille comme vendeur de bonbons (*balas*) au Campo de Santana, sous les ordres d'un oncle, Zé das Colunas, qui dirige un groupe d'enfants astreints à cette activité (*baleiros*).

435. M. T. Barboza et L. L. dos Santos, *Paulo da Portela : traço de união entre duas culturas*, Rio de Janeiro, Funarte, 1989.

436. « *serralheiro em uma empresa de construção, substiuindo um irmão que falecera.* »

437. « *teve que sair pelos fundos do trabalho algumas vezes para fugir da policia de Vargas* ».

438. H. Cazes, *Monarco : voz e memória do samba*, Rio de Janeiro, Relume Dumará : RIOARTE, 2003.

439. A. Tavares de Souza Pessanha Barbosa, *A escola de samba « tira o negro do local da informalidade » : Agências e associativismos negros a partir da trajetória de Mano Eloy (1930-1940)*, thèse de doctorat, Universidade Federal Rural de Rio de Janeiro, 2018.

Il passe son enfance à courir les *redutos* de samba, à une époque où les sambistes étaient considérés comme des marginaux, et doit très souvent échapper à la police à Pedra Lisa, au Buraco Quente, dans les *morros* da Favela ou de Santo Antonio. « As du jeu de jambes, il est capable de mettre au sol facilement d'un coup de pied ou d'une ''queue de raie'' [figure de capoeira] »[440], il affronte le redoutable capoeriste Ciríaco dans la rue Larga de São Joaquim, aujourd'hui Avenue Marechal Floriano[441].

Il fallait donc des lieux où pouvaient trouver refuge ces nombreux enfants de la rue, les jeunes orphelins baladés de la plantation au travail de domestique en ville. Décio Antônio Carlos (futur Mano Décio da Viola), a typiquement suivi ce parcours :

> Avant de se fixer vers 1934 à Serrinha, à l'âge de 25 ans, Décio Antonio Carlos était un enfant pauvre des *morros* du Castelo et de Santo Antônio, où il se levait très tôt pour aller chercher de l'eau et la livrer aux maisons du quartier, en plus d'autres tâches qu'il effectuait pour obtenir quelque argent pour sa famille. Fils d'un bahianais (Hermogenes Antonio Maximo), ouvrier du bâtiment, et d'une pernamboucaine (Maria Isabel Maximo), Décio était l'aîné de 17 enfants.
> Né à Santo Amaro da Purificação, dans l'État de Bahia, le 14 juillet 1909, le petit a été déclaré à Juiz de Fora, Minas Gerais, où habitait son grand-père paternel. En 1910, il fut baptisé dans l'église de São Jorge, dans le centre de Rio, où il habitait jusqu'à 6 ans, lorsque sa famille déménagea pour le *morro* da Mangueira, et participa alors au carnaval du *rancho* Principe das Matas, organisé par les *tios* Chico Bernardindo e Marciano.
> De Mangueira il partit avec sa famille pour Madureira où, autour de 1923, à l'âge de 14 ans, il fit la connaissance des sambistes qui intégraient le noyau initial de la future école de samba Portela. Une nuit de carnaval, en rentrant trop tard à la maison, il fut puni par son père et fuyant sa famille, se réfugia au Buraco Quente, un des *redutos* de samba les plus connus de Mangueira.
> Norberto Vieira Marçal, connu comme Manga, habitant du Buraco Quente, accueillit le garçon et lui donna la tâche de vendre le journal, il était déjà responsable des 40 enfants qui travaillaient pour lui autour du Largo da Carioca. C'est lui aussi qui l'emmena dans les lieux de samba et à l'école Recreio de Ramos. Il fit là ses premières compositions[442].

Son regard nous permet de reconstituer la densité des ressources sociales associées à la samba qui caractérisait Madureira au début des années 1930.

> Lorsqu'il s'installa définitivement à Madureira, au début des années 1930, il se souvient que tout était différent. Les *bondes* étaient tirés par des ânes et passaient par la rue Edgard Romero qui n'était pas encore pavée. La particularité du quartier était le nombre de *redutos* de samba, *jongo* et *caxambu* dans un paysage clairsemé et clivé par la grande avenue. Les promoteurs du *jongo* et du *caxambu* étaient alors Dona Marta, Seu Gabriel Gordo, Seu Nascimento da Dona Eulalia,

440. « *Bamba na pernada, capaz de derrubar com facilidade dando uma banda ou rabo de arraia* ».

441. R. T. Valença et S. S. Valença, *Serra, Serrinha, Serrano, o império do samba*, 2e éd., Rio de Janeiro, Editora Record, 2017.

442. *Ibid.*

> Seu Antenor, Seu Pedro de Dona Maria Joana. Il y avait au moins 4 ou 5 *núcleos* de samba avant qu'il se décide pour l'école Prazer da Serrinha, au début des années 1930, dirigée par Alfredo Costa et sa famille. Le jeune Décio Antonio, alors âgé de 20 ans, allait espionner dans les autres sambas, à la União de Madureira, dans le *largo* do Neco, dirigée par le docker Paracambi, à l'école de Rainha das Pretas, rue Manuel Machado, présidée par Benedito (Espririto do Mal) dos Santos, et dans les embryons des futures écoles União de Vaz Lobo, qui avaient à leur tête le gardien de la paix retraité Damásio, celle de Unidos da Tamarineiroa, *reduto* de pêcheurs et manutentionnaires de l'ancien marché de Madureira, celle de Unidos da Congonha, présidé par le fameux directeur d'harmonie Jaburu, installé dans le *morro* de Congonha, en face du *morro* de Serrinha[443].

Lieux de samba, groupes carnavalesques puis écoles, sont reliés entre eux par des solidarités à l'échelle métropolitaine, qui font de Madureira une région refuge. De tels lieux sont donc aussi nécessairement à l'écart du centre : chez Seu Napoleão, puis dans l'impasse Perdigão Malheiros, chez Nozinho, dans un *botequim* (bistrot) au 323 ; au 412 de l'avenue de Portela, où ont lieu les réunions des sambistes. Tout près de là vit Paulo da Portela (au 338). On est à deux pas de la rue B, elle-même donnant sur la rue Badajós où habite Esther. En dehors des grands axes et du *largo*, de la gare et du marché de Madureira, les espaces de la rue, les carrefours, les bars, les impasses, sont les lieux d'une possible construction d'une autonomie, d'un territoire[444].

La samba fait du *subúrbio* un territoire dans la ville, non pas seulement géographiquement, mais aussi dans ses significations. Autre intuition de Paulo de Portela, il sait investir le lieu incontournable du *subúrbio* : le train. Le train de la ligne EFCB est l'espace commun non seulement des *madureirenses* mais aussi d'une bonne partie des habitants de la zone nord, pendant au moins 1h30 par jour. À partir de 1928, Paulo organise les rencontres des sambistes dans le train partant chaque soir de la gare Central à 18h04 ; qui devient le lieu de réunion du *conjunto* (ensemble) Oswaldo Cruz, future école Portela[445].

Les solidarités de la génération des pionniers se sont donc territorialisées, et deviennent ainsi accessibles aux enfants nés dans le quartier, comme le petit Silas, né le 4 octobre 1916 à Madureira. Il est l'un des quinze enfants du pasteur noir José Maria de Assumpção, qui dirige le collège du même nom (voir chapitre 4) et de sa femme Jardelina.

> Sa sœur Hilda, âgée de 8 ans de moins que lui, se souvient que quand Silas avait quinze ans, ils habitaient dans une *vila* derrière l'église São Luis Gonzaga. À cette époque le prêtre de la paroisse était le Padre Manso. Silas, avec son niveau d'études supérieur à la moyenne, aidait le prêtre à rédiger les certificats de baptême. Ensuite, longtemps après, ils déménagèrent dans la rue Tenente Lira à Dona Clara, puis dans le quartier de Vaz lobo, dans une maison simple de la

443. *Ibid.*

444. Voir la comparaison avec São Paulo dans le chapitre précédent, où ces ressources sont concentrées dans certains quartiers et dans le centre-ville.

445. Aujourd'hui la municipalité a repris cette idée du *trem do samba* : début décembre, tous les trains, en soirée, sont investis par des *rodas de samba* qui se poursuivent ensuite autour d'Oswaldo Cruz et Madureira.

> rue Carolina Amado.
> Quand, à 19 ans, il commence à s'approcher des rues de Serrinha, ils habitaient alors dans la rue Maroim (actuelle Silas de Oliveira) au coin de la rue Pescador Josino. Il aide alors dans l'école de son père mais il a des histoires avec les élèves, dont une qui devient sa femme, Elane dos Santos, nièce de Francisco Zacarias de Oliveira[446].

Silas entre alors définitivement dans le monde de la samba et deviendra un des compositeurs phares de la future école Império Serrano.

Capitães de tropa et chefs de clans familiaux

À la tête des réseaux de sociabilités qui structurent les écoles de samba se trouvent en général des figures d'autorité qui sont en mesure de distribuer des ressources, économiques ou symboliques. En plus de souligner l'impact de la personnalité des premiers leaders des écoles de samba, l'historiographie de la samba a depuis longtemps relié leur succès à la forte connexion qu'ils avaient su construire avec des réseaux politiques et médiatiques à l'échelle de la ville[447]. Dès les années 1920, dans les soirées données par Dona Esther, se retrouvent des hommes du monde politique, par exemple Pedro Farias, conseiller municipal élu à Marechal Hermes, qui joue un rôle dans l'influence qu'exerce Dona Esther dans le quartier[448]. À Serrinha, Francisco de Oliveira, à l'origine de nombreux *blocos* et employé des services de propreté de la Mairie, s'est fait l'ami d'Edgard Romero[449]. Il est également connu que les écoles de samba se sont formées en lien avec les réseaux des clubs et associations sportives[450]. En dehors des performances du carnaval et de sa préparation, durant les mois de janvier et février, le lien des sambistes avec la presse s'est aussi constitué par l'actualité des clubs, dont émanaient des *blocos* et ensembles carnavalesques plus ou moins pérennes, ce qui a conduit certains journalistes vers le monde de la samba. On compte d'ailleurs des sambistes parmi les équipes de football, comme le père de Doca (chanteuse et compositrice de l'école Portela née en 1932 à Serrinha), qui fut joueur dans différentes équipes[451], et Casquinha (Otto Enrique Trepte), autre membre éminent de Portela. Né en 1922 à Ricardo de Albuquerque, un peu plus loin sur la ligne EFCB, arrivé à Madureira en 1932 avec son père allemand et sa mère noire, Casquinha a été joueur de foot – ainsi que banquier[452]. Alvaiade (Oswaldo dos Santos), né en 1913 dans l'avenue de Portela, intègre le *bloco* Vai como pode

446. *Ibid.*

447. M. T. Barboza et L. L. dos Santos, *Paulo da Portela : traço de união entre duas culturas*, Rio de Janeiro, Funarte, 1989 ; S. Cabral, *Escolas de samba do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Lumiar, 2011 ; N. da N. Fernandes, *Escolas de Samba : sujeitos celebrantes e objetos celebrados*, Rio de Janeiro, Prefeitura da Cidade do Rio de Janeiro, Arquivo Geral da Cidade do Rio de Janeiro, 2001.

448. Entretien avec le neveu de Dona Esther, Mildirim, à Madureira en juillet 2018.

449. R. T. Valença et S. S. Valença, *Serra, Serrinha, Serrano, o império do samba*.

450. M. R. Filho, *O negro no futebol brasileiro*, Rio de Janeiro, Mauad, 2003.

451. J. B. M. Vargens et C. Monte, *A velha guarda da portela*.

452. *Ibid.*

de Paulo de Benjamin en 1928. Il exerce ensuite la profession de typographe et devient le buteur du Madureira AC et du club Portugueza [453].

Ces réseaux professionnels sont également de dimension métropolitaine. Ils peuvent se former dans les administrations, les entreprises publiques ou privées de service public (la Mairie de Rio, l'EFCB, la Light) qui sont des gros employeurs dans le quartier. Ceux qui les intègrent et y font leur carrière jusqu'à la retraite peuvent parfois y faire entrer leurs compagnons, comme Aniceto de Portela (Aniceto José de Andrade), né en 1912, qui, soudeur à la CEDEA (compagnie des eaux et égouts de la ville de Rio), a obtenu de nombreux emplois pour ses compagnons et sa famille [454]. Parmi ces réseaux professionnels, le plus important pour la samba à Madureira est certainement celui des travailleurs du port et plus particulièrement celui du syndicat Resistência. L'histoire de ce syndicat nous permet de reconstituer les réseaux de solidarités issus du monde esclavagiste, à la fois urbain et rural, et la manière dont, redéployés dans la métropole, ils produisent des territoires.

Beaucoup des travailleurs de Madureira sont employés dans le secteur portuaire, comme dockers (*estivadores*) et manutentionnaires (*arrumadores*), affectés au chargement et déchargement des marchandises vers et depuis les entrepôts (*trapiches* et *armazens*). Celles-ci sont débarquées à la gare Central, puis transportées vers la zone du port où elles doivent être déposées par les *arrumadores*, dans les entrepôts, puis dans des containers et enfin chargées sur les navires par les dockers (*estivadores*). L'activité de transport des marchandises était depuis le début du XIX^e^ siècle assurée par des travailleurs esclaves *de ganho*, de louage, qui exerçaient leurs services contre rémunération à la tâche et reversaient ensuite leur salaire à leur propriétaire. L'enquête de Maria Velasco e Cruz sur l'organisation de cette activité montre la continuité des formes d'organisation du travail et la lutte des noirs de Rio pour conserver, à la fin de l'esclavage, leur place sur ce secteur d'emploi face à la concurrence des immigrés portugais qui arrivent en masse à partir de 1880 [455]. Bien que l'activité en elle-même ait évolué avec la mise en service d'un tramway de marchandises qui assurait le transport de la gare ferroviaire Dom Pedro II (future Central) aux dépôts et containers du port, le travail de chargement et déchargement a conservé le même fonctionnement : les services étaient contractés directement par les firmes exportatrices (de café ou autre) qui engageaient des équipes de travailleurs, *tropas*, de dimension fluctuante afin de s'adapter à la tâche et au rythme d'arrivée des marchandises. Ces *tropas* étaient animées par un *capitão*, désigné par le groupe au moment et pour le temps de la tâche, qui assurait l'interface avec le marchand, organisait le travail et l'« animait » par l'utilisation d'un instrument de musique et de chants. Il s'occupait également de percevoir le salaire et de le redistribuer, apparemment selon une stricte égalité au sein de la *tropa*, y compris pour sa propre part.

Maria Velasco e Cruz émet l'hypothèse que ces pratiques ont été importées par les Africains *mina* de la côte du Bénin, qui semblaient prédominer parmi les travailleurs *de ganho* du port, et qu'elles avaient assuré ensuite leur hégémonie lors du passage au marché

453. *Ibid.*

454. *Ibid.*

455. M. C. V. e Cruz, « Tradições negras na formação de um sindicato ». L'auteure introduit également une hypothèse ethnique pour expliquer ce type d'organisation et son importance dans le développement de l'autonomie des travailleurs noirs du port, en signalant que les Africains *minas* récemment arrivés pourraient être majoritaires parmi eux.

libre du travail. L'importance des *capitães* n'a pas diminué avec la modernisation du travail du port et s'est révélée cruciale pour défendre ces emplois face à la concurrence. Par ailleurs, la plus forte présence des Européens dans le travail portuaire a eu pour conséquence de diffuser des pratiques de conflit social, comme les grèves et la formation de syndicats. En 1905, après une tentative ratée par des Portugais de fonder un syndicat des travailleurs de déchargement (*arrumadores*) au sein du syndicat des dockers (*União dos estivadores*), les *capitães de tropa* fondent à leur tour un syndicat, la Sociedade de Resistência dos Trabalhadores em Trapiche de Café, qui a pour triple mission de maintenir le monopole des *capitães* noirs sur le travail du port, de réguler les concurrences entre eux et d'organiser le travail [456]. Rapidement, la Socidedade Resistência exerce son premier rapport de force dans une grève qui, en 1906, réussit à paralyser le port pendant plusieurs semaines et aboutit à la revalorisation des salaires des dockers du port comme des *arrumadores* [457]. Après ce succès, une lourde offensive des

456. Voici la description du fonctionnement de la société dans le *Correio da Manhã* du 14 octobre 1906, cité par Maria Velasco Cruz : « Fondée le 15 avril 1905 sous les auspices de l'Union des manutentionnaires, la Société a rapidement acquis une vie autonome (…) À l'heure actuelle, et en référence à la grève (qui n'est pas encore entièrement terminée), les porteurs obtiennent des salaires relativement élevés, bénéficiant d'avantages qu'ils n'ont jamais eus. (…) Dans chaque quai ou café, la Société place un ''représentant du travail'', reconnu par l'industriel qui emploie ''les troupes'' et respecté par les compagnons qui les achètent. Pour maintenir le bon ordre et la discipline nécessaire, de nombreux inspecteurs, qui sont aussi des porteurs, portent une plaque spéciale qui est l'insigne de leur catégorie. Ces assistants de l'inspecteur général ont pour tâche de traiter les plaintes, ainsi que de résoudre les petits incidents et de régler les difficultés et les doutes occasionnels entre les travailleurs et les patrons. Pour les membres désobéissants, qui ne remplissent pas leurs devoirs sociaux, ainsi que pour les mauvais compagnons, il y a des sanctions… allant du ''retrait de la carte (qui donne le droit de travailler pendant quelques jours)'' jusqu'à l'expulsion de la société. Les plaintes portées par les commerçants et les industriels à l'attention du superviseur général ou du conseil d'administration sont promptement traitées, de même que celles des travailleurs, lorsque leurs droits ont été lésés. Enfin, c'est une association de personnes industrieuses et honorables, qui harmonise les intérêts du capital avec ceux du travail, et qui peut servir d'exemple à beaucoup d'autres. » « *Fundada o 15 de abril de 1905, sob os auspicios da União dos Estivadores, a Sociedade ganhou bem cedo vida própria e autónoma (…) Presentemente, e em referencia a greve (ainda não de todo terminada) obtem os carregadores salarios relativamente elevados, gozando de regalias que nunca tiveram. (…) Em cada trapiche ou casa de café coloque a Socidade um ''representante do trabalho'', reconhecido pelo industrial que emprega ''a tropa'' e respeitado pelos companheiros que a comprem. Para manter a boa ordem e necessária disciplina existem muitos fiscais, que são tarmbem carregadores, usando uma chapa especial que e o distintivo da sua categoria. A estes auxiliares do fiscal geral compete dar partes ou queixas, bem como resolver pequenos incidentes e aplainar dificuldades momentáneas e duvidas entre operários e patrões. Para os socios desobedientes, faltosos ao cumprimento dos deveres sociais, bem como maus companheiros, há penas… que vão desde a ''retirada do cartão (que os habilita por alguns dias de trabalhar)'' até a expulsão da Sociedade. As reclamações trazidas pelos commerciantes e industriais ao conhecimento do fiscal geral ou da diretoria são atendidas prontamente, bem como as dos operários, quando ofendidos em seus direitos. Enfim – é uma associação de gente laboriosa e honrada, que harmoniza os interesses do capital com os do trabalho, e pode servir de exemplo a muitas outras*. » *Correio da Manhã*, 14 octobre 1906, p. 3, *Ibid.* Notons qu'à la même époque, de juillet à octobre 1906, eurent lieu également de multiples réunions de femmes, dont la liste a été consignée sur un registre sans titre des les archives du Syndicat (archives du Sindicato dos arrumadores – Sociedade de Resistência dos trabalhadores em trapiches e café).

457. Le syndicat était alors défendu par l'avocat Evaristo de Morais, qui défendit également João Candido, le leader de la révolte des marins du port de Rio en 1910, dite révolte « *da chibata* » (voir S. Capanema, « Race, révolte, république : les marins brésiliens dans le contexte post-abolitionniste », *Le Mouvement Social*, vol. 252, n° 3, 2015, p. 159-176) et fonda le parti socialiste brésilien en 1920.

patrons de commerce de café en 1908 impose un *lockout* durant plusieurs mois. La Sociedade est pratiquement immobilisée mais se réorganise en 1910, année où l'on voit Eloy Antero Dias apparaître dans ses registres [458].

Dans les années 1910, le système des *capitães* prévaut toujours. Les registres de la maison d'arrêt de la police de Rio (Casa de detenção), qui indiquent la couleur de ses détenus, permettent à Maria Cruz de déterminer que plus de 80 % des membres de Resistência sont noirs. Le président de la Sociedade, nommé à vie, est un *capitão* général pour l'ensemble du travail du port (*das docas*). L'équipe de direction du syndicat fonctionne selon un système de rotation des mandats, d'une durée de quelques mois [459].

D'après le registre des membres de la Sociedade, 179 hommes sont recrutés pendant la décennie 1910, dont la moitié vivent dans la zone nord. Treize d'entre eux résident à Madureira. Parmi ceux-ci, Calixto José Feliciano, né en 1884 dans le Minas Gerais, admis en 1916, vit dans le *beco* do Novais au numéro 19, et José Rios Feliciano, né aussi dans le Minas en 1896, entré en 1917, réside dans la même rue, dénommée cette fois *travessa* Alice, sur la colline de Serrinha [460].

En 1918, alors que la guerre a quasiment interrompu les exportations brésiliennes et que la ville subit une grave épidémie de grippe espagnole, la Sociedade Resistência est confrontée à un nouveau *lockout* patronal et perd la moitié de ses membres. Puis, à partir de 1921, sous la direction de Carlos Joaquim Alves, le syndicat se reconstitue et achète son siège rue du Livramento à Saúde (où il est toujours installé) [461].

À ce moment, Antenor dos Santos, né dans le Minas Gerais et habitant de la rue Itaúba à Serrinha, intègre le syndicat et fait partie de sa direction jusqu'en 1921 [462]. Parmi les 29 habitants de Madureira qui s'inscrivent jusqu'en 1929, 6 sont nés dans le DF (tous avant 1900), 11 dans l'État de Rio et 7 dans le Minas Gerais. Il n'y a qu'un seul étranger, venu de la colonie portugaise de Cabo Verde. Un autre habitant de Serrinha, voisin d'Antenor dans la *travessa* Alice, José do Nascimento Filho entre au syndicat en 1927. Il est né à Tres Rios dans l'État de Rio le 19 mars 1903 (ou 1901) [463]. Antenor et José do Nascimento seront à l'origine des écoles de samba de Madureira.

L'activité dans le syndicat et les liens entre les travailleurs du port recoupent dans le quartier de Serrinha les liens familiaux et pseudo-familiaux qui se tissent dans le quartier, autour de trois familles principalement.

Pedro Francisco Monteiro, *carregador* de la Lloyd Brasileiro, compagnie « cliente » de la Socidedade de Resistência, est à son tour arrivé dans le *morro* de Serrinha où il développe

458. Archives du Sindicato dos arrumadores – Sociedade de Resistência dos trabalhadores em trapiche de café, « Livro Alfabêtico dos associados », 1917. Eloy Antero Dias est présent dans les années 1910 dans les registres de Resistência (Arquivo Resistência, registre, 4e ligne, Eloi Antero Dias, né en 1884 dans le RJ, solteiro, reside rua Capitão Couto Menezes, 38, comp.).

459. M. C. V. e Cruz, « Tradições negras na formação de um sindicato ».

460. Archives du Sindicato dos arrumadores – Sociedade de Resistência dos trabalhadores em trapiches e café, « Indicador de Nomes de associados- Livro de registro de associados », 1910.

461. M. C. V. e Cruz, « Tradições negras na formação de um sindicato ».

462. Archives du Sindicato dos arrumadores – Sociedade de Resistência dos trabalhadores em trapiches e café, « Livro de Presença atas de 13/08/1918 á 27/03/1921 », 1918.

463. Archives du Sindicato dos arrumadores – Sociedade de Resistência dos trabalhadores em trapiches e café, « Indicador de Nomes de associados- Livro de registro de associados ».

des « travaux communautaires ». Sa petite-fille, Dely Monteiro, raconte : « Mon grand-père travaillait au port. Chaque jour, il rapportait de la nourriture en grand, posait tout sur la table, ouvrait la porte à tous et se mettait à la musique. Chaque enfant, sa femme, jouaient d'un instrument et c'était la fête tous les soirs »[464]. Pedro Monteiro est marié à sa cousine Maria Joana, avec qui il est arrivé de Marques de Valença, État de Rio, région traditionnelle du café, avec qui il aura 10 enfants. Maria Joana Monteiro est née le 24 juin 1902 dans la Fazenda Saudade, près de la Fazenda da Bem Posta, à Marquês de Valença. Enfant, elle travaille dans les plantations de riz, de haricots, ou de café. Ses grands-parents paternels sont Africains, son grand-père maternel est noir et sa grand-mère indigène, « attrapée en forêt » (« *pegada no mato* »). Orpheline de mère, elle perd ses parrains et rejoint son père à Rio, qui meurt lui aussi peu de temps après. Elle s'installe alors à Cascadura, exerçant l'activité de garde d'enfants (*ama-seca*). Pendant douze ans, elle vit à Mangueira, puis rejoint Serrinha avec son cousin Pedro, qu'elle a épousé à 14 ans[465].

La famille Monteiro est l'une des trois ou quatre familles qui, avec les différentes branches de leur parenté, peuplent la colline de Serrinha, et fournit, avec les familles de Oliveira et Costa, les membres des *blocos*.

Francisco Zacarias de Oliveria est arrivé du Minas Gerais (São José de Além Paraíba) et travaille à la Compania de Limpeza Urbana (Société de nettoyage urbain) auprès d'Edgard Romero. Avec sa femme Etelvina Severa, ils ont treize enfants. Leur famille est à l'origine des *blocos* Primeiro Nós, Bloco da Lua, Dois Jacarés et Três Jacarés évoqués au chapitre précédent[466]. Enfin, né au Minas Gerais, le *mineiro* Alfredo Costa est *guarda-freios* (serre-freins) du train de nuit de l'EFCB. Il fonde avec ses enfants le *bloco* Cabelo de Mana, qui deviendra à la fin des années 1920, aux côtés de Portela, l'école de samba Prazer da Serrinha, dans laquelle toutes les responsabilités sont attribuées à des membres de sa famille (notamment les frères de sa femme Araci, dite Dona Iaiá).

La dimension familiale des groupes carnavalesques des années 1920, dans laquelle s'insèrent les nouveaux arrivants, nourrit à son tour le syndicat du port ou les recrutements dans les entreprises et administrations. Ainsi, des travailleurs du port viennent s'installer à Serrinha. Réciproquement, des voisins ou parents du quartier de Serrinha trouvent un emploi au port auprès de la Sociedade. Au cours de la décennie 1930, les habitants de Serrinha ou des alentours immédiats sont encore plus présents dans la liste des membres de Resistência (35 nouveaux inscrits de 1931 à 1941[467]).

On peut donc penser que les écoles de samba s'établissent rapidement à partir de liens antérieurs. L'école Prazer da Serrinha est ainsi clairement construite sur le clan familial d'Alfredo Costa, dont on dit qu'il le maintient d'une main de fer. Mais à l'inverse, une génération plus tard, l'école Império Serrano fondée en 1947, s'appuiera, elle, sur les liens

464. Entretien avec Dely Monteiro, Madureira, décembre 2017.

465. Jongo da Serrinha (Musical group) et B. Grupo Cultural Jongo da Serrinha (Rio de Janeiro, *Jongo da Serrinha*, Rio de Janeiro, Prefeitura do Rio e Programa de Bolsas da RioArte, 2002.

466. A. Tavares de Souza Pessanha Barbosa, *Nasceu lá na serra uma linda flor : memórias sobre a fundação do Império Serrano (1947–1952)*, mémoire de master, São Gonçalo, Universidade Federal Rural de Rio de Janeiro, 2012.

467. Archives du Sindicato dos arrumadores-Sociedade de Resistência dos trabalhadores em trapiches e café, « Indicador de Nomes de associados- Livro de registro de associados ».

syndicaux et de voisinage, formés sur la colline de Serrinha, dans le port de Rio et à Oswaldo Cruz. On retrouve cette génération née dans les années 1910 à la direction de la nouvelle école dès 1947.

Ainsi, Antonio dos Santos, né en 1912 à Rio (Andaraí) est arrivé avec sa mère Teresa Bento da Silva dos Santos vers 1926. Teresa est née dans la région de la vallée du Paraíba (do Sul). Elle travaille comme domestique dans la *fazenda* du Marechal Deodoro da Fonseca, qui fut le premier président de la République en 1891. Elle et ses deux fils s'installent en 1934 à Serrinha, rue Lambari. Antonio do Santos épouse Doralice, une nièce de Dona Iaiá, la femme d'Alfredo Costa. Il participe à Prazer da Serrinha. En 1941, il intègre le syndicat Resistência. Un des fils de Francisco, Sebastião, y entre la même année, ainsi que Aniceto Menezes[468]. Tous les trois, sous les pseudonymes de Mestre Fuleiro, Sebastião Molequinho et Aniceto do Imperio, font partie des fondateurs et des figures d'Império Serrano.

La trajectoire d'Aniceto montre bien ce processus : fils de Cariocas (son père était *lustrador e estofador* – lustreur et tapissier) du quartier d'Estácio de Sá, où il est né le 11 mars 1912, il étudie au Colégio João Pinheiro, à Madureira. Abandonnant les études à 14 ans en 1926, il travaille comme *engraxate, baleiro, estampador, lavador em tinturaria*, *carregador de sacos* (cireur de chaussures, vendeur de bonbons ambulant, ouvrier imprimeur, ouvrier en teinturerie et porteur de sacs). Il commence à fréquenter les lieux de samba (*redutos de samba)*, dont le Mama na Burra, dans le quartier de Turiaçú, les Rainha das Pretas, le Corações Unidos de Rocha Miranda, le Capricho de Engenho Novo, et d'autres. Quand en 1941 Cesar Cesário do Nascimento, un membre de l'école Portela et habitant de Serrinha, « distribuait des propositions à tous ceux qui voulaient rejoindre l'entreprise de manutention, Aniceto en a obtenu une par l'intermédiaire de l'oncle de la femme de Cesar, Seu Joaquim »[469]. Il devient employé des docks (*cais do porto*) de 1941 jusqu'à sa retraite en 1972.

Autre fondateur d'Império Serrano, Hugo Mocorongo (futur président de l'école de 1955 à 1957), est né le 21 mars 1911 à Vila Isabel, son père était originaire du Paraíba do Sul, sa mère carioca. Il fréquente les lieux de samba et les premières écoles (Unidos de Tutui, Unidos do Riachuelo, Deixa Malhar). En 1941 il habite dans la rue Carolina Machado à Oswaldo Cruz et intègre le *cais do porto*. La création d'Império Serrano est si étroitement liée au syndicat que depuis sa fondation, les membres du syndicat sont membres de droit de l'école et « ne paient pas l'entrée »[470].

Les membres des écoles, y compris ceux du syndicat, circulent facilement d'une école à l'autre. Zacarias da Silva Avela, autre fondateur et futur président d'Império, habite le *largo* de Vaz Lobo depuis de nombreuses années. Entré en 1945 au *cais do porto*, il y prend sa retraite en 1978[471]. Son père Benjamin Nascimento Domingues donnait le *choro*dans sa maison de Dona Clara, où vinrent défiler tous les sambistes de l'époque (Donga, João da Baiana, Heitor dos Prazeres). Né en septembre 1916 dans le quartier de Piedade, d'une

468. Archives du Sindicato dos arrumadores – Sociedade de Resistência dos trabalhadores em trapiches e café, « Indicador de Nomes de associados- Livro de registro de associados ».

469. « *distribui propostas para quem quisesse ingressar na estiva, Aniceto consiguiu uma por intermedio do tio da esposa de Cesar, Seu Joaquim* », R. T. Valença et S. S. Valença, *Serra, Serrinha, Serrano, o império do samba*.

470. *Ibid.*

471. *Ibid.*

mère originaire de Vassouras, il se rapproche de Portela dans les années 1920. Il participe pour la première fois comme sambiste à Na hora é que se vê, dans le *subúrbio* voisin de Bento Ribeiro, où il fait la connaissance d'Aniceto do Imperio. Une fois cette école fermée, il intègre la *bateria* de Rainha das Pretas, puis celle de Prazer da Serrinha [472].

L'école de Portela se construit sur la même logique, autour de lieux clés comme la maison de Napoleão Nascimento, avenue de Portela, ou le *botequim* de son fils Nozinho, où se rassemblent les sambistes et Natal, un autre de ses fils, qui deviendra le président de l'école. Car enfin, ces lieux de rencontre, de repas communs, de fêtes étaient ceux des clans familiaux et des parentés fictives qui prévalent encore quarante ans plus tard, ainsi que le montre l'enquête des sociologues Leeds à Rio sur la « sociologie du Brésil urbain » [473].

De même que la figure des *capitães*, d'origine africaine, s'est maintenue voire renforcée avec le passage de l'économie urbaine esclavagiste vers le marché du travail libre, les liens familiaux formés dans le monde rural gardent toute leur importance dans le contexte de la migration. Ces liens, qui étaient essentiels pour la survie dans le monde esclavagiste, s'étaient constitués à partir de répertoires culturels africains et brésiliens, en réponse aux conditions de l'esclavage et malgré lui. Ils témoignent de la nécessité pour les populations en esclavage de construire leur autonomie, en dépit de la désocialisation et de la désorganisation continuellement induites par leur condition esclave. Or, deux générations plus tard, ce sont les mêmes institutions qui sont mobilisées pour répondre aux enjeux du contexte urbain dans les années 1920 et 1930.

Caxambu, jongo, terreiros

Si les leaders syndicaux, également chefs de clans familiaux et organisateurs des écoles de samba, peuvent apparaître comme des figures renouvelées du *capitão de tropa*, c'est aussi parce qu'ils reproduisent en ville certaines pratiques culturelles qui structuraient la vie communautaire rurale, en particulier le *jongo*.

Le *jongo*, appelé également *caixambu*, est une pratique musicale et de danse importée à Rio par les *libertos* et descendants d'esclaves depuis les zones de plantation – vallée du Paraíba, Minas Gerais – qui l'ont implantée de manière diffuse dans la ville [474]. Pratiqué par les esclaves dans les *fazendas* de café ou de canne à sucre, le *jongo* utilise des instruments (tambour), des rythmes et des thèmes musicaux, ainsi qu'un vocabulaire que l'on retrouve dans différentes régions d'Afrique occidentale et du bassin du Congo. Ainsi que l'ont montré les travaux de Martha Abreu et Hebe Mattos, il est le support d'une tradition orale qui a conservé la mémoire de la traite atlantique et les épisodes marquants des communautés esclaves dans la région de la vallée du Paraíba [475]. Le *jongo* se caractérise par l'organisation

472. *Ibid.*

473. A. Leeds et E. Leeds, *A sociologia do Brasil urbano*, Rio de Janeiro, Brésil, Zahar, 1978.

474. E. B. Nepomuceno *et al.*, *Pelos Caminhos do Jongo e do Caxambu : História, Memória e Patrimônio*, M. Abreu et H. Mattos (éd.), Rio de Janeiro, UFF, 2009 ; S. H. Lara et G. Pacheco (éd.), *Memória do Jongo : as gravações históricas de Stanley J. Stein, Vassouras, 1949*, Rio de Janeiro, Cecult, 2007. Le *jongo* était aussi présent en ville et fut important au moment de la campagne abolitionniste à Rio, S. C. M. de Souza, « ''Que venham negros a cena com maracas e tambores'' : jongo, teatro e campanha abolicionista no Rio de Janeiro », *Afro-Ásia*, n° 40, 2009, p. 145-171.

475. H. Mattos et M. Abreu, « Remanescentes das Comunidades dos Quilombos ».

d'une *roda,* un cercle de musique et de danse constitué par les *jongueiros* autour d'un feu, et comportant des règles assez strictes – il faut avoir un certain âge et un certain savoir pour entrer dans la *roda*, savoir dont la transmission est opaque – qui relèvent du religieux et des liens interpersonnels entre les *jongueiros*[476]. Ces pratiques qui furent donc essentielles à la vie sociale, spirituelle et politique des populations en esclavage dans les plantations, support d'une mémoire historique collective, se reconstituent rapidement dans le *subúrbio* de Madureira.

Rien que sur la colline de Serrinha, il y a dans les années 1930 au moins 5 ou 6 maisons où l'on donne le *jongo*, une fois par an, souvent le jour de l'anniversaire du *jongueiro* hôte[477]. Antenor dos Santos, le syndicaliste de Resistência, donne le *jongo* avec sa femme, Líbia, le 29 juin, dans leur maison du 37 rue Itaúba. José do Nascimento Filho, son collègue de Resistência, accueille chez lui tous les *jongueiros* de la région. « Le jour où il donnait le *jongo*, le 19 mars, il allait d'abord à l'église de São José dans le centre, pour assister à la messe du saint. Il rentrait et commençait à préparer la fête »[478]. Sa femme, Eulália est une des filles de Franscico Zacarias et Etelvina de Oliveira. Jeune, elle travaille dans une usine : « elle travaillait sur la place da Bandeira, et faisait partie des ''bergères'' (*pastorinhas*) du *rancho* Caprichosos da Estopa »[479]. Elle a aussi défilé dans le *rancho* O Recreio das Flores, dans le quartier portuaire de Saúde. Dans les années 1920, elle était *pastorinha* de Dona Lucinda, « une ancienne habitante du *morro* de Mangueira, qui avait déménagé à Vaz Lobo et qui faisait défiler son groupe de petites *pastorinhas* à Noël »[480]. Eulália reproduit ce qu'elle a connu enfant, à l'époque où Serrinha avait encore des airs de forêt, avec des *bambuzais*, des cascades et même des jaguars[481], quand la maison de ses parents était toujours pleine de musiciens qui organisaient « *pastoris, gafieiras, serestas e obviamenteo muitas rodas de samba* ». Sa sœur Maria Lourdes (Tia Maria) donnait le *jongo* avec elle[482].

Teresa Bento dos Santos, née avant l'abolition, qui travaillait comme domestique dans la *fazenda* du Marechal Deodoro, était *jongueira*. Dans une interview réalisée en 1973, elle dit avoir appris le *jongo* de ses grands-parents africains, qu'elle croit originaires du Mozambique. Elle l'évoque comme « une fête des noirs, pour que les blancs nous voient danser »[483].

476. S. H. Lara et G. Pacheco (éd.), *Memória do Jongo*.

477. Jongo da Serrinha (Musical group) et B. Grupo Cultural Jongo da Serrinha (Rio de Janeiro, *Jongo da Serrinha.*

478. *Ibid.*

479. « *trabalhava na filia da praça da Bandeira, saindo como pastora do rancho Caprichisosos da Estopa*. »

480. « *uma antiga habitante do morro da Mangueira, que se trasferiu para Vaz Lobo e alí fazia sair à rua no Natal seu grupo de pastorinhas.* »

481. « *parecia uma floresta, com bambuzais, cachoeiras e até onça jaguatirica.* »

482. *Ibid.*

483. « *festa dos pretos. Pros brancos vê a gente dançar* ». Entrevista Grupo Vissungo, 1973, A. J. do Espírito Santo, « A Roça de Teresa revisitada – A pesquisa », sur *Spirito Santo*, 3 septembre 2014 (https://spiritosanto.wordpress.com/2014/09/03/a-roca-de-teresa-revisitada/), transcrite sur le site Geledès, https://www.geledes.org.br/entrevista-com-maria-teresa-ex-escrava-em-1973/, consulté le 3 janvier 2018. Tereza évoque aussi les origines de ses grands parents : « *Meu avô era africano. Foi achado. A parte da África eu não lembro. Só sei que ele era africano. Era ''munhambano''. Era de Munhambá (sic) e quem trouxe ele pra aqui foi o português, né ? Foi quem trouxe ele. O meu avô.* »

En face de Serrinha, sur la colline de Congonha, le *terreiro* de *jongo* de Dona Florinda et son mari, Gabriel Gordo, *jongueiro* du Minas, était ouvert chaque 23 avril. Ils élevaient ensemble beaucoup d'enfants, les leurs et ceux du quartier, comme, par exemple, Djanira do Jongo qui deviendra une *jongueira* réputée (son mari était Carlinhos de l'école Império Serrano). À Vaz Lobo, Dona Lucinda donnait aussi le *jongo*. Antonio Rufino dos Reis, petit fils de *jongueiro*, est né en 1907 à Juiz de Fora et arrive à 14 ans en 1920 à Oswaldo Cruz. Il appartient à un groupe de *jongueiros* qui parcourt tous les *subúrbios*, visitant les *terreiros* de *jongo*, jusqu'aux *fazendas* de l'État de Rio, d'Espirito Santo et du Minas Gerais.

Très souvent, les *jongueiros* étaient aussi des *pais-de-santos* ou *mães-de-santos*, et leurs maisons des *terreiros* de *candomblé*, lieux de culte de religions afro-brésiliennes basées sur l'intercession de divinités dites *orixas*, d'origine ouest-africaine[484]. Marta Ferreira da Silva (appelée Dona Marta ou Tia Marta do Império), née dans l'État de Rio le 26 juillet 1886, était *mãe-de-santo* à Serrinha, sa maison abritant un *terreiro* de Ogum, dans la rue Itaúba au 298, où elle donnait le *jongo* le jour de Santana. Blanchisseuse de profession, elle était aussi sambiste de l'école Rainha das Pretas et de la Corações Unidos de Rocha Miranda, avant de devenir *baiana* de l'école Império Serrano à partir de 1947. Ses *jongos* étaient ouverts par João Ricardo, *jongueiro* du *subúrbio* voisin de Jacarepaguá.

Le *jongo* inspire musicalement et formellement la samba de Madureira. Au-delà, on comprend le rôle d'articulation du *jongo* entre les clans familiaux et professionnels qui forment les écoles de samba en rappelant qu'il conserve la mémoire collective et le patrimoine culturel du monde des esclavisés. Cette fonction suppose des formes de transmission qui ne sont pas explicites, et sont même parfois occultes. La pratique du *jongo* est en effet réservée à ceux qui le connaissent – les personnes les plus âgées – tandis que les jeunes n'y sont pas invités. Deux témoignages nous montrent que l'initiation s'opère de manière abrupte, forcée, sans préparation si ce n'est d'avoir grandi auprès de maîtres de *jongo*. Dans son interview en 1973, Teresa Bento de Santos rappelle qu'elle-même tenait cette pratique de ses grands-parents mozambicains, et qu'elle a *forcé* son fils, Antonio dos Santos, ainsi qu'Antonio Rufino à entrer dans les *rodas de jongo* avec elle[485]. Ce dernier a raconté comment il y est entré pour la première fois : tout jeune (né dans le Minas Gerais, il avait 17 ans, lorsqu'en 1920, il est venu habiter chez une tante qui louait une chambre de la Barra Preta à Oswaldo Cruz), il allait écouter les *jongueiros* de Madureira, chez Dorotéia ou Vieira, qui ne le laissaient pas s'approcher. Un jour, un des joueurs de tambour, qui connaissait sa famille du Minas et savait qu'il y avait des *jongueiros*, le provoque. Après un premier refus, le jeune homme se lance dans une improvisation, très vite interrompue par Mano Eloy qui le met à l'épreuve. Rufino réussit à répondre et s'impose alors parmi eux[486].

Enfin, le *jongo* agrège diverses pratiques religieuses afro-brésiliennes qui se développent au gré des métissages culturels dans le quartier. C'est à travers ces croisements entre *terreiros*, *jongos* et samba que des éléments de diverses cultures régionales enrichissent le répertoire et le calendrier des réunions sociales et religieuses. À Oswaldo Cruz, les plus vieux *terreiros* étaient ceux de Vieira et de Doroteia, de chaque côté de la ligne de train. À Turiaçu, le

484. R. Bastide, *Les Amériques noires, les civilisations africaines dans le Nouveau monde*, Paris, Payot, 1967.

485. R. T. Valença et S. S. Valença, *Serra, Serrinha, Serrano, o império do samba*.

486. *Ibid.*

terreiro de Manuel Pesado était le plus célèbre. Le 17 décembre, il donnait la « fête des chiens » (*banquete dos cachorros*), pratique qu'il tenait du Maranhão dont il était originaire, et qui commençait par un rituel où l'on servait un repas aux chiens des environs [487]. Après sa mort soudaine dans un accident de train, Le *banquete* est repris par Joana Monteiro, à Serrinha, devenue depuis *mãe-de-santo*. À 27 ans, en 1929, elle commence à développer ses talents de medium et à la mort de son mari, elle construit son *terreiro* dans la *travessa* Alice, la Tenda Espírita Cabana de Xangô, devenue célèbre dans tout Rio.



Figure 48. Chez Dona Esther. Source : Photographie non datée publiée par https://lyricalbrazil.com/about/. CCo.

Les rites du Maranhão pouvaient donc s'adapter facilement à ceux du *terreiro* de Xangó, dans la mesure où ils assuraient la même fonction. Ils structurent l'espace de la ville mais également le temps, puisque les nombreuses réunions, anniversaires, fêtes de saints scandent toute l'année d'un carnaval à l'autre. Ils sont également associés à des besoins bien précis dont la médecine populaire. Comme la plupart de ses consœurs, Joana Rezadeira était également sage-femme [488]. Dona Esther dans la rue Badajóz offrait quant à elle ses services de medium, sans que ces derniers relèvent d'une religion bien identifiée ou d'une pratique de spiritisme reconnu. D'après les souvenirs de son neveu Mildirim, né en 1930 et adopté par Dona Esther, elle « communiquait avec l'au-delà, elle avait ce don ». Il y avait au moins une dizaine d'enfants dans la maison d'Esther, où vivaient aussi son mari et ses frères, tous *estivadores* – dockers (figure 48). Ses soins de medium étaient très réputés et elle recevait beaucoup de monde pour cela [489].

Dans ses portraits des Bahianaises de la Praça Onze dans les années 1920, dont la célèbre Tia Ciata, Roberto Moura montre comment les maisons de ces femmes, appelées respectueusement « tantes », furent le lieu de réunion, de reproduction, de réinvention d'une culture africaine à Rio [490]. Les lieux de *jongo*, de la samba et des syndicats de Madureira témoignent également du rôle des hommes, et bien souvent des couples (Antenor et Líbia, Eulália et José, etc.), qui articulent savoir médical, religieux et musical, ainsi qu'une autorité sociale. Mano Eloy par exemple était aussi connu comme « *ogã* [491], tenant lui-même un

487. https://jongodaserrinha.org/111-2/, consulté le 9 avril 2026.

488. R. T. Valença et S. S. Valença, *Serra, Serrinha, Serrano, o império do samba* ; entretien avec Dely Monteiro, décembre 2017.

489. Entretien avec Mildirim, neveu et fils adoptif de Dona Esther, Madureira, juillet 2018.

490. R. Moura, *Tia Ciata e a pequena Africa no Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, FUNARTE, Instituto Nacional de Música, Divisão de Música Popular, 1983.

491. Maître de cérémonie dans le *candomblé.*

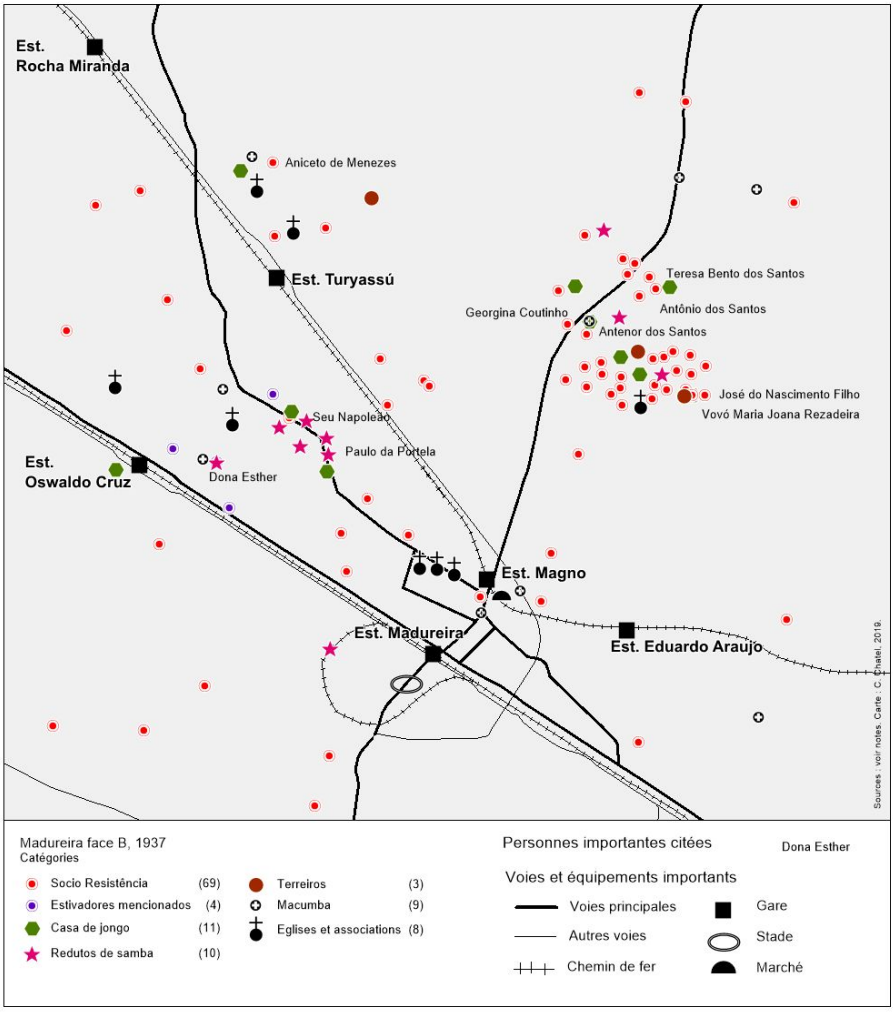


Figure 49. Les territoires de la samba à Madureira. Crédit : Cathy Chatel.

terreiro de *macumba* et en fréquentant d'autres, maître de *jongo* mais également grand promoteur des *gafieiras* »[492].

492. Danses de salon sur la musique de samba. « *dono e frequentador de terreiros de macumba, cultor de jongo, além de grande incentivador das gafieiras* », R. T. Valença et S. S. Valença, *Serra, Serrinha, Serrano, o império do samba*. Nous savons aussi qu'il participe à la réunion du Centro político independente dos Operários do DF en 1925 dans le club dansant Reinado da Silva, voir L. A. de Miranda Pereira, « A dança da política : trabalhadores, associativismo recreativo e eleições no Rio de Janeiro da Primeira República », *Revista de História do Brasil*, vol. 37, n° 74, 2017.

Spatialisations des réseaux

Cette forte articulation à Madureira se traduit dans l'espace urbain. La carte en figure 49 représente ainsi les *redutos* de samba, les *terreiros* et lieux de cultes, églises comprises, cités dans les biographies des sambistes déjà mentionnées, les lieux de *macumba* cités dans la presse dans les années 1930–1936 (voir chapitre 8), les domiciles des syndiqués de Resistência d'après le registre des adhérents [493], et ceux d'autres dockers mentionnés dans la bibliographie. Concentrant ces différentes localisations, les foyers des écoles de samba apparaissent ainsi assez nettement derrière les façades des avenues commerçantes, à Dona Clara, autour de la route de Portela, dans le *morro* da Serrinha ou autour de la station Turiaçu.

À nouveau, une rapide comparaison avec Casa Verde permet de saisir la force de cette configuration spatiale. Sans disposer du même type de sources puisque l'histoire de la samba pauliste se déroule alors plutôt dans les quartiers du péricentre, plusieurs pratiques religieuses afro-brésiliennes sont recensées à Casa Verde. Les campagnes de police de répression de la sorcellerie et du charlatanisme, qui servent de base à l'enquête de Belfort de Mattos publiée en 1938 [494], montrent que des cultes afro-brésiliens étaient connus des services de police à Casa Verde, trois guérisseurs étant mis en cause dans ces enquêtes. Roger Bastide, qui a repris ces données pour son analyse de la *macumba* pauliste, a également recueilli un témoignage évoquant « Ceux de Casa Verde » [495], qui auraient formé un des guérisseurs interpellés.

Mais à la différence du *subúrbio* de Madureira, cette cohabitation culturelle, discrète, ne se traduit pas dans les activités carnavalesques. D'ailleurs, tandis que de manière générale, aucun blanc ne défile avec les groupes et les *cordões* de Barra Funda [496], la stratégie de reconnaissance et d'organisation de la société noire à São Paulo mise en œuvre par la FNB vise encore une fois non pas les nouveaux *subúrbios*, mais le centre-ville. Les militants de la FNB racontent à quel point l'organisation était fondée sur les rencontres et les activités qui avaient lieu dans le local de l'association, dans le quartier de Liberdade (école pour adultes, bals, conférences, représentations théâtrales, etc.) et comment la fin du contrat de location, en plus de l'interdiction du parti, fut fatale au mouvement. La perte du local de Liberdade empêcha sa renaissance après la fin de l'interdiction, et la tentative de relancer une activité au début des années 1950, depuis un local à Casa Verde justement, est restée sans succès [497].

C'est plutôt dans la décennie suivante qu'un processus similaire à celui de Madureira s'enclenche : l'installation de la confrérie São Benedito dos Homens Pretos en 1941 donne lieu à l'organisation de fêtes, cérémonies et échanges de solidarités qui rythment désormais la

493. Archives du Sindicato dos arrumadores – Sociedade de Resistência dos trabalhadores em trapiche de café, « Livro Alfabêtico dos associados ».

494. D. B. de Mattos, « As macumbas de São Paulo », *Revista do Arquivo Metropolitano de São Paulo*, n° 49, 1938, p. 151-161.

495. R. Bastide, « *Os de Casa Verde* », dans *Les religions africaines au Brésil : vers une sociologie des interpénétrations de civilisations*, Paris, Presses universitaires de France, 1960.

496. Z. Lopes da Silva, « A memória dos carnavais afro-paulistanos na cidade de São Paulo nas décadas de 20 e 30 do século XX », *Diálogos - Revista do Departamento de História e do Programa de Pós-Graduação em História*, vol. 16, 2012, p. 37-68.

497. A. Barbosa, F. Lucrécio et J. C. Leite, *Frente Negra Brasileira - Depoimentos : Entrevistas e textos : Márcio Barbosa*, São Paulo, Quilombhoje Literatura, 1998.

vie sociale[498]. Nous en avons la trace la plus ancienne avec le *terreiro* de Dona Izabel fondé à Peruche en 1956 (la *ialorixá* – cheffe de culte – Isabel Maria da Conceição de Oliveira, connue sous le nom de Mãe Kateçu comme *benzedeira* – guérisseuse, dont la fille Wanda a repris l'activité jusqu'à nos jours[499]). La même année, la première école de samba, Unidos de Peruche, se constitue autour du club de football Cruz Esperança. De même, au cours d'entretiens réalisés en 2018 dans le quartier de Peruche, est évoquée à plusieurs reprises la mémoire des sage-femmes du quartier, parmi lesquelles dona Eurides, *parteira* (sage-femme) et nourrice, blanchisseuse, et *passista baiana* (danseuse bahianaise) dans les différentes écoles du quartier (voir chapitre 11), qui s'est installée à Casa Verde à la fin des années 1940.

Une dynamique comparable s'est finalement déployée à Casa Verde, plus tardivement, fondée sur des réseaux moins denses, de moindre importance et de moindre influence sur la culture urbaine de São Paulo. La territorialisation des réseaux religieux, syndicaux, sambistes, tous forgés par des institutions « africaines », autrement dit des institutions créoles issues des dernières générations d'Africains arrivées avec la condition d'esclaves, apparait d'autant plus forte à Madureira. La représentation cartographique de ces réseaux contraste avec le territoire décrit dans la revue *Rio Ilustrado* à la même époque. En superposant les lieux mentionnés sur la carte de la figure 36 (chapitre 5), reproduits (en blanc) dans la figure 50, et ceux de la carte de la figure 49 représentant les lieux mentionnés dans ce chapitre (en noir), il apparait que ces deux espaces ne coïncident pas. La Madureira « illustrée » se situe en vitrine, au centre et le long des grands axes, tandis que la Madureira de la samba telle qu'elle surgit brusquement dans la presse se forme dans les îlots en arrière des avenues, autour de la route de Portela, sur les pentes du *morro* et constitue des centres secondaires près des stations Oswaldo Cruz ou Turiaçu.

Dans le monde urbain esclavagiste de Rio, dans les plantations de l'intérieur, des formes d'organisation forgées à partir d'héritages africains avaient permis aux populations esclavisées et aux libres de couleur de s'adapter et de maintenir des espaces de résistance et de socialisation des territoires. Les *capitães de tropa*, devenus syndicalistes, ont adopté et adapté les modèles d'organisation du monde blanc européen qui leur ont permis de contrôler leurs positions dans le marché du travail, tandis que les liens familiaux, les parentés élargies et fictives, assurent la protection sociale minimale et vitale pour les migrants. Dans la métropole, ces liens et formes d'organisation ont pris une dimension spatiale : le système des *capitães de tropa* continue, d'après Maria Velasco e Cruz, à organiser le syndicat Resistência mais joue aussi un rôle essentiel dans la structuration de l'espace des *subúrbios*. À Serrinha, ce sont des *capitães de tropa* qui organisent le recrutement des travailleurs au sein de leur quartier ; ils sont des autorités du voisinage, des chefs de familles élargies, les initiateurs des écoles de samba y compris à l'échelle de la ville. Leur autorité locale semble également indissociable de leur rôle de *jongueiro* et de maître de *terreiros*, autorité qu'ils partagent avec leurs épouses, *mães-de-santo* de *candomblé*, et avec les sages-femmes de leur quartier. Chefs de clan, d'école, de quartier, syndicaux, ces personnages sont les responsables d'un monde organisé et autonome, dont la structure hiérarchique complexe est exposée dans les défilés

498. B. G. dos Santos et A. M. Azevedo, « Memórias de devoção e saberes ancestrais afrodiaspóricos : A Irmandade de São Benedito da Casa Verde, São Paulo (SP) », *ODEERE*, vol. 3, n° 6, 2018, p. 198-225.

499. Entretien téléphonique avec Wanda, Casa Verde, avril 2018 ; E. Britto, *São Paulo tem a Casa Verde*, São Paulo, Visuale, 1998.

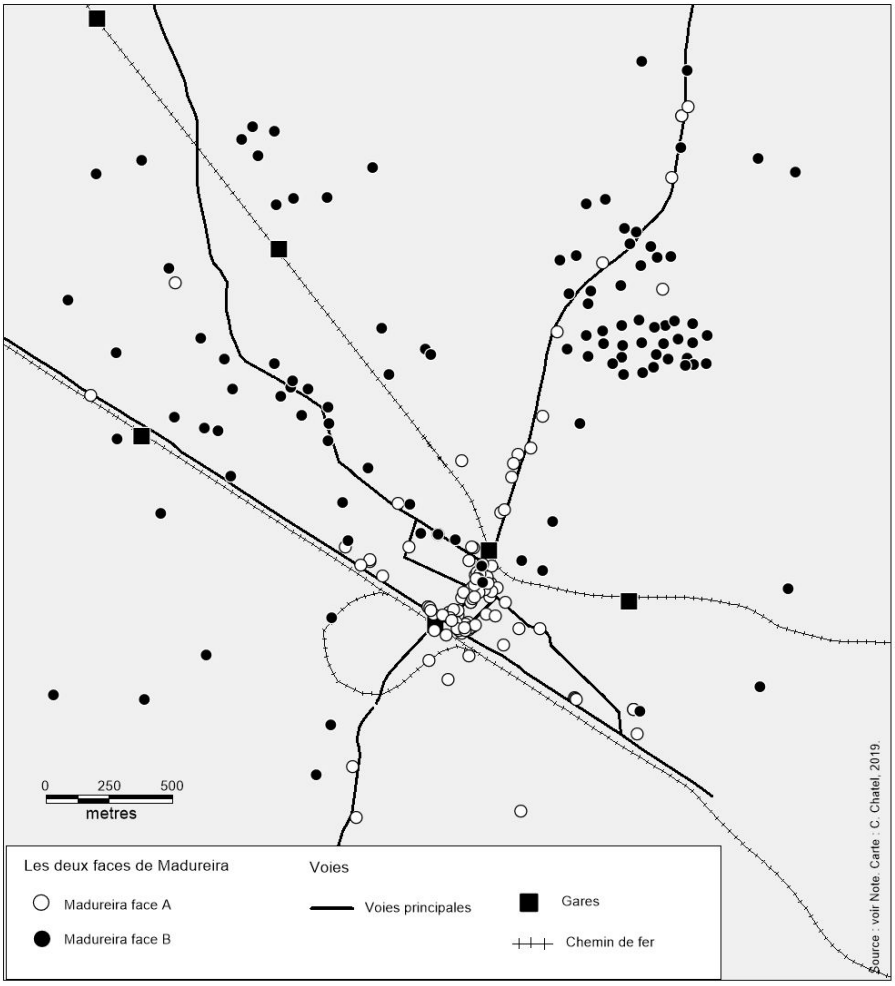


Figure 50. Deux Madureira ? Crédit : Cathy Chatel.

des écoles. Ainsi, loin d'être une occasion du renversement de l'ordre social, le Carnaval de la Praça Onze est au contraire son exposition et sa reconnaissance.

Dans la mise en place de cette nouvelle société noire, la pratique du *jongo* apparait déterminante pour l'articulation des différents réseaux et autorités. Cette pratique, associée à la résistance collective et mémorielle, s'appuie sur des références africaines diverses, recomposées au Brésil de manière imprévisible. Elle est transmise dans des formes implicites d'initiation, sans règles formalisées mais par improvisation. Sans être cachée, elle reste insaisissable. À la différence des performances de samba, il ne s'agit pas d'une mise en scène ou en spectacle mais d'un lieu de résistance, vécu comme tel par les participants et compris comme tel par quiconque voudrait le regarder. En 1930, Mano Eloy enregistre avec son Conjunto Africano (Ensemble africain) plusieurs disques pour le label Odeon, dont l'un contient, face A, « *Ponto de Ogum* », un chant de *jongo* en référence à l'*orixá* du même

nom et, face B, un morceau intitulé « *Liberdade do escravo* »[500]. L'association de ces deux titres dans un même objet, enregistrés par la principale maison de disques de Rio, résume la complexité de la configuration de la culture noire atlantique qui s'affirme alors sur tout le continent.

L' « évènement-samba », que l'on peut suivre par la popularisation et la légitimation du carnaval des écoles de samba au cours des années 1930, a-t-il modifié les références au monde esclavagiste qui caractérisaient jusqu'alors la société de « post-abolition » ? En rendant visibles et désirables des pratiques issues du monde esclave, le carnaval de Madureira a-t-il modifié la charge symbolique des termes qui y sont associés ? Le mot « africain », utilisé et investi de manière opposée selon les milieux sociaux, est aussi différemment associé à la couleur (race) et à la mémoire de l'esclavage. Trois citations nous aideront à mesurer les évolutions de sens accompagnant celles du carnaval.

Rappelons d'abord que deux générations plus tôt, c'est-à-dire après l'abolition, et dans les premières années de la République, le terme « africain » à Rio associe immédiatement la condition esclave avec une culture africaine supposée. L'écrivain métis Lima Bareto, dans son roman *A triste fim de Policarpo Quaresma*, qu'il situe dans un bourg qui pourrait être alors celui de Madureira dans les années 1890, décrit un de ses personnages comme un « noir africain » tout juste émancipé, qui soigne la famille de son patron à l'aide de savoirs médicinaux africains. L'auteur lui prête à la fois une mémoire vive de sa captivité et une forte présence de ses références culturelles africaines :

> Elle était bien singulière, la situation de ce noir africain, qui n'avait sans doute pas oublié les douleurs de sa longue captivité, qui retrouvait les résidus de ses croyances tribales ingénues, résidus qui avaient résisté – à quel prix – à sa transplantation forcée vers les terres d'autres dieux et qui les utilisait pour consoler ceux qui autrefois auraient pu être ses maîtres. Comme si les divinités de son enfance et de sa race, les sanguinaires idoles de l'insondable Afrique, voulaient le venger à la manière légendaire du Christ des Évangiles[501]...

Dans le Madureira illustré en 1937, nulle mention n'est faite de ces personnages. La société digne d'être représentée est fondamentalement orientée vers les normes esthétiques et morales des classes supérieures, blanches ou assimilées, nourries des initiatives des entrepreneurs et travailleurs européens. Le magazine réussit même la prouesse de passer sous silence le succès des évènements du carnaval des écoles de samba, alors que ces derniers sont couverts par la presse quotidienne et ne peuvent donc être inconnus du journaliste. Tandis que de manière générale la couleur est un sujet à éviter, les classes populaires y sont plus volontiers représentées par des blancs. Nous retrouvons là l'attitude des journalistes du *Cruzeiro* à propos du carnaval, qui semblent avoir le plus grand mal à faire une place aux carnavalesques noirs, associés aux favelas, à la délinquance et à la transgression. Dans ce contexte, le surgissement du carnaval « africain » est un bouleversement des représentations au sein des classes supérieures, en tout cas pour une partie d'entre elles, qui se laisse atteindre

500. Elóy Antero Dias & Getúlio Marinho - Conjunto Africano, *Ponto de Ogum*, Rio de Janeiro, Odeon, 1930, vol. 10679-B, matriz 3860.

501. L. Barreto, *Sous la bannière étoilée de la Croix du Sud - A Triste fim de Policarpo Quaresma*, M. Le Moing et M.-P. Mazéas (trad.), Paris, L'Harmattan, 1992, p. 195.

par cette « découverte ». Nous avions rappelé la fascination d'Arthur Ramos devant le défilé de 1934, à propos duquel il écrit :

> Le carnaval est une vision spectrale de la « culture » d'un groupe humain. Les civilisés y laissent exploser leur vie instinctive refoulée. Mais le primitif, lui, ne fait que se montrer dans sa spontanéité originelle. C'est le cas de la Praça Onze, conglomérat de tout un inconscient ancestral. (…)
> C'est une fantasmagorie. Dans un temps extrêmement restreint, nous assistons à la récapitulation de toute une vie collective. Des institutions qui se fragmentent, se désagrègent et se dissolvent. Leurs vestiges sont recueillis par la Praça Onze. La Praça Onze est une grande broyeuse, une meule gigantesque, qui travaille la matière inconsciente et la prépare à son entrée dans la « civilisation »[502].

La vision de Ramos sur les « cultures africaines du Brésil », comme celle de Raimundo Nina Rodrigues trente ans avant dont il reprend le matériau ethnographique, révèle avant tout leur caractère « primitif » à une époque où celui-ci fait l'objet d'un intérêt de la part des sciences humaines, médicales et des avant-gardes intellectuelles, dans un contexte de polarisation avec l'état de « civilisation ». Il s'agit ici d'une Afrique découverte ou redécouverte, y compris par l'ouvrage de Gilberto Freyre récemment publié, et dont il s'agira, pour Roger Bastide un peu plus tard de même que pour l'anthropologue Fernando Ortiz à Cuba, de déterminer, dans ses créolisations inévitables, la « pureté d'origine »[503]. Pour résumer, il s'agit d'une Afrique sans esclavage, sujet qui par ailleurs n'intéresse pas les lecteurs du *Rio Ilustrado*.

Le contraste est fort avec la manière dont les classes populaires, les *suburbanos* notamment, se sont rapidement approprié le carnaval de la samba. Dans le chapitre 6, on a vu comment il devient une source d'identification au quartier, suscitant des sociabilités nouvelles. En quelques années, les musiques, les danses et les références associées au monde esclave passé sont devenues des références populaires, partagées, consensuelles. Dans cette presse de masse où se construit l'image de nouvelles classes moyennes, ce n'est pas l'Afrique qui est valorisée à travers les écoles de samba de Madureira, mais sa créolisation, c'est-à-dire au contraire tout ce qui la rend brésilienne, autochtone, nationale. Le rôle de la presse quotidienne est considérable. La culture populaire mise en forme dans le carnaval et mise en scène par la presse suggère un processus de mobilité sociale ascendante, de « civilisation » (dignification) des classes populaires. Ce sont des noirs débarrassés à la fois de l'Afrique, et de l'esclavage.

502. « *O carnaval é uma visão espectral da ''cultura'' de um grupo humano. Os civilizados explodem a sua vida instintiva reprimida. Mas o primitivo apenas se mostra na sua espontaneidade de origem. É o caso da Praça Onze, conglomerado de todo um inconsciente ancestral. (…). É uma fantasmagoria. Num tempo absolutamente restrito, assistimos à recapitulação de toda uma vida coletiva. Instituições que se fragmentam, se esboroam e se diluem. Os seus remanescentes são recolhidos pela Praça Onze. A Praça Onze é uma grande trituradora, mó gigantesca, que elabora o material inconsciente, e prepara-o para a sua entrada na ''civilização''* ». A. Ramos, *O folclore negro do Brasil : demopsicologia e psicanalise*, Rio De Janeiro, Livraria-Editôra da Casa do Estudante do Brasil, 1935, p. 257, cité par M. E. C. Pereira *et al.*, « Primitivo e loucura, ou o inconsciente e a psicopatologia segundo Arthur Ramos », *Revista Latinoamericana de Psicopatologia Fundamental*, vol. 10, n° 3, 2007, p. 522.

503. S. Capone, « Le pur et le dégénéré : le candomblé de Rio de Janeiro ou les oppositions revisitées », *Journal de la société des américanistes*, vol. 82, n° 1, 1996, p. 259-292.

Enfin chez les habitants « africains » de Serrinha et de Portela qui sont les principaux producteurs de ce nouveau carnaval, et sont aussi, rappelons-le, parmi les « derniers arrivés » dans le quartier et les plus marginalisés, les références à l'Afrique (divinités, lieux, rythmes, danses ou encore rituels) trouvent avant tout leur origine dans des institutions créoles et dans la résistance à l'esclavage. C'est dans cette fonction qu'elles sont transmises et réinvesties dans les quartiers et chez les générations suivantes urbanisées. L'Afrique y apparait à la fois comme une origine – qui en l'occurrence n'est pas associée au « primitif » mais à une société de référence – et comme une expérience de l'esclavage. Dans son interview de 1973, Teresa Bento da Silva insiste sur ces termes. Elle raconte avoir fui enfant la plantation avec son père et refuser de se faire appeler « *negrinha* », c'est-à-dire petite esclave par les gérants de la plantation – techniquement, elle était née libre par la loi de 1871 dite du Ventre libre. Elle insiste également sur l'origine africaine de ses grands-parents (« Munhambano », de la côte Mozambique). Craignant que son interlocuteur n'en comprenne le sens, elle répète plusieurs fois, visiblement en colère que « l'Afrique est un *lieu* ! ».

> Mon grand-père, ma grand-mère étaient tous Africains… [de nouveau irritée par l'insistance de la question sur le biotype étrange de son grand-père] : Oui. Africains. Des gens africains. Parce qu'il était Africain ! Munhambano, c'est l'Afrique ! C'est l'Afrique. Mon grand-père était Africain ! Combien de fois veux-tu que je te le dise ? … [encore plus irritée] Non ! C'est l'Afrique ! L'Afrique est un lieu ! [se calmant] : n'est-on pas ici à Madureira ? Eh bien c'est la même chose, l'Afrique est un lieu comme Madureira en est un. N'est-on ici pas dans une ville ? Est-ce qu'il n'existe pas le lieu de Paraíba do Sul ? Eh bien c'est pareil, l'Afrique est un lieu. Un point c'est tout[504].

Ainsi, comme les deux faces du disque de Mano Eloy, Afrique et références africaines sont mobilisées indissociablement de l'expérience de résistance à l'esclavage, un « *quilombo* » au sens que lui donne l'historienne Beatriz Nascimento[505]. Elles sont donc, au contraire de l'Afrique des anthropologues, une évocation directe de la société esclavagiste, dans laquelle le mot « *africano* » peut contrer le terme « *negro* ».

Dans ces trois approches du carnaval des années 1930, l'association entre noir, africain et esclave qui allait de soi en 1900 est descellée ou revisitée. Pour les groupes subalternes, les classes populaires suburbaines plus ou moins « noires » ou « africaines », ce jeu des possibles recompositions correspond à un espace social plus ouvert, offrant des perspectives de mobilité sociale. Cependant, malgré les dissociations entre Afrique, couleur et esclavage, les marqueurs de la société post-esclavagiste accompagnent ces mobilités. La référence à la couleur reste une modalité de disqualification, et les hiérarchies issues de l'esclavage n'ont

504. « *Meu avô, minha avó, era tudo africano….(de novo irritada com a insistência da pergunta sobre o estranho biotipo de seu avô) : É. Africano. Gente africano. Pois ele era africano ! Munhambano é África ! É África. meu avô era africano ! Quantas vezes quer que eu falo ? (mais irritada ainda) : Não ! É África ! Lugar na África (se acalmando:)… Aqui não tem Madureira ? É como assim. É África. É mesmo que lugar da África. Aqui não tem cidade ? Num tem Paraíba do Sul ? Então ? É como a África. É assim* ». A. J. do Espírito Santo, « A Roça de Teresa revisitada – A pesquisa ».

505. B. Nascimento, *Uma história feita por mãos negras : relações raciais, quilombos e movimentos*, A. Ratts (éd.), Rio de Janeiro, Zahar, 2021.

pas disparu mais se superposent à celles formées par les migrations et le peuplement des faubourgs. En observant maintenant les pratiques religieuses à Madureira, autre marqueur social qui fait référence à la société esclavagiste, je propose de préciser les traits de cette mobilité sociale.

Partie III

Pratiques religieuses et mobilités sociales à Madureira

L'échelle sociale qui ressort des observations du peuplement des deux faubourgs se répartit entre deux extrémités : en haut la bourgeoisie suburbaine, dominée par une ou deux familles qui possèdent le foncier d'origine et occupe le pouvoir politique et, en bas, les populations reléguées dans les marges, migrants arrivés récemment des zones de plantation, en majorité afro-descendants. Nous avons, dans la deuxième partie de l'ouvrage, simplifié cette échelle en reconstituant le point de vue de trois groupes sociaux : les deux mentionnés précédemment – bourgeoisie sans couleur d'une part et « africains » d'autre part – entre lesquels on a pu voir se constituer un large groupe intermédiaire dont la presse quotidienne se fait à la fois le porte-parole et l'instance normative. Il est ressorti de la comparaison entre Casa Verde et Madureira que la société suburbaine de Rio présente une grande diversité de ces catégories intermédiaires, tandis qu'à São Paulo l'assimilation entre « noirs » et descendants d'esclaves récents contribue à polariser et racialiser les catégories. À Madureira, la perméabilité entre les différentes catégories est importante, et les mobilités ascendantes comme descendantes plus courantes. Les marqueurs sociaux hérités de la société esclavagiste, attribués ou assumés, sont déterminants dans ces mobilités. La couleur de la peau n'est pas le seul marqueur : les pratiques religieuses renvoient également à des positions sociales, attribuées ou assumées, qui renvoient elles aussi aux catégories de la société esclavagiste.

La diversité religieuse dans le Brésil du XIX^e^ siècle est non seulement le produit du brassage culturel induit par des migrations multi-continentales, mais aussi le fait de l'effacement relatif de l'Église catholique comme institution dirigeante. Contrairement à la Colombie ou au Mexique où le Saint-Siège se rapproche des nouveaux régimes après la longue crise de l'Indépendance, l'Église catholique au Brésil n'est pas en situation d'hégémonie. L'influence d'églises catholiques alternatives, protestantes, libérales, issues des mouvements révolutionnaires français et étasunien ou du libéralisme anglais, et plus généralement des « religions de la Raison », est importante parmi les élites, notamment celles formées à l'École polytechnique de Rio où se diffuse la religion positiviste fondée par Auguste Comte[506]. La bourgeoisie carioca est également un des terrains de diffusion du spiritisme, notamment dans sa version française inspirée par Allan Kardec en 1860[507]. Religion « éclairée », qui cherche à faire une place et rationaliser tant les phénomènes surnaturels que les processus inconscients, dans une préscience de la psychanalyse mais aussi de la physique quantique, le spiritisme et ses dérivés médiumniques occupent aussi une fonction thérapeutique essentielle.

Car la question religieuse en croise une autre qui est celle du monopole de la médecine, autre filière de formation des élites (dans les facultés de Salvador et de Rio principalement, mais aussi de São Paulo à partir de 1912), et dont l'exercice est réglementé dans la Constitution républicaine de 1890. La figure sociale du médecin, qui combine éducation supérieure et incarnation d'un ordre moral fondé sur la science et la raison, entre en opposition avec les

506. A. Enders, *Histoire du Brésil*, Paris, Chandeigne, 2016.

507. G. Cuchet, *Les Voix d'outre-tombe : tables tournantes, spiritisme et société*, Paris, Seuil, 2012.

superstitions et fétichismes supposés des religions populaires catholiques ou syncrétiques. Le catholicisme populaire est suspect de millénarisme, source de désordre social et de contestation politique qui a marqué les esprits de l'oligarchie lors de la guerre de Canudos en 1896–1897 [508].

Dans les faits, selon Lima Bareto qui décrit la société du *sertão* carioca dans les années 1900, le prix prohibitif de la médecine officielle la réservait aux classes supérieures, et une offre considérable de thérapeutiques s'était déployée parmi la population. Les médiums spirites côtoient « les sorciers d'Afrique » et les cartomancienne au chevet des patients selon leurs moyens, chacune de ces thérapeutiques correspondant à des positions sociales précises, mais circulant allègrement d'une maison à l'autre [509].

Dès les années 1910 à Madureira, j'ai pu relever la présence d'églises évangéliques, baptistes, méthodistes et spiritistes qui reflètent aussi les aspirations des suburbains à embrasser les codes de la bourgeoisie carioca. Or, ainsi que le montrent les travaux d'Emerson Giumbelli notamment [510], les faubourgs de 1920 – précisément parce qu'ils deviennent des lieux de mobilité sociale – sont bien un terrain de cette rivalité religieuse, et la répression des thérapeutiques populaires devient un enjeu de contrôle de cette mobilité sociale.

Dans cette troisième partie, je vais explorer les faubourgs associés à cette peur de la contagion, et aux politiques de contrôle social. Les références aux cultes afro-brésiliens ou à la couleur sont alors essentielles pour opposer le bon et le mauvais spiritisme, les religions superstitieuses et les religions de la raison, la médecine publique et la médecine populaire.

Ces oppositions cèdent lorsque que l'on se rapproche des pratiques repérées à Madureira. Nous verrons justement que la presse, dans le sillage de la police garante de l'ordre social, évolue brusquement, autour de 1932, dans son traitement des affaires de charlatanisme, religions et transes populaires (chapitre 8). Nous pourrons ainsi nuancer les notions de syncrétisme et de religion « nationale » qui ont été mise en évidence à l'époque par les anthropologues, notamment Roger Bastide [511] : plus qu'un métissage, l'enjeu est avant tout la mobilité ascendante de nouveaux groupes et le contrôle de cette mobilité.

En se plaçant, dans le chapitre 9, au niveau des individus engagés dans ces affaires, on constatera que la presse apparait non plus comme le relais d'un ordre moral qui diffuse de nouvelles normes mais comme un moyen, pour ces individus, de transformer cet ordre moral ou au moins d'y négocier leur place et les significations des référentiels culturels qu'ils mobilisent.

508. Communauté regroupée à la fin du XIX^e^ siècle dans l'arrière-pays de Bahia en contestation de l'installation de la République, elle a rassemblé plusieurs dizaines de milliers de personnes autour du prédicateur millénariste Antônio Conselheiro avant d'être détruite par l'armée fédérale lors de deux expéditions particulièrement meurtrières.

509. L. Barreto, *Sous la bannière étoilée de la Croix du Sud* – A Triste fim de Policarpo Quaresma, Monique Le Moing et Marie-Pierre Mazéas (trad.), Paris, L'Harmattan, 1992, p. 195.

510. E. Giumbelli, « Heresia, doença, crime ou religião : o Espiritismo no discurso de médicos e cientistas sociais », *Revista de Antropologia*, vol. 40, n° 2, 1997, p. 31-82.

511. R. Bastide, *Les religions africaines au Brésil : vers une sociologie des interpénétrations de civilisations*, Paris, Presses universitaires de France, 1960.

Chapitre 8 Religion des faubourgs et destins de la nation

Ainsi qu'en témoigne le développement du carnaval populaire, les faubourgs de Rio et de São Paulo sont les lieux d'un brassage et d'un métissage culturel qui associe des cultures d'origines indigènes, africaines et européennes, notamment autour de pratiques religieuses. À partir de la fin du XIX^e siècle, une grande diversité de religions se développe à Rio ou à São Paulo [512] : religions de matrice africaine en particulier nagô (yoruba, vaudou du bénin) et bantoue, cultes *caboclos* d'origine indigène, animismes, religions protestantes en provenance des États-Unis (baptistes, évangéliques, méthodistes, adventistes, etc.). En parallèle, divers spiritismes ou pratiques médiumniques d'origine européenne se font jour (kardécisme, église positiviste, cultes maçonniques), de même que d'innombrables pratiques magico-religieuses thérapeutiques : cartomancie, guérisseurs, magie noire, etc. Suscitant à la fois curiosité, intérêt, fascination et inquiétude de la part des élites – les chroniques de João do Rio furent un succès de libraire dès leur parution en livre en 1904 – ces pratiques sont néanmoins l'objet d'une répression croissante, qui contribue à stigmatiser les quartiers populaires et les périphéries. En effet, tandis que les législations urbaines interdisent dès les années 1890 l'usage du tambour dans le centre-ville [513], les autorités policières s'appuient sur la législation pénale qui réprime le charlatanisme dans le centre. Moins contrôlées [514], les périphéries deviennent alors le théâtre de recompositions et hybridations de différentes pratiques syncrétiques susceptibles d'inquiéter les autorités – un possible fléau social dont le contrôle relève bientôt de politiques hygiénistes [515].

Tandis que les pratiques religieuses ou spirituelles constituaient un marqueur distinguant nettement les classes sociales, comme dans le cas du spiritisme, de la cartomancie ou des cultes cabocles et bantous, un phénomène similaire à la popularisation du carnaval de la samba transforme la perception des religions populaires, afro-brésiliennes et indigènes au début des années 1930. Alors que ces pratiques font face à une répression intense, notamment au nom de l'hygiène publique et d'une offensive de la médecine officielle sur les pratiques

512. J. do Rio, *As religiões no Rio* (1904), Rio de Janeiro, Edição da Organização Simões, 1951 ; M. C. C. Wissenbach, *Ritos de Magia e Sobrevivência. Sociabilidades e Práticas Mágico-Religiosas no Brasil (1890/1940)*, thèse de doctorat, Universidade de São Paulo, 1997.

513. Interdiction du *batuque* à São Paulo par le *Código de Posturas* en 1886.

514. R. Rolnik, *A cidade e a lei : legislação, política urbana e territórios na cidade de São Paulo*, São Paulo, Studio Nobel, 1997.

515. Y. Maggie, *Medo do feitiço : relações entre magia e poder no Brasil*, Rio de Janeiro, Arquivo Nacional, Orgão do Ministério da Justiça, 1992.

thérapeutiques populaires, l'opinion relayée par la presse bascule au cours de l'année 1932 en faveur d'une religion nationale, le « spiritisme de *umbanda* ». De même que pour le carnaval, les cultes populaires associés aux anciens esclavisés et aux métissages indigènes, qui faisaient l'objet d'un discours scientifique raciste, sont désormais célébrés comme les composantes d'une religion nationale authentique.

La construction d'une pathologie sociale : le fléau du « bas spiritisme »

Les différents travaux d'Emerson Giumbelli [516] montrent que la construction progressive du terme de « bas spiritisme », qui regroupe de manière assez floue l'ensemble des pratiques religieuses répréhensibles et cible particulièrement les pratiques populaires, doit être comprise dans le contexte de l'institutionnalisation de la médecine au Brésil. Ce processus, essentiel dans la construction de l'État brésilien depuis l'Empire et d'autant plus dans la première République, suppose l'éradication de formes thérapeutiques concurrentes à la médecine issue des facultés nationales (à Rio, Salvador, Recife puis São Paulo). Ces pratiques sont visées par la législation contre le charlatanisme dans le code pénal de 1890, via trois articles (156, 157 et 158). Le premier vise l'exercice illégal de la médecine :

> Exercer la médecine dans l'une de ses branches, l'art dentaire ou la pharmacie, pratiquer l'homéopathie, l'hypnotisme ou le magnétisme animal, sans être qualifié selon les lois et règlements [517].

L'article 157 vise le spiritisme et la magie, et la subjugation de la crédulité publique :

> Pratiquer le spiritisme, la magie et ses sortilèges, utiliser les talismans et la cartomancie pour éveiller des sentiments de haine ou d'amour, inculquer des remèdes pour des maladies curables ou incurables, bref, fasciner et subjuguer la crédulité du public. . . [518]

Le délit est aggravé si par ces moyens le prévenu cause la dégradation ou l'altération des facultés psychiques de sa victime [519]. Les médecins qui pratiqueraient ces actes seraient également privés du droit d'exercer. Enfin l'article 158 concerne la punition du *curandeirismo*

516. E. Giumbelli, « O ''baixo espiritismo'' e a história dos cultos mediúnicos », *Horizontes Antropológicos*, vol. 9, n° 19, 2003, p. 247-281 ; E. Giumbelli, « Heresia, doença, crime ou religião : o Espiritismo no discurso de médicos e cientistas sociais », *Revista de Antropologia*, vol. 40, n° 2, 1997, p. 31-82.

517. « *Exercer a medicina em qualquer dos seus ramos, a arte dentária ou a farmácia, praticar a homeopatia, hipnotismo ou magnetismo animal, sem estar habilitado segundo as leis e regulamentos* », article 156 du Code pénal promulgué le 11 octobre 1890.

518. « *Praticar o espiritismo, a magia e seus sortilégios, usar talismãs e cartomancias para despertar sentimentos de ódio ou amor, inculcar curas de moléstias curáveis ou incuráveis, enfim, para fascinar e subjulgar a credulidade pública* », article 157, *Ibid.*

519. « *1° Se por influencia ou em consequência de qualquer destes meios, resultar ao paciente privação, ou alteração temporária ou permanente das faculdades psíquicas* », *Ibid.*

(exercice du métier de guérisseur, *curandeiro*[520]), défini par la prescription ou l'emploi d'une quelconque substance causant la privation ou l'altération temporaire des facultés psychiques ou des fonctions physiologiques, ou une quelconque infirmité ou maladie.

Giumbelli montre comment, en dehors de sa visée de santé publique et de protection de la population vulnérable, cette législation a pris un caractère racial, visant peu à peu un ensemble de pratiques que les services de police ou la presse nomment « bas spiritisme », en opposition au spiritisme d'origine européenne répandu parmi les classes aisées urbaines de la société brésilienne.

Doctrine développée en France par Allan Kardec dans les années 1860, le spiritisme est rapidement diffusé à Rio et São Paulo par l'intermédiaire d'intellectuels, journalistes et animateurs de *La revue spirite*, organe de diffusion de ce qui se veut non pas une religion mais une science[521]. Cette doctrine qui séduit nombre d'intellectuels français et internationaux, repose sur l'idée que l'humain n'est pas seulement un corps mais également un esprit, une puissance psychique qui se détache du défunt et continue d'exister après la mort. Les esprits se manifestent, enseignent et agissent par un intermédiaire, le medium, éventuellement à travers la transe et l'hypnose. La pratique du spiritisme, qui a attiré de nombreux intellectuels et a d'une certaine manière ouvert la voie à l'investigation de l'inconscient et de ses manifestations, et à sa manipulation à des fins thérapeutiques, s'est répandue au Brésil en tant que science et religion. Elle s'est à la fois intégrée aux liturgies catholiques à travers la formation d'églises spirites, et développée comme une pratique rationnelle fondée sur une approche scientifique de phénomènes dits paranormaux ou surnaturels associés à certaines formes de thérapies populaires. Importée d'Europe et renvoyant à un monde intellectuel savant européen, la religion spirite s'est affirmée au Brésil comme une religion des élites progressistes et modernistes sous le nom de kardécisme, qu'il était alors important de distinguer d'autres pratiques s'appuyant sur la transe ou la manifestation des esprits, à savoir celles des religions populaires d'origine africaine ou indigène.

En effet, bien que le sens qui est donné à leur nature et à leur fonction soit très différent, un parallèle peut être établi entre les pratiques spirites européennes, et l'importance des « esprits », *caboclos* ou *orixás* dans les religions africaines ou indigènes. Pour Roger Bastide qui les observe à la fin des années 1930, ce parallélisme permet d'expliquer le syncrétisme religieux qui s'est constitué en ville parmi les classes populaires, d'abord entre religions africaines, puis entre religions indigènes et africaines, et enfin avec le spiritisme européen. Bastide constate d'abord l'intégration d'éléments religieux africains de deux origines, les « esprits » présents dans les religions bantoues (*caboula*) et les *orixás*, divinités d'origine nagô (yoruba), dans des rituels d'origine indigène. Ceux-ci mobilisent en effet les « *caboclos* »[522], esprits qui visitent les adeptes et en particulier le prêtre, par l'intermédiaire de la transe qui peut être provoquée par des substances (herbes, alcools) et la musique. La « descente » des

520. S'il en résulte la mort, la peine peut aller de 6 à 20 ans de prison (article 158, *Ibid.*).

521. M. Aubrée et F. Laplantine, *La table, le livre et les esprits : naissance, évolution et actualité du mouvement social spirite entre France et Brésil*, Paris, J.-C. Lattès, 1990 ; D. J. Hess, *Spirits and scientists : ideology, spiritism, and Brazilian culture*, University Park, Pennsylvania State University Press, 1991.

522. *Caboclo* désigne un métis indien portugais. C'est aussi un terme utilisé dans les religions populaires pour désigner un « esprit » ; R. Bastide, « Le spiritisme au Brésil », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, vol. 24, n° 1, 1967, p. 3-16.

orixás ou des esprits africains dans le corps des adeptes prend également la forme de transe, même si l'interprétation en est fondamentalement différente [523]. Ainsi, le parallélisme formel entre la descente des *orixás* dans le corps des adeptes et la visite des *caboclos* dans celui du maître de cérémonie (*pai do santo*) aurait permis leur syncrétisme, puis d'y associer le spiritisme d'origine européenne.

Ce « bas spiritisme » ou « faux spiritisme », qu'il faut entendre comme « vulgaire » dans la bouche des spirites d'influence européenne qui veulent établir une religion civilisée et moderne, recouvre les religions syncrétiques qui dès la fin du XIX^e^ siècle ont suscité l'intérêt de certains scientifiques, notamment parce qu'elles sont interprétées à travers le prisme de la question raciale, au cœur de la manière dont les médecins appréhendent alors la « question nationale » [524]. Ainsi, pour le plus célèbre des théoriciens brésiliens de la dégénérescence, le médecin légiste et psychiatre Raimundo Nina Rodrigues (1862–1906), les pratiques religieuses populaires qui s'appuient sur la transe et sur les relations avec les esprits doivent interpeller le juriste. Elles rappellent en effet combien la « race noire » serait victime de ses caractères physiologiques, à savoir une certaine crédulité et vulnérabilité mentale, si bien que la transe pourrait selon lui être considérée comme l'expression de pathologies mentales. Dans cet esprit, la répression du bas spiritisme correspond à une politique de santé publique qui coïncide avec la désafricanisation de la société brésilienne [525].

En effet, depuis au moins les années 1890, les traitements de la folie et de la criminalité ont été associés à l'étude des races. Pour Nina Rodrigues, les dispositions mentales liées à la race expliquent les pathologies mentales qu'il observe chez les populations noires brésiliennes, ce qui devrait conduire selon lui à une réflexion générale sur la responsabilité pénale des noirs [526]. Marqué comme ses collègues contemporains par la révolte de Canudos (1896-1897), qu'il tend également à mettre en relation avec l'appartenance raciale des révoltés, suggérant leur manipulation hystérique par leur leader Antônio Conselheiro, les approches de Nina Rodrigues associent inévitablement politiques de sécurité intérieure et de santé publique avec la question raciale. Les théories sur la dégénérescence sont alors un paradigme de la psychiatrie brésilienne, que l'on retrouve chez Franco da Rocha, psychiatre de São Paulo, qui souligne en 1905 chez les noirs une « tendance au mysticisme » et au fait que « dans la race noire, il y aurait une prédominance de formes dégénératives telles que l'épilepsie, l'idiotie, l'imbécillité et autres » [527].

523. Pour Bastide, ce qu'il appelle la « macoumba urbaine », développée à Rio et São Paulo dans les années 1920, serait d'abord un syncrétisme entre deux traditions religieuses africaines, l'introduction des *orixas yorubas* dans la *caboula*, pratique créolisée de la religion bantoue en Amérique, puis indigénisée, avec notamment l'intervention des esprits indiens dits *cabocles*. Cette fusion de deux spiritualités différentes se complète d'un syncrétisme catholique qui opérait depuis longtemps une fusion entre *orisha* et saints catholiques dans la religion populaire brésilienne. R. Bastide, *Les religions africaines au Brésil : vers une sociologie des interpénétrations de civilisations*, Paris, Presses universitaires de France, 1960.

524. L. M. Schwarcz, *O espetáculo das raças : cientistas, instituições e questão racial no Brasil, 1870–1930*, São Paulo, Companhia das Letras, 1993.

525. R. Nina Rodrigues, *As raças humanas e a responsabilidade penal no Brasil*, Rio de Janeiro, Centro Edelstein, 1894.

526. *Ibid.*

527. « *na raça negra haveria o predominio de formas degenerativas como a epilepsia, idiota, imbecilidade e outras* », cité par A. A. S. de Almeida, *Uma fábrica de loucos : psiquiatria X espiritismo no Brasil*, Belo

Ainsi, la lutte contre les religions populaires assimilées au « bas spiritisme » devient un enjeu de santé publique qui s'inscrit dans les politiques hygiénistes inspirées des thèses eugénistes, avec une forte dimension raciale [528].

Répression médico-légale dans les années 1920

Or, les années 1920 sont marquées par un durcissement de cette répression. À São Paulo, elle s'inscrit dans un contexte où, comme l'a montré Marcelo Quintanilha, l'activité de la police incarne la politique de « civilisation » de la société pauliste, qui à plusieurs égards doit représenter la société moderne brésilienne ayant tourné le dos à l'esclavage comme à l'Afrique [529]. Une réorganisation importante des services de police de la ville est initiée par João Batista de Souza, le délégué général de police nommé en 1920. C'est lui qui divise le Gabinete de Investigações (principal opérateur de la police) en 7 départements dont celui de *jogos y costumes* (jeux et mœurs), visant spécifiquement deux activités illégales mais jusqu'ici tolérées, le jeu de hasard (*jogo do bicho*) et la prostitution. Dans ce cadre, la répression du bas spiritisme, qui était jusqu'alors une compétence de la brigade des mœurs [530], justifie un service de répression du bas spiritisme d'abord en tant qu'annexe du département *jogos e costumes* en 1924 puis comme service intégré en 1928 [531].

À Rio, est mis en place le département des mystifications et stupéfiants, qui renforce l'action des districts. On le voit à l'œuvre dans cette arrestation, rapportée par la presse en 1926, dans le quartier de Madureira :

> La police du 23e district, alertée de la présence nocturne de plusieurs « macumbeiros » dans le quartier, a décidé de faire une descente afin d'y mettre fin et de répondre ainsi aux plaintes des voisins de ces lieux de « macumba », qui, jusqu'aux premières heures du matin, sont importunés par des tambours, des cris, des piétinements, etc. Après avoir interrompu une cérémonie dans une rue Honorio Gurgel, le commissaire Brandão Filho a dirigé son équipe vers Oswaldo Cruz, « dans une maison isolée où travaillaient de nombreux macumbeiros ». Au moment de l'assaut, ils étaient tous devant un autel, formant un

Horizonte, Editora Dialética, 2021, p. 137. Almeida relève également le lien qu'établit Rocha entre la même tendance au mysticisme et l'hystérie féminine, expliquant la forte participation des femmes aux pratiques spiritistes.

528. Y. Maggie, *Medo do feitiço* ; E. Giumbelli, « O ''baixo espiritismo'' e a história dos cultos mediúnicos » ; D. J. Hess, *Spirits and scientists* ; M. Meyer, *Reasoning against madness : psychiatry and the state in Rio de Janeiro, 1830-1944*, Rochester, University of Rochester Press, 2017 ; A. Michel, « Les psychiatres brésiliens et la race, entre eugénisme et hygiénisme (1920-1937) », *Histoire, médecine et santé*, nº 20, 2022, p. 89-108 ; A. C. Isaia, « Folie et spiritisme : la construction de la pathologie spirite à la faculté de médecine de Rio de Janeiro », *Brésil(s). Sciences humaines et sociales*, nº 16, 2019.

529. M. T. Q. Martins, *A civilização do delegado : modernidade, polícia e sociedade em São Paulo nas primeiras décadas da República, 1889-1930*, Alameda Editorial, São Paulo, 2014.

530. Serviço de Repressão ao Baixo Espiritismo, anexo à Delegacia de Costumes (source D. B. Mattos, « As Macumbas em São Paulo », *Revista do Arquivo Municipal*, nº 49, 1938, p. 151-161, qui a enquêté sur ces dossiers de police).

531. M. C. C. Wissenbach, « A mercantilização da magia na urbanização de São Paulo, 1910-1940 », *Revista de História*, nº 150, 2004, p. 8.

> grand demi-cercle, dont trois individus jouant des tambours rustiques à une extrémité. Au milieu se trouvait le « Pai Santo », que tout le monde appelait « Rompe Matto », entouré de trois garçons qui fumaient des cigares avec lui.
> Les policiers introduits se sont arrêtés un moment, observant tout ce spectacle délirant, le Dr Brandão Filho ayant remarqué que les principaux protagonistes de la « macumba » buvaient régulièrement le contenu d'une bouteille qui semblait être de la cachaça.
> Au bout d'un moment, Rompe Matto a mis le feu à la bouteille, qui a explosé, tout en prononçant beaucoup de mots que les policiers n'ont pas compris. Ce n'est qu'alors que le commissaire a arrêté les personnes présentes, qui ont dans un premier temps tenté de désobéir, puis ont été emmenées au commissariat de Madureira, où se trouvaient déjà les « macumbeiros » arrêtés à Honorio Gurgel.
> Parmi les autres « muambas » prises dans la maison, le commissaire a trouvé un chevreau mort et deux poules mortes.
> Il aurait été dit au Dr Brandão Filho, lorsqu'il est parti avec le matériel perquisitionné :
>
> Qu'Oxalá vous accompagne. . .
>
> Parmi les « macumbeiros » arrêtés, 150 ont été libérés, mais tout le matériel saisi est resté au poste de police[532].

Dans cette scène, les qualificatifs entre guillemets de « *macumbeiros* », « matériel », « travail » ou « *muambas* » sont inspirés chez le journaliste et la police par plusieurs indices : en particulier le terme de *oxalá* qui est un des principaux *orixas* nagô. La scène décrite

532. « *A policia do 23° districto, enterida de que na zona existiam varios ‘‘macumbeiros’’, à noite, resolveu dar uma batida em regra, afim de acabar com os mesmos e atender entretanto, as reclamações dos vizinhos das casas de ‘‘macumba’’, os quaes, até alta madrugada, são importunadas com toques de tambores, gritos agudos, zapateados, etc.* » Après avoir arrêté une cérémonie dans une rue Honorio Gurgel, le commissaire Brandão Filho dirigea son équipe vers Oswaldo Cruz, « *em uma casa isolada ‘‘trabalhavam’’ numerosos ‘‘macumbeiros’’. Quando surprendidos, estevam todos deante de um altar, formando um grande semi-circuito, tenso em uma das extremidades tres individuduos tocando tambores rusticos. No meio estada o ‘‘pae santo’’, que todos chamavam de ‘‘Rompe Matto’’, o qual tinha a seu lado tres rapazes, que fumavam charutos jontamente com elle*.
A policia nesta casa detece-se durante algum tempo, observando todo aquelle espectaculo de malucos, notando o dr. Brandão Filho que as figuras principaes da ‘‘macumba’’ bebia, de vez em quando, o conteudo de uma garrafa, que parecia ser paraty.
Em dado momento, ‘‘Rombe Matto’’ ateou fogo ao que continha a tal garrafa, que explodium, dizendo, elle, nesta occasião, uma porção de palavras que a autoridade não comprehendeu. Só então o delegado deu voz de prisão aos presentes, os quaes, a principio, pretenderam desattender a ordem, sendo, depois, presos e levados á delegacia de Madureira, onde já se encontravam os ‘‘macumbeiros’’ presos em Honorio Gurgel. Entre outras ‘‘muambas’’ que eram retiradas da casa acima referida, enontrou o delegado um cabrito e duas gallinhas mortas.
Ele que disse ao dr Brandão Filho , quando s. s. se retirara como o ‘‘material’’ apprehendido : ‘‘Oxalá que te acompanhe’’…
Dos ‘‘macumbeiros’’ presos, 150 foram postos em liberdade, ficando na delegacia, porém, todo o ‘‘material’’ apprehendido. »
« A policia do 23° contra os ‘‘macumbeiros » da zona », *Correio da manhã*, Rio de Janeiro, 15 mai 1926, p. 8. Voir V. C. R. Velasco, *A Geografia da repressão : Experiências, Processos e Religiosidades no Rio de Janeiro (1890 – 1929)*, mémoire de master, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2019.

permet de penser qu'il s'agit d'un rituel *caboclo* (indigène) par l'usage du cigare fumé par le maître de cérémonie (*pae de santo*) et ses trois assistants. L'usage du tambour fait également partie du rituel africain de la « *caboula* » comme l'a documenté Roger Bastide, avec des danses et des transes (*zapateado* – piétinements, *gritos agudos* – cris aigus [533]).

Pour Yvonne Maggie comme pour E. Giumbelli, la politique de répression de ces religions populaires, qu'elles soient appelées macumba, bas spiritisme ou cultes cabocles, visent précisément les pratiques que l'on peut identifier par leur origine africaine ou indigène, et a un caractère raciste indubitable. Cette répression s'opère sans beaucoup de précision ni de connaissance des cultes visés, auxquels il semble qu'il suffit d'attribuer quelques éléments connotés comme africains (le nom d'un *orixá*, un tambour, le vocable *macumba*) pour viser en réalité toutes les pratiques religieuses populaires, et selon Giumbelli, permettre ainsi d'établir, en contrepoint, la religion du spiritisme comme une religion noble, moderne et rationnelle à partir de laquelle les classes moyennes supérieures veulent construire une spiritualité brésilienne [534].

L'année suivante en 1927, l'arrestation du tueur en série dit Febrônio Indio do Brasil, sous l'emprise d'un délire mystique, défraie la chronique et contribue à repenser les frontières entre psychiatrie, religion, race et criminalité [535]. La société de médecine de Rio de Janeiro entreprend alors de s'attaquer au « problème du spiritisme » [536]. La même année, une enquête

533. R. Bastide, *Les religions africaines au Brésil*.

534. E. Giumbelli, « Heresia, doença, crime ou religião » ; A. C. Isaia, « Les intellectuels de l'Umbanda et le nationalisme des années 1930 et 1940 », *Brésil(s). Sciences humaines et sociales*, 2012, n° 1, p. 169-189 ; R. Bastide, *Poètes et dieux : études afro-brésiliennes*, Paris, L'Harmattan, 2002.

535. Né dans le Minas Gerais en 1895, Febrônio était arrivé à Rio à 14 ans et avait déjà fait de nombreux séjours en prison pour des actes de délinquance. À partir de 1922, il se fait passer pour un médecin à Bahia et exerce la profession de dentiste, puis pour autre médecin à Espirito Santo, son imposture laissant de nombreux morts sur son passage. Revenu à Rio en 1926, il est plusieurs fois arrêté et une fois conduit à l'hôpital National des Aliénés où il est diagnostiqué comme « malade mental ». Il se lance alors dans une longue série de crimes sexuels, violant et étranglant ses victimes, garçons de plus en plus jeunes, toujours après les avoir entrainés dans quelque rite initiatique et messianique et leur infligeant des tatouages qu'il porte lui-même. Febrônio est en effet inspiré par l'hallucination d'un personnage blond féminin qui fait de lui un « fils de la lumière ». Combinant le « syndrome mystique » avec une criminalité barbare et sexuelle, il se choisit le nom de « Indio do Brasil » (Indien du Brésil). Manipulateur pervers, faux médecin, il échappe plusieurs fois à la police et à la prison avant son incarcération définitive en 1927. Son procès est largement couvert par la presse et son avocat Evaristo de Moraes, le célèbre défenseur de João Candido, leader de la révolte de la Chibata en 1910, obtient la reconnaissance de son irresponsabilité pénale et son internement à l'hôpital des aliénés. Le directeur Juliano Moreira l'admet dans son établissement, créant à cette occasion une section pénitentiaire dont Febrônio est le premier patient (et le plus vieux puisqu'il y mourra à 89 ans en 1984). La même année, la section pénitentiaire de Juquerí est inaugurée par Franco da Rocha à São Paulo.
Phénomène médiatique, Febrônio fascine l'intelligentsia avant-gardiste de Rio et de São Paulo, les poètes Oswaldo de Andrade, Tarsila do Amaral et au-delà du Brésil, Blaise Cendrars, lié aux deux premiers, qui voyage au Brésil à cette époque. A. Cape, « Febrônio/Fébronio. Transfigurations d'un fait divers dans l'imaginaire brésilien de Cendrars », *Cahiers des Amériques latines*, n° 48-49, 2005, p. 41-57. G. Gutman, « Febronio, Blaise & Heitor : Pathos, violência e poder », *Revista Latinoamericana de Psicopatologia Fundamental*, vol. 13, n° 2, 2010, p. 175-189 ; P. Fry, « Febrônio Indio do Brasil », dans A. Eulálio (éd.), *Caminhos cruzados : linguagem, antropologia e ciências naturais*, São Paulo, Brasiliense, 1982.

536. A. A. S. de Almeida *et al.*, « O olhar dos psiquiatras brasileiros sobre os fenômenos de transe e possessão », *Archives of Clinical Psychiatry (São Paulo)*, vol. 34, 2007, p. 34-41.

est lancée auprès de onze experts chargés de se prononcer sur la relation pathologique entre transe, possession et troubles psychiatriques, tandis que les médecins souhaitent mobiliser les appareils juridique et policier pour lutter contre le « fléau » du spiritisme : c'est en particulier la position du psychiatre Xavier de Oliveira, qui publie à l'issue de cette enquête son ouvrage *Spiritisme et folie. Contribution à l'étude du facteur religieux en psychiatrie*[537], ou celle de Leonídio Ribeiro et Murillo de Campos, développée dans *Le spiritisme au Brésil : contribution à son étude clinique et médico-légale*[538], qui interprètent les principaux résultats de l'enquête menée à Rio.

Pour Leonídio Ribeiro, la pratique du spiritisme est un des principaux facteurs de morbidité psychiatrique. Il indique ainsi dans le rapport de l'enquête publié en 1931 que :

> 50 % des patients évalués par lui au bureau de médecine légale de la police, soupçonnés d'être atteints d'une maladie mentale, ont vu apparaître leurs symptômes de « folie en s'adonnant aux pratiques du spiritisme »[539].

Dans un exposé à la Sociedade Brasileira de Neurologia, Psiquiatria e Medicina Legal en 1927, Xavier de Oliveira fait la même démonstration, rapportée par Angélica Silva de Almeida :

> Il présente un cas clinique et pose la question suivante : « Le spiritisme produit-il ou non de la folie ? ». Pour répondre, il utilise les observations du professeur Henrique Roxo. Il présente des données statistiques montrant que « les cas de folie affiliés au spiritisme augmentent chaque année », et que « 95 % des délires épisodiques observés dernièrement dans cette clinique sont conditionnés par des hallucinations de nature spirite », démontrant qu'il s'agit d'un « danger social »[540].

En parallèle à l'enquête de la Société de médecine, une campagne de répression policière est lancée par le chef de la police de la capitale. Un décret du 17 février 1927 donne ainsi au chef de la police (*delegado*) Augusto Mattos Mendes le mandat de « promouvoir la

537. X. de Oliveira, *Espiritismo e loucura : contribuição ao estudo do factor religioso em psychiatria*, Rio de Janeiro, A Coelho Branco F., 1931.

538. L. Ribeiro, *O espiritismo no Brasil : Leonidio Ribeiro [u.] Murillo de Campos. Contribuição ao seu estudo clinico e medico-legal*, São Paulo, Comp. Ed. Nacional, 1931.

539. *50% dos pacientes avaliados por ele no Gabinete Médico Legal da Polícia, como suspeitos de atingidos por uma moléstia mental, tiveram o início de seus sintomas de ''loucura ao se entregarem às práticas do espiritismo''* ; *ibid.*, cité par A. A. S. de Almeida, Uma fábrica de loucos: psiquiatria x espiritismo no Brasil (1900-1950), thèse de doctorat, Universidade Estadual de Campinas, 2007, p. 118.

540. « Apresentou um caso clínico e fez a seguinte pergunta : ''O Espiritismo produz ou não loucura ?''. Para responder a esta questão, utilizou observações do Prof. Henrique Roxo. Exibiu dados estatísticos mostrando que ''os casos de loucura filiados ao Espiritismo augmentam annualmente'', sendo que ''95 % dos delírios episódicos ultimamente observados naquella clinica são condicionados por allucinações de feitio espírita'', demonstrando ser este um ''perigo social'' ». Oliveira, 1927, p.189 ; cité par A. A. S. de Almeida, *Uma fábrica de loucos : psiquiatria x espiritismo no Brasil (1900-1950)*, p. 147.

répression des crimes prévus dans les articles 157 et 158 du code pénal[541] ». Cette campagne qui se déroule jusqu'au début des années 1930 se fait ainsi l'écho des médecins les plus impliqués dans la lutte contre les « crimes » de « magie, sorcellerie, cartomancie, utilisation de talismans »[542] et le « *curandeirismo* » dont la répression est confiée à Mendes.

À São Paulo, peu après la publication des résultats de l'enquête de Rio en 1931, une vaste campagne est organisée par le chef de la police de l'État, en coordination avec le service d'assistance aux aliénés. De février à mai 1932, le *delegado* procède à l'arrestation et à l'internement de plus de 800 individus présentant des troubles psychiatriques à des degrés divers. La plupart sont dirigés vers l'hôpital de Juquerí. Une bonne partie de ces malades étaient en effet détenus sans motif dans les centres de police de tout l'État, parfois depuis plusieurs années, faute de structures d'accueil dédiées, et une autre partie était arrêtée dans la rue, tandis que d'autres encore étaient emmenés au commissariat par leur famille ou leur employeur. Les photographies et le registre des arrestations montre une forte proportion de noirs parmi les patients prisonniers[543]. Ils sont adressés au directeur de l'Assistance aux aliénés, le docteur Pacheco e Silva, psychiatre fervent eugéniste qui dirige l'hôpital de Juquerí depuis plusieurs années, où il développe des expérimentations précoces de traitements de choc[544].

La ligne répressive, médico-policière, des religions populaires dans les grandes villes s'inscrit donc dans une approche hygiéniste, à la fois sociale, mentale et sanitaire qui constitue la mouvance majoritaire chez les psychiatres jusqu'au début des années 1930[545]. Celle-ci associe sans nuance les pratiques spiritistes aux principaux maux de la société, les accusant de favoriser le suicide[546], le meurtre et la destruction de la famille[547], comme le résume le psychiatre pauliste Pacheco e Silva en 1936 :

> Les crimes de sang se répètent avec une fréquence effrayante à São Paulo. En cherchant l'origine de ce fait, on constate que les causes résident dans trois facteurs principaux : l'alcoolisme, le spiritisme et le bas charlatanisme[548].

Cependant, pour plusieurs raisons liées aux débats scientifiques au sein de la psychiatrie, cette approche raciale et pathologique des syndromes mystiques, qui justifie le traitement

541. V. C. R. Velasco, *A Geografia da repressão : Experiências, Processos e Religiosidades no Rio de Janeiro (1890 – 1929)*, p. 210.

542. « *magia, feitiçaria, cartomancia, uso de talismãs* »

543. A. Michel, « Une opération de police sanitaire, l'internement psychiatrique de plus de 800 ''déments'' entre janvier et juillet 1932 à São Paulo (Brésil) », *Histoire, médecine et santé*, n° 20, 2022, p. 129-136.

544. G. Q. Tarelow, *Entre comas, febres e convulsões : os tratamentos de choque no Hospital do Juquery (1923-1937)*, Santo André, UFABC, 2013.

545. A. Michel, « Les psychiatres brésiliens et la race, entre eugénisme et hygiénisme (1920-1937) ».

546. M. Caldas, « As causas e a prophylaxia do suicidio », *Archivos Brasileiros de Hygiene Mental*, Ano II (3), 1929, p. 158-159.

547. L. Ribeiro, *O espiritismo no Brasil* ; X. de Oliveira, *Espiritismo e loucura.*

548. « *Os crimes de sangue se repetem com freqência assustadora em São Paulo. Buscando a origem desse fato, verifica-se que as causas residem três fatores principais : o alcoolismo, o Espiritismo e o baixo charlatanismo* ». Cité par A. A. S. de Almeida, *Uma fábrica de loucos : psiquiatria x espiritismo no Brasil (1900-1950)*, thèse de doctorat, Universidade Estadual de Campinas, 2007, p. 118.

eugéniste des maladies mentales tout comme le tri racial de l'immigration au Brésil, atteint alors son pic [549].

En effet, de nettes dissensions étaient apparues dès 1929 à Rio lors du premier Congrès d'hygiène mentale et d'eugénisme entre les approches eugénistes de l'hygiénisme mental et celles des hygiénistes dits sociaux, qui prenaient plus volontiers en compte les facteurs environnementaux, sociaux et culturels dans le développement des maladies et leur prise en charge. Pour ces derniers, le facteur racial doit être définitivement écarté de la pathologie mentale, ainsi que le démontre le directeur de l'hôpital des aliénés de Rio, Juliano Moreira, lui-même noir, dans une intervention en 1929 [550]. En opposition à Leonídio Ribeiro notamment, certains psychiatres comme Arthur Ramos ou Ulysses Pernamboucano délaissent les approches eugénistes pour s'intéresser plus directement au « milieu » en tant que production sociale et culturelle, que ce soit à l'échelle de la famille, du quartier, des cadres culturels religieux ou des institutions comme l'école. Cette orientation a pour contexte le nouvel intérêt des intellectuels pour les religions et cultures africaines et leur participation à la formation de la société brésilienne. Gilberto Freyre publie son *Maîtres et esclaves* en 1933, tandis qu'Arthur Ramos publie ses premiers travaux sur les religions afro-brésiliennes à Bahia (*O negro brasileiro*) en 1933, juste avant d'arriver à Rio et de s'intéresser au carnaval noir. Ulysses Penamboucano, directeur de l'hôpital psychiatrique de Recife, organise avec son cousin Gilberto Freyre, le première congrès Afro-brésilien en 1934 [551], auquel participent plusieurs psychiatres. Ce changement dans les représentations traduit également une évolution dans l'image des religions spiritistes et de leurs pratiquants, perceptible dans la presse des grandes villes.

Les *subúrbios* entre contagion et rédemption

De la *macumba* à l'*umbanda* à Rio

La campagne médico-policière à Rio est d'abord relayée avec ferveur par la presse, qui ne cesse de se féliciter de l'action de la police contre la *macumba* dans les faubourgs. De fait, avec l'interdiction des tambours en centre-ville, les cérémonies qui se déroulent dans les périphéries peuvent être directement associées à des rituels africains et ainsi qualifiées de « *macumba* ». Le 23e district policier, qui couvre la zone nord et en particulier Madureira, est régulièrement cité dans la presse, et les faits divers rapportés sont sujets à généralisation. Le *Diário da Noite* titre ainsi le 3 décembre 1930 :

> La banlieue, « paradis des Macumbas ». L'histoire douloureuse de deux enfants qui ont été emmenées à une séance de magie noire ; après avoir mangé les bon-

549. A. Michel, « Les psychiatres brésiliens et la race, entre eugénisme et hygiénisme (1920-1937) ».

550. A. M. G. R. Oda *et al.*, « Dos males que acompanham o progresso do Brasil : a psiquiatria comparada de Juliano Moreira e colaboradores », *Revista Latinoamericana de Psicopatologia Fundamental*, vol. 8, no 4, 2005, p. 788-793 ; A. Moreira-Almeida *et al.*, « History of ''Spiritist madness'' in Brazil », *History of Psychiatry*, vol. 16, no 1, 2005, p. 5-25.

551. G. Freyre et al., *Novos estudos afro-brasileiros, « Trabalhos apresentados ao 1o. Congresso Afro-Brasileiro realizado no Recife, em 1934 »*, Recife, Ed. fac-similar, Fundação Joaquim Nabuco, Editora Massangana, 1988.

> bons de la sorcière, elles sont rentrées chez elles comme de véritables hallucinées[552].

Les deux enfants concernées, représentées en photo, sont noires, et c'est une blanche, une certaine Rosalba Albino, dite Rosa Espanhola, « sévissant rue Portão Vermelho 29 à Bento Ribeiro » tout près de Madureira, qui est en cause[553]. Dans *O Jornal do Brasil* le 5 juillet suivant, deux *feiticeiros* (sorciers) et trente croyants sont arrêtés par la police dans la banlieue de Cordovil[554] non loin de là. Les arrestations concernent n'importe quel culte pouvant être associé à un culte afro-brésilien ou cabocle, sans recherche de distinction entre les rituels et les familles religieuses, le terme de *macumba* les regroupant tous. Ainsi en 1932, le *Diário da Noite* dénonce l'ouverture d'un *terreiro* Ogum dans la rue Braz de Pina. Un homme noir de trente ans et une veuve y sont finalement arrêtés par la police[555]. En 1932, *A Batalha* déplore « encore un cas de ''macumba'' dans la favela de Caixa d'Agua »[556] et publie la photo de la « *macumbeira* », une jeune femme noire, et de son complice, un homme blanc âgé, après un meurtre[557].

Le 16 mai 1933, le même journal salue, dans le *subúrbio* de Jacaré (toujours dans la zone nord), une « rafle de la police » visant des *paes de santos*. L'article évoque notamment Maria Thereza, « *a famosa macumbeira dos subúrbios* » (la fameuse *macumbeira* des banlieues), les *terreiros* de Exum et le bas-spiritisme[558]. Il y a en effet des figures connues, comme Libania Britto dos Santos, vieille femme noire officiant rue Marambá, dont l'arrestation est signalée en 1933 par *O Radical* ainsi que par le *Diário Carioca*, qui titre « Dévoilement des mystères de la ''Macumba'' »[559]. Une autre figure est celle de Judite Caille ou Judith Kalillé, une libanaise dont le « *terreiro de Xangô* » dans le quartier de Ramos est fréquenté par des habitants de toute la ville et sera décrit plus tard par les travaux des anthropologues[560].

En 1933 toujours, le 23 mai, le *Diário da Noite* se félicite que « la police lutte dans toute la ville » et rend hommage au Dr Pericles, qui dirige la première délégation de police de Rio, et qui vient de procéder à l'arrestation, dans le quartier de Saúde près du port, de « Pedro Geraldo dos Santos, noir, et de son assistante Aline de Souza Guimarães, jeune femme blanche de la rue des Arcos »[561].

552. « *Subúrbios, ''Paraiso das Macumbas''. A história dolorosa de duas crianças que foram levadas a uma sessão de magia negra ; depois de comerem os doces da feiticeira voltaram á residencia como verdadeiras allucinadas* », *Diário da Noite*, 3 décembre 1930.

553. *Diário da Noite*, 3 décembre 1930.

554. *Jornal do Brasil*, 5 juillet 1930.

555. *Diário da Noite*, 21 mars 1934.

556. *« ainda o caso da ''Macumba'' do Morro da Caixa d'Agua »*.

557. *A Batalha*, 18 novembre 1932, p. 1.

558. *A Batalha*, 16 mai 1933.

559. *O Radical*, 17 mai 1933 ; « *Desvendendo os Mysterios da ''Macumba''* », *Diário Carioca*, 17 mai 1933.

560. *Jornal do Brasil*, « Em Ramos, un terreiro de xango arrestado pela policia, mãe de santo Judite Caille », 1933. Voir aussi A. Gonçalves Fernandes, *O sincretismo religioso no Brasil : seitas, cultos, cerimônias & práticas religiosas e mágico-curativas entre as populações brasileiras*, Curitiba, Editora Guaíra limitada, 1941.

561. *Diário da Noite*, 23 mai 1933.

Dans l'ensemble de ces affaires, et dans des configurations raciales très diverses, les termes de *macumba* et les mentions d'*orixás* et de *caboclos* sont clairement stigmatisants, nourrissant l'idée d'un fléau social volontiers associé aux banlieues, et aux quartiers populaires en général.

Mais peu à peu, d'autres usages du terme se font jour. Si l'on observe simplement la récurrence et le contexte d'utilisation du terme « macumba » dans la presse carioca et pauliste de 1929 à 1935, on le retrouve d'une part associé aux politiques de répression et de dénigrement, et d'autre part dans des contextes de divertissement, en particulier à partir de 1931, où, tout comme la samba dans le carnaval, il évoque une sensualité, un érotisme et une fascination festive. Le terme est présent dans le titre du disque *Mulata macumbeira*, enregistré par la société Odeon en 1931 (n. 10 741), ou dans les poèmes publiés par la revue *O Malho*, accompagnés d'illustrations stylisées de noirs, *mulatas* sensuelles et autres figures exprimant la fascination exercée par l'exotisme « nègre », comme on le retrouve d'ailleurs à la même époque parmi les avant-gardes des capitales européennes. Le poème « *Batuque* », publié en 1933 dans *O Malho*, évoque des « *terreiros* », « *macumbas* », associés aux « esclaves venus de la fazenda », et qui, finalement, exercent leur fascination sur le blanc : « Le blanc regarde et a envie… il a du désir »[562]. Les spectacles de l'artiste Eros Volusia annoncé dans *A Batalha* du 4 novembre 1933 reprennent cet imaginaire avec plusieurs chansons : « *No terreiro de Umbanda* », « *Carnaval na Praça 11* » ou « *Comendo café* »[563]. Signe d'une transformation, le même poème d'Oswaldo Orico est repris en 1935 dans *A Careta* et célébré avec le « *Carnaval do Jornalista* » qui salue les écoles de samba et les *paes de santos*[564].

Un autre terme est de plus en plus utilisé au début des années 1930 dans les affaires de répression religieuse, celui de « *umbanda* ». En balayant les articles de presse qui couvrent les affaires d'*umbanda* au début des années 1930 à Rio, on peut remarquer que les pratiquants proviennent plus volontiers des classes moyennes. Le *Diário de Noticias* publie en 1930 un article sur un *macumbeiro* arrêté à Engenho de Dentro qui se dit « *da linha de Umbanda* »[565] (de la ligne de umbanda). Le *Jornal do Brasil* pour sa part, relate qu'une *macumbeira*, la veuve de « *pae quintinho* » (une figure cabocle), a été prise en flagrant délit par la police en train d'assister la fille d'un médecin en compagnie d'un employé de l'EFCB. En 1932 dans le *Diário da Noite*, c'est un fonctionnaire du département de la Santé (rentré en 1905 comme *mata mosquito*, donc probablement un noir) qui subjuguait deux adolescents *mulatos*[566].

Plus précisément, on peut observer un tournant dans le traitement des religions africaines spiritistes à la fin de l'année 1932, avec la publication d'une série de quatre articles d'un journaliste, Antonio Eliezer Leal de Souza, qui est alors rédacteur du quotidien *A Noite* à Rio. Les colonnes du *Diário de Noticias* lui sont alors ouvertes pour qu'il traite « de manière purement explicative du sujet du spiritisme, de la magie et des Sept lignes de Umbanda »[567].

562. « *O branco olha e tem inveja… e tem desejo* », Oswaldo Orico, « Batuque », *O Malho*, 6 juillet 1933, p. 16.

563. *A Batalha*, 4 novembre 1933.

564. *A Careta*, 18 mai 1935, p. 46.

565. *Diário da Noite*, 25 juillet 1930, p. 5.

566. *Diário da Noite*, 25 août 1932.

567. « *vae se ocupar do assumpto, no sentido explicativo* (…) *do espiritismo, magia e as sete linhas de Umbanda* »

Ses articles seront regroupés sous ce titre dans une publication de 1933[568].

Ce journaliste se présente donc lui-même comme un adepte de *umbanda*, religion qu'il expose aux lecteurs. Il est plus encore le responsable d'une des quatre églises principales fondées récemment à Rio de Janeiro (nommées *tendas*), dont la première fut créée dans le quartier de Piedade. La deuxième a ouvert à Neves, autre *subúrbio* de la zone nord, puis à Niteroi pour enfin s'installer à São Gonçalo, dans le quartier des travailleurs du port. Deux autres *tendas* se sont ajoutées, celle de Nossa Senhora da Conceição dirigée par Leal de Souza, et celle du centre (Capital Federal). Le journaliste explique se réclamer du kardécisme, mais aussi des *orixás* nagô qui désignent les fameuses sept lignes de *umbanda* ainsi déclinées : Exu, Oxalá (assimilé à Jésus), Ogum (correspondant à São Jorge), Oxossi, Xangô, Nha San (Santa Barbara), Yemanjá, Santo. La religion se rattache en outre au spiritisme dit « bas » qui repose sur l'intervention des *caboclos* indiens[569].

Non plus dénigrés comme pratiques populaires, les éléments indigènes ou africains sont au contraire valorisés et revendiqués dans la pratique de l'*umbanda*, qui repose cette fois sur un nouveau clivage : la différence entre une ligne blanche et une ligne noire, qui est de nature morale (faire le mal ou le bien). La dénonciation de la pratique d'une ligne noire (ou magie, ou magie noire) sert toujours à justifier la répression du charlatanisme. En revanche, Leal de Souza n'opère pas de clivage entre les composantes africaine et européenne de la religion, désignée sous les termes de *macumba* ou de bas spiritisme. Il fait cependant une distinction entre les deux, non sur leur principe mais sur leur environnement culturel : la *macumba* concerne d'après lui un milieu social moins favorisé, d'influence africaine, et donc des pratiques d'un niveau intellectuel moins développé, même s'il faut bien constater, exemple à l'appui (il raconte comment un vieux noir a sauvé une jeune fille en la diagnostiquant d'un regard dans la rue), que les *macumbeiros*, les noirs pauvres, ont parfois des connaissances supérieures aux adeptes dont le niveau d'éducation est plus élevé. En revanche, la ligne blanche se distinguerait radicalement de la « magie noire », qui est celle de l'empoisonneur, du jeteur de sort animé par la vengeance et la colère comme cette jeune *mulata* qui aurait jeté un sort à ses patrons – ils l'avaient réprimandée pour être sortie discuter avec son amoureux au coin de la rue[570].

Ce clivage moral ne coïncide plus avec celui qui séparait le « bas spiritisme » du kardécisme, fondé sur le rejet des éléments africains dans la religion syncrétique. D'ailleurs, l'*umbanda* se veut la religion de la réconciliation des peuples qui forment la nation, dans un contexte de fragilité politique. Leal de Souza se lamente ainsi des derniers évènements qui ont vu la population de São Paulo se soulever contre le gouvernement provisoire de Vargas pour exiger une Constitution, et se félicite du travail des spirites, avec à la fois les cabocles indiens, les *orixás* bahianais et les esprits du kardécisme européen, pour concilier les insurgés. Il se réfère ainsi à Kardec comme « le maître » et cite une déclaration de la ligue spiritiste belge, reprenant des références du kardécisme de l'Égypte ancienne. Pour Leal de Souza, ces trois sources de spiritualité évoquent les trois races qui composent la nation

568. L. D. Souza, *O espiritismo, a magia e as Sete linhas de Umbanda*, Limeira, Editora do Conhecimento, 1933.

569. *Ibid.* reprenant le *Diário de noticias*, 8 novembre 1932, p. 1.

570. *Ibid.*

brésilienne, et doivent permettre de reconstituer une unité nationale et apaiser les conflits ainsi que la menace séparatiste représentée par la révolte pauliste[571].

L'anthropologue Roger Bastide qui s'y intéresse une décennie plus tard propose l'idée que les « macoumbas » de Rio, bien ancrés dans leurs territoires suburbains, auraient peu à peu fait émerger une religion nouvelle, le spiritisme de *umbanda*, qui aurait dès 1935 rapidement entrepris son institutionnalisation[572]. En effet, alors que le terme *umbanda* n'apparait dans la presse qu'en 1932 pour désigner la « *linha de Umbanda* », et en 1941 aura lieu le premier congrès de spiritisme de *umbanda*. Celui-ci se définit alors comme une intégration au spiritisme kardéciste des éléments des *orixás* et des cabocles, la transe et la fumée, et s'affirme comme une religion à part entière. Ses promoteurs le présentent même comme l'Église brésilienne nationale par excellence, parvenant à réconcilier les trois races, et avec cet argument, demandent l'appui du régime[573].

Des études pointent en effet l'importance du soutien à Vargas et à son projet nationaliste au sein de l'église spiritiste de *umbanda*, principalement ancrée dans la ville de Rio[574], ce qui renforce l'analyse sociologique de cette religion par Roger Bastide. Celui-ci décrit ce phénomène religieux comme une aspiration nationaliste, expression d'une classe sociale émergente dans les faubourgs cariocas. Bastide défend en effet l'idée que la religion *umbanda*, issue de la transition effectuée dans la *macumba* urbaine, déstructurée et sous-prolétaire, est le fait d'une classe urbaine métissée, prolétaire en quête d'ascension sociale et donc de rapprochement avec le monde blanc, mais qui n'est pas pour autant prête à renoncer à ses racines culturelles africaines. Cette classe sociale trouverait son expression politique à travers l'adhésion à une religion nationale, qui harmonise et institutionnalise son identité de classe récemment formée dans les métropoles (en particulier à Rio, capitale à partir de laquelle le modèle se diffuse), et procède ainsi à une « nationalisation par le bas »[575].

Il apparait en outre que les « spirites de *umbanda* » sont nombreux dans les milieux de la police carioca et chez les militaires, où les soutiens tenentistes à la Révolution de 1930 sont importants. On avait signalé à Madureira deux personnages membres de l'armée qui se réclamaient du spiritisme, soutiens du Parti autonomiste fondé par Pedro Ernesto en 1933 (chapitre 5). La police compte dans ses rangs de nombreux adeptes dès le début de la décennie. Un article du *Radical* mentionne un commissaire de police qui serait également *pai de santo*, dans le district de Cordovil[576]. Cette popularité du spiritisme dans les rangs de la police

571. *Ibid.*

572. R. Bastide, *Les religions africaines au Brésil*.

573. *Ibid.*

574. A. C. Isaia, « Les intellectuels de l'Umbanda et le nationalisme des années 1930 et 1940 », *Brésil(s). Sciences humaines et sociales*, n° 1, 2012, p. 169-189.

575. R. Bastide, *Les religions africaines au Brésil*.

576. « Au commissariat du 22e district, il y a un commissaire appelé Delmiro Ribeiros Moura, qui, selon ce que João Monteiro Franca a déclaré au 4e commissariat auxiliaire, est un ''pae de santo''. C'est pourquoi les habitués de la macumba du quartier ont été convaincus par la ''macumbeira'' de la rua Oliveira Mello qu'elle était protégée contre la police », « *na delegacia do 22e districto funcionna um commissario chamado Delmiro Ribeiros Moura, que segundo Joao Monteiro Franca declarou á 4 delegacia auxiliar, é ''pae de santo''. Por isso os frequentadores da macumba do districto estavam convencidos pela ''macumbeira'' da rua Oliveira Mello que tinha o ''corpo fechado'' contra a policia.* » *O Radical*, « Comissario ''pae de santo'' (subúrbio de Cordovil) », 1930.

aurait expliqué, pour Isaia, le lobbying exercé par ce secteur essentiel dans la mise en place du pouvoir de Vargas, et ainsi une pression sur le gouvernement pour officialiser la religion *umbanda* et cesser la répression au cours des années 1930[577]. Issue de ce rapport de force, la nouvelle Constitution votée en 1934 invite, en rappelant les principes de la liberté de culte, à suspendre la répression de la *macumba* ou du *batuque* « dès lors qu'ils ne contreviennent pas à l'ordre public et aux bonnes mœurs »[578]. Il est possible alors que la répression de la *macumba* se soit affaiblie ou ait cessé à Rio, en accord avec la police. On trouve par exemple en 1935, un article qui raconte comment la police de la ville peut compter sur une session spiritiste pour retrouver un voleur[579].

Criminalisation de la *macumba* à São Paulo

À São Paulo, les sociologues, la police ou la presse, se rejoignent pour considérer la religion spirite africanisée comme une perversion criminelle. Pour autant, de même qu'à Rio, à partir de 1935, on trouve dans la presse le début d'une distinction entre criminels (sorciers, guérisseurs, magiciens) et spiritistes de *umbanda*, tandis que, de manière générale, le terme de *umbanda* est sept fois moins récurrent que dans la presse carioca sur la même période. En revanche, le terme « *macumba* » apparait plus de 200 fois dans le seul *Correio Paulistano*, organe du parti conservateur (PRP), qui semble se spécialiser dans la dénonciation des rites africains. En 1935, paraît un article de Dalmo Belfort de Mattos, première enquête sur la *macumba* à São Paulo[580], qui s'attache à déterminer la frontière entre religion et magie. Quelques semaines plus tard dans le même journal, un autre universitaire s'intéresse à la responsabilité des auteurs d'actes criminels commis sous emprise mentale et psychique de la *macumba*[581].

Les recherches des scientifiques sur la religion pauliste reposent sur les documents produits par le zélé service de répression du bas spiritisme, annexe de la brigade des mœurs. Premier sociologue à s'y intéresser, Belfort de Mattos présente ainsi les sources de son enquête publiée en 1938 :

> Souhaitant obtenir des données plus complètes, nous nous sommes rendus à la Rue dos Gusmões où travaille le Service de répression du bas spiritisme, rattaché au poste de police des moeurs. Accueillis avec optimisme par le Dr Armando de Assis – la terreur des sorciers – nous avons été présentés à des enquêteurs spécialisés dans ce type de pratique, les Dr Emilio Claro et Silvio Augusto Ribeiro. Ils ont confirmé l'inexistence de la « magie noire » dans sa dimension diabolique, et l'absence presque totale de l' « envoûtement » observé dans le Nord par Manuel Quirino et dans la capitale fédérale par João do Rio[582].

577. A. C. Isaia, « Les intellectuels de l'Umbanda et le nationalisme des années 1930 et 1940 ».

578. « *desde que não contravenham a ordem pública e aos bons costumes* », Constitution de 1934.

579. « Une session spiritiste dans une rue de Cachambi qui retrouve un voleur », *Correio da Manhã*, 11 août 1935, p. 14.

580. D. B. Mattos, « As macumbas em São Paulo ».

581. « *A responsabilidade penal e as macumbas* », *Correio Paulistano*, 25 décembre 1935.

582. « *Desejando obter dados mais completos, dirigimo-nos à Rua dos Gusmões onde funciona o Serviço de Repressão ao Baixo Espiritismo, anexo à Delegacia de Costumes. Otimamente recebidos pelo Dr.*

L'activité réprimée par la loi et visée par la police reste principalement le *curandeirismo* ou charlatanisme, sans que sa dimension africaine ne soit spécifiquement en cause, ni même évoquée. En 1938, à l'occasion de son séjour à l'université de São Paulo récemment créée, Roger Bastide encadre une étude des cas cités par Belfort de Mattos. Il s'avère que la plupart des *macumbeiros* répertoriés dans son article sont blancs [583]. En l'absence de données autres que policières, les études de Bastide sur São Paulo mettent en évidence le caractère criminel mais aussi « individuel » caractérisé, pour l'anthropologue, par la perte des repères religieux et spirituels dans les pratiques paulistes au profit d'une exploitation du désarroi du migrant, perdu dans un monde urbain où il subit la difficile loi du marché et dans lequel il aspire à résoudre des problèmes matériels immédiats : se loger, se marier, trouver un emploi [584].

Le fait que dans les cas recensés la *macumba* soit essentiellement pratiquée par des blancs conduit Bastide à cette vision criminalisée. D'inspirations indiennes ou africaines, ces types de sorcellerie pratiquées par des blancs ne seraient qu'une forme corrompue ou pervertie de la religion africaine, présente dans les syncrétismes urbains. Ces derniers, fragilisés par la faiblesse de leurs contenus religieux, sociaux et symboliques, auraient fait de la religion une simple magie qui flatterait les pulsions criminelles ou névrotiques de ses représentants ou opérateurs, devenus de simples escrocs [585].

Autre différence avec Rio, les *macumbas* de São Paulo (de la fin des années 1930 donc), ne semblent pas liées à un contexte urbain spécifique, un quartier ou une communauté comme à Rio où elles sont associées aux *subúrbios* et aux favelas. Ici, au contraire, elles sont dispersées dans toute la métropole. Certes, Belfort de Mattos signale que d'après la police :

> Le principal foyer du *curandeirismo* se situe autour de São Paulo, entre le centre-ville et la zone rurale. Il s'étend également aux versants de Pinheiros, Itaim et Zavuvú. Nous avons compilé de nombreux « actes » parmi les milliers recensés par la section de la Brigade. Nous mettons en évidence certains types intéressants, de véritables modèles [586].

De cette géographie émergent les nouvelles périphéries, investies par les classes populaires migrantes récentes. Cette évaluation rapide permet à Bastide de renforcer son analyse de la *macumba* urbaine comme une transition, une religion populaire qui agrège les classes inférieures sans distinction de race, à la recherche d'une unité et d'une cohérence qu'elles ne retrouvent plus dans le chaos urbain. Avec une approche sociologique, Bastide met en

Armando de Assis – o terror dos feiticeiros – fomos apresentados aos investigadores especializados em ''canôas'' desta ordem, os Snrs Emilio Claro e Silvio Augusto Ribeiro. E deles ouvimos a confirmação da inexistência da ''magia negra'' em sua feição diabólica, a ausência quase completa do ''envultamento'' observado no Norte por Manuel Quirino, e na Capital Federal, por João do Rio. », *Ibid.*

583. R. Bastide, *Poètes et dieux*.

584. R. Bastide, *Les religions africaines au Brésil*.

585. *Ibid.*

586. « *E disseram-nos mais que o foco principal do curandeirismo se localiza nas cercanias de São Paulo, entre a Cidade e a Repreza. Esgalhando-se também, para as vertentes do Pinheiros, do Itaim e do Zavuvú. Compulsamos inúmeros ''autos'' dos milhares existentes na secção. Destacamos alguns tipos interessantes, verdadeiros padrões*. » D. B. de Mattos, « As macumbas em São Paulo », p. 156-157.

évidence un individu désaffilié de ses structures sociales traditionnelles liées à la *fazenda* ou à la vie rurale européenne ou indienne, jeté dans le chaos anxiogène de la grande métropole[587].

Malgré tout, on peut confirmer dans cette localisation le fort ancrage des pratiques religieuses africaines dans les quartiers noirs, en premier lieu Barra Funda, là-même où se réunissent les principaux *cordões* et *ranchos* de samba. Bastide reproduit d'ailleurs un dossier de police concernant un *feiticeiro* de Barra Funda qui dit avoir été initié par « *Os de Casa Verde* » (Ceux de Casa Verde), alors même que le quartier de Casa Verde ne compte que trois cas traités par la police en 1937 et 1938[588].

Ainsi, si l'on compare dans les deux contextes de Rio et São Paulo l'évolution du traitement de la *macumba*, à la fois dans la presse, par la police et à travers les interprétations sociologiques qui ont été proposées notamment par Bastide, on retrouve un scénario similaire à celui de l'image du carnaval noir dans les deux villes. La valorisation d'une religion populaire et de ses dimensions culturelles africaines et indiennes est à la fois plus importante et plus précoce à Rio. Sitôt l'enquête de 1927 publiée, on trouve, plutôt sous le terme de *umbanda*, une version valorisée d'un syncrétisme national capable d'agréger les différentes composantes culturelles de la population urbaine. Cette valorisation est pratiquement absente dans la presse à São Paulo, mais on peut constater avec un léger décalage, plutôt après 1935, que la réprobation et la répression de la *macumba* a perdu son stigmate africain : d'abord parce que les pratiquants poursuivis sont très majoritairement blancs, et ensuite parce que les cultes afro-brésiliens semblent cantonnés aux zones d'ancrage déjà identifiées (Bexiga, Barra Funda).

Religions à Madureira dans les années 1930

À l'inverse des typologies des anthropologues ou des distinctions très clivées qui décrivent les religions de Rio dans le discours médical ou policier, l'activité religieuse dans le *subúrbio* de Madureira apparaît à la fois dense, fluide, foisonnante et diversifiée. Nous avons vu que le peuplement du quartier s'accompagne de la création de nouvelles paroisses catholiques : celles de São Luis Gonzaga en 1915 au sud de la gare, de São Matheus en 1927 à Oswaldo Cruz, de Santa Rita à Turiaçu en 1931, et enfin de Santo Sepulcro en 1945 à la station Eduardo Araújo[589]. En outre, de nombreuses églises protestantes sont mentionnées dans le *Rio Ilustrado* de 1937 : des églises méthodiste, presbytérienne, baptiste se sont installées au cours des années 1920 autour du centre[590]. Les centres rituels afro-brésiliens, des *terreiros*, sont également nombreux, en général associés à la pratique du *jongo*, et localisés en arrière des grands axes : à Dona Clara, dans les secteurs d'Oswaldo Cruz et Turiaçú, sur les collines de Congonha et Serrinha[591]. Enfin il existe plusieurs centres spirites dont, au moins depuis 1916, l'église União Espirita Riopedrense (Union spirite du Rio das Pedras) dans la rue Maria Texeira à Oswaldo Cruz, et le centre du Grupo Espirita Consolação dos Afflictos, dans la rue

587. R. Bastide, « La macoumba urbaine », dans *Poètes et dieux*.
588. *Ibid.*
589. Voir les chapitres 2, 3 et 4.
590. Voir chapitre 5.
591. Voir chapitre 7.

Itaúba à Serrinha, à quelques mètres de la Tenda Espirita Cabana de Xangô, dans la *travessa* Alice, où officie la medium Joana Monteiro depuis 1929[592].

Même si cette géographie évoque une gradation entre les zones centrales, où les diverses églises chrétiennes majoritaires sont bien établies, et les zones en arrière des grands axes, où les *terreiros* et la présence des *orixás* est plus forte, il est difficile de la faire coïncider avec des logiques de race, de classe ou même de culte. En effet, nous avons vu que les noirs sont très nombreux dans les églises catholiques, mais aussi protestantes et en particulier dans leurs écoles – le collège baptiste Assumpção par exemple étant lui-même tenu par un pasteur noir[593]. De même, les *terreiros* n'étaient certainement pas uniquement fréquentés par des noirs et se situaient dans des rues socialement diversifiées. Si nous observons le quartier de Serrinha à partir des cartes du chapitre 7 (figure 51), nous pouvons constater la proximité des *terreiros* avec les axes commerciaux, qu'il faut mettre en relation avec la diversité sociale des habitants. Ainsi, les articles de presse mentionnant la rue Itaúba entre 1931 et 1937 rendent compte de cette diversité : un soldat de deuxième classe, blanc, réside au numéro 2 ; au 7 c'est une famille blanche possédant une coquette somme d'argent ; un pharmacien et sa femme au 17 ; au 42 un employé de la Light et un chauffeur des services d'hygiène de la municipalité, noirs ; puis un ouvrier au 52, etc.

Dans ce contexte de perméabilité et de proximité, il est difficile de distinguer les cultes entre eux, et encore plus de qualifier les pratiques visées par la législation pénale. Les articles de presse qui couvrent l'action de la police contre la *macumba* à Madureira témoignent de cette ambiguïté et montrent que la police, soutenue par les journalistes qui accompagnent parfois les opérations, sont régulièrement amenés à reconstituer des « preuves » avec peu d'éléments.

La police de la *macumba* est amenée à intervenir dans tout le quartier, y compris en centre-ville : sur l'avenue Marechal Rangel, dans l'immeuble jouxtant le commerce de tissus Casa Luso-Brasileira (voir chapitre 5), le *Jornal do Comercio* nous rapporte que le 29 mai 1930, le commissaire Augusto Mendes à qui fut confiée la répression du faux spiritisme, a surpris Isabel de Souza Fernandes en plein travail de *macumba* de réconciliation d'amoureux, une activité, selon les policiers, illégale et concernée par l'article 157[594]. Les objets saisis servent alors d'éléments de preuves, sans toutefois qu'il semble exister de critères objectifs permettant de les établir. Une photographie, peu éloquente, illustre le matériel d'Isabel censé lui permettre d'accomplir ses travaux de *macumba*. Dans le quartier d'Oswaldo Cruz, en 1935, c'est un culte afro-brésilien qui est visé. *O Radical* commente l'arrestation du « *pai de santo* José Gonçalves Patriota, qui ne put fuir, avec ses adeptes de Ogum, et fut embarqué dans un car de police. Les Objets du '' *candomblé* '' ont été saisis par la Police »[595].

Au cours des opérations, la police ne s'embarrasse pas à distinguer culte, *curandeirismo* ou crime. Ainsi en 1932, à Oswaldo Cruz, sur le fondement d'une plainte d'un mari qui accuse sa femme de s'adonner au culte du diable, la « police de la répression de la mystification a fait une descente à Oswaldo Cruz, rue Henrique de Mello 168 », où 100 personnes assistaient

592. *Ibid.*
593. Voir chapitre 5.
594. *Jornal do Comercio*, 29 mai 1930, « *Macumba varejada – Reconciliações de noivos a 30$000* ».
595. *O Radical*, 1935.

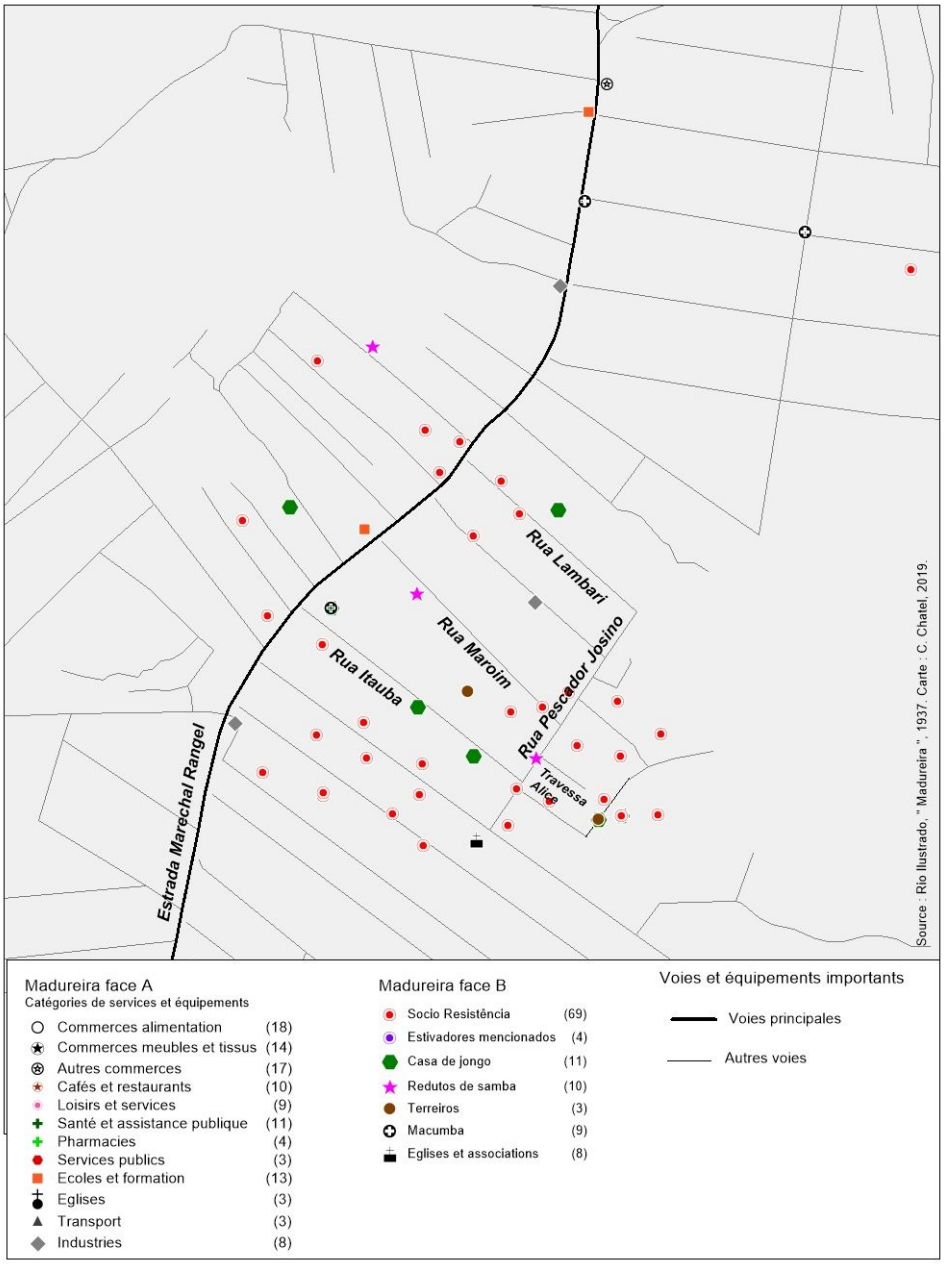


Figure 51. Le lotissement de Serrinha dans les années 1930 (anciennement Novaes). Crédit : Cathy Chatel.

à une session de « magie noire »[596]. Ces sessions qui rassemblent des centaines d'adeptes ne relèvent évidemment pas de la même activité que celle des consultantes de « magie noire » qui

596. *A Batalha*, 6 avril 1932. « *Deu uma batida em Oswaldo Cruz* ».

constituent des figures connues dans le quartier et souvent dans la ville, comme Madame Luz (une blanche du nom de Eduarda Fonseca Luz), impliquée dans plusieurs affaires criminelles, photographiée avec son amant (qualifié de *pardo*) et résidant dans la rue Silvio Gomes à Cascadura, impliquée dans une affaire de rapt d'enfant en 1935[597].

De même, les pratiques de *macumba* réprimées traversent les milieux sociaux. Dans un fait divers rapporté en 1936 par *A Nação*, la police arrête Eulália de Souza, mariée à un employé de l'EFCB et résidant rue Andrade de Figueira, entre le *largo* de Madureira et la colline de Serrinha. Elle officie avec une associée, Violeta, résidente du quartier de Penha.

L'assemblée arrêtée comporte des adeptes issus de différents milieux sociaux, venus parfois d'autres quartiers de la ville : il s'agit d'Americo Goulard Roma, fonctionnaire de la Cour suprême, âgé de 36 ans et résidant au 855 rue Carolina Machado, pas très loin de la gare (il est le voisin du citoyen Anicete Moscoso, voir chapitre 5), ainsi que de son épouse Iracema Goulard. Étaient également présents Manoel da Silva, âgé de 30 ans, ouvrier, résidant rue Felipe Camarão (dans la Vila Isabel) et son épouse, ainsi que José Ferrera da Cunha, originaire du Portugal et résidant au 545 de l'avenue Marechal Rangel, au-delà des magasins du centre de Madureira et juste avant les demeures des Machado ou celles des entrepreneurs Souza et Ribeiro (voir chapitre 5), accompagné par son épouse Felicidade, espagnole[598]. C'est justement dans cette direction, vers le centre d'Irajá, que dans la même soirée, la police se rend au 137 rue Carolina Amado, où elle arrête la « *bahiana* » Virginia Maria Francisca, qui y a installé son *terreiro* de Xangô et Yemanjá. La police saisit « *atabaques, otas, tutas, adreseços e insignas de magia negra* » (« des atabaques [tambours rituels], des otás – pierres sacrées, des tutas – amulettes rituelles, ainsi que divers accessoires et insignes associés à la ''magie noire'' ») et arrête Virginia[599].

À partir de 1935 le ton des articles de presse qui relate l'activité de la police contre les *macumbas* et faux spiritismes n'est plus aussi vindicatif mais plus volontiers moqueur. Le pouvoir de stigmatisation, comme l'accusation de « magie noire », est encore puissant. On a cependant l'impression que les journalistes en usent surtout pour pimenter les faits divers, mettant en scène les moindres incidents. Ainsi le *Diário da Noite* raconte en 1936 une séance qui se termine mal, au 51 de la rue Pinto de Campos (entre Oswaldo Cruz et Bento Ribeiro) « comment la *macumba* se termine en coups de couteau » : « entre dans le cercle un cabocle qui animait le *batuque* avec un tambour sonore, la métisse était sienne, la *macumba* se termine par des coups de couteaux ». La police intervient et arrête tout le monde, saisit les objets (« tambours, *ganzas*, épées de São Jorge et innombrables objets nécessaires à la *macumba* »), la maitresse de maison Delmar Mendonça est blessée à la main droite[600]. Or le journal publie le lendemain la version du suspect arrêté, qui conteste cette accusation de *macumba* : il se serait agi non pas d'une réunion de magie noire mais d'un dîner amical, au cours duquel une dispute avait éclaté. La police l'a finalement accusé d'être

597. Plusieurs articles sur l'affaire « Madame Luz » : *O Radical*, *Diário da noite*, *Jornal do Comercio* et *A Nação*, 18 novembre 1935, p. 5.

598. *A Nação*, 1935

599. *Ibid.*

600. *Diário da Noite*, « *A macumba terminou em pancadeira* », 27 juillet 1936. « *Na roda entre un caboclo que animava o batuque com um sonoro tambourim, a mulata era sua, a macumba termina em pancadeira.* »

un *macumbeiro*[601].

À cette époque déjà, en 1936, la couverture des opérations de police par les journalistes relève essentiellement du fait divers et du sensationnalisme, et la collaboration avec les services de police permet de remplir les colonnes. *A Noite* titre « Sang et mystère, Esther Marini assassinée dans un canot », la légende précise : crime barbare à Madureira impliquant « *a feiticeira Coruja* » (la sorcière Coruja)[602]. D'après *A Nação*, le commissaire du 23e district ne laisse pas de répit aux *macumbeiros* et *curandeiros* qui abusent des citoyens, et arrête la « nationale Etelvina Francisca dos Santos », qui se dit « *atuada* » (habitée) par le « *pai miguel* », c'est-à-dire, traduit le journaliste, qu'elle est *mae de santo* d'un culte cabocle, dans la rue Bezerra de Menezes à Vaz Lobo[603].

Mais la plupart des affaires de *macumba* relèvent désormais plus souvent de la farce ou d'une dimension accusatoire qui peut maintenant se renverser : en 1937, *A Noite* relate le cas de Rosalisa Lessa, à Oswaldo Cruz, qui est en fait victime des médisances de ses voisines qui la surnomment « Rosa Macumba » et l'accusent de la mort d'une petite fille. Elle est défendue dans les colonnes du journal par une de ses amies qui prétend qu'il n'en est rien[604]. La même Rosa fait en effet l'objet d'un reportage du *Diário da Noite*, intitulé « Rosa da Macumba – consultée par les pauvres comme les riches – Exú, Ogum et Cloreu, les dieux de son *terreiro* – reportage de notre journaliste dans ce populeux quartier »[605]. En 1937, le *Jornal do Brasil* rapporte que dans la rue Marambaia, à Vaz Lobo, un voisin dénonce sa voisine et reçoit une pierre dans la figure[606]. De même en 1938, le *Diário da Noite* se fait berner : à Turiaçu, au 81 rue Waldemar Lima, vit Vovô Catarina qui dit avoir 130 ans. Après une histoire d'empoisonnement, des rumeurs ont mis en cause sa *macumba*[607]. Mais en réalité, comme le journal *A Noite* peut le documenter ensuite, la jeune femme décédée s'était suicidée, empoisonnée au phénol. Elle avait accusé Vovô Catarina de l'avoir ensorcelée mais le journaliste semble donner raison aux voisins qui attestent que la jeune femme souffrait d'une névrose et que ses accusations étaient infondées[608].

Ces derniers cas à Madureira montrent que les pratiques mises en causes, regroupées sous le terme de *macumba* renvoient à un spectre large de rites et de compétences : cérémonies religieuses collectives, séances de spiritisme ou de consultation des médiums, fêtes religieuses des saints catholiques et *orixá*… Il suffit d'un son de tambour – et encore, parfois juste imaginaire – pour les qualifier de *macumba*, « magie noire », *candomblé*, etc. Au fur et à mesure des années, les « affaires » qualifiées par la presse de *macumba* ou bas spiritisme relatent de moins en moins la teneur et le contenu de ces pratiques. Du terme « macoumba »,

601. Deux jours plus tard, *Diário da Noite*, « *convidado a jantar, foi preso como ''macumbeiro''* » (« *Invité à dîner, il a été arrêté comme ''macumbeiro''* »), 29 juillet 1936.

602. « *Sangue e Mysterio, Esther Marini foi assassinada dentro do bote* », *A Noite*, 17 juin 1936, p. 1.

603. *A Nação*, 4 juillet 1936.

604. *Diario da Noite*, 28 juillet 1937.

605. « *Macumba da morte em Oswaldo Cruz* », *Ibid*., « *visitada por gente pobre e gente rica – Exú, Ogum e Cloreum os deuses do seu terreiro* ».

606. *Jornal do Brasil*, 13 février 1937, p. 11.

607. *Diário de Notícias*, 2 décembre 1938, p. 1.

608. *Correio da Manhã*, 2 décembre 1938, p. 6.

forgé par les blancs pour dénigrer les pratiques des classes populaires brésilienne, il ne reste en effet que le stigmate.

À Rio comme à São Paulo, au tournant des années 1930, les perceptions des religions populaires par les élites évoluent de la pathologisation, avec une forte dimension raciale voire eugéniste, à une criminalisation ou du moins une perception morale qui permet de faire une disctinction non plus entre les blancs et les non-blancs, entre la bourgeoisie éclairée et le peuple, ou encore entre les urbains et les suburbains, mais plutôt entre les bons et les mauvais citoyens. La presse comme la police, deux instances normatives essentielles, se font écho pour reproduire l'effet de condamnation du terme « magie noire », et, longtemps persistant, celui de *macumba*. Ce climat est sans doute à prendre en compte dans les perceptions des anthropologues du phénomène religieux, qui semblent distinguer un « bon » africanisme dans les cultures urbaines, dissocié à la fois de la pathologie mystique et du charlatanisme. Les intellectuels qui s'intéressent aux religions afro-brésiliennes semblent désormais y voir, comme pour le carnaval de la Praça Onze, la synthèse ou la réconciliation de conflits culturels (chez Bastide) voire psychiques (chez Ramos [609]) dans la société nationale.

L'appréhension des métissages culturels urbains comme une résolution ou une réconciliation témoigne de la manière dont les dimensions africaines et plus généralement noires sont perçues chez les classes supérieures comme des antagonismes, des polarités qui se déclinent entre fascination et détestation, mais se perpétuent inexorablement : il en est ainsi des races aux « cultures » d'Arthur Ramos, qui s'agrègent en ville le temps d'une cérémonie ou d'un bal de carnaval mais continuent de désigner des lignes d'altérité profonde au sein de la société [610] ; tout comme, chez Gilberto Freyre, la reconnaissance de la composante africaine de la culture brésilienne ne doit pas remettre en cause les hiérarchies sociales et la domination des classes supérieures blanches [611].

La « synthèse » nationale opérée par le spiritisme de *umbanda* selon Leal de Souza, et reprise par Bastide, semble ainsi résoudre un conflit dont les symptomes montrent la nature morale : le soufre qui dans la presse accompagne jusqu'au début des années 1930 les évocations de la *macumba*, de la transe, du tambour ou la mention des noms d'*orixás* africains, s'est mué en une condamnation des crimes, de la manipulation et de l'escroquerie des guérisseurs, souvent d'ailleurs enveloppée d'évocations sexuelles – comme nous le verrons dans le prochain chapitre. L'évolution rapide des représentations témoigne en outre plus largement d'une transformation sociale, dont les résonances morales et conflictuelles chez les classes supérieures ne sont pas forcément présentes parmi les pratiquants des faubourgs.

Parallèlement aux cadres d'interprétation qui tendent à criminaliser ou à pathologiser les activités religieuses diffuses dans la ville, je propose maintenant d'observer ces dernières à partir des pratiquants de Madureira, et ainsi les replacer dans le contexte de la société et de l'espace du *subúrbio* que j'ai décrits plus haut.

609. A. Ramos, *O folclore negro do Brasil : demopsicologia e psicanalise*, Rio De Janeiro, Livraria-Editôra da Casa do Estudante do Brasil, 1935.

610. L. Martínez Echazábal, « O culturalismo dos anos 30 no Brasil e na América latina : deslocamento retórico ou mudança conceitual ? », dans M. C. Maio et R. V. Santos (éd.), *Raça, ciência e sociedade*, Rio de Janeiro, Editora FIOCRUZ, 1996, p. 107-124.

611. Interview dans *O Estado da Bahia* du 13 de novembre 1936, cité par A. Oliveira, « Amizades e inimizades na formação dos estudos afro-brasileiros », *Latitude*, vol. 11, n° 2, 2018.

Chapitre 9 Le fakir et la *macumbeira*

Parmi les affaires de *macumbeira* apparaissant dans la presse carioca du début des années 1930, l'une concerne une habitante de la rue Itaúba, dans le lotissement de Serrinha, dont on a vu sur la carte précédente (figure 51) qu'il se caractérisait par la forte présence d'activités religieuses diverses et par une importante mixité sociale faisant le lien entre le *morro* et l'avenue Marechal Rangel. Il est aussi le lieu d'implantation des premières écoles de samba, et du syndicat Resistência. Pour aller plus loin sur l'analyse de cette configuration de mixité et tenter de mieux comprendre les motivations des protagonistes de cette affaire de police religieuse, j'ai complété les informations disponibles sur les deux principaux intéressés, Georgina Coutinho et Elyseu Sant'Anna. Il se trouve que leurs noms ont été régulièrement mentionnés depuis le début des années 1920, ce qui me permet de reconstituer leur trajectoire et leur situation au moment de l'affaire. Nous verrons que, au cours de l'année 1932 précisément, les entreprises religieuses de Georgina et Elyseu mettent au jour des enjeux plus larges que la seule répression du charlatanisme et révèlent les aspirations sociales des classes suburbaines, en particulier des femmes.

L'affaire du fakir et de la *macumbeira*

Le changement d'attitude de la presse carioca vis-à-vis des cultes populaires au début des années 1930 peut être mieux compris avec les détails d'une affaire de répression qui concerne des habitants de Madureira en 1932, au moment où Leal de Souza publie ses articles sur le spiritisme d'*umbanda*. Le 19 avril de cette même année, le journal *A Batalha* titre : « Le ''Fakir'' et la ''*macumbeira*'' étaient en transe » [612]. L'article détaille les conditions de l'arrestation des deux personnages, dans une petite maison de l'Avenida Suburbana, dans le *subúrbio* de Piedade non loin de Madureira :



Figure 52. Elyseu Domingos de Sant'Anna, le « Fakir ». Source : *A Batalha*, 19 avril 1932. CCo.

> Une bruyante intervention de la police dans l'avenue Suburbana.
>
> Le commissaire du Département des Mystifications et stupéfiants avait reçu des dénonciations récurrentes à propos d'un individu qui s'auto-désignait comme « Fakir » et exploitait la crédulité publique

612. « *O ''Fakir'' e ''a Macumbeira'' estavam em transe* », *A Batalha*, 19 avril 1932.

> dans une maison à deux étages au 2168 de l'avenue Suburbana.
> Le fait est que ce charlatan recevait un grand nombre de dames et réussissait ainsi à faire de la vie de leurs maris un enfer[613].

Comme pour d'autres affaires, les descentes de police suivent des dénonciations mettant en cause la moralité sexuelle – ici de nombreux maris craignant que leur femme ait fait un « pacte avec le diable » sous l'emprise du *fakir*. Le terme de charlatan renvoie sans équivoque à l'article 157. Après une surveillance du local, une brigade policière surprend le fakir, assisté d'une « fameuse *macumbeira* » nommée Georgina Coutinho, en flagrant délit de consultation trompeuse. Selon le journaliste, ils étaient tous deux « en transe » lorsque la police les a interrompus et embarqués au poste de police. Interrogé au poste, le « Fakir » est en fait un sergent de l'Armée, nommé Elyseu Campos de Sant'Anna, « charlatan très connu » consultant à son domicile, qui se vante par une grande publicité de ses pouvoirs de fakir (figure 52). La « *macumbeira* Georgina Coutinho » quant à elle réside au 35 de la rue Itaúba à Madureira. Elle est elle aussi « bien connue des environs du fait de son habileté à invoquer les ''*caboclos* protecteurs'', en plus de Ogun et Xangô »[614].

Ils sont accusés de proposer des consultations médiumniques pour un tarif extravagant (10$000 à 200$000), avec pour preuve de leur usage des *caboclos* le matériel saisi :

> un Esope, un tissu avec des signes cabalistiques, un orgue de métal portable utilisé pour maintenir les *papaivos* (adeptes subjugués) dans la lune, un uniforme de « fakir », des tissus décorés avec des croix et des épées, douze *pembas*, un encensoir, quinze talismans et « messages » pour les « *caboclos* » « Guaxumbé », « Urubatão » et « Pae Bambú »[615].

Le *Diário da Noite*, qui a aussi couvert l'affaire, donne une description précise du matériel saisi par la police, notamment le détail des consultations :

> Onomastique : fondée sur les « influences invisibles correspondant au nom », prénom, etc. de la personne – et également au nom complet du « lieu de naissance ». Dans cette séance occulte, nous faisons le lien entre le nom du patient et les mantaras hindus, « dont le pouvoir astral est extraordinaire ». Envoyer 10$000.

613. *« Uma rumorosa diligencia da policia na Avenida Suburbana. O delegado da Inspectoria de Mystificações e Entorpecentes ha dias, vinha recebendo constantes denuncias de um individuo que intitulando-se ''Fakir'' explorava a credulidade publica na casa assobradada n° 2168 da Avenida Suburbana.*
O caso qé que o tal charlatão, acima de tudo, attendia grande numero de senhoras e conseguindo, com isso, tornar a vida de certos maridos um inferno. Ibid.

614. Noms de deux *orixás* (on rencontre surtout l'orthographe « Ogum »), entités divines de la religion *candomblé*, issues des religions africaines d'origine nagô dont l'invocation s'est particulièrement développée à Salvador, Rio et dans le Maranhão. R. Bastide, *Les religions africaines au Brésil : vers une sociologie des interpénétrations de civilisations*, Paris, Presses universitaires de France, 1960.

615. *« Na diligencia feita, a policia apprendeu o seguinte ''material'' : um Esopo, um panno com signaes kabalisticos, um orgão de lata portatil usado par entreter os papaivos no mundo da lua, um uniforme de ''fakir'', pannos com cruzes e espadas decorados, doze pembas, um defumador, quinze talismans, e ''recados'' para os ''caboclos'' ''Guaxumbé'', ''Urubatão'' e ''Pae Bambú''. » A Batalha*, 19 avril 1932.

> Cabalistique : en relation avec les « sabrados arcanos correspondant à l'évolution psychique du patient », comprenant son « génie planétaire » et la description des Arcanes respectives -- lecture réellement utile » (. . .) et un paquet avec de l'encens, un sac de tissus contenant 9$500 en monnaie, une brochure intitulée « *Corps, Âme et Esprit* », neuf copies portant le titre de *Psychico-Astrologie de l'Ordre Mystique de la Pensée* qui déterminent le prix de différents talismans, un diplôme imprimé de l'Association Nouvelle Lumière, deux carnets de rendez-vous, divers exemplaires de « *A Mente* » (l'Esprit), beaucoup d'imprimés publicitaires de fakirisme, différents saints, quatorze talismans, beaucoup d'autres objets de « sorcellerie ». Tout cet arsenal de pacotille fut remis à la Police centrale afin d'être joint au dossier d'instruction.

Le journal en rajoute même sur le tableau du charlatanisme :

> Le Fakir Faisait Aussi des Examens d'Urine !
>
> Le fakir sergent faisait aussi des examens d'urine pour soigner ses clients. Cependant, la police n'a retrouvé aucun élément permettant de réaliser ce type d'examen, ce qui est une autre preuve de la manière dont le faux expert embrouille ses victimes[616].



Figure 53. Le Fakir Sant'Anna dans *A Noite*. Source : *A Noite*, 18 avril 1932.

De surcroît, l'article mentionne que le fakir Elyseu Sant'Anna est un sergent instructeur de l'École d'aviation militaire, né dans l'État de Sergipe, et qu'il a payé avec son associée une caution de 500$000 pour pouvoir se défendre tout en restant libre. C'est effectivement ce qui se passe dès le lendemain, car Elyseu et Georgina se rendent dans toutes les rédactions qui ont relaté l'incident. *A Batalha* les reçoit pour un droit de réponse, publié le 20 avril, et le *Diário da Noite*, qui avait été si prolixe avec des détails accablants, publie le 1er mai un déférent article d'excuses qui donne longuement la

616. *« Onomastico : se basea nas ''Influencias invisiveis correspondente ao nome'', prenome, etc. da pessoa – e tambem ao nome completo do ''local do nascimento''. Neste Occulto damos a relaçao entre o nome do consulente e os ''mantarans'' hindus, ''cujo poder astral é extraordinario''. Enviar 10$000. Kabalistico – se relaciona com os ''sabrados arcanos correspondente á evolução psychica do consulente'', contendo o seu « genio plantario » e a descripção dos respectivos Arcanos – leitor realmente util (…) e branco com dizeres, um pacote com incenso, um vidro com urina de João Machado Nunes com a data 31-3-32, uma sacola de panno contendo 9$500 em dinheiro, uma brochura intitulada* Corpo, Alma e Espirito, *nove copias com os titulos* Psychico Astrologico da Ordem Mystica do Pensamento *determinando preços para as diversas especies de talismans, um diploma impresso da Nova Luz Associação, dois cadernos com apontamentos, varios exemplares d'* ''A Mente'', *muitos impressos de propaganda fakiriana, diversos santos, quatorze talismans, muitos outros objetos de ''bruxaria''. Todo esse arsenal de quinquilharias foi removido para a Central de Policia afin de que parte seja junto ao processo.*
Tambem o fakir fazia exames de urina
O fakir sargente tambem fazia exames de urina para medicar os seus clientes. Entretanto, a policia não encontrou no auto qualquer peça que se destinasse a taes exames, o que vem demostrar ser este mais um modo do espertalhão embrulhar os incautos. » Diario da Noite, 18 avril 1932, p. 1.

parole à Elyseu [617]. Mais c'est surtout dans le quotidien *A Noite* que Elyseu peut détailler sa défense [618] sur la nature de ses pratiques, récusant l'accusation de « bas spiritisme ». De même, le journal publie « Une demande de rectification de la ''medium'' Georgina Coutinho » [619]. Elyseu s'est muni de nombreux documents et détaille le rapport de police qui l'incrimine. Il récuse d'abord le terme de « fakir » pour expliquer qu'il est en revanche un « grand-prêtre, grand-maître de l'Ordre mystique de la pensée, ordre originaire du Tibet », qui justifie la tenue particulière apparaissant dans une photographie qu'il fournit lui-même à la rédaction (figure 53).

Contestant fermement le qualificatif de « traquenard » (*arapuca*) employé par le journal, Elyseu défend la publicité et la légalité de son Ordre, dont les « statuts sont publiés dans le Journal Officiel du 2 juillet 1926 et enregistrés à l'office notarial des titres et documents par le Dr Duarte de Abreu ». Deuxième argument, le sergent fait attester de sa respectabilité sociale comme militaire, fils et chef de famille :

> Il dit qu'il gagne 500$000 de solde de l'Armée, avec lesquels il vit avec son épouse et entretient sa progéniture. Cela fait 27 ans qu'il est l'unique soutien de sa vieille mère. Se fiant aux barbes (*confiando as barbas*), le sergent Elyseu nous interpelle : « Monsieur croit qu'un bon fils comme moi serait capable de

617. *Diário Carioca*, 1er mai 1932, p. 11.

618. *A Noite*, 18 avril 1932 : « ''Fakir'', e outras coisas mais… »

619. « *A Noite* a relaté l'intervention policière menée par le commissaire Frota Aguiar et une équipe d'enquêteurs au domicile du sergent de l'armée Elyseu Sant'Anna, situé au nº 2168 de l'avenue Suburbana (Piedade), où, disait-on, se pratiquait le bas spiritisme.
Nous avons donné les informations telles qu'elles nous avaient été transmises, en résumant tout ce qui s'était produit lors de la ''descente de police''. Aujourd'hui cependant, l'accusé lui-même, Elyseu Sant'Anna, accompagné de la ''médium'' Georgina Coutinho – également citée dans la note de la police – s'est présenté dans notre rédaction, muni de documents et de livres, afin de démontrer l'infondé de l'accusation portée contre lui. Il affirme n'avoir jamais pratiqué le bas spiritisme et soutient qu'il s'agit simplement d'une dénonciation adressée aux autorités par quelque ennemi dont il ignore l'identité.
Reprenant point par point l'acte d'accusation présenté aux reporters par les autorités, il s'est appliqué à en réfuter chacun des éléments.
Il est curieux de l'entendre. Nous reproduisons, à titre de curiosité, tout ce que le sergent Elyseu est venu raconter à *A Noite*. »
« O sargento Elyseu Sant'Anna faz declarações a A Noite *sobre a especie de culto que se pratica em sua casa – Um pedido de rectificação da ''medium'' Georgina Coutinho.*
A Noite *registou a diligencia policial levada a effeito pelo delegado Frota Aguiar e uma turma de investigadores á casa do sargento do Exercito, Elyseu Sant'Anna, na avenida Suburbana n° 2168 (Piedade), onde, dizia-se, havia quem praticasse o baixo espiritismo. Demos as informações conforme nol-as foram ministradas, fazendo o resumo de tudo quanto occorreu durante a ''batida policial''. Hoje, porém, o proprio accusado Elyseu Sant'Anna, accompagnado da ''medium'' Georgina Coutinho, que tambem foi citada na nota da policia, veiu á nossa redacção, munido de documentos e livros, afim de deixar patenteada a improcedencia da accusação que lhe é feita, affirmando que jamais praticou o baixo espiritismo, tudo não passando de uma denuncia levada as autoridades por algum inimigo que elle desconhece.*
Recapitulando ponto por ponto do libello apresentado aos reporters pelas autoridades, elle foi rebartendo esse articulo.
E curioso ouvi-o. Repoduzimos, a titulo dessa curiosidade, tudo que o sargento Elyseu veiu contar a A Noite. *» A Noite*, 21 avril 1932.

pratiquer les actions que la presse a relatées ? »[620].

De même il défend la respectabilité de sa clientèle, composée « d'avocats, médecins et autres personnes qui s'intéressent à l'étude des doctrines spiritualistes », des « personnes de bonne catégorie sociale », et s'insurge contre la calomnie insinuant qu'il aurait « détourné des dames assistant à ses réunions ». Il se défend vigoureusement d'être un « galant » et souligne l'austérité des cérémonies de l'Ordre. Quant à l'accusation d'escroquerie, il produit des éléments comptables pour montrer qu'il ne tire aucun profit de ces consultations – sa fortune ne dépasserait pas 600$000 – qu'il dispense gratuitement, et qu'il lui semble normal d'attendre une petite somme en paiement des horoscopes qu'il fournit. Enfin il décrit les activités de son Ordre, qui s'inscrit dans la mouvance du spiritisme et de la maçonnerie, et mentionne pour comparaison le Cercle ésotérique de la pensée, organisation qui a pignon sur rue. Il ajoute que ces pratiques sont éclectiques, puisant dans toutes les religions et les sciences, relevant simultanément du spiritisme et de l'occultisme qui implique en effet, comme la maçonnerie du monde entier, le secret du rituel. Quant au matériel perquisitionné par la police, il réfute à la fois les méthodes et les interprétations en faisant valoir la notabilité et la respectabilité de ces pratiques :

> Au moment où est arrivé le commissaire Frota Aguiar, accompagné de dix agents, et non trois comme il a été indiqué, il était en train d'exercer son culte. Sa maison est ouverte à la curiosité de tous. Puisqu'il ne s'agit pas de « macumba » ni de « candomblé », il ne craint pas les visites. La police est entrée et a saisi plusieurs objets de culte. Mais elle a fait des erreurs en fournissant le détail de la perquisition à la presse. Le tissu vert auquel il est fait référence, a été offert à l'Ordre par l'épouse du Dr Victor Coelho de Almeida, qui a copié le modèle des dessins brodés sur le tissu d'une œuvre très connue de Papus, fameux médium français, mort pendant la guerre de 1914, intitulée « Traité élémentaire de Magie Pratique ». Les journaux font allusion aux noms de cabocles, alors qu'en réalité il s'agit juste de noms indigènes d'esprits qui guident les « médiums » dans les réunions spiritistes. L'orgue existant à l'Ordre mystique de la pensée n'a pas été fabriqué par lui-même, mais acquis par une souscription publique, auprès de la maison Carlos Wehrs, place Tiradentes. De la même façon, les informations sur les talismans sont erronées. Ce sont de simples outils pour les initiés du culte, en forme de triangle, confectionnés avec du carton et des tissus de couleur[621].

620. *« A casa em que funccciona a Ordem e onde realisa o seus cultos, não é suspeita. Rebateu com energia o epitheto de ''arapuca'' que lhe foi applicado. E interrogou os circunstantes : ''Arapuca'' por que ? Pois se a Ordem tem estatutos publicados no ''Diário Official'' de 2 de julho de 1926 e registados no Cartorio de Titulos e Documentos do Dr Duarte de Abreu… »*
« *Proseguindo, disse que ganha 500$000 de soldo do Exercito, com os quaes vive com a esposa e auxilia ainda a sua progenitora. Ha 27 annos é o unico arrimo de sua velha mãe. Confiando as barbas, o sargento Elyseu nos interroga : ''O Sr. Acredita que um bom filho como eu, seja capaz de praticar as acções que os jornaes registaram ?'' » Ibid.*.

621. « *Na occasião em que chegou á sua casa o delegado Frota Aguiar, acomaphando de 10 agentes, e não tres, como foi noticiado, elle estava realisando o culto. Sua casa está aberta á curiosidade de todos. Como não se trata de ''macumba'' nem ''candomblé'', não teme nem receia visitas. A policia entrou e apprehendeu varios objectos do seu culto. Mas fez confusão ao fornecer detalhes da diligencia á imprensa.*

Enfin le journal consacre un paragraphe à la défense de « La ‘‘medium’’ Georgina Coutinho, assistante du ‘‘grand-prêtre’’ » :

> Elle dit que depuis l'âge de douze ans elle pratique le spiritisme. Elle n'est pas « *macumbeira* ». Et pour prouver qu'elle ne l'est pas, elle déclare être une femme indépendante qui vit de ses rentes, possédant plusieurs propriétés à Irajá. Son mari, qui voyage actuellement en Europe, lui envoie tous les mois une pension, qui est suffisante pour son entretien et même pour assurer l'éducation de ses enfants, dont l'un est diplômé en droit. Elle conclut en disant qu'elle est très connue et a beaucoup de relations à Madureira, car elle y vit depuis plus de trente ans[622].

La même information sur l'opération de police est donnée, moins détaillée, par le *Jornal do Brasil* le 19 avril, « *A prisão do ‘‘Fakir’’ Sant'Anna, acompanhado da Georgina* », qui

O panno verde que é referido na noticia, foi offericido á Ordem pela esposa do Dr. Victor Coelho de Almeida, que extraiu o modelo para os desenhos bordados no panno de uma obra muito vulgarisada de Papus, famoso ‘‘medium’’ francez, que morreu na guerra européa de 1914, intitulado ‘‘Tratado Elementar de Magia Pratica’’. Os jornaes fazem allusão a nomes de caboclos, quando na realidade, trata-se apenas de nomes indígenas, de espiritos que guiam os ‘‘mediuns’’ nas reuniões espiritas. O orgão existente na Ordem Mystica do Pensamento não foi fabricado por elle, Elyseu, mas adquirido por subscripção publica, na casa Carlos Wehrs, á praça Tiradentes. Do mesmo modo não procedem as informações sobre talismans. São simples distinctivos para os iniciados no culto, em fórma de triangulo, confeccionado com papelão e panno de côr. » Ibid.

622. *« Occupa com a esposa um quarto da casa da Avenida Suburbana. As ceremonias que ali realisa, e onde sempre apparece revestido do habito sacerdotal, tal como se ve na gravura que illustra estas notas, são sempre assistidas por pessoas de categoria social. Não illude ninguem, pois só trabalha de graça – affirmou-nos elle. Do mesmo modo, é uma calumnia o dizer-se que elle já desencaminhou senhoras que comparecerem ás reuniões em sua casa. Que venham as provas, para confundil-o. Accrescentou que a ordem é ecclectica, e por isso ali se estudam todas as religiões e sciencias e se praticam simultaneamente o espiritismo e o occultismo. Mas isso é feito em sessões distinctas, em salas differentes. Esses trabalhos de occultismo obedecem, é claro, a certo ritual secreto, nos modes da maçonaria ou de mundo inteiro. Referindo-se a outro topico da accusação, disse-nos que não é galanteador. As sessões se efectuam num ambiente de grande austeridade. Foi accusado de cobrar os horoscopos que fornece aos frequentadores da Ordem Mystica do Pensamento. Mais não ha crime, nem a policia o pode prohíbir, que elle receba pequenos remunerações pelos horoscopos que fornece, pois isto se faz communmente por toda a parte, inclusive pelo Circulo Esoterico do Pensamento, que é uma instituição de caracter universal. Proseguiu o sargente Elyseu na sua exposição :*
Accrescentou o sargento Elyseu Sant'Anna que não tem fortuna, exhibindo-nos duas cadernetas do Banco do Brasil, cujo saldo, segundo verificámos, não vem além de $600. E é a que se reduz o patrimonio da Ordem.
Concluiu dizendo que as reuniões são assistidas por advogados, medicos e outras pessoas, que se interessam pelo estudo das doutrinas espiritualistas.
A ‘‘medium’’ Georgina Coutinho, auxiliar do ‘‘summo-sacerdote’’, pediu-nos tambem que rectificassemos as noticias que lhe dizem repeito. Disse que desde a edade de 12 annos que pratica o espiritismo. Não é ‘‘macumbeira’’. E para provar que o não é, ella declarou que é uma mulher independente, pois vive de seus rendimentos, possuindo propriedades em Irajá. Seu marido, actualmente viajando pela Europa, manda-lhe todos os mezes uma pensão, que é sufficiente para a sua manutenção e ainda para attender á educação dos seus filhos, um dos quaes é bacharel em direito.
Concluiu dizendo que é muito conhecida e relacionada em Madureira, porque vive ali ha mais de 30 annos. » Ibid.

reçoit le lendemain Elyseu et Georgina. Leur droit de réponse indigné est publié le jour même. En ce qui concerne Georgina :

> Georgina Coutinho tient aussi à ce que l'on consigne son indignation contre l'accusation qu'elle déclare archi-fausse, d'être une *macumbeira*, et pour laquelle elle a été arrêtée. Elle affirme être croyante et pratiquer les doctrines de l'Ordre mystique de la pensée, être propriétaire, vivre de ses rentes, avoir élevé onze enfants dont un diplômé en droit, et ne pas professer ces pratiques dont la police a voulu informer la presse[623].

Ainsi, Elyseu comme Georgina renversent les accusations, essentiellement avec des arguments témoignant de leur respectabilité sociale : propriétaires, disposant de revenus propres, connus de leur voisinage et assumant leurs fonctions familiales. Ils sont avant tout de bons citoyens. Ils peuvent ainsi attester de liens avec des notables ou maisons connues en ville, mentionner des titres (docteur, un fils diplômé en droit, un grade militaire, le nom du notaire). La revendication de la légalité et de la transparence s'oppose au secret et à la dissimulation supposés caractériser les crimes de *macumba*. Leur défense repose par ailleurs sur le rejet des références africaines prêtées par la police et les journalistes de manière accusatoire – le *candomblé*, la *macumba* – et au contraire met en avant l'affiliation de leur pratique à des cultes et sciences européennes et orientales. Les mediums européens se sont simplement adaptés par l'usage des esprits locaux, les « *caboclos* ». L'instrument de musique qui sert à « subjuguer » n'est pas un tambour mais un instrument dont on peut remonter la traçabilité jusqu'à une maison reconnue, en centre-ville.

La couverture par quatre journaux de l'opération de police dans la maison de l'Avenida Suburbana pourrait sembler exagérée et montre en tout cas les liens forts entre la presse carioca et les services de police, ainsi que les ressorts accusatoires à disposition des forces de l'ordre et de la morale. Mais la place laissée dans toutes ces rédactions à la défense de deux bons citoyens prouve aussi qu'Elyseu et Georgina peuvent à leur tour utiliser la presse pour servir leur propre réputation. La presse fait l'opinion publique auprès de et par ses lecteurs, et ces deux habitants des *subúrbios* savent ici la retourner en leur faveur.

Le « fakir » Elyseu Sant'Anna et l'Ordre mystique de la pensée (OMP)

Comme le mentionne son « grand-maître » devant les journalistes, l'Ordem Mystica do Pensamento (OMP) est enregistrée comme association religieuse dans le Journal Officiel du 2 juillet 1926. Cette église, originaire du Tibet d'après Elyseu Sant'Anna, gravite parmi une multitude d'initiatives similaires dans le sillage d'une revue de large audience au Brésil, *A Mente*, publication du mouvement spiritiste dans le pays depuis 1920. La filiation de

623. *« D. Georgina Coutinho tambem fez questão que se consignasse a sua indignação contra a accusação que declara ser falsisissima, de que fosse macumbeira, e de que alguna vez fosse processada. Affirma ser crente e praticar as doutrinas da Ordem Mystica do Pensamento, ser proprietatia, vivendo das suas rendas, ter 11 filhos creados, dentre elles um formado em Direito, e não professar aquellas praticas que a policia quiz informar á imprensa. »* Jornal do Brasil, *22 avril 1932.*

l'OMP avec les principales organisations spiritistes brésiliennes est établie par le *Correio da Manhã*[624] : l'OMP est issu d'une scission du Cercle ésotérique de la communion de la pensée (Círculo Esotérico da Communhão do Pensamento, lui-même affilié à l'Ordre Ésotérique du Brésil – Ordem Esotérica no Brasil), via une suite de changements de noms que nous détaillerons.

Ce Cercle ésotérique a été « ouvert » par un certain Antonio Olivio Rodrigues, qui en explique le principe dans un discours ainsi relaté par le *Correio da Manhã* : Antonio est venu à Rio pour répandre la paix de Jésus. À l'origine, le courant spirituel (spritualisme) nous vint de l'Himalaya, et par un maître, Swami Vivvekamanda, qui est venu à Chicago dans un congrès des religions en 1893. De là, sa parole s'est diffusée à toute l'Amérique du Nord, puis, traduite en portugais, au Brésil. À ce courant, le Cercle ésotérique ajoute celui de l'occultisme judaïque, cabalistique, diffusé par le maître Eliphas Levi. Antonio Rodrigues a aussi fait traduire le maître du mentalisme étasunien, le philosophe californien Muldford. Cette science, qui est le fondement de la psychologie moderne, a des maîtres bibliques (Moïse, Simon, Salomon). Il faut enfin ajouter l'astrologie symbolique (fondée sur le zodiaque égyptien). Ces influences forment les bases de la « colonne » du Cercle ésotérique, appelée Tattwa Aor (ou Tattwa Luz Aor)[625].

La colonne Tattwa Aor est dirigée par Raul Silva. En 1924, dans son édition du 25 juin, le journal *O Paíz* annonce la réunion de cette colonne : c'est la première fois que l'on mentionne Elyseu Sant'Anna, qui doit y faire une intervention, ainsi que Justina Lima, et la « demoiselle Pedrina Lima qui a déjà fait de nombreuses conférences au Cercle ésotérique de la communion de la pensée »[626]. Une autre réunion de Tattwa Aor, qualifiée de « Centre d'irradiation mentale », est signalée dans *O Jornal* du 18 janvier 1926, réunion au cours de laquelle Elyseu Sant'Anna semble en être devenu le directeur[627]. Quelques mois plus tard, Pedrina est devenue l'épouse d'Elyseu[628]. Tattwa Aor prend ensuite le nom d'Ordre ésotérique de la pensée (Ordem Esotérica do Pensamento). Il semble que Pedrina soit décédée et en honneur de son esprit, un *tattwa* à son nom existe à Bahia. Dans le *Jornal* du 17 juillet 1926, l'Ordre ésotérique de la pensée devient l'Ordre mystique de la pensée (Ordem Mystica do Pensamento). Il se donne pour objet de « propager l'Harmonie entre les êtres de bonne volonté sur Terre et dans l'espace, et se détourner des sentiments égoïstes et mauvais »[629].

En plus de ses réunions publiques ouvertes à tous, l'Ordre met en place une « chaîne égyptienne » autrement dit une supposée chaîne de radiations mise en œuvre par des mediums volontaires pour, prétendument, soigner à distance les personnes qui en auraient besoin. Tout en se réclamant de l'église catholique spirite, le Tattwa désormais nommé « Luz » se réunit autour de conférences sur les phénomènes psycho-mentaux[630]. L'Ordre a aussi un important volet musical et poétique. Dans la *Gazeta de Noticias* du 28 juillet 1926, on trouve une photo

624. *Correio da Manhã*, 18 septembre 1922.

625. *Ibid*.

626. *O Paiz*, 25 juin 1924

627. *A Gazeta de Noticias*, 17 janvier 1926.

628. *O Jornal*, 20 mai 1926.

629. « *propagar a Harmonia entre os seres de boa vontade na Terra e no espaço, e nao enveredarmos pelos sentimentos de egoismo e de maldade* », *O Jornal*, 17 juillet 1926.

630. *A Noite*, 6 août 1926.

de la direction de l'OMP, ex-Tattwa Aor. Il s'agit de onze personnes blanches, dont deux femmes. Elyseu Sant'anna en est alors le trésorier[631].

De sa fondation en 1926 jusqu'à 1932, l'OMP annonce régulièrement ses activités et ses conférences dans les différents quotidiens cariocas (*Diário Carioca*, *A Batalha*, *Jornal do Brasil*, *Gazeta de Noticias*, *A Noite*), dans les pages bien remplies consacrées aux « religions », « occultisme » ou « ésotérisme ».

Les conférences annoncées de l'OMP se caractérisent par leur ambition de construire un discours national et une spiritualité brésilienne. Les membres et les intervenants sont souvent des militaires, comme son fondateur Elyseu Sant'Anna. Le thème qui occupe principalement l'OMP est la question d'un modèle idéal de société harmonieuse et tolérante qui devrait être embrassé par la nation brésilienne.

Le 25 avril 1931, *A Noite* annonce ainsi la conférence de Olegário Magalhães, un des artisans de la préparation à l'avènement du Christ, sur le thème « Vision prophétique de la civilisation brésilienne sous le règne du Christ »[632]. Dans ses nouveaux locaux de Piedade, le déroulement de la séance prévoit notamment une « session de pensée » (« *função do pensamento* ») assurée par le sacerdote et visant :

> le maintien de l'équilibre moral et du bien-être de la population. Régénération du monde par l'assainissement astral. Prodiges des révélations scientifiques ; éblouissement des beaux-arts. Dieu en amour, en union et en mérite. Au Brésil, il n'y aura plus de place pour le personnalisme. Seul le mérite moral sera son guide, seul l'amour son soleil spirituel, seule la fraternité sa raison de vivre[633].

Autre caractéristique, beaucoup de conférences sont données par des femmes. Les deux sœurs Lima, sur la photo de la fondation en 1926, mais aussi de nombreuses autres intervenantes sont chargées des conférences comme des performances artistiques[634]. Le thème des femmes dans la Bible et dans la société est régulièrement abordé (le 24 juin 1931 par exemple, il est annoncé une conférence de Herbert Cecil sur « La prostituée de l'Apocalypse ») mais les membres de l'OMP mettent surtout en scène la participation des femmes à la vie politique. À partir de 1932, Elyseu Sant'Anna est invité par la presse à transmettre ses prévisions astrologiques en début d'année. Le 13 décembre 1932, il annonce notamment dans le *Diário de Noticias* l'arrivée d'une femme à la Présidence du Brésil dans les douze prochaines années. Le journal doit imprimer une seconde édition quelques heures plus tard car « la population s'est arrachée ces prédictions », et les reproduit également 10 jours plus tard[635]…

631. *Gazeta de Noticias,* 28 juillet 1926.

632. « *Visão prophetica da civilisação brasileira, sob o reinado do Christo* », *A Noite*, 25 avril 1931.

633. « *a manutenção do equilibrio moral e do bem estar do povo. Regeneração do mundo pelo saneamento astral. Prodigios das relevações scientificas ; deslumbramentos das bellas artes. Deus no amor, na união e no merito. No Brasil não haverá mais lugar para o personalismo. Só o merito moral sera seu guia, só o amor seu sol spiritual, só a fraternidade a sua razão de viver.* » *Ibid.*

634. Par exemple, une conférencière, Jandyra Gonçalves, intervient le 11 novembre 1936 comme « écrivaine occultiste et grande initiée aux mystères du Sphynx » (*« ecriptora occultista et grande Iniciada nos Mysterios da Esphynge »*).

635. *Diário de Noticias*, 24 décembre 1932, p. 3. Pour les prévisions, édition du 26 décembre 1932, p. 3.

Nous retrouvons plus largement dans les activités religieuses, du kardécisme à la *macumba* ou au *candomblé*, une représentation importante des femmes. C'était d'ailleurs une singularité du spiritisme européen et en conséquence, de l'association entre hystérie féminine et tendance au mysticisme que certains psychiatres brésiliens avaient évoquée [636].

Les femmes sont également nombreuses parmi l'assistance, notamment lors des séances de l'OMP à Piedade si l'on en croit les journalistes. La peur que ces séances soient l'occasion d'une subversion sexuelle, la peur des maris que leur femme « fasse affaire avec le diable », est d'ailleurs souvent évoquée et montre qu'une certaine émancipation était associée, au moins en fantasme, à ces séances et à la pratique du spiritisme.

La « *macumbeira* » Georgina Coutinho

Ce n'est pas la première fois, en 1932, que le nom de Georgina Coutinho apparait dans la presse, et l'on peut à partir de ces mentions reconstituer quelques étapes de sa biographie. La première occurrence remonte à 1921, lorsque Georgina Coutinho, locataire d'une petite maison près du Largo do Machado dans le centre, est expulsée de son logement. Alors que le *Correio da Manhã* du 21 janvier titre sur la grave crise qui touche la ville à cause de la cherté de la vie, un long article est consacré à la malheureuse histoire de Georgina :

> Plus d'une fois encore, nous avons alerté sur les injustices arbitraires que pratiquent chaque jour, sans la moindre once de miséricorde ou même de sympathie humaine, les propriétaires. C'est un des plus graves fléaux qui affectent le peuple carioca. Et c'est d'autant plus irritant et monstrueux que les actes les plus brutaux et inqualifiables d'inhumanité se déroulent en plein jour, dans le silence général. Deux faits de cet ordre, un survenu avant-hier, l'autre hier, viennent démontrer combien le manque de protection de la population devant les propriétaires est douloureux. Le premier cas concerne un couple français et leurs quatre enfants mineurs, expulsés du jour au lendemain. L'incident d'hier est révélateur d'une inconscience encore plus inique. Il se résume en quelques lignes. Madame Georgina Coutinho, veuve avec de nombreux enfants, est locataire de Mme Alcida Giorne, vivant dans la rue Marqueza de Santos au numéro 32, maison 9. Elle était, également, à jour de son loyer. Mais pourtant, au prétexte d'une simple explication, la propriétaire de l'immeuble la fait expulser et fait saisir ses meubles. Et ceci sans le moindre début de justification légale. Cette situation exige l'intervention ferme des autorités. Se faire exploiter sans vergogne, comme c'est le cas chaque jour du peuple carioca, est triste et douloureux, mais soit. Quand il n'y a pas d'issue, se résigner est un remède salutaire [637].

636. A. A. S. de Almeida, *Uma fábrica de loucos : psiquiatria x espiritismo no Brasil (1900-1950)*, thèse de doctorat, Universidade Estadual de Campinas, 2007.

637. « *Por mais de um vez ja nos temos manifestado a respeito das arbitrariedades que praticam, todos os dias, sem o menor vislumbre de misericordia ou mesmo de sympathia humana, os senhorios. É um dos maiores flagellos que defronia o povo carioca. E isso é mais irritante e monstruoso ainda, porque os mais rudes e inqualificaveis actos de deshumanidade se consummam á plena luz do dia, com a sancção do silencio publico. Dois factos dessa ordem, um occorido ante hontem, e outro hontem, vêm demostrar quanto é dolorosa a falta de garantias da população deante dos senhores proprietarios de casas de aluguel. O facto de hontem é revelador de uma inconsciencia ainda mais iniqua. Resume-se em poucas linhas. A sra*

Plus loin dans le même journal, trois photos montrent les meubles et les enfants expulsés dans la rue Marqueza dos Santos (figure 54). On peut compter 8 enfants, dont deux petites filles sont blanches. Georgina n'y apparait pas.

Dans *O Jornal*, on apprend comment Georgina a réagi à cette expulsion, « une fois sur le trottoir… » :


SENHORIOS QUE SE COLLOCAM ACIMA DA PROPRIA LEI

Duas familias com os trastes á rua, apezar de estarem em dia os alugueis

O despejo da rua Marqueza de Santos. A familia victima da violencia, a casa despejada e os objectos della retirados pela senhoria e mandados repôr, mais tarde, por ordem da policia

Figure 54. Photos de l'expulsion de Georgina Coutinho en 1921. Source : « Propriétaires qui se croient au-dessus des lois », *Correio da Manhã*, 21 janvier 1921, p. 3. CCo.

> …elle s'est rendue au 6e district de police et a porté plainte. Malheureusement pour elle, au commissariat se trouvait le commissaire intérimaire Pedro Paulo de Lemos, qui bien que diplômé en droit, déclara ne rien pouvoir faire pour l'affaire de cette dame. Et il affirma cela sans se renseigner sur les faits.
> Le commissaire Santos Netto, arrivant peu après, ratifia l'absurde absence de prévoyance de son assistant, et ne chercha pas non plus à savoir si l'expulsion était illégale. La victime ne se satisfit pas de cette décision de la police de Catete et se résolut à s'adresser au 2e délégué auxiliaire. Cette autorité, informée de la violence pratiquée par la propriétaire, ordonna que ses subalternes du 6e district envoient remettre les meubles de Georgina en place dans leurs lieux légitimes, ce qui fut exécuté[638].

Nous voyons que Georgina ne se laisse pas faire. Interpellant l'officier de police, elle semble bien connaître ses droits et être déterminée à les faire respecter. L'épisode est également relaté dans le *Jornal do Brasil*, qui dénonce aussi le *carregador* (porteur) qui fut

Georgina Coutinho, viuva com muitos filhos, é inquilina da sra. Alcina Giorne, morando á rua Marqueza de Santos, n.32, casa 9. Estava, egualmente, em dia. Pois bem, escusando de uma simples explicação, a proprietaria do predio mandou expulsal-a e fazer o despejo immediato dos moveis. E isso tudo sem a mais ligeira, sem a menor sombra de justificação legal. Esta situação está a exigir, o mais breve possivel, uma providencia definitiva das autoridades. Ser explorado sem consciencia, como todos os dias acontece ao povo carioca, é triste e doloroso – mas vá. Quando não ha outro, a resignação é um salutar remedio. » *Correio da Manhã*, 21 janvier 1921, p. 2.

638. … *« procurou a policia do 6e districto e apresentou queixa.*
Infelizmente para ella na delegacia se encontrava o commissario interino Pedro Paulo de Lemos, que apesar de ser bacharel em direito, declarou nada poder fazer por estar a senhora com a razão. E isto elle asseverou sem apurar o caso, não tomando a menor providencia. O delegado Santos Netto, chegando pouco depois, ractificou a absurda falta de providencia do seu auxiliar, não apurando tambem se havia legalidade no despejo. Com essa decisão da policia do Cattete não se conformou a victima, que resolveu procurar ao 2e delegado auxiliar.
Esta autoridade, apurando a violencia praticada pela senhoria, ordenou que os seus subalternos do 6e districto mandassem repor os moveis de Georgina nos seus respectivos lugares, o que foi feito. » O Jornal, 21 janvier 1921, p. 5.

chargé de sortir ses meubles, dont le numéro a sans aucun doute été relevé par Georgina. Veuve, avec de nombreux enfants noirs et blancs à charge, locataire d'une petite maison dans une impasse de Catete (au centre de Rio), ses meubles en photo ne laissent paraître aucune opulence. Mais Georgina a d'autres ressources, à commencer par sa culture juridique et son aplomb. Elle sait également utiliser la presse, puisqu'elle s'est rendue auprès de trois rédactions au moins, qui ont toutes soutenu et relayé son indignation.

Nous la retrouvons quelques années plus tard dans une meilleure posture, propriétaire dans la rue Josephina Novaes (future Itaúba) au pied de la colline de Serrinha à Madureira. L'expulsion l'a sans doute convaincue de s'assurer une situation plus stable en devenant propriétaire, le foncier devant être plutôt abordable dans ce quartier encore peu dense (voir chapitre 2). Elle ne semble pas pour autant débarrassée de tout souci financier puisque le *Jornal do Brasil* du 30 aout 1924 la mentionne parmi les retardataires pour le paiement de l'impôt foncier, avec 12 mois d'arriérés, à l'instar de son désormais voisin Antenor dos Santos [639].

Le retard dans le paiement de l'impôt a peut-être à voir avec les faits relatés la même année, par *O Jornal*, qui rapporte que Georgina Goutinho est victime d'un extorqueur. Celui-ci, un certain Barbosa, ratisse le quartier de Madureira. Ses victimes résident rue Josephina, avenue Marechal Rangel, rue João Pereira, et même à la paroisse de São Luiz Gonzagua. Barbosa se fait passer pour un inspecteur fiscal et soutire des sommes considérables. Il est finalement arrêté et condamné.

Le 6 août 1925, dans le *Jornal do Brasil*, Georgina dépose une déclaration de travaux sur sa propriété située « à côté du 37 » de la rue Itaúba, qui est la maison d'Antenor [640]. Cette déclaration ne devait cependant pas être conforme, car l'année suivante, la voici condamnée pour n'avoir pas respecté la législation urbaine (*codigo de postura*s) [641].

Nous ne connaissons pas la situation financière qui lui a permis d'acheter le terrain de la rue Josephina Novaes. Dans sa déclaration aux journalistes et à la police en 1932, elle dit vivre de ses rentes, par les propriétés qu'elle a acquises à Irajá. Il s'agit peut-être simplement de la location de la maison qu'elle a fait construire en 1924 sur son terrain. Il est possible qu'elle ait fait d'autres investissements, car elle est mentionnée en 1925 dans le *Correio da Manhã* pour avoir vendu des titres pour un montant de 180$000 à un certain José Buena.

Sa situation financière ne la conduit toujours pas à honorer ses impôts fonciers, puisqu'en 1926 à nouveau, le *Jornal do Brasil* indique son rappel d'impôt, tout comme celui de son voisin Antenor dos Santos. Elle est convoquée le 9 février à une audience pour non-paiement de l'impôt foncier, puis condamnée car elle ne se rend pas à ladite audience. Nous savons en outre que le 19 juin 1926, son procès pour infraction au code urbain est reporté [642].

En 1927, le journal *O Brasil* du 2 septembre fait état de la naturalisation d'une portugaise nommée Georgina Coutinho.

Enfin, si Georgina était veuve en 1921, elle s'avère, en 1931, mariée à un certain Álvaro Fernandes, à l'occasion des remerciements que le couple tient à témoigner dans *A Batalha* aux services de la Cruz Vermelha, où Georgina a dû être hospitalisée. Nous verrons plus

639. *Jornal do Brasil,* 30 août 1924.
640. *Jornal do Brasil*, 6 août 1925.
641. *Jornal do Brasil*, 18 juin 1926.
642. *Jornal do Brasil*, éditions du 6 février, du 9 février et du 19 juin 1926.

loin que cette expérience à l'hôpital de la Croix Rouge a sans doute influé sur la suite de sa destinée.

À propos de ce mari, Georgina déclare en 1932 qu'il voyage en Europe et qu'il est donc absent, lui envoyant des sommes régulières pour la soutenir. Elle déclare également avoir élevé onze enfants, autrement dit trois de plus qu'en 1921. Nous trouverons en 1935 la trace de deux de ses enfants, João et José, portant le nom de Fernandes (voir chapitre 10). Est-ce eux qui sont concernés par l'annonce parue en 1932 dans le *Jornal do Comercio* : « Une dame avec deux enfants mineurs offre ses services de blanchisseuse à un collège en échange de leur scolarisation. Écrire au 35 rue Itaúba, Madureira »[643] ? C'est possible mais il est plus probable que Georgina se soit faite l'intermédiaire d'une éventuelle locataire du logement qu'elle a fait construire sur son terrain. Il était fréquent que les femmes proposent leurs services (ménage, couture, blanchisserie) aux écoles en échange de la scolarisation de leur enfant, parfois juste pour une année, le temps qu'ils apprennent à lire (voir chapitre 11). Sans doute Georgina avait-elle d'autres ressources, les loyers de ses propriétés et sans doute d'autres services puisqu'elle est réputée « très connue dans le quartier ». Il est d'ailleurs impossible d'imaginer qu'un tel personnage ne connaisse pas ses voisins Líbia et Antenor, la sage-femme Joana Monteiro et sa cabane spirite de Xangô au bout de la rue, mais aussi le pharmacien Durval ou le propriétaire de l'épicerie au coin de l'avenue Marechal Rangel. Peut-être née au Portugal, cultivée, pauvre, fière, indépendante, entourée de nombreux enfants et plus épisodiquement, de maris, Georgina est dans la vague de métropolisation de Rio : locataire expulsée, elle exige la protection de la police et l'application du droit. Elle réussit à acheter un terrain en lisière d'urbanisation, puis le lotit à son tour de manière plus ou moins réglementaire, en tirant un petit bénéfice. Elle dit avoir réussi à élever et scolariser ses onze enfants, noirs et blancs, et elle est même fière de déclarer en 1932 que l'un d'eux est diplômé en droit. Sans doute impliquée dans de denses relations de voisinage, elle est aussi capable de faire le tour des rédactions de presse en centre-ville pour faire valoir ses droits et intérêts. On ne sait rien de sa rencontre avec Elyseu Sant'Anna et son Ordre mystique de la pensée, toujours est-il qu'elle y apparait comme une protagoniste importante. Elle dit pratiquer le spiritisme depuis l'âge de 12 ans. À l'instar des *macumbas* dénoncées dans la presse ou des *terreiros* mentionnés par les récits des sambistes (voir chapitre 7, Joana Monteiro, la voisine de Georgina à Serrinha, avec son mari Pedro, Líbia et Antenor qui donnent le *jongo* dans la parcelle voisine), ce sont souvent des couples qui sont à la tête des lieux de cultes, et ici Georgina Coutinho opère avec Elyseu.

Le « secret de la morte »

Un an après celle du fakir, le journal *A Noite* couvre du 3 au 8 juillet 1933 une nouvelle affaire : « *O segredo da morta* » (le secret de la morte). Les articles cherchent à élucider la mort un mois plus tôt d'une femme désespérée, agonisant sur le trottoir de la rue Leopoldo, et pour qui les secours sont arrivés trop tard. Elle était inconnue dans le quartier : *A Noite* avait publié la photographie de son cadavre, mais personne n'avait encore pu l'identifier. La police n'avait

643. « *Uma senhora com dois filhos menores offerece-se para roupeira de um collegio em troca da educação dos mesmos. Carta para a rua Itaúba n. 35, Madureira.* » *Jornal do Comercio*, 26 et 27 décembre 1932. La même édition mentionne une maison à vendre à cette adresse.

que deux indices : elle avait dans sa poche un billet avec l'adresse de Maria do Espirito Santos, une sage-femme qui nia ensuite être intervenue dans cette affaire, et deux reçus de consultation de l'Ordre mystique de la pensée, avenue Suburbana à Piedade… Là encore l'enquête n'a rien donné. Il a fallu que son mari, boucher à Inhaúma, qu'elle avait quitté il y a un mois, s'inquiète de la photo du cadavre dans le journal et vienne en effet reconnaitre le corps de Maria Rosa. Une enquête de voisinage permet au journaliste de formuler de multiples conjectures sur une supposée affaire de cœur à l'origine du drame, et sur l'identité d'un assassin. Finalement, c'est la déposition d'une autre sage-femme, intervenue sur la victime enceinte de 8 mois, qui a permis d'élucider les circonstances de sa mort, due à une infection, lorsqu'elle tentait de se rendre à l'hôpital [644].

La presse signale de nombreuses actions de police contre les activités des faiseuses d'anges à Madureira. En 1931, *A Esquerda* dénonce : « Désormais dans la juridiction du 23e district… un autre crime commis par ces femmes, investies clandestinement comme chirurgiens gynécologues » [645]. Il s'agit d'un cas survenu dans la rue Manoel Machado à Vaz Lobo, qui fait peser le soupçon qu'une « faiseuse d'anges » aurait agi, « la *curiosa* Jovita Tavares, âgée de 63 ans, et résidant à Irajá » [646]. En 1933, le *Diario de Noticias* montre « la police du 23e district à l'action » lorsqu'un médecin doit soigner une avortée en urgence [647]. En 1935 dans le *Diario Carioca*, un autre médecin, qui exerce dans la rue Carvalho de Souza au 203, dénonce un cas d'urgence à la police. Il a dû intervenir (trop tard malheureusement) dans le *beco* João Pereira pour sauver Zulmira, 28 ans, blanche, brésilienne, qui était prise en charge par la sage-femme « Rosa une telle, résidente de la rue Maruhy, sans numéro ». Il a dû faire appel à un collègue chirurgien, habitant du 61 de l'avenue Marechal Rangel, mais sans succès. La police a demandé l'exhumation du cadavre [648].

Nous pouvons imaginer que les consultations à l'Ordre mystique de la pensée font peut-être partie des ressources, spirituelles mais aussi pratiques, vers lesquelles Maria Rosa s'est tournée pour faire face au drame de sa situation, une grossesse non désirée, qu'elle ne peut avouer à son mari, et qui pose la question de l'avortement. Peut-être était-elle présente à la session interrompue par la police en avril, peut-être y a-t-elle obtenu l'adresse de la sage-femme à qui elle comptait faire appel, à une adresse éloignée de chez elle où elle pouvait rester anonyme. Tout comme la magie noire et la magie blanche, la répression de l'avortement et des « faiseuses d'anges » établit un clivage entre celles-ci (*curiosas*) et les sages-femmes (*parteiras*). Nous retrouvons une opposition similaire à celle observée entre le « bon » médecin, membre de la société de médecine et au service de la population aux côtés de la police, et les autres, charlatans, guérisseurs, sorciers. Les faiseuses d'anges sont traquées par la police lors de campagnes spectaculaires et éphémères, fustigées par la presse comme le sont les guérisseurs et charlatans, tandis que les sages-femmes sont louées dans les témoignages des habitants qui montrent qu'elles sont des personnages centraux de ces

644. « *O segredo da Morta* », *A Noite*, 3, 4, 5 et 8 juillet 1933.

645. « *Agora na juridicção do 23e districto… mais um crime commettido por essas mulheres, investidas clandestinamente das funcções de cirurgiãs gynecologicas.* »

646. « *a ''curiosa'' Jovita Tavares, de 63 annos, e reisidindo em Irajá.* », *A Esquerda*, 5 août 1931, p. 4.

647. « *Uma Fazedora de anjos em apuros ! A policia do 23 discricto em acção* », *Diario de Noticias*, 6 juillet,1933, p. 7.

648. *Diário Carioca*, 22 septembre 1935, p. 16.

quartiers populaires. Or, les premières et les secondes sont souvent les mêmes. La position de Georgina comme soignante ou thérapeute (nous verrons qu'elle se formera plus tard comme infirmière), mais aussi comme femme de savoir sur le plan spirituel voire politique si on imagine qu'elle contribue et participe aux conférences de l'OMP sur l'avenir du Brésil, est à rapprocher de celles de certaines voisines, elles aussi connues dans le quartier de Madureira : Joana Rezadeira Monteiro, sage-femme et *mãe de santo* à Serrinha, ou Dona Esther à Oswaldo Cruz, qui dispense chez elle séances de medium et réunions politiques ; toutes deux liées aux organisations sambistes. C'est donc aussi sous cet éclairage qu'il faut considérer que les lieux de cultes syncrétiques et dynamiques des faubourgs sont sans doute pour les femmes des espaces d'émancipation et de pouvoir. Ces différentes figures n'appartiennent pas aux mêmes milieux sociaux mais on ne peut que constater qu'elles sont toutes des figures d'autorité dans leur quartier, occupant une fonction d'interface et de soin, organisant les naissances et les avortements.

En nous intéressant aux activités qui sont réprimées par la police et dénoncées par la presse sous le terme de « *macumba* », nous analysons le processus par lequel certaines pratiques religieuses deviennent l'objet d'une criminalisation ou d'une réprobation morale. Tandis que les faits rapportés par la presse à Madureira permettent de constater des pratiques diverses, dont la plasticité est à la fois spatiale, sociale et cultuelle, la référence au délit de charlatanisme et au monde culturel des esclaves sont les deux leviers de cette criminalisation. Les discours répressifs s'appuient alors sur le pouvoir disqualifiant des termes « *macumba* » ou « magie noire ». La présence d'un tambour ou la mention d'un *orixá*, autrement dit l'introduction d'une référence africaine, suffisent à faire basculer du côté du délit pénal ou moral une activité qui peut tout aussi bien être mentionnée dans les colonnes « Religions, ésotérisme, spiritisme », rubriques qui relatent l'activité cultuelle dans les journaux. Or, ce pouvoir de disqualification semble s'atténuer à partir de 1932, dans la mesure où les pratiquants, appartenant aux petites classes moyennes des faubourgs, sont aussi capables d'intervenir dans la presse et d'y faire valoir leurs pratiques. La défense de Georgina et Elyseu repose sur le pouvoir de la réputation, qui est à la fois formée dans le voisinage et dans l'opinion publique construite par la presse à l'échelle de la ville, incluant les *subúrbios*. La réputation fait partie des enjeux de la condition libre dans une société esclavagiste. Par la publicité de la presse, par la référence au droit et à la loi, et par la démonstration des liens sociaux que chacun réussit à établir, la preuve de son statut de propriétaire, ou de chef de famille, Georgina mobilise les attributs d'une condition libre qui n'est pas acquise dans cette société où l'on peut en quelques instants, par l'affublement d'un mot africain ou d'un tambour, être associé à une condition esclave.

Quant aux références cultuelles de l'Ordre mystique de la pensée, elles ne sont pas africaines – ou alors celles-ci n'ont pas été mentionnées aux journalistes – mais se rapportent au spiritisme européen, à l'orientalisme maçonnique passé par le réveil spirituel des États-Unis. La présence assumée des cabocles indiens indique une tentative de synthèse brésilienne, d'autochtonisation, qui montre l'importance pour Elyseu et ses disciples de s'inscrire dans une perspective nationale, ainsi que le confirment les intitulés des conférences de l'Ordre. *New-age*, maçonniques, spirites, libéraux, les suburbains s'approprient les pratiques religieuses diffusées par la bourgeoisie et utilisent les matériaux culturels divers à leur disposition.

Ainsi, les politiques répressives des religions opèrent avec une grille de lecture sociale très claire : la suspicion de charlatanisme, de fétichisme ou de sorcellerie dépend de la position sociale supposée ou attribuée par le policier, le voisinage, le journaliste. Ainsi que le suggérait le catalogue de portraits de Lima Bareto qui attribuait des pratiques religieuses aux divers groupes socio-culturels peuplant la ville vingt ans plus tôt, les pratiques religieuses sont dépendantes des ressources économiques et des cultures d'origine, et semblent donc constituer des marqueurs sociaux très nets. Or, à regarder de plus près les protagonistes visés par la politique répressive des religions, il serait bien difficile de stabiliser ce catalogue : la grande majorité conserve une affiliation catholique, même si ses adaptations rituelles sont si diverses qu'elle ne constitue pas une identité ; le spiritisme, religion attitrée d'une bourgeoisie tournée vers l'Europe, peut se décliner comme catholicisme ou christianisme ou encore se rapprocher des cultes cabocles et nagô, il entre d'ailleurs dans tous les genres de maison suivant des motivations variées (thérapeutique, interruption de grossesse, prédiction politique). Quant à la *macumba*, on se demande si elle existe ou si c'est simplement le terme péjoratif utilisé par les policiers et les journalistes pour justifier leur intervention.

On aurait donc du mal à retrouver, à travers une éventuelle classification des pratiques religieuses, les groupes sociaux que nous avions identifiés par le peuplement. En revanche, si les catégories ne sont pas stables, les pratiques reflètent les aspirations de ces groupes à des formes d'émancipation et d'affirmation. Elles sont donc au contraire un espace de mobilité sociale, et c'est précisément ce qui justifie leur répression par les pouvoirs publics et leur disqualification par les classes supérieures. Ces dernières y définissent leur propre position : elles opposent le pathologique au sain, la malhonnêteté intellectuelle à la raison morale, le primitivisme africain ou indien à la civilisation. Cette grille de valeurs qui maintient l'ordre social est visiblement battue en brèche au début des années 1930, tant des catégories populaires et intermédiaires s'approprient des nouvelles pratiques et les adaptent. Elles installent de fait une liberté de culte et d'invention religieuse, réclament l'accès au droit, à l'exercice de l'éducation et de la médecine, revendiquent de participer au destin national. Le personnage de Georgina en particulier, fait coïncider ces aspirations avec une autonomie de fait, mobilisant des savoirs et des pouvoirs qu'elle exerce dans son quartier comme nombre de ses voisines.

On comprend ainsi l'espace social considérable qui s'est ouvert dans la société des *subúrbios*, et par conséquent l'importance de l'enjeu pour l'Église catholique de reconquérir ces terrains, non seulement au nom du conservatisme social mais aussi comme l'opportunité d'une contre-offensive politique. C'est précisément dans ce rapport de force que le gouvernement provisoire de Getúlio Vargas doit trouver des ressorts pour s'installer. La glorification subite du carnaval noir et l'affirmation des religions syncrétiques à Rio s'inscrivent en effet dans une séquence politique précise que nous allons examiner depuis Madureira.

Partie IV

Dimensions politiques du changement social à Madureira

On ne connait pas les circonstances de la rencontre entre Georgina et Elyseu qui les a conduits à diriger ensemble les cérémonies de l'Ordre mystique de la pensée, mais nous les découvrons impliqués tous les deux un an plus tard, dans la formation d'un groupe politique à Madureira, « Ala moça do Brasil » (« aile jeune du Brésil »), fondé par Almerinda Farias Gama, autour duquel on retrouve aussi d'autres personnages connus de Madureira. On a vu que, tant pour le carnaval de la samba que pour les religions afro-brésiliennes, les années 1932 et 1933 ont été des points de bascule importants dans la représentation des cultures populaires. Pour donner une autre perspective à ce tournant, je propose maintenant de resserrer la focale à la fois sur les protagonistes de la rue Itaúba, et sur la temporalité précise des évènements politiques qui se déroulent à Rio durant ces années, qui sont celles du début du gouvernement provisoire après la chute de la République, avec des enjeux spécifiques à Rio.

Getúlio Vargas, après son échec à l'élection présidentielle, a pris le pouvoir en novembre 1930 avec le soutien de l'armée, à la faveur de trois dynamiques divergentes avec lesquelles il va composer pendant les premières années de son gouvernement. D'abord celle du mouvement des *tenentes* (lieutenants), jeune génération des cadres intermédiaires de l'armée qui s'était rebellée en 1922 à Rio et en 1924 à São Paulo puis a formé la « colonne Prestes » en campagne dans le pays jusqu'en 1927, et qui met en œuvre le volet opérationnel du coup d'État. Ensuite les conflits internes aux oligarchies, entre les représentants des deux grands États de la Fédération, Minas Gerais et São Paulo, qui jusque-là se succédaient à la Présidence de la République (dite « politique des gouverneurs »), auxquels s'ajoute la contestation d'États moins puissants qui s'estiment lésés. Enfin, des rivalités internes aux élites politiques paulistes, toujours sous l'effet d'un changement générationnel, qui se traduisent par la scission du Partido Republicano Paulista (PRP) à l'origine du Partido Democrático en 1928 (dont on a vu qu'il portait, par l'intermédiaire de son organe de presse le *Diário Nacional*, la cause des *suburbanos* de Casa Verde). Cette coalition éclectique, qui a formé l'Aliança Liberal Nacional pour soutenir la candidature de Vargas à la présidence en mars 1929, a également pour contexte un climat social tendu dans lequel diverses tendances syndicales et de multiples organisations socialistes, travaillistes, etc. occupent le terrain urbain. Dans cette effervescence, les questions sociales résonnent auprès de courants réformateurs au sein des élites intellectuelles et politiques, en particulier chez les médecins, intellectuels, juristes, autour de l'hygiénisme social et de l'éducation. C'est aussi sur cette dernière dynamique que s'est appuyée l'Aliança Liberal en faisant campagne pour le vote secret, pour le vote des femmes ainsi que pour la mise en place d'une législation du travail et d'une politique éducative nationale. En effet, à peine proclamé chef du gouvernement provisoire en novembre 1930, Getúlio Vargas crée par décret le premier ministère de l'Éducation et celui du Travail.

Dès les premiers mois, la stabilisation du nouveau pouvoir est rendue difficile par les contradictions entre ses multiples soutiens : notamment, celui des officiers supérieurs de l'armée restés légalistes, qui s'opposent aux *tenentes* ; ou encore l'Église catholique, dont l'appui est décisif. En effet, un fort mouvement catholique, autour du centre Dom Vital

fondé à Rio en 1922 par l'archevêque Sebastião Leme, réclame le retour de l'Église dans les compétences d'État, en particulier l'éducation, et s'oppose au divorce.

Installé par cette coalition fragile, Vargas cherche dans les premières années une position qui lui permette avant tout de conserver le pouvoir. Il met d'abord en œuvre le projet des tenentistes, première force politique à l'issue du coup d'État, de gouvernement autoritaire et centralisateur susceptible de renverser définitivement les pouvoirs des oligarchies régionales de la première République, favorisant au passage sa position personnelle. Au cours de l'année 1931, appuyé par le Club « 3 de outubre »[649] formé par les principaux généraux tenentistes putchistes et leurs alliés, il impose des gouverneurs sous son autorité directe (*interventores)* à la tête des États de la Fédération.

Cette politique centralisatrice, qui reflète l'influence du « *gabinete negro* » (cabinet officieux) composé de tenentistes[650], heurte très vite les alliances de circonstances. Elle provoque la résistance unanime de la classe politique en particulier parmi les paulistes qui n'ont pas supporté la nomination d'un *tenente* proche de Vargas et issu du Nordeste, José Lins de Barro, qu'ils obtiennent de faire remplacer par un des leurs, Laudo Ferreira de Camargo, en juillet 1931. Un bras de fer avec Vargas s'engage alors, qui provoque la première crise gouvernementale avec la démission de l'emblématique ministre du Travail Lindolfo Collor en mars 1932 et dont l'issue, une guerre civile entre l'armée pauliste et l'armée fédérale entre juillet et novembre 1932, rebat totalement les cartes du jeu politique. Les oligarchies paulistes ont en effet dépassé leurs conflits pour se rassembler dans un front commun afin d'exiger la mise en place d'une Constitution. Plus encore, elles mobilisent derrière ce projet de nombreuses couches de la population pauliste qui s'impliquent dans le conflit armé à l'appel de la « Révolution constitutionnaliste »[651] en juillet 1932.

Dès lors, et malgré la rapide victoire militaire de la Fédération en novembre, les *tenentes* sont écartés et Vargas doit accepter de revenir au processus électoral et à la mise en place d'une Constitution. Or, l'appareil électoral et le système partisan restaient à ce jour aux mains des oligarchies régionales, pour et par lesquelles ils ont été conçus. Toute la stratégie de Vargas consiste alors à tenter de déborder le processus électoral et de court-circuiter les partis étatiques traditionnels. Il essaie d'abord de créer son propre système partisan, avec un projet de parti national – qui n'aboutit pas – puis en formant de nouveaux partis au niveau des États fédérés. Ensuite, il mise sur la modification de la composition de l'électorat et la comptabilisation des votes, effets escomptés du code électoral promulgué en février 1932.

À Rio, qui garde le statut de District Fédéral dans le nouveau régime, il a nommé en septembre 1931 aux commandes de l'exécutif le médecin bahianais Pedro Ernesto, connu dans la ville pour ouvrir sa clinique aux pauvres, président du « Club du 3 octobre » et qui a la confiance personnelle de Vargas. C'est lui qui est chargé, à la fin de l'année 1932, de mettre en œuvre cette stratégie. Celle-ci comporte deux objectifs : d'abord rallier au maximum les chefs politiques traditionnels qui règnent sur leur fief, grâce à l'appel à l'autonomie du District Fédéral, revendication ancienne et consensuelle parmi la classe politique carioca ; ensuite

649. En référence à la date de la décision du coup d'État en 1930.

650. M. L. Conniff, « The Tenentes in Power : A New Perspective on the Brazilian Revolution of 1930 », *Journal of Latin American Studies*, vol. 10, n° 1, 1978, p. 61-82.

651. B. Weinstein, *The Color of Modernity : São Paulo and the Making of Race and Nation in Brazil*, Durham, Duke University Press, 2015.

installer une base électorale plus large et un rapport de force par sa popularité personnelle, fondée sur ses propres clientèles populaires urbaines. Sa politique s'avère payante : en 1933, il remporte la majorité des sièges du DF aux élections pour la Constituante, puis son Parti autonomiste obtient 8 des 10 des sièges de Rio à l'Assemblée élue en 1934, Pedro Ernesto devenant dans la foulée le premier maire élu du DF désormais autonome.

La réussite de Pedro Ernesto est d'autant plus importante que la scène politique carioca est à la fois la « le laboratoire et la vitrine »[652] de la scène nationale où Vargas escompte installer son pouvoir. Une des dimensions de ce succès réside dans l'appui que Pedro Ernesto obtient des forces sociales progressistes et réformatrices, qu'il a largement associées à son gouvernement (par exemple à travers la nomination de Anísio Teixeira à la direction de l'Instruction publique en 1932 ou celle de Afrânio Peixoto comme recteur de l'université qu'il crée en 1935, ou encore l'appui à l'association féministe dirigée par Bertha Lutz). Il rallie plus généralement l'ensemble des dynamiques politiques, syndicales et associatives qui se retrouvent provisoirement dans la structure antifasciste Aliança Nacional Libertadora (ANL) fondée en 1935, qui sera à l'origine de sa chute politique et de son emprisonnement en 1936.

L'analyse de cette séquence politique, de 1931 à 1935, est l'objet d'une ample bibliographie. L'analyse de Michael Conniff, devenue classique, propose de voir en Pedro Ernesto le préfigurateur du style politique qui sera qualifié de populisme à propos de Vargas – et qui pourrait expliquer à la fois qu'il s'en inspire, et l'écarte du pouvoir à partir de 1936 – combinant propagande personnelle et distribution d'avantages pour consolider ses clientèles populaires, ainsi qu'une grande capacité d'articulation politique avec les pouvoirs locaux traditionnels[653]. Plusieurs travaux ont depuis discuté certains aspects de cette analyse : notamment la teneur des échanges de faveurs de Pedro Ernesto avec ses clientèles, que ce soit les employés de la municipalité qui ont bénéficié des premières mesures travaillistes[654], les bénéficiaires de sa politique de santé[655] ou encore les habitants des favelas[656] ; ainsi que la place de la propagande ou au contraire les conditions politiques de son ancrage local[657]. Dans ces différentes lectures comme d'ailleurs dans les débats plus généraux sur le populisme, la

652. A. Enders, *Histoire de Rio de Janeiro*, Paris, Fayard, 2000, titre de la 4e partie.

653. M. L. Conniff, *Urban politics in Brazil : the rise of populism, 1925-1945*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1981 ; M. L. Conniff, *Populism in Latin America*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1999 ; M. L. Conniff, *Latin American populism in comparative perspective*, Ann Arbor, UMI Books on Demand, 2001.

654. T. C. Mourelle, « Pedro Ernesto Baptista : um projeto político inovador – de interventor federal a primeiro prefeito eleito da história do Rio de Janeiro », *Revista Aedos*, vol. 2, nº 3, 2009 ; T. C. Mourelle, *Trabalhismo de Pedro Ernesto, O - Limites e Possibilidades no Rio de Janeiro dos Anos 1930*, Curitiba, Juruá Editora, 2010.

655. W. R. de Carvalho, *Saúde e política no Rio de Janeiro de Pedro Ernesto (1931-1936)*, mémoire de master, Niterói, Universidade Federal Fluminense, 2012.

656. R. S. Gonçalves, « E o prefeito sobe o morro : as intervenções da gestão Pedro Ernesto nas favelas cariocas », dans Rafael Soares Gonçalves *et al.* (éd.), *Pensando as favelas cariocas (volume I) : história e questões urbanas*, Rio de Janeiro, Pallas, 2021, p. 57-86.

657. C. E. B. Sarmento, « A Arquitectura do impossível : a estructuração do Partido Autonomista do Districto Federal e o debate autonomista nos anos 1930 », dans Marieta de Moraes Ferreira (éd.), *Rio de Janeiro : uma cidade na história*, Rio de Janeiro, Editora FGV, 2015, p. 39-66 ; C. E. Sarmento, *O Rio de Janeiro na era Pedro Ernesto*, Rio de Janeiro, Núcleo de Memória Política Carioca e Fluminense, 2001.

discussion porte sur l'analyse de la relation entre le leader et ses clientèles, les « masses », les « classes populaires » ou « urbaines », les « travailleurs », etc. qui selon la place que l'on donne au pouvoir de négociation de celles-ci, permet de qualifier le populisme comme un moment de conquête ou au contraire de régression sociale.

La personnalité de Pedro Ernesto, ses hésitations, ses intentions, ont été largement scrutées pour comprendre la nature de cette relation avec le « peuple » de Rio ou ses différentes composantes. Le fait que sa stratégie de communication politique, fondée sur l'image du « *bondoso médico* » (« médecin bienveillant ») largement déployée par le groupe de presse *Jornal do Brasil* dont il avait le soutien, ait laissé un grand nombre de sources, est sans doute un biais historiographique qui favorise cet angle.

En revanche, il est plus difficile de comprendre la perspective des populations urbaines sur les dynamiques progressistes qui se dessinent alors à Rio. La structuration de l'ANL, la stratégie de l'ancien *tenente* Luis Prestes et du Parti communiste qui tente de prendre le pouvoir en juillet 1935 et donne le prétexte d'une répression brutale des organisations de gauche, sont généralement retenus comme les évènements essentiels du rapport de force complexe d'où émerge la dictature de Vargas, mais rarement envisagées dans leur base sociale restée relativement faible.

Je suggère, toujours à partir de la presse quotidienne et de quelques archives des organisations et militants politiques, de partir des perspectives diverses des habitants de Madureira pour donner un autre éclairage, incarné, des forces sociales qui ont nourri cette confrontation : féminisme, mouvements éducatifs, syndicalisme, socialisme, associations laïques, antiracisme traversent en effet la banlieue de Madureira et démontrent à cette occasion la forte capacité d'organisation de ses habitants.

Chapitre 10 La « révolution de 1930 » à Madureira

Le terme de « révolution » pour désigner la chute de la première République, sans aucun doute exagéré au regard de la continuité des pouvoirs qui se sont exercés, reflète pourtant en partie le climat social qui est le contexte de la montée en puissance de la contestation du régime, et sur lequel la campagne présidentielle de Getúlio Vargas, en 1930, s'est appuyée. Les activités politiques des habitants de Madureira à cette période témoignent d'un foisonnement d'initiatives, d'organisations et de revendications autour des droits sociaux, de l'éducation populaire ou des questions de liberté religieuse entre autres. En présentant les protagonistes de ces activités, nous pourrons constater qu'elles n'ont pas seulement une dimension locale, mais qu'elles impliquent aussi des réseaux et des articulations à l'échelle de la ville – et donc, rapidement, du pays.

En tant que capitale politique, Rio attire des acteurs et des organisations de tout le Brésil, et devient un centre de négociation syndicale nationale, où là encore les protagonistes politiques de Madureira jouent un rôle : les courants féministes, laïques, les mouvements éducatifs, socialistes, syndicalistes, convergeant vers la capitale traversent ainsi Madureira, qui devient le théâtre de la ligne de front qui réorganise les forces issues du coup d'État au cours de l'année 1932.

Les réformateurs de Madureira

Trois personnages, éducateurs, activistes, liés par la franc-maçonnerie ou le syndicalisme suffiront pour mettre en scène le climat social et politique qui caractérise Madureira lors de la « Révolution de 1930 ».

Né en 1894, petit-fils d'esclaves, élevé par son père charpentier et sa mère blanchisseuse à Pinheiral au nord de Rio, semi-analphabète, José de Souza Marques intègre l'église Baptiste et son séminaire à 17 ans. Il devient pasteur au début des années 1920, à l'époque où les églises protestantes, mais aussi des groupes de militaires positivistes et militants pour la laïcité font campagne contre la sanctuarisation de la future statue du Cristo Redentor par l'Église catholique. Parallèlement à ses activités de pasteur (il fonde plusieurs églises baptistes dans la zone nord de Rio) et de franc-maçon, il a ouvert avec sa femme en 1929 une école primaire dans le quartier de Cascadura à Madureira (figure 55).

Également pasteur baptiste et franc-maçon, son confrère et voisin José Maria de Assumpção, est une des rares personnalités noires faisant l'objet d'un portrait dans le numéro consacré à Madureira du *Rio Ilustrado* en 1937 (voir chapitre 5 ; c'est également le père du sambiste Silas de Oliveira – chapitre 7). De retour du Ceará où il fut élève de l'école

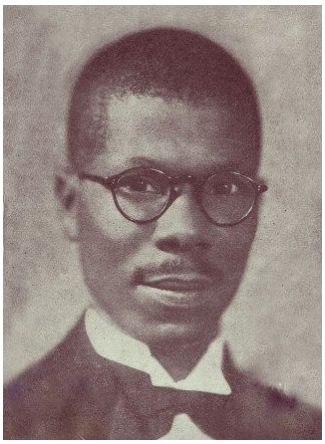


Figure 55. José de Souza Marques. Source : Acervo da família José de Souza Marques e da Fundação Técnico Educacional José de Souza Marques. P. Baía, « Pensamento social e político de José de Souza Marques : Análise da trajetória de vida de um afro-descendente pioneiro das ações afirmativas no Brasil », *Passagens. Revista Internacional de História Política e Cultura Jurídica*, vol. 5, n° 1, 2013, p. 102-125. Ces archives se trouvent à la Fundação Técnico Educacional Souza Marques, dans le quartier de Cascadura, de même que le Colégio Souza Marques toujours en activité. CCo.

militaire puis professeur, il a lui aussi fondé une école primaire à Vaz Lobo, à quelques mètres du local de la troupe Os Simples de Irajá (« Les simples d'Irajá »), qui deviendra le Colégio Assumpção. Ces deux figures, qui appartiennent aux mêmes réseaux protestants, francs-maçons et laïcs, placent la question de l'éducation au cœur du progressisme humaniste qu'ils défendent. Elles sont en même temps des personnalités importantes pour le mouvement noir à Rio.

La question de l'éducation populaire est aussi au cœur des préoccupations des organisations de travailleurs. Toujours à Madureira, en juin 1928, au 191 rue Domingo Lopes soit à quelques mètres du stade de football du Fidalgo Madureira AC, se tient l'assemblée générale fondatrice du Partido Trabalhista do Brasil animé par le socialiste internationaliste Francesco Frola[658] qui, s'adressant aux « travailleurs de toute race », prétend coordonner dans un parti national les syndicats de travailleurs du pays autour d'une dizaine de thèmes, dont : l'éducation gratuite et obligatoire en primaire et l'enseignement professionnel, l'éducation populaire, la protection du travail, la sécurité sociale, une politique économique protectionniste et centralisée, un programme de santé hygiéniste, la lutte contre la corruption, l'instauration du vote secret ainsi que du vote féminin, ou encore l'autonomie du DF[659].

Peu après, en mai 1929, le parti ouvre deux écoles populaires, l'une à destination des cadres du parti qui s'installe au siège de l'association des employés de l'EFCB, l'autre dans les locaux de la compagnie de théâtre Os Simples de Irajá, installée au 658 de l'avenue Marechal Rangel, qui propose des cours du soir pour les « enfants de prolétaires qui résident dans le populeux quartier de Madureira ». Dans la presse, le parti annonce vouloir ouvrir

658. D. Mollès, « Maçom, socialista de esquerda e antifascista : o exílio eur-americano de Francesco Frola (Itália, Brasil, Argentina, Uruguay, México e Itália, 1925-1945) », dans D. A. Reis et D. Rolland (éd.), *Intelectuais e modernidades*, Rio de Janeiro, Editora FGV, 2010, p. 113-142.

659. « Programme of the Partido Trabalhista do Brasil, approved in 1928 (leaflet) », non daté (en ligne : https://mrc-catalogue.warwick.ac.uk/records/TUC/A/12/980/1/160, consulté le 12 juillet 2022). Parti dont on ne sait pas grand-chose, sinon qu'il est affilié à l'Internationale ouvrière socialiste, et qu'il intervient en 1935 contre la loi de sécurité nationale qui marque le tournant autoritaire de Vargas.

une école pour 150 élèves, qui portera le nom de Saddock de Sá[660] un an plus tard[661]. La compagnie Os Simples de Irajá, qui produit plusieurs pièces par an, est elle-même liée à la politique locale. Elle donne quelques semaines plus tard une représentation en hommage à l'Intendant Edgard Romero[662]. À partir de mars 1930, on y retrouve comme trésorier Antenor dos Santos, le syndicaliste de Resistência, *carnavalesco* et *jongueiro*[663], habitant du 37 rue Itaúba. Il y organise alors un festival, avec des pièces dont les titres montrent l'orientation sociale : « *Gaspar o serralheiro* » (Gaspar le serrurier), drame social en 4 actes, « *O sertanejo* » (« Le musicien de samba »), ou encore « *Escrava martyr* »[664] (« Esclave martyr ») et « *Sylvio, O Cigano* »[665] (« Sylvio, le gitan ») . Le local de la troupe accueille également les répétitions du groupe carnavalesque As Bahianinhas do Sapê (« Les petites Bahianaises du Sapê »), du quartier voisin (station suivante sur la ligne auxiliaire après Turiaçu). Souvenons-nous que cette même année, le comparse d'Antenor au syndicat comme dans les écoles de samba, Mano Eloy, enregistre son disque de chant de *jongo* « *Liberdade do escravo* » (chapitre 7). Les activités récréatives et artistiques dans le quartier doivent donc aussi être inteprétées dans leur dimension politique.

Comme on l'a vu, Antenor dos Santos est à l'origine d'une filière *madureirense* du Syndicat Resistência depuis 1921 (chapitre 7). Étant lui-même un des cadres de l'organisation, il est nécessairement impliqué dans les négociations qui commencent entre les syndicats et le nouveau ministère du Travail mis en place par Vargas. Ces négociations s'effectuent dans le cadre du décret du 19 mars 1931 dont l'objet est de « Réglementer la syndicalisation des catégories d'employeurs et de travailleurs et prendre d'autres dispositions »[666]. Avec le ministre du travail Lindolfo Collor, assisté de Francisco José Oliveira Viana, il s'agit pour Vargas de limiter la liberté syndicale et d'encadrer les revendications salariales en imposant la médiation de l'État avec les organisations patronales. Cette discussion réussit à transformer le rapport de force tout en produisant une première législation travailliste qui voit le jour en octobre 1931[667] et fait de la Fédération du travail, où tous les syndicats sont obligés de s'enregistrer et au sein de laquelle les demandes sont arbitrées par le ministère, un espace politique de première importance.

Antenor va donc se retrouver impliqué dans ces négociations syndicales. Il y croisera de nombreux autres militants de tout le pays, parmi lesquels une future protagoniste politique de Madureira, Almerinda Farias Gama.

660. Francisco Juvêncio Sadock de Sá, né en 1856 à Rio, mécanicien tourneur, fut un militant du mouvement travailliste dans les années 1910.

661. *A Manhã*, 5 mai 1929.

662. *Jornal do Brasil*, 29 août 1929.

663. *A Noite*, 19 mars 1930.

664. *Jornal do Brasil*, 8 mai 1930, p. 15.

665. *Jornal do Brasil*, 17 mai 1930, p. 17.

666. « Regular a sindicalisação das classes patronaes e operarias e dá outras providências », T. C. Mourelle, *Trabalhismo de Pedro Ernesto, O Limites e Possibilidades no Rio de Janeiro dos Anos 1930*, Curitiba, Juruá Editora, 2010, p. 147.

667. A. de C. Gomes, *A invenção do trabalhismo*, Rio de Janeiro, Editora FGV, 2015.

Féminisme, mouvements éducatifs et syndicalisme : Almerinda Farias Gama

C'est dans cette configuration qu'arrive Almerinda Farias Gama dans la vie politique carioca, d'abord à travers le mouvement féministe de Bertha Lutz. Cette dernière a fondé à Rio et dirige depuis 1922 l'Union féminine pour le progrès, principale association féministe du Brésil. Elle mène depuis plus de dix années, par un travail de pression auprès des institutions savantes et politiques, un combat pour l'égalité des femmes, en premier lieu pour l'adoption du vote féminin, qui figure dans de nombreux programmes syndicaux et partisans, y compris celui de Vargas dans sa campagne pour la présidence du Rio Grande do Sul en 1928. Mais l'action de Bertha Lutz est limitée par la sociologie de son association, une centaine de membres parmi les classes supérieures et diplômées. Elle-même intellectuelle aristocrate (elle est diplômée de la Sorbonne en botanique), elle peine à installer le mouvement féministe dans le paysage social. Almarinda Farias Gama, arrivée à Rio en 1929 de l'Alagoas, lui permet de réaliser cette articulation et d'occuper un espace dans les négociations syndicales (figure 56).



Figure 56. Almerinda Farias Gama en 1928. Source : CPDOC-FGV. CCo.

Fille d'un modeste entrepreneur de construction dans l'Alagoas, Almerinda Gama est élevée à Belém par une tante, grâce à laquelle elle bénéficie d'une éducation primaire complète. À 17 ans, à la mort de son père, elle reçoit un petit héritage qu'elle décide d'investir dans un cours du soir d'études commerciales, où elle obtient au bout de quatre ans un diplôme de comptable. Elle suit en complément une formation de dactylographe dans une des écoles Pratt, fabricant de machines à écrire [668]. Elle travaille ensuite dans un service de prophylaxie rurale, assistante d'un médecin dans le Pará, et se marie avec son cousin en 1923. Depuis 1918, elle publie des textes dans le journal local, *A Provincia do Pará*, poèmes, chroniques, mais aussi des textes sur des sujets de société, en premier lieu sur l'emploi domestique, car elle raconte avoir été dès l'enfance très frappée des inégalités subies par les filles. L'année suivant son mariage, elle perd son premier enfant à quelques mois – elle aura ensuite un autre enfant à Rio avec un ingénieur, qu'elle perdra aussi à 18 mois, et renoncera alors à la maternité. Son mari, atteint de tuberculose, meurt deux ans après la mort de son fils, la laissant seule et désespérée. Elle décide alors, en 1929, de rejoindre un de ses frères à Rio, qui y est installé comme typographe [669].

C'est par son frère, qui travaille à l'Imprimerie nationale mais aussi pour la presse locale, qu'elle commence à fréquenter les réunions syndicales. En même temps, elle obtient de

668. Elle raconte que sa tante lui suggère d'acheter un logement, mais que Almerinda répond « Je veux placer cet argent dans ma tête, parce que là personne ne peut me le voler. Je vais dépenser cet argent pour étudier » (« *Eu quero emprenar esse dinheiro aqui no meu cerebro, porque daqui ninguém rouba. Vou gastar este dinheiro estudando* »). A. de F. Gama, *Depoimento*, Rio de Janeiro, FGV/CPDOC, 1984.

669. *Ibid.*

Silvia Serafim[670], devenue son amie après qu'elle soit allée lui rendre visite en prison, des recommandations pour des rédactions de Rio qui ont des « sections féminines » (*O Fon Fon*, *O Jornal*, *O Día*). Elle se fait également remarquer par une lettre ouverte à la rédaction du *Diário da Noite*, qui répond à l'argumentaire de l'écrivain Humberto de Campos pour ne pas autoriser l'entrée des femmes à la prestigieuse Académie Brésilienne des Lettres[671].

Rapidement, elle se met en contact avec Bertha Lutz dont elle a déjà entendu parler. En raison de sa bonne connexion avec la presse, elle devient l'attachée de presse de l'Union féminine auprès des journaux de Rio. Bertha profite de la position d'Almerinda dans les milieux syndicaux et populaires pour élargir enfin la stratégie du féminisme à l'action syndicale. Elle lui propose de former le syndicat des dactylographes et sténographes, syndicat de travailleurs dont la sociologie serait, de fait, totalement féminine[672]. Almerinda, avec l'aide de quelques relations (elle a travaillé pour l'avocat Clovis Dunshee Abranches qui avait défendu Silvia Serafim), et de collègues de l'office notarial où elle est employée ainsi que d'une volontaire de l'Union de Bertha Lutz, réussit tant bien que mal à réunir le quorum nécessaire à l'enregistrement du syndicat. Elles ont en effet du mal à remplir les rangs. Almerinda déplore le manque de politisation des femmes parmi les travailleuses, alors que les féministes de l'Union pour le progrès féminin sont toutes des intellectuelles bourgeoises dégagées des rapports de force du monde du travail[673].

Si le droit de vote des femmes est le principal mot d'ordre de l'Union féministe, Almerinda défend, dans les colonnes des journaux, les congrès et réunions ou les associations auxquelles elle participe, l'autonomie économique de la femme, sans laquelle il ne peut y avoir d'autonomie politique, et donc le droit de travailler et d'être formée pour cela[674]. Elle exprime ainsi une orientation sociale plus marquée du combat féministe, que l'on peut retrouver dans les travaux du second Congrès féministe international qui se tient à Rio à la fin du mois de juin 1931, dans les locaux de l'Ordre des avocats. La liste des revendications qui en sont issues, publiée dans *A Esquerda*, montre en outre que ces préoccupations sociales sont en phase avec celles des travailleuses du *subúrbio* : des mesures pour réserver des wagons aux femmes dans les trains de banlieue aux heures de pointe ; la création d'un Bureau de la femme et de l'enfant rattaché au Département du Travail, la garantie de l'égalité des chances dans l'accès aux emplois publics au niveau fédéral, des États et municipal ; faire confirmer le décret qui accorde deux mois de congés maternité ; revendiquer le droit au repos dominical pour les employées domestiques ; orienter l'éducation des femmes de manière à les préparer pratiquement à l'exercice d'une profession ; réautoriser le recrutement des femmes au concours de la Poste (Correios) ; enfin proclamer que l'émancipation économique de la femme est un des principaux enjeux du mouvement féministe. Le journal rapporte qu'il

670. Silvia Serafim était une écrivaine brésilienne mariée à un médecin, qui après avoir été calomniée pour adultère par la rédaction du journal *A Crítica*, assassine un jeune homme de la rédaction. Cet épisode fit l'actualité et son procès fut retransmis à la radio. Almerinda décide alors de lui rendre visite en prison, et entame avec elle une longue amitié.

671. « *Uma replica feminina ao academico Humberto de Campos* », *O Diário da Noite*, 3 juillet 1930.

672. Pour autant, Oliveira Vianna, au Ministère du travail, a refusé d'enregistrer le syndicat sous son appellation initiale féminisée, a fait retirer le terme « secrétaires », et a obligé à utiliser le masculin. A. de F. Gama, *Depoimento*.

673. *Ibid.*

674. *Ibid.*

a également été discuté de l'opportunité d'une police féminine, et que les congressistes sont également reçues au Catete (le palais présidentiel) par Getúlio Vargas [675].

Médecin bahianais installé à Rio, Pedro Ernesto choisit pour chef de cabinet Jones Rochas, autre médecin bahianais également proche des courants réformateurs qui sont majoritaires au sein de l'Association Brésilienne d'Éducation (ABE). Créée en 1924, l'ABE constitue depuis lors, avec des éducateurs, pédagogues, professeurs mais aussi une ample participation de la société civile – journalistes, scientifiques – une plateforme de discussions sur la nécessaire réforme éducative au Brésil, alors domaine réservé des États. La III^e^ conférence de l'ABE qui s'est tenue en 1929 à São Paulo avait ainsi inspiré la création du premier ministère de l'Éducation, dès les premiers jours du gouvernement provisoire. Fin 1930, une nouvelle réunion à Rio rassemble des courants réformateurs divers, à l'image de la coalition de l'Aliança Libéral, qui s'accordent sur la nécessité de changer le régime éducatif mais s'opposent sur les projets. Deux camps s'étaient alors formés plus précisément, les réformateurs sociaux, partisans d'une école gratuite, universelle et laïque, et les réformateurs catholiques, également en faveur d'une généralisation de l'éducation mais bien décidés à reprendre la main sur le domaine de l'éducation après l'éviction de l'Église par la Constitution de la République en 1891. L'Église catholique brésilienne compte bien en effet réinvestir l'ensemble des secteurs du social et en premier lieu l'éducation, tandis que les réformateurs sociaux promeuvent à la fois l'éducation publique universelle et laïque, l'hygiénisme social, notamment la protection maternelle et infantile, et le secret du vote ainsi que son extension aux femmes. Ils réunissent des courants à la fois féministes et anticléricaux (Bertha Lutz, Armanda Alberto et son mari Edgar Sussekind). Signe de son appui à cette mouvance, Pedro Ernesto nomme Anísio Teixeira, éducateur bahianais à la tête du Secrétariat d'Éducation du DF. Dans la foulée, Anísio Teixeira prend une part active à la IV^e^ conférence de l'ABE qui se tient à Rio en décembre 1930, en tant que rapporteur de la commission portant sur « les grandes orientations de l'éducation populaire ».

Les conflits sur de la place de l'Église dans l'État brésilien se jouent également autour du projet de construction de la statue du Christ Rédempteur, inaugurée en octobre 1931 grâce au prosélytisme actif du centre Dom Vital, animé par le désormais archevêque de Rio Sebastião Leme. Devant le conflit suscité par le projet de sanctuarisation du momument, le professeur Souza Marques a été sollicité comme médiateur. C'est lui en effet qui met en place le compromis qui fait de la statue un monument laïc, mais administré par l'Église catholique [676].

Les deux éducateurs réformateurs de Madureira, José de Assumpção et José Souza Marques se retrouvent donc, par la question éducative et la défense de laïcité, impliqués face aux revendications catholiques. Figures sociales respectées, noirs, ils vont être sollicités par un autre mouvement d'ambition nationale, celui de la Frente Negra Brasileira tout juste créée à São Paulo.

La Frente Negra Brasileira à Madureira

Les mouvements noirs issus de l'abolitionnisme dans les années 1880, qui se sont structurés autour d'une presse dynamique dans les grandes villes, connaissent une phase de

675. *A Esquerda*, 24 juin 1931.

676. P. Baía, « Pensamento social e político de José De Souza Marques ».

consolidation. À São Paulo, malgré des courants et positionnement très divers notamment vis-à-vis de la « Révolution de 1930 », ils s'organisent dans un mouvement politique formel, la Frente Negra Brasileira (FNB, front noir brésilien), créée en septembre 1931[677]. Fondée dans les Salons des Classes laborieuses situés Praça da Sé, l'association rassemble les forces intellectuelles et culturelles qui animent depuis une dizaine d'années les titres de presse dédiés à la question raciale, ainsi que les théâtres et associations culturelles comme le Kosmos[678]. La FNB valorise les activités culturelles et médiatiques, les fêtes et les formes sociales du carnaval ou de la danse et du sport, et mène le combat pour l'éducation des plus défavorisés, en particulier l'alphabétisation des adultes. La question de l'éducation populaire est une des priorités du mouvement, qui organise dès septembre une école pour adultes dans ses locaux[679], permettant aux migrants récemment arrivés de trouver, notamment, des ressources juridiques, intellectuelles et de solidarités[680].

Le projet politique de la FNB, porté par une minorité éduquée qui représente le « *meio negro* »[681] (milieu noir), est avant tout l'élévation sociale des noirs et l'élargissement de leurs opportunités économiques, politiques et intellectuelles grâce à l'éducation et l'alphabétisation. La plupart de ses leaders, comme son fondateur Arlindo Veigo dos Santos, sont passés par la presse : typographes, correcteurs puis journalistes et pour certains propriétaires de titres ou rédacteurs en chef d'une nouvelle presse noire, représentant les aspirations à faire également partie d'une classe moyenne qui aura bénéficié du progrès social et de la modernité brésilienne.

Très implantée dans le centre-ville de São Paulo, la FNB dit comptabiliser déjà 22 000 adhérents, et son ambition est de déployer des succursales dans tout le pays, et constituer une formation politique y compris pour participer aux élections. Ainsi, sont organisées rapidement une délégation à Campinas, à Mogi, et surtout à Rio de Janeiro, où Ventura Bezerra da Silva, nommé délégué de la FNB dans la capitale fédérale, est envoyé depuis São Paulo[682].

677. Une abondante bibliographie aborde l'histoire du mouvement : G. R. Andrews, « Black Political Protest in Sao Paulo, 1888-1988 », dans *Journal of Latin American Studies*, vol. 24, n° 1, 1992, p. 147-171 ; K. D. Butler, « Up from Slavery : Afro-Brazilian Activism in São Paulo, 1888-1938 », *The Americas*, vol. 49, n° 2, 1992, p. 179-206 ; P. Domingues, « Um ''templo de luz'' : Frente Negra Brasileira (1931-1937) e a questão da educação », *Revista Brasileira de Educação*, vol. 13, n° 39, 2008, p. 517-534 ; P. Domingues, *Uma história não contada : negro, racismo e branqueamento em São Paulo no pós-abolição*, São Paulo, Senac, 2003 ; V. Alberti et A. A. Pereira, *Histórias do movimento negro no Brasil : Depoimentos ao CPDOC*, Rio de Janeiro, Pallas Editora, 2016 ; M. Barbosa *et al.*, *Frente Negra Brasileira : depoimentos*, São Paulo, Quilombhoje Literatura, 2012 ; R. J. de Oliveira, *A presença do negro na cidade : memória e território da Casa Verde em São Paulo*, mémoire de master, Pontifícia Universidade Católica de São Paulo, 2002 ; Q. Taylor, « Frente Negra Brasileira : the afro-brazilian civil rights movement, 1924-1937 », *Umoja : A Scholarly Journal of Black Studies*, vol. 2, n° 1, 1978, p. 25-40.

678. *O Getulino* à Campinas, *O Novo Horizonte*, *Clarim da Alvorada, etc.* ; K. D. Butler, « Up from Slavery ».

679. P. Domingues, « Um ''templo de luz'' ».

680. Entretien avec Oswaldo de Camargo, avril 2018, Casa Verde.

681. F. Fernandes et R. Bastide, *Brancos e negros em São Paulo : ensaio sociológico sobre aspectos da formação, manifestações atuais e efeitos do preconceito de côr na sociedade paulistana*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1959.

682. P. Domingues, « ''Tudo pelo Brasil ; tudo pela raça'' : a Frente Negra Carioca », *Revista Estudos Históricos*, vol. 31, n° 65, 2018, p. 327-348.

Le 11 février 1932, quelques jours après le premier défilé officiel des écoles de samba sur la Praça Onze, Bezerra fait le tour des rédactions de la ville et lance simultanément deux convocations. La première doit inaugurer le 14 la délégation « *suburbana* » de la FNB, au 44 rue Conselheiro Galvão, juste au nord du marché de Madureira, au domicile du lieutenant Manoel dos Passos Júnior, dentiste exerçant à Madureira[683], tandis que le lendemain 15 février, sera officialisée la délégation « urbaine » au 93 rue du Catete[684]. Cette double stratégie montre que s'il existe l'équivalent d'un *meio negro* à la Capitale, il est tout autant à Madureira que dans le centre-ville.

Or, la description des deux réunions dans la presse permet de distinguer deux types de logiques politiques. Dans la réunion « urbaine » du 15 février, on retrouve les organisations historiques du mouvement noir carioca, constituées dès le milieu du XIX^e^ siècles, particulièrement avec l'abolitionnisme : y sont présentes les « associations locales et confréries religieuses », notamment la Liga nacionalista et la confrérie Nossa Senhora do Rosário e São Benedito dos Homens Pretos[685], plus importante confrérie catholique noire de Rio dont l'église est située en centre-ville[686].

La configuration de la délégation suburbaine relève d'autres réseaux, qui correspondent davantage aux forces politiques progressistes qui ont soutenu la Révolution de 1930. Nous retrouvons à nouveau une intersection entre courants protestants, courants tenentistes, socialisme et syndicalisme noir. Le *Jornal do Brasil* du 23 février et le *Diário Carioca* du 25 février[687] ont fait le récit de la première assemblée de la Frente Negra Brasileira, réunie le 22 février dans sa délégation suburbaine (89 avenue Marechal Rangel selon le *Diário Carioca*, autrement dit l'immeuble de Lojas de Madureira, voir chapitre 5). L'article relate que l'assistance a investi la direction de la délégation suburbaine puis a participé à une « fête civique » avec un « bruyant succès ». La direction de l'organisation comprend des « personnalités de marque de la race noire de toute la banlieue »[688]. Son président est le lieutenant Manoel dos Passos Júnior, son secrétaire est José Maria de Assumpção, directeur du Colégio Assumpção, et le trésorier est le capitaine Anthero Augusto Maia, sur lequel j'ai retrouvé quelques informations. Nommé fonctionnaire du ministère de l'agriculture[689], il est également en 1930, « portier du Jardin botanique »[690]. En plus de son titre de capitaine, il est également mentionné comme « *professor* » dans l'énumération des membres de la direction publiée en février 1932[691]. Enfin, il est cité comme le témoin d'Antonio Rodrigues de Souza,

683. D'après le *Correio da Manhã* du 18 juillet 1933, p. 6, et le *Jornal do Brasil* du 8 juillet 193, p. 18.

684. Elle aurait réuni 264 personnes, voir la photo de cette dernière dans *O Diário de Noticias*, 14 février 1932, p. 6.

685. *Diário de Noticias*, 16 février 1932, p. 3 avec une photo.

686. P. Domingues, « Cidadania por um fio : o associativismo negro no Rio de Janeiro (1888-1930) », *Revista Brasileira de História*, vol. 34, n° 67, 2014, p. 251-281.

687. P. Domingues, « ''Tudo pelo Brasil ; tudo pela raça'' : a Frente Negra Carioca ».

688. « *personalidades de destaque da raça negra em todo o subúrbio* ».

689. *A Noite*, 7 avril 1930, p. 8, et résident du 23 rua Tenente Lyra à Dona Clara. Son fils adoptif de 17 ans, en photo, Carlino, a disparu.

690. « *porteiro do Jardim Botanico* », *Jornal do Brasil*, 8 janvier 1931, p. 11

691. *Diario da Noite*, 22 février 1932, p. 2.

membre de la direction du Partido Socialista, qui s'est marié en mai 1931 à l'église évangélique presbytérienne de Madureira (Templo evangelico Presbyteriano[692]), et qui appartient également au conseil de la délégation suburbaine.

Parmi les membres du conseil réunis ce jour est également cité par la presse Theodomiro José de Lima[693]. Ce dernier est l'auteur d'un poème publié un an auparavant dans le *Jornal das Moças*[694] et on lui attribue plus tard le titre de *Doutor* (docteur)[695]. Enfin, un mois plus tard, le 23 mars 1932, une autre réunion de la délégation suburbaine de la FNB a lieu cette fois au 201 de l'avenue Marechal Rangel. Nous y retrouvons à peu près la même composition de la direction, dont Theodomiro José de Lima, Anthero Augusto Maia et José Maria de Assumpção, à laquelle il faut ajouter Antenor dos Santos, autre figure bien connue[696]. La direction de la délégation procède au recrutement de ses membres, ouvert à « tous les éléments de la race, des deux sexes, intellectuels, ouvriers et soldats qui s'intéressent à la nationalité »[697].

Cet appel de la FNB montre que les « milieux noirs » s'organisent en s'inspirant des mêmes références que les jeunes partis travaillistes et socialistes, des aspirations des *tenentes*, du féminisme et du monde éducatif. Sous cette formule « d'intérêt pour la nationalité », il s'agit de participer à la nation, c'est-à-dire à la construction du nouveau régime. De fait, la pression exercée par la Révolution constitutionnaliste conduit le gouvernement provisoire à proposer une démocratisation de la vie politique. La publication du code électoral le 24 février annonce un élargissement mécanique du processus électoral en établissant le vote secret et le vote féminin, ainsi qu'en instaurant une justice électorale – pour des élections que Vargas et les *tenentes* refusent de programmer, craignant qu'elles reconduisent immédiatement la « politique des États » et la domination des paulistes. Cet élargissement encore théorique est dépendant de la progression de l'alphabétisation dès lors que la majorité de la population reste exclue du vote. La mise en place d'une politique nationale d'éducation et l'accès à l'école pour les catégories populaires restent donc la clé de la démocratisation, ce qui est très bien perçu par les associations et partis qui se multiplient à Madureira, et rend la discussion de la plateforme de l'ABE stratégique.

692. *O Jornal*, 12 mai 1931, p. 12.

693. Les autres membres du conseil sont : le sergent Theophilo F. de Camargo, Sebastião Eugenio Crespo, Mahomed Sany Ad-oiou (ou Mahomet Sany Adiôh selon les rédactions), Antão Caetano de Oliveiria, habitant de Vaz Lobo (estrada Monsenhor Felix), Marinho J. dos Santos, Dr Claudemiro dos Santos.

694. *Jornal das Moças* 8 janvier 1931, p. 40.

695. *Diário da Noite*, 22 février 1932, 2e édition, p. 2.

696. « *A frente desse patriotico movimento de vida nova, acha-se o directorio constituido, entre outros, do tenente Manoel Dos Passos Junior, Dr Theodomiro José de Lima, Marinho José dos Santos, professores Anthero Augusto Maia e José Maria de Assumpção, Sebastião Eugenio Crespo, Mahometh Sady Adiôh e Antenor dos Santos* ». L'article rapporte que l'organisation tient à préciser que la réunion s'est tenue en toute légalité après autorisation de la 4e *delegacia auxiliar*. *A Batalha*, 23 mars 1932.

697. « *todos os elementos da raça, de ambos sexos, intellectuaes, operarios e militares que se interessem á nacionalidade* ».

Structuration d'une ligne de front en 1932

En mars 1932, une partie majoritaire de l'ABE, à l'issue de sa IV[e] conférence à Niteroí, publie un manifeste qui défend le projet d'une politique nationale d'éducation, levier de démocratisation et de modernisation économique. Le manifeste des pionniers de l'éducation nouvelle (*Manifesto dos Pioneiros da Educação Nova*) est signé par Anísio Teixeira, ainsi que par son prédécesseur à Rio, Fernando de Azevedo, par l'anthroplogue Edgar Roquette Pinto directeur du Museu Nacional, par l'hygiéniste bahianais Afrânio Peixoto, par les militants de l'éducation populaire Edgar Sussekind de Mendonça et par Armanda Alvaro Alberto, mais aussi par Julio Mesquita de Filho, membre de l'*establishment* pauliste et propriétaire du journal *O Estado de São Paulo*, futur fondateur de l'université de São Paulo [698]. Ce panel assez large trouve sa cohérence dans la défense d'un enseignement laïc et dans l'opposition à l'assaut des réformateurs catholiques pour la reprise en main de l'enseignement par l'Église dans l'éducation publique.

La publication du manifeste intervient dans un moment périlleux pour le gouvernement provisoire. Humiliés par l'attitude autoritaire de Vargas qui leur a imposé un *interventor* étranger, les élites paulistes, à l'appui d'une impressionnante mobilisation populaire [699], sont en train de restaurer leur unité dans le nouveau Parti constitutionnaliste, afin de mener une contestation du gouvernement provisoire, susceptible d'être rejointe par d'autres États stratégiques de la Fédération. Ces derniers réclament la mise en place d'élections et d'une Constitution. Lorsqu'en mars 1932, le journal *Diário Carioca* s'en fait le relais dans la capitale, le siège de sa rédaction est la cible d'un attentat, dont les responsables ne sont pas poursuivis. Ce clair affront au processus démocratique conduit le ministre du Travail Lindolfo Collor à démissionner, laissant le gouvernement provisoire à ses *tenentes* de tendance centralisatrice et autoritaire. Pedro Ernesto, lui-même porté au pouvoir par les *tenentes* mais d'une fibre plus clairement démocratique et libérale, doit trouver une position d'équilibre. Or, le clivage qui se confirme au sein de l'ABE sur la question religieuse pourrait le mettre aussi en difficulté. Pedro Ernesto s'appuie en effet très ouvertement sur les réformateurs sociaux, mais aussi sur des militants catholiques de poids, comme le directeur du *Jornal do Brasil*, Ernesto Pereira Carneiro, ou sur le très populaire prêtre catholique et *tenentista* Olímpio de Melo, qui règne sur le fief politique de Lagoa. Les catholiques, à partir du centre Dom vital et de l'action de Sebastião Leme, sont également très mobilisés sur la question du divorce, contre lequel ils mènent une vaste campagne de presse en avril.

C'est précisément à ce moment, en avril 1932, qu'a lieu l'arrestation du *fakir* Elyseu et de la *macumbeira* Georgina (chapitre 8). L'importance des enjeux relatifs aux questions religieuses nous incite à relire l'épisode dans ses dimensions politiques. En protestant contre leur arrestation et en défendant leur pratique religieuse par voie de presse, ils ne s'insurgent pas seulement contre la méprise d'ordre social dont ils font l'objet (stigmatisés comme des charlatans, des africains) mais ils affirment aussi leur liberté religieuse. Le spiritisme du lieutenant Elyseu Sant'Anna est commun à d'autres militaires du quartier : le capitaine Custodio Caravana, et son acolyte le major Antonio de Almeida Matías, tous deux membres

698. Texte intégral du manifeste : https://www.histedbr.fe.unicamp.br/pf-histedbr/manifesto_1932.pdf, consulté le 24 avril 2026.

699. B. Weinstein, *The Color of Modernity : São Paulo and the Making of Race and Nation in Brazil*, Durham, Duke University Press, 2015. Sur la mobilisation à Casa Verde, voir aussi le chapitre 4.

du syndicat des propriétaires de leur quartier respectif et futurs soutiens de Pedro Ernesto (chapitre 5). Il n'est pas improbable que Georgina, qui se revendique comme spiritiste et croyante, défende dans son quartier l'accès aux soins ou la scolarisation des enfants [700], à commencer par les onze siens, noirs et blancs.

Dans ce contexte, la voie choisie par Pedro Ernesto est de chercher l'appui des classes populaires. Il lance son ambitieux programme d'équipement en écoles et centres de santé (même si celui-ci s'inscrit dans un mouvement général déjà enclenché – nous pouvons rappeler que l'Institut clinique de Madureira inauguré cette année-là est d'initiative privée) et s'éloigne légèrement des *tenentes* qui l'ont désigné et qui connaissent un début de disgrâce devant la pression croissante des paulistes [701]. En juillet la guerre éclate [702]. L'armée constitutionnaliste de São Paulo marche vers la capitale pour affronter Vargas. Cette situation de guerre civile, bien que vite réglée sur le plan militaire, change toutefois les rapports de force politiques dans le nouveau régime. D'abord, les *tenentes* qui siégeaient dans le « *gabinete negro* » de Vargas (principalement des membres du Club du 3 octobre) sont appelés sur le front et donc éloignés du pouvoir. À leur retour en novembre, il leur faut admettre que, malgré la victoire militaire, Vargas doit céder politiquement et accepter d'engager le processus pour l'élection d'une Constituante, avec le code électoral qui a été publié en février, autrement dit avec un élargissement théorique de la base électorale. Rio devient alors le terrain d'une lutte politique différente, où tous les camps se mettent en branle en vue des élections, allant chercher l'enregistrement de nouveaux électeurs. Les catholiques du centre Dom Vital s'organisent en Liga Eleitoral Católica, tandis que Pedro Ernesto met au point une stratégie qui s'appuie sur la machine électorale traditionnelle opérée par les « chefs politiques », capable d'articuler le pouvoir des *tenentes* encore en place et le potentiel d'un nouvel électorat populaire. Ce potentiel dépend de la manière dont les nouvelles populations urbaines – celles de Madureira par exemple, qui n'étaient pas ou très peu intégrées au processus électoral jusqu'alors, se mobilisent et participent au vote. L'implication des suburbains, en tout cas ceux qui sont alphabétisés, à partir de leurs enjeux propres est donc décisive.

Les dynamiques politiques de la Révolution de 1930 se jouent donc pleinement à Madureira qui fait figure de territoire progressiste, recevant des initiatives d'ambition nationale et se faisant le relais local de plusieurs réseaux notamment autour de l'éducation et de l'antiracisme. C'est d'ailleurs par son statut d'habitant de Madureira que j'ai pu recouper l'ensemble des activités d'Antenor Santos, qui ne se limitent pas au syndicalisme ni à la samba.

Alors que ces forces politiques accèdent à une certaine audience grâce au gouvernement provisoire et à la politique menée par Pedro Ernesto à Rio, la fragilisation de la position de Vargas par la révolution pauliste oblige Pedro Ernesto à nouer de nouvelles alliances parfois

700. Voir l'annonce qu'elle publie le 26 décembre 1932 dans le *Jornal do Comercio*, évoquée au chapitre 9.

701. M. L. Conniff, « The Tenentes in Power : A New Perspective on the Brazilian Revolution of 1930 », *Journal of Latin American Studies*, vol. 10, n° 1, 1978, p. 61-82.

702. La Frente Negra Brasileira, qui réunit la faction nationaliste plutôt favorable à Vargas, ne rejoint pas la lutte mais d'autres membres des mouvements noirs, socialistes ou démocrates, forment la Legião negra qui se bat du côté pauliste. En novembre, une délégation de la FNB aurait participé au Congresso Revolucionario sous les auspices de la Legião Cívica 5 de Julho ainsi que de divers secteurs et éléments principalement issus du tenentisme (*O Radical*, 16 novembre 1932, page 2 ; P. Domingues, *Uma história não contada*, p. 341 ; B. Weinstein, *The color of modernity*).

contradictoires. L'ensemble des forces progressistes qui convergent à Madureira se trouve désormais face à au poids de l'Église catholique dans le processus politique. C'est cette configuration qui rend cruciale la participation des cariocas au processus électoral à venir, et les habitants de Madureira vont aussi jouer leurs cartes.

Chapitre 11 Les Madureirenses dans le processus électoral de 1933 et 1934

La victoire politique des Constitutionnalistes oblige donc Vargas à s'engager dans un processus électoral qui reste tenu par le système partisan des oligarchies de l'ancienne République. Dans chaque État, l'élection à laquelle participait de 1 à 10 % de la population masculine majeure était ainsi organisée et préparée par un ou plusieurs partis hégémoniques, contrôlés par les élites (le Parti républicain pauliste à São Paulo ou le Parti républicain Mineiro au Minas Gerais, etc.), qui organisait non seulement le vote mais aussi son dépouillement. Ce processus pouvait toutefois être remis en cause par le code électoral de 1932 qui prévoyait le secret du vote, l'élargissement de la base électorale (droit de vote des femmes et hommes majeurs de plus de 18 ans alphabétisés) et surtout la création d'une justice électorale à même d'empêcher la fraude. Mais Vargas tente surtout, à partir de 1933, de court-circuiter les partis en place dans chaque État. Après l'échec de son parti national soutenant le gouvernement provisoire, il confie aux *interventores* qu'il a nommés dans chaque État la tâche de former un parti sur lequel s'appuyer[703]. Ce « plan B » était hors de portée à São Paulo où un front unique, rassemblant le Parti démocratique et le Parti républicain pauliste, s'est formé dans le conflit constitutionnaliste et sera d'ailleurs largement vainqueur des élections de 1933 pour l'assemblée constituante.

À Rio, la situation est légèrement différente puisqu'il existait dès le début de la République un multipartisme formel qui s'était constamment renouvelé. Ainsi le Parti républicain du DF se partageait avec Aliança Republicana les districts de la capitale, sans réelle opposition idéologique mais dans une rivalité territoriale parfois véhémente – les chefs politiques se répartissant les différentes régions du DF[704], et la moitié des votes étant allés à Vargas lors de la campagne présidentielle de 1930. Pedro Ernesto, à qui incombe la création d'un tel parti de conquête pour le DF, doit rallier le plus grand nombre possible de ces chefs politiques ancrés dans leur territoire pour espérer maîtriser le processus électoral, notamment ceux des *subúrbios*, qui rassemblent beaucoup de voix par le vote de *cabresto*[705]. Ces derniers ont construit leur autorité et leur popularité dans leur territoire en obtenant des mesures

703. T. Silva et E. Silva, « Eleições no Brasil antes da democracia : o Código Eleitoral de 1932 e os pleitos de 1933 e 1934 », *Revista de Sociologia e Política*, vol. 23, 2015, p. 75-106.

704. S. C. Sá Pinto, « Um eterno Burgo podre ? A política na capital federal na Primeira República », *Cadernos do Desenvolvimento Fluminense*, n° 7, 2015.

705. C'est-à-dire encadré, voire forcé, par les chefs politiques, par l'intermédiaire de leur « *cabo eleitoral* » chargé d'acheminer les électeurs vers les bureaux de vote. Cette pratique fréquente en milieu rural, qui assure le règne des « *coronéis* », était également celle des « *chefes políticos* » dans les districts suburbains de Rio.

d'aménagement urbain au bénéfice des habitants, justifiant ainsi la qualification de « proto-populistes » par Michael Conniff [706] : Julio Cesário de Melo règne sur la région rurale de Santa Cruz où se situent les abattoirs, le professeur Ernâni Cardoso sur Jacarepaguá, Campinho et Cascadura, lui qui fut l'Intendant municipal et avait fondé le Ginásio Arte e Instruções en 1905 (voir chapitre 5) et enfin Edgard Romero, leader politique d'Irajá à Madureira [707].

Mais pour l'emporter et ne pas trop dépendre des pouvoirs traditionnels, Pedro Ernesto compte également s'appuyer sur les mouvements émergents, socialistes et travaillistes, féministes, religieux, et les classes populaires en général. L'intégration de nouveaux électeurs passe par la conquête directe de leur vote à travers le lien personnel que Pedro Ernesto entend nouer avec ces catégories, par l'octroi d'avantages économiques, et de services (santé et écoles) mais aussi en s'appuyant sur une médiatisation importante, la mise en scène du « père des pauvres » reprise systématiquement par les rédactions de presse alliées. Cette stratégie a déjà commencé le 1er janvier 1933, avec l'organisation d'un défilé en l'honneur de l'*interventor* confiée à des syndicalistes, en premier lieu des employés municipaux qui sont sous ses ordres et à qui il avait octroyé d'importants avantages sociaux dès son arrivée en octobre 1931. Le *Jornal do Brasil*, dirigé par Ernesto Pereira Carneiro, un catholique progressiste très lié à Pedro Ernesto, relaie abondamment l'évènement en valorisant le « *bondoso médico* » [708].

Dans le même ordre d'idées, Pedro Ernesto affiche une proximité personnelle avec les habitants de la favela de Mangueira, où il se rend plusieurs fois et où il promet la construction d'une école et d'un dispensaire [709]. C'est aussi l'origine de son lien avec les sambistes, dont il soutient l'organisation du défilé en 1933. Dans la couverture de l'évènement par le *Jornal do Brasil*, c'est Pedro Ernesto qui distribue les subsides, décide d'inscrire le carnaval dans le *touring club* de la ville et préside le défilé sous les acclamations des carnavalesques. La version des sambistes, on l'a vu, montre plutôt que le carnaval des écoles de samba, avec 35 écoles inscrites, avait déjà obtenu la forte attention des médias, et qu'il est probable que Pedro Ernesto cherchait à en bénéficier (voir chapitre 6). Toujours est-il que Pedro Ernesto noue avec Paulo da Portela une alliance décisive pour la suite des évènements.

Les habitants de Madureira présentent donc plusieurs intérêts pour les organisateurs de cette campagne. Ils sont nombreux à pouvoir voter, et peuvent être sensibles aux arguments sociaux de Pedro Ernesto. Leur « chef politique », Edgard Romero, est acquis à Pedro Ernesto depuis que celui-ci a été nommé *interventor*. Mais plutôt que de les considérer comme des potentielles clientèles, voyons la manière dont Antenor, Georgina, Almerinda et les autres font progresser leur propre agenda dans ce processus politique.

706. M. L. Conniff, *Populism in Latin America*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 2012.

707. C. E. B. Sarmento, « A Arquitectura do impossível : a estructuração do Partido Autonomista do Districto Federal e o debate autonomista nos anos 1930 », dans Marieta de Moraes Ferreira (éd.), *Rio de Janeiro : uma cidade na história*, Rio de Janeiro, Editora FGV, 2015, p. 39-66.

708. Pereira Carneiro est aussi un investisseur de la *Revista Suburbana*, dont le premier numéro en février 1933 couvre la visite par le Maire d'une institution pour aveugles.

709. R. S. Gonçalves, « E o prefeito sobe o morro : as intervenções da gestão Pedro Ernesto nas favelas cariocas », dans Rafael Soares Gonçalves *et al.* (éd.), *Pensando as favelas cariocas (volume I) : história e questões urbanas*, Rio de Janeiro, Pallas, 2021, p. 57-86. L'auteur mentionne aussi les visites de Bertha Lutz pendant la campagne.

Enjeux nationaux et territoriaux des Madureirenses

Quelle perception Antenor dos Santos, qui était déjà sans doute impliqué dans l'organisation du carnaval, pouvait-il avoir de cette alliance politique ? Il est compliqué de le savoir alors que pendant le même temps, il est confronté au revirement de la politique du ministère du Travail vis-à-vis des syndicats [710] qui s'opère depuis le départ du ministre Lindolfo Collor en 1932. Le décret du 31 octobre 1931 avait en effet réglementé le service, les tarifs et durées de travail des dockers dans le port de Rio, et le recrutement des travailleurs, l'organisation du service et la répartition des équipes confiés entièrement à l'União dos Estivadores do Porto [711]. À l'initiative de Collor, en 1932, les commissions mixtes de conciliation, suivies des Juntes de conciliation et jugements, étaient supposées encadrer les négociations entre syndicats patronaux et travailleurs et fonctionnaient comme embryon d'une justice du travail. Dans le cadre des discussions avec le ministère du Travail, Resistência avait proposé un projet d'organisation de la profession, soutenu par le gouvernement. Mais début 1933, une rumeur circule, suggérant que le ministère du Travail aurait autorisé un nouveau syndicat, le Syndicato dos Trabalhadores em Sal, à élargir son périmètre aux activités du port, remettant en cause le monopole de Resistência sur le secteur. La protestation ferme des dirigeants de Resistência conduit à mettre en place une commission de négociation avec le gouvernement abritée par la Fédération du travail. Antenor dos Santos fait partie de la commission qui « proteste, sereinement et en ordre, contre une tentative de dédoublement des syndicats » [712].

La Fédération du travail s'avère cruciale pour maintenir le dialogue entre gouvernement provisoire et syndicats, le premier ne pouvant encore se passer des seconds et risquer que le climat social carioca se dégrade. C'est ce contexte qui favorise la progression politique d'Almerinda Farias Gama. On ne sait pas où celle-ci a passé le carnaval – dans le centre ou sur la Praça Onze – mais il a sans doute constitué pour elle un moment charnière, personnel et politique, à en croire le poème qu'il lui inspire et qu'elle publie dans le *Diário das Noticias* [713]. Toujours attachée de presse de la Fédération féministe, Almerinda a fait la rencontre à la rédaction du *Jornal* de Gilberto Flores, un proche du ministère du Travail qui lance alors la *Revista do Trabalho*, organe de presse du ministère. Grâce à ses connaissances en français, elle est recrutée pour traduire les communiqués du Bureau international du Travail à Genève dont Vargas prétend s'inspirer. Elle a alors ses entrées au ministère et en tant que présidente du syndicat des Dactylos, elle participe aux activités de la Fédération du travail. Son syndicat, qui de son propre aveu ne recrute pas beaucoup de membres (« Le Syndicat de Moi Toute Seule », « *O Sindicato de Eu Sozinha* » comme le surnommait un de ses ennemis à la Fédération,

710. Il est en effet membre de la direction du syndicat, membre de la commission des comptes annuels tel que le signale *O Radical* le 2 avril 1933.

711. Décret publié dans *O Radical* du 9 février 1932

712. *O Radical*, 17 mars 1933.

713. « *Meu Carnaval* », *Diário de Noticias*, 5 mars 1933. Elle y évoque le carnaval de son enfance, avec Arelquim et Pierrot, qu'elle ne retrouve pas dans les « grossièretés » qui arrivent à ses oreilles… « *Meu carnaval, sem o medo da innocencia, nem o sonho da adolescencia ! Carnaval sem alma, Num começo de velhice calma, quem sabe me trarás um bem ou me serás um mal ? Que tens tu para mim, ó louco Carnaval ?* »
« Mon carnaval, sans la peur de l'innocence ni le rêve de l'adolescence ! Carnaval sans âme, au seuil d'une vieillesse paisible, qui sait si tu m'apporteras un bien ou si tu me seras funeste ? Que me réserves-tu, ô Carnaval insensé ? »

Stepple Jr.), ne l'occupant pas beaucoup, elle se rend alors utile auprès d'autres syndicats, assurant leur conseil juridique et instruisant leurs dossiers : elle travaille ainsi pour le syndicat des travailleurs du pétrole, des grutiers, des chapeliers, des employés des maisons de jeux (*casa de diversões*)[714].

De manière générale, la portée de ces négociations est stratégique pour Vargas qui, toujours pris en tenaille entre les tenentistes et les constitutionnalistes, ne peut se priver de l'adhésion du mouvement social à son gouvernement, ou tout du moins, de son adhésion aux processus de négociation qu'il propose, et ainsi de démontrer à l'ensemble des acteurs politiques que le gouvernement prend en charge les « questions sociales » – autrement dit qu'il les assume et les contrôle à la fois. Or, cette quadrature du cercle doit trouver ses solutions localement. Le contexte carioca, qui a ses logiques propres et ses configurations urbaines particulières, pourrait ainsi favoriser des configurations qui peinent à émerger au niveau national.

En mars 1933, lorsque débute concrètement la campagne électorale pour l'Assemblée constituante prévue en juin 1933, Pedro Ernesto doit trouver le moyen d'emmener toutes les forces politiques locales dans sa barque. La revendication de l'autonomie du District Fédéral, largement consensuelle, portée par exemple par le Parti travailliste de 1928 comme par une majorité des chefs politiques traditionnels, lui sert de parapluie sous lequel l'ensemble des mouvements peuvent, malgré leurs oppositions, se retrouver dans le soutien au gouvernement provisoire. Le 6 mars, il fonde le Parti autonomiste (PA) avec lequel il mènera la campagne.

Structurée autour d'un noyau dur tenentiste et fidèle (Jones Rocha, chef de cabinet de Pedro Ernesto et ancien directeur médical de sa maison de santé, Augusto Amaral Peixoto, qui contrôle le district de Copacabana, et Waldemar Motta celui de Tijuca, avec qui il fonde le Centre civique « *4 de Novembro* » le 27 décembre 1932 pour soutenir la candidature de Amaral Peixoto et Waldemar Motta), la machine électorale de Pedro Ernesto doit entrer dans le jeu politique carioca et séduire les chefs politiques capables de rapporter de gros volumes d'électeurs. Pedro Ernesto comprend l'importance d'une stratégie territoriale et assoit le développement du Parti autonomiste sur des formations politiques d'action locale, les succursales du Centre civique du 4 novembre, qui relaient les initiatives de Pedro Ernesto et soutiennent les candidatures du PA. Le 20 mars, une succursale est inaugurée à Irajá, sur l'avenue Monsenhor Felix, territoire du chef politique Edgard Romero[715].

Cette stratégie territoriale est d'autant plus importante que les tentatives d'agréger les partis constitués par les différents *interventores* du pays n'aboutissent pas. En avril 1933, le congrès de l'União Cívica National qui réunit à Rio tous les partis formés par Vargas dans les États ne connait pas de suites. En outre, le ralliement des leaders locaux traditionnels ne suffit pas à assurer une marge d'action à l'*interventor* de Rio. Il compte mobiliser les principaux leaders sambistes dans la campagne, notamment Paulo da Portela qui accepte de jouer le « *cabo eleitoral* » (recruteur d'électeurs) dans les favelas et *subúrbios*[716]. De même, le Parti autonomiste soutient la Campanha Feminista Brasileira qui porte la candidature de Bertha à la Constituante. Celle-ci fait campagne dans toute la ville, y compris dans les *subúrbios*,

714. A. de F. Gama, *Depoimento*, Rio de Janeiro, FGV/CPDOC, 1984.

715. *O Radical*, 20 mars 1933, p. 3.

716. D'après Isabel Lustosa cité par T. C. Mourelle, *Trabalhismo de Pedro Ernesto, O – Limites e Possibilidades no Rio de Janeiro dos Anos 1930*, Curitiba, Juruá Editora, 2010.

grâce notamment à Almerinda qui, le 30 avril, est l'une des trois oratrices parcourant la zone nord suburbaine. Le trajet doit suivre la route de Petrópolis jusqu'à Santa Cruz, en s'arrêtant à Engenho Velho, Meyer et Bangú, puis au retour, à Campo Grande et enfin Madureira où un meeting est prévu à 20 h [717]. C'est peut-être à cette occasion que Almerinda rencontre Georgina Coutinho.

C'est durant ce mois d'avril qu'a lieu l'affaire du « secret de la morte » (chapitre 9) – mais Georgina est surtout impliquée dans les mouvements laïcs dont certains leaders résident à Madureira. Quelques jours avant la conférence d'Almerinda à Madureira, le 24 avril, elle a participé à l'organisation du Congrès régional pour la liberté de conscience (Congresso Regional de Liberdade de Consciencia) qui a eu lieu en centre-ville, rue Conceição, dans une salle prêtée par le Partido Democrático-Socialista fondé en janvier, et qui endosse les grandes revendications de la gauche socialiste et progressiste, y compris l'autonomie, le vote des femmes et la liberté religieuse [718]. Le congrès accueille plus de 300 participants tandis que de nombreux intervenants présentent leur « thèse ». Georgina anime la session « Propagande », à la suite des sessions « Presse » (où l'on retrouve Edgard Sussekind de Mendonça, militant anticlérical, époux de Armanda Alberta et signataire du manifeste des Pionniers de l'éducation nouvelle en 1932), « Recrutement » et « Études des thèses » – celle-ci étant conduite par le professeur Souza Marques, qui doit conclure les travaux du congrès.

En plus de Souza Marques, on peut noter la participation d'un autre membre du *meio negro* carioca : Evaristo de Moraes, le célèbre avocat de la révolte de la Chibata en 1910 et fondateur du Parti socialiste en 1920, donne une conférence sur « l'État laïc ». Ce lien avec les réformateurs sociaux est aussi confirmé par Armanda Alberto, présente au congrès en tant que Présidente de l'ABE, qui avait récemment déclaré compter sur le soutien de la FNB pour l'ouverture de son école à Merity [719]. La défense de la laïcité de l'État et de l'armée, du divorce et de la liberté syndicale défendue ici par le Partido Popular, répondent désormais clairement à l'offensive catholique. Carlos de Sussekind présente ainsi la thèse « *O catholicismo, partido politico estrangeiro* » [720], en réponse à la condamnation du Partido Comunista do Brasil par l'Église, accusé d'être un « Parti de l'étranger », ainsi qu'une deuxième thèse pour l'abrogation de l'article 157 du code pénal sur la répression du spiritisme [721].

Cette structuration du paysage politique rend difficile la durabilité de la coalition sur laquelle Pedro Ernesto entend s'appuyer, où les catholiques réformateurs sont importants, tout comme les *tenentes* corporativistes. En tout cas pour les élections de juin, le Parti autonomiste remporte un semi-succès. Il réussit son pari en obtenant la majorité des sièges pour le District

717. *Diário de Noticias*, 30 avril 1933.

718. Voir la notice rédigée par Alzira Alves de Abreu (sources : Correio da Manhã (29/1/33) ; Correio da Noite (28/4/33) ; Estado de S. Paulo (17/3/33)) pour le CPDOC-FGV : http://www.fgv.br/cpdoc/acervo/dicionarios/verbete-tematico/partido-democratico-socialista-do-distrito-federal, consulté le 24 avril 2026

719. Petronio Domingues évoque l'article sur la Frente negra de Meriti février 33, interview de Armanda Alberto dans *Diário de Noticias* ; P. Domingues, « ''Tudo pelo Brasil ; tudo pela raça'' : a Frente Negra Carioca », *Revista Estudos Históricos*, vol. 31, n° 65, 2018, p. 327-348.

720. Qui deviendra le livre *O Catholicismo, Partido Político Estrangeiro*, Carlos Süssekind De Mendonça, Calvino Filho, Rio, 1934.

721. « Congresso regional da liberdade de consciencia », *Diário da Noite*, 19 et 25 avril 1933, p. 2

Fédéral (6 sur 10[722]), ce qui assure au passage la défense du projet d'autonomie municipale du DF dans la future constitution. En outre, grâce à sa fonction de présidente du Syndicat des dactylos, Almerinda est élue dans le contingent des 40 élus « *classistas* » (élus parmi les syndicats de travailleurs et de patrons), dont la désignation a été contrôlée par le Ministère du travail[723]. Elles sont, avec Carlota Pereira de Queiros, candidate constitutionnaliste de São Paulo, les deux seules femmes élues à la Constituante.

Mais pour Pedro Ernesto, ce succès est relatif. Le bilan de l'élargissement de l'électorat est mince : seulement 70 000 bulletins de vote ont été enregistrés tandis que la campagne présidentielle de 1930 avait comptabilisé 60 000 votants environ. Parmi les votes exprimés, seuls 41 % ont désigné le Parti autonomiste, les autres ayant posé le nom du candidat local traditionnel, ou voté blanc[724]. Les chefs politiques sont donc encore incontournables, et le vote populaire, malgré les initiatives en matière de santé et d'éducation, les mesures accordées aux employés municipaux et la campagne tournée vers les classes défavorisées, ne fait pas contrepoids. C'est à partir de ce constat que Pedro Ernesto envisage déjà la prochaine campagne, qui doit élire la nouvelle Assemblée en juillet 1934, mais aussi les premières élections municipales qui pourront désigner le maire par le vote. La convocation du vote populaire et la participation large d'une société civile plus politisée pourrait être un scénario de l'*interventor* pour construire sa propre autonomie politique.

La campagne pour l'Assemblée de 1934

Le Centre civique 4 *de Novembro* : opération stratégique

En retour, les militants de Madureira cherchent à s'imposer dans la plateforme ouverte par le Parti autonomiste. Almerinda, qui participe à la Conférence nationale sur la protection de l'enfance organisée par Anisio Teixeira et Carlos Chagas (le directeur du centre de santé Oswaldo Cruz[725]), intervient pour que soit inclus dans le programme de la future université du DF que projette Anísio Teixeira, un programme de formation complet d'obstétrique médicale à destination des sages-femmes. L'objectif est que celles-ci soient suffisamment formées pour remplacer les médecins dans la plupart des accouchements. Ainsi que le rapporte le *Jornal do Brasil*, cette intervention – qu'Almerinda considérera comme la plus importante contribution féministe de sa carrière[726] – suscite une vive réaction et n'est soutenue que par un seul médecin, obstétricien de l'université de Rio, le docteur Oviodo Meira, qui souligne l'intérêt de pallier ainsi le nombre insuffisant de médecins dans certaines régions, mais aussi de limiter l'activité des « *curiosas* » qui pratiquent également l'avortement et mettent en

722. Dont les tenentistes Jones Rocha, Ruy Santiago, Pereira Carneiro, Waldemar Motta et le poète Olegario Mariano, tous membres du Clube 3 de Outubro.

723. 18 sièges pour les salariés, 17 pour les employeurs, 2 pour les fonctionnaires publics et 3 pour les professions libérales. A. Barreto, « As Regras da Eleição dos Deputados Classistas », *Revista Acervo Histórico (São Paulo)*, n° 4, 2005, p. 33-40.

724. T. Silva et E. Silva, « Eleições no Brasil antes da democracia ».

725. *Diário de noticias*, 17 septembre 1933.

726. A. de F. Gama, *Depoimento*.

danger les femmes comme les enfants [727]. Peut-être sous l'influence de ces débats, Georgina commence une formation d'infirmière [728].

Son voisin Antenor dos Santos quant à lui a repris à son compte l'organisation de la Frente Negra Brasileira, précisant que « cette organisation n'a rien à voir avec celle fondée à São Paulo au moment du mouvement révolutionnaire » [729], et a ouvert une école à son domicile au 37 de la rue Itaúba [730]. En septembre, il est accueilli au siège du Centre civique 4 *de Novembro* pour y déployer cette fois un festival de théâtre toujours au nom de la Frente Negra Brasileira. Le festival consiste en la représentation d'un drame en un acte, *O escravo*, et d'une comédie « hilarante », *Cautello com as suas mulheres* (« Cautello avec ses femmes »), dans laquelle Antenor joue son propre rôle.

La stratégie territoriale de Pedro Ernesto se poursuit par l'ouverture d'une nouvelle succursale du Centre civique du 4 novembre cette fois à Madureira, inaugurée le 7 octobre [731]. La description qu'en fait la *Revista Suburbana* dans son numéro de novembre [732], ainsi que celles livrées par d'autres journaux, permettent de reconstituer précisément les éléments de cette « architecture de l'impossible » qui est élaborée en vue des élections de 1934 [733], au regard du contexte de Madureira.

C'est le capitaine Maltez, que l'on a rencontré comme une « figure charismatique de la ville » (chapitre 5), lié à Edgar Romero, qui accueille la cérémonie au siège du club de football Magno FC (figure 57). On retrouve ensuite logiquement à la tête de l'organisation la famille Machado. Manoel Machado Sobrinho, l'héritier et successeur de l'Intendant Machado, chef politique de Madureira, en est le président, et selon le *Correio da Manhã*, son cousin, Leoncio Machado en serait le vice-président. Rappelons que ce dernier, ainsi que nous l'apprend le *Rio Ilustrado* quatre ans plus tard (chapitre 5), avait pourtant quitté le clan politique familial en 1929 pour le Parti économiste, mené par Henrique Dodsworth, qui s'oppose au Parti autonomiste dans cette campagne.

Viennent ensuite d'autres figures connues du quartier. L'avocat Francisco da Silveira Machado Junior, fils de Francisco Machado, est identifié comme un membre actif du Parti autonomiste [734]. Toujours selon la *Revista Suburbana*, les deux trésoriers de la succursale sont le Capitaine Maltez et Antonio Luiz de Queiroz, cet entrepreneur qui lotit les alentours du marché de Madureira, fils du vieux Queiroz. Selon le *Correio da manhã*, le premier trésorier

727. *Jornal do Brasil*, 21 septembre 1933.

728. Elle obtient son diplôme en octobre 1934, voir *infra*.

729. « *essa organisação não tem que ver com a que foi fundado em São Paulo por ocasião do movimento revolucionario*. » *Diário Carioca*, 23 septembre 1933.

730. Le 6 septembre 1933, p. 22, *O Jornal do Brasil* signale que l'école de la Frente Negra Brasileira doit s'enregistrer auprès des services municipaux, ainsi que ses enseignants.

731. *Correio da Manhã*, 7 octobre 1933, p. 7.

732. *Revista Suburbana*, ano 1, novembro 1933, p. 9. Cette revue, fondée au début de l'année par un avocat du quartier de Meyer, est liée au *Jornal do Brasil* et soutient de façon évidente la campagne du Parti autonomiste. On y trouve de nombreux articles qui défendent le catholicisme, et les contributions régulières d'une chroniqueuse clairement anti-féministe.

733. C. E. B. Sarmento, « A Arquitectura do impossível : a estructuração do Partido Autonomista do Districto Federal e o debate autonomista nos anos 1930 ».

734. Dans le *Cruzeiro* n°25 de 1934, p. 40, on apprend qu'il lui est rendu hommage pour son « *actuaçã politica* » au sein du Parti autonomiste, au Centre civique du 4 novembre installé 454 rue Carolina Machado.

est Albino Machado, né dans le district de Braga au Portugal, arrivé il y a 27 ans, dont on a vu qu'il était membre fondateur de l'Instituto Clinico et du Centro de Lavoura, Comercio e Industria (chapitre 5). Il fait aussi partie de la confrérie catholique d'Irajá. Enfin Antonio Cruz, identifié comme membre du Parti socialiste, est le secrétaire général (*procurador*) de l'association.

Le conseil fiscal rassemble des notabilités *madureirenses* : y siège le capitaine Custodio Caravana, qui vit rue du Sanatorio, membre du conseil administratif du Sindicato dos Proprietarios de Imoveis, et de l'église spiritiste, qui disait avoir effectivement rallié le Parti autonomiste (chapitre 5) ; Horacio de Souza Machado (*orador oficial*), ainsi que son beau-frère Francisco Amado Machado de la rue Oliva Maia, également cousin de Leoncio. Horacio vit dans l'avenue de Portela où il a son laboratoire pharmaceutique et « mène d'importantes expériences »[735] (chapitre 5). Dans le *Correio da Manhã*, apparait en outre Eduardo José de Almeida, portugais très actif dans l'association des commerçants de Madureira, co-fondateur de l'Instituto Clínico qui a ouvert l'année précédente, et figure notable du Centro de Lavoura, Comercio e Industria.

La formation du Centre civique s'appuie donc sur l'ensemble des autorités locales, et constitue même une occasion de consolider les fiefs politiques traditionnels : Francisco da Silveira Machado, fils de Manoel Luiz Machado, propose ainsi que son propre fils soit intronisé comme vice-président de la succursale[736].

Au-delà des figures connues qui seront celles mentionnées par le *Rio Ilustrado* quelques années plus tard, qui sont aussi probablement le noyau du lectorat de la *Revista Suburbana*, et en ajoutant les militaires spiritistes (capitaine Caravana, capitaine Maltez), l'article mentionne la participation de forces nouvelles : le Dr Theodomiro José de Lima, un des fondateurs de la délégation suburbaine de la Frente Negra Brasileira à Madureira, ainsi que le Dr Georgina Coutinho, qu'on peut sans doute identifier sur la gauche de la photo (figure 57).

Ala moça do Brasil

La revue rapporte également que plusieurs orateurs se sont ensuite succédé, agrégeant l'ensemble des programmes progressistes du *subúrbio* : un représentant de l'Alliance des électeurs

735. *Revista suburbana*, novembre, année 1, 1933, p. 9.

736. « L'assistance était nombreuse et composée des forces les plus représentatives de ce quartier bien aimé. Au début des travaux s'est exprimé le Dr. Palhares, en rappelant l'action du capitaine Francisco da Silveira Machado pour le progrès des *subúrbios* et en interprétant comme un juste hommage à ce capitaine le choix de son fils le Dr. Francisco da Silveira Machado Junior comme vice-président du Centre civique du 4 novembre. Enfin, le Dr. Raul Maranhão a pris la parole, en disant qu'il espérait que les premiers pas du centre politique qui vient d'être fondé suivraient le chemin de la paix et de l'harmonie, afin que la famille brésilienne puisse œuvrer sereinement pour accroître la prospérité du Brésil dans tous les domaines. »
« *A assistencia foi numerosa e composta das forças mais representativas daquelle adeantado bairro. No inicio dos trabalhos falou o Dr. Palhares, lembrando actividade do capitao Francisco da Silveira Machado pelo progresso dos subúrbios e interpretando como justo homenagem áquelle capitão a escolha do seu filho Dr. Francisco da Silveira Machado Junior para vice-presidente do 4 de Novembro. Falou, finalmente o dr. Raul Maranhão, dizendo que espera que os primeiros passos do centro politico que se acabava de fundar seguissem o rum da paz e do congraçamento, afim de que a familia brasileira pudesse produzir, tranquilamente para o engrandecimento do Brasil em todos os ramos das suas actividades.* » *Correio da Manhã*, 7 octobre 1933, p. 7.



Figure 57. L'installation de la succursale de Madureira du Centre civique du 4 novembre. Source : *Revista Suburbana*, novembre 1933, n°10, p. 9. CCo.

libres (Alliança dos Eleitores Livres), mais aussi plus remarquablement, la représentante de « Ala Moça » :

> Cette organisation féminine, qui par l'intermédiaire d'une de ses représentantes, est venue, dit l'oratrice, donner la preuve évidente que les femmes luttent pour les grandes causes de la collectivité, et qu'à égalité de devoirs et de droits avec les hommes, elles devraient déjà partager les mouvements politiques nationaux, en les intégrant comme un élément sain [737].

Cette dernière, que l'on devine devant l'épaule de l'orateur de la photo, est Almerinda Farias Gama.

Trois semaines plus tard, alors que les travaux de la Constituante où siège Almerinda ont commencé, le *Jornal do Brasil* annonce effectivement la réunion de l'association Ala Moça do Brasil (Aile jeune du Brésil), au siège de l'Ordre mystique de la pensée :

737. « *organização feminina que por uma das suas representantes, vinha, disse a oradora, dar uma prova evidente de que a mulher propugna pelas grandes causas da colectividade, e que em igualdade de deveres e direitos com os homens, deve já compartilhar dos movimentos politicos nacionaes, nelles ingresando como elemento sã.* »

> Cette nouvelle et prospère association, à finalité politique et sociale, dont le rayonnement va chaque jour augmentant dans toutes les directions, réalisera le 28 novembre prochain, à 19h30, au 2168 de l'Avenue Suburbana, au siège de l'Ordre Mystique de la Pensée, sa session solennelle d'installation, en présence des autorités représentant le Centre civique du 4 novembre, l'association des Électeurs Libres de Madureira, et d'autres partis politiques et associations civiles. À la tête de ce mouvement de rénovation civique se trouve la bientôt diplômée Almerinda Farias Gama, dont les idées pénètrent les courants moralisateurs de toutes les opinions[738].

Dans le compte-rendu de cette réunion qui paraît deux jours plus tard dans le toujours bienveillant *Jornal do Brasil*, nous retrouvons Almerinda comme présidente, Georgina Coutinho comme première trésorière, ou encore Antonio Cruz du Partido Socialista. Notons que l'équipe de direction mentionnée respecte la parité puisqu'elle se compose de 7 femmes et 7 hommes. Parmi les « *procuradores* » se trouve Theodomiro José de Lima, membre de la FNB et du Centre civique de Madureira. Enfin dans le conseil consultatif siègent le « fakir » lieutenant Elyseu Sant'Anna, un autre lieutenant probablement parent du premier, Damião Sant'Anna, ainsi que le Dr Antonio Pereira Manhães.

L'association se donne ces objectifs, croisant féminisme, justice sociale, droit du travail et liberté de conscience :

> Association politico-sociale qui se destine à organiser un cours d'éducation civique dans les périphéries du District Fédéral et dans les localités où elle établira ses filiales, et à défendre un programme politique de rénovation, distinguant notamment parmi ses objectifs, le caractère obligatoire de l'enseignement primaire et technico-professionnel, la liberté de pensée, la légalisation du divorce, la laïcité de l'État et de l'enseignement, la gratuité de la justice, la garantie d'assistance médicale et hospitalière, et la protection juridique du travailleur de toutes les classes.
> « Ala Moça » sera constituée par des citoyens des deux sexes, sans distinction de couleur, foi ou nationalité, et se renforcera par la collaboration de toutes les classes sociales[739].

738. *« Esta novela e prospera associação, de cunho social e politico, cuja irradiação vai dia a dia aumentando em todos os sentidos, realizara, no proximo dia 28, as 19h30, á Avenida Suburbana 2168, na sede da Ordem Mistica do Pensamento, a sua sessao solenne de instalação, com a presença de autoridades representantes do Centro Civico 4 de novembro, dos Eleitores Livres de Madureira, e de outros partidos politicos e associaçoes civis. Á frente desse movimento de renovaçáo cívica acha-se a bacharelando Almerinda Farias Gama, cujas ideias vêm tendo aceitação pelas correntes moralizadoras de todas as opiniões. »* *Jornal do Brasil*, 28 novembre 1933.

739. *« associação politico-social que se destina a organizar um curso de educação cívica nos subúrbios do Distrito Federal, e em localidades em que establecer as suas filiaes, e a defender um programa politico de renovação, destancando-se entre as suas finalidades, a obrigatoriedade do ensino primario e technico-profissional, a liberdade de pensamento, a legislação do divorcio, a laicidade do Estado e do ensino, a gratuicidade da justiça, a garantia de assistencia medica e hospitalar e o emparo legal do trabalhador de todas as classes. A ''Ala moça'' sera constituida de cidadoes de ambos os sexos, sem dinstinção de côr, credo ou nacionalidade, e se fortalece pela collaboração de todas as classes sociais. »* *Jornal du Brasil*, 30 novembre 1933.

Pour soutenir cette initiative, étaient présents le représentant du Centre civique du 4 novembre, celui de sa succursale à Madureira, celui du Centre civique Marechal Hermes voisin, le député Waldemar Motta, un représentant du Centro Operário 1er de maio (du quartier de São Cristovão), ainsi que le représentant du Ginásio Alpha dans le district voisin de Ricardo de Albuquerque. La direction de Ala Moça, indique que, dans la mesure de ses moyens :

> elle fondera, dans la zone suburbaine du District Fédéral, comme dans d'autres zones de faibles ressources où elle pourrait intervenir, des centres de culture physique et intellectuelle à destination privilégiée des femmes et de la jeunesse en général, à l'appui de bibliothèques. Pour cette raison, Ala Moça a choisi d'installer son siège dans le populeux quartier de Madureira, au 454 de la rue Carolina Machado [740].

Dès le mois de décembre, l'équipe de Ala Moça se met au travail. D'après *A Noite*, Ala Moça lance une campagne à Ricardo de Albuquerque, afin d'inaugurer une école et un « *ambulatorio* ». Ala Moça organise une « soirée dansante » au Ginásio Alpha en l'honneur de ses soutiens, le Centre civique du 4 novembre et les « familles distinguées de la localité » [741].

Le 3 janvier 1934, une autre campagne est lancée pour fonder une école dans la municipalité voisine de Merity (cette fois dans l'État de Rio), celle où est installé le *ginásio* (lycée) de Armanda Alberto, qui disait également pouvoir s'appuyer sur les ressources de la FNB locale. *O Paiz* rapporte que le directeur du journal *O Proletario*, le major Arthur d'Andrade, a formé une commission au siège du journal en vue de traiter les problèmes de l'analphabétisme et du paludisme qui touche les familles de charbonniers (*carvoeiros e lenheiros*) de la région. Almerinda, en tant que présidente d'Ala Moça, fera elle-même la demande d'équipement à l'*interventor* de l'État de Rio. L'article annonce également l'inauguration prochaine d'une école ouverte aux enfants des familles modestes, qui sera dirigée par le Dr. Antonio Peireira Manhães, membre de la direction d'Ala Moça [742]. Le Ginásio Almerinda Farias Gama ouvre le

740. « *fundará na zona suburbana do Districto Federal, bem como em outras de pequenos recursos em que ella tiver atuação, centros de cultura physica e intelectual, visando de preferencia atender a mulher e a mocidade em geral, com o auxilio de biblioteca. Para isso escolheu a Ala Moça para sua séde, o populoso bairro de Madureira, á rua Carolina Machado numero 454.* » *Jornal do Brasil*, 30 novembre 1933.

741. « *distinctas familias da localidade* », *A Noite*, 21 décembre 1933

742. « *Na sede d'O Proletario, de São João de Merity, reuinio-se no ultimo domingo grande numero de proletarios préviamente convidados pelo director desse periodico, major Arthur D'Andrade, para tratar de assumptos relativos á instrucçáo da infancia e á saude da classe de trabalhadores nesse municipio. Nessa reunião ficaram assentadas as seguintes providencias : uma commissão interessada pelo combate ao analphabetismo e tambem em trabalhar no auxilio das inumeras familas victimas do impaludismo nessa zona, de tal commissão fazendo parte a professora Almerinda Farias Gama, presidente da Ala Moça don Brasil, pedirá mais uma vez ao commandante Ary Parreiras, interventor no Estado Do Rio, a creação de seis postos de soccorros para attender os pobres trabalhadores da extensa zona do districto de São João Merity e dos de José Bulhões e de Xerém, onde trabalham e residem com familias milhares de carvoeiros e lenheiros ; a fundação e inauguração, para 21 do corrente, do Gymnasio Almerinda Gama, sob a direcção do Dr Antonio Pereira Manhães, para a infanciade ambos os sexos, diurna e nocturna, com pequena contribução ao alcance das pessoas pobre. Para o funccionamento desse gymnasio, já foi cedido, pelo*

17 février à Meriti. C'est dans cette école puis dans son dispensaire qu'Almerinda s'installera finalement comme enseignante [743].

Ala Moça do Brasil s'est formée au croisement de réseaux politiques et personnels bien diversifiés : *meio negro*, évangéliques et spiritistes, réformateurs et éducateurs, féministes et socialistes, et qui se sont agrégés dans une logique territoriale indissociable d'un fort ancrage social dans les *subúrbios*. Entre l'école d'Antenor, celle de Souza Marques, celle du parti travailliste, et celle d'Almerinda juste à côté, le quartier de la rue Itaúba apparait, en quelques années, particulièrement riche d'initiatives et de nouvelles opportunités. Sans aucun doute la dynamique lancée par le Parti autonomiste bénéficie-t-elle de l'interaction de ces réseaux et de la densité des initiatives locales.

Forces autonomes

Parallèlement, Pedro Ernesto persiste à établir un rapport personnel avec la population et en particulier les plus pauvres. Les festivités du carnaval sont l'occasion de renforcer les relations avec les sambistes. Le 20 janvier 1934, le chef de cabinet du maire organise une fête en hommage à Pedro Ernesto, sur le *campo* de Santana, avec entrée payante pour assister à la compétition de 16 écoles de samba et à divers évènements sportifs et culturels. Le défilé de carnaval est organisé par le journal *A Hora* au Stade Brasil, qui innove en constituant un jury populaire pour le concours [744]. C'est à ce défilé qu'assiste Arthur Ramos, qui vient d'arriver à Rio pour diriger la section d'orthophrénie et hygiène mentale de la municipalité.

Si le Parti autonomiste cherche à fédérer autour de la candidature de Pedro Ernesto, le Tribunal électoral enregistre beaucoup de candidatures indépendantes (*avulso*) prêtes à soutenir la majorité de Pedro Ernesto. Parmi ces candidats, on retrouve Bertha Lutz, ou encore Anthero Augusto Maia, un des fondateurs de la délégation suburbaine de la FNB à Madureira en février 1932 [745]. Almerinda elle-même présente sa propre liste (*chapa de*

proprietario, Sr Antonio Hermont, um grande barracão com extenso terreno á rua Maria Emilia n. 50 nessa prospera localidade. »

« Au siège du journal *O Proletario*, à São João de Merity, s'est réunie dimanche dernier une foule de prolétaires préalablement invités par le directeur de ce journal, le major Arthur D'Andrade, afin de traiter de questions relatives à l'éducation des enfants et à la santé de la classe ouvrière dans cette commune. Lors de cette réunion, les mesures suivantes ont été adoptées : une commission chargée de lutter contre l'analphabétisme et de venir en aide aux innombrables familles victimes du paludisme dans cette région, commission dont fera partie la professeure Almerinda Farias Gama, présidente de l'Ala Moça do Brasil, demandera une nouvelle fois au commandant Ary Parreiras, *interventor* de l'État de Rio, la création de six postes de secours pour venir en aide aux travailleurs pauvres de la vaste zone du district de São João Merity et de ceux de José Bulhões et de Xerém, où travaillent et résident avec leurs familles des milliers de charbonniers et de bûcherons ; la fondation et l'inauguration, le 21 du mois en cours, du gymnase Almerinda Gama, sous la direction du Dr Antonio Pereira Manhães, destiné aux enfants des deux sexes, en journée et en soirée, avec une modeste contribution à la portée des personnes pauvres. Pour le fonctionnement de ce gymnase, le propriétaire, M. Antonio Hermont, a déjà cédé un grand hangar avec un vaste terrain situé au n° 50 de la rue Maria Emilia, dans cette localité prospère. » *O Paiz*, 3 janvier 1934.

743. A. de F. Gama, *Depoimento*.

744. Ce qui ne sera pas sans provoquer des désaccords, voir N. da N. Fernandes, *Escolas de Samba : sujeitos celebrantes e objetos celebrados*, Rio de Janeiro, Prefeitura da Cidade do Rio de Janeiro, Secretaria das Culturas, Departamento Geral de Documentação e Informação Cultural, Arquivo Geral da Cidade do Rio de Janeiro, Divisão de Pesquisa, 2001, p. 83.

745. *Jornal do Comercio*, 14 octobre, p. 15

deputados), sous le nom de Congresso Master. Le 6 octobre, après une réunion dans le centre de Rio, le *Jornal do Brasil* annonce sa candidature [746]. Le Congresso Master constitué le 16 septembre regroupe plusieurs associations et lignes politiques qui prétendent défendre, à la future assemblée et future chambre municipale, le décret « Droit au travail » :

> Dans le seul but d'atteindre l'objectif de son programme, le Système Master a élaboré les décrets sur le droit au travail pour tout homme et femme, et sur le droit à la subsistance et à l'éducation pour tout enfant jusqu'à 14 ans [747].

Almerinda reprend ainsi sa ligne politique principale, défendue à travers le féminisme, telle qu'elle l'a décrit en 1984 : le droit de vote, pour elle, ne peut se concevoir sans une autonomie économique, que ce soit pour les femmes ou les prolétaires, noirs et blancs. Celle-ci passe par l'accès à l'éducation et à la formation professionnelle. Plus qu'un élément du discours travailliste ou socialiste, la revendication d'un « droit au travail » et d'un « droit à l'éducation » n'est que la traduction d'une revendication plus large de droits civiques et politiques [748].

> Cela fait, il a convoqué un Congrès qui a été installé dans cette capitale le 16 de ce mois, en invitant tous les partis et syndicats prolétariens, y compris le Prolétariat socialiste, qui n'était pas représenté.
> J'ai assisté à ce congrès à titre individuel, en tant que membre du Syndicat des Sténographes et Dactylographes et présidente du groupe politique « Ala Moça do Brasil ». La confiance de mes pairs m'a choisie pour la liste que ce Congrès présentera pour les sièges de députés fédéraux lors des prochaines élections du 14 octobre, sous le titre « Décret sur le droit au travail -- Congresso » [749].

Le 9 octobre, Ala Moça se réunit au 35 rue Itaúba, chez Georgina, « élément prestigieux d'Ala Moça do Brasil, qui vient juste d'achever le cursus de formation d'infirmière de la

746. À côté d'une autre candidature féminine, celle de Guilly Furtado Bandeira, écrivaine qui avait intégré l'Académie des Lettres du Pará en 1913 et qui contribuait à la revue *Vida Capixaba*. *Jornal do Brasil*, 6 octobre 1934.

747. *Ibid*. « *No intuito unico de atingir a méta de seu programa, o Master Sistema elabourou o Decretos do Direito ao Trabalho para todo homem ou mulher e do Direito á Subsistencia e á Educação a toda criança até 14 anos*. »

748. A. de F. Gama, *Depoimento*.

749. « *Isso feito, convocou um Congresso que se instalou nesta Capital a 16 do corrente, tendo para o mesmo convidado todos os partidos proletarios e sindicatos, inclusive o Socialista Proletario, que a éle não se fez representar. A esse Congresso compareci individualmente como socia do Sindicato dos Datilógrafos e Taquígrafos e presidente do grupo politco ''Ala Moça do Brasil''. A confiança de meus pares escolheu-me para a chapa que esse Congresso apresentará para as cadeiras de deputado federal no proximo pleito de 14 de Otoubro, so a legenda « Decreto do Direito ao Trabalho – Congresso Master* ». On apprend alors qu'elle est membre du bureau du Parti Socialiste, mais que celui-ci n'a pas souhaité faire partie de la *chapa*. *Jornal do Brasil*, 27 septembre 1934.

Croix Rouge »[750], avec ses électeurs afin de leur distribuer les bulletins et cartes d'électeurs pour voter pour le Congresso Master[751] (figure 58).

En décembre, les élections ont lieu. Ni Anthero Augusto Maia, ni Almerinda ne sont élus. Mais Almerinda fait un score impressionnant avec son Congresso qui récolte 6462 voix, soit presque 6 %[752].

Plus largement, c'est une victoire significative de la dynamique lancée par l'*interventor*, consistant à élargir la base électorale carioca : même si c'est encore peu par rapport au nombre d'électeurs que suppose le code électoral de 1932, 110 000 électeurs se sont inscrits, soit presque le double des 60 000 électeurs qui avaient voté en 1930.

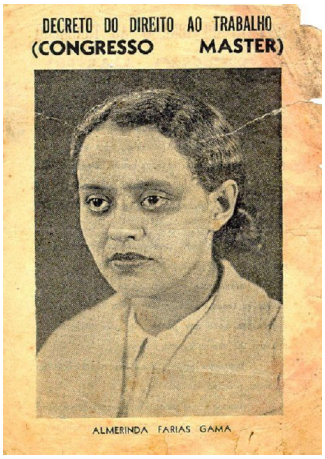


Figure 58. Affiche de campagne de Congresso Master, 1934. Source : CPDOC-FGV. CCo.

On peut toutefois se demander qui étaient précisément ces nouveaux électeurs et les raisons de leur incorporation au processus électoral. Est-ce, comme semblent le résumer la plupart des analyses, le fait de la relation personnelle que Pedro Ernesto a su construire, dans des modalités relevant parfois du clientélisme, avec les classes populaires de Rio ? Sans nier l'impact des grandes manifestations populaires et du soutien réel qu'a su obtenir le maire, on peut imaginer, au vu des deux campagnes qui se sont déroulées à Madureira, que cet élargissement est à mettre en rapport avec l'émergence d'une forme inédite d'organisation de la société civile des *subúrbios*. Il est aussi sans doute le fruit du travail de politisation et d'incorporation politique de terrain accompli par des intermédiaires (Georgina, Elyseu, Souza Marques, Antenor, Almerinda), susceptible d'amener aux urnes une partie de la classe moyenne ou des populations tout juste alphabétisées, en usant d'arguments concrets – travaillisme, justice sociale, services urbains – mais aussi de leur aspiration à participer pleinement à l'avenir de la nation, par l'accès à l'éducation et l'autonomie spirituelle et morale. Ce serait ainsi donner une autre interprétation de la séquence, non pas comme un « proto-populisme » mais comme un processus accéléré de démocratisation. On peut aussi supposer que du fait de conditions démographiques, géographiques et sociologiques similaires, on observe à São Paulo un processus comparable – certes avec des configurations politiques très différentes, mais parmi lesquelles la guerre constitutionnaliste a pu fonctionner

750. *Jornal do Brasil*, 12 octobre 1934.

751. « *para entregar a todos seus eleitores que são convidados para essa reunião, as respectivas carteiras com a indação do local em que irão a votar. A Ala indicará os seus candidatos, entre os quaes figura para deputado federal e para vereador, a sua presidente Almerinda Farias Gama, que está inscripta na legenda ''Decreto de Direito ao trabalho – Congresso Master''* ».
« afin de remettre à tous ses électeurs, qui sont invités à cette réunion, les cartes indiquant le lieu où ils iront voter. La section désignera ses candidats, parmi lesquels figure, pour les postes de député fédéral et de conseiller municipal, sa présidente Almerinda Farias Gama, qui est inscrite sous la bannière ''Décret sur le droit au travail – Congrès Master'' ». *Jornal do Comercio*, 10 octobre 1934, p. 8.

752. Il fallait récolter au moins 10 % des voix pour obtenir un siège. À titre indicatif, le parti intégraliste à Rio comptabilise 1035 voix et les partis socialiste et travailliste sont inexistants avec respectivement 175 et 125 voix. Rappelons aussi que la FNB à São Paulo a enregistré 6682 électeurs pour les élections de 1933 (chapitre 4).

comme un catalyseur d'incorporation politique d'une large partie de la population [753]. Cette incorporation n'est pas seulement une adhésion émotive ou une soumission conditionnelle aux leaders populistes ou au projet nationaliste (pauliste dans la guerre constitutionnaliste de São Paulo), mais traduit aussi une capacité d'organisation et d'autonomie sur des thématiques transverses, qui vont de l'amélioration du quotidien à la représentation de soi dans la cité – par le théâtre, par la fête urbaine, par la presse en passant par la prétention à produire soi-même les contenus d'une identité « nationale ».

Fin de partie en 1935

Au-delà de l'élargissement du vote, le résultat des élections à Rio montre le succès de la stratégie politique d'articulation par le Parti autonomiste, puisque ce dernier remporte 8 sièges sur 10 au Congrès fédéral, et 20 des 24 sièges au conseil municipal, assurant donc l'élection de Pedro Ernesto à la mairie de Rio en décembre. Fort de cette légitimité à la fois électorale, populaire et politique, il mettra en place les mesures les plus significatives de sa politique : Anísio Teixeira se voit confier la création de l'université du DF qui ouvre en 1935, Arthur Ramos poursuit le développement de la Section d'orthophrénie [754], Pedro Ernesto forme d'autre part l'União Trabalhista do DF (UTDF), sorte de fédération du travail à l'échelle de la ville, enfin une école primaire est construite dans la favela de Mangueira [755]. Cette orientation franchement sociale du gouvernement municipal rencontre en réalité rapidement une opposition au sein de l'alliance constituée pour les élections. Dès le début de l'année 1935, la majorité de Pedro Ernesto se scinde notamment du fait des responsables catholiques [756], qui ne lui pardonnent pas d'avoir accueilli, au Théâtre municipal, la conférence d'installation de l'Aliança Libertadora Nacional, coalition réunissant les forces de gauche, y compris les éducateurs de l'Escola Nova et les féministes. Affaibli politiquement, Pedro Ernesto perd aussi du terrain avec Vargas, qui durcit ses positions face aux mouvements de gauche, diabolisant la tentative de coup d'État organisée par des communistes en juillet 1935. Prétextant la suspicion d'une complicité de Pedro Ernesto dans l'opération, Vargas l'écarte du pouvoir et finit par le faire emprisonner en 1936. Il préfigure ainsi le durcissement du régime qui conduit à l'annulation des élections présidentielles prévues pour 1938, pour lesquelles Pedro Ernesto appuyait vigoureusement le candidat pauliste, Armando de Sales, opposant de José Américo désigné par Vargas, et l'instauration de l'Estado Novo à la fin de l'année 1937.

Dès 1935, les personnages que nous avons suivis à Madureira disparaissent de la scène. Almerinda cesse progressivement de collaborer avec la Fédération du Travail. Elle intègre un cabinet d'avocats, où elle poursuit d'autres combats militants sur le plan juridique. En 1937,

753. B. Weinstein, *The Color of Modernity : São Paulo and the Making of Race and Nation in Brazil*, Durham, Duke University Press, 2015.

754. L. T. O. Tamano, *Manter normal a criança normal e normalizar a desajustada : Arthur Ramos e o Serviço de Ortofrenia e Higiene Mental, 1934-1939*, thèse de doctorat, Universidade de São Paulo, 2018.

755. R. S. Gonçalves, « E o prefeito sobe o morro : as intervenções da gestão Pedro Ernesto nas favelas cariocas ».

756. C. E. B. Sarmento, *Vozes da cidade : Pedro Ernesto, a Câmara Municipal do Distrito Federal e os impasses da política carioca (1935-1937)*, Rio de Janeiro, FGV CPDOC, 1996.

dans la *Gazeta de Noticias,* elle est citée comme poétesse [757]. En 1938, dans *O Fluminense*, elle écrit un texte dénonçant la xénophobie [758]. Enfin en 1939, elle apparaît comme professeure qui doit s'inscrire au registre du département d'éducation [759].

Après 1935, les activités de Georgina, devenue infirmière de la Croix Rouge, n'apparaissent plus dans la presse. Nous savons simplement que durant l'été 1935, elle a envoyé trois de ses enfants à la colonie de vacances de l'École Brésilienne de Paquetá [760]. Au début des années 1940, elle offre une ambulance ainsi qu'un stock de médicaments de première nécessité à l'association de scoutisme de son quartier à Vaz Lobo [761].

La trajectoire du lieutenant Elyseu Sant'Anna, qui soutient fermement le président Vargas, est différente. En 1935, l'Ordre mystique de la pensée quitte le *subúrbio* pour installer son temple dans la rue da Constituçao, en plein centre. Toujours dirigé par Sant'Anna, l'OMP organise des expériences pseudo-scientifiques pour capter l'électricité de l'atmosphère [762], et dispense des conférences destinées au « *mundo intellectual* » [763]. *A Nação* accueille désormais les annonces de l'actualité de l'OMP et le *Correio da Manhã* continue de publier chaque fin d'année les prévisions d'Elyseu l'astrologue… Pour l'année 1938, juste après la mise en place de l'Estado Novo, celui-ci se félicite que :

> Le Brésil a réussi à réaliser l'un de ses rêves les plus chers : avoir à sa tête un homme qui a le courage de mettre fin à l'oligarchie et au latifundisme. Les Brésiliens, dépouillés de leur désir de pouvoir et de politique, ont confiance dans le chef de la nation, dans la grandeur de notre pays [764].

Après l'annonce du festival de la FNB organisé par Antenor en septembre 1933, nous n'avons plus de trace de l'action de l'organisation à Madureira. Depuis lors, le délégué carioca de la Frente Negra, Antonio Francisco Napoleão, a continué à s'exprimer régulièrement dans la presse au nom de l'organisation, de ses liens avec le siège de São Paulo et de son action syndicale, notamment auprès de la compagnie EFCB pour une affaire de discrimination raciale en 1933. Mais, visiblement, il échoue à faire émerger une organisation politique noire qui s'appuie sur les forces locales et doit appeler à l'aide, à plusieurs reprises en juin et en septembre 1935, les personnalités influentes du « *meio negro* » carioca : Evaristo Morães et José de Sousa Marquez, sans résultat manifeste [765]. La FNB subit dès 1936 la répression

757. *Gazeta de Noticias*, 25 août 1937, p. 7.

758. *O Fluminense*, supplément du 8 mai 1938, p. 1.

759. *Jornal do Brasil*, 16 juillet 1939, p. 12 ; 25 août 1939, p. 15.

760. *Jornal do Brasil*, 16 mars 1935, p. 23.

761. *Jornal do Brasil*, 20 mai 1941, p. 15.

762. … Expériences qui ne se révèlent pas concluantes (*Diário da Noite,* 21 août 1935)

763. Comme celle de l'écrivaine (*escriptora*) Jandyra Gonçalves, « *grande Iniciada nos Mystérios da Esphynge* » (« grande initiée aux mystères du Sphinx ») (*A Nação*, 11 novembre 1936).

764. « *O Brasil conseguiu realizar um dos seus mais acalentados sonhos : ter na sua direcção um homem que tivesse a coragem de acabar com a olygarchia e o latifundo. Os Brasileiros despidos de desejo de mando e de politicagem confiam no chefe da Nação, a grandeza da nossa Patria* », *Correio da Manhã*, 30 décembre 1938.

765. P. Domingues, « ‘‘Tudo pelo Brasil ; tudo pela raça’’ : a Frente Negra Carioca ».

de Vargas et se voit interdire le renouvellement de sa licence, au même titre que les partis politiques. L'association n'y survivra pas [766].

Antenor reste actif au syndicat Resistência (il gère la société immobilière du Syndicat entre 1935 et 1936 avec Eloy Antero Dias [767]), et dans le développement des écoles de samba : il devient président de l'école Prazer da Serrinha en 1936, puis en 1939 dirige l'Union des écoles de samba avec Mano Eloy comme vice-président, l'année même où Paulo de Portela dispense sa leçon de samba (chapitre 6). Il restera à ce poste pendant de nombreuses années, tandis que, après 1941, l'UES est de plus en plus impliquée dans le mouvement communiste – époque à laquelle le syndicat Resistência, après une interruption depuis 1935, reprend le recrutement de ses membres avec 313 inscriptions dont 30 à Madureira [768].

Dès 1942, la pénétration du parti communiste dans les organisations politiques carioca, les syndicats, les écoles de samba, les acteurs sociaux dans les favelas, change les rapports de force et polarise les oppositions avec l'Église catholique sociale. Vargas, tout en systématisant la répression et la surveillance des communistes, a fait sienne la stratégie de Pedro Ernesto, de prétendre dépasser les oppositions tenentistes/libérales ou catholiques/communistes dans la construction d'un pouvoir personnel, en prise directe avec les catégories populaires urbaines qui mettent en scène sa popularité, lorsqu'il s'adresse aux « masses » en interpellant les « *trabalhadores e trabalhadoras do Brasil* » depuis les stades. C'est alors une autre étape politique, « démocratique » puisqu'après la démission de Vargas en 1945 et l'organisation d'élections libres, le Brésil connait jusqu'au coup d'État civil et militaire de 1964, une période de multipartisme et d'élections ouvertes dans lesquelles la participation – obligatoire – est massive.

L'épilogue du gouvernement de Pedro Ernesto peut sembler décevant au regard de la dynamique démocratique qu'il avait enclenchée – cette déception fut sans doute largement partagée hors de Madureira – mais il reste que le processus électoral, même sans avoir apporté beaucoup de nouveaux bulletins dans les urnes, a permis d'accélérer l'organisation d'une société civile à Madureira dont les mobilisations sont loin de se limiter à des enjeux locaux. Les protagonistes que nous avons suivis ont saisi l'opportunité d'un rapport de force en leur faveur, notamment sur des sujets qui les opposaient aux classes supérieures de Madureira et à ses chefs traditionnels, par exemple sur le catholicisme. C'est sans doute également la limite qu'ils ont rencontrée dans la stratégie du Centre civique du 4 novembre, c'est-à-dire l'alliance avec les acteurs politiques plus traditionnels – la famille Machado, les membres du club Lavoura Industria e Comercio – tout comme Pedro Ernesto fut mis en minorité dans son propre parti sous la pression des catholiques au début de l'année 1935.

De ce point de vue, le dénouement de ce rapport de force met aussi en perspective l'affaire du fakir et de la *macumbeira* : il y avait bien une dimension politique dans la revendication d'exercer le culte comme la médecine, mais aussi dans la pratique de la samba, du théâtre, du *jongo*, ou dans l'ouverture de nouvelles écoles – dimension très bien identifiée par les défenseurs du centre Dom Vital qui sont les gagnants de cette période d'errements du pouvoir.

766. M. Barbosa *et al.*, *Frente Negra Brasileira : depoimentos*, Quilombhoje Literatura, 2012.

767. Archives du Sindicato dos arrumadores – Sociedade de Resistência dos trabalhadores em trapiches e café, « Divers », 1929. Il semble que le syndicat a acquis la parcelle jouxtant l'Instituto Clínico de Madureira, avenue Portela.

768. Archives du Sindicato dos arrumadores – Sociedade de Resistência dos trabalhadores em trapiches e café, « Indicador de Nomes de associados – Livro de registro de associados », 1910.

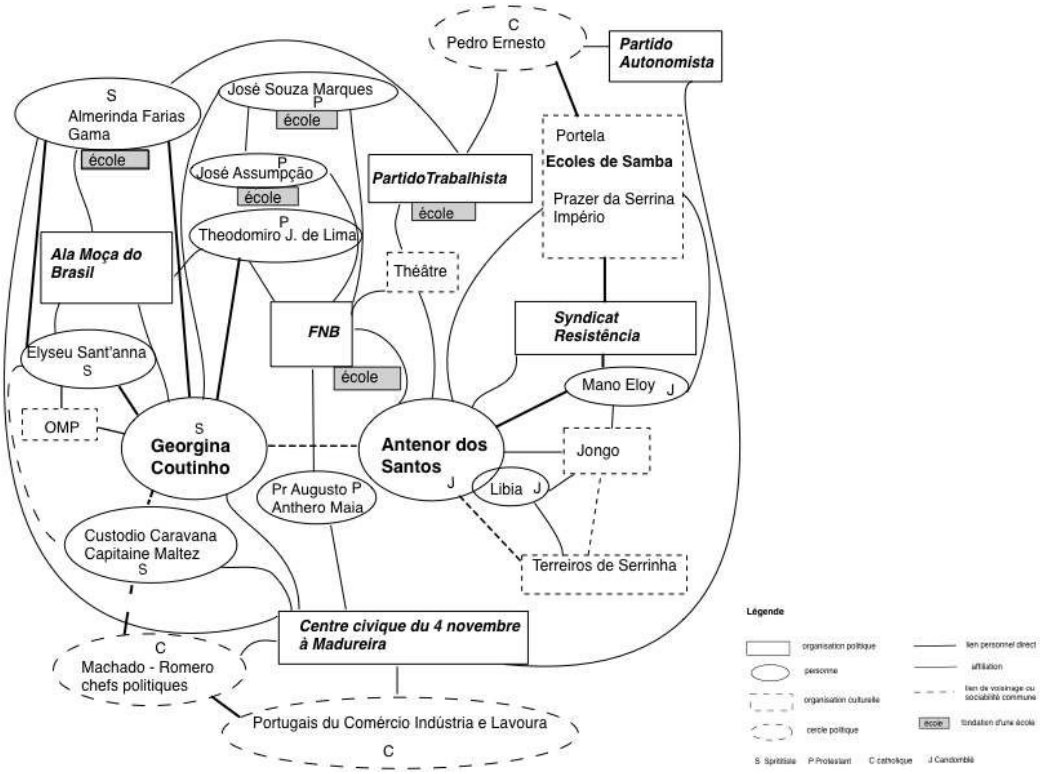


Figure 59. Les réseaux politiques de Georgina et Antenor.

Il apparait de cette chronique du gouvernement provisoire à Madureira que ses habitants sont entrés sur la scène politique carioca et nationale. Sur le schéma en figure 59, sont représentées l'ensemble des relations et initiatives relevées à partir de deux personnages, Georgina Coutinho et Antenor dos Santos. Le voisinage de Georgina et Antenor dans la rue Itaúba, point de départ méthodologique de cette enquête, ouvre une perspective différente de celles des analyses politiques qui seraient conduites à partir des organisations ou des politiques professionnels. En centrant le point de vue sur les individus dans leur contexte quotidien, leur quartier, leur entourage – point de vue rendu possible, en termes de sources, par le média essentiel qu'est devenu la presse quotidienne à cette période – on peut recouper l'ensemble des engagements, des réseaux, des cercles de sociabilités qui permettent de comprendre la vie politique des *subúrbios* dans les années 1930.

Une première remarque que suscite le schéma est d'abord l'importance de l'activité associative, politique et religieuse autour du centre de Madureira et en particulier du lotissement Serrinha. Quand bien même ils ne partagent ni leur origine, ni leur condition raciale, ni l'éducation, ni la religion, ni la condition économique, Georgina et Antenor ne vivent pas dans des mondes séparés. Si aucun lien direct entre eux n'est apparu dans la presse en dehors de celui du voisinage, il est difficile d'imaginer qu'ils n'aient pas eu de liens personnels – quand bien même d'inimitié, et on peut penser que Georgina avait au moins des relations avec ses notables voisines Libía, Joana, etc. elles-mêmes liées directement à Antenor – que l'on a

représentés prudemment par des pointillés, comme les autres liens de voisinage ou d'affinités supposées : entre Elyseu et les capitaines Caravana et Maltez, du fait de leur position de militaires et de leurs pratiques spiritistes, entre les mêmes capitaines et la famille Machado, du fait des sociabilités de classe attestées dans le chapitre 5, et de leur participation commune à des cercles politiques ou au Centre civique du 4 novembre. Les autres liens matérialisés sur la figure sont attestés, soit entre les personnes, soit avec des organisations politiques ou culturelles dont la taille réduite implique des relations interpersonnelles entre leurs membres.

Comme le suggère sa position en haut à droite, la stratégie de Pedro Ernesto est moins de former des « clientèles » que de s'appuyer sur des secteurs très organisés de la société civile qui apparaissent particulièrement denses. Rappelons que les écoles, les théâtres, les lieux de culte, les lieux de réunion politique mentionnés sur ce schéma sont situés à quelques centaines de mètres les uns des autres. À cette densité géographique il faut ajouter une densité organisationnelle, et noter le cumul des appartenances des uns et des autres aux organisations politiques, qu'elles soient d'initiative locale ou accueillies de l'extérieur. Non seulement les personnes circulent d'une organisation politique à une autre, mais l'importance des organisations religieuses et culturelles pour la mise en place rapide de ces groupes politiques apparait aussi comme évidente : l'Ordre mystique de la pensée (OMP) préfigure Ala Moça ; le théâtre d'Antenor est lié au Parti travailliste la future FNB de Madureira ; les cercles de *terreiros*, de *candomblé* et de *jongo* transparaissent dans les syndicats. C'est à partir de cette organisation dense préalable que les *suburbanos* ont investi le jeu politique ouvert par Pedro Ernesto et ont été capables de formaliser très rapidement nombre de partis, organisations, groupes de soutiens électoraux etc. Réciproquement, le débouché politique de ces organisation culturelles – de nature religieuse ou artistique – invite aussi à leur prêter en retour une dimension politique déjà présente, comme l'indiquent les thématiques sociales des pièces jouées par le théâtre d'Antenor ou celles des conférences de l'OMP.

De fait, bien qu'adoptant des positions et portant des projets différents, nous voyons se déployer à Madureira à peu près tout le spectre des courants progressistes présents à Rio à l'époque : les motifs de ces organisations combinent l'antiracisme, le féminisme et la revendication de droits sociaux ; elles se sont presque toutes engagées dans l'ouverture d'écoles dans le quartier, et toutes ont à défendre leur liberté religieuse. Dans tous ces domaines (école, féminisme, droits sociaux, culte), le catholicisme rénové du centre Dom Vital défendait des positions concurrentes et socialement conservatrices. Ce catholicisme affiché est d'ailleurs le point commun d'un milieu qui s'exprime dans les colonnes de la *Gazeta Suburbana* – par exemple à travers des tribunes anti-féministes – et qui cherche à encadrer politiquement ces initiatives. Ce milieu catholique est représenté en bas de la nébuleuse formée autour du 35-37 de la rue Itaúba (les chefs politiques et les groupes de commerçants portugais de Madureira) et en haut (Pedro Ernesto et le Parti autonomiste). Comme on l'a vu, ce sont ces acteurs qui ont remporté la bataille idéologique et politique en 1935.

La question religieuse apparait encore plus nettement lorsqu'on cherche à distinguer les différents groupes sociaux qui composent cette nébuleuse. À partir des éléments cumulés jusqu'ici, nous repérons quatre groupes dans le schéma. En bas, on vient de les mentionner, les classes supérieures qui gravitent et récupèrent ces formes d'organisation locales, sont des catholiques revendiqués. À gauche, du côté de Georgina, on retrouve les porteurs d'un projet de Brésil « éclairé », engagés dans une mobilité sociale ascendante, dont la majorité

appartient à des églises spirites ou en sont proches, notamment l'OMP. Ils sont issus de classes intermédiaires – militaires, fonctionnaires, licenciés en droit, qui connaissent une mobilité sociale par les carrières publiques, la médecine ou l'enseignement, et qui s'engagent du côté du nouveau régime en croyant aux opportunités qu'il ouvre : par l'éducation, la qualification professionnelle, l'exercice du droit, la nation brésilienne doit pouvoir s'engager vers le progrès de tous, quel que soit le genre, la couleur ou les conditions économiques de départ. Au centre, un milieu proche avec qui ils partagent ces idéaux, le « *meio negro* » de Madureira, protestants, élite intellectuelle et politique, francs-maçons, docteurs et professeurs, pourrait incarner un modèle brésilien d'*uplift*. Personnalités publiques et recherchées par la bonne société de la ville, ils sont d'origine modeste, non loin de l'esclavage, mais s'en sont tenus à distance par leur éducation et leur rigueur morale – comme en témoigne le parcours du petit Silas, fils de José de Assumpção (chapitre 7). Pour autant, ils restent en lien et comme interface du milieu « africain » représenté à droite du schéma. On y retrouve sur la colline de Serrinha les habitants récemment arrivés de l'État de Rio et du Minas Gerais, adeptes du *jongo* et du *candomblé*, insérés dans des clans familiaux issus du monde rural dont les solidarités se prolongent dans les syndicats. Ils sont les principaux acteurs des écoles de samba, produisent des disques et des festivals de théâtre. C'est le milieu social le plus pauvre mais aussi le plus organisé et structuré de tous.

Ces trois derniers groupes, grossièrement distingués et dont on a vu la porosité, sont tous engagés à leur manière pour un changement social visant à remettre en cause les hiérarchies post-esclavagistes. Les premiers, globalement plus blancs, dénoncent les discriminations liées à la couleur comme un des freins à la mobilité sociale qu'ils revendiquent pour tous – Georgina défend l'avenir de ses enfants noirs, Almerinda sa position professionnelle. Il en va de même pour le *meio negro*, qui constitue la majorité du bureau de la FNB de Madureira, et qui fait de cette lutte l'objet même de l'organisation. Par l'éducation, ce groupe défend la cause des noirs à la manière de la FNB pauliste, dont on comprend bien qu'elle s'appuie sur eux plutôt que sur les organisations noires traditionnelles du centre-ville – les confréries catholiques formées pendant l'esclavage. Malgré tout, le projet de la FNB dans sa version pauliste n'a pas pris à Rio, et c'est finalement Antenor, à partir de ses organisations « africaines », qui reprend à son compte la défense de la cause noire. Les moyens sont différents : théâtre, performances artistiques, ils rejoignent sans doute aux yeux d'Antenor ce qui est en jeu alors dans la consolidation des écoles de samba. C'est surtout une autre formulation de la question raciale. Les intitulés choisis par Antenor, comme par Mano Eloy, abordent frontalement la question de l'esclavage. Il ne s'agit pas ici de promouvoir une société sans discrimination liée à la couleur mais de défendre la condition des descendants d'esclaves, et toujours de la même manière : les organisations culturelles, religieuses, artistiques de Serrinha sont les lieux mêmes d'une opposition en acte aux dominations de l'esclavage, formant un espace d'autonomie qui donne au groupe la capacité de s'organiser, de résister.

À l'issue de cette triple enquête, nous mesurons les conquêtes sociales, politiques, culturelles qui ont été accomplies par les catégories subalternes brésiliennes venues s'installer dans les faubourgs de Rio. Madureira est particulièrement riche de ces expériences de mobilité, de construction d'autonomie, concernant de larges pans de la société qui s'y est formée. Elle a sans doute été le lieu de l'« Ala moça do Brasil », la jeune société dynamique qui pousse la nation vers le progrès social. Pour autant, la seconde abolition que réclamait José Correio Leite pour les noirs brésiliens depuis São Paulo a-t-elle eu lieu durant ces quelques années

intenses ? Que représente cette séquence dans la déconstruction de l'ordre esclavagiste ? Pour finir de cerner la transformation qui a eu lieu dans cette période de fondation d'une vie nouvelle, il nous faut interroger une autre temporalité, plus longue, celle des trajectoires de vie et des mémoires transmises par les habitants et leurs descendants.

Partie V

Transmissions. Ancrage et mobilité à Casa Verde et Madureira

Madureira et Casa Verde ont été dans les années 1920 et 1930 le terrain de formation d'une société qui tourne le dos au Brésil esclavagiste et à ses héritages. Ce changement accéléré est le produit de la convergence de dynamiques migratoires, urbaines et politiques, dont les temporalités sont différentes mais dont on a identifié un point de bascule autour de l'année 1932. Deux générations après l'abolition pour certains, parfois trois après le voyage depuis l'Afrique, ceux qui sont arrivés à cette période se sont socialisés, formés, projetés, y ont élevé leurs enfants, et il y a été possible de se mettre à distance du vécu de l'esclavage, plus ou moins proche ou fantasmé. D'autres, moins directement marqués par l'expérience de l'esclavage, s'identifiant à d'autres groupes sociaux, portaient plus ou moins intensément une « couleur » qui les exposait à un référentiel partagé (vocabulaire, gestes implicites, hiérarchies de valeurs qui imprègnent les interactions sociales).

Comment, malgré les perspectives d'émancipation sociale, des formes de recodifications, de requalifications ont-elles accompagné ces transformations culturelles et matérielles pour les familles nouvellement installées, comment ces formes auraient-elles pu régir les relations entre celles-ci et les distinguer ? Ce questionnement, qu'il aurait été indélicat de soumettre à Suelly et Ednia, suppose de prendre en compte une autre temporalité du changement social, qui suppose la transmission de subjectivités sur plusieurs générations.

Face au tableau du changement social durant les années 1930, le récit de descendants, parmi ceux qui résident toujours dans ces deux quartiers, nous offre une série de contrepoints pour prendre la mesure de ce qu'a impliqué cette migration, qui a ensuite été transmis à leurs enfants et petits-enfants. L'installation à Madureira ou à Casa Verde a-t-elle été perçue comme une trajectoire d'ascension sociale, d'émancipation ? Quelle expérience a-t-elle représenté vis-à-vis des préjugés liés à l'esclavage ? Dans quelle mesure ces habitants s'identifient-ils à l'image du quartier ? Quel rapport ont-ils construit à ses symboles (carnaval, musiciens de samba, football de club, de rue, etc. ?). Ce ne sont pas les questions que nous avons directement posées aux personnes qui se sont confiées. La quarantaine de récits qui constitue le corpus de cette analyse n'était pas prévue au départ. Je les ai menés entre avril 2017 et juillet 2018 en quatre sessions – deux à Madureira, deux à Casa Verde – dans le projet d'alimenter la première partie de ce travail, c'est-à-dire les composantes et dynamiques du peuplement. Pour ce faire, j'ai adressé une question simple et ouverte à des habitants d'un échantillon de quartiers et classes sociales, nés à Madureira et Casa Verde entre 1930 et 1964 : « Où est née votre mère ? ». Certaines réponses, restées factuelles, ont rapidement mis fin à la conversation ; d'autres, le plus souvent, ont engagé des récits plus longs et plus personnels.

La diversité des conditions socio-économiques et des références culturelles de ces habitants se traduit dans une diversité des récits familiaux de la migration : ils sont dépendants de la mémoire des individus, mais aussi de la possibilité matérielle d'en conserver les archives, les supports et les destinataires. La précarité des conditions de vie et des liens sociaux fait cependant ressortir, à conditions similaires, l'importance donnée à certaines traces ou

évènements dans l'identité sociale. Rassemblés autour d'une chronologie commune, ces récits croisent ici différentes manières de s'installer, grandir, s'unir et se reproduire. Ils produisent ensemble une histoire de ces deux quartiers jusqu'aux années 1980, qui constitue l'épilogue de mon enquête.

Chapitre 12 Faire sa vie à Madureira (1930–…)

Entre 1920 et 1940, le faubourg de Madureira croît à la faveur de la très forte attractivité de Rio dans tout le pays, non seulement parce que l'activité économique crée de nombreux emplois, mais aussi par ses fonctions de capitale politique (armée, administration étatique) ou par l'importance des institutions éducatives et culturelles. Le brassage culturel qui s'opère dans le peuplement du faubourg y est par conséquent très large, et fondé sur la cohabitation de classes sociales diversifiées. Il est aussi, plus qu'à São Paulo où le peuplement est plus récent et rapide, plus encadré par les structures de pouvoir locales qui orientent les normes, transmettent les hiérarchies et contraignent les territoires.

En outre, les conditions de la construction d'identités raciales sont spécifiques. La capitale fédérale a été la destination d'une mobilité constante depuis l'abolition de 1888 pour les populations émancipées ou libres de couleurs des régions de plantation de l'État de Rio ou du Minas Gerais voisin. Contrairement à la région de São Paulo, ces plantations avaient reçu peu de main-d'œuvre d'origine européenne[769], et pour certaines accueillaient par ailleurs les Africains arrivés le plus récemment par les derniers voyages de traite au Brésil[770]. L'expérience en ville constitue donc pour beaucoup leur première rencontre avec des migrants d'origine européenne. Parmi ces derniers, les plus nombreux sont Portugais, de migration plus ancienne arrivée directement à Rio, et n'ont pas connu les plantations de café – autre différence avec le contexte de São Paulo.

Mixité du peuplement à Turiaçu, Oswaldo Cruz, Dona Clara et Serrinha

João Pinto Pereira[771], originaire du Portugal arrive dans les années 1910, lorsque Madureira n'est encore qu'un hameau autour de sa petite gare, au-delà duquel s'étendent des terres cultivables. Issu d'un milieu paysan, analphabète, João s'installe sur une très large parcelle au nord de la gare – un terrain étendu entre les actuelles usine Pirâquê et rue Íbia – pour y

769. H. Mattos, *Les couleurs du silence. Esclavage et liberté dans le Brésil du XIX^e siècle*, A. Fléchet (trad.), Paris, Khartala, 2019.

770. R. W. Slenes, *Na senzala, uma flor : esperanças e recordações na formação da família escrava : Brasil Sudeste, século XIX*, Rio de Janeiro, Editora Nova Fronteira, 1999. Cela dit Rio attirait aussi des migrants noirs depuis les plantations de São Paulo, voir L. H. O. Silva, *Construindo uma nova vida : migrantes paulistas afro-descendentes na cidade do Rio de Janeiro no pos-abolição (1888-1926)*, thèse de doctorat, Universidade Estadual de Campinas, 2001.

771. Entretien avec Sirlane, sa petite-fille née en 1960 (Madureira, décembre 2017).

pratiquer le maraîchage. Il épouse une Portugaise dont le mari était reparti au Portugal, la laissant seule avec quatre enfants, et José naît en 1920, aîné d'une seconde fratrie de 6 enfants. João Pinto Pereira installe également une grande fabrique de pain qui emploie des habitants de la zone. C'est ce terrain qu'il lotit progressivement au cours des années 1920, d'abord de part et d'autre de la *travessa* do Pinto, aujourd'hui rue Aripuñas, où naît Isabel en 1925 et où elle ouvrira son *terreiro* spiritiste 25 ans plus tard, puis sur des traverses qui forment des ruelles parallèles. Dans ce quartier de Turiaçu arrive alors la famille Paoli[772], partie de Lucca en 1915 avec parents et enfants, puis passée par plusieurs *subúrbios* – Riuachelo, Meyer – avant d'ouvrir un dépôt de charbon en 1920 sur la route Otaviano.

De l'autre côté des terrains de la Light, entre la ligne électrique et la ligne de chemin de fer EFCB où se trouve la gare Rio das Pedras (devenue Oswaldo Cruz), les parcelles sont depuis longtemps occupées par des familles brésiliennes dont l'origine s'est perdue. Julio Carneiro[773] était ainsi installé comme cordonnier et vivait sur une grande parcelle de la rue Arruda Câmara avec plusieurs familles. Sa fille née en 1920 grandit avec Carlos, né un an plus tard sur la même *quadra* (îlot) – l'actuelle *quadra* de l'école de samba Portela. Une famille noire, les Cruz, occupe un petit bout de la parcelle des Carneiro[774]. C'est dans ce type de configuration que des couples mixtes se forment : lorsque Mario[775], noir, arrive à Irajá en 1928, il y rencontre sa future femme, une fille de Portugais de dix ans son aînée.

Au-delà de la ligne de l'EFCB, plus près du marché, à hauteur de la voie de retournement de la station de chemin de fer Dona Clara, les familles portugaises et italiennes se mêlent, mais aussi les « *turcos* » – en fait venus de Syrie – comme la famille Murat[776], originaire d'un village proche de Damas, qui est arrivée au début du XX^e^ siècle à Rio. Les Murat se sont rapidement installés près du marché de Madureira, le père travaillant comme vendeur ambulant. Ils y ouvrent ensuite une cordonnerie, puis une laiterie et enfin acquièrent une parcelle pour y construire leur maison près du marché.

Leurs voisins étaient deux couples formés par deux frères portugais et deux sœurs italiennes. L'un de ces couples, déjà présenté au chapitre 3, était parent d'Eugenia. L'aîné des frères portugais était arrivé au début du siècle[777] depuis Trás-os-Montes pour s'installer à Cristiano Otoni, une petite station sur la ligne de chemin de fer reliant Rio à Minas Gerais. Il y avait ouvert une petite épicerie, dans laquelle il vendait notamment la production d'une famille italienne voisine. Cette famille italienne était arrivée sur le dernier bateau de la migration autorisée en 1902. Le père et la mère s'étaient rencontrés durant la traversée et avaient été envoyés ensemble à Barbacena, qu'ils quittèrent rapidement pour s'installer à Cristiano Otoni. Ils y eurent deux filles, nées en 1906 et 1912, qui n'avaient toujours pas appris le portugais en 1920. Petit à petit, le plus jeune des frères portugais commence à vendre la production de Cristiano Otoni, dont celle de la famille italienne, à Rio, sur le marché de Madureira. Y ayant

772. Entretien avec leur arrière-petit-fils, Pedro Paulo, décembre 2017, qui tient actuellement le même commerce devenu une quincaillerie.

773. Entretien avec sa petite-fille, Suelly, née en 1950 (Madureira, juillet 2018).

774. Entretien avec leur petite fille, Ednia, née en 1949 (Madureira, juillet 2018).

775. Entretien avec sa fille, Marlene, née en 1947 (Madureira, juillet 2018).

776. Entretien avec leur arrière-petit-fils, Victor (Madureira, juillet 2018), qui précise que les Murat n'ont jamais accepté ce qualificatif de « *turco* ».

777. Entretien avec Eugenia, sa nièce née en 1933 (Madureira, juillet 2018).

acquis un stand, il fait ensuite venir son frère de Trás-os-Montes. Tous les deux s'installent à Madureira, ou plutôt vont et viennent entre Madureira et Cristiano Otoni. Là-bas, l'aîné épouse la fille italienne la plus âgée, et son cadet « fuit » avec sa plus jeune sœur malgré la fureur de ses parents. Ils s'installent tous les quatre dans la rue Intendente Magalhães à Madureira. Les travaux lancés en 1929 par le maire de Rio, Antônio Prado Junior, permettent l'extension du marché de Madureira et augmentent son influence commerciale sur la ville. Les affaires des deux jeunes couples prospèrent et les cadets deviennent les heureux parents de deux filles, dont Eugenia, née en 1933, qui va et vient avec sa mère entre Cristiano Otoni et Madureira.

À cette époque, au milieu des années 1930, Madureira attire de nouvelles arrivées. Pedro vient du Pernambouc, bientôt rejoint par son jeune frère Severo[778], et loue un petit logement près de la parcelle où grandissent les enfants Carneiro, Cruz et autres. Les deux jeunes hommes, noirs, ont été formés par leur père au métier de charpentier. Ils y ont aussi appris à lire grâce à une année de primaire. Ils viennent travailler sur les chantiers navals de Rio pour la marine marchande, et feront peu à peu venir toute leur famille. Les traverses de la route de Portela qui donnent sur les terrains maraîchers de la Light situés sous la ligne électrique (aujourd'hui Parque Madureira) se densifient également. Gonçalo, Portugais qui s'était installé comme boucher à Tijuca, achète une petite villa destinée à des occupants des classes moyennes, qu'il occupe avec sa femme d'origine autrichienne[779]. La petite Wanda, première de 5 enfants, y naît en 1932.

À Turiaçu, de l'autre côté des terrains maraîchers de la Light, la boutique des Paoli est devenue une épicerie importante, et le fils s'est marié à une autre jeune italienne, dont la famille était venue de Calabre[780]. Là aussi de nouveaux arrivants sont venus tenter leur chance et des couples se forment entre voisins. Antônio et Rosa[781], descendants d'affranchis, sont venus de la région caféicole de Valença avec leurs familles. Lui travaille comme docker au port, elle fait des ménages, et il leur faut se contenter d'une petite location. D'autres sont arrivés avec un petit capital et ont pu acheter un lot : une famille de la municipalité de Luz, dans le Minas Gerais, a vendu sa petite propriété rurale pour acheter un lot sur la route Otaviano[782]. L'une des filles y rencontre Carlos, venu avec ses trois frères d'Alagoas, et ils s'installent tous les deux sur la moitié de la parcelle où naît leur fils Celso en 1931. Les lots autour de la route Otaviano sont de plus en plus prisés et attirent les promoteurs. Déjà évoqué au chapitre 3, João Pinto, qui possède toute la partie nord, est resté analphabète et n'avait procédé à aucune écriture formelle des transactions sur son terrain. Il n'arrive pas à défendre ses propriétés et se trouve dépossédé de tous ses biens avant la fin de la décennie. Ruiné et ne voulant pas dépendre de ses enfants, il se suicide en 1938, laissant à son fils José, âgé de 18 ans, la responsabilité d'entretenir sa fratrie. José doit alors exercer des métiers divers : aide dans un garage, chauffeur, etc[783].

778. Entretien avec Álvaro, le fils de Severo né en 1964 (entretien téléphonique, juillet 2018)
779. Entretien avec sa fille Wanda, née en 1931, décembre 2017.
780. Entretien cité avec leur arrière-petit-fils, Pedro Paulo, décembre 2017.
781. Entretien avec leur fille Dilva, née en 1942, décembre 2017.
782. Entretien avec leur petit-fils, Celso, né en 1931, décembre 2017.
783. Entretien cité avec Sirlane, fille de José, née en 1960, décembre 2017.

Grandir à Madureira : proximité spatiale et distance sociale

Le recensement de 1940 dénombre 110 000 habitants à Madureira (27 000 en 1920) et en 1941, le stade du club Madureira AC, avec une capacité de 25 000 personnes (voir chapitre 5), est inauguré sur l'avenue Marechal Rangel juste au-dessus du marché. Dans ce contexte de croissance tant démographique qu'économique, les enfances sont diverses dans le quartier. Tandis que les parents d'Eugenia passent le plus clair de leur temps à Cristiano Otoni pour gérer la production, le couple aîné s'installe définitivement à Madureira. Les affaires sont prospères mais, restés sans enfants, ils sont malheureux. Un jour Eugenia contracte une maladie grave. Dans ses prières pour qu'elle guérisse, sa mère promet de la confier à sa sœur et son beau-frère. Eugenia est alors adoptée par ses oncle et tante et grandit « comme une princesse » dans leur belle maison de Dona Clara. Elle entre à l'école la plus prestigieuse du quartier, c'est-à-dire celle de José Souza Marques, dans l'actuelle rue Ernani Cardoso (pas loin du Colegio Arte e Instrucção, « un peu moins chic mais très bien aussi »[784]).

L'école publique de la rue Souza Caldes, qui a également bonne réputation, est fréquentée par les familles plus modestes. Celso, qui se souvient de l'époque où passait encore la « Maria Fumaça », la locomotive à vapeur sur la ligne EFCB avant l'électrification de 1937, y est allé jusqu'à l'âge de 10 ans. Mais en 1941, il travaille déjà comme aide, coursier, assistant chauffeur, assistant de vendeur au marché, chauffeur mécanicien, et divers autres petits métiers[785]. C'est peu après que la petite Juliana, née en 1934 à Itaperuna arrive à Madureira[786]. De parents noirs, elle s'est retouvée orpheline à 8 ans et n'a pas pu aller à l'école. Un couple d'Itaperuna part alors s'installer à Madureira, près du marché, et l'emmène comme domestique. Dans une des traverses de l'avenue de Portela à Oswaldo Cruz, la rue Perdigaô Malheiros où se trouve le bar de Nozinho, repaire des sambistes de Portela, le dernier lot du fond de l'impasse a été acheté par Antônio et Rosa, grâce à de gros sacrifices. Ils vont pouvoir quitter leur location de Turiaçu et y construire leur maison progressivement. En 1942 y naît la première de leurs sept enfants, Dilva[787]. Même chose pour Mario, noir du Minas Gerais, et sa femme portugaise, qui acquièrent un lot donnant sur la rue de Portela, où naît Marlene en 1947[788]. Dans la rue Câmara voisine, une autre orpheline, née aveugle en 1941[789], a été recueillie par une des familles de l'îlot où grandissent les enfants Carneiro et Cruz. Le jeune fils Carneiro, blanc, travaille déjà comme policier tandis que Justo Cruz, noir, travaille comme porteur au marché de Madureira[790].

C'est alors une période de grands changements, tant pour le Brésil que pour le quartier : en 1946 est ouverte l'Avenida Brasil, planifiée durant l'Estado Novo, qui structure le réseau routier de la zone nord vers le centre. Elle passe le long du quartier d'Irajá et soulage la circulation de la ligne EFCB en inaugurant l'ère de la voiture. Madureira confirme alors sa fonction de « *capital do subúrbio* » : 13 lignes de bus et 4 lignes de *bondes* partent du *largo*

784. Entretien avec Eugenia, née en 1933, décembre 2017.
785. Entretien avec Celso, né en 1931, décembre 2017.
786. Entretien avec sa fille Sirlane, née en 1960, décembre 2017.
787. Entretien avec Dilva, née en 1942, à Madureira, décembre 2017.
788. Entretien avec Marlene, née en 1947, décembre 2017.
789. Entretien avec la concernée, décembre 2017.
790. Entretiens cités avec Suelly, née en 1950, et Ednia, née en 1949, juillet 2018.

Madureira [791]. En 1946, une école normale est ouverte à Madureira dans l'avenue Marechal Rangel. Elle porte le nom de la première dame, « Carmen Dutra », épouse du Général Dutra qui, après la chute de l'Estado Novo et l'organisation d'élections démocratiques, est élu président de la République avec le soutien de Vargas. Depuis 1942, la progression des communistes est importante dans les quartiers populaires. Les deux frères pernamboucains, Pedro et Severo, qui travaillent comme charpentiers sur les chantiers navals sont rapidement entrés au syndicat. Ils lisent beaucoup les journaux et se sont engagés au parti communiste, Pedro devenant lui-même un dirigeant syndical. En 1948, ils participent avec toute la gauche à la campagne lancée par Vargas pour la nationalisation du pétrole, « *Petróleo é nosso* ». Dénoncés parce qu'ils organisent des comités locaux de quartier pour soutenir la campagne, ils sont un jour arrêtés par la police, sans suites parce que le policier lui-même s'avère communiste [792].

La présence des communistes dans les écoles de samba est également sensible dans ces années 1947-1948, avec la scission de l'UES en UGES (União Geral das Escolas de Samba), dans laquelle s'investissent Paulo da Portela et Antenor dos Santos. C'est dans ce contexte que naît une nouvelle école de samba à Serrinha, Império Serrano, fondée en 1947 dans la rue Alice, dont Antenor sera un des présidents. Le carnaval de Madureira est alors à son apogée. Império Serrano gagne le concours du défilé de Praça Onze de 1948 à 1951, Portela la suivant immédiatement. Alice, jeune fille qui a grandi dans la rue Câmara, dans la parcelle voisine des familles Cruz et Carneiro, fabrique tous les ans les costumes et participe à toutes les répétitions [793].

Eugenia a le même âge mais un vécu très différent de ces années. Ses parents travaillent dur et ne participent jamais au carnaval. Elle-même n'a pas le droit d'y aller, ou seulement un petit tour en décapotable pour « *fantasiar* » (rêver) brièvement, mais sans jamais descendre de la voiture. Elle n'a d'ailleurs pas le droit de sortir, par exemple pour faire de la bicyclette, tandis qu'elle voit tous les jeunes faire des tours dans la ville à longueur d'après-midi et de soirée – y compris sa sœur, qui vit désormais dans le quartier. Elle n'a jamais pris le *bonde*, ou une fois seulement, pour raccompagner chez elle une amie qui s'était blessée. Son oncle l'attendait à la sortie du tramway au retour et elle s'est « prise une raclée phénoménale sur tout le chemin jusqu'à la maison » [794]. Elle poursuit sa scolarité jusqu'au baccalauréat (*vestibular*) en filière scientifique, son oncle la destine à la médecine. Elle a aussi des cours particuliers à domicile de piano, d'accordéon, et de peinture. Wanda, la fille du boucher de Tijuca, a appris l'anglais et est devenue institutrice, tandis que sa sœur a appris le français [795]. Cette éducation s'accorde avec une représentation des *subúrbios* qui prétend appartenir aux classes sociales éclairées et supérieures de la ville, et que l'on retrouve dans la revue *Subúrbios em revista*, publiée de 1948 à 1957 à Madureira par un commerçant prospère, et lue par les entrepreneurs et commerçants d'origine portugaise [796].

791. R. G. Duarte, *A contribução dos transportes públicos para a contínua redefinição da centralidade de Madureira*, Dissertação de mestrado em geografia, Rio de Janeiro, UFRJ, 2001.

792. Entretien avec Álvaro, né en 1964, Rio, juillet 2018.

793. Entretien cité avec sa fille Ednia, juillet 2018.

794. Entretien cité avec Eugenia, née en 1933, décembre 2017.

795. Entretien avec Wanda, née en 1931, à Madureira, décembre 2017.

796. A. C. F. Fernandez, « Orgulho suburbano : o projeto de dignificação dos subúrbios do Rio de Janeiro

Nouveaux ménages

Eugenia est devenue professeure d'accordéon (figure 60). Mais à 17 ans, en 1950, cette vie l'étouffe et elle s'enfuit chez sa mère à Cristiano Otoni. Tandis que les deux sœurs menacent de s'affronter en justice pour la garde de la jeune fille, elle finit par rentrer à Madureira et à 19 ans, en 1952, Eugenia tombe amoureuse de son voisin, de la famille Murat. Militaire, il est considéré par sa mère comme de « bonne famille » et avec une bonne situation. C'est le gendre idéal, et ils se marient rapidement [797].



Figure 60. Eugenia et ses élèves du cours d'accordéon, vers 1952. Source : archives personnelles d'Eugenia.

D'autres unions ont lieu ces années-là, suivies de naissances : dans la rue Câmara, Justo et Alice se marient. Leur fille Ednia naît en 1949 sur la même parcelle. Le jeune policier blanc Carneiro épouse sa voisine avec qui il a grandi, et Suelly naît à son tour en 1950. Les deux enfants grandissent ensemble. Mais tandis que la mère de Suelly reste au foyer, Alice fait des ménages en centre-ville [798].

Arrivent également à cette époque de nombreuses familles de la région du Nordeste, tandis que la population du quartier a globalement augmenté de 41 % entre 1940 et 1950. Les parents d'Ana, noirs, sont venus de Bahia en 1950. Ils ont acheté une toute petite maison d'une pièce dans le quartier le plus pauvre, au croisement de la route Otaviano et de l'avenue Marechal Rangel (actuelle rue Leopoldina de Oliveira). Lui est ferrailleur, elle fait des ménages. Ana nait en 1951 [799].

La question du logement atteint un stade critique dans le faubourg et oblige les nouveaux migrants à s'installer plus loin dans l'État de Rio. Après qu'une biscuiterie, l'usine Pirâquê, se soit installée à Turiaçu au début de la route d'Otaviano en 1950, l'ancien îlot de Pinto Peireira fait l'objet d'un dernier lotissement le long de la rue Monsenhor Inácio da Silva, appelé Jardim Madureira [800]. Ce ne sont que des lots nus, à flanc de montagne, et sans aucun raccordement. Mais Severo et son frère en achètent chacun un, espérant un jour pouvoir y construire [801]. Il faut pour cela beaucoup de détermination et d'efforts. Antônio et Rosa y parviennent néanmoins et leur maison est terminée dans le fond de l'impasse Perdigão Malheiros. Mais l'équipement y est encore sommaire. Il y a bien un lampadaire dans l'impasse mais leur maison n'a pas l'électricité, elle sera la dernière de la rue à être raccordée aux

na imprensa de bairro, 1948-1957. », *Cadernos CERU*, vol. 16, 2005, p. 143-162.

797. Entretien cité avec Eugenia, née en 1933, décembre 2017.

798. Entretiens cités avec Ednia et Suelly, juillet 2018.

799. Entretien avec leur fille Ana, née en 1951, à Madureira, juillet 2018.

800. Il comprend les rues Corrientes, Mar del Plata, Rodrigues Peireira, Martinho Garcês et Pimenta Bueno.

801. Entretien avec Álvaro, juillet 2018.

réseaux d'eau et électricité en 1958. Durant ces années, Dilva est scolarisée à l'école publique Souza Caldes, jusqu'à ses quinze ans[802]. Ana, elle, va a à l'école publique Ministro Edgar Romero, jusqu'à la deuxième année du secondaire[803].

Sur le plan professionnel, les années 1960 offrent de nouvelles perspectives aux jeunes ménages, en tout cas pour les hommes. Celso trouve un emploi stable dans un laboratoire, qu'il ne quittera plus jusqu'à la retraite. Justo passe un concours pour être fonctionnaire à l'imprimerie nationale. Alice en revanche travaille toujours comme domestique dans deux maisons, l'une à Laranjeira, l'autre à Botafogo[804].

José a maintenant quarante ans et est à la tête d'une briqueterie. L'une de ses sœurs (la mère de José, qui s'est remariée après le suicide de João Pinto Pereira, et a encore eu 10 enfants, soit 20 au total), qui est sage-femme et spiritiste, connait la famille où travaille Juliana, désormais âgée de 24 ans, et la présente à son frère. Juliana vient s'installer chez José, sans se préoccuper de mariage civil ni religieux et Sirlane naît en 1960. Ils ne restent pas longtemps ensemble. Lui, entre par la suite à la BANERJ (Banque de Rio de Janeiro) par l'intermédiaire de l'un de ses frères qui y fait embaucher toute sa famille. Juliana, elle, travaille un peu partout, comme domestique ou autre, notamment dans une école pour que sa fille Sirlane y soit scolarisée. Elle est paraît-il très jolie, et « *mulata* bien foncée », tandis que Sirlane hérite du teint portugais de son père, si bien qu'elles sont victimes de racisme en permanence : elles sont arrêtées toutes les deux un jour par la police à Catete en centre-ville, sa mère étant soupçonnée d'avoir enlevé l'enfant qui l'accompagne. Ou encore, leurs voisins portugais les harcèlent par jalousie : leur fille à eux était sortie « toute brune » (*morena*) et ils en veulent beaucoup à Sirlane d'être si blanche alors que sa mère est noire[805].

De son côté, Severo, à 46 ans, a rencontré Natalina[806], une jeune femme de 26 ans résidant Vila Isabel, fille d'un Portugais dont, avec sa mère carioca et sa sœur, elle était la « deuxième famille », illégitime, ce qu'elle a compris tardivement. Elle travaille comme femme de ménage et blanchisseuse dans une maison familiale. Après leur mariage, ils vont s'installer dans le fameux lot de Jardim Madureira dans la rue G (actuellement rue Corrientes), où nait Álvaro en 1964. Sur le lot, il n'y a guère que la maison que Severo a peu à peu réussi à construire. Mais sans raccordement, ils dépendent de l'eau du puits d'une voisine car le leur, profond de seulement 10 m, ne fournit pas suffisamment d'eau ; de même pour l'électricité. Sans égouts, il faut tout jeter à la rue. Pour Natalina, cela représente beaucoup de concessions par rapport à son ancien niveau de vie et de statut à Vila Isabel.

Comme elle, la plupart des femmes du lotissement ne travaillent pas à l'extérieur, et si c'est le cas, elles sont *faxineiras* (domestiques). Il y a même des hommes domestiques. Tous les habitants du lotissement sont pauvres. Ils s'organisent en Centro Social Jardim Madureira pour demander le goudronnage, l'eau courante, le tout-à-l'égout, l'électricité, ou encore pour faire poser un filet de sécurité le long du pan rocheux de la carrière voisine, car des pierres en tombent régulièrement et ont un jour failli tuer son fils. L'association se dote d'une radio,

802. Entretien avec Dilva, décembre 2017.
803. Entretien avec Ana, juillet 2018.
804. Début de la *zona Sul*, où se logent les classes moyennes aisées.
805. Entretien cité avec Sirlane, décembre 2017.
806. Entretien avec Natalina, née en 1937 (entretien téléphonique), juillet 2018.

plutôt un *auto-falante* (haut-parleur extérieur), qui diffuse depuis la maison de Natalina car c'est la plus haute ; elle en devient ainsi l'oratrice[807].

Dès la fin des années 1960, à quinze ans, Ana travaille comme couturière en usine. Ednia, elle, quitte la parcelle familiale à 16 ans et subvient seule à ses besoins. Ses deux sœurs gagnent leur vie en lavant du linge à domicile et en faisant des ménages. Un de ses frères devient chauffeur, un autre travaille à la Casa da moeda (Maison de la monnaie)[808].

Mobilités, ancrages

En 2018, Eugenia et Wanda, filles de commerçants portugais qui ont prospéré dans les années 1930, vivent toutes deux dans la villa achetée par leurs parents, l'une dans une grande bâtisse avec plusieurs extensions pour ses enfants à Dona Clara, l'autre dans la ruelle de Oswaldo Cruz, où Wanda, restée célibataire, partage la parcelle familiale avec sa sœur. Sur la parcelle où est née Marlene, avenue de Portela, se dressent désormais de multiples constructions et extensions occupées par la fratrie, leurs enfants et petits-enfants, construites au fur et à mesure des besoins. Une quinzaine de personnes et au moins un commerce occupent le lot. Non loin, chez Dilva, rue Perdigão Magalhães, la parcelle s'est là aussi considérablement densifiée, avec des constructions ou des surélévations récentes. Dilva est la seule survivante de sa fratrie mais elle loge avec ses enfants et petits-enfants, neveux et petits-neveux qui sont tous restés sur place. Suelly et Ednia ont dû déménager lorsque la parcelle de la rue Câmara a été rachetée – elle est devenue la *quadra* de l'école de samba Portela – et toutes les familles de l'îlot ont déménagé ensemble dans la rue parallèle. Troisième ou quatrième génération de *madureirenses*, elles sont donc toujours voisines et amies, dans un destin parallèle et solidaire où l'une est légèrement favorisée par rapport à l'autre. Sirlane, la fille de Juliana et José, vit toujours dans l'îlot qu'avait possédé son grand-père. À l'image du couple formé par ses parents, elle circule dans Madureira, de Dona Clara à Turiaçu, de Cascadura à Rocha Miranda, pour remplacer une amie dans son travail, soigner une malade, donner quelques journées de travail dans un centre social, et participer à des activités religieuses de toute sorte. Álvaro, le fils de Natalina et Severo, a dû travailler tôt pour s'occuper de son petit frère, né sur le tard 15 ans après lui. Mais il a également réussi à poursuivre des études à l'université, puis obtenu une bourse de doctorat, un post-doctorat, et enfin intégré l'université Fédérale Rurale de Rio comme professeur en histoire. Ce n'est pas le cas d'Ana, dont les parents bahianais étaient arrivés plus tard et sans qualification. Elle a pourtant réussi, au début des années 2000, à quitter le quartier paupérisé de Cajueiro et à traverser le Parque Madureira pour s'installer dans un petit local près du marché, d'où elle peut vendre ses boissons avec l'aide de son mari. Sa fille est mariée à un jeune homme de Serrinha, et vit avec lui dans la maison de ses grands-parents, rue Operário Sadock de Sá (anciennement Itinguy). Ces mobilités peuvent être subtiles mais sont perçues comme importantes dans le contexte d'une paupérisation des *subúrbios* et en particulier de l'extension des deux favelas de Serrinha et de Congonha qui se font face de chaque côté de l'avenue Ministro Edgar Romero, nouveau

807. *Ibid.*

808. Pour une définition des différents métiers liés au ménage et au service domestique, voir D. Vidal, *Les bonnes de Rio : emploi domestique et société démocratique au Brésil*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2007.

nom de l'avenue Marechal Rangel. À une question mal posée qui suggère que sa fille vit dans la « favela » de Serrinha, Ana répond brutalement : « *Não !!! é asfalto. É de rua ! não é favela !* » (« ah non !!!, c'est le bitume, la rue ! ce n'est pas la favela ! ») – c'est en effet, comme on l'a vu, l'un des plus anciens lotissements de Madureira, le lotissement do Novaes – là où se trouvaient le local des Simples de Irajá et l'école populaire ouverte par Antonio Frola.

Ainsi, la société contemporaine de Madureira résulte indéniablement d'une grande mixité de peuplement, tant en termes d'origines géographiques et de références culturelles que de classes sociales et de catégories raciales. Cependant, cette diversité coexiste avec la stabilité des frontières sociales qui séparent les groupes. Suelly et Ednia sont toujours voisines, et sortent ensemble leur fauteuil le soir sur le trottoir pour discuter. Le contraste entre leurs destins n'est ni plus ni moins marqué que celui qui devait sans doute exister entre leurs grands-parents, les uns louant le fond de la parcelle des autres, puis entre leurs parents, l'un policier, l'autre porteur, l'une entretenant son propre logement, l'autre celui de familles en ville. Installées dans la maison construite par leur père à quelques mètres l'une de l'autre, Wanda, la fille du boucher portugais, et Dilva, celle du cheminot bahianais, n'ont pas bougé depuis 1950. La maison de Wanda, où elle vit seule, a gardé son apparence de pavillon familial de classe moyenne, celle de Dilva loge maintenant trois familles, dans un bâtiment entièrement réorganisé et saturé d'extensions, en chantier pour une nouvelle surélévation.

La mixité sociale n'est en rien un mécanisme qui va de soi. Vivant à quelques rues l'une de l'autre, Eugenia et Ana vivent dans deux mondes différents et n'ont que peu de chances de se croiser, de se considérer ou d'avoir une quelconque interaction en tant que voisines. Les groupes sociaux se sont redéfinis moins par l'origine que par le statut acquis sur place par les migrants. Les parents d'Eugenia sont enfants de migrants européens – la nationalité ne les distingue plus – et elle-même s'est mariée au sein de son groupe social, avec un fils de commerçants d'origine étrangère. La fille d'Ana s'est également mariée dans son groupe, parmi les familles historiques de Serrinha, alors qu'elle-même appartient à la seconde génération d'une migration bahianaise plus récente.

Enfin les trajectoires des individus issus de métissage entre les descendants européens et africains ne renvoient pas à des imaginaires positifs de la *miscegenação* (métissage) et montrent qu'une telle mobilité sociale est toujours source de fragilité. Les unions entre blancs et noires (beaucoup plus fréquentes qu'entre blanches et noirs) comme le concubinage de José, Portugais pauvre, et Juliana, noire plus pauvre encore et plus jeune, ou encore celui du père portugais de Natalina avec sa « seconde » femme carioca, sont moins souvent l'objet d'un mariage légal et souffrent d'une déconsidération qui pèse sur les enfants, confrontés aux préjugés de race. Natalina a elle aussi perçu comment son mariage avec Severo, noir, la renvoyait à une condition sociale inférieure, à laquelle sont associées des conditions de vie plus difficiles – la vie sur le lotissement Jardim Madureira.

Dans une société où la place des descendants d'esclaves et de libres de couleur n'est pas encore assurée, toute mobilité peut s'accompagner d'une régression, qu'elle soit raciale ou spatiale : c'est ainsi qu'Ana craint que l'on puisse domicilier sa fille à la favela, ce qui changerait immédiatement son statut. Si les identités raciales sont peu explicitées et les rapports de race jamais évoqués par ces habitants dans les entretiens, tous les récits renvoient aux efforts pour créer une distance, plus ou moins consolidée, avec la société esclavagiste, ses normes et ses catégories.

Chapitre 13 Faire sa vie à Casa Verde (1930–…)

La configuration est différente à São Paulo où deux facteurs conduisent à renforcer les identités raciales [809]. D'une part, le fait que les migrants qui viennent s'installer à Casa Verde, qu'ils soient afro-brésiliens ou issus de la migration récente européenne (principalement italienne), proviennent les uns comme les autres des régions de plantations du café, où ils ont souvent déjà un vécu commun, dont résulte à la fois métissage et conflits raciaux [810]. D'autre part, la rivalité qui a pu naitre dans les zones de plantation entre les groupes italiens et noirs se renforce en ville du fait même de la production urbaine qui, comme on l'a vu, conduit plus facilement à une segmentation sociale (partie 1). Malgré ces nuances, tant les quartiers de Peruche, Casa Verde *alta* que Vila Espanhola, réputés « noirs » dans l'esprit des habitants de Casa Verde, restent des quartiers de forte mixité raciale et culturelle. Les identités raciales sont en effet plus explicites dans les entretiens, et renvoient à des mémoires distinctes de l'épopée migratoire.

Mémoires italiennes

Fernando est venu de Lombardie au début du XX^{e} siècle, pour aller travailler à Pedreira (district de Campinas) comme constructeur. À la fin du chantier, il part avec sa famille pour São Paulo, où il trouve sans problème du travail dans la ville en pleine croissance. Selon son arrière-petit-fils, on disait de lui qu'il avait construit la moitié du Bom Retiro ce qui lui valait son surnom, « le juif » [811]. À São Paulo, Fernando s'est marié avec une jeune fille de famille napolitaine, arrivée au début du siècle pour investir dans la pharmacie. En 1924, leur fils épouse une Brésilienne dont le père était Allemand et ils s'installent tous les deux à Casa Verde, en achetant une grande parcelle sur laquelle il construit son cabinet de dentiste – il s'est formé à la faculté de médecine de l'université de São Paulo ouverte en 1935.

La plupart des Italiens étaient au contraire arrivés sans capital. Beaucoup parmi les colons qui ont voulu ou dû quitter la plantation, se sont ensuite retrouvés dans les quartiers industriels

809. Ce chapitre a été pour partie publié antérieurement dans l'article : A. Michel, « Faire sa vie à Casa Verde. De la plantation à la métropole, São Paulo, Brésil, 1920-1980 », *Esclavages & post~esclavages*, vol. 8, 2023.

810. K. Monsma, « Relações entre imigrantes e negros no oeste Paulista, 1888-1914 », dans M. Abreu *et al.* (éd.), *História do pós-abolição no mundo Atlântico : identidades e projetos políticos. Volume 2*, Editora UFF, Niteroí, 2014, p. 129-152 ; K. Monsma, « Identidades, desigualdade e conflito : imigrantes e negros em um município do interior paulista, 1888-1914. Notas de pesquisa », *História Unisinos*, vol. 11, n^{o} 1, 2007, p. 111-116.

811. Entretien avec son arrière-petit-fils, Fernando (Casa Verde, avril 2018).

de São Paulo, dont celui du Bom Retiro, juste de l'autre côté du Tietê. Orlando y est né en 1923[812]. Ses parents étaient alors jeunes, sa mère avait 13 ans, lorsque sa famille l'avait fait venir d'Italie pour qu'elle se marie avec son père, âgé de 14 ans. Ils vivaient à Vila Esperança, à l'est de la ville (*zona leste*). Elle travaillait comme couturière, comme toutes les filles de la famille, dans le Bom Retiro et à Barra Funda. Au tout début des années 1930, la famille emménage à Casa Verde, près de la place du Centenário, au terminus de la ligne de tramway ouverte en 1922. Orlando se souvient avoir entendu le bombardement du champ de mars juste en bas, lorsque l'armée de Vargas combattait les Constitutionnalistes en 1932. Son propre père a ensuite passé sept mois en prison, en 1937, parce qu'il était communiste. À Casa Verde, Orlando épouse sa voisine, une italienne dont la famille est venue des Abruzzes en 1901 pour travailler dans l'intérieur, à São Manoel. Ils sont employés saisonniers lors des récoltes du café, mais passent le reste de l'année en ville, au Bom Retiro. Entre 1905 et 1920, le père vend des pots de chambre en métal à travers l'Amérique du Sud (Santos, Belém, Buenos aires) puis, après avoir amassé un capital, s'installe à Casa Verde avec ses cinq enfants. Vers 1950, ils saisissent l'opportunité d'acquérir un grand lot à Peruche où ils font construire quatre maisons (figure 61).



Figure 61. La famille de la mère d'Orlandinho à Peruche en 1954. Source : archives personnelles d'Orlandinho.

Giuseppe est venu de Calabre dans les années 1920 pour travailler à Santos avant de migrer vers l'intérieur[813]. Il y a rencontré sa femme, née sur place, fille d'Italiens de Florence, et le couple s'installe à São Paulo en 1927. Ils achètent une maison à Casa Verde, de trois pièces (chambre, salon, cuisine et patio), où naissent leurs sept enfants. Le cinquième, Adelmo, est né en 1938. Giuseppe devient inspecteur de police et le reste jusqu'à sa retraite. En 1945, sa femme meurt d'un cancer. Adelmo est alors âgé de sept ans et son plus jeune frère de neuf mois. Adelmo a été à l'école primaire Benedito Tolosa, dans la rue Jaguaratê, puis au collège Bernadinho Vilcampos, rue Jaboatão. Il a commencé à travailler à 14 ans, en 1952 comme commis au marché Paulo Souza, puis dans une compagnie d'aviation. En 1964 il installe un débit de boissons place Lions, qu'il tient toujours.

Maria est un peu plus jeune, née en 1948[814]. Sa mère était arrivée avec sa famille dans le « dernier navire » italien parti à la fin de la première guerre, et installée directement dans l'intérieur, à Jaguary, sur la ligne Mogiana, avec plusieurs familles de leur village d'origine. Elle y a rencontré le futur père de Maria, né au Brésil, fils d'Italiens. Il avait une petite ferme, mais est tombé malade et a dû arrêter de travailler, et tout vendre pour s'installer avec sa famille à São Paulo. Ils y sont arrivés en 1948, directement à Casa Verde où le père avait des relations. Ils vivent dans une maison louée Vila Baruel, car ils n'ont même pas de

812. Entretien avec son fils, Orlandinho (Casa Verde, avril 2018).

813. Entretien avec son fils Adelmo, né en 1938 (Casa Verde, avril 2018).

814. Entretien avec Maria, née en 1948 (Casa Verde, avril 2018).

quoi acheter une maison. La mère travaille à domicile comme couturière. Invalide, le père vend des bonbons dans la rue. Après une troisième attaque cardiaque, en 1959, il perd son autonomie et se suicide. Maria, âgée de onze ans, doit alors quitter l'école pour travailler. Elle prend chaque jour le tramway pour rejoindre les ateliers de confection du Bom Retiro.

Malgré des origines et des destins sociaux différents, les souvenirs d'enfance de Maria, Adelmo ou Orlando se ressemblent. Ils évoquent en particulier leur passage à l'école primaire Benedito Tolosa. Adelmo raconte que dans le quartier, il n'y avait pas l'eau courante mais l'eau du puits. Les crues étaient fréquentes et l'eau arrivait jusque devant sa maison, c'est comme ça qu'il aurait appris à nager. Dans la rue il y avait « de tout : Espagnols, Portugais, des Italiens bien sûr, … des Noirs aussi »[815]. Tous évoquent le carnaval, les équipes de foot de *várzea* (Baruel, Centenário, Democráticos), les trois cinémas (Casa Verde, São José, Santa Isabel), et la salle de bal (*salão de baile*). De part et d'autre du fleuve, il y avait les « clubs de sociabilité », du foot, des piscines, du bowling. Les régates entre celui du quartier voisin Limão et celui de Casa Verde, le club plus chic du Jardim São Bento, et en face celui du Tietê et de Bandeiras[816]. Aujourd'hui, la Société des Amis de Casa Verde collecte les photos et les souvenirs de la Vila Tietê ou Baruel, en essayant de ne pas y associer le lotissement Peruche[817], stigmatisé pour son importante population noire.

De la plantation à Casa Verde

Pourtant, la concentration de population noire à Peruche ne saute pas aux yeux d'un visiteur en 2018. Certes, les habitants noirs sont visiblement plus nombreux que dans le Casa Verde *media* mais il faut se rendre à Imirim pour comprendre les logiques d'éviction qui ont peu à peu repoussé les familles noires au-delà du centre de Casa Verde. La trajectoire de ces familles qui commence dans les plantations de café au milieu des années 1920 comprend ainsi plusieurs étapes en ville et dans le *subúrbio* de Casa Verde lui-même.

Ainsi, à Jaú, qui est depuis 1870 un des premiers centres exportateurs de café, situé en amont du fleuve Tietê, les plantations de café, d'oranges, l'élevage de bétail, continuent d'employer les familles émancipées mais maintenues dans une situation de dépendance économique et sociale. La possibilité de scolariser les enfants dans ce contexte est très limitée, bien que la plupart des parents considèrent que l'école est la seule manière de s'extraire de leur condition. Les parents d'Amantino, né à Jaú vers 1912, ont consenti des sacrifices pour scolariser certains de leurs fils car, disait-il, « sans lire, on ne peut rien »[818].

Depuis Araraquara, dans une autre région traditionnelle de café, Lucinda est la seule de sa fratrie qui ait appris à lire et écrire[819]. C'est aussi elle qui est envoyée à São Paulo vers 1930 comme domestique, chez une relation des *fazendeiros* où elle est embauchée avec toute sa famille. Sa sœur et son mari, analphabètes, se font lire par leur parrain les lettres qu'elle leur envoie régulièrement depuis São Paulo. Leur plus jeune fille, Luiza, a pu fréquenter

815. Entretien cité avec Adelmo, avril 2018.

816. Entretiens cités avec Adelmo, Orlando, Maria, Fernando, avril 2018.

817. Entretiens avec la clientèle de la boulangerie rue Francisco Diogo (Casa Verde – Peruche, avril 2018).

818. Entretien avec le fils d'Amantino Dionísio (Casa Verde, avril 2018), qui rapporte le propos de son grand-père.

819. Entretien avec Luiza, sa nièce, née en 1930 (Casa Verde, avril 2018).

l'école quelques mois : en échange de son accueil en première année de primaire, sa mère est venue travailler comme domestique dans l'école. En quelques mois, Luiza sait déchiffrer les lettres de sa tante Lucinda, qu'elle consulte en cachette. Elle adore l'école et souhaite devenir infirmière. Mais un jour, sans y faire attention, elle rapporte une nouvelle que seules les lettres pouvaient donner. Ses parents s'aperçoivent alors qu'elle sait lire, et la battent pour le leur avoir caché et ainsi perdu un temps précieux pour toute la famille. Le lendemain, la mère et la fille retournent à la plantation[820], et ainsi s'achève l'éducation primaire de Luiza.

Pendant ce temps, la filière migratoire vers São Paulo est amorcée, quand bien même il n'est pas nécessaire de savoir lire pour occuper les emplois qui attendent les migrants « nationaux » : domestiques, couturières pour les femmes ; cheminots, porteurs, vendeurs de rue pour les hommes. À Jaú, c'est Amantino qui en 1930, à l'âge de 18 ans, part tenter sa chance à la capitale. Il loue là-bas un logement dans un *cortiço* du centre-ville, et travaille comme vendeur de journaux[821]. Peu à peu sa famille et d'autres le rejoignent, comme celle de Djanira, la future épouse d'Amantino, dont la mère est embauchée en 1932 comme domestique chez une famille de l'avenue São João, des Italiens qui ont fait fortune dans le prêt-à-porter. Le père de Djanira vend quant à lui des babioles sur la ligne de train de la compagnie de chemin de fer Sorocabana[822].

Peu de temps après leur arrivée, les familles cherchent à s'installer plus durablement et à quitter les *cortiços* du centre. Le quartier de Casa Verde se présente dès les années 1920 comme une destination possible. Au-delà du lotissement de Vila Tietê, des propriétés agricoles maintiennent leur activité avec l'aide de quelques familles de descendants d'esclavisés qui vivent encore dans les *senzalas*, comme sur la ferme du Bicudo, où naît Eurides en 1930. Plus loin, sur les berges marécageuses de la rivière Imirim, affluent du Tietê, des familles portugaises et japonaises ont installé des cultures maraichères. La famille chez qui travaille Lucinda – des commerçants libanais – possède plusieurs fermes dans la région. À son arrivée d'Araraquara, Lucinda y loue une chambre, près de Sant'Anna, pas loin de la famille de Sebastião et Etelvina qui occupe une parcelle de la Vila Ester, un lotissement bon marché plus récent[823] (figure 62). Leur fille Almerinda, née en 1923 a ainsi la possibilité de fréquenter l'école publique à 2,5 km de chez elle durant deux années complètes, ce qui constitue une exception pour les enfants du quartier[824]. Ces *vilas* ou lotissements destinés aux classes populaires se sont rapidement développés autour de la Vila Tietê : la Vila Baruel est construite en 1930, où s'installe la nouvelle paroisse de Nossa Senhora das Dores ; la Vila Espanhola, sur les hauteurs, où la concentration de familles noires lui vaut le surnom d'Abyssinia ; et surtout Parque Peruche en 1935 qui scinde les territoires.

Tandis que les *cortiços* du centre sont la cible des politiques urbaines d'aménagement, Amantino saisit l'opportunité du lotissement Peruche et acquiert un lot, suivi par son frère, puis ses cousins, et les familles de Jaú venues après eux comme celle de Djanira. Comme on l'a vu au chapitre 4, les familles noires qui arrivent dans le lotissement ne bénéficient

820. *Ibid.*

821. Entretien avec Doniceti, avril 2018.

822. *Ibid.*

823. Entretien avec leur petite-fille, Sônia (Casa Verde, avril 2018).

824. N. M. M. de Gusmão, « Fundo de memória : Infância e escola em famílias negras de São Paulo », *Cadernos CEDES*, vol. 18, n° 42, 1997, p. 53-74



Figure 62. Casa Verde et Imirim, 1951. Source : *São Paulo, Projeção hiperboloid com rêde kilométrica em 1951.* Secretaria de Estado de Economia e Planejamento. Instituto Geográfico e Cartográfico - IGC. Acervo – Tombo : 1171 e 1152. CCo.

en réalité que d'un droit d'usucapion, vendu à bas prix par Francisco Perruche et sa fille, qui distribuent les certificats depuis l'ancienne *senzala* où leur bureau est installé[825]. Ils y exposent aussi la maison-modèle en option, un petit pavillon de 35 m² de facture bon marché, que seuls certains Portugais ou Italiens peuvent se permettre d'acheter. Mais la plupart des nouveaux habitants ne peuvent accéder à cette dépense et se contentent de bâtir petit à petit un logement sur leur terrain, à l'aide des voisins et en fonction des opportunités pour récupérer un peu de ciment, des briques, des tôles. Octacilio, dont le père est arrivé de l'intérieur de l'État à ce moment-là, rappelle combien les solidarités de voisinage étaient une condition absolue pour espérer construire sa maison. En plus des liens hérités de la migration entre familles et communautés de même origine, de nouveaux liens se constituent dans le voisinage. Ils sont également renforcés dans le cadre des associations religieuses et confréries liées aux paroisses qui s'implantent avec l'urbanisation. Francisco Peruche affecte une parcelle à la nouvelle paroisse de San Francisco e Benedito – l'un des saints patrons des noirs et esclaves au Brésil. La confrérie de São Benedito, formée par les habitants noirs, organise dès lors la solidarité du quartier, tant alimentaire que pour la construction des logements[826]. À la fin des années 1940, une mission catholique de la Consolata, rattachée

825. Entretien avec Octacílio, Casa Verde, avril 2018.

826. B. Garcia dos Santos et A. Magno Azevedo, « Memórias de devoção e saberes ancestrais

à Nossa Senhora das Dores, organise l'occupation des rives de l'Imirim afin d'établir de nouveaux logements pour les familles du quartier[827].

À cette époque, Lucinda a déjà fait venir presque toute sa famille d'Araraquara. Son patron avait besoin d'un ménage pour tenir sa propriété derrière Peruche et la sœur de Lucinda s'y installe avec son mari et ses enfants. Luiza, qui a alors quinze ans, est embauchée par le patron de sa tante pour travailler avec elle en cuisine[828].

Ainsi, les familles noires qui s'installent à Casa Verde jusqu'en 1945 connaissent des trajectoires migratoires comparables à celles de leurs voisins d'origine européenne : migration familiale et communautaire, sélective, avec souvent un individu pionnier qui amorce la filière en fournissant les premiers logements et emplois, prolongeant en ville les réseaux construits dans le monde d'avant depuis les lieux de départ[829]. Ensuite, les migrants construisent des solidarités à travers leurs démarches d'installation : dans le lotissement Peruche où la mixité raciale est importante, ou bien dans la Vila Espanhola où se concentre la population noire de Casa Verde par un processus de relégation. Le rôle des confréries et des associations de quartiers (groupes de carnaval, clubs de football, paroisses et églises) est essentiel pour faire face aux conditions de subsistance. Mais pour ces mêmes raisons, les trajectoires des familles européennes et afro-descendantes se distinguent par leurs références historiques : pour les premières, celles d'un monde rural communautaire et du mythe du migrant bâtisseur de la métropole[830] ; pour les secondes, celles de la plantation esclavagiste, dont les logiques continuent de régir les destins individuels en ville.

Nouveaux et anciens emplois

Si les premiers habitants de Casa Verde font face à des difficultés, tant pour le logement, la santé, que pour la question devenue incontournable du déplacement quotidien vers les lieux de travail, ils partagent la perspective d'une vie nouvelle, attirés par les emplois, stables et salariés, qui font partie de la promesse du pacte politique, dit « travailliste », que Vargas entend nouer avec les classes populaires urbaines[831].

Almerinda, jeune femme qui a grandi dans la Vila Ester où elle a, comme on l'a vu, suivi deux années de scolarité primaire, obtient à 20 ans son premier poste dans une usine de conserves alimentaires, dans le quartier industriel voisin du Bom Retiro. Maria, veuve, est arrivée de Cesário Lange dans la région de Tatui, avec son fils Antônio, en 1945[832]. Tous les deux sont analphabètes mais ils ont trouvé un emploi dans la même usine qu'Almerinda.

afrodiaspóricos : A Irmandade de São Benedito da Casa Verde, São Paulo (SP) », *ODEERE*, vol. 3, n° 6, 2018, p. 198-225.

827. Entretien avec divers habitants (Casa Verde, juillet 2018).

828. Entretien avec Luiza (Casa Verde, avril 2018).

829. M. Hall, « Imigrantes na cidade de São Paulo », dans P. Porta et A. Duarte (éd.), *História da cidade de São Paulo*, São Paulo, Paz e Terra, 2004, p. 121-152 ; T. H. Holloway, *Imigrantes para o café : Café e sociedade em Sâo Paulo, 1886-1934*, E. Malheiros (trad.), Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1984.

830. Z. M. F. Alvim, *Brava gente !: os italianos em São Paulo, 1870-1920*, São Paulo, Brasiliense, 1986.

831. W. G. dos Santos, *Cidadania e justiça. A política social na ordem brasileira*, Rio de Janeiro, Campus, 1987.

832. Entretien cité avec Sônia, avril 2018.

Leur livret de travail – document obligatoire depuis 1935 – qui recense les emplois occupés et leur permet de bénéficier des droits sociaux correspondants, enregistre plusieurs emplois similaires jusqu'en 1947[833]. Almerinda travaille ainsi une année dans les usines de métallurgie Mattarazzo, et Maria occupe divers postes comme aide cuisinière ou ménagère[834]. La politique travailliste de Vargas, qui lui vaut sa popularité y compris après sa démission en 1945, change profondément le statut du travail pour les populations issues de l'esclavage ou qui sont restées dépendantes des relations de patronage dans le monde rural. Mais le paternalisme de Vargas envers les classes populaires a ses limites. Maria, elle, n'a jamais voulu toucher les allocations auxquelles elle avait droit, pour lesquelles il fallait se rendre en centre-ville et endurer l'humiliation de faire la queue pendant des heures avec les enfants[835]. La promesse d'un emploi déclaré donnant des droits s'avère d'ailleurs un mirage pour les femmes. Dès 1947, lorsque son fils Antônio épouse Almerinda, elle quitte l'usine pour faire des ménages en ville[836]. La plupart des autres femmes noires de Casa Verde travaillent comme domestiques. Djanira, depuis son arrivée à 10 ans en 1930, travaille chez le même patron que sa mère, et Luiza est toujours chez le patron de sa tante – elle quitte la maison familiale à 5 h le matin pour être à 6 h dans le quartier d'Aclimação[837].

Pour s'extraire de sa condition, Luiza espère toujours devenir infirmière. À São Paulo, elle peut justement profiter d'un cours du soir pour se former après ses heures de travail. Mais le jour où elle est prête pour l'examen, ses patrons apprennent ses ambitions. N'y croyant d'abord pas, ils engagent quelques jours une infirmière pour vérifier qu'elle est effectivement formée. Furieux contre elle, car elle était « *criada na casa* », élevée à la maison (*criada* signifie aussi domestique) et veut maintenant les quitter, ils l'empêchent de se rendre à l'examen. Le fort écho avec l'épisode qui l'avait brutalement exclue de l'école la laisse plusieurs mois dépressive avant qu'elle trouve un autre emploi de domestique dans un atelier de garagiste[838].



Figure 63. Chez Antônio et Almerinda, sur la parcelle d'Etelvina et Sebastião à Casa Verde, 1951. Source : archives personnelles de Sônia.

Almerinda, après la naissance de ses enfants, ne retourne pas en usine mais travaille au service de différentes familles des quartiers aisés. Mais Antônio, lui, a la chance, comme Amantino, d'intégrer la fonction publique. En 1953, ce dernier passe un concours pour intégrer la compagnie des eaux municipales et la même année, Antônio intègre les services d'hygiène de la mairie de São Paulo. Ces emplois étaient recherchés, quand bien même les noirs occupaient en général les postes les plus bas de la hiérarchie : éboueur, domestique,

833. Archives personnelles de Sônia, consultées en avril 2018.

834. Archives personnelles de Sônia, entretien avril 2018, Casa Verde.

835. Entretien avec Sônia, avril 2018.

836. *Ibid.*

837. Entretien cité avec Luiza, avril 2018.

838. *Ibid.* Luiza précise qu'elle est « restée plusieurs mois couchée, souhaitant mourir, ne pouvant plus rien faire », se sentant « une nouvelle fois empêchée de réaliser son rêve ».

ouvrier[839]. Antônio peut désormais, avec Almerinda, sa mère Maria et leurs jeunes enfants, quitter le fond de parcelle des parents d'Almerinda dans la Vila Ester (figure 63) et acheter à crédit un terrain un peu plus loin dans le lotissement Peruche, rue Ana Ribeiro, pour y faire construire une maison de 53 m². En 1964, il contracte un nouveau crédit auprès d'un promoteur pour acheter une parcelle plus grande dans le quartier d'Imirim, où il rejoint les familles auxquelles il est lié, ses beaux-parents, ses anciens voisins, qui ont pu s'y installer avec l'aide de la mission de la Consolata. Quelques années plus tard, en 1969, Antônio qui a appris à lire grâce à quelques cours du soir donnés dans le quartier, a l'opportunité de suivre une formation à la mairie et de devenir chef d'équipe[840].

Cette situation place la famille d'Antônio dans un certain confort, si on la compare avec celle de Mariana, arrivée du Minas Gerais seule avec ses jeunes enfants, qui passe de location en location à Peruche – souvent de toutes petites chambres sans cuisine – et vit de son emploi de domestique auprès des familles du quartier. Sa précarité affecte la scolarisation de ses enfants[841]. Les habitants de Casa Verde savent combien la question de la formation est essentielle pour ouvrir des opportunités à la génération suivante. C'est une question qui anime les conversations du soir, lorsque les mères de familles se retrouvent autour des foyers de cuisine mutualisés sur la parcelle[842]. Ainsi, Carolina est interpellée par ses voisines parce que son fils Silvio de huit ans ne va pas à l'école. « *Não precisa* » leur répond-elle, « il n'en a pas besoin »[843]. C'est la patronne de Djanira qui lui dit de mettre son fils Doniceti à l'école. Celui-ci a ainsi suivi le cours primaire en entier puis un « *vestibulinho* », début de l'enseignement secondaire[844]. Quant à Sônia, la fille aînée d'Antonio et Almerinda, elle suit assidûment l'école primaire et reçoit plusieurs fois les félicitations de ses professeurs[845].

En 1957, la mairie récupère la parcelle centrale du lotissement Peruche, là où était située la *senzala* de la ferme du Bicudo, pour la construction d'une nouvelle école primaire qui remplace celle de la vila Espanhola. Eurides vit toujours dans cette rue. Elle a repris les activités de sage-femme et guérisseuse exercées par sa mère, et elle est aussi la principale danseuse de l'école de Samba Unidos de Peruche, fondée en 1956 entre autres par le sambiste Carlão né en 1930 dans le quartier de Barra Funda et capitaine de l'équipe de foot du quartier, le club Cruz da Esperança, créé en 1958[846].

À cette époque, de nombreux clubs de quartier sont installés sur les bords du fleuve, pratiquant le football dit de *várzea*, et les habitants de Peruche organisent les fameux matches « noirs contre blancs » qui sont d'usage dans les périphéries de São Paulo[847]. L'effigie de l'école de samba, qui gagne plusieurs années de suite la première place du concours de

839. Entretien cité avec Sônia, avril 2018.

840. Entretiens avec Sônia et archives personnelles, avril et juillet 2018, Casa Verde.

841. Entretien avec Mariana, avec sa fille Cristina (Casa Verde, avril 2018).

842. Les liens qui se constituent dans le partage des fourneaux sont assez forts pour qu'on les désigne comme une parenté fictive : ces voisines sont « *comadres de fogão* », commères de fourneau.

843. Entretien cité avec Sônia, avril 2018.

844. Entretien cité avec Doniceti, avril 2018.

845. Archives personnelles de Sônia, consultées en avril 2018.

846. Entretiens à l'école primaire Ary Barroso (Casa Verde, avril 2018).

847. Entretien avec Octacilio (Casa Verde, avril 2018).

carnaval au début des années 1960, représente d'ailleurs une main noire serrant une main blanche, illustrant l'esprit de bonne entente et de mixité de ce quartier populaire. Cependant, à l'intérieur du lotissement et à l'échelle de Casa Verde encore plus, des logiques économiques et sociales enclenchent une mécanique de répartition raciale de l'espace. Le faubourg ancien, dit Casa Verde *media*, où se situent les principales ressources urbaines, perd progressivement ses habitants noirs. Les familles noires ont même tendance à quitter le quartier de Peruche pour les lotissements plus lointains vers le nord, en premier lieu ceux d'Imirim [848]. Mariana, qui n'a jamais pu accéder à la propriété, se loge dans la favela qui a surgi derrière Imirim. C'est seulement au début des années 1990, sous le mandat de la maire de São Paulo Luiza Erundinha, qu'elle peut accéder à un appartement dans l'ensemble de logements sociaux Singapore, où elle vit toujours avec sa fille, son gendre et leurs enfants [849].

Les parents de Sônia se sont définitivement installés dans leur maison d'Imirim, qui compte maintenant deux étages pour héberger les enfants mariés – Sônia a épousé João, migrant du Minas Gerais employé dans le service d'Antônio à la mairie. Quant à Luiza, elle a plusieurs fois retenté de passer l'examen d'infirmière en suivant des cours du soir. Elle a même été recrutée à une époque comme aide-soignante dans un hôpital, où elle a pu exercer de fait comme infirmière. Mais à cause de sa faible formation initiale, elle n'a jamais réussi les épreuves écrites. Après divers emplois, elle réussit à acquérir un lot de chaussettes pour enfants qu'elle vend sur l'avenue centrale de Sao João, et vit assez bien de ce commerce pendant plusieurs années, puisque vers 1980 elle peut s'acheter un petit appartement au sud de Casa Verde. Mais la crise monétaire que connait le Brésil peu après balaye son petit capital et ses espoirs de retraite. Faute de documents en règle, elle perd son bien et à 60 ans, repart à la case départ. Elle arrive à obtenir un emplacement sur un marché de quartier pour y vendre des gâteaux, et loge chez ses neveux qui tiennent une épicerie à Imirim [850].

Au regard des autres récits de migrants de la même génération à Casa Verde, les parcours se ressemblent : les descendants d'Européens ont eux aussi subi les difficultés liées à l'absence de protection sociale, la vulnérabilité face aux accidents de la vie, deuil, maladie, au manque de protection des droits du travail, à la violence de la crise financière entre 1982 et 1986 [851]. Cependant, bien que disposant des mêmes ressources – emploi stable et opportunités économiques, accès à l'éducation et à la santé – les familles noires n'ont pas pu les mobiliser de la même manière. Les emplois industriels et urbains protégés par les lois de Vargas leur ont échappé, aux femmes en particulier. L'accès à l'éducation a été fortement limité non seulement par des contraintes économiques, mais aussi par les représentations et intériorisations de positions subalternes ou marginalisées, à la fois par les individus et par leur entourage. Ces difficultés concernent aussi l'habitat et le statut d'occupation du logement. La précarité et l'informalité détériorent le processus d'ancrage dans le quartier,

848. Les mécanismes de cette éviction sont divers et bien qu'ils soient constatés par les habitants, n'ont pas été élucidés de manière générale : pour la famille de Sônia, c'est l'exiguïté, l'insécurité légale et l'insalubrité de leur logement qui les ont poussés à vouloir acquérir un terrain à proximité ; pour Mariana, c'est l'incapacité à payer un loyer dans le quartier de Peruche.

849. Entretien cité avec Mariana, avril 2018.

850. Entretien cité avec Luiza, avril 2018, Casa Verde.

851. Dans le cadre d'une recherche plus ample, des entretiens similaires ont été menés avec des habitants d'origine italienne, portugaise, polonaise et japonaise en juillet 2017 et avril 2018.

plus ou moins gravement selon les situations de départ. Le parcours de Mariana comme celui d'Antônio, bien que différents, expliquent tous deux le phénomène de blanchiment de la population de Casa Verde au cours du XX^e siècle, que l'on observe même à Peruche, pourtant toujours identifié comme un quartier noir. Les possibilités ouvertes par un emploi public, notamment pour accéder au crédit, ainsi que la solidarité communautaire expliquent qu'au moins une partie des familles a choisi de consolider un ancrage un peu plus loin, à Imirim, quand beaucoup d'autres ont dû se disperser plus au nord de la ville. Mais si l'on peut supposer que le préjugé raciste et les traductions du rejet racial ont, comme ailleurs à São Paulo, joué un rôle dans l'accès à l'emploi [852], à l'école [853], ou dans les trajectoires résidentielles, ils ne sont pratiquement pas évoqués en tant que tels dans la reconstitution des parcours familiaux par les enquêtés. Ainsi, pour Luiza, le préjugé (« *preconceito* ») détermine la réaction de son patron qui l'a empêchée de suivre sa formation d'infirmière, mais c'est ensuite par son manque de scolarisation qu'elle explique ses difficultés à obtenir un emploi d'infirmière. Sônia, répondant à une question directe de ma part sur sa perception du racisme, mentionne simplement une scène où faisant la queue à la banque, elle s'est sentie méprisée [854].

De l'inégalité dans les mémoires

Une dernière dimension de cette transition du monde de la plantation esclavagiste vers la périphérie urbaine est éclairée par la manière dont ces récits organisent les mémoires. Les données à partir desquelles j'ai restitué les trajectoires, identifié les mondes ruraux d'où proviennent les migrants, envisagé les conditions de leur installation et leurs trajectoires familiales, sont faites de récits singuliers qu'il faut considérer comme des objets sociaux en soi.

Beaucoup de descendants de ces premiers habitants de Casa Verde n'y sont pas nés, beaucoup d'autres n'ont que très peu connu leurs parents et se trouvent eux-mêmes dans une situation de rupture sociale qui les empêche de se représenter au sein d'une génération ou même d'une filiation. Parmi ceux qui m'ont livré leurs souvenirs, ce récit existe de manière très inégale selon les possibilités de constituer des archives, matérielles ou orales. La mémoire familiale est en effet le plus souvent adossée à un patrimoine qui est plus ou moins ténu, et dont on manque pour se constituer comme sujet d'un récit de soi. C'est cette plainte qu'exprime Mariana durant son entretien. Âgée de 87 ans, elle rencontre des difficultés de mémoire et demande régulièrement à sa fille Cristina « où se trouvent les papiers », « les papiers importants ». Mais après qu'elle ait déménagé de chambre en chambre, puis passé dix ans dans la favela d'Imirim en zone inondable avant de s'installer dans son logement actuel,

852. G. R. Andrews, *Blacks & Whites in São Paulo, Brazil, 1888-1988*, Madison, University of Wisconsin press, 1991 ; M. A. Chaves, *Perus dos operários na construção de São Paulo (1925-1945)*, Paco, São Paulo, 2012 ; O. Nogueira, « Atitude desfavorável de alguns anunciantes de São Paulo em relação aos empregados de cor », *Sociologia*, vol. 4, n° 4, 1942, p. 328-358.

853. S. A. P. de Barros, « O uso de memórias como fonte de pesquisa para a História da Educação da população negra em São Paulo », *Sæculum – Revista de História*, 2010, p. 135-144.

854. Entretien avec Luiza et Sônia, Casa Verde, avril 2018.

ces papiers n'ont pu être conservés, ils ont été perdus comme doit lui rappeler plusieurs fois Cristina[855].

Des archives orales peuvent cependant se substituer aux archives matérielles, encore faut-il qu'existe un espace social permettant de les transmettre et les mettre en forme ; et qu'elles rencontrent une écoute, une attente de la part de la génération suivante. Là encore, les inégalités des parcours de vie sont déterminantes sur la possibilité de ce récit. Interrogé debout sur le perron d'une maison de Peruche, soutenu par deux béquilles car une jambe lui manque, Domingo, né à Peruche dans les années 1930, ne veut pas raconter sa vie : « Je n'ai rien à dire. Je suis né, je suis allé à l'école, j'ai travaillé, et me voici, dans la maison de ma nièce qui m'héberge »[856]. À l'opposé, Luiza semblait absolument prête à cet exercice, attendant peut-être depuis longtemps l'occasion de livrer son histoire, qu'elle a déroulée avec une extrême précision. On y retrouve les deux épisodes structurants qui l'ont écartée de ses ambitions : la frustration d'avoir dû quitter trop vite l'école, suivie des insultes de sa mère lorsqu'elle lui confie son projet de devenir infirmière, puis à nouveau la colère d'avoir été manipulée par son patron qui l'a empêchée de passer l'examen. Pendant plus d'une décennie, elle a suivi des formations et cours du soir pour atteindre son objectif. Mais les nombreuses expériences d'humiliation, de mise à l'écart, voire de manipulation qu'elle a vécues de façon répétée dans le monde du travail ont fini par la décourager[857]. Sans doute, le principal obstacle a été son faible niveau d'alphabétisation, qui s'est révélé impossible à rattraper. L'interprétation que Luiza fait de ses échecs ramène en tout cas à l'injustice qui l'a écartée des possibilités d'éducation et de formation. Elle met en cause des représentations sociales qui consacrent la grande précarité économique de sa famille et la domination abusive de ses employeurs[858].

Le récit laconique de Domingo, comme celui de Luiza qui traverse et raconte un demi-siècle d'histoire brésilienne, soulignent tous deux le caractère déterminant de l'école dans le déroulement d'une vie. C'est cette importance de l'éducation que les parents d'Amantino, de Djanira ou d'Almerinda ont inculquée à leurs enfants. En lui ouvrant la perspective d'une carrière à la municipalité, le cours d'alphabétisation pour adultes a changé le destin d'Antônio et de sa famille. Et parmi tous les récits, c'est celui qui est sans doute le plus documenté : Sônia, la fille d'Antônio et Almerinda, vit toujours dans la maison que ceux-ci ont construit à Imirim. Elle a pu y garder les « papiers importants ».

On y trouve d'abord des photos de Marcelino, le père d'Antônio, à cheval dans les rues de Cesário Lange (figure 64), son acte de mariage avec Maria en 1924, puis celui d'Almerinda et Antônio en 1948. En cela les archives de Sônia sont les seules qui peuvent être comparées à celles des familles italiennes du quartier, qui conservent autant que possible des traces du monde outre-Atlantique que leurs ascendants ont quitté. Sônia conserve également les livrets de travail, délivrés à l'époque de Vargas, de ses deux parents et de sa grand-mère paternelle Maria. Les trois livrets sont renseignés sur quelques années seulement, entre 1943 et 1948. Les emplois en usine, dans un centre de santé, ou dans les conserveries sont systématiquement mentionnés et les congés acquis sont enregistrés : le 13 mai chaque année,

855. Entretien cité avec Mariana, avril 2018.

856. Notes de terrain, juillet 2018, Casa Verde.

857. Entretien cité avec Luiza, avril 2018.

858. *Ibid.*



Figure 64. Marcelino Mascarenhas, années 1920, à Cesário Lange (SP). Source : archives personnelles de Sônia. CCo.



Figure 65. Antônio et son équipe au service de propreté municipal, au début des années 1960. Source : archives personnelles de Sônia.



Figure 66. Photo de la classe de Yolanda, 1958. Source : archives personnelles de Sônia.

jour de commémoration de l'abolition de l'esclavage (alors même que le président Vargas avait supprimé ce jour férié durant la première République au profit du 1er mai), ainsi que deux semaines de vacances en hiver, en août ou septembre. Ces quelques avantages furent les seuls que Maria a pu retirer des lois travaillistes, son livret restant ensuite vide jusqu'à l'attestation de son invalidité, passant sous silence les innombrables emplois précaires qu'elle a occupés dans toute la ville.

D'autres documents permettent de suivre la carrière d'Antônio aux services d'hygiène de la municipalité. Le diplôme reçu à l'issue de sa formation en 1969, une photo d'Antônio devant son équipe (figure 65), un document de gratification par la municipalité pour « trente-cinq années de loyaux services »[859]. Sônia a gardé également tous les documents qui concernent le logement de la famille : le plan de la parcelle acquise dans le lotissement Peruche en 1952 à crédit, qui fait finalement l'objet d'une écriture notariée en 1962 au moment de sa revente, mais aussi le reçu de la livraison du premier lot de briques – un carton portant le nom de l'entreprise de briqueterie voisine avec un montant annoté au dos. Figurent aussi les reçus manuscrits des traites payées chaque mois au lotisseur, et la facture du raccordement aux réseaux d'eau et d'égout. Le plan de la maison bâtie sur la parcelle achetée en 1964 est également conservé avec les factures correspondantes sur une dizaine d'années. Mêmes s'ils n'ont pas la valeur de titres officiels, ces documents qui attestent de l'occupation ou de la propriété foncière sont essentiels pour la formalisation de la vie sociale et l'ancrage économique de la famille – c'est ce manque de documents qui a empêché Luiza de faire valoir son droit de propriété à la banque au moment de la crise financière.

Enfin, des archives plus personnelles concernent la scolarité de Sônia, comme la carte de vœux que son institutrice Yolanda lui a envoyée en janvier 1957 pour la féliciter de ses bons résultats et de son comportement[860]. Élève douée, elle a aussi compris l'enjeu que représentait l'éducation pour les enfants noirs de sa génération. Yolanda (figure 66) était une des rares institutrices noires des écoles publiques. Sônia se rappelle distinctement ses phrases : « Le noir n'est ni bon ni mauvais. Nous les noirs nous ne sommes pas moins que

859. Archives personnelles de Sônia, consultées en avril 2018.

860. *Ibid.*

personne »[861]. Elle leur disait par exemple : « Je fais la leçon. Quand j'ai fini, je pose des questions. Vous levez le doigt pour répondre. Celui qui sait a 10/10, parce qu'avec moi, celui qui sait est récompensé. Ce n'est pas une question de couleur »[862]. Elle disait aussi : « Nous les noirs, nous devons toujours être très propres sur nous »[863]. Sônia se souvient qu'il fallait avoir son uniforme propre tous les jours, et donc chaque soir en arrivant à la maison, le laver, la jupe et la blouse, alors qu'il n'y avait que l'eau du puits, et qu'il était difficile de ne pas se tacher car les rues n'étaient pas pavées, et la terre était très rouge. « Quand il pleuvait c'était très difficile. Mais on se débrouillait »[864].

Cet apprentissage à l'école – là encore un sujet central dans l'existence de Sônia – se fait en même temps que celui qu'elle acquiert de sa mère, qui travaille alors comme domestique dans les quartiers aisés. Avec la dictature en 1964 et la présence d'Américains dans la ville, Almerinda a ressenti plus fortement les préjugés racistes. Elle a gardé de ses interactions avec ses patrons américains une expérience amère, qui lui fait dire à sa fille : « Si tu as tort, baisse la tête et excuse-toi. Si tu as raison, ne baisse ni la tête ni la voix »[865].

La question du racisme est difficilement abordée dans les entretiens. Et bien que fréquemment stigmatisés comme trop noirs par les habitants du Casa Verde « blanc », les habitants de Peruche sont attachés à l'image de leur quartier métissé, qui valorise la présence des noirs et de la culture afro-brésilienne autant que la bonne entente entre les habitants de diverses origines – comme un échantillon de la nation brésilienne idéalisée que défendent les habitants blancs du quartier[866]. Le talent des musiciens et la gloire de l'école de samba, la figure d'Eurides, la sage-femme qui a accouché la moitié des habitants nés après 1960, sont célébrés dans le hall de l'école primaire baptisée « Ary Barroso »[867], au cœur de la vie du quartier. Les souvenirs du club de football Cruz da Esperança s'y affichent également, et les anciens membres du club continuent de se retrouver chaque dimanche matin sur le terrain au bord du fleuve pour entretenir les amitiés entre Polonais, Noirs, Italiens qui s'y sont formées. Cela n'empêche pas que la référence à l'esclavage soit omniprésente. Devant l'école, un monsieur âgé décrit le paysage en 1930, lorsque ses parents s'y sont rencontrés : tout n'était que « *mato, chacara e senzala* » (friche, champs et cases[868]). On disait aussi que Peruche « était un quartier de noirs, de bandits, stigmatisé »[869].

Il est d'ailleurs de notoriété publique que pour construire l'école il a fallu creuser et déterrer les restes des vieilles *senzalas*, les logements des familles esclaves[870]. Pour Sônia,

861. « *O negro não é nem um mal nem uma boa. Nós negros não somos menos que ninguem* ». Entretien avec Sônia, juillet 2018.

862. *Porque comigo, quem sabe ganha. Nao é uma questão de côr* ». *Ibid.*

863. « *Nos negros, temos que andar sempre limpos* ». *Ibid.*

864. Entretien avec Sônia, Casa Verde, avril 2018.

865. *Ibid.*

866. Divers entretiens à Casa Verde, juillet 2017, avril 2018.

867. Compositeur et auteur d'une célèbre chanson de samba, *Aquarela do Brasil* (1939) qui célèbre l'image d'un Brésil multiculturel.

868. Notes de terrain, Casa Verde, avril 2018.

869. « *Era de bairro de negros, de bandidos, de preconceito* ». Entretien avec la directrice de l'école primaire Ary Barroso, Casa Verde, avril 2018.

870. *Ibid.*

cela se résume ainsi : « Casa Verde vient de l'esclavage, et seuls les noirs à tête de blanc feignent de l'ignorer »[871]. Cette mémoire est vive bien que difficile à évoquer ou à nommer. Sônia se souvient qu'enfant, son grand-père lui parlait « des chaînes, des coups, des fouets »[872]. Il n'est pas toujours possible de mettre des mots plus précis. Doniceti, le fils de Djanira et Amantino, raconte que son cousin, footballeur professionnel parti jouer au Portugal, en avait profité pour essayer de se renseigner sur les origines de sa famille, à partir du nom Sampaio. On lui a répondu que ce n'était pas là qu'il trouverait son histoire, mais en Afrique, où leur nom devait être bien différent, et perdu pour toujours. Intrigué et dépité, il a tout de même rapporté à Peruche le blason de Sampaio, qu'il a cloué sur la façade de sa maison[873].

Deux jours après avoir livré son histoire, Luiza s'inquiète de ce que le nom de son patron, qui l'a tant blessée dans sa jeunesse, soit diffusé dans cette enquête et qu'elle ou ses proches en subissent les conséquences. C'est d'après elle une « famille puissante », qui avait d'abord fait venir sa tante d'Araraquara où ils avaient des affaires, puis le reste de la famille dans leur propriété derrière Casa Verde[874]. C'est cette famille encore qui a fourni des emplois aux neveux. Les liens de dépendance forgés dans le monde de la plantation demeurent profondément ancrés, et persistent sur des temporalités longues. La migration vers la ville a dans un premier temps renforcé les liens, horizontaux et verticaux, qui se sont constitués entre esclaves, libres puis émancipés dans les régions de plantation[875], et qui ont été essentiels pour faire sa vie dans la cité.

Pour autant, la première génération d'habitants noirs de Casa Verde se représente l'arrivée en ville comme une rupture importante avec le monde esclavagiste, une époque dont beaucoup de Brésiliens se rappellent comme « l'époque des droits »[876], celle de la possibilité de se projeter, grâce à l'école et aux droits du travail, ou à l'accès à la propriété, dans un futur émancipé[877]. L'importance de consolider ces droits par le croisement de différentes formes de reconnaissance légale et sociale explique également l'enjeu d'une mise en archive, par la mémoire orale ou la conservation de documents, de ce qui a été alors acquis de façon fragile et inégale. C'est en prenant en compte cette temporalité et ces subjectivités que les parcours des migrants afro-descendants et européens se distinguent subtilement, et différencient encore les générations suivantes au sein des mêmes espaces urbains et classes sociales.

Si nous retrouvons dans les mémoires familiales des habitants de Casa Verde et de Madureira, comme sans doute dans de nombreuses familles du XX^e^ siècle, les photos de mariage, ou des cérémonies religieuses ou scolaires des enfants qui marquent les évènements importants de la vie sociale, les supports matériels de la mémoire familiale dépendent

871. « *Casa Verde é da escravidão. Só os negros com cabeça de branco fingem não saber*. » Entretien avec Sônia, juillet 2018.

872. Entretien cité avec Sônia, avril 2018.

873. Entretien cité avec Doniceti, avril 2018.

874. Conversation avec Luiza, avril 2018.

875. H. Mattos, *Les couleurs du silence. Esclavage et liberté dans le Brésil du XIX^e^ siècle*, A. Fléchet (trad.), Paris, Khartala, 2019.

876. D. Vidal, *La politique au quartier rapports sociaux et citoyenneté à Recife*, Paris, Les Éditions de la MSH, 1999.

877. A. Cardoso, *A construção da sociedade do trabalho no Brasil. Uma investigação sobre a persistência secular das desigualdades*, Rio de Janeiro, Editora FGV, 2010.

largement des conditions socio-économiques de leur conservation. Mais aussi, on le voit dans ce chapitre, les « papiers importants » comme les souvenirs collectifs varient selon les enjeux de leur transmission. Il ressort clairement des mémoires des migrants européens l'importance de conserver un lien avec le lieu d'origine en Europe – une photo d'un ancêtre, d'un paysage ou même une carte postale plus récente qui évoque la région – à défaut, une référence au départ, à la traversée de l'atlantique, à la rencontre des grands-parents sur le bateau, au voyage sur le dernier navire italien, etc. Ce lien avec l'Europe garantit en effet une identité blanche aux descendants contemporains, à laquelle ils sont d'autant plus attachés qu'elle peut être menacée : par un déclassement social, par la proximité familiale ou spatiale avec des « non-blancs ». À l'inverse, la mémoire des familles noires se concentre sur tout ce qui rattache à leur ancrage dans le nouveau quartier : la maison, la propriété, la scolarité, et tous les liens noués dans la sociabilité de quartier. Les souvenirs personnels se mêlent ainsi à ceux des confréries, des communautés sportives ou carnavalesques. Au regard des mémoires de l'Europe dans les familles blanches, le lien avec la génération précédant l'arrivée en ville ne va pas de soi, et c'est uniquement par mes questions de début des entretiens qu'il a été évoqué – sauf peut-être pour la famille de Sônia ; et il n'est pas valorisé dans les récits. C'est l'ancrage dans la nouvelle vie urbaine, citadine, libre, qui est à consolider par la mémoire, tant il semble en réalité réversible. Toute mobilité (spatiale, raciale, professionnelle) expose en effet à des régressions, et au risque de perdre les attributs de la citadinité récemment acquise.

Les risques de la mobilité sont à leur tour différents dans les deux contextes. À Madureira, tandis que la mixité socio-spatiale reste très importante, des frontières symboliques persistantes traversent les arrière-cours, les rues, les ruelles. Pour ne pas risquer d'y basculer, il faut tenir sa place, en silence. La mobilité sociale hors de son groupe ou de son espace de voisinage est potentiellement dangereuse car la notion de race est susceptible de surgir, et le silence sur les origines et les identités de couleurs est encore ce qui protège le mieux de leurs effets.

À Casa Verde, le processus de racialisation a été beaucoup plus important du fait de la volonté des migrants européens de rapidement se définir comme blancs – c'est-à-dire de se protéger de la condition esclave, que la proximité des affranchis et libres de couleur rend menaçante. Les catégories raciales de blanc et noir y sont beaucoup plus explicites, les descendants d'esclaves étant dès lors obligés de s'y identifier. Elles jouent sans aucun doute un rôle dans les processus d'éviction qui ont conduit les familles noires à préférer la certitude juridique de leur parcelle, quitte à s'éloigner, et l'appui du soutien communautaire (sociétés religieuses, confréries ou plus tard associations liées aux luttes d'occupation de terres).

Dans les deux cas, l'attachement aux sociabilités de quartier comme le carnaval, la samba, le football, ne traduisent pas une « fierté noire » ou une valorisation d'un héritage africain, mais bien les traces qui témoignent d'un ancrage urbain historique. C'est précisément cette référence qui permet de minimiser la résonance du terme de « noir », imposé à São Paulo, supposé à Rio, et qui renvoie encore en 1930 à la condition esclave.

En ce sens, quarante ans après l'abolition, la génération des enfants de migrants née à Madureira et Casa Verde est encore celle des « couleurs du silence »[878]. Ce n'est sans doute

878. C'est ainsi qu'Hebe Mattos a qualifié les non-dits et les stratégies des libres de couleurs et esclaves de la période autour de l'abolition. H. Mattos, *Les couleurs du silence. Esclavage et liberté dans le Brésil du XIX^e siècle*.

plus le cas de leurs enfants et petits-enfants qui, nés dans les années 1980 en même temps que sont apparues les politiques de discrimination positive, ont sans doute construit un tout autre rapport à l'identité raciale.

Conclusion

Les faubourgs de Rio et São Paulo où s'est concentrée une population noire dans les années 1920–1930 ont-ils été des Harlems brésiliens ? On peut d'emblée avancer que, comme ailleurs aux Amériques, après les dernières abolitions de l'esclavage, de nouvelles générations de la diaspora africaine ont quitté le monde des plantations et se sont confrontées en ville à des formes de discrimination et d'exploitation, pour certaines nouvelles, pour d'autres en continuité avec le monde des plantations. Surtout, elles y ont profondément implanté des innovations culturelles dont l'influence est devenue nationale et mondiale.

Penser cette transition au Brésil dans le contexte plus large de la diaspora africaine atlantique et de la fermentation de nouvelles cultures urbaines nous permet de réfléchir plus généralement à la transition post-esclavagiste des sociétés atlantiques. Cette transition ressemble et diffère à la fois de celle des États-Unis ou de l'Europe, de la Caraïbe ou de l'Amérique latine. Du point de vue des premiers habitants de Madureira et de Casa Verde, qu'ils soient noirs, *pardos*, blancs, brésiliens, étrangers, européens, asiatiques, il s'est agi pour tous d'intégrer une société nouvelle, dans laquelle chacun a pris place. Les expériences sociales du *subúrbio* des années 1930 relèvent, du moins d'après cette enquête, d'une expérience non pas égalitaire – loin de là – mais démocratique, au sens où, dans le voisinage comme dans les relations avec le reste de la métropole, ce furent des expériences à la fois d'appartenance et d'autonomie, qui se traduisirent dans la mise en scène de leur participation à la société en tant que sujets. Ces expériences, alors même qu'elles perpétuaient des situations de domination ou de discrimination, constituaient un changement important par rapport aux conditions de participation négociées dans le contexte de la plantation esclavagiste et post-esclavagiste.

Un changement social

Au vu de ces expériences cumulées, on peut donc parler de changement social, en tout cas pour ces groupes migrants des années 1920–1940 et leurs enfants. Ce changement, on l'a vu, doit beaucoup à une configuration assez précise qui ne se reproduit pas à la génération suivante et qui pour cette raison est peut-être minimisée dans la mémoire actuelle des périphéries. Les sociétés des *subúrbios* de la génération de 1920 étaient des lieux de forte mixité sociale, avec une structure socio-spatiale assez similaire à celle des centres-villes, qui sont devenus le terrain ouvert d'une redéfinition de la société « nationale », à laquelle elles ont servi ensuite d'inspiration.

Cette « fenêtre de tir », rapidement refermée, fut à la fois démographique (les dynamiques migratoires de l'intérieur des deux régions vers les villes et leurs caractéristiques sociales, notamment la jeunesse, la masculinité et la sélection ; la fin de la migration internationale ; le début de la croissance urbaine naturelle), géographique (le début de la métropolisation avec le déploiement du transport urbain ; la rénovation du centre et l'expulsion de sa population ; l'élargissement de l'espace public au sens matériel comme symbolique), médiatique (le développement d'une presse écrite commerciale, urbaine, populaire et concurrentielle), et enfin politique (les hésitations du pouvoir après la chute de la première République ; la nécessité pour le gouvernement provisoire de s'appuyer sur l'électorat urbain et la population ouvrière).

Ces facteurs conjugués de manière exceptionnelle au début des années 1930 ont certainement donné leur ampleur et leurs débouchés aux aspirations que nous avons vues s'exprimer

chez les habitants des *subúrbios* : accès à l'éducation, à la santé, liberté religieuse et de conscience, dans une articulation évidente avec les mouvements syndicaux revendiquant une protection sociale, économique et légale du travail. Ils ont été portés par des organisations socialistes, antiracistes ou féministes autochtones, dont certaines avaient une dimension transnationale.

On peut en outre souligner que la transformation des *subúrbios* doit beaucoup aux organisations issues de la résistance et de la solidarité dans le monde esclave rural, qui ont renouvelé les représentations de la société brésilienne en mettant en scène les cultures populaires afro-descendantes. Indéniablement, ce renversement des valeurs, perceptible à l'échelle américaine dans un mouvement que l'historien George Reid Andrews a nommé *browning*, qui succède au virulent *whitening* des deux premières décennies du XX^e^ siècle [879], a émoussé la puissance du préjugé racial, sans l'effacer bien sûr, mais en déverrouillant les signifiants issus de la traite atlantique et leur recomposition entre eux : Afrique, noir, métissage, *Rei Congo*, *Mãe preta*, etc.

Les caractéristiques de cette séquence apparaissent d'autant plus marquantes lorsqu'on la compare avec celle qui la suit. Si la migration interne poursuit sa progression jusqu'au moins 1980 – mais cette fois en majorité depuis la région Nordeste – les conditions de la métropolisation changent rapidement après 1945 : la croissance urbaine comme l'industrialisation s'accélèrent et s'inscrivent dans un autre urbanisme avec le développement de la route et de l'automobile ; la presse se concentre et adhère à un projet de contrôle social alors que l'écrit perd de son importance face à la radio puis à la télévision ; enfin la vie politique se polarise de part et d'autre du spectre du communisme, faisant du « peuple » soit un suspect, soit un instrument. Pourtant, l'importance de cette séquence démocratique justifie que l'on continue aujourd'hui au Brésil de s'y référer comme l'« époque des droits ». L'usage de la presse écrite, les élections et la campagne électorale, la formalisation de droits du travail, le carnaval et l'investissement de l'espace public par les « sociétés » d'habitants, furent autant d'expériences qui ont pu forger le sentiment d'une participation à la société urbaine, et au-delà, brésilienne. Évidemment, ces épisodes ne soldent pas pour autant les héritages de l'esclavage, et ne concernent qu'une minorité au regard des inerties qui subsistent dans le reste du pays.

Transitions post-esclavagistes

Si l'on envisage maintenant la transition qui s'opère en ville au regard de la société esclavagiste, il y a d'abord des continuités avec le monde de la plantation, qui voyage en partie avec les migrants. Il s'agit d'une part des organisations sociales noires, qui en plus des pratiques musicales, religieuses, médicinales, importent des socialisations construites dans le monde de la plantation : leaderships, constructions familiales horizontales et verticales, parrainages et parentés fictives, etc., mais aussi les anciennes dominations avec leurs systèmes de protection, patronage et dépendance. Car les régions de départ sont encore bien proches, reliées par des circulations permanentes. On retrouve la présence des *fazendeiros* dans les filières d'emploi et de logement qui s'ouvrent en ville, dans les allers-retours des migrants avec la région

879. G. R. Andrews , *Afro-Latinoamérica, 1800-2000*, Oxford University Press, 2007.

d'origine, et dans la mesure où les planteurs eux aussi migrent en ville où ils convertissent leur capital, lotissent et urbanisent, emploient et recommandent. Dans une certaine mesure, le monde d'interconnaissances régies par la plantation s'est déplacé en ville, continuant parfois à exercer son influence et à reproduire des dominations jusqu'à nos jours.

Par ailleurs, c'est dans la mesure où la référence à la société d'origine s'efface qu'est susceptible d'agir un autre processus, celui de la racialisation, qui précisément renvoie des individus ou des groupes à des catégories ou des positions raciales dans un contexte d'anonymat, d'ignorance voire d'occultation de leurs liens avec la plantation et de leur proximité avec la condition esclave. La racialisation opère précisément en dehors de toute interconnaissance et souvent en dépit d'elle, imposant aux personnes un préjugé qui devient déterminant dans les trajectoires, dans les possibilités d'occupation de l'espace, dans l'accès aux ressources, dans l'exposition au risque (transports, accidents du travail, maladies professionnelles) et conduit au ghetto spatial et social qui a si bien caractérisé les grandes villes du nord-est des États-Unis. Dans la métropole, lorsqu'on est confronté à la catégorisation raciale, on y est soumis quelle que soit son « origine », son histoire particulière, ses connaissances, ses qualifications et ses relations intimes.

Pour mesurer si une telle racialisation a eu lieu dans les villes brésiliennes à l'époque de ces fortes migrations, la comparaison entre Casa Verde et Madureira est utile, car elle met en évidence le rôle crucial des groupes issus de la migration européenne dans ce processus.

À Casa Verde, les Européens ou les descendants d'Européens qui viennent s'installer sont très souvent eux aussi issus de la plantation, non pas comme travailleurs esclaves mais en tant que libres (colon, métayer, potentiel propriétaire), et souvent membres d'une famille dans laquelle le chef détient l'autorité morale et légale. Qu'ils aient travaillé dans les régions de café les plus récentes et donc sans avoir été au contact des travailleurs noirs récemment émancipés, ou encore qu'ils aient cohabité et été mis en concurrence avec ces derniers, les « blancs » qui migrent en ville arrivent avec une expérience de la condition noire. Cette expérience, qui peut conjuguer unions mixtes, rivalités, amitiés et inimitiés avec les populations afro-descendantes, fut un apprentissage des codes de la société brésilienne et de la nécessité de se tenir à distance de cette condition noire. Cela a sans aucun doute joué sur les formes de l'occupation de l'espace, comme on l'a vu à propos de la stigmatisation du quartier de Vila Espanhola ou du lotissement de la parcelle Peruche, conduisant à des processus d'éviction raciale qui rappellent les mécanismes de formation du ghetto noir à Chicago. Le fait que les populations noires de São Paulo soient aussi très majoritairement issues de la traite interne récente et forment donc un groupe social homogène, et que ce groupe soit resté minoritaire (rarement au-dessus de 10 % de la population), a pu accentuer les processus de ségrégation spatiale, la puissance du préjugé racial et son assimilation à une catégorie de couleur de peau. Le récit épique du migrant venu d'Europe, pionnier venu « faire l'Amérique », qui continue à servir de modèle dans ces quartiers populaires, est un récit qui a aussi pour vocation de se distinguer de la condition d'affranchi, assimilée à celle de « noir ».

On ne retrouve pas une telle catégorie de couleur de façon aussi stable ni aussi tranchée à Rio, et il serait très compliqué de démontrer sa matérialisation spatiale, si bien qu'on pourrait penser que la racialisation y est moindre. Or, plusieurs éléments montrent qu'au contraire, les groupes migrants européens ont également racialisé les rapports sociaux au sein du *subúrbio*.

Les habitants noirs déjà présents à la fin du XIXe siècle – ne serait-ce que dans les petites plantations qui fonctionnaient encore à Madureira – ont vu arriver des Européens de migration récente qui se sont appropriés des espaces et des ressources. Contrairement à la situation rencontrée à São Paulo, la plupart de ces migrants blancs ne viennent pas, eux, des plantations brésiliennes mais directement d'Europe, et ils sont donc déjà installés à l'arrivée d'une deuxième vague de migration noire à la fin des années 1930. Lorsque s'accélère l'installation de familles noires à la fin des années 1930, que celles-ci viennent depuis le centre-ville, depuis les zones de plantation de l'intérieur de Rio ou bien depuis le Nordeste, les ressources spatiales sont déjà accaparées par les « premiers arrivés » – en l'occurrence des blancs. À ce moment, l'enjeu n'est donc pas tant pour ces derniers de se distinguer des noirs mais plutôt de légitimer leur occupation de l'espace et leur position dans la société brésilienne, ce qui se traduit dans un récit de conquête coloniale du type « je suis arrivé, il n'y avait rien, j'ai tout construit » que l'on entend parmi les migrants européens, et qui omet toute référence aux habitants noirs déjà présents.

Au-delà de la production de catégories raciales dans les interactions de voisinage de différents groupes migrants, il y avait par ailleurs une structure inégalitaire qui s'est reproduite à l'échelle de la ville. À l'image des familles de Suelly et Ednia, cette structure inégalitaire se matérialise dans les trajectoires socio-professionnelles et de logement. Globalement, les descendants des travailleurs noirs continuent de fournir le travail reproductif (ménage, entretien domestique, services urbains), habitent les zones les plus vulnérables (collines, pentes, marais), et de manière générale sont moins protégés par la légalité (ce qui est particulièrement visible dans les moments de crise économique, auxquels sont tout autant exposés les travailleurs blancs mais qui en comparaison peuvent davantage compter sur leurs titres de propriété, leurs éventuels diplômes ou recourir au droit). Au fond, les principes de la société esclavagiste étaient, en partie seulement, reconduits dans de nouvelles formes d'exploitation, et justifiaient la nécessité pour chacun de se placer à distance de tous les signes qui les renvoyaient à l'ordre esclavagiste.

Comment une société sort-elle de l'esclavage ?

La persistance de ces références, leur efficacité cinquante ans après l'abolition nous conduit à la question principale de ce livre : comment une société sort-elle de l'esclavage ? Si, pour comprendre l'histoire atlantique, on repart de la définition de l'esclavage comme un contrôle extrême de l'ancrage et de la mobilité, rappelons que ce moyen de contrôle passe par la capacité à désocialiser un individu, à lui nier ou concéder l'appartenance à la société (plutôt que celle d'assigner une place, inférieure, au sein de la société). De ce point de vue, on peut considérer que les migrants qui ont quitté la plantation une ou deux générations après l'abolition ont su, en usant de leur mobilité et de leur capacité d'ancrage, recréer les conditions d'une appartenance à la société, non seulement à la leur au sein de leur quartier, mais aussi à celle de la métropole. Pour autant, les structures de l'exploitation du travail, héritées du recours massif à l'esclavage au Brésil, ne sont pas fondamentalement modifiées dans l'économie urbaine au XXe siècle. Les mêmes ressorts d'exploitation ont pu être reproduits – contrôle de l'ancrage et de la mobilité – sur d'autres populations. Car si les habitants des *subúrbios* arrivés dans les années 1920, 1930 ou 1940 ont pu consolider des zones d'autonomie, de nouveaux migrants en situation de vulnérabilité sont constamment arrivés

dans les deux métropoles depuis 1950, en particulier depuis les régions du Nordeste. Ces derniers ont en grande partie été contraints à des formes d'occupation de l'espace, dans les favelas ou les zones périphériques, soumises à la fragilité juridique, selon le principe même de la favela informelle mais permanente qui entretient cette situation de dépendance[880].

La perpétuation du capital et celle du travail continuent donc de reposer sur le contrôle par les élites des processus d'ancrage et de mobilité, assurant la dépendance de la main d'œuvre vis-à-vis des employeurs. Au-delà de la référence à la couleur, les ressorts de cette exploitation font écho aux anciennes relations issues de l'esclavage. Tel l'éternel compromis politique entretenant la favela ou la précarité du travail, les habitants des quartiers en déficit d'urbanisation ou de légalité sont, en écho à la condition esclave, présents dans la société mais absents, y participant de fait mais symboliquement exclus, vivant parmi la famille mais invisibles dans la généalogie, détenteurs de droits ou de titres qui deviennent caduques dans l'exercice de la justice. Le propre de cette fragilisation est qu'elle fait peser une menace sur l'appartenance à la société. Les registres de stigmatisation qui peuvent porter indifféremment sur le lieu supposé d'habitat (*favelado*), la couleur (*negro*), le soupçon de rupture sociale (*vagabundo*) ou encore d'autres, menacent insidieusement l'identité sociale, et suggèrent sa négation.

C'est sans doute une spécificité des sociétés post-esclavagistes : être exposé à cette exclusion de la vie civile, subir le rappel à l'ordre d'une vexation raciale ou une simple allusion qui relève de ce registre hérité de l'esclavage, sont autant de situations qui dans cadre d'une relation sociale, perpétuent une menace existentielle, puisque la négation de la valeur des vies sociales a pour conséquence une menace constante sur la vie elle-même. C'est, en puissance, une menace d'extermination. L'actualité récente au Brésil montre que cette menace est régulièrement confirmée par des actes meurtriers. Au-delà des catégories produites, de couleur ou autre, voilà qui nous engage à réfléchir sur la nature des interactions sociales et sur la structure des économies post-esclavagistes. À ce titre, les caractéristiques de la transition brésilienne rejoignent celles des autres sociétés atlantiques. Elles montrent ce que l'esclavage a fait de nous : des sociétés racistes.

880. R. S. Gonçalves, *Les favelas de Rio de Janeiro : histoire et droit : XIX^e^-XX^e^ siècles*, Paris, L'Harmattan, 2010.

Glossaire

Abolition (1888) : suppression légale de l'esclavage au Brésil (Loi d'Or – Lei Áurea)

Bairro : quartier

Beco : ruelle étroite

Bloco : groupe carnavalesque de rue

Bonde : tramway urbain

Botequim : petit bar populaire

Campo : terrain, espace ouvert (souvent périphérique ou non bâti)

Candomblé : religion afro-brésilienne fondée sur le culte des *orixás*

Capitães de tropa : chefs d'escouade pour le travail de chargement/déchargement de marchandises

Carioca : relatif à la ville de Rio de Janeiro ou à ses habitants

Caxambu : danse et musique afro-brésiliennes associées au *jongo*

Chácara : terrain rural ou propriété de petite taille en périphérie

Cidade : ville

Cordões : groupes carnavalesques de plus de 25 personnes

Coretos : chars immobiles construits à l'occasion des carnavals

Cortiços : immeubles d'habitation collective bon marché, généralement insalubres, où les logements se réduisent souvent à une pièce avec cuisine et eau commune, soit sous forme de courées, soit en réoccupant d'anciens immeubles, occupés par les travailleurs pauvres de la ville

Coup d'État de 1930 : prise de pouvoir par Getúlio Vargas mettant fin à la première République

Escola de samba : association culturelle et musicale organisant défilés et activités carnavalesques

Estado Novo : régime autoritaire instauré au Brésil par Getúlio Vargas en 1937

Estrada : route, généralement extra-urbaine

Estrada de Ferro Central do Brasil (EFCB) : principale ligne ferroviaire reliant Rio de Janeiro à l'intérieur du pays

Favela : quartier informel d'habitat populaire ; par exemple favelas de *várzea* ou de *morro*

Favelado/favelada : habitant/habitante d'une favela

Fazenda : grande exploitation agricole

Fazendeiros : propriétaires de *fazenda*

Fluminenses : relatifs à l'État de Rio de Janeiro ou à ses habitantes et habitants

Freguezia : ancienne paroisse, arrondissement

Frente Negra Brasileira (FNB) : Front noir brésilien, organisation politique et sociale afro-brésilienne fondée en 1931 et dissoute en 1937

Harlem Renaissance : mouvement culturel afro-américain des années 1920–1930 centré à New York

Interventor : gouverneur nommé par le pouvoir central (notamment sous l'ère Vargas)

Jongo : pratique musicale, chorégraphique et rituelle afro-brésilienne

Jongueiro/jongueira : pratiquant(e) du *jongo*

Largo : place ou espace urbain élargi

Light & Power Company : compagnie de capital canadien assurant l'acheminement et la fourniture de l'électricité, ainsi que l'exploitation des transports urbains à Rio de Janeiro et São Paulo

Macumba : terme générique (souvent péjoratif) désignant des pratiques religieuses afro-brésiliennes

Macumbeira/macumbeiro : pratiquant(e) de rituels associés à la *macumba*

Madureirenses : habitantes et habitants de Madureira

Mães-de-santos / pais-de-santos : prêtresses et prêtres des cultes afro-brésiliens

Meio negro : milieu noir, cercles de sociabilités noires

Morro : colline, relief éventuellement escarpé

Mulato/mulata : personne métisse d'ascendance africaine et européenne

Negro : personne identifiée comme noire dans les classifications sociales et raciales

Orixás : divinités des religions afro-brésiliennes

Pardo : catégorie raciale désignant une personne métisse

Paulistano/paulistana : désigne les habitantes et habitants de la ville de São Paulo

Paulista, pauliste (trad.) : relatif à l'État de São Paulo ou à ses habitantes et habitants ; pauliste est la forme francisée

Porões : logements en sous-sol ou semi-enterrés

Première République (brésilienne) : régime politique en vigueur avant le coup d'État de 1930

Preto : personne noire (terme de classification, distinct de *negro*)

Quilombo : communauté fondée par des esclaves en fuite ; par extension, lieu de résistance afro-brésilienne

Ranchos : groupes carnavalesques structurés, généralement de plus de 50 personnes, organisant des défilés

Reduto : lieu de regroupement ou bastion d'un groupe

Rio : fleuve

Senzala : logements des familles esclaves dans les exploitations coloniales

Sertão : arrière-pays, région intérieure souvent aride et peu peuplée

Sobrado : maison urbaine à étage

Suburbanos : habitantes et habitants des zones suburbaines

Subúrbios : zones périphériques urbaines

Syncrétisme : combinaison d'éléments religieux d'origines diverses

Tenente : officier subalterne de l'armée ; figure associée aux mouvements politiques des années 1920

Terreiro : espace rituel des cultes afro-brésiliens

Travessa : petite rue transversale

Umbanda : religion afro-brésilienne syncrétique mêlant influences africaines, catholiques et spirites

Usucapião : occupation d'un logement sur le fondement d'un acte établi sous seing privé valant droit d'usage exclusif ; permettant après un délai conséquent de revendiquer la propriété bu bien

Várzea : plaine inondable, zone basse

Vila : ensemble d'habitations groupées, souvent de taille modeste ; *vilas operárias* désignes des cités ouvrières

Real : Depuis la période coloniale jusqu'en 1941, monnaie officielle du Brésil. Au pluriel : réis (réais selon l'orthographe modernisée à partir de 1942, bien que la monnaie n'ait alors plus cours – cf. *infra*.).

- La notation 1$000 signifie 1000 réis (mil-réis) ; 2:500$000 désigne 2 500 000 réis.
- Un *forte* correspond à 1000 réis (mil-réis).
- Un *conto (de réis)* correspond à un million de réis.
- Un *tostão* correspond à 100 réis. Ce mot, hérité du système monétaire portugais, est souvent employé pour évoquer une somme d'argent dérisoire – expression qui perdure encore de nos jours.

La réforme monétaire de 1942 a introduit le *cruzeiro*, avec la correspondance 1 Cr$ = 1000 réis (ou 1 *forte*).
Plusieurs réformes monétaires se sont ensuite succédé jusqu'à nos jours.

Liste des sources

Recensements

Brésil

« Trans-Atlantic Slave Trade - Database », sans date, https://www.slavevoyages.org/voyage/database#statistics, consulté le 31 juillet 2023).

IBGE | Brasil : 500 anos de povoamento | estatísticas do povoamento | população escrava no Brasil, https://brasil500anos.ibge.gov.br/estatisticas-do-povoamento/populacao-escrava-nobrasil.html, consulté le 11 août 2021.

Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de Setembro de 1920, Rio de Janeiro, Directoria Geral de Estatística, 1927.

IBGE | Biblioteca | Detalhes | Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de setembro de 1920 : introducção / Directoria Geral de Estatística. - », sans date, https://biblioteca.ibge.gov.br/index.php/biblioteca-catalogo?view=detalhes&id=26446

IBGE | Biblioteca | Detalhes | Recenseamento geral do Brasil 1940 : censo demográfico : censos econômicos », sans date, https://biblioteca.ibge.gov.br/index.php/biblioteca-catalogo?id=765&view=detalhes, consulté le 10 juillet 2023.

Rio de Janeiro

Directoria Geral de Estatística.*Recenseamento do Rio de Janeiro (Distrito Federal) : realisado em 20 de setembro de 1906.* Rio de Janeiro, Officina da Estatistica, 1907.

Directoria Geral de Estatística, Recenseamento Geral do Brasil 1920, vol II, 1a parte, População do Rio de Janeiro.

Directoria Geral de Estatística, Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de setembro de 1920 : estatística predial e domiciliária da Cidade do Rio de Janeiro, Rio de Janeiro, Typ. da Estatistica, 1925, vol.II, 3e part., 601 p.

IBGE, *As favelas do Distrito Federal e o censo demográfico de 1950*, Servicio Nacional de recenseamento, Rio de Janeiro, coll. « Documentos censitários, Serie C », n° 9, 1953.

São Paulo

Commissão central do recenseamento demographico, escolar e agricola-zootechnico, « Recenseamento escolar realizado em 1934, São Paulo, Brasil, 1935 », Secretaría de Educación do Estado de São Paulo, 1935.

Plans et cartographies

São Paulo

Cartes de l'APESP (Arquivo Público do Estado de São Paulo)

Planta geral da Cidade de São Paulo, 1905, 1/200 000, adoptado pela Prefeitura municipal.

São Paulo em 1905. Source : Planta geral da Cidade de São Paulo, 1905, 1/200 000, adoptado pela Prefeitura municipal.

Planta da Cidade de S. Paulo, mostrando todos os arrabaldes e terrenos arruados, s.d., Arquivo do Estado de São Paulo.

Planta da Cidade de São Paulo, 1:20.000, levantada pela divisão cadastral da 2nda secção da direitora das Obras e viações da Prefeitura Municipal, 1916,

Planta da Cidade de S.Paulo, Luiz Strina & Cia, 1926.

Mappa topographico do Municipio de São Paulo, *executada pela empreza SARA BRASIL*, Folha 16, 1930.

Mappa Topographico do Municipio de São Paulo, SARA BRASIL S.A, 1930.

Secretaria de Estado de Economia e Planejamento. Instituto Geográfico e Cartográfico - IGC. Acervo - Tombo : 1171 e 1152.

Planta de S. Paulo, José Castiglione (entre 1930 et 1935).

Planta da Cidade de São Paulo, The São Paulo Tramway Light and Power Co Ltd, 1934,

São Paulo, Projeção hiperboloid com rêde kilométrica em 1951. Secretaria de Estado de Economia e Planejamento. Instituto Geográfico e Cartográfico – IGC. Acervo - Tombo : 1171 e 1152

Arquivo municipal Washington Luis, Prefeitura de São Paulo

Planta da Villa Baruel pertenecente a Francisco Baruel Netto, 1930.

Cartes touristiques

Guía Rex éditée en 1941, 1945, 1949.

Guía Levi de 1940 (novembre), de 1945 (octobre-décembre) et 1950.

Almanaque Suburbano 1949.

Guia Gutman 1949.

Cartes publiées

Carte de São Paulo en 1881. Source : Kuvasney Eliane, « Os mapas como ‘‘operadores espaciais’’ na construção da cidade de São Paulo do início do século XX », *Revista do Instituto de Estudos Brasileiros*, août 2016, p. 167-182.

Rio de Janeiro

Arquivo Geral da Cidade do Rio de Janeiro, (AGCRJ)

Cartas cadrastrais, 1928, fonds Prefeitura do Districto Federal, DSG : Turiassu, Portela, Dona Clara estação Madureira, Serrinha, Santo Sepulcro.

Loteamento Cia Manufactura de Cal y Artigos Ceramicos Madureira (1/15/05, sem data).

Autres

Documentation de la Região administrativa de Madureira : « *As senzalas de acordo com mapas antigos seriam na atual Rua Pereira Leitão*. »

Planta da cidade do Rio de Janeiro e subúrbios, 1890. Source : Bibliothèque nationale de France, https://gallica.bnf.fr

Rio de Janeiro 1906, avec tramway Light & Power. Source : Pearson, Frederick Stark : Rio de Janeiro Tramway, Light & Power Co., Rio de Janeiro, Brazil : Tramway and R.R. lines in Rio. New York, F.S. Pearson, 1906.

Paiva, Anabela, Nelson Senra, Instituto Pereira Passos (Rio de Janeiro). *O censo de 1906 do Rio de Janeiro*, 2012.

Recenseamento Geral do Brasil 1920, vol. II, 1a parte, População do Rio de Janeiro.

Carte touristique de Rio en 1951. Instituto Cartográfico Canabrava Barreiros. Departamento de Turismo e Certamos da Prefeitura do DF.

Archives urbanisme

Acervo de Imagens da Secretaria Municipal de Urbanismo (AISMU), http://www2.rio.rj.gov.br/smu/acervoimagens/ConsultaImagensPrincipal.asp

Archives notariales (SP) 2º Oficial de Registros de Imóveis da Capital. « Certidão de recurencias Imóvel Parque Perruche », émis en avril 2018 à la demande de l'auteure.

Archives de Presse

Liste des titres consultés à partir de la base de données en ligne *Mémoria Digital* de la Biblioteca Nacional do Brasil : http://memoria.bn.br/hdb/periodico.aspx

Presse quotidienne São Paulo (Années 1920-1940)

A Esquerda

A Batalha

A Careta

A Classe Operaria

O Combate

Correio Paulistano

Correio de Sao Paulo

Correio da Manhã

A Critica

O Diário de São Paulo,

Diario Nacional

Autres bases :

Folha da Noite

Folha da Manhã

O Estado de São Paulo

Presse quotidienne Rio de Janeiro (Années 1920-1940)

Díario Carioca

Díario de Notícias

Díario da Noite

A Gazeta

A Gazeta de Notícias

O Globo

O Imparcial

Jornal do Brasil

Jornal do Comercio,

O Jornal

A Nação

O Paiz

O Radical

A Rua

A Voz do povo

Revues (Rio)

Rio Ilustrado, « *Madureira* », Rio de Janeiro, 1937.

Revista Suburbana, 1933–1934

Batuque

O Cruzeiro

Jornal das Moças

Autres (São Paulo)

Jornal da Zona Norte, transmise par José Martiniano Sobrinho

Base de données sur la presse noire paulista mise en ligne par l'Université de São Paulo. USP – Portal Imprensa Negra Paulista. http://biton.uspnet.usp.br/imprensanegra/index.php/periodicos/

Archives paroissiales

São Paulo :

Registre des mariages, archives de la paroisse Nossa Senhora das Dores.

Rio :

Registre des mariages, archives de la paroisse de São Mateo, Oswaldo Cruz.

Registre des mariages, archives de la paroisse Santa Rita, Turiaçu.

Registre des mariages, archives de la paroisse Santo Spirito, Madureira (ou Casacadura).

Archives du Syndicat dos Arrumadores-Sociedade de Resistência dos Trabaslhadores em Trapiche e café (Rio de Janeiro)

« Indicador de Nomes de associados- Livro de registro de associados », à partir de 1910.

« Livro Alfabêtico dos associados », à partir de 1917.

« Livro de Presença atas de 13/08/1918 á 27/03/1921 », 1921.

« Divers », 1929.

Autres sources

Jongo da Serrinha (Musical group) et Brazil) Grupo Cultural Jongo da Serrinha (Rio de Janeiro, *Jongo da Serrinha.*, Rio de Janeiro, Prefeitura do Rio e Programa de Bolsas da RioArte, 2002.

Mestres e Mestras do Jongo http://jongodaserrinha.org/mestres-e-mestras-do-jongo/, consulté le 13 mai 2019.

Elóy Antero dias & Getúlio Marinho - Conjunto Africano, *Ponto de Ogum*, Rio de Janeiro, Odeon, 1930, vol. 10679-B, matriz 3860.

Extrait du film *Samba á Paulista*, 2007, parte II, 42'28'', transcrit par Marcio Michalczuk Marcelino, *Uma leitura do samba rural ao samba urbano na cidade de São Paulo*, Mestrado em geografia, Universidade de São Paulo-FFLCH, São Paulo, 2007.

Programme of the Partido Trabalhista do Brasil, approved in 1928 (leaflet), https://mrc-catalogue.warwick.ac.uk/records/TUC/A/12/980/1/160, consulté le 12 juillet 2022.

Texte intégral du manifeste : https://www.histedbr.fe.unicamp.br/pf-histedbr/manifesto_1932.pdf

Barbosa Aristides, Francisco Lucrécio et José Correia Leite, *Frente Negra Brasileira - Depoimentos : Entrevistas e textos : Márcio Barbosa*, São Paulo, Quilombhoje Literatura, 1998.

Entretiens

Entretiens publiés

A. Barbosa, F. Lucrécio et J. C. Leite, *Frente Negra Brasileira - Depoimentos : Entrevistas e textos : Márcio Barbosa*, São Paulo, Quilombhoje Literatura, 1998.

Entretiens manuscrits

GAMA Almerinda de Farias, « Almarinda de Farias Gama, Depoimento, Rio. », 1984. FGV/CPDOC-História Oral.

Espírito Santo Antônio José do, « A Roça de Teresa revisitada – A pesquisa », sur *Spirito Santo*, 3 septembre 2014,
https://spiritosanto.wordpress.com/2014/09/03/a-roca-de-teresa-revisitada/

Récits d'habitants réalisés par des jeunes chercheurs en sciences sociales dans les années 1990. Leurs copies sont conservées dans les locaux de la région administrative XV (Madureira).

Entretiens menés par l'auteure

Madureira, décembre 2017 :

Eugenia, (Dona Clara) née en 1933

Victor, (Dona Clara) petit-fils d'Eugenia.

Sirlane, (Turiaçu) née en 1960, petite fille de João Pinto Pereira.

Pedro Paulo (Turiaçu), né dans les années 1980.

Wanda, (Portela) née en 1931.

Dely Monteiro, (Casa do Jongo, Serrinha).

Dilva, (Portela) née en 1942.

Celso, (Turiaçu) né en 1931.

Marlene, (Portela) née en 1947.

Madureira, juillet 2018 :

Mildirim, fils adoptif de Dona Esther, né en 1930 (Oswaldo Cruz).

Suelly, née en 1950 (Oswaldo Cruz).

Ednia, née en 1949 (Oswaldo Cruz).

Álvaro, né en 1964, entretien téléphonique.

Ana, née en 1951, (Portela-Mercadão).

Natalina, née en 1937, entretien téléphonique.

Casa Verde, avril 2018 :

Nelson, né en 1961 (Casa Verde *media*).

Martiniano Sobrinho, agent immobilier (Casa Verde *media*).

Fernando (descendants de la famille Zaparelli) (Casa Verde *media*).

Amantino Dionísio (Casa Verde *centro*).

Orlandinho (centro de Casa Verde).

Ivo, né en 1957 (Casa Verde *alta*).

Alessandro (Peruche).

Adelmo, né en 1938 (Casa Verde *media*).

Maria, née en 1948 (Casa Verde *media*).

Sônia, née en 1949 (Imirim).

Oswaldo de Camargo, né en 1936, Casa Verde/Limão.

Luiza, née en 1930 (Imirim).

Cecilia, née en 1930 (Imirim).

Mariana et sa fille Cristina (Imirim).

Entretiens divers avec la clientèle de la boulangerie rue Francisco Diogo, Casa Verde (Peruche).

Entretiens divers à l'école primaire Ary Barroso (Peruche) : Carla, directrice de l'école Reginaldo, ancien élève, et divers habitants devant l'école.

Octacílio (Peruche).

Seu Carlão, né en 1930 (sede do Cruz Esperança- Clube de de Futeboll de Varzéa).

Doniceti, né en 1957 (sede do Cruz Esperança- Clube de de Futeboll de Varzéa).

Frederico (sede do Cruz Esperança- Clube de de Futeboll de Varzéa).

Casa Verde, juillet 2018 :

Sônia, née en 1949.

Iya Wanda de Oshun, entretien téléphonique.

Autres sources iconographiques

Archives photographiques

Acervo Fernando da Fança Leite

Acervo Augusto Malta do AGCRJ

« Portal Augusto Malta », sans date, http://portalaugustomalta.rio.rj.gov.br/, consulté le 3 août 2023).

Photographies privées

Archives personnelles d'Eugenia (Madureira)

Archive personnelle de Orlandinho (Casa Verde)

Archives personnelles de Sônia (Imirim)

Photographies en ligne

Guide des stations de la EFCB, http://www.estacoesferroviarias.com.br/efcb_rj_auxiliar/eduardo.htm

« FBN I Rio 450 anos – Bairros do Rio – Madureira », sur *blogdabn*, 5 juillet 2015, https://blogdabn.wordpress.com/2015/07/05/fbn-i-rio-450-anos-bairros-do-riomadureira/, consulté le 3 août 2023.

Lyrical Brazil, https://lyricalbrazil.com/about/

Site de l'école G. R. E. S. Portela, https://www.gresportela.org.br/Historia

Page facebook *Madureira Ontem e Hoje*, https://www.facebook.com/madureiraontemehoje/?locale=pt_BR

Remerciements

Bien de l'encre a coulé depuis que j'ai conçu cette recherche en 2010, et bien des choses ont changé depuis mon premier séjour au Brésil en 2014. Parce qu'elles sont aussi un pan de vie, ces douze années sont associées à toutes les personnes, les hospitalités, les échanges, les services qui m'ont fait progresser dans ce travail. Avec Sylvain Souchaud, son regard précis, sa connaissance du Brésil et du portugais, ce projet a pris forme et âme. À Rio, j'ai eu la chance de compter sur mes amis et collègues Rafael Soares Gonçalves et Nicolas Bautès, sur la complicité d'Ynaê Lopes dos Santos et d'Álvaro do Nascimento, et enfin sur Hebe Mattos dont le travail est une inspiration constante. À São Paulo je suis redevable à Renato Cymbalista, Ana Lanna, Iara Rolnik, Sarah Feldman et toutes celles et ceux qui ont facilité mes recherches : Mônica Schpun, Nelson Schapochnik, Marcelo Weingarten, les historiens-archivistes de l'APESP en particulier Marcelo Chaves, Rodrigo Garcia, et Marcelo Quintanilha. Bien sûr, les habitants et habitantes de Casa Verde et de Madureira qui ont croisé mon chemin et accepté de s'arrêter quelques moments avec moi, de même les archivistes, les secrétaires de paroisses, les journalistes, les employés de mairie, les enseignantes, les commerçants, ont donné vie à mes enquêtes.

Ces dernières n'ont été que la petite moitié du parcours. Il m'a fallu près de cinq années et l'aide constante et lucide d'Armelle Enders pour rédiger une version que j'ai présentée pour mon habilitation à diriger les recherches en 2023, devant un jury qui l'a généreusement discutée, formé par Virginie Baby-Colin, Emmanuel Bellanger, Armelle Enders, Hebe Mattos, Didier Nativel et Dominique Vidal. Enfin, ce mémoire est devenu un livre. C'est le fruit du soutien de Valérie Robin Azevedo, des précieux commentaires de Silvia Capanema et Michel Agier et du travail de Vincent Colpin qui a édité et enrichi le manuscrit.

Cette enquête arrivée à destination, je suis reconnaissante aux conditions qui me permettent d'exercer mon métier de chercheure : l'université, publique, indépendante, dont la raison d'être est la production de savoirs au service de la société. De la passante qui répond à ma question au lecteur qui me rejoint ici, je salue toute une chaîne de contributions et de bienveillances qui respecte ces enjeux et rend possible une mission que nous savons fragile et indispensable.

Bibliographie

Abreu Martha, Carolina Vianna Dantas, Hebe Mattos et Beatriz Loner, *Histórias do Pós-abolição no Mundo Atlântico. Volume 1 : Identidades e projetos políticos*, Niteroí, Editora da UFF, 2013.

Abreu Martha, Carolina Vianna Dantas, Hebe Mattos et Beatriz Loner, *Histórias do Pós-abolição no Mundo Atlântico. Volume 2 : O mundo do trabalho, experiências e lutas pela liberdade*, Niteroí, Editora da UFF, 2013.

Abreu Martha, Carolina Vianna Dantas, Hebe Mattos et Beatriz Loner, *Histórias do Pós-abolição no Mundo Atlântico. Volume 3 : Cultura, relações raciais e cidadania*, Niteroí, Editora da UFF, 2013.

Abreu Mauricio de Almeida, « A periferia de ontem : O processo de construção do espaco suburbano do Rio de Janeiro, 1870-1930 », *Espaço & Debates*, vol. 7, n° 21, 1987, p. 12-38.

Abreu Mauricio de Almeida, *Evolução urbana do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Iplanrio J. Zahar Editor, 1987.

Agier Michel, « Le maléfice de la race et le corps de l'indésirable », *Communications*, n° 98, 2016, p. 175-188. https://doi.org/10.3917/commu.098.0175

Alberti Verena et Amilcar Araujo Pereira, *Histórias do movimento negro no Brasil : Depoimentos ao CPDOC*, Rio de Janeiro, Pallas Editora, 2016.

Alencastro Luiz Felipe de, « Proletários e escravos : imigrantes portugueses e cativos africanos no Rio de Janeiro, 1850-1872 », *Novos estudos CEBRAP*, vol. 21, 1988, p. 30-56.

Algranti Leila Mezan, *O feitor ausente : estudo sobre a escravidão urbana no Rio de Janeiro*, Petrópolis, Vozes, 1988.

Almeida Angelica Aparecida Silva de, *Uma fábrica de loucos : psiquiatria x espiritismo no Brasil (1900-1950)*, thèse de doctorat, Universidade Estadual de Campinas, 2007.

Almeida Angélica A. Silva de, *Uma Fábrica de Loucos : Psiquiatria X Espiritismo no Brasil*, Belo Horizonte, Editora Dialética, 2021. https://doi.org/10.48021/978-65-252-0243-3

Almeida Angélica A. Silva de, Ana Maria G. R. Oda et Paulo Dalgalarrondo, « O olhar dos psiquiatras brasileiros sobre os fenômenos de transe e possessão », *Archives of Clinical Psychiatry (São Paulo)*, vol. 34, 2007, p. 34-41. https://doi.org/10.1590/S0101-60832007000700006

Alvim Zuleika M. F., *Brava gente!: os italianos em São Paulo, 1870-1920*, São Paulo, Brasiliense, 1986.

Andrews George Reid, « Black and White Workers : Sao Paulo, Brazil, 1888-1928 », *The Hispanic American Historical Review*, vol. 68, nº 3, 1988, p. 491-524. https://doi.org/10.1215/00182168-68.3.491

Andrews George Reid, « Black Political Protest in Sao Paulo, 1888-1988 », *Journal of Latin American Studies*, vol. 24, nº 1, 1992, p. 147-171. https://doi.org/10.1017/S0022216X00022987

Andrews George Reid, *Blacks & Whites in São Paulo, Brazil, 1888-1988*, Madison, University of Wisconsin press, 1991.

Andrews George Reid, *Afro-Latinoamérica, 1800-2000*, Oxford University Press, 2004.

Arantes Erika Bastos, *O porto negro : cultura e trabalho no Rio de Janeiro dos primeiros anos do sec. XX*, thèse de doctorat, Rio de Janeiro, Universidade Federal Fluminense, 2005.

Aubrée Marion et François Laplantine, *La table, le livre et les esprits : naissance, évolution et actualité du mouvement social spirite entre France et Brésil*, Paris, J.-C. Lattès, 1990.

Azevedo Aroldo de Paulo, *A cidade de São Paulo : estudos de geografia urbana*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1958, 3 volumes.

Baía Paulo, « Pensamento social e político de José de Souza Marques : Análise da trajetória de vida de um afro-descendente pioneiro das ações afirmativas no Brasil », *Passagens. Revista Internacional de História Política e Cultura Jurídica*, vol. 5, nº 1, 2013, p. 102-125. https://doi.org/10.5533/1984-2503-20135106

Barbosa Aristides, Francisco Lucrécio et José Correia Leite, *Frente Negra Brasileira - Depoimentos : Entrevistas e textos : Márcio Barbosa*, São Paulo, Quilombhoje Literatura, 1998.

Barbosa Marcio, Aristides Barbosa, Francisco Lucrécio, José Correia Leite, Marcello Orlando Ribeiro et Placidino Damaceno Motta, *Frente Negra Brasileira : depoimentos*, Quilombhoje Literatura, 2012.

Barboza Marília T. et Lygia Lopes dos Santos, *Paulo da Portela : traço de união entre duas culturas*, Rio de Janeiro, Funarte, 1989.

Barreto Alvaro, « As Regras da Eleição dos Deputados Classistas », *Revista Acervo Histórico (São Paulo)*, nº 4, 2005, p. 33-40.

Barreto Lima, *Sous la bannière étoilée de la Croix du Sud* – A Triste fim de Policarpo Quaresma, Monique Le Moing et Marie-Pierre Mazéas (trad.), Paris, L'Harmattan, 1992.

Barros Surya Aaronovich Pombo de, « O uso de memórias como fonte de pesquisa para a História da Educação da população negra em São Paulo », *Sæculum – Revista de História*, nº 23, 2010, p. 135-144.

Bastide Roger, *Les religions africaines au Brésil : vers une sociologie des interpénétrations de civilisations*, Paris, Presses universitaires de France, 1960.

Bastide Roger, « Le spiritisme au Brésil », *Archives de Sciences Sociales des Religions*, vol. 24, nº 1, 1967, p. 3-16. https://doi.org/10.3406/assr.1967.2629

Bastide Roger, *Les Amériques noires, les civilisations africaines dans le Nouveau monde*, Paris, Payot, 1967.

Bastide Roger, *Poètes et dieux : études afro-brésiliennes*, Paris, L'Harmattan, 2002.

Bernardo Teresinha, *Memória em branco e negro : olhares sobre São Paulo*, São Paulo, Editora Unesp Fundação-FAPESP, 1998.

Bonduki Nabil Georges, « Origens da habitação social no Brasil », *Análise Social*, vol. 29, nº 127, 1994, p. 711-732.

Britto Eduardo, *São Paulo tem a Casa Verde*, São Paulo, Visuale, 1998.

Britto Iêda Marques, *Samba na cidade de São Paulo (1900-1930) : um exercício de resistencia cultural*, São Paulo, FFLCH-USP, 1986.

Brochier Christophe, « De Chicago à São Paulo : Donald Pierson et la sociologie des relations raciales au Brésil », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, vol. 25, nº 2, 2011, p. 293-324. https://doi.org/10.3917/rhsh.025.0293

Brochier Christophe, *La naissance de la sociologie au Brésil*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016. https://doi.org/10.4000/books.pur.42843

Brochier Christophe, « Les unions ''interraciales" au Brésil : évolutions démographiques et interprétations sociologiques », *Problèmes d'Amérique latine*, vol. 110, nº 3, 2018, p. 113-135. https://doi.org/10.3917/pal.110.0113

Butler Kim D., « Up from Slavery : Afro-Brazilian Activism in São Paulo, 1888-1938 », *The Americas*, vol. 49, nº 2, 1992, p. 179-206. https://doi.org/10.2307/1006990

Cabral Sérgio, *Escolas de samba do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Lazuli, 2011.

Caldas Mirandolino, « As causas e a prophylaxia do suicidio », *Archivos Brasileiros de Hygiene Mental*, Ano II (3), 1929, p. 158-159.

Capanema Silvia, « Race, révolte, république : les marins brésiliens dans le contexte post-abolitionniste », *Le Mouvement Social*, vol. 252, nº 3, 2015, p. 159-176. https://doi.org/10.3917/lms.252.0159

Cape Anouck, « Febrônio/Fébronio. Transfigurations d'un fait divers dans l'imaginaire brésilien de Cendrars », *Cahiers des Amériques latines*, nº 48-49, 2005, p. 41-57. https://doi.org/10.4000/cal.7868

Capone Stefania, « Le pur et le dégénéré : le candomblé de Rio de Janeiro ou les oppositions revisitées », *Journal de la société des américanistes*, vol. 82, nº 1, 1996, p. 259-292. https://doi.org/10.3406/jsa.1996.1638

Cardoso Adalberto, *A construção da sociedade do trabalho no Brasil. Uma investigação sobre a persistência secular das desigualdades*, Rio de Janeiro, Editora FGV, 2010.

Cardoso Elizabeth Dezouzart, « Estrutura Urbana e Representações : A invenção da Zona Sul e a construção de um novo processo de segregação espacial no Rio de Janeiro nas primeiras décadas do século XX », *GeoTextos*, vol. 6, nº 1, 2010, p. 73-88. https://doi.org/10.9771/1984-5537geo.v6i1.4306

Carvalho Wesley Rodrigues de, *Saúde e política no Rio de Janeiro de Pedro Ernesto (1931 - 1936)*, mémoire de master, Niterói, Universidade Federal Fluminense, 2012.

Casco Ana Carmen Amorim Jara, « Rio de Janeiro - uma cidade tra(duz)ída pelos mapas », *URBANA : Revista Eletrônica do Centro Interdisciplinar de Estudos sobre a Cidade*, vol. 10, nº 2, 2018, p. 371-400. https://doi.org/10.20396/urbana.v10i2.8648561

Castro Tatiana de Souza, *Um exercício de cidadania : as queixas da população carioca na década de 1920*, mémoire de licence, Nova Iguaçu, Universidade Federal Rural do Rio de Janeiro, 2010.

Castro Tatiana de Souza, « Um exercício de cidadania : As queixas da população carioca na década de 1920 », XIV Encontro regional ANPUH-RIO, 2010.

Castro Gomes Angela de, « L'histoire du Brésil écrite par l'Estado Novo : démocratie raciale contre démocratie libérale », Armelle Enders (trad.), *Lusotopie*, vol. 4, nº 1, 1997, p. 267-273.

Cazes Henrique, *Monarco : voz e memória do samba*, Rio de Janeiro, Relume Dumará, RIOARTE, 2003.

Chalhoub Sidney, « Solidarité et liberté : les sociétés de secours mutuel pour gens de couleur à Rio de Janeiro dans la seconde moitié du XIXe siècle », dans Jean Hébrard (éd.), *Brésil quatre siècles d'esclavage*, Paris, Karthala, 2012, p. 283-307.

Chaves Marcelo Antonio, *A trajetória do Departamento Estadual do Trabalho de São Paulo e a mediação das relações de trabalho (1911-1937) : aspectos da formação do direito do trabalho*, São Paulo, LTr, 2012.

Chaves Marcelo Antonio, *Perus dos operários na construção de São Paulo (1925-1945)*, São Paulo, Paco, 2012.

Chor Maio Marcos, « Florestan Fernandes, Oracy Nogueira, and the UNESCO Project on Race Relations in São Paulo », *Latin American Perspectives*, vol. 38, nº 3, 2011, p. 136-149. https://doi.org/10.1177/0094582X10391070

Climaco Leandro, *Nas margens : Experiências de suburbanos com periodismo*, mémoire de master, Rio de Janeiro, Universidade Federal Fluminense, 2011.

Conniff Michael L., « The Tenentes in Power : A New Perspective on the Brazilian Revolution of 1930 », *Journal of Latin American Studies*, vol. 10, nº 1, 1978, p. 61-82. https://doi.org/10.1017/S0022216X0001974X

Conniff Michael L., *Urban politics in Brazil : the rise of populism, 1925-1945*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1981.

Conniff Michael L., *Populism in Latin America*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1999.

Conniff Michael L, *Latin American populism in comparative perspective*, Ann Arbor, UMI Books on Demand, 2001.

Conniff Michael L, *Populism in Latin America*, Tuscaloosa, University Alabama Press, 2012. https://doi.org/10.2307/jj.30346775

Cooper Frederick, Thomas C. Holt et Rebecca Jarvis Scott, *Beyond slavery : explorations of race, labor, and citizenship in postemancipation societies*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2000.

Corrêa Armando Magalhães, *O sertão carioca*, Rio de Janeiro, Imprensa nacional, 1936.

Corrêa Dora Shellard, « A crise de trabalho e o serviço de ''desurbanização'' da capital (1914-1924) », *Revista de História*, nº 119, 1988, p. 127-138. https://doi.org/10.11606/issn.2316-9141.v0i119p127-138

Costa Carlos Eduardo Coutinho da, « ''Faltam braços no campo e sobram pernas na cidade''. Migração e trabalho no Pós-abolição brasileiro. Baixada Fluminense (RJ, 1888-1940) », dans Martha Abreu, Carolina Vianna Dantas, Hebe Mattos et Beatriz Loner (éd.), *Histórias do Pós-abolição no Mundo Atlântico. Volume 2 : O mundo do trabalho, experiências e lutas pela liberdade*, Niteroí, Editora da UFF, 2013, p. 218-240.

Cruz Heloísa de Faria, *São Paulo em papel e tinta*, São Paulo, Arquivo Público do Estado de São Paulo, 2013.

Cruz Maria Cecília Velasco e, « Tradições negras na formação de um sindicato : Sociedade de Resistência dos Trabalhadores em Trapiche e Café, Rio de Janeiro, 1905-1930 », *Afro-Ásia*, nº 24, 2000, p. 243-290. https://doi.org/10.9771/aa.v0i24.21001

Directoria Geral de Estatística, *Recenseamento do Rio de Janeiro (Distrito Federal) : realisado em 20 de setembro de 1906*, Rio de Janeiro, Officina da Estatistica, 1907.

Directoria Geral de Estatística, *Recenseamento do Brazil : realizado em 1 de setembro de 1920 : estatística predial e domiciliária da Cidade do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Typ. da Estatistica, 1925, vol. II, 3e part.

Domingues Petrônio, *Uma história não contada : negro, racismo e branqueamento em São Paulo no pós-abolição*, São Paulo, Senac, 2003.

Domingues Petrônio, « Um ''templo de luz'' : Frente Negra Brasileira (1931-1937) e a questão da educação », *Revista Brasileira de Educação*, vol. 13, nº 39, 2008, p. 517-534. https://doi.org/10.1590/S1413-24782008000300008

Domingues Petrônio, « Cidadania por um fio : o associativismo negro no Rio de Janeiro (1888-1930) », *Revista Brasileira de História*, vol. 34, nº 67, 2014, p. 251-281. https://doi.org/10.1590/S0102-01882014000100012

Domingues Petrônio, « ''Tudo pelo Brasil ; tudo pela raça'' : a Frente Negra Carioca », *Revista Estudos Históricos*, vol. 31, nº 65, 2018, p. 327-348. https://doi.org/10.1590/s2178-14942018000300002

Domingues Petrônio et Fabiana Schleumer, « Apresentação do Dossiê ''Da escravidão ao pós-abolição no Brasil : novas pesquisas, questões e debates'' », *História, histórias*, vol. 4, nº 8, 2016, p. 7-8. https://doi.org/10.26512/hh.v4i8.10941

Dozena Alessandro et Márcio Michalczuk Marcelino, « O samba na ''quebrada'' do Bexiga e do Parque Peruche », *Ponto Urbe. Revista do núcleo de antropologia urbana da USP*, nº 2, 2008, p. 1-17. https://doi.org/10.4000/pontourbe.1903

Duarte Ronaldo Goulart, *A contribução dos transportes públicos para a contínua redefinição da centralidade de Madureira*, mémoire de master, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2001.

Durham Eunice Ribeiro, *A caminho da cidade : a vida rural e a migração para São Paulo*, São Paulo, Perspectiva, 1984.

Enders Armelle, *Histoire de Rio de Janeiro*, Paris, Fayard, 2000.

Enders Armelle, *Histoire du Brésil*, Paris, Chandeigne, 2016.

Espírito Santo Antônio José do, « A Roça de Teresa revisitada – A pesquisa », sur *Spirito Santo*, 3 septembre 2014.
https://spiritosanto.wordpress.com/2014/09/03/a-roca-de-teresa-revisitada/, consulté le 24 avril 2026.

Fausto Boris, *História do Brasil*, São Paulo, EdUSP, 2015.

Fernandes Florestan, *A integração do negro na sociedade de classes . 1, O legado da Raça Branca*, São Paulo, Atica, 1978.

Fernandes Florestan, *O negro no mundo dos brancos*, São Paulo, Global Editora, 2007.

Fernandes Florestan et Roger Bastide, *Brancos e negros em São Paulo : ensaio sociológico sobre aspectos da formação, manifestações atuais e efeitos do preconceito de côr na sociedade paulistana*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1959.

Fernandes Nelson da Nobrega, *Escolas de Samba : sujeitos celebrantes e objetos celebrados*, Rio de Janeiro, Prefeitura da Cidade do Rio de Janeiro, Secretaria das Culturas, Departamento Geral de Documentação e Informação Cultural, Arquivo Geral da Cidade do Rio de Janeiro, Divisão de Pesquisa, 2001.

Fernandes Nelson da Nobrega, *O rapto ideológico da categoria subúrbio : Rio de Janeiro 1858-1945*, Rio de Janeiro, Apicuri, 2011.

Fernandes Nelson da Nóbrega, « Escolas de samba, identidade nacional e o direito à cidade », *Scripta Nova. Revista Electrónica de Geografía y Ciencias Sociales*, vol. 16, nº 0, 2012.

Fernandez Annelise C. F., « Orgulho suburbano : o projeto de dignificação dos subúrbios do Rio de Janeiro na imprensa de bairro, 1948-1957 », *Cadernos CERU*, vol. 16, 2005, p. 143-162.

Filho Mário Rodrigues, *O negro no futebol brasileiro*, Rio de Janeiro, Mauad, 2003.

Fraiha Silvia, Tiza Lobo, Cristina Vignoli Moraes et Laura Nery, *Madureira e Oswaldo Cruz*, Rio de Janeiro, Fraiha, 2004.

Freire Américo, *Uma capital para a República : poder federal e forças políticas locais no Rio de Janeiro na virada para o século XX*, Rio de Janeiro, Revan, 2000.

Freyre Gilberto, *Sobrados e mucambos*, Rio de Janeiro, José Olympio, 1936.

Freyre Gilberto, *Maitres et esclaves*, Lucien Febvre (trad.), Paris, Gallimard, 1952.

Freyre Gilberto *et al.*, *Novos estudos afro-brasileiros, « Trabalhos apresentados ao 1. Congresso Afro-Brasileiro realizado no Recife, em 1934 »*, Recife, Ed. fac-similar, Fundação Joaquim Nabuco, Editora Massangana, 1988.

Fry Peter, « Febrônio Indio do Brasil », dans Alexandre Eulálio, *Caminhos cruzados : linguagem, antropologia e ciências naturais*, São Paulo, Brasiliense, 1982.

Gama Almerinda de Farias, *Depoimento*, Rio de Janeiro, FGV/CPDOC, 1984.

Garcia dos Santos Bruno et Amailton Magno Azevedo, « Memórias de devoção e saberes ancestrais afrodiaspóricos : A Irmandade de São Benedito da Casa Verde, São Paulo (SP) », *ODEERE*, vol. 3, nº 6, 2018, p. 198-225. https://doi.org/10.22481/odeere.v3i6.4326

Giumbelli Emerson, « Heresia, doença, crime ou religião : o Espiritismo no discurso de médicos e cientistas sociais », *Revista de Antropologia*, vol. 40, nº 2, 1997, p. 31-82. https://doi.org/10.1590/S0034-77011997000200002

Giumbelli Emerson, « O ‘‘baixo espiritismo’’ e a história dos cultos mediúnicos », *Horizontes Antropológicos*, vol. 9, nº 19, 2003, p. 247-281. https://doi.org/10.1590/S0104-71832003000100011

Goffman, *Les cadres de l'expérience*, Isaac Joseph *et al.* (trad.), Paris, les Éditions de Minuit, 1991.

Gomes Angela Maria de Castro, *Histórias de imigrantes e de imigração no Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, 7 Letras, 2000.

Gomes Angela de Castro, *A invenção do trabalhismo*, Rio de Janeiro, Editora FGV, 2015.

Gonçalves Rafael Soares, *Les favelas de Rio de Janeiro : histoire et droit : XIX^e^-XX^e^ siècles*, Paris, L'Harmattan, 2010.

Gonçalves Rafael Soares, « E o prefeito sobe o morro : as intervenções da gestão Pedro Ernesto nas favelas cariocas », dans Rafael Soares Gonçalves, Mario Brum et Mauro Amoroso (éd.), *Pensando as favelas cariocas (volume I) : história e questões urbanas*, Rio de Janeiro, Pallas, 2021, p. 57-86.

Gonçalves Fernandes Albino, *O sincretismo religioso no Brasil : seitas, cultos, cerimônias & práticas religiosas e mágico-curativas entre as populações brasileiras*, Curitiba, Editora Guaíra limitada, 1941.

Grafmeyer Yves et Isaac Joseph, *L'École de Chicago : naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Flammarion, 2004.

Gusmão Neusa Maria Mendes de, « Fundo de memória : Infância e escola em famílias negras de São Paulo », *Cadernos CEDES*, vol. 18, nº 42, 1997, p. 53-74. https://doi.org/10.1590/S0101-32621997000100005

Gutman Guilherme, « Raça e psicanálise no Brasil. O ponto de origem : Arthur Ramos », *Revista Latinoamericana de Psicopatologia Fundamental*, vol. 10, nº 4, 2007, p. 711-728. https://doi.org/10.1590/S1415-47142007000400014

Gutman Guilherme, « Febronio, Blaise & Heitor : Pathos, violência e poder », *Revista Latinoamericana de Psicopatologia Fundamental*, vol. 13, nº 2, 2010, p. 175-189. https://doi.org/10.1590/S1415-47142010000200002

Hall Michael, « Imigrantes na cidade de São Paulo », dans Paula Porta et Adriano Duarte (éd.), *História da cidade de São Paulo*, São Paulo, Paz e Terra, 2004, p. 121-152.

Hess David J., *Spirits and scientists : ideology, spiritism, and Brazilian culture*, University Park, Pennsylvania State University Press, 1991.

Hochman Gilberto, « Condenado pela raça, absolvido pela medicina : o Brasil descoberto pelo movimento sanitarista da Primeira República », dans Marcos Chor Maio et Ricardo Ventura Santos (éd.), *Raça, ciência e sociedade*, Rio de Janeiro, Editora FIOCRUZ, 1996, p. 23-40.

Holloway Thomas H., *Imigrantes para o café : Café e sociedade em Sâo Paulo, 1886-1934*, Eglê Malheiros (trad.), Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1984.

Honneth Axel, « La lutte pour la reconnaissance », Pierre Rusch (trad.), Paris, Gallimard, 2013.

Ianni Octávio, *Raças e classes sociais no Brasil*, Rio de Janeiro, Civilização brasileira, 1972.

Isaia Artur Cesar, « Les intellectuels de l'Umbanda et le nationalisme des années 1930 et 1940 », *Brésil(s). Sciences humaines et sociales*, nº 1, 2012, p. 169-189. https://doi.org/10.4000/bresils.784

Isaia Artur Cesar, « Folie et spiritisme : la construction de la pathologie spirite à la faculté de médecine de Rio de Janeiro », *Brésil(s). Sciences humaines et sociales*, nº 16, 2019. https://doi.org/10.4000/bresils.5694

Jesus Carolina Maria de, *Quarto de despejo : diário de uma favelada*, São Paulo, Ática, 2012.

Kalifa Dominique, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérenty et Alain Vaillant, *La civilisation du journal : histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau monde éditions, 2013.

Klein Herbert S., « A integração social e econòmica dos imigrantes portugueses no Brasil nos finais do século xix e no século xx », *Análise Social*, vol. 28, nº 121, 1993, p. 235-265.

Kowarick Lúcio, *Trabalho e vadiagem : a origem do trabalho livre no Brasil*, São Paulo, Editora Brasiliense, 1987.

Kuvasney Eliane, « Os mapas como ''operadores espaciais'' na construção da cidade de São Paulo do início do século XX », *Revista do Instituto de Estudos Brasileiros*, nº 64, 2016, p. 167-182. https://doi.org/10.11606/issn.2316-901X.v0i64p167-182

Lamarão Sergio, « As revistas como fonte para a história da cidade do Rio de Janeiro », *Revista do Arquivo da Cidade de Rio de Janeiro*, nº 6, 2012, p. 1-16. https://doi.org/10.65625/8yejxx07

Lara Silvia Hunold et Gustavo Pacheco (éd.), *Memória do Jongo : as gravações históricas de Stanley J. Stein, Vassouras, 1949*, Rio de Janeiro, Cecult, 2007.

Leeds Anthony, Elizabeth Leeds et Thales de Azevedo, *A Sociologia do Brasil urbano*, Maria Laura Viveiros de Castro (trad.), Rio de Janeiro, Zahar, 1978.

Leite Aureliano, *Pequena historia da Casa Verde : Obra enriquecida de muytas & variadas notas que esclarescem o texto & fallam de outras cousas*, São Paulo, E. Pocai, 1940.

Lema Icasuriaga Gabriela Maria, *Fim de linha : transporte e segregação no Rio de Janeiro*, thèse de doctorat, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2005.

Lévi-Strauss Claude, *Tristes tropiques*, Paris, Presses Pocket, 1984.

Levy Maria Stella Ferreira, « O papel da migração internacional na evolução da população brasileira (1872-1972) », *Revista de Saúde Pública*, São Paulo, vol. 8 (suppl.), 1974. https://doi.org/10.1590/S0034-89101974000500003

Lima Sandra Lúcia Lopes, « Imprensa feminina, revista feminina. A imprensa feminina no Brasil », *Projeto História : Revista do Programa de Estudos Pós-Graduados de História*, vol. 35, 2007.

Lobo Eulália Maria Lahmeyer, *História do Rio de Janeiro : do capital comercial ao capital industrial e financeiro*, Rio de Janeiro, IBMEC, 1978.

Lopes da Silva Zelia, « A memória dos carnavais afro-paulistanos na cidade de São Paulo nas décadas de 20 e 30 do século XX », *Diálogos - Revista do Departamento de História e do Programa de Pós-Graduação em História*, vol. 16, 2012, p. 37-68. https://doi.org/10.4025/dialogos.v16isupl.709

Lossouarn Yohann, « Populações negras na transição metropolitana de São Paulo », dans *Transições metropolitanas : e centralidades nas cidades brasileiras no breve século XX*, São Paulo, IRD/éditions Annablume, 2019, p. 265-284.

Lowrie Samuel H., « Origem da população da cidade de São Paulo e díferenciação das classes sociais », *Revista do Arquivo Municipal*, vol. 43, 1938, p. 195-212.

Lowrie Samuel H., « Racial and National Intermarriage in a Brazilian City », *American Journal of Sociology*, vol. 44, nº 5, 1939, p. 684-707. https://doi.org/10.1086/218118

Lowrie Samuel H., « The Negro Element in the Population of Sao Paulo, a Southernly State of Brazil », *Phylon (1940-1956)*, vol. 3, nº 4, 1942, p. 398-416. https://doi.org/10.2307/271593

Lugão Rios Ana et Hebe Maria Mattos, *Memórias do cativeiro : família, trabalho e cidadania no pós-abolição*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 2005.

Machado Carlos Eduardo Dias, *População negra e escolarização na cidade de São Paulo nas décadas de 1920 e 1930*, mémoire de master, Universidade de São Paulo, 2009.

Machado Maria Helena Pereira Toledo, *O plano e o pânico : os movimentos sociais na década da abolição*, Rio de Janeiro, Editora UFRJ, 1994.

Maciel Laura Antunes, « Imprensa, esfera pública e memória operária. Rio de Janeiro (1880-1920) », *Revista de História (São Paulo)*, 2016, p. 415-448. https://doi.org/10.11606/issn.2316-9141.rh.2016.109940

Maggie Yvonne, *Medo do feitiço : relações entre magia e poder no Brasil*, Rio de Janeiro, Arquivo Nacional, Orgão do Ministério da Justiça, 1992.

Manzatti Marcelo Simon, *Samba paulista : do centro cafeeiro a periferia do centro*, mémoire de master, PUC São Paulo, 2005.

Marcelino Márcio Michalczuk, *A evolução urbana do Parque Peruche e sua gente*, São Paulo, Carthago Editorial, 2003.

Marcelino Marcio Michalczuk, *Uma leitura do samba rural ao samba urbano na cidade de São Paulo*, mémoire de master, Universidade de São Paulo, 2007.

Marins Paulo César Garcez, « Habitação e vizinhança : limites da privacidade no surgimento das metrópoles brasileiras », dans Fernando Antônio Novais et Nicolau Sevcenko (éd.), *História da vida privada no Brasil : da Belle Epoque à era do rádio*, São Paulo, Companhia das Letras, 1998, p. 132-214.

Marques Eduardo Cesar, « Da higiene á construção da cidade : o Estado e o saneamento no Rio de Janeiro », *História, Ciências, Saúde-Manguinhos*, vol. 2, n° 2, 1995, p. 51-67. https://doi.org/10.1590/S0104-59701995000300004

Martin-Breteau Nicolas, *Corps politiques : le sport dans les luttes des Noirs américains pour l'égalité depuis la fin du XIX^e^ siècle*, Paris, Éditions EHESS, 2020.

Martine George, « Migration, Natural Increase and City Growth : The Case of Rio de Janeiro », *International Migration Review*, vol. 6, 1973, p. 200-215. https://doi.org/10.1177/019791837200600207

Martínez Echazábal Lourdes, « O culturalismo dos anos 30 no Brasil e na América latina : deslocamento retórico ou mudança conceitual ? », dans Marcos Chor Maio et Ricardo Ventura Santos (éd.), *Raça, ciência e sociedade*, Editora FIOCRUZ, Rio de Janeiro, 1996, p. 107-124.

Martins José de Souza, *Subúrbio : vida cotidiana e história no subúrbio da cidade de São Paulo : São Caetano, do fim do Império ao fim da República Velha*, São Paulo ; São Caetano

do Sul, Editora Hucitec ; Prefeitura de São Caetano do Sul, 1992.

Martins José de Souza, « O migrante brasileiro na São Paulo estrangeira », dans Paula Porta (éd.), *História da cidade de São Paulo : a cidade na primeira metade do século XX - 1890 a 1954*, São Paulo, Paz e Terra, 2004, p. 153-214.

Martins Marcelo Thadeu Quintanilha, *A civilização do delegado : modernidade, polícia e sociedade em São Paulo nas primeiras décadas da República, 1889-1930*, Alameda Editorial, São Paulo, 2014.

Matta Roberto da, *Carnavals, bandits et héros : ambiguïtés de la société brésilienne*, Danielle Birck (trad.), Paris, Éditions du Seuil, 1983.

Mattos Dalmo Belfort de, « As macumbas em São Paulo », *Revista do Arquivo Municipal*, nº 49, 1938, p. 151-161.

Mattos Hebe, *Les couleurs du silence. Esclavage et liberté dans le Brésil du XIX^e siècle*, Anaïs Fléchet (trad.), Paris, Khartala, 2019.

Mattos Hebe et Martha Abreu, « ''Remanescentes das Comunidades dos Quilombos'' : memória do cativeiro, patrimônio cultural e direito à reparação », *Iberoamericana*, vol. 11, nº 42, 2011, p. 145-158.

Mattos de Castro Hebe Maria, *Das cores do silêncio : os significados da liberdade no sudeste escravista, Brasil século XIX*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1998.

Mattoso Rafael, *Uma analise comparativa das contradições sócio-espaciais cariocas a partir das experiências dos moradores da Freguesia de Inhaúma (1900-1903)*, mémoire de master, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2009.

Meillassoux Claude, *Anthropologie de l'esclavage : le ventre de fer et d'argent*, Paris, Presses universitaires de France, 1986.

Mendonça Leandro Climaco Almeida de Melo, *Jornalismo como missão : militância e imprensa nos subúrbios cariocas, 1900 - 1920*, thèse de doctorat, Rio de Janeiro, Universidade Federal Fluminense, 2017.

Meyer Manuella, *Reasoning against madness : psychiatry and the state in Rio de Janeiro, 1830-1944*, Rochester, University of Rochester Press, 2017. https://doi.org/10.1515/9781787440425

Michel Aurélia, « Les psychiatres brésiliens et la race, entre eugénisme et hygiénisme (1920-1937) », *Histoire, médecine et santé*, nº 20, 2022, p. 89-108. https://doi.org/10.4000/hms.5288

Michel Aurélia, « Une opération de police sanitaire, l'internement psychiatrique de plus de 800 ''déments'' entre janvier et juillet 1932 à São Paulo (Brésil) », *Histoire, médecine et santé*, nº 20, 2022, p. 129-136. https://doi.org/10.4000/hms.5341

Michel Aurélia, « Faire sa vie à Casa Verde. De la plantation à la métropole, São Paulo, Brésil, 1920-1980 », *Esclavages & post~esclavages*, vol. 8, 2023. https://doi.org/10.4000/slaveries.9254

Miranda Pereira Leonardo Affonso de , « A dança da política : trabalhadores, associativismo recreativo e eleições no Rio de Janeiro da Primeira República », *Revista de História do Brasil*, vol. 37, nº 74, 2017. https://doi.org/10.1590/1806-93472017v37n73-03

Miyasaka Cristiane Regina, *Viver nos suburbios : a experiencia dos trabalhadores de Inhaúma (Rio de Janeiro, 1890-1910)*, mémoire de master, Universidade Estadual de Campinas, 2011.

Mollès Dévrig, « Maçom, socialista de esquerda e antifascista : o exílio eur-americano de Francesco Frola (Itália, Brasil, Argentina, Uruguay, México e Itália, 1925-1945) », dans Daniel Aarao Reis et Denis Rolland (éd.), *Intelectuais e modernidades*, Rio de Janeiro, Editora FGV, 2010, p. 113-142.

Monbeig Pierre, « La croissance de la ville de São Paulo », *Revue de Géographie Alpine*, vol. 41, nº 1, 1953, p. 59-97. https://doi.org/10.3406/rga.1953.1083

Monsma Karl, « Identidades, desigualdade e conflito : imigrantes e negros em um município do interior paulista, 1888-1914. Notas de pesquisa », *História Unisinos*, vol. 11, nº 1, 2007, p. 111-116.

Monsma Karl, « Relações entre imigrantes e negros no oeste Paulista, 1888-1914 », dans Martha Abreu, Carolina Vianna Dantas, Hebe Mattos, Beatriz Loner et Karl Monsma (éd.), *História do pós-abolição no mundo Atlântico : identidades e projetos políticos. Volume 2*, Niteroí, Editora UFF, 2014, p. 129-152.

Moraes Wilson Rodrigues de, *Escolas de samba de São Paulo (capital)*, São Paulo, Conselho Estadual de Artes e Ciências Humanas, 1978.

Moreira-Almeida Alexander, Angélica A. Silva de Almeida et Francisco Lotufo Neto, « History of ''Spiritist madness'' in Brazil », *History of Psychiatry*, vol. 16, nº 1, 2005, p. 5-25. https://doi.org/10.1177/0957154X05044602

Mortara Giorgio, « A composição da população do Distrito Federal segundo a côr », dans *Estudos sobre a composição da população do Brasil segundo a cor*, Rio de Janeiro, Conselho Nacional de Estadística, 1950, p. 105-131.

Moura Roberto, *Tia Ciata e a pequena Africa no Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, FUNARTE, Instituto Nacional de Música, Divisão de Música Popular, 1983.

Mourelle Thiago Cavaliere, « Pedro Ernesto Baptista : um projeto político inovador – de interventor federal a primeiro prefeito eleito da história do Rio de Janeiro », *Revista Aedos*, vol. 2, nº 3, 2009.

Mourelle Thiago Cavaliere, *Trabalhismo de Pedro Ernesto, O – Limites e Possibilidades no Rio de Janeiro dos Anos 1930*, Curitiba, Juruá Editora, 2010.

Nascimento Beatriz, *Uma história feita por mãos negras : relações raciais, quilombos e movimentos*, Alex Ratts (éd.), Rio de Janeiro, Zahar, 2021.

Nepomuceno Eric Brasil, Camila Marques, Thiago Campos, Matheus Serva, Camila Mendonça, Gilciano Menezes, Diego Salim, Luciana Leonardo, Fernanda Pires, Iohana Freitas, Luana Oliveira et Emanuela Caeres, *Pelos Caminhos do Jongo e do Caxambu : História, Memória e Patrimônio*, Martha Abreu et Hebe Mattos (éd.), Rio de Janeiro, UFF, 2009.

Nina Rodrigues Raymundo, *As raças humanas e a responsabilidade penal no Brasil*, Rio de Janeiro, Centro Edelstein, 1894.

Nogueira Oracy, « Atitude desfavorável de alguns anunciantes de São Paulo em relação aos empregados de cor », *Sociologia*, vol. 4, nº 4, 1942, p. 328-358.

Oda Ana Maria Galdini Raimundo, Walmor Piccinini, Ana Maria Galdini Raimundo Oda et Walmor Piccinini, « Dos males que acompanham o progresso do Brasil : a psiquiatria comparada de Juliano Moreira e colaboradores », *Revista Latinoamericana de Psicopatologia Fundamental*, vol. 8, nº 4, 2005, p. 788-793. https://doi.org/10.1590/1415-47142005004014

Oliveira Amurabi, « Amizades e inimizades na formação dos estudos afro-brasileiros », *Latitude*, vol. 11, nº 2, 2018.

Oliveira Márcio Piñon de, Nelson da Nobrega Fernandes (éd.), *150 anos de subúrbio carioca*, Lamparina, Editora da UFF, 2010.

Oliveira Reinaldo José de, *A presença do negro na cidade : memória e território da Casa Verde em São Paulo*, mémoire de master, Pontifícia Universidade Católica de São Paulo, 2002.

Oliveira Xavier de, *Espiritismo e loucura : contribuição ao estudo do factor religioso em psychiatria*, Rio de Janeiro, A Coelho Branco F., 1931.

Pasternak Suzana et Lucia Maria Machado Bógus, « Habitação de aluguel no Brasil e em São Paulo », *Caderno CRH*, vol. 27, 2014, p. 235-254.
https://doi.org/10.1590/S0103-49792014000200002

Patterson Orlando, *Slavery and social death : a comparative study*, Cambridge (MA)/London, Harvard University Press, 1982.

Pechman Robert, *Gênese do mercado urbano de terras, a produção de moradias e a formação dos subúrbios no Rio de Janeiro*, mémoire de master, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 1985.

Pereira Margareth da Silva, « Le lexique de la ségrégation à São Paulo », dans Christian Topalov (éd.), *Les divisions de la ville*, Paris, Les Éditions de la MSH, 2002, p. 258-290.

Pereira Mário Eduardo Costa, Guilherme Gutman, Mário Eduardo Costa Pereira et Guilherme Gutman, « Primitivo e loucura, ou o inconsciente e a psicopatologia segundo Arthur Ramos », *Revista Latinoamericana de Psicopatologia Fundamental*, vol. 10, nº 3, 2007, p. 517-525. https://doi.org/10.1590/1415-47142007003011

Pilagallo Oscar, *História da imprensa paulista : jornalismo e poder de D. Pedro I a Dilma*, São Paulo, Três Estrelas, 2012.

Prestes Filho Luiz Carlos, *Cadeia produtiva da economia do carnaval*, Rio de Janeiro, E-papers, 2009.

Queiroz Maria Isaura Pereira de, *Carnaval brasileiro vivido e mito*, São Paulo, Brasiliense, 1992.

Ramos Arthur, *O folclore negro do Brasil : demopsicologia e psicanalise*, Rio De Janeiro, Livraria-Editôra da Casa do Estudante do Brasil, 1935.

Ribeiro Leonidio, *O espiritismo no Brasil : Leonidio Ribeiro [u.] Murillo de Campos. Contribuição ao seu estudo clinico e medico-legal*, São Paulo, Comp. Ed. Nacional, 1931.

Rio João do, *As religiões no Rio* (1904), Rio de Janeiro, Edição da Organização Simões, 1951.

Ríos Ana María et Hebe Maria Mattos, « O pós-abolição como problema histórico : balanços e perspectivas », *Topoi (Rio de Janeiro)*, vol. 5, nº 8, 2004, p. 170-198. https://doi.org/10.1590/2237-101X005008005

Rolnik Raquel, « Territórios negros nas cidades brasileiras : etnicidade e cidade em São Paulo e Rio de Janeiro », *Revista de Estudos Afro-Asiáticos*, vol. 17, 1989, p. 1-17.

Rolnik Raquel, *A cidade e a lei : legislação, política urbana e territórios na cidade de São Paulo*, São Paulo, Studio Nobel, 1997.

Rossignol Marie-Jeanne, *Noirs et Blancs contre l'esclavage. Une alliance antiesclavagiste ambiguë aux États-Unis (1754-1830)*, Paris, Karthala/CIRESC, 2022. https://doi.org/10.4000/1718.11873

Sá Pinto Surama Conde, « Um eterno Burgo podre ? A política na capital federal na Primeira República », *Cadernos do Desenvolvimento Fluminense*, vol. 0, nº 7, 2015, p. 21-36. https://doi.org/10.12957/cdf.2015.19708

Sandroni Carlos, *Feitiço decente : transformações do samba no Rio de Janeiro, 1917-1933*, Rio de Janeiro, Zahar Editores, 2012.

Santos Bruno Garcia dos et Amailton Magno Azevedo, « Memórias de devoção e saberes ancestrais afrodiaspóricos : A Irmandade de São Benedito da Casa Verde, São Paulo (SP) », *ODEERE*, vol. 3, nº 6, 2018, p. 198-225. https://doi.org/10.22481/odeere.v3i6.4326

Santos Carlos José Ferreira dos, *Identidade urbana e globalização : a formação dos múltiplos territórios em Guarulhos- SP*, São Paulo, Annablume, 2006.

Santos Joaquim Justino Moura dos, *De freguesias rurais a subúrbio : Inhaúma e Irajá no município do Rio de Janeiro*, thèse de doctorat, Universidade de São Paulo, 1997.

Santos Leonardo, « A Cidade está chegando : Expansão urbana na zona rural do Rio de Janeiro (1890-1940) », *Revista Crítica Histórica*, vol. 2, nº 3, 2011, p. 114-137. https://doi.org/10.28998/rchvl2n03.2011.0012

Santos Wanderley Guilherme dos, *Cidadania e justiça. A política social na ordem brasileira*, Rio de Janeiro, Campus, 1987.

Sarmento Carlos Eduardo B., *Vozes da cidade : Pedro Ernesto, a Câmara Municipal do Distrito Federal e os impasses da política carioca (1935-1937)*, Rio de Janeiro, FGV CPDOC, 1996.

Sarmento Carlos Eduardo B., *O Rio de Janeiro na era Pedro Ernesto*, Rio de Janeiro, Núcleo de Memória Política Carioca e Fluminense, 2001.

Sarmento Carlos Eduardo B., « A Arquitectura do impossível : a estructuração do Partido Autonomista do Districto Federal e o debate autonomista nos anos 1930 », dans Marieta de Moraes Ferreira (éd.), *Rio de Janeiro : uma cidade na história*, Rio de Janeiro, Editora FGV, 2015, p. 39-66.

Schneck Sheila, *Bexiga : cotidiano e trabalho em suas interfaces com a cidade (1906-1931)*, thèse de doctorat, Universidade de São Paulo, 2016.

Schwarcz Lilia Moritz, *O espetáculo das raças : cientistas, instituições e questão racial no Brasil, 1870-1930*, São Paulo, Companhia das Letras, 1993.

Schwarcz Lilia Moritz, *Nem preto nem branco, muito pelo contrário : Cor e raça na sociabilidade brasileira*, São Paulo, Claro Enigma, 2012.

Séguin des Hons André de, *Le Brésil : presse et histoire 1930-1985*, Paris, L'Harmattan, 1986.

Shaw Lisa, *The Social History of the Brazilian Samba*, Aldershot, 1999.

Silva Jose Carlos Gomes da, *Os sub urbanos e a outra face da cidade : negros em São Paulo 1900-1930, cotidiano, lazer e cidadania*, mémoire de master, Universidade de Campinas, 1990.

Silva Lucia Helena Oliveira, *Construindo uma nova vida : migrantes paulistas afro-descendentes na cidade do Rio de Janeiro no pos-abolição (1888-1926)*, thèse de doctorat, Universidade Estadual de Campinas, 2001.

Silva Lúcia, *História do urbanismo no Rio de Janeiro : administração municipal, engenharia e arquitetura dos anos 1920 à ditadura Vargas*, Rio de Janeiro, E-papers, 2003.

Silva Lucia Helena Oliveira, *Paulistas afrodescendentes no Rio de Janeiro pós-abolição (1888-1926)*, São Paulo, Humanitas, 2016.

Silva Thiago et Estevão Silva, « Eleições no Brasil antes da democracia : o Código Eleitoral de 1932 e os pleitos de 1933 e 1934 », *Revista de Sociologia e Política*, vol. 23, 2015, p. 75-106. https://doi.org/10.1590/1678-987315235604

Simson Olga Rodrigues de Moraes Von, *Carnaval em branco e negro. Carnaval popular paulistano 1914-1988*, São Paulo, Ed. da Universidade de São Paulo, 2007.

Slenes Robert W, *Na senzala, uma flor : esperanças e recordações na formação da família escrava : Brasil Sudeste, século XIX*, Rio de Janeiro, Editora Nova Fronteira, 1999.

Soares Maria Therezinha Segadas, « Bairros, Bairros Suburbanos e Subcentros », *Espaço Aberto*, vol. 1, nº 1, 2011, p. 143-154. https://doi.org/10.36403/espacoaberto.2011.2038

Sodré Muniz, *Samba, o dono do corpo*, Rio de Janeiro, Mauad Editora, 1998.

Sodré Nelson Werneck, *História da imprensa no Brasil*, Rio de Janeiro, Mauad Editora, 1998.

Souza Leal De, *O espiritismo, a magia e as Sete linhas de Umbanda*, Limeira, Editora do Conhecimento, 1933.

Souza Silvia Cristina Martins de, « ''Que venham negros a cena com maracas e tambores'' : jongo, teatro e campanha abolicionista no Rio de Janeiro », *Afro-Ásia*, nº 40, 2009, p. 145-171. https://doi.org/10.9771/aa.v0i40.21191

Tamano Luana Tieko Omena, *Manter normal a criança normal e normalizar a desajustada : Arthur Ramos e o Serviço de Ortofrenia e Higiene Mental, 1934-1939*, thèse de doctorat, Universidade de São Paulo, 2018.

Tarelow Gustavo Querodia, *Entre comas, febres e convulsões : os tratamentos de choque no Hospital do Juquery (1923-1937)*, Santo André, UFABC, 2013.

Tavares de Souza Pessanha Barbosa Alessandra, *Nasceu lá na serra uma linda flor : memórias sobre a fundação do Império Serrano (1947-1952)*, mémoire de master, São Gonçalo, Universidade Federal Rural de Rio de Janeiro, 2012.

Tavares de Souza Pessanha Barbosa Alessandra, *A escola de samba « tira o negro do local da informalidade » : Agências e associativismos negros a partir da trajetória de Mano Eloy (1930-1940)*, thèse de doctorat, Universidade Federal Rural de Rio de Janeiro, 2018.

Taylor Quintard, « Frente Negra Brasileira : the afro-brazilian civil rights movement, 1924-1937 », *Umoja : A Scholarly Journal of Black Studies*, vol. 2, n° 1, 1978, p. 25-40.

Telles Edward E., « Industrialization and racial inequality in employment : The Brazilian example », *American Sociological Review*, vol. 59, n° 1, 1994, p. 46-63. https://doi.org/10.2307/2096132

Telles Edward E., « Residential segregation by skin color in Brazil », *American Sociological Review*, vol. 57, n° 2, 1992, p. 186-197. https://doi.org/10.2307/2096204

Telles Edward E., *Race in Another America : The Significance of Skin Color in Brazil*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 2014. https://doi.org/10.2307/j.ctt6wpzpb

Testart Alain, *L'institution de l'esclavage : une approche mondiale*, Valérie Lécrivain (éd.), Paris, Gallimard, 2018. https://doi.org/10.14375/NP.9782072678172

Torres Alberto, *O problema nacional brasileiro : introducção a um programma de organização nacional*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1938.

Urbano Maria Apparecida, *Carnaval & samba em evolução na cidade de São Paulo*, São Paulo, Editora Plêiade, 2006.

Valença Rachel Teixeira et Suetônio Soares Valença, *Serra, Serrinha, Serrano, o império do samba*, Rio de Janeiro, Livraria José Olympio Editora, 1981.

Valença Rachel Teixeira et Suetônio Soares Valença, *Serra, Serrinha, Serrano, o império do samba*, 2e éd., Rio de Janeiro, Editora Record, 2017.

Vargens João Baptista M et Carlos Monte, *A velha guarda da portela*, Rio de Janeiro, Manati, 2004.

Velasco Valquíria Cristina Rodrigues, *A Geografia da repressão : Experiências, Processos e Religiosidades no Rio de Janeiro (1890 – 1929)*, mémoire de master, Universidade Federal do Rio de Janeiro, 2019.

Vianna Francisco José de Oliveira, *Recenseamento de 1920 : o povo brasileiro e a sua evolução*, Rio de Janeiro, Typ. da Estatistica, 1922.

Vianna Hermano, *O mistério do samba*, Rio de Janeiro, Zahar, 2012.

Vidal Dominique, *La politique au quartier rapports sociaux et citoyenneté à Recife*, Paris, Les Éditions de la MSH, 1999.

Vidal Dominique, *Les bonnes de Rio : emploi domestique et société démocratique au Brésil*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2007. https://doi.org/10.4000/books.septentrion.55194

Weinstein Barbara, « Racializing regional difference : Sao Paulo versus Brazil, 1932 », dans Nancy P. Appelbaum, Anne S. Macpherson et Karin A. Rosemblatt (éd.), *Race and nation in modern Latin America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2003.

Weinstein Barbara, *The Color of Modernity : São Paulo and the Making of Race and Nation in Brazil*, Durham, Duke University Press, 2015. https://doi.org/10.2307/j.ctv125jmn3

Wissenbach Maria Cristina Cortez, *Ritos de Magia e Sobrevivência. Sociabilidades e Práticas Mágico-Religiosas no Brasil (1890/1940)*, thèse de doctorat, Universidade de São Paulo, 1997.

Wissenbach Maria Cristina Cortez, « Da escravidão á liberdade : dimensões duma privacidade possível », dans Fernando Antônio Novais et Nicolau Sevcenko (éd.), *História da vida privada no Brasil : da Belle Epoque à era do rádio*, São Paulo, Companhia das Letras, 1998, p. 50-130.

Wissenbach Maria Cristina Cortez, « A mercantilização da magia na urbanização de São Paulo, 1910-1940 », *Revista de História*, nº 150, 2004, p. 11-39. https://doi.org/10.11606/issn.2316-9141.v0i150p11-39

Zunz Olivier, *Naissance de l'Amérique industrielle : Detroit, 1880-1920*, Paris, Aubier, 1983.

À propos de l'auteure



Aurélia Michel est maîtresse de conférences HDR en Histoire des Amériques noires à l'université Paris Cité et chercheure au CESSMA (Centre d'études en sciences sociales sur les mondes africains, américains et asiatiques). Ses travaux portent sur les conséquences de la colonisation et de l'esclavage dans les sociétés contemporaines (au Mexique, au Brésil, et plus largement dans l'espace atlantique). Elle est l'auteure de l'ouvrage *Un monde en nègre et blanc* publié au Seuil en 2020 et elle a également collaboré au scénario du documentaire *Les Routes de l'esclavage* (Arte, 2018).

https://orcid.org/0000-0003-4574-3281

https://www.cessma.org/michel-aurelia

Publié par l'université Paris Cité, 85 boulevard Saint-Germain 75006 Paris

Édition : Vincent Colpin, Direction Générale déléguée aux Bibliothèques et Musées, Université Paris Cité

Dépôt légal : 2026

Harlem au Brésil
Vivre après l'esclavage dans les faubourgs de Rio de Janeiro et São Paulo, 1920-1940

Par Aurélia Michel

Qu'est-ce qu'une société qui s'est construite sur l'esclavage colonial et se définit par son abolition ? En France, cette question est souvent adressée en regardant vers les États-Unis et sa société raciale. Pourtant, l'histoire du Brésil offre un éclairage puissant et peut-être plus proche de ce qu'est devenu l'empire français.

Ce livre nous plonge dans les faubourgs de Rio de Janeiro et São Paulo qui se constituent sous l'effet des flux migratoires d'Afro-descendants et Européens depuis les régions de plantation libérées de l'esclavage depuis 1888.

Dans cette dynamique naissent les premières « écoles de samba », qui deviendront vite le symbole d'une société brésilienne métissée, dont la matrice culturelle africaine et la mémoire de l'esclavage en font des cousines de la Harlem Renaissance qui surgit au même moment à New York.

Nous découvrons les habitants de la banlieue de Madureira dans leurs aventures quotidiennes. Directeurs de théâtre, pasteurs, prêtres de candomblé, guérisseuses, sage-femmes, syndicalistes, féministes, poétesses, cheffes de parti, musiciens, leaders politiques, font leur place dans le jeu démocratique qui s'ouvre avec le coup d'État de Getúlio Vargas en 1930. Ils et elles se mobilisent pour une vie et une société meilleures, face au poids des relations post-esclavagistes dont la domination raciale est la manifestation sourde et crue.

À partir de cette étude minutieuse et vivante, au ras des trottoirs et au plus près de personnages anonymes mais hauts en couleur, nous voyons se former une société de l'Atlantique noir : là où peuples africains, américains et européens brassés par la colonisation se réagrègent dans une urbanité étourdissante, avec ses injustices et ses miracles. Une société en miroir de la nôtre, dont la modernité, comme la nôtre, doit composer avec les effets durables de l'esclavage et de la colonisation.

Visuel : Marie Ducom, CC BY-NC-ND

Université Paris Cité | Ouvrir la science !

ISBN 978-2-7442-0234-6 (Imprimé)
ISBN 978-2-7442-0232-2 (PDF)
ISBN 978-2-7442-0233-9 (ePub)

Ne peut être vendu